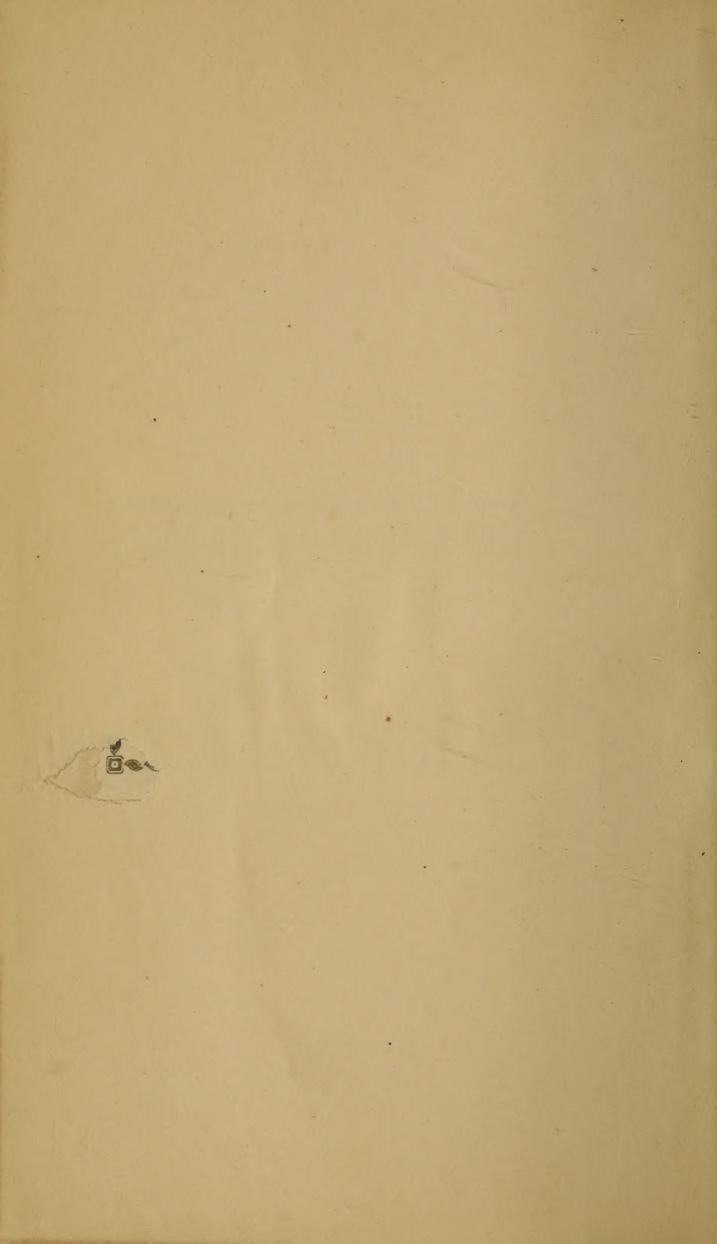
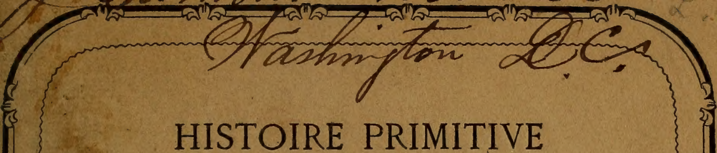






HISTOIRE PRIMITIVE

DU

GENRE HUMAIN

PAR

le Docteur A. Fr. GFROERER,

Professeur à l'Université de Fribourg.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

par le Traducteur du « CARDINAL XIMENÈS » d'Héfelé, etc.



PARIS

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,

RUE BONAPARTE, 66.

LEIPZIG

L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE

QUERSTRASSE, 34.

H. CASTERMAN

TOURNAI.

HISTOIRE PRIMITIVE

du

GENRE HUMAIN.

HISTOIRE PRIMITIVE

DU

GENRE HUMAIN

PAR

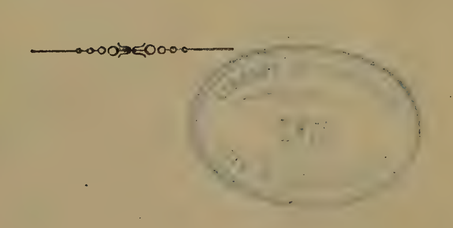


le Docteur A. Fr. GFROERER,

Professeur à l'Université de Fribourg.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

par le Traducteur du « CARDINAL XIMENÈS » d'Héfelé, etc.





PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
RUE BONAPARTE, 66.

LEIPZIG
L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE,
QUERSTRASSE, 34.

H. CASTERMAN
TOURNAI.
1864



AVANT-PROPOS.

Des travaux nombreux ont été entrepris depuis trente ans, avec le zèle le plus louable et le succès le plus heureux, dans le but de jeter quelque lumière sur les commencements du genre humain. Je veux parler de ce que des Français, des Anglais, des Allemands, des Italiens ont fait avec une noble émulation, pour faire connaître, déchiffrer et juger sainement les plus anciens monuments de l'Egypte, de l'Asie-mineure, de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Perse et de l'Inde. Il s'est formé dans la capitale de la France une société qui, à l'aide d'une publication périodique, fait part au monde savant des résultats de ses études sur les antiquités de l'Orient. — L'étude comparée des langues, science à peine connue il y a un siècle, a de son côté fait de grands progrès et aidé à obtenir des résultats que l'on ne peut révoquer en doute, et qui répandent une lumière inattendue sur des parties de

l'histoire primitive au sujet desquelles tout autre document manquait.

A côté de ces vastes travaux, qui ne sont possibles qu'avec l'appui des souverains ou par la réunion et le concours des forces individuelles, des savants isolés ont consacré leurs veilles et leur pénétration à l'étude de l'un ou l'autre peuple ancien ou d'une partie déterminée de l'antiquité. Je me contenterai de citer en ce genre 1° l'*Histoire de la Phénicie,* par *Movers,* ouvrage qui a obtenu avec raison une approbation universelle, et *les Antiquités indiennes,* par *Lassen.* Ajoutons y encore le travail de *Knobel,* professeur à Giessen, sur la généalogie des peuples tracée par Moyse au chapitre X de la Genèse ; ouvrage de peu d'étendue, mais qui se distingue par une érudition sage et une grande force historique.

L'histoire de l'humanité est un comme *organisme,* c'est-à-dire qu'une partie, un membre particulier, n'y a sa vraie signification, qu'autant que sa position relativement au tout y est exactement établie. Mà charge de professeur public dans une université allemande, m'impose le devoir de traiter dan mes leçons les époques les plus importantes du vaste domaine de l'histoire, et nommément les commencements de l'histoire des peuples. C'est l'accomplissement de ce devoir qui a attiré mon attention sur les travaux susdits des savants modernes ; et, en m'y appliquant, j'ai reconnu la nécessité de considérer chaque partie au point de vue de l'ensemble.

Ce que je viens de dire suffit pour mettre le lecteur au courant du but de cet ouvrage. S'il ne recule pas devant la peine d'en prendre une connaissance exacte, il se convain-

cra que les recherches historiques, favorisées par toutes les ressources qu'une série de circonstances favorables nous ont rendues accessibles dans ces derniers temps, conduisent à des résultats qui s'accordent pour l'essentiel avec l'ancienne tradition, combattue en vain par les décisions magistrales d'écrivains présomptueux.

A.-Fr. Gfroerer.

Fribourg, mars 1855.

HISTOIRE PRIMITIVE

DU

GENRE HUMAIN.

PREMIÈRE PARTIE.

Art I. — INTRODUCTION.

Isolé et dans l'état où les premiers pères de la race humaine ont pu se trouver, il y a un grand nombre de siècles, l'homme n'a pas d'histoire. La vie s'écoulait alors, comme un songe, sans laisser de traces. L'histoire commence seulement avec la formation des sociétés un peu considérables, avec l'introduction des magistratures, avec la naissance des Etats et les luttes qui en furent la suite ; en un mot, elle ne commence qu'après la formation d'une classe supérieure et d'une classe inférieure, et après l'invention des moyens artificiels de transmettre à la postérité les événements de chaque jour. Aussi longtemps que la tradition n'eut d'autre organe que la force peu stable de la mémoire, elle resta incertaine : l'écriture seule lui donna un fondement solide. Il est dès lors facile de concevoir, qu'il doit se trouver des lacunes dans la connaissance que nous avons des temps primitifs de l'espèce humaine.

Je divise en deux classes principales les sources où nous

pouvons puiser pour nous en instruire, ce sont : 1° les monuments cosmiques ; 2° ceux qui doivent leur origine aux hommes.

La nature extérieure qui nous entoure, est, comme les profondeurs de notre propre cœur, un livre scellé d'un grand nombre de sceaux. Toutefois, le travail soutenu des savants contemporains a réussi, quoique sans doute incomplètement et superficiellement, à briser quelques-uns de ces sceaux. La géologie, science qui ne date que du siècle passé, a établi quelques propositions, que l'on peut, maintenant, regarder comme incontestables ; par exemple : que deux forces principales, la lumière (ou le feu) et l'eau, ont été des agents puissants dans la formation du globe que nous habitons ; secondement, que les êtres organisés qui couvrent maintenant la terre, ont été précédés par d'autres ; troisièmement, que le plus récent des êtres organisés, c'est l'homme.

Il existe, comme on sait, une source écrite de connaissances, consacrée par notre religion et qui nous fournit des données et des lumières sur le même objet, c'est le premier chapitre de la Genèse. On ne pouvait manquer d'en venir à comparer et à peser les données de la science et celles de la sainte Ecriture, et le jugement résultant de cet examen, devait différer selon la tendance des esprits. Ainsi, tandis que les uns, remplis d'éloignement pour l'héritage de leurs pères, pour la sagesse qu'ils nous ont transmise, et pleins d'admiration, au contraire, pour les progrès de notre époque, ou pour ce qu'on appelle de ce nom, ravalaient, bien au-dessous des enseignements de la géologie, les témoignages de Moïse, qu'ils traitaient de vaines fables ; d'autres géologues, au contraire, et ceux-là précisément qui, au jugement de tout le monde, même de leurs adversaires, jouissent de la plus grande autorité (par exemple, l'anglais Buckland), furent d'avis que la nouvelle science était en harmonie avec les récits de Moïse.

Les recherches historiques, auxquelles j'ai consacré mes

études, m'ont appris à regarder, comme une recommandation importante pour une opinion, pour une manière de voir, l'antiquité dont elle jouit. Je ne puis renoncer à croire que, ce qui passait déjà pour vrai dans les temps les plus reculés, et qui, jusqu'à nos jours, a dominé la pensée de millions d'hommes comme nous, ne mérite pas de la considération et des égards. En effet, c'est une erreur aussi insensée que nuisible, de penser que nous l'emportions de beaucoup sur nos pères. Ce n'est pas la force de l'intelligence qui a grandi, mais seulement la somme des expériences. D'autre part, mes propres observations m'ont fait prendre pour règle, de me défier d'autant plus des découvertes tout-à-fait nouvelles et des affirmations les plus brillantes, qu'on les proclame et qu'on les divulgue d'une manière plus bruyante et comme à son de trompe. Il n'y a qu'environ trente ans que j'ai commencé à observer et à étudier par moi-même ce qui se passe autour de moi; or, pendant ce laps de temps relativement bien court, j'ai déjà été témoin de beaucoup de choses : j'ai pu juger la gravité des Kantiens, raide et guindée, mais compatible, cependant, avec la saine intelligence de l'homme. J'ai vu l'enthousiasme bachique des disciples de Fichte et de Schelling d'une part, et de l'autre, celui des mythologues qui extravaguaient à la suite de Creuzer; enfin, j'ai survécu à l'orgueil vertigineux du hégélianisme qui, fier des obscurités de sa science, se rengorgeait et se pavanait dans sa naïve admiration de lui-même et je me suis tourné vers la Bible à travers les attaques les plus violentes. Chaque fois, la nouvelle sagesse qu'on venait de créer, était solennellement et pompeusement proclamée le *nec plus ultra* du développement intellectuel. Eh bien! qu'est-il resté de toute cette bouffissure d'idées prétentieuses qui, comme un feu de fusée, avaient un instant ébloui les yeux? Pour le plus grand nombre, rien, sinon un désolant *nihilisme*. Pour ce qui me concerne, j'ai appris, par les études historiques, non sans donner parfois moi-même dans quelque erreur, à faire grand

cas de la sagesse transmise par la tradition. Du reste, je n'entends pas dire par là qu'il faille fermer les yeux à toute vérité présentée comme nouvelle, je veux seulement recommander la prudence et la circonspection.

Placé à ce point de vue, on doit avouer que l'opinion pour laquelle se déclare Buckland a beaucoup de vraisemblance, en d'autres termes, que les faits établis par la géologie sont en harmonie avec le témoignage de Moïse. En effet, si l'on entend par les six jours dans l'intervalle desquels la Genèse dit que la création fut achevée, non des jours ordinaires de vingt-quatre heures, mais des périodes de développement plus ou moins longues, ont résoud la plus grande et peut-être la seule difficulté que présente la concordance de la géologie avec le premier chapitre de l'Ancien Testament. Or, non-seulement d'anciens savants juifs, mais aussi plusieurs Pères de l'Eglise chrétienne, ont compris dans ce sens l'œuvre des six jours. Bien plus, le texte même de Moïse semble nous forcer à l'interpréter de cette manière. En effet, il est dit dans les premiers versets de la Genèse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, et la terre était déserte et vide, et les ténèbres régnaient sur l'abîme, et l'Esprit de Dieu plânait sur la surface des eaux; et Dieu dit : Que la lumière soit et la lumière fut, et Dieu vit que la lumière était bonne. Alors Dieu sépara la lumière des ténèbres et nomma la lumière jour et les ténèbres nuit; et du soir et du matin se forma le premier jour. » Huit versets plus loin, l'auteur de ce livre raconte ce qui se fit le quatrième jour de la création : « Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel, lesquels séparent le jour et la nuit et marquent les signes, les temps, les jours et les ans et soient des luminaires au firmament du ciel pour luire sur la terre. Et cela se fit ainsi. Et Dieu fit deux grands luminaires : le plus grand pour présider au jour, et un plus petit pour présider à la nuit, et, en outre, des étoiles. Et Dieu les plaça au firmament du ciel, et ils répandirent leur lumière sur la terre, réglèrent le

jour et la nuit et séparèrent la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Et du soir et du matin se forma le quatrième jour. »

Ainsi, le livre de nos origines parle d'abord d'un jour qui fut terminé avant l'apparition du soleil et de la lune; et, à partir du verset quatorze, il rapporte que le soleil et la lune sont des signes du temps et la mesure des jours et des années, et que, cependant, ils ne datent que du quatrième jour de la création. Or, le récit de la création, renfermé dans le premier chapitre du Pentateuque, a été proclamé par la voix unanime des sages de tous les temps, la page la plus sublime qu'ait jamais tracée un main d'homme; et le jugement porté par le célèbre Longin, dans son Traité du *Sublime*, concerne particulièrement le commencement de la Genèse. Qui peut croire, dès lors, que le prophète qui a décrit la création de cette manière, soit tombé dans l'erreur mesquine de se contredire à quelques lignes d'intervalle, comme Moïse se serait réellement contredit, si l'on devait entendre du premier jour ce qui est indiqué au verset quatorze : Les luminaires qui se trouvent au firmament du ciel (c'est-à-dire, le soleil et la lune) doivent séparer le jour de la nuit, marquer d'une manière certaine les signes, les jours et les ans. Ainsi le texte lui-même de l'Ecriture nous oblige à conclure que les six jours de la création sont autre chose que la mesure ordinaire des temps décrite au verset 14; en d'autres mots, que ce terme désigne là des jours du monde et non des jours de la terre, ou des époques d'une durée indéterminée. Je remarquerai, seulement en passant, qu'on a fait des tentatives pour déterminer, par les paroles mêmes de l'Ecriture, la longueur des jours de la création. Le psalmiste dit, quelque part : « Devant vous, Seigneur, mille ans sont comme un jour. » Or, d'anciens rabbins ont cru voir dans ces paroles, la preuve qu'un jour divin ou un jour de la création, comprend mille années humaines. Du reste, c'est une question que je ne décide pas.

Le langage de l'homme est trop faible et trop borné pour

exprimer les opérations de la Toute-Puissance; de là vient que la Bible exprime les rapports de Dieu avec l'homme, par des images empruntées pour la plupart à la vie domestique. C'est cette pauvreté du langage qui force Moïse à employer le même mot en différents sens. Il en est des jours de la création, comme de la lumière dont il est parlé au troisième verset de la Genèse, et qui doit être distinguée des luminaires qui se trouvent au firmament. La chimie enseigne que, dans la formation de corps nouveaux, il se fait un développement de chaleur et de lumière. N'en aurait-t-il pas été ainsi dans le grand acte de la Toute-Puissance? Ne doit-on pas penser, qu'au moment où retentit la parole créatrice, des feux élémentaires s'enflammèrent dans l'immensité de l'espace? Or, cette lumière primitive était autre chose que les globes du soleil, de la lune et des astres, qui ne reçurent que plus tard, la place que Dieu leur avait destinée dans la masse des êtres qui se formaient pour l'harmonie de l'ensemble. Mais en voilà assez sur ce sujet: revenons à la proposition-principe énoncée tout-à-l'heure:

La source cosmique de nos connaissances par rapport aux temps les plus reculés, en d'autres termes, les faits établis par la géologie, ne sont pas en contradiction avec le récit de Moïse. Les géologues ont trouvé plus de cent mille espèces de plantes et d'animaux qui existaient autrefois sur la terre, mais qui, plus tard, en ont disparu et ne se rencontrent plus qu'à l'état de pétrification; ils ont montré que les organisations actuellement existantes, tant dans les plantes que dans les animaux, ont été précédées par différentes autres espèces d'organisations. Enfin, ils ont prouvé que l'homme a été créé en dernier lieu, longtemps après que les êtres organisés encore existants aujourd'hui avaient déjà rempli la surface de la terre. On trouve des pétrifications de beaucoup de plantes et d'animaux dont l'espèce subsiste encore, mais, jusqu'à présent, l'homme seul n'a pas encore été rencontré dans cet état. Ainsi, placé au premier rang sous le rapport de la di-

gnité, l'homme occupe la dernière place entre toutes les créatures terrestres sous le rapport du temps; et son origine tombe à une époque où la terre possédait déjà, dans l'ensemble, sa forme actuelle. Déjà, depuis longtemps, le Dawalagiri, dans la lointaine Asie, le Mont-Blanc et la Vierge en Suisse, et le Feldberg, dans l'Oberland, élevaient vers le ciel leurs têtes altières, peut-être même déjà le Kaisersthul était sorti de la plaine inondée par les vastes flots, dont le Rhin actuel n'est qu'un faible reste, lorsque l'existence du premier homme *commença* dans un des vallons de l'Arménie.

Commença! Nous prononçons ce mot comme s'il ne signifiait rien d'extraordinaire, et, cependant, il renferme tout un système de miracles. Remettons-nous devant les yeux que le chef de notre race, semblable à nous quant à l'extérieur et aux qualités fondamentales, différait cependant de nous dans un point fort essentiel. Il n'avait pas été engendré par des parents, il n'avait ni père ni mère. Comment s'expliquer une telle origine?

Il n'y a pas bien longtemps encore, les naturalistes parlaient d'une certaine *generatio æquivoca* ou de la production accidentelle d'organisations plus ou moins grossières attribuée à l'impulsion aveugle d'une force créatrice existant dans la nature; mais les perfectionnements apportés au microscope ont dissipé cette opinion comme un des brouillards de l'erreur. Il n'y a pas longtemps non plus, qu'un naturaliste célèbre (Oken), énonça l'opinion que le premier homme ainsi que les autres créatures, s'était coagulé par les forces aveugles de la nature et qu'il était éclos tout formé du limon primitif. Un homme exempt de préjugés peut-il s'empêcher de rire d'idées aussi fantasques, dont, au premier coup-d'œil, on voit que l'origine n'est due qu'à la crainte anxieuse du surnaturel? Non, sans doute, il n'y a sur l'origine du premier homme qu'une seule explication qui soit à l'épreuve de l'intelligence saine de l'homme : c'est que, des intelligences plus élevées, des citoyens d'un monde supérieur ou Dieu lui-même, sont intervenus dans la création de l'homme.

Ainsi, la grande source cosmique de nos connaissances, ou la science de la terrre (la géologie), nous ramène au même acte surnaturel que le premier livre de Moïse ; et l'histoire originelle de notre espèce commence nécessairement, en dépit des protestations du nihilisme, par la reconnaissance, la constatation d'un fait surnaturel.

Le premier homme sortit donc de la main visible du Créateur, de cette main que nous, venus plus tard, nous ne voyons plus par les yeux du corps. Mais maintenant, je le demande, est-il croyable que le Créateur ait condamné l'homme, sa créature, à accomplir le dur pèlerinage de la vie terrestre, sans le pourvoir d'un trousseau convenable ? Je veux dire, est-il croyable que Dieu ait laissé le premier homme, cet être neuf et sans aucune expérience, dépourvu des connaissances nécessaires tant pour assurer la conservation de son existence corporelle, que pour avoir lui-même la conscience de sa nature supérieure ? Non, cela n'est pas vraisemblable ; et sur ce point encore, les plus anciens monuments historiques nous viennent en aide. Ce n'est pas seulement le Pentateuque, ce sont aussi les Védams et le Zendavesta qui nous parlent de l'enseignement divin donné au premier homme. Ils parlent tous, d'une manière plus ou moins claire, d'une décadence qui eut lieu plus tard et tous ils ont pour base cette espérance qu'à la fin l'homme déchu, égaré, rentrera dans la maison de son Père.

Ainsi, la contemplation de la nature extérieure, d'accord avec les traditions les plus anciennes, nous amène d'abord à l'idée surnaturelle de la création du premier homme par la divinité ; ensuite, à celle de la culture intellectuelle de nos premiers parents ; puis, à la pensée d'une chute ; enfin, à l'attente d'une réconciliation ou d'une rédemption future.

Tournons maintenant nos regards vers d'autres sources de l'histoire primitive, celles qui doivent à l'homme leur origine. Nous citerons d'abord les pierres monumentales, trouvées de-

puis longtemps en Egypte, et récemment, à Babylone et à Ninive.

Depuis le temps où Napoléon se rendit en Egypte à la tête d'une armée, nous possédons la copie d'une foule de sculptures et de peintures, qui remontent jusqu'à l'époque la plus ancienne de la civilisation égyptienne. Toutefois, ce n'est que depuis peu qu'on est parvenu à les déchiffrer de manière à faire espérer des résultats certains. Ce n'est que quarante ans après cette expédition, qu'on a découvert les monuments babyloniens et assyriens, et l'interprétation en est encore presque à ses premiers essais. Il faut donc attendre jusqu'à ce qu'on puisse mettre avec sécurité ces sources à profit.

Enfin, les sources écrites les plus anciennes sont celles de la Bible, les sources hébraïques. Il n'y a pas longtemps, à la vérité, l'enthousiasme qui régna quelque temps parmi nous pour les monuments de l'Asie centrale nouvellement découverts par les Anglais, engagea beaucoup de personnes à mettre au-dessus de l'Ancien Testament, tant pour l'antiquité que pour le mérite intrinsèque, les Védas des Indiens et le Zend des Perses ; mais l'examen calme et réfléchi qu'en firent plus tard plusieurs savants, surtout parmi les Français, établit avec une très-grande vraisemblance, que ces monuments de l'Asie centrale et orientale appartiennent à des époques plus récentes que ne l'avaient cru d'abord leurs ardents admirateurs. L'histoire juive, par conséquent, est et reste, entre toutes les anciennes histoires orientales, la seule authentique et qui ait de la cohérence.

Après le Pentateuque, les livres des juges, des rois, etc., le second rang appartient aux sources grecques, qui se divisent en deux classes principales, les documents poétiques et les écrits en prose. On trouve d'excellentes données historiques dans les chants d'Homère et d'Hésiode. Quant aux historiens grecs proprement dits, le plus ancien est, comme on sait, Hérodote, et après lui viennent les savants historiens plus récents de la Grèce et de Rome. Mais en voilà assez sur les sources.

La première question qui se présente tout d'abord, est celle de savoir où et comment se sont formés les premiers Etats ou les premières sociétés humaines, et comment le genre humain s'est peu à peu répandu sur toute la terre. Ici nous entrons de nouveau dans un labyrinthe de difficultés, auquel nous ne pouvons trouver d'issue que par voie de supposition ou de conséquence. Jetons donc d'abord un regard sur la seconde de ces questions. Un premier coup-d'œil nous montre les divers peuples et races qui habitent les cinq parties du monde, différant entre elles non-seulement par le langage et les mœurs, mais encore par la couleur et même par la construction du système osseux. La couleur de la peau parcourt toutes les nuances, du noir le plus obscur jusqu'au jaune, au brun, au rouge, et presque jusqu'à la blancheur éblouissante de la cire. Le crâne du Mongol diffère de celui du Caucasien, et l'un et l'autre s'éloignent considérablement de celui du Nègre. Ce sont ces différences qui ont amené la distinction en diverses races; en trente, d'après quelques-uns, et selon d'autres, en trois seulement. Cette classification des races est du reste arbitraire : on peut la restreindre ou l'étendre selon son bon plaisir. Tenons-nous en à la division la plus simple, celle en trois classes : La première sera la race *blanche ou caucasienne,* qui, à l'exception des Lappons, comprend tous les Européens, les habitants de l'Asie citérieure et ceux de l'Afrique septentrionale. La *race* dite *mongole,* distinguée des Européens par la direction oblique de ses yeux tournés en dedans, et les os saillants des joues, sera la seconde; et la troisième sera la *race noire* des Nègres, ou l'éthiopienne, et les races ainsi que les nuances de peau intermédiaires, seront considérées comme des transitions de l'une à l'autre. Maintenant, est-il vraisemblable que le blanc d'Europe, le noir du Sénégal et le mongol de la Chine, au teint blême, descendent d'un seul et même couple, des premiers pères de notre race. Un grand nombre de naturalistes, à partir du milieu du siècle passé, alors que les attaques

contre les traditions du christianisme étaient devenues générales, ont répondu négativement à cette question, et admis que les Nègres, les Mongols, les Caucasiens et d'autres races encore, selon leur bon plaisir, avaient eu une origine particulière et des parents primitifs qui leur étaient propres.

Or, les documents mosaïques soutiennent le contraire et font descendre tous les hommes d'un même couple. Pour moi, considérant que dans toutes les tentatives faites dans le dernier siècle pour opposer de nouvelles autorités aux traditions hébraïques, un examen impartial et libre de préjugés a constamment fini par prononcer en faveur du Pentateuque, je n'hésite pas à admettre aussi pour cette question des races, l'autorité de la Genèse. L'observation de la nature ne fait, que je sache, contre ce qu'enseigne l'Ecriture, aucune objection insoluble. Il est vrai, la conformation corporelle du Nègre est fort différente de celle de l'Européen; mais il y a entre les individus d'une même race des différences plus considérables encore. Quiconque a vu des *crétins,* avouera qu'entre un crétin et un Européen en bonne santé, il y a un abîme plus profond qu'entre le Caucasien et le Nègre. Cependant il est démontré, par une expérience incontestable, que des parents bien conformés, qui, en Angleterre, par exemple, mettraient au monde des enfants semblables à eux, n'engendreraient que des crétins s'ils descendaient dans certaines vallées du Piémont ou de la Savoie. Tout le monde sait aussi que les crétins propagent leur espèce. Or, si une différence à peine sensible dans l'atmosphère d'un vallon, est capable de produire de tels changements, la chaleur du soleil d'Afrique ne pourra-t-elle, avec le cours des ans, faire que des ancêtres originairement blancs et de constitution caucasienne, donnent peu à peu naissance à des peuples nègres (1)?

(1) Voir Forichon et Maupied, *de l'Unité de l'espèce humaine*. L'expérience a du reste été faite : des Portugais établis en Afrique étaient devenus nègres au bout de quelques générations. (Note du T.)

La seconde question qui se présente concerne la demeure primitive des premiers hommes.

Toutes les anciennes traditions parlent d'un séjour de bonheur habité d'abord par nos premiers parents ; et l'étude de la nature nous amène aussi au même résultat. Attendu que, longtemps encore après la première formationde la terre, les eaux continuèrent à couvrir une grande partie de sa surface, et que cependant l'homme ne peut vivre dans l'eau, il faut naturellement en conclure que le père de notre race fut appelé à la vie dans un lieu inaccessible au ravage des eaux, et par conséquent, sur un des hauts plateaux du globe. D'autre part, comme le bien-être corporel a pour conditions nécessaires, d'abord, la douceur du climat, ensuite, le secours de certains animaux domestiques, que nous voyons, en remontant jusqu'aux temps les plus reculés, avoir été constamment les compagnons de l'homme ; enfin, la facilité de trouver des aliments convenables, particulièrement la présence des moyens indispensables à l'agriculture (laquelle est également d'une antiquité primitive) et surtout à la culture des plantes dont la graine sert à faire le pain ; attendu, disons-nous, que telles étaient les conditions indispensables au bien-être de nos premiers parents, il est dès lors tout-à-fait vraisemblable que le premier homme reçut l'existence dans un lieu où Dieu avait pourvu à ces différents besoins. Or, toutes ces hypothèses nous semblent indiquer, comme séjour primitif de l'homme, les hautes plaines de l'Asie centrale.

Le second chapitre de la Genèse nous donne, comme on sait, une description du *Paradis terrestre ;* mais l'explication de ce passage présente de grandes difficultés, parce que le texte s'exprime dans un langage presque hiéroglyphique. Il y est dit que quatre fleuves principaux y ont leur point de départ ; mais de ces quatre fleuves on n'en connaît que deux d'une manière certaine, l'Euphrate et le Gihon ou l'Oxus, qui se jette dans le lac Aral. Si donc nous admettons que le troisième est l'Indus, et le quatrième, l'Araxes ou le Phase,

il faudrait chercher la patrie primitive de l'homme sur le haut plateau, qui se trouve entre les montagnes élevées du Caucase et celles de la Médie, entre la mer Caspienne et le golfe Persique. Un autre fait, du reste, vient à l'appui de cette conclusion : c'est que les demeures connues des plus anciens peuples civilisés, sont groupées autour de cette plaine élevée : au Sud-Est, l'Inde, habitée par des peuples de race caucasienne ; à l'Est, la Chine, avec sa population mongole; au Sud, l'Asie, l'Assyrie et Babylone; plus loin les Araméens et les Egyptiens ; vers l'Ouest, les Européens. Tous ensemble doivent être partis de ce point central. Mais nous ne pouvons encore entrer ici dans le détail.

Je répète ma proposition principale : L'humanité provient d'un seul couple, qui fut appelé à la vie dans l'intérieur de l'Asie. Tous les peuples, ceux en particulier qui ont joué un rôle dans le monde, sont partis de ces demeures primitives de l'Asie, pour se rendre plus tard dans leur nouvelle patrie. Il suit de là, que la partie la plus ancienne de l'histoire du genre humain ne doit comprendre que des migrations de peuples, et cette conclusion nous amène au moment où commence le domaine de la preuve historique. Cette preuve peut se faire par deux voies différentes, soit en prenant le séjour primitif de l'homme pour point de départ, et en suivant les émigrants dans les nouveaux établissements qu'ils vont fonder ; soit en examinant ces colonies, pour remonter par l'étude à l'origine de ce grand mouvement. Ces deux routes conduisent au but : On apprend également à connaître un fleuve en le suivant depuis sa source jusqu'à son embouchure, et en le remontant de son embouchure à sa source. Toutefois, je crois préférable de suivre la dernière, et je commence par l'Europe, parce qu'elle est la partie du globe la plus importante et qui nous est le mieux connue.

Art. II. — LES JAPHETIDES EN EUROPE ET DANS LE NORD DE L'ASIE.

Le pays le plus occidental de l'Europe et le plus éloigné de l'Asie est l'Espagne. Aussi haut que puisse remonter l'histoire, on voit ce pays habité par un peuple que les anciens appelaient *Ibères*, et dont les débris existent encore aujourd'hui sous le nom de *Basques*. L'Ebre (Iberus) reçut son nom des Ibères, qui, au rapport de beaucoup d'auteurs grecs et romains, occupèrent également, dans les temps les plus reculés, une partie de la Gaule méridionale (sous le nom d'Aquitains), une partie des îles de la méditerranée, des Baléares, de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, et même quelques portions du territoire de l'Italie (1). Or, il se trouve un peuple de même nom dans la partie de l'Asie la plus rapprochée de nous : une province de l'Arménie, située à l'Est de la mer Noire et à l'Ouest de la Colchide et de la mer Caspienne, portait aussi, dès les temps les plus reculés, le nom d'*Ibérie*, du peuple Ibère, qui l'habitait, et il s'y trouvait également un fleuve appelé Ibérus, au témoignage de Pline (2). Bien plus, certains noms particuliers de plusieurs branches latérales de la grande souche ibérienne, se retrouvent dans ces deux pays, si éloignés l'un de l'autre, l'Ibérie et l'Espagne : Les *Bébryces* demeuraient à l'Ouest des Ibères d'Arménie (3) : on trouve ce même nom en Espagne (4) ; — les Ibères d'Arménie avaient des voisins appelés *Chalybes* (5) ; l'Espagne aussi avait ses *Chalybes* (6) ; — une branche latérale des Ibères d'Espagne s'ap-

(1) Guillaume de Humboldt en a réuni les preuves dans son ouvrage *sur les premiers habitants de l'Espagne.*

(2) Histor. natur. VI. 11.

(3) Forbiger, Handbuch der alten Géographie. II, 374 flg.

(4) Avienus, Ora marit. 485. — (5) Forbiger, Handbuch, etc. II, 409.

(6) Justinus 44, 3.

pelait *Lubæni* (1), et l'on trouve des Lubiens sur la frontière de l'Ibérie arménienne (2). — En outre, il s'est conservé une tradition d'après laquelle les Ibères d'Espagne sont venus de l'Arménie dans leur nouvelle patrie. Ainsi, Varron déclare (3) que les Ibères sont les plus anciens émigrants qui soient venus en Espagne; Appien (4) dit qu'ils y sont venus de l'Asie. Le célèbre historien latin Salluste, dans le 18e chap. de la *Guerre de Jugurtha,* rapporte ce qui suit : « Des traducteurs m'ont lu dans des livres carthaginois, attribués au roi Hiempsal, que dans des temps très-anciens, des Arméniens, qui demeuraient en Espagne, étaient venus de ce pays en Afrique et en avaient occupé une partie. » Ce n'est qu'avec une sorte de doute que Salluste nous fait cette communication, empruntée des livres carthaginois, c'est-à-dire, en dernière analyse, puisée à des sources phéniciennes: il en est de lui comme du père de l'histoire profane, Hérodote, qui parfois rapporte en secouant la tête ce qui lui paraît invraisemblable, et ajoute ensuite qu'il le donne tel que d'autres le lui ont raconté. Cependant des découvertes faites longtemps après Hérodote, sont très-souvent venues confirmer de pareilles données; et il en est de même ici du témoignage de l'historien latin. Salluste ignorait que l'ancienne population de l'Espagne, les Ibères, tirassent leur origine de l'Asie, c'est-à-dire, de l'Arménie, et les livres carthaginois d'Hiempsal avaient parfaitement raison.

Quant à l'époque de l'immigration ibérienne en Espagne, je citerai encore en passant un témoignage qui y a quelque rapport : Strabon (5) raconte que les *Turditans,* peuplade du sud de l'Espagne, se vantaient de posséder des livres d'une antiquité de 6000 ans. Cette prétention des *Turditans* était sans doute exagérée; mais, dans tous les cas, elle prouve qu'ils croyaient à une très-ancienne civilisation de leur peuple.

(1) Ptolem. Géogr. II, 6, 48. — (2) Plinius Hist. natur. VI, 11.
(3) Dans Pline, III, 3. — (4) Mithridat. cap. 101. — (5) Géograph.

En second lieu, nous voyons citer comme habitants primitifs de l'Espagne à côté des Ibères, un peuple qui portait le nom de *Ligures* ou *Ligyens*, et qui était, pour le moins, aussi nombreux et aussi répandu que celui des Ibères. Hésiode, Thucydide, Eratosthène, Strabon et des géographes plus récents, placent les Ligyens parmi les plus anciens habitants de l'Espagne (1). De même que les Ibères, ils se répandirent dans tous les pays situés sur les côtes de la méditerranée. Scylax, le navigateur, atteste que des Ligures, mêlés aux Ibères, habitèrent la contrée située entre les Pyrhénées et le Rhône, et, sans mélange, le long du rivage occidental de l'Italie, depuis le Rhône jusqu'au Tibre. Ils s'établirent même en Corse et dans quelques parties de la Sicile. Enfin, la grande extension que prit ce peuple, porta Hésiode à donner à l'ouest de l'Europe le nom de ligyen ou de ligurien. Or, ces mêmes Ligyens que nous trouvons dans les contrées occidentales de l'Europe, se rencontrent également en Asie, et, ce qui plus est, sur les frontières des Ibères d'Arménie. Hérodote nous montre des Ligyens dans l'armée de Xerxès, à côté d'autres peuplades de l'Asie citérieure. Lycophron désigne comme une ville ligurienne ou ligyenne, celle de Cytaea, en Colchide ; et Eusthate nous apprend que les Ligyens d'Arménie et d'Europe sont de la même souche.

L'Espagne confine, du côté du Nord-Est, au pays appelé autrefois la Gaule et aujourd'hui la France. Les témoignages des anciens s'accordent à dire que, de très-bonne heure, il s'établit dans cette contrée un peuple, dont la dénomination générale nous est inconnue, mais que César et d'autres écrivains de Rome, appellent tantôt du nom de *Galles,* tantôt de celui de *Celtes*. Hérodote connaît des Celtes en Gaule et en Espagne ; il en est de même d'Aristote qui fait déjà usage de la seconde dénomination, celle de *Galates* (2), laquelle cor-

(1) Voir les passages à l'appui dans Knobel : *Voelkertafel der Genesis.*
(2) Voir Zeuss : *Die Deutschen und ihre Nachbarstaemme.*

respond au *Galli* des Romains. Les Grecs, sous la domination macédonienne et postérieurement, donnent ordinairement aux habitants de la Gaule, les deux noms de Galates et de Celtes. Pour nous, à l'exemple d'autres écrivains anciens et modernes, nous nous servirons du dernier de ces noms comme de la dénomination commune à tout ce peuple.

Les Celtes formaient une nation considérable et nombreuse : non-seulement ils occupaient une grande partie de la France actuelle, mais ils pénétrèrent encore de la Gaule en Espagne, s'emparèrent de plusieurs provinces dans cette péninsule et s'y mêlèrent aux Ibères qui s'y trouvaient avant eux. C'est de ce mélange que provint le peuple que d'anciens écrivains désignent par le nom de Celtibères (1), et qui, comme ce nom l'indique, tenait le milieu entre les Celtes et les Ibères. Les Celtes portèrent leurs armes beaucoup plus loin encore : la Bretagne, l'Italie supérieure, les rives du Pô, les provinces méridionales de l'Allemagne, la Suisse, le pays de Bade, une grande partie du Wurtemberg, la Bavière en-deça du Danube, l'Autriche allemande, furent occupés par eux entre l'an 600 et l'an 200 avant Jésus-Christ. Certains noms de lieu indiquent avec certitude des établissements d'origine celtique : partout où l'on trouve des noms de villes qui renferment les syllabes *briga, dunum, durum, acum, magus*, on peut conclure avec certitude que des Celtes y ont habité. — Tels sont, par exemple, *Brigantium, Artobriga, Carrodunum, Cambodunum, Bojodurum, Bragodurum, Eborrodurum, Ectadurum, Abudiacum, Drusomagus*.

Mais d'où les Celtes eux-mêmes sont-ils venus en Gaule? La tradition la plus ancienne à cet sujet nous est fournie par Plutarque, qui dit dans la Vie de Camille (2) : « Dans l'origine, les Celtes habitèrent à l'autre côté des monts Riphéens; mais plus tard, ils se multiplièrent tellement, que leurs demeures devinrent trop étroites. Alors, ils se mirent en marche,

(1) Knobel, déjà cité. — (2) *Vie de Camille*, ch. 15.

non pas tous ensemble, mais par bandes séparées. Les uns, ayant franchi les montagnes susdites, se dirigèrent vers la mer du Nord et s'établirent ensuite aux limites les plus extrêmes de l'Europe (c'est-à-dire, en Bretagne). Les autres firent irruption vers l'Ouest, et fixèrent leur séjour entre l'Océan et les Pyrrhénées (c'est-à-dire en Gaule). Ce ne fut qu'assez longtemps après, ajoute Plutarque, que les Celtes venus en Gaule, firent invasion en Italie. » Il faut, en conséquence, reculer jusque vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, leur établissement dans la Gaule. On voit clairement que, selon Plutarque, les Celtes sont venus d'une contrée de l'est de l'Europe dans la France actuelle. Mais cette donnée ne nous est pas encore d'un grand secours : il nous faudrait d'abord savoir où se trouvent les monts Riphéens.

Or, les anciens auteurs font à cette dernière question une singulière réponse : les uns désignent par ce nom les monts Ourals qui, d'après la division actuelle du globe, séparent l'Europe de l'Asie ; d'autres entendaient par là des montagnes de l'intérieur de la Russie; d'autres, les Carpathes; d'autres enfin, les Alpes (1). Ainsi Denys le navigateur penche pour les Carpathes, lorsqu'il dit que les monts Riphéens donnent naissance à un fleuve qui traverse le pays de l'ambre jaune (la vieille Prusse) et se jette dans la mer du Nord. Cet auteur a évidemment en vue la Vistule qui, comme l'on sait, a sa source dans les Carpathes, et se décharge dans la mer Baltique, à Dantzig. Selon toute apparence, Plutarque était de la même opinion que Denys ; mais si l'on réunit toutes les données des anciens relativement à la situation des monts Riphéens, on serait presque tenté d'admettre que ces montagnes leur ont paru marcher et changer de place. Cette idée paraîtra sans doute étrange, et, cependant, si elle est bien comprise, elle peut nous faire découvrir le véritable état

(1) Voir Zeuss et Knobel.

des choses. Ainsi, selon moi, les monts Riphéens indiquaient la patrie des Celtes ; et, à mesure qu'il avançaient dans leur émigration, on fit avancer avec eux ces montagnes, leur patrie primitive, de l'Oural jusqu'aux Alpes et aux Pyrhénées. Quant à la preuve de cette explication, je ne puis la donner que plus loin.

Tenons-nous-en d'abord à la donnée principale qui résulte du témoignage de Plutarque, cité plus haut, savoir : que les Celtes, avant de venir en Gaule, habitaient les vastes territoires de la Russie actuelle, les contrées qui font la limite de l'Europe et de l'Asie. Cette donnée importante ne repose pas, du reste, uniquement sur le témoignage de Plutarque ; un autre fait en garantit la vérité : Strabon nous dit, dans le premier livre de sa Géographie : « Avant que les Grecs eussent, des contrées les plus lointaines de l'Europe, une connaissance quelque peu exacte, les auteurs croyaient qu'il n'existait à l'Ouest, que des Celtes et des Ibères, à l'Est et au Nord, rien que des Scythes. Ce n'est qu'après un examen plus approfondi qu'ils ont découvert qu'à l'Ouest, outre les Celtes et les Ibères, il y avait aussi des Celtibères, et, au Nord-Est, non-seulement des Scythes, mais encore des Celto-Scythes (1). » Il y avait donc aussi un peuple qui devait son origine à un mélange de Celtes et de Scythes, de même que les Celtibères étaient issus des Celtes et des Ibères ; et, de plus, il faut nécessairement admettre que ce peuple mixte était originaire du nord-est de l'Europe ; car il n'y avait que là qu'on trouvât des Scythes, au témoignage de tous les anciens écrivains. Nous pouvons donc regarder comme démontré, que c'est de la Russie actuelle que les Celtes sont venus plus tard s'établir dans le sud de l'Allemagne, en Gaule, en Bretagne et en Espagne ; et, si cela ne prouve pas encore avec certitude qu'ils sont originaires de l'Asie, la chose est du moins devenue très-vraisemblable.

(1) Strabon, *loc. cit.* Comparez Plutarque. *Vie de Marius,* ch. 11.

Je me réserve d'en donner plus loin de nouvelles preuves.

Si, comme nous avons commencé à le faire, on tire à travers l'Europe une ligne partant des dernières limites de l'Occident pour aboutir à l'Orient, la Gaule nous apparaît comme le pays le plus au centre et où l'Europe se divise en deux moitiés, l'une septentrionale, l'autre méridionale. Portons d'abord notre attention sur la moitié septentrionale de cette partie du monde. Les pays qui en font partie sont le nord de l'Allemagne, le Danemark, la presqu'île Scandinave, la Prusse, les provinces de la Baltique et la Russie septentrionale. Or, quels furent, au rapport des écrivains grecs et romains, les premiers habitants de ces vastes territoires? Homère, Orphée, Hérodote, c'est-à-dire, les plus anciens poètes ou historiens de la Grèce, placent dans le Nord, ou pour parler plus exactement, dans le pays situé à l'ouest du Don, au nord-ouest des Palus-Méotides et de la mer Noire, le peuple appelé les *Cimmériens*. Beaucoup de noms de lieux attestent, en effet, leur domination dans les contrées susdites. Ainsi, c'est d'eux que le détroit qui unit les Palus-Méotides à la mer Noire, est appelé dans Hérodote βόσπορος Κἶμμέ ριος (Bosphore cimmérien); l'embouchure de ce détroit, Κόλπος Κιμμέριος (golfe Cimmérien), et l'isthme qui réunit la presqu'île de Crimée au continent ἰσθμός Κιμμερίκος. Il est, en outre, très-vraisemblable que le nom actuel de cette presqu'île elle-même vient aussi des Cimmériens. Ce peuple était autrefois nombreux et dominait sur une grande partie des contrées du Nord. Les Cimmériens portèrent même avec succès leurs armes vers le Sud : au témoignage d'Hérodote, ils firent irruption dans l'Asie-Mineure vers le milieu du VIIe siècle avant Jésus-Christ, s'emparèrent de la ville de Sardes et s'établirent sur la côte, dans la contrée où, plus tard, Sinope fut bâtie. Toutefois, leur puissance en Asie-Mineure ne fut pas de longue durée : Alyattes, père de Crésus, roi de Lydie, les chassa du pays. Ils éprouvèrent également de grands revers dans leur ancien séjour, au-dessus de la mer Noire : ils furent défaits

plusieurs fois par les Scythes et forcés même de quitter le pays (1).

A partir de là, c'est-à-dire depuis la fin du VI[e] siècle avant Jésus-Christ, les Grecs ne nous apprennent plus rien des Cimmériens. Mais est-il croyable qu'un peuple si puissant ait disparu de la terre sans laisser de traces? Non, sans doute, la saine raison oblige à admettre que, de même que les Celtes, les Ibères, les Ligures, ils se mirent en mouvement de l'Est vers l'Ouest, et que, chassés de la Russie, par les Scythes, ils allèrent s'établir en Allemagne ou au Nord-Ouest. Et, en effet, dans le second siècle, on voit paraître dans les contrées indiquées, un peuple dont le nom rappelle de lui-même celui des Cimmériens. Je veux parler des Cimbres qui, à cette époque, furent en contact avec les Romains, et remplirent pour la première fois la ville de Rome du pressentiment des dangers, qui menaçaient le grand empire du côté du Nord.

Ce fut à la suite d'une expédition guerrière des Cimbres, qu'eut lieu entre les deux peuples le choc que nous venons de mentionner. Mais où demeuraient les Cimbres, avant de se mettre en marche pour cette entreprise, qui se termina si malheureusement pour eux? Pline, Pomponius Méla et Ptolémée attestent qu'ils habitaient la presqu'île du Jutland, laquelle reçut d'eux le nom de Chersonèse cimbrique (2). Mais de là ils s'étaient répandus plus loin encore ver l'Ouest. Ainsi Strabon place des Cimbres entre l'Elbe et le Rhin; Pline en fait autant; et César et Dion Cassius considèrent le peuple des Aduatiques en Belgique, comme étant d'origine cimbrique. Il résulte de tout cela, que cette nation a occupé une bonne partie de l'Allemagne septentrionale jusqu'au-delà des bouches du Rhin, par conséquent, le Holstein, le Schleswig, la Frise, une partie de la Hollande et de la Bel-

(1) Voir les preuves dans Knobel.
(2) Voir les preuves dans Knobel.

gique. De ce dernier pays ils doivent s'être répandus en Angleterre ; car, maintenant encore, on trouve dans cette île des preuves vivantes de l'immigration cimbrique. La principauté de Galles, par exemple, s'appelait au moyen-âge *Cumbria*. Les Gallois eux-mêmes appellent leur pays Cymru et se donnent à eux-mêmes le nom de Cymry. Quant à leur langue, elle se compose d'éléments allemands et gallois, c'est-à-dire, celtiques. Mais en voilà assez sur le fait en lui-même. Quant à ce qui concerne l'identité des Cimbres du second siècle avant Jésus-Christ et des Cimmériens du septième, elle est soutenue déjà par beaucoup d'anciens écrivains, tels que : Plutarque, Diodore de Sicile, et l'excellent géographe Strabon. D'autres écrivains encore en sont des témoins médiats. Ainsi, il est vraisemblable que, lorsque la masse des Cimmériens, pressés par les Scythes, abandonnèrent leurs anciennes demeures situées auprès du Don, ils n'émigrèrent pas tous ; et que, selon le cours ordinaires des choses, un certain nombre d'individus de cette nation restèrent dans le pays et se soumirent à la domination scythe.

L'ancien pays habité par les Cimmériens, c'est-à-dire, les rives du Don, fut, vers la fin du second siéle avant Jésus-Christ, le lieu d'enrôlement, d'où le célèbre Mithridate, roi du Pont, tirait ses soldats, pendant la longue guerre qu'il soutint contre Rome ; or, Justin rapporte que, parmi les guerriers du roi du Pont, il se trouvait aussi des Cimbres. Ils étaient assurément des restes des Cimmériens, et par conséquent, le témoignage de Justin nous fournit une nouvelle preuve, que les noms de *Cimmériens* et de *Cimbres* doivent être considérés comme désignant un seul et même peuple.

Maintenant, au point où nos recherches en sont venues, on doit se demander qui étaient ces Cimmériens ou Cimbres ? Etait-ce un peuple à part ou une branche latérale d'une autre race ? De quelle race était-il ? De la race celtique ou de la race germanique ? Or, ce sont là des questions auxquelles il est difficile de répondre, parce qu'en remontant jusqu'au

temps de Jésus-Christ, il y a entre les auteurs peu d'accord à ce sujet (1). Bon nombre d'anciens écrivains disent que les Cimbres vaincus par Marius étaient des Germains ; d'autres affirment avec une assurance égale qu'ils étaient d'origine celtique ; et jusqu'à ce jour les savants continuent à soutenir sur ce point des opinions différentes. Le plus sage serait, je pense, d'arranger ce différend, qui est insoluble, à l'aide d'une opinion tierce, et d'admettre que les Cimbres étaient à la vérité un peuple particulier ; mais que, placés entre les Celtes et les Germains, ils formaient comme la transition des uns aux autres. Cet expédient est, selon moi, commandé par les contradictions qui existent entre les différents auteurs ; mais plus loin j'apporterai à l'appui de cette opinion un autre motif encore, et qui me paraît décisif.

En poursuivant notre course à travers l'Europe, de l'Ouest à l'Est, nous rencontrons immédiatement notre propre peuple, les Teutons. Je suppose que mes lecteurs savent que c'est à des écrivains étrangers, à des Grecs et à des Romains, et non à nos propres écrits ou traditions, que nous devons les plus anciens renseignements que nous possédions sur nos premiers ancêtres. Celui des Romains qui apprit le premier à connaître les Teutons fut Jules César (2) ; et il leur donne déjà le nom de *Germains,* qui depuis fut seul communément en usage chez les Romains et les Grecs. Mais Tacite assure (3) que ce nom ne s'était pas introduit depuis bien longtemps ; que les Gaulois, les premiers, l'avaient donné à une peuplade teutone, aux Tongres établis sur le Rhin inférieur, et que de là, l'usage en était devenu général. On doit donc conclure du témoignage de ce grand historien, que ce nom était étranger à nos pères eux-mêmes, et les recherches linguistiques viennent à l'appui de cette conclusion.

En effet, jusqu'au moyen-âge ; on ne rencontre dans aucune source allemande le nom de Germains ou de Germanie comme

(1) Voir Knobel, l. c. — (2) Zeuss. l. c. — (3) Germ. cap. 2.

nom indigène. La première question serait donc de savoir si ces Gaulois dont parle Tacite, tirèrent de leur propre langue, c'est-à-dire du celtique, le nom par lequel ils désignèrent les Teutons ou s'ils l'empruntèrent à notre langue elle-même? Ces deux suppositions sont possibles et peuvent être appuyées par des exemples. Presque tous les Slaves, les Bohémiens, les Russes, les Polonais, et même les Turcs, nous donnent, comme l'on sait, le nom de *Niemetz*. C'est un mot slave, qui signifie *quelqu'un que l'on ne comprend pas,* parce qu'il parle une autre langue. Nous sommes pour les Slaves des muets, parce que nous ne savons pas leur langue. Cet exemple peut prouver que le nom donné à un peuple par des étrangers, n'est pas tiré de la langue de ce peuple, mais de celle des étrangers eux-mêmes. Toutefois les exemples du contraire sont plus nombreux. Nous appelons nos voisins à l'autre côté des Alpes, Italiens; au-delà du Rhin, Français; sur la Vistule, Polonais; sur le Danube, Hongrois, non parce que ces expressions désignent dans notre langue l'une ou l'autre qualité de ces différents peuples, mais parce qu'ils se sont eux-mêmes donné ces noms, et que nous les leur avons empruntés. Le célèbre linguiste de Berlin, Jacques Grimm (1), range, il est vrai, le nom de *Germains* parmi ceux de la première classe, et le fait venir du mot celtique *gairm* ou *garm,* qui signifie selon lui *faire du bruit, du vacarme;* de sorte que ceux des Celtes qui furent aux prises avec les Tongres, leur auraient donné le nom de *Criards,* lequel ensuite aurait passé à tout le peuple allemand. Ainsi, d'après l'opinion de Jacques Grimm, les Allemands auraient reçu des Celtes une dénomination, qui, par un singulier hasard, signifie précisément le contraire de celle que les Slaves nous donnent à nous et à nos ancêtres, puisqu'ils nous appellent *muets, qui ne parlent point*. J'oserai ne pas souscrire à cette interprétation.

Les anciens Germains ne furent pas connus de leurs voisins

(1) *Histoire de la langue allemande.*

comme trafiquants ou laboureurs, ni en général comme gens bien pacifiques ; mais plutôt comme soldats, guerriers et conquérants. Rien de plus naturel, dès lors, que d'admettre que les autres peuples, pour désigner le nôtre, relevèrent en lui une qualité qui avait rapport à la guerre. Jacques Grimm accorde lui-même que les tribus allemandes des *Suerdverae*, des *Suartones*, furent ainsi appelées du mot *schwert* (épée) ; que les Saxons reçurent leur nom de celui de leur arme principale, espèce de couteau de boucher, appelé *sasse*; et que les Chérusques tirent leur nom de *héru*, qui signifiait une épée dans la vieille langue allemande. Or, l'arme principale de nos ancêtres était la *framée* ou le javelot, qui s'appelait *ger* en vieux allemand. Ce mot est sans doute parent de l'expression presqu'homonyme *guerre, guerra,* qui, dans les pays conquis par les Germains, signifie encore aujourd'hui *lutte, combat, querelle,* et vient certainement d'une racine germanique. Dès lors, demandons-nous ce qu'ont dû répondre les anciens Germains, aux Romains ou aux Celtes qui leur demandaient : Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Il n'y a pas de doute qu'ils répondirent : Nous sommes des hommes de guerre et nous voulons vous montrer la vigueur de nos bras ; c'est de cette manière vraisemblablement que les Celtes, sur les rives du Rhin inférieur, ont mis en usage le nom de *Germains* (homme de ger ou de guerre). Grimm et ceux qui partagent son opinion, objectent, à la vérité, que si tel est le sens de *germani,* il faudrait écrire ce mot avec deux *n,* comme Alam*anni,* Marcom*anni,* tandis que partout on le trouve écrit avec un seul *n*. Mais on peut répliquer avec beaucoup de raison que le nom de *germani* n'a pas été mis en circulation par les Germains *immédiatement;* et que d'abord il a passé par la bouche des Celtes, qui, dans leur langue, avaient beaucoup de terminaisons en *mani,* comme le prouvent les noms de Pæmani, Cenomani et plusieurs autres. Ajoutez que les Romains eux-mêmes avaient des raisons particulières de ne pas doubler ici la lettre *n*. En effet le mot *germanus* a,

comme l'on sait, en latin, une signification propre, que les Romains aimaient, avec une sorte de prédilection, à appliquer à nos premiers ancêtres.

Ainsi, l'expression *germani* ne fut pas dans le principe une dénomination commune à tous les Allemands : elle ne devint telle que dans la bouche des Celtes et des Romains. Les plus anciens documents ne parlent pas davantage d'un autre nom, propre à la nation allemande. Il est vraisemblable, à la vérité, que nos ancêtres donnaient de préférence à leur peuple le nom de *Thiuda,* d'où est venu le nom actuel de *Deutsch.* Il est vrai encore que le Goth Ulphilas traduit, dans l'épître de saint Paul aux Galates II. 14, le mot grec ἐθνικῶς par thiudisco, et que ce même mot se retrouve dans l'expression du vieux allemand *Thiusco,* que Tacite donne pour le père de notre race. Mais l'expression *théodiscus,* pour désigner en général les Allemands, se rencontre seulement au VIIIe siècle et au IXe.

Il y a au contraire, des indices évidents, que, longtemps déjà avant Jésus-Christ, nos ancêtres se servaient pour désigner leur peuple et le distinguer des autres, d'un nom fort différent de Thiuda, et qui doit avoir eu le son *d'Ascan* ou *d'Asan* ou quelque chose qui en approche. Ainsi, la plus ancienne tradition des Germains du Nord, qui, longtemps avant la venue de Jésus-Christ, s'établirent dans la Scandinavie, rapporte, avec une unanimité remarquable (1), que leurs ancêtres s'appelaient *Ases,* et que, partis des lointaines régions de l'Orient, ils avaient traversé le Don pour se rendre en Occident. Or, à l'endroit où la tradition indique qu'ils ont passé, c'est-à-dire, sur les rives du Don, le géographe grec Ptolémée fait mention d'un peuple auquel il donne le nom de *Asaei,* ce qui revient à Ases. Dans la même contrée à peu près, Strabon place un peuple appelé ἀςβουργιανοί, c'est-à-dire, Asbourgiens. Bien plus, aujourd'hui encore, il existe

(1) Voir Knobel.

dans le Caucase un peuple que les écrivains russes appellent *Jases,* et que des voyageurs européens plus anciens appelaient *Aases;* un peuple, en outre, qui, au témoignage d'un écrivain connu, de Kohl, se distingue par ses yeux bleus et ses cheveux roussâtres (anciens signes caractéristiques de la race germaine), et qui parle une langue parente de la langue allemande.

N'est-il pas dès lors très-vraisemblable que les Aséens de Ptolémée et les Asbourgiens de Strabon, sont des restes, laissés en route, d'une très-ancienne émigration germaine? Mais nous avons d'autres preuves encore : Tacite parle d'une ville germaine, située non loin du Rhin, et nommée *Asciburgium* (Asenbourg); et Ptolémée appelle la montagne des géants, située au centre de l'Allemagne, *ὄρος ασκιβουργιον.*

Résumons. D'abord, une grande partie des anciens Germains est venue des pays du Caucase ou d'autres contrées plus orientales encore, par conséquent, de l'Asie, et a traversé la Russie actuelle pour passer dans la Germanie et dans la Scandinavie. Secondement, ils portaient un nom qui doit avoir eu le son de Ases ou de Askes.

Mais toutes les tribus germaines ne sont pas venues dans leur patrie actuelle par les portes du Caucase ; d'autres atteignirent au même but par une seconde route, non moins fréquentée que la première, et que, à côté de celle du Nord, on pourrait aussi appeler le chemin méridional des peuples. Dès le XII[e] siècle avant Jésus-Christ, on voit dans l'Asie-Mineure un territoire qui porte le nom d'Ascanie. Homère dit dans le second livre de son Iliade (v. 862), que les Troyens furent secourus par des Phrygiens de l'Ascanie. Il y avait dans le même pays, selon Strabon (1), un lac et un fleuve, appelée Ascaniens. Eh bien, y aurait-il de la témérité à conclure de ces noms à la présence en ces lieux d'une peuplade germaine? Non, au contraire, d'autres raisons nous

(1) Les preuves dans Knobel.

obligent à tirer cette conclusion. Dans l'Ascanie, et même sur le lac ascanien, s'éleva plus tard la ville de Nicée (1), célèbre par le premier concile œcuménique, qui y fut tenu en 325 après Jésus-Christ. Il faut moins d'une journée de marche pour se rendre de Nicée à la Propontide, aujourd'hui la mer de Marmara. Lorsqu'on a traversé cette petite mer, on foule le sol de l'Europe et l'on se trouve dans un pays appelé, depuis les temps les plus reculés, du nom de Thrace, et habité par un peuple qui portait le même nom. Plus loin, au Nord de ces Thraces, sur les deux rives du bas Danube, le long des côtes de la mer Noire jusqu'au Dniéper, habitaient depuis le milieu du VI[e] siècle avant Jésus-Christ, comme on peut le démontrer par des documents authentiques, un autre peuple, appelé les *Gètes*.

En effet, au rapport d'Hérodote, Darius, roi des Perses, avant d'arriver du Bosphore au Danube (vers 520 avant Jésus-Christ), soumit les Gètes. Hérodote florissait vers 430 avant Jésus-Christ et quelques années plus tard l'Athénien Thucydide plaçait les Gètes au même endroit dans le voisinage des Thraces. Enfin, le même renseignement nous est fourni par Xénophon, vers 350 avant Jésus-Christ, par Strabon, 40 ans après l'ère chrétienne, par Pomponius Méla, en l'an 80, par Dion Cassius, vers l'an 200, et par Solinus, en 250 après Jésus-Christ. Tous ces écrivains, la plupart témoins oculaires, disent unanimement que les Gètes habitaient sur le bas Danube.

Ce peuple resta dans ces contrées jusqu'en 375, où, pressés par les Huns, ils allèrent s'établir dans l'empire romain (2).

Mais vers le commencement du IV[e] siècle, leur nom subit une petite altération : en même temps que le nom de Gètes,

(1) Les preuves dans Knobel.

(2) Les preuves dans Knobel. Idem dans l'*Histoire de l'Allemagne*, par Wirth (Stuttgart).

ils commencèrent alors à recevoir aussi celui de Goths; et bientôt ce nom leur resta à l'exclusion de tout autre : l'ancien disparut et le nouveau resta vainqueur. On peut démontrer à quelle époque se fit ce petit changement. Spartianus, un des auteurs appelés *Scriptores historiæ augustæ,* et qui écrivait vers l'an 320 après Jésus-Christ, dit que les Gètes sont aussi appelés Goths : *Getæ et Goti dicuntur.* Et un autre de ces écrivains, Julius Capitolinus, raconte ce qui suit de Maximin le Thrace, qui fut plus tard empereur : « Maximinus in Thracia, in vico, ubi genitus fuerat, possessiones comparavit ac semper cum Gothis commercia exercuit; amatus est enim unicè a Getis, quasi eorum civis. » On voit que cet auteur emploie comme équivalents les noms de Goths et de Gètes, persuadé que tout le monde est du même avis. Procope de Bysance, qui écrivait au VIe siècle, est d'accord avec eux, lorsqu'il dit que les Goths, les Gépides, les Vandales sont des peuples gètes, qu'ils ont la même physionomie, la peau blanche, les cheveux roussâtres, les même lois, et la même langue. Enfin, l'historien Jornandès, qui lui-même était à moitié Goth, atteste également que les noms de Gètes et de Goths étaient des dénominations diverses d'un même peuple, et en conséquence il les emploie lui-même indifféremment (1). Or, grâce à la traduction de la Bible faite en gétique ou gothique par l'évêque Ulphilas (400), qui voulut par là affermir dans la foi, son peuple récemment converti, nous avons de la langue des Gètes ou des Goths une connaissance plus exacte que de la langue d'aucun autre peuple d'Europe, à l'exception du grec et du latin. Il reste des fragments considérables de la traduction d'Ulphilas, et la langue dont se servit cet évêque est l'idiôme le plus ancien de notre langue maternelle dont on ait des documents. Les Goths ou les Gètes étaient donc des Allemands.

De plus, les Thraces, que j'ai cités plus haut comme les

(1) Voir Wirth. l. c.

plus proches voisins des Ases de l'Asie-Mineure ou des Ascaniens, appartiennent aussi à la race germanique. En effet, Hérodote (1) dit que les Gètes sont une branche de la nation thrace; Strabon atteste la même chose, presque dans les mêmes termes, et, pour ôter tout doute à cet égard, il ajoute, dans un autre endroit, que les Gètes et les Thraces avaient eu une seule et même langue : ce qui, d'après ce qui a été dit précédemment, revient à dire que les Thraces et les Gètes parlaient allemand. Celà ne paraît-il pas extraordinaire?

Mais écoutons ce qu'Hérodote, témoin occulaire, rapporte des mœurs des Thraces : « Après les Indiens (2), dit le père « de l'*Histoire profane,* les Thraces sont le plus considérable « de tous les peuples. S'ils étaient unis entre eux, ils seraient « les maîtres du monde, leur défaut d'unité fait leur faiblesse. « Ils se partagent, d'après les différents pays qu'ils habitent, « en un grand nombre de branches qui portent des noms par- « ticuliers; mais, en général, ils ont, à l'exception des Gètes « et des Trauses, des mœurs et des institutions semblables. « Les Thraces vendent leurs enfants aux étrangers; ils ne « tiennent pas leurs filles renfermées à la manière des Orien- « taux; mais ils leur permettent la fréquentation des hommes. « Ils sont en revanche très-soigneux de la chasteté des fem- « mes mariées; ils achètent leurs épouses à leurs parents « à un prix élevé. L'oisiveté est en honneur chez les Thraces : « ils regardent comme une honte de labourer leurs champs à « la sueur de leur front, et comme une gloire, au contraire, « de vivre de guerre et de butin. Ils honorent surtout trois « divinités : une déesse et deux dieux; quant aux rois thraces, « leur culte principal est celui de Mercure, dont ils préten- « dent tirer leur origine. Ils exposent leurs morts pendant « trois jours, au bout desquels ils font un festin funèbre, brû- « lent le cadavre et enterrent ce qui en reste. »

Ces peintures ne ressemblent-elles pas à celles que Tacite

(1) IV, § 3. — (2) V. 3, etc.

fait de la Germanie? Les Thraces adorent trois divinités, deux dieux et une déesse : entre les deux premiers, le plus considéré est celui que les Grecs appellent Hermès et les Romains, Mercure. Or, Tacite dit des Germains : « Deorum maxime Mercurium volunt, Herculem ac Martem animalibus placant. Pars Suevorum et Isidi sacrificat. » Tacite en compte quatre, à ce que l'on voit : trois dieux et une déesse qu'il compare à l'Isis égyptienne. Sans doute, les anciens Allemands ont adoré quatre divinités et même plus encore ; mais il n'est pas moins certain que les trois dont il s'agit là étaient les principales, et qu'Hérodote nous présente le véritable état des choses.

Les Germains sacrifiaient principalement à trois divinités, deux dieux et une déesse. C'est un fait attesté par un témoignage qui est dans la bouche de chacun. Le jeudi s'appelle en allemand *donnerstag*, et le vendredi, *freytag*, parce qu'autrefois ils étaient consacrés, le premier à Thor et le second à la déesse *Freia*. Il est un troisième jour de la semaine dont le nom, dans l'allemand d'aujourd'hui, n'a plus de rapport avec l'ancienne croyance des Germains; mais qui l'a conservé dans d'autres dialectes de notre langue. C'est le mercredi, en allemand *mittwoch*, mais qui, aujourd'hui encore, dans beaucoup d'endroits du nord de l'Allemagne, est appelé par le peuple *wehntag*, mot dont le sens primitif ressort clairement de la langue anglaise. Dans cette dernière langue, en effet, le mercredi s'appelle *weddensday*, c'est-à-dire jour de Wodan ou Odin, dieu supérieur dont, suivant l'Edda, les rois tirent leur origine. C'est de ces trois dieux qu'Hérodote fait mention dans le passage cité plus haut, où il parle de la croyance des Thraces : ils étaient en grande vénération chez les Germains et chez les Thraces. Lorsque, au VIIIe siècle, nos anciens Allemands se furent convertis au christianisme, saint Boniface, notre apôtre national (1), fit faire à ces nouveaux chrétiens une sorte d'abjuration dont

(1) Pertz, leg. I, 19.

nous avons encore la formule, et en vertu de laquelle ils devaient renoncer aux dieux Wodan et Thor : « *Ec forsacho Thunaer* (c'est-à-dire à Thor) *ende Wodan.* » Quant à la déesse qui trônait immédiatement après eux, c'était, d'après un passage de l'Histoire lombarde de Paul Warnefried (1), *Freia,* épouse de Wodan ou d'Odin.

Prouvons encore, quoique ce soit désormais superflu, que le dieu germain ou thrace, qu'Hérodote appelle Hermès, et Tacite, Mercure, n'est autre que Wodan ou Odin. La preuve est facile. Dans le passage de Warnefried, que je viens de mentionner, il est dit : « Wodan sane ipse est qui apud Romanos Mercurius dicitur, et ab universis germaniæ gentibus ut deus adoratur. » — La vie de saint Columban (2), écrite au VIII[e] siècle est d'accord sur ce point, lorsqu'elle dit que les Suèves offrirent une libation à leur dieu Wodan, que d'autres (les Romains) appellent Mercure : « Deo suo Wodano, quem Mercurium vocant alii, litaverunt. » Enfin, c'est parce que, chez les latins, le dieu germain Wodan était désigné par le nom de Mercure, et Thor par celui de Jupiter, que le célèbre capitulaire de Carloman (3), de l'année 743, défend aux Allemands, sous peine de mort, d'adorer désormais Mercure et Jupiter.

Mais Hérodote donne à entendre que les Thraces peu soucieux de la chasteté de leurs filles, l'étaient d'autant plus de la fidélité de leurs épouses, tandis que Tacite vante généralement la chasteté des Germains. C'est là, entre ces deux peuples, une différence de mœurs qui ne paraît pas sans importance. Toutefois, je crois qu'il faut prendre en considération la chaleur du climat dans le pays qu'habitaient les Thraces : lorsque les Francs, les Goths, les Vandales, eurent fait la conquête de pays où l'ardeur du soleil allumait

(1) *De Gestis Longobard.* I, 8, etc. ; Frea. uxor Wodani.
(2) Mabillon, *Acta ordinis, Bened, etc.,* II. 26.
(3) Baluze, *Capitul. reg. Francor.,* I, 150.

davantage la sensualité, ils perdirent bientôt leur antique réputation de chasteté germanique. Eh bien, il en aura été de même des Thraces quelques siècles auparavant. Si Hérodote prétend en outre que des parents thraces vendaient leurs enfants, ce même abus est aussi attesté et expliqué par des documents germains, mais, en même temps, renfermé dans de justes limites. Ainsi nous avons encore une loi de Théodoric (1), roi des Ostgoths, dans laquelle il est dit que si, poussés par la nécessité, des parents libres en viennent jusqu'à vendre leurs enfants, cette vente ne peut porter préjudice à l'état libre de ces enfants, lesquels restent libres après comme auparavant : « Parentes, qui cogente necessitate filios suos alimentorum gratia vendiderint, ingenuitati eorum non præjudicant, homo enim liber prætio nullo æstimatur. » De pareilles ventes ne paraissent donc avoir eu lieu que dans des cas très-pressants, tels que la famine.

Quant à l'usage des Thraces rapporté par Hérodote, d'acheter leurs épouses à prix d'argent, il existait chez tous les peuples d'origine germaine. Il est dit dans la loi saxonne (2): « Uxorem ducturus trecentos solidos det parentibus. » Hérodote dit qu'on les achetait à un prix élevé, et c'est vrai ; car ces 300 pièces d'argent font, d'après la valeur actuelle de ce métal, au moins 6,000 florins. Il paraît, du reste, à peine possible qu'une telle institution puisse devenir générale ; car le paiement d'une pareille somme devait être pour un grand nombre, chose assez difficile; mais je ferai observer qu'il n'est question ici que des hommes libres, qui avaient de la fortune. On peut admettre aussi que les pères, par l'argent qu'ils donnaient en dot à leurs filles, facilitaient eux-mêmes le paiement du prix d'achat.

Un des traits saillants du caractère des anciens Germains, c'est le plaisir qu'ils prenaient à la chasse au faucon. Or,

(1) N° 54, Walter, *Corpus juris germanici*, I, 407.
(2) *Lex Saxonum titul.*, VI, I. Walter 1, 386.

Pline rapporte la même chose des Thraces (1) : « In Thraciæ parte super Amphipolim homines atque accipitres societate quadam aucupantur. Hi ex silvis et arundinetis excitant aves, illi supervolantes deprimunt. » De même que chez les anciens Germains, les femmes thraces suivaient souvent leur mari à la mort. Pomponius Méla dit des Thraces : « Ne feminis quidem segnis est animus super mortuorum virorum corporibus interfici, simulque sepeliri votum eximium habent (2). » Les repas mortuaires des Thraces, dont parle Hérodote, se retrouvent dans les anciennes sources du droit germanique. Le capitulaire de Carloman (743) interdit, sous peine grave, le *dadsidas,* c'est-à-dire, les repas mortuaires. — Une loi du temps de Charlemagne dit (3): « Admoneantur fideles, ut ad suos mortuos non agant ea, quæ de paganorum vita remanserunt et super eorum tumulos nec manducare nec bibere præsumant. — Aucun vice n'avait pris plus d'extension chez les anciens Germains que l'ivrognerie. On raconte la même chose des Thraces. Les Grecs disaient proverbialement : « Il boit comme un Thrace. » Plutarque, après avoir rapporté qu'Alcibiade imitait facilement les vertus et les vices des peuples étrangers chez lesquels il séjournait, ajoute que, chez les Thraces, il se fit remarquer comme un buveur intrépide.

Enfin, pour terminer, citons encore une considération à l'appui de l'accord remarquable qui existe entre les divers renseignements que nous possédons sur les Thraces, les Gètes et les anciens Germains. Dans un des plus anciens passages de l'Edda, le *Grimmismal,* Odin énumère les différents noms qu'il a portés à diverses époques et chez différents peuples, et l'un de ces noms est celui de *Gauti.* Or Jornandès dit des Gètes, ses compatriotes, qu'une de leurs tribus s'appelait *Gautigoths,* et que le premier roi de la nation portait

(1) *Histor. natur.,* X, 8.
(2) *De Situ orbis.,* II, 2. — (3) Baluze, capit. I, 957.

le nom de *Gaut ;* et, comme ailleurs, il assure que les Goths ou Gètes faisaient descendre leurs rois d'Odin, ou que plutôt, ils le déclaraient lui-même le chef de leur race, il s'en suit qu'autrefois Odin s'appelait Gaut.

Les recherches que nous avons faites jusqu'à présent ont établi les faits suivants : D'abord, aux temps des Troyens, c'est-à-dire, au XIIe siècle avant Jésus-Christ, un peuple, appelé les *Ases,* habitait la partie nord-ouest de l'Asie-Mineure; 2° vers 430, au témoignage d'Hérodote, sur les frontières des Ases de l'Asie-Mineure, c'est-à-dire, sur la côte européenne de la Propontide, habitaient les Thraces, au nord desquels était établi un peuple parent, celui des Gètes. Hérodote ne dit pas à quelle époque les Thraces et les Gètes y avaient fixé leur séjour; mais il s'exprime comme si ces deux peuples y demeuraient depuis longtemps. On peut dès lors, avec raison, entendre les paroles de l'historien grec d'une époque assez reculée, et admettre que les Thraces et les Gètes se trouvaient déjà au XIIe ou au XIe siècle, là où Hérodote les trouva au Ve. Ce qui confirme cette conclusion, c'est qu'Homère fait déjà mention des Thraces (1). En troisième lieu, les Gètes et les Thraces avaient les mêmes usages et la même langue ; cette langue était une branche de l'ancien allemand, et par conséquent, ces deux peuples appartenaient à l'ancienne race des Ases. 4° Toutefois Hérodote indique une différence entre les Thraces et les Gètes, lorsqu'il dit, qu'à l'exception de Gètes et des Trauses, tous les Thraces avaient les mêmes mœurs et les mêmes institutions. Or, comme l'origine germaine des Gètes ne peut être mise en doute, le bon sens conseille d'étendre aux autres Germains, qui avaient une même origine avec les Gètes, la différence qui les séparait des Thraces. Il faudrait donc admettre que les Thraces étaient à la vérité, proches parents des Germains, mais qu'ils avaient des caractères

(1) Grimm. *Gesch. der deutschen sprache.*

particuliers, qui doivent les faire considérer comme un peuple à part; de la même manière, à peu près, que, d'après nos recherches précédentes, les Cimbres flottent indécis entre une origine germaine et une origine non germanique. 5° Tandis que les Ases du Nord, conformément aux traditions les plus anciennes, déposées dans l'Edda et appuyées par des témoignages d'auteurs grecs et latins, sont venus du Caucase en Europe en traversant la Russie; il est très-vraisemblable que d'autres tribus de ce peuple primitif se rendirent en traversant l'Asie-Mineure dans les demeures qu'ils occupèrent plus tard, et que cette dernière migration doit avoir commencé pour le moins au XIII[e] siècle avant Jésus-Christ. Enfin, en même temps que ces Ases méridionaux, un peuple parent, mais pourtant différent des Ases, et d'ailleurs très-nombreux, celui des Thraces, aura aussi passé en Europe.

Reportons-nous maintenant vers le nord de cette partie du monde. A l'est des demeures que les anciens Ases ou Germains occupèrent depuis environ le VIII[e] siècle avant Jésus-Christ, on trouve établie, dès une époque très-reculée, la grande nation des Scythes. Ce nom signifie, selon toute apparence, *tireur, archer,* et il a une liaison visible avec le mot indo-germain *skiutan, tirer* (de l'arc, etc.) (1). Diodore de Sicile (2) rapporte une tradition très-ancienne des Scythes, qui disait que dans le principe leur siége était sur l'*Araxes* (le Wolga) et qu'ils soumirent à leur pouvoir le pays situé entre le Caucase, le Palus Méotide et le Don. Plus tard ils conquirent également les terres situées entre le Don et la Thrace, et poussèrent les Cimmériens vers l'ouest. Leur histoire, au témoignage d'Hérodote, commence vers l'an 1500 avant Jésus-Christ. Hésiode les connaît déjà comme un peuple septentrional. Bien plus, le conquérant égyptien Sésostris doit déjà les avoir combattus. Thucydide assure qu'aucune nation ni en Asie ni en Europe ne s'est accrue en puissance et

(1) Grimm. *Gesch. der deutsch. spr.* — (2) Preuves dans Knobel.

en nombre comme celle des Scythes et que personne ne pourrait leur résister s'ils étaient unis en un seul corps. Il résulte de ces paroles qu'ils étaient divisés en un grand nombre de tribus, et c'est d'ailleurs ce que beaucoup d'autres écrivains disent expressément. Cette multiplicité de tribus parmi les Scythes formait un mélange assez varié, et souvent leurs croisements donnaient encore naissance à de nouvelles variétés. Ainsi, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, on voit apparaître les *Rossolans*, issus, comme le nom l'indique, de l'union de deux autres races, les Alains et les Rosses. On cite également les noms des Tauroscythes et des Alanoscythes. Mais une des plus nombreuses tribus scythes était celle des Sarmates, connus déjà par Hérodote. Plus tard même, vers le temps de la naissance de Jésus-Christ, ces Sarmates devinrent, par la force des armes, la tribu dominante; d'où il arriva, au rapport de Pline (1), que peu à peu le nom de Sarmates détrôna le nom ancien de Scythes et qu'il en prit la place. Les Scythes parlaient une langue particulière, différente de celles des autres peuples primitifs et qui avait plusieurs dialectes. Hérodote remarque (2), par exemple, que les Sarmates parlaient la langue scythe, mais pas d'une manière tout-à-fait pure ; et Lucien (3) dit la même chose des Alains.

Examinons maintenant quels rapports les Scythes peuvent avoir avec les nations modernes. Puisqu'autrefois ils ont formé un peuple considérable et nombreux, et qu'aucun indice n'annonce qu'ils aient été détruits par quelque calamité extraordinaire, il doit encore en exister aujourd'hui des descendants, comme cela a lieu avec presque toutes les autres nations un peu considérables de l'antiquité. Or, nous connaissons les ancêtres des peuples qui occupent actuellement l'Europe occidentale jusqu'à l'Oder ; c'étaient les Ligures, les Ibères et les Goths en Espagne ; les Celtes et les Cimbres en

(1) *Histor. natur.* IV, 25. — (2) IV, 147. — (3) Foxaris, cap. 51.

Grande-Bretagne; les Celtes, les Ligures, les Goths et les Francs en France ; et les Germains en Allemagne. Il ne reste donc qu'à voir dans les Scythes les ancêtres des races qui habitent encore aujourd'hui l'ancienne patrie des Scythes, c'est-à-dire, la Russie et la Pologne. En d'autres termes, les anciens Scythes doivent être les Slaves, et leur langue doit avoir été celle des Slaves. Des preuves incontestables garantissent, du reste, la vérité de cette proposition ; et d'abord, la ressemblance d'une foule d'usages, ressemblance encore très-reconnaissable aujourd'hui. En effet, notre littérature contemporaine doit à la plume d'un homme qui a beaucoup voyagé, M. Kohl, une peinture de l'état actuel des mœurs dans la Russie méridionale. Eh bien! quiconque la comparera avec le portrait des Scythes, tracé, il y a vingt-trois siècles, par Hérodote, devra reconnaître que c'est d'un seul et même peuple que les deux voyageurs ont parlé. Du reste, les témoignages des anciens géographes ne nous font pas non plus défaut. J'ai mentionné ci-dessus un passage de Pline, constatant que, vers le commencement de l'ère chrétienne, le nom de Scythes fit place à celui de Sarmates. Or, Ptolémée dit à son tour (1) : « Voici les principaux peuples qui habitent la Sarmatie : Les *Wendes,* tout le long du Golfe Wende (soit la mer Baltique, soit la partie nord-ouest de la mer Noire) ; sur les côtes du Palus Méotide, les *Yaziges* et les *Roxolans,* etc. (2). » D'abord, je ferai remarquer que le nom de *Wendes* est le plus ancien nom propre donné aux Slaves (3), et qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Ainsi, au dire de Ptolémée, les Wendes sont le principal peuple de la Scythie ou de la Sarmatie, et par conséquent les Scythes ou les Sarmates sont les mêmes que les Wendes, c'est-à-dire, qu'ils étaient Slaves. Ajoutez à cela, que presque tous les mots scythes mentionnés par les anciens écri-

(1) Géogr. III 5. — (2) Conf. Zeuss.
(3) Schlaffarik, *Slavische Altershümer.* 1, 43 et 148.

vains, s'expliquent sans effort soit par le slave même, soit par la langue indo-européenne, qui est la mère commune du slave, du celtique, de l'allemand, du latin et du grec (1).

Après avoir parcouru tout le nord de l'Europe, depuis la France jusqu'aux frontières de l'Asie, reportons-nous encore vers le midi de cette partie du monde. Là, le premier pays qui se présente à notre examen, c'est l'Italie. Nos recherches sur l'Espagne nous ont fait voir que les Ligures et les Ibères, que nous avons appris à connaître comme les premiers habitants de la péninsule pyrénéenne, s'établirent aussi dans quelques territoires de l'Italie, de la Sicile et des îles voisines. Ainsi, Thucydide atteste (2) que les Ibères qui s'établirent en Italie, portèrent le nom de *Sicules* ou de *Sicanes*, et que plus tard, chassés par d'autres peuplades, ils passèrent dans l'île située au sud de cette contrée, la Sicile, qui porte encore aujourd'hui leur nom. Ils sont même les plus anciens habitants de l'Italie, dont on puisse démontrer historiquement l'existence. Ils furent suivis plus tard par une autre peuplade, venue de l'Orient. Hérodote (3) et d'autres écrivains rapportent unanimement que, dès avant la guerre de Troie, des Pélasges passèrent de la Thessalie en Italie. C'est d'eux que proviennent les éléments grecs que l'on rencontre dans l'ancienne langue latine ; car les Pélasges étaient une tribu d'origine grecque, et c'est pour cela que nous ne la touchons ici qu'en passant, nous réservant d'en parler ailleurs avec plus de détails.

Assez longtemps après, mais cependant encore avant la guerre de Troie, la péninsule italique fut envahie par un troisième peuple, dont le nom subsiste encore et avec lequel commence à poindre le crépuscule de l'histoire de cette contrée. Il est désigné par différents noms, qui toutefois se ramènent tous à une même racine ; les uns les nomment *Tusci,*

(1) Grimm. *Gesch. der deut. spr*. Schlaffarik, I, 282.— (2) *Hist*. VI, 2.
(3) 1, 57. Voir aussi Bachofen u. Gerlach. *Gesch. der Rœmer*. I, 112, etc.

Tusculi, Etrusci; d'autres, *Tyrrheni, Tyrseni;* d'autres enfin, *Rasenæ.* D'anciennes inscriptions portent même les noms de *Tursni,* de *Tursce* et de *Tursci* (1) : formes diverses, qui doivent avoir pour racine un mot tel que *Turs*, *Tarsis* ou *Tirsis.* Les Tyrrhéniens devinrent en peu de temps le peuple le plus puissant de la péninsule et étendirent leur domination du centre de l'Italie vers le sud, jusqu'à la pointe de l'Apulie ; et d'autre part, vers le nord, jusqu'aux vallées du Tyrol actuel. Cette circonstance a été cause que des écrivains grecs des derniers âges, qui n'avaient des antiquités de l'Italie qu'une connaissance superficielle, ont représenté les Tyrrhéniens comme les souverains de tout ce pays (2). L'époque florissante des Tyrrhéniens doit avoir commencé dès avant la guerre de Troie, c'est-à-dire, avant l'an 1200 avant Jésus-Christ ; car on ne peut refuser croyance au témoignage de Tite-Live, qui dit, qu'à cette époque, ils étaient déjà parvenus à une grande puissance.

Mais d'où provenaient ces Tyrrhéniens, qui jouèrent un rôle si important en Italie dès avant l'époque du rôle historique de Rome? La réponse à cette question nous a été facilitée par les découvertes de ces trente dernières années : l'ouverture d'anciennes tombes étrusques a fait trouver des documents nouveaux et dignes de confiance, qui nous présentent un tableau saisissant de l'état social de la puissance et de l'art, chez les Tyrrhéniens, pendant une longue suite d'années.

Il est hors de doute, à la vérité, que l'art et la manière des Grecs influèrent puissamment sur le développement des Tusces ; mais cela n'eut lieu qu'à une époque relativement récente (3). Les plus anciens monuments de l'Etrurie, surtout les tombeaux creusés dans les rochers de Vulci et de Cerveteri, portent un cachet tout particulier : ils ne sont grecs ni

(1) Gerlach u. Bachofen l. cit. — (2) Cfr. Knobel.
(3) Gerlach u. Bachofen, etc.

par le plan ni par l'exécution : une partie des objets qu'ils renferment, rappellent au contraire le style égyptien ; les peintures qui couvrent les murailles, les vêtements, la pose des figures, l'espèce et la qualité des jeux qui y sont représentés, la forme des instruments à vent, le faste de la vie domestique, le luxe des festins, tout respire le génie de l'Asie citérieure. La vieille langue étrusque indique la même origine, elle n'offre aucun trait de parenté avec la langue soit osque, ombrienne, ou latine, et moins encore avec le grec; et déjà Hérodote attestait (1), sans doute d'après ses propres observations, la complète différence qui existe entre cette langue et celle des Pélasges. Ajoutez à cela, le caractère particulier de l'écriture étrusque, qui ne va pas de gauche à droite, comme celle des autres peuples de l'Europe, mais, au contraire, de droite à gauche, comme celle des langues sémitiques. Enfin, une foule d'usages et d'institutions, tels que la distinction rigoureuse du peuple en tribus et en familles, l'emploi fréquent des nombres trois et quatre en matières religieuses et politiques, la dure servitude de la population agricole, le sacre des rois, le faste du pouvoir, la magnificence des vêtements des Lucumons ou de la noblesse (la *tunica* et la *prætexta* viennent des Etrusques), ainsi que l'importance qu'on y donne au cheval, obligent à conclure à une origine asiatique. Mais à quel pays de l'Asie appartenaient-ils? Hérodote (2) nous fait la description détaillée du monument d'Alyatte, roi de Lydie, ouvrage dont la grandeur ne peut être comparée qu'à celle des monuments funèbres des Egyptiens. D'autre part, la plume de Varron (3) nous a laissé la description de la tombe élevée près de Clusium, à Porsenna, roi d'Etrurie, le célèbre adversaire de la république naissante des Romains. Or, ces deux descriptions s'accordent d'une manière si frappante, tant par le plan que par l'exécution,

(1) Histor. 1, 57. — (2) *Hist.* l. 1, 93.
(3) Dans Pline, *Hist. natur.* 36, 13.

qu'il n'est guère possible de regarder comme un effet du hasard, une pareille coïncidence dans deux pays si éloignés l'un de l'autre; et qu'on ne peut se défendre du soupçon bien fondé, que les monuments du roi de Lydie et de celui d'Etrurie n'ont une si grande ressemblance, que parce que les Tyrrhéniens étaient d'une manière quelconque, dans des rapports intimes avec les Lydiens de l'Asie-Mineure.

Aussi, presque tous les témoignages anciens font descendre les Tyrrhéniens d'Italie des Lydiens de l'Asie. Hérodote (1) raconte que, d'après une tradition des Lydiens, une colonie venue par mer de ce pays fut l'origine de la puissance et du nom du peuple étrusque. Tacite, au livre IV, ch. 55 de ses *Annales,* rapporte un décret par lequel les villes d'Etrurie déclaraient tirer leur origine d'une colonie venue en Italie, sous la conduite de Tyrsenus, fils d'Atys, roi de Lydie; et d'autres écrivains de Rome disent la même chose (2). En un mot, à moins de repousser sans examen les témoignages les plus concluants de l'antiquité, il n'est rien de mieux établi que l'origine lydienne du peuple étrusque.

Les anciens ne sont pas moins unanimes à dire que les Tyrrhéniens se créèrent de bonne heure une puissante marine, qu'ils dominèrent non-seulement sur la mer Adriatique, mais encore sur celle qui baigne les côtes occidentales de l'Italie, enfin qu'ils exercèrent la piraterie et firent la conquête des îles de Corse et de Sardaigne (3). N'auront-ils pas ensuite poussé jusqu'aux rivages de la riche Espagne, avec ses mines d'or? Oui, sans doute, du moins la tradition étrusque parle d'un héros nommé Tarcho, fils de Tyrrhenus, fondateur de la capitale nommée *Tarchonium* (en latin Tarquinii); or, l'Espagne possédait non-seulement une ville du nom de *Tarraco,* mais encore une province entière appelée *Tarraconensis*. On attribue encore à ce même *Tarco* la fonda-

(1) I, 54. — (2) Gerlach u. Bachoven I, 119.
(3) Voir les preuves dans Knobel.

tion de la ville étrusque de *Cortona,* et l'Espagne avait aussi une ville de ce nom. De plus, au témoignage d'Artémidor, les Ibères d'Espagne, outre leur propre écriture, faisaient aussi usage d'une ancienne écriture italienne, c'est-à-dire, tyrrhénienne, et, en effet, on a retrouvé au sud de l'Espagne d'anciennes monnaies, dont l'inscription était en caractères étrusques. Bien plus, il y avait en Espagne une ville et un territoire considérable, renommé par ses mines d'argent, et dont le nom *Tartessus,* coïncide avec le nom originaire des Etrusques (1). Il faut donc admettre que les Tyrrhéniens d'Italie ont aussi conduit des colonies en Espagne.

Maintenant, traversons la mer Adriatique, pour passer dans la grande péninsule bornée au nord par les Alpes et le Danube, et des trois autres côtés par les golfes et baies de la Méditerranée. Nous connaissons déjà une partie de ses plus anciens habitants, les Thraces, dont la parenté avec les Gètes et les Ases a été démontrée. A l'ouest des Thraces, le long de la mer Adriatique, se trouvaient, depuis les temps les plus anciens, des tribus qui portaient le nom d'Illyriens, mais qui ne furent un peu exactement connus des Grecs civilisés, qu'aux temps de Philippe de Macédoine et de son fils Alexandre, qui, tous deux, leur firent la guerre. Or, à partir de l'époque où ils furent mieux connus, la tribu des Dardaniens apparaît comme la plus puissante de celles qui habitaient l'Illyrie. D'autre part, de très-anciennes traditions, font non-seulement mention de ces Dardaniens, mais elles en parlent même comme d'un peuple intimement uni avec celui des Troyens, en Asie-Mineure. D'après Strabon (2), Nicolas de Damas et Appien, le père des Dardaniens fut Dardanus, fils d'Illyrius ; et ce même Dardanus, d'après Homère (3), fonda le royaume de Troie. Je m'abstiens de parler des ornements ajoutés à cette ancienne tradition : ce qui en résulte avec le

(1) Voir les preuves dans Knobel. — (2) Voir Knobel.
(3) Ilias. XX, 215, etc.

plus de certitude, c'est que les Dardaniens d'Europe avaient des rapports intimes avec un peuple de même nom habitant l'Asie-Mineure ; et que même, selon les traditions de ce peuple, au lieu d'émigrer d'Asie pour venir en Europe, il est, au contraire, parti d'Europe, pour aller fonder le royaume de Troie en Asie. Le trait d'union des deux moitiés de ce peuple était l'île de Samothrace, qui, au témoignage de Pline (1), s'appelait aussi autrefois *Dardania.* Les plus anciens Grecs, à leur tour, regardaient les Dardaniens comme appartenant à une race parente de la leur : aussi leur langue avait de la ressemblance avec la langue grecque, tandis qu'elle différait de celle des Phrygiens (2). Enfin, on ne peut être fort éloigné de la vérité, en admettant que les Dardaniens et les Illyriens étaient, avec les Grecs, dans le même rapport que les Thraces avec les Gètes et les Germains.

Au sud des Thraces et des Illyriens habitaient les Grecs. On cite comme les plus anciens habitants de ce pays, qui, depuis environ le Xe siècle avant Jésus-Christ, porte le nom d'*Hellas,* les *Lélèges* et les *Pélasges,* deux peuples primitifs, qui se perpétuèrent dans l'histoire, non sous leurs propres noms, mais par des peuples plus récents auxquels ils donnèrent naissance. Commençons par les Pélasges.

Le peuple hellénique à ce que l'on sait, se trouve, dès le Xe siècle avant Jésus-Christ partagé en quatre tribus : Les *Eoliens,* les *Ioniens*, les *Achéens* et les *Doriens.* Les deux dernières sont d'origine plus récente que les deux autres (3). Strabon distingue en Grèce deux souches principales et deux dialectes, l'éolien et l'ionien. La tradition rapportée par Euripide, est d'accord avec lui. Elle dit qu'*Aeolus,* le père de la race éolique, fut père de *Xuthus,* qui, à son tour, eut deux fils *Dorus* et *Achéus :* ce qui, traduit en langage historique, signifie que les Doriens et les Achéens proviennent des Aeoliens. Je dirai encore à l'appui de cette opinion, que le connaisseur le plus approfondi des antiquités grecques en Allemagne,

(1) *Hist. nat.* IV, 23. — (2) Knobel. — (3) Knobel.

Ottfried Müller, regarde, pour des raisons linguistiques, le dialecte dorique, comme une simple variété de l'éolien (1).

Les plus anciennes tribus helléniques sont donc les Ioniens et les Eoliens. Or, Hérodote les déclare les uns et les autres descendants des Pélasges. A ce propos, je remarquerai d'abord que, déjà chez les anciens Grecs, on disait (2) que les orientaux, au lieu d'Ioniens prononçaient Ἰάονες. Et, en effet, les Perses qu'Eschyle fait parler dans la tragédie qui porte ce nom, appellent le peuple grec Ἰάονες. Or, ce nom a pour racine un mot qui paraît avoir eu le son de *Javan* ou de *Jawan*. Aussi, en sanscrit, les Grecs sont appelés *Jawana;* dans la vieille langue perse, *Juna;* en égyptien, *Junan;* en hébreu, *Javan*. Mais d'où peut venir ce nom? Très-vraisemblablement du sanscrit Juwan, en zend Jawan, qui signifie *juvenis,* jeune. Les Ioniens seraient donc les *jeunes,* et ils auront été ainsi appelés par opposition à de plus *vieux*. En effet, Aristote (3) raconte que les Grecs s'appelaient primitivement γραικοί, c'est-à-dire, *les vieux*. Il faut donc qu'entre ces *vieux* ou *anciens,* les Graikoi ou les Pélasges, et les *jeunes* ou les Ioniens, il soit arrivé un événement qui ait paru aux hommes comme un rajeunissement de la terre ou de la race humaine, c'est-à-dire, selon toute apparence, cette grande inondation de la terre, qu'attestent, avec le premier livre de Moïse, les fouilles creusées dans les montagnes, et qui fut connue des Grecs sous le nom de déluge de Deucalion.

La seconde tribu qui tire, avec les Ioniens, son origine des Pélasges, est celle des Eoliens. Dans les temps les plus anciens elles habitaient l'une et l'autre la Thessalie, d'où elles pénétrèrent en Béotie, en Etolie, dans l'Attique, l'Acarnanie et le Péloponèse, et peuplèrent même les îles ainsi que les côtes de l'Asie-Mineure. Nous verrons plus tard d'où ils étaient venus en Thessalie; quant à la tradition grecque, elle ne dit rien à ce sujet.

(1) *Hist.* 1, 56. VII, 94. VIII, 44. — (2) Les preuves dans Knobel.
(3) Meteor, 1, 14.

Passons maintenant au second peuple primitif de la Grèce. Dans les temps les plus anciens, les Lélèges habitaient l'Etolie, la Locride, la Phocide, la Béotie, la Mégaride et quelques parties du Péloponèse (1). On trouve aussi des Lélèges en Asie-Mineure. Mais ont-ils passé de l'Hellade dans ce pays, ou sont-ils venus de l'Asie dans l'Hellade? C'est ce qu'on ne peut décider à l'aide des traditions grecques. Le nom de Lélèges se perdit avec le temps, ainsi que celui des Pélasges : leurs héritiers plus récents sont les Cariens. C'est du moins ainsi qu'Hérodote raconte déjà la chose et beaucoup d'écrivains postérieurs sont d'accord avec lui (2). Thucydide (3), rapporte, en outre, que les îles grecques furent habitées par des Cariens, longtemps avant que les Hellènes vinssent s'y établir. C'est du nom de Carien (Kar), que les îles de Lesbos, de Samos, de Chios, de Cos, de Rhode, de Chypre et de Crète, furent appelées îles *macariennes;* la syllabe *ma* désignant dans plusieurs langues anciennes le séjour d'un peuple. Les poètes ont même imaginé un roi Macareus ou Macar, prétendûment le plus ancien souverain des Cariens (4), et cette tradition se trouve déjà dans Homère (5). Plus tard, c'est-à-dire, vers le Xe siècle avant Jésus-Christ, les Cariens furent chassés des îles par les invasions des Hellènes, et passèrent alors dans l'Asie-Mineure, dont ils occupèrent la côte occidentale. Mais là encore, ils se trouvèrent bientôt en contact avec les Grecs, et durent enfin se contenter de la côte sud-ouest, qui porta leur nom jusqu'aux temps des Romains. Quelques fragments écrits en langue carienne, et parvenus jusqu'à nous, prouvent qu'elle différait de la langue grecque, mais qu'elle avait avec elle une parenté assez rapprochée (6).

Nous avons parcouru tous les plus anciens peuples de l'Europe ; il nous reste à parler d'une partie de ceux de l'Asie. Nous avons vu précédemment que les Scythes habitaient

(1) Les preuves dans Knobel. — (2) Ibid. — (3) *Hist.* 1, 8.
(4) Knobel. — (5) Iliade, XXIV, 544. — (6) Knobel.

jusqu'au delà des limites de l'Europe et de l'Asie, dans la direction du Caucase. Au sud-est de l'extrême frontière de ce peuple, commence un pays habité par un peuple primitif, les Arméniens. Hérodote (1) dit que les Arméniens le cèdent à peine aux Egyptiens en antiquité. Le plus ancien écrivain arménien que l'on possède, Moïse de Chorène (2), nomme le premier père de son peuple *Thorgom*, et plusieurs documents grecs sont d'accord avec lui en ce point. Cela paraît prouver que le plus ancien nom des Arméniens a dû avoir le son de Thorgom ou à peu près.

Aux Arméniens se rattachent leurs voisins, les Phrygiens, peuple de l'Asie-Mineure. Hérodote, en effet, rapporte (3) que les Arméniens et les Phrygiens appartenaient à une même souche, et que, pour ce motif, ils portaient dans l'armée perse le même équipement et obéissaient aux mêmes chefs. Des écrivains grecs plus récents confirment le témoignage d'Hérodote, en disant que la langue arménienne avait une grande ressemblance avec celle des Phrygiens. D'autre part, Platon, dans son Cratylus, remarque que le phrygien est parent du grec ; et en effet, les mots phrygiens parvenus jusqu'à nous, s'expliquent facilement à l'aide du grec ou des langues qui en sont parentes (4).

Enfin, à l'est de l'Arménie nous trouvons le pays des Mèdes. Sur les inscriptions cunéiformes en vieux persan, qui ont été récemment déchiffrées, ils portent le nom de ***Mada*** et les Sémites les appellent ***Madaï*** (5). Ce nom vient, selon toute apparence, du mot sanscrit, *madja,* qui signifie *milieu;* car d'après l'idée qu'on se formait de la terre en Orient, la Médie en était regardée comme le centre, comme le point de départ de tous les autres peuples. Hérodote, de son côté, raconte (6) que les Mèdes s'appelaient primitivement *Ariens*. Mais ce nom d'Ariens ne comprend pas seulement les Mèdes propre-

(1) *Hist.* II, 2. — (2) Knobel. — (3) *Hist.* VII, 13. — (4) Knobel.
(5) Ibid. — (6) *Hist.* VII, 62.

ment dits, il désigne encore l'ancien peuple zend, de même que les Indiens-sanscrits, trois races primitives, dont l'union intime est démontrée par un fait qui ne permet aucun doute, savoir la similitude du langage.

Arrêtons-nous ici, et jetons un coup-d'œil sur le chemin que nous avons parcouru. En nous dirigeant de l'ouest à l'est, nous avons rencontré, comme les plus anciens peuples venus en Europe, les nations suivantes : Les Ibères et les Ligures, en Espagne, en Gaule, en Italie et en Sicile ; les Celtes en Gaule, en Grande-Bretagne, en Russie et dans les provinces du Danube; les Cimbriens, en Russie, dans le Nord de l'Allemagne et dans la Grande-Bretagne ; les Germains, dans la Scandinavie, en Allemagne, dans les provinces du bas Danube et en Asie-Mineure ; les Thraces dans la Turquie actuelle ; les Scythes en Russie ; les Tyrrhéniens, en Italie, dans les îles italiennes et en Espagne ; les Dardaniens, en Illyrie et dans l'Asie-Mineure ; les Ioniens et les Eoliens avec leurs ancêtres, en Grèce, dans les îles grecques et en Italie ; les Cariens, dans l''Asie-Mineure et dans les îles; les Arméniens avec les Phrygiens dans le nord de l'Asie-Mineure ; enfin les Mèdes, dans l'intérieur de l'Asie. Nos guides et nos indicateurs ont été les plus anciens écrivains grecs que nous possédions, des témoins d'une haute authenticité et très-dignes de foi, Homère, Hésiode, Hérodote, Thucydide, Strabon, etc.

Eh bien ! pendant que nous paraissions uniquement occupés des données que nous fournissaient les écrivains de la Grèce, nous avons mis sous les yeux du lecteur, peut-être à son insu, le plus ancien document géographique du monde, une page de ce livre hébreu, où la présente discussion a eu son point de départ. Après avoir décrit le déluge universel et la conservation de Noé et des siens, la Genèse ou le premier livre de Moïse, continue en ces termes (chap. 10) : Voici les générations des fils de Noé, qui sont Sem, Cham et Japhet. Les enfants de Japhet, sont les suivants : Gomer, Magog, Madaï, Javan, Thubal, Mesech, Tiras. Les fils de

Gomer furent : Ascenaz, Riphat et Thogorma. Les enfants de Javan sont : Elisa, Tharsis, Cetthim (Kittim), Dodanim. Ils se partagèrent les îles des nations (les îles et les côtes de la Méditerranée, les pays de l'Ouest), chacun d'après sa langue, ses familles et son peuple particulier. — Un témoignage si ancien ne peut être expliqué convenablement, qu'en nous attachant à la tradition qui s'est conservée dans la synagogue jusque dans les temps les plus récents. Or, la tradition juive (1) entend par Gomer, les Cimmériens ; par Madaï, les Mèdes ; par Javan, les Ioniens ou les Grecs en général ; par Tiras, les Thraces ; par Elisa, les Eoliens ; par Ascenaz, les Ascaniens, les Ases ou les Germains ; par Thogorma, les Arméniens ; par Magog, les Scythes ; par Kittim ou Cetthim, les Cariens ; par Riphat, les Riphéens ou cet ancien peuple montagnard qui habitait près des monts Riphéens, c'est-à-dire les Celtes ; par Dodanim, les Illyriens ou Dardaniens. Et cette explication doit être exacte, car des recherches indépendantes des livres de Moïse, et faites sur les indications des plus anciens écrivains grecs, nous ont conduits au même résultat.

Du reste, la science moderne, et c'est un triomphe pour elle, a pu confirmer cette preuve historique par une seconde démonstration plus frappante encore. On sait que dans le siècle passé, la philologie a pris un essor à peine soupçonné auparavant ; et cela, depuis qu'on a comparé entre elles les langues des différents peuples du monde, et à tirer, de leur plus ou moins de ressemblance ou de dissimilitude, des conclusions, qui ont répandu une admirable lumière sur l'origine et sur l'histoire primitive des différents peuples. C'est que les langues sont pour les peuples comme une dot qu'ils emportent avec eux, dot qui n'est pas soumise, comme les maisons, les champs et les biens-meubles, à la puissance destructrice du hasard et du temps ; mais qui, en dépit de tous les autres

(1) Knobel.

changements, est, pour ainsi dire, indestructible. Quelque récente que soit donc, relativement, l'étude comparée des langues, elle prouve déjà, par des raisons qu'on ne peut rejeter, que les langues des Celtes, des Grecs, des Latins, des Etrusques, des Allemands, des Slaves, des Arméniens, des Illyriens, des Perses ou des Mèdes, ont toutes une même souche, et que le sanscrit doit en être considéré comme la mère. Les rapports qu'ont entre elles les langues susdites, nous forcent donc aussi à conclure que les peuples qui les parlent, sont partis d'un seul et même point central, et que leur patrie est l'Asie.

On appelle l'ensemble des langues citées plus haut, la famille indo-germanique ou indo-européenne. Des quatorze peuples indiqués au chap. 10 de le Genèse comme descendants de Japhet, elle n'en comprend pas moins de douze, savoir: Gomer-Cimmériens, Aschenaz-Ases ou Germains; Riphat-Celtes, Thogorma-Arméniens, Magog-Scythes ou Slaves, Madaï-Mèdes, Javan-Ioniens, Elisa-Eoliens, Tarschis-Tyrrhéniens, Kittim-Cariens, Dodanim-Illyriens, Tiras-Thraces. Afin de montrer combien est étroite la parenté qui existe entre les langues de la plupart des peuples susdits, j'emprunte au dernier ouvrage de Jacques Grimm (1), le tableau suivant des mots qui expriment les dix nombres fondamentaux.

Mais avant d'aller plus loin, il faut que nous considérions d'abord, d'après la généalogie tracée par Moïse, les deux peuples restant de la postérité de Japhet et qui sont appelés Mésech et Thubal. A part le 10e chap. de la Genèse, il en est plusieurs fois fait mention dans les livres saints des juifs, et toujours de tous les deux ensemble, jamais de l'un des deux séparément. Depuis longtemps on a dit que ces noms désignaient les *Mosches* et les *Tibarènes*, situés entre la mer Noire et la mer Caspienne, dans la région du Caucase, peuples qui sont d'ordinaire aussi nommés ensemble, et qui, de plus, au

(1) *Gesch. der deutschen sprache.*

Sanskrit.	Zend.	Perse.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Slave.	Goth.	Vieux all.	Kymris.	Celte.
—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1 eka.	aeva.	jeki.	ἑις.	unus.	wienas.	jedin.	ains.	ein.	un.	unan.
2 dua.	dua.	du.	δύο.	duo.	du.	dwa.	twai.	zwene.	dau.	daou.
3 tri.	thri.	sih.	τρεῖς.	tres.	trys.	tri.	threis.	dri.	tri.	tri.
4 tschatuar.	tschatwar.	thschehar.	τέσσαρες.	quatuor.	keturi.	tschetiry.	fidvor.	fior.	pedwar.	pewar.
5 pantschan.	pantschan.	pendsch.	πέντε.	quinque.	penki.	pjat.	fimf.	finf.	pump.	pemp.
6 schasch.	csuas.	schesch.	ἕξ.	sex.	szeszi.	schest.	saihs.	sehs.	chwec.	chouec.
7 saptan.	haptan.	heft.	ἑπτὰ.	septem.	septyni.	sedm.	sibun.	sipun.	saith.	seiz.
8 aschtan.	astan.	hescht.	ὀκτὼ.	octo.	asztuni.	osm.	ahtau.	ahto.	wyth.	eiz.
9 navan.	navan.	nuh.	ἐννέα.	novem.	dewyni..	devjat.	niun.	niun.	naw.	nao.
10 dasan.	dasan.	deh.	δέκα.	decem.	deszimt.	desjat.	taihun.	zehan.	deg.	dek.

rapport d'Hérodote (1), formaient dans l'empire perse une circonscription à part pour la perception des impôts, obéissaient aux mêmes chefs dans l'armée de Xerxès et portaient le même équipement. La racine de Tibarènes doit être *Tibar*, mot qui ne diffère de Tubal que par le changement de la lettre finale *l* en *r*, changement qui, du reste, est très-fréquent et que l'on rencontre dans toutes les langues. Mais la table de la généalogie des peuples, au chap. 10 de la Genèse, ne parle que des grands peuples, qui ont joué un rôle dans l'histoire du monde, et parmi lesquels ne comptaient pas ou plutôt ne comptaient plus les Tibarènes et les Mosches d'Hérodote. Toutefois, puisqu'elle en fait mention, il faut en conclure qu'ils étaient les restes d'une population nombreuse qui avait émigré ; et c'est aussi sous ce point de vue que les considère la tradition juive (2). Ainsi, le prophète Isaïe cite incidemment Tubal à côté des Grecs et des Italiens, comme habitant les contrées lointaines de l'Ouest ; et Josèphe (3), l'historien juif, de même que saint Jérôme (4), entendent par Tubal les Ibères d'Espagne. En effet, *Tibar* et *Iber* sont un même mot ; le *t* qui précède le premier, désigne l'article, qui, selon les circonstances, peut être ajouté ou omis, comme on peut le prouver par plusieurs exemples de noms de peuples. Ainsi, on dit *τάρνη* et *ἄρνη*, *θοῦννοι* et *οὖννοι*, Taxyres et Axyres, *Τορέται* et *ὀρέται*, *Υοῦρκαι* et *Τουρκοι*, Tanaïtis et Anaïtis (5). Ibères et Tibères sont donc aussi un seul et même nom. Or, les Ibères se présentent en Espagne dans leur seconde patrie, unis aux Ligures, précisément comme Tubal et Mésech dans leur séjour primitif.

Je ne puis malheureusement donner une autre preuve de l'identité des Ligures et des Mosches, mais j'espère que des recherches ultérieures parviendront à éclaircir davantage cette question. En attendant, c'est un fait incontestable que les

(1) Ibid. III, 94, VII, 78. — (2) Isaïe. C. 66, 19. — (3) Antiq. I, 61.
(4) Quæstiones in Genesin, X, 2. — (5) Knobel.

plus anciens habitants de l'Espagne, les Ibères et les Ligures, sont venus dans la péninsule hispanique des pays du Caucase ou de l'Arménie, dans l'acception la plus large de ce mot; et qu'en outre, ils représentent Tubal et Mésech de la généalogie des enfants de Japhet. En effet, les Phéniciens, les Grecs et les Romains font venir de l'Arménie asiatique, les premiers habitants de l'Espagne; et secondement, Josèphe, suivant en cela la plus ancienne tradition juive, explique Tubal et Mésech par les Ibères d'Espagne,

La langue des anciens Ibères d'Espagne s'est conservée jusqu'à nos jours dans le petit peuple des Basques. Cette langue est précisément remarquable parce qu'elle n'appartient pas immédiatement à la famille indo-européenne, mais à une seconde souche également ancienne, la langue *finnoise*, qui n'a que des rapports éloignés avec la famille indo-européenne. Le caractère propre et spécial de la langue basque est, du reste, attesté (1) par des linguistes contemporains, tels que Jacques Grimm, Guillaume de Humboldt, Arnd, Rask. Quant aux peuples appartenant à la souche finnoise, ils sont dispersés, comme des îles, sur toute l'Europe; ce sont en Espagne, les Basques, c'est-à-dire les Ibères et les Ligures; en Pannonie, les Magyares; dans l'ancienne Thrace, les Turcs; en Scandinavie, les Lapons et les Finlandais : il n'y a que dans l'extrême nord de l'Asie qu'ils forment un tout compact. On peut donc dire avec certitude, que les descendants de Mésech et de Tubal n'émigrèrent pas d'eux-mêmes dans les temps primitifs; et il faut admettre que ces peuplades dispersées comme des îles en Europe, sont comme des parcelles d'un peuple violemment brisé par la force prépondérante de hordes celtes et germaines, et qu'elles ont ainsi été séparées de la masse de leur nation, laquelle a été refoulée elle-même vers le nord par la violence du même choc.

(1) Les preuves dans Knobel.

En outre, du pays où s'arrêtèrent les enfants de Mésech et de Tubal, c'est-à-dire de leur établissement dans la contrée la plus occidentale de l'Europe, on peut inférer qu'ils ont quitté leurs demeures primitives, les premiers de ces millions d'émigrants qui, au commencement de l'histoire de notre race, passèrent d'Asie en Europe ; et que, par conséquent, le grand mouvement de migration des peuples dans les temps primitifs, commença par eux. Quoi de plus naturel, dès lors, que d'admettre qu'ils succombèrent ensuite pour la plupart à des nouveau-venus ? Partout, dans la nature extérieure comme dans le cours des destinées de l'humanité, d'anciennes couches servent de base et de moyens de fécondation à des couches plus récentes.

Je crois qu'il convient aussi de rapporter à la plus ancienne branche de la souche finnoise, c'est-à-dire aux Ibères d'Espagne, ce que nous apprennent par rapport à d'autres Finnois, les sources grecques et latines. D'abord, ce peuple est cité par Tacite de la manière la moins équivoque : ainsi, au chap. 46 de la Germanie, il dit : « Peucinorum, Venedorum et Fennorum nationes Germanis an Sarmatis adscribam dubito. » Et un peu plus loin : « Fennis mira feritas, fæda paupertas, non arma, non equi, non penates, victui herba, vestitui pelles, cubile humus ; sola in sagittis spes, quas, inopiâ ferri, ossibus asperant, etc. » C'est évidemment le pauvre peuple pêcheur du nord qu'il a en vue dans cette description.

Un second témoin, Ptolémée (1), parle aussi des Finnois ; mais en même temps que d'un autre peuple, dont la liaison avec eux, mérite d'être remarquée : « Sur la Vistule, dit-il, parmi les Wendes, sont les Gythons (tribu slave), puis, les Finnois,— les Awarenes (plus tard Avares), près des sources de la Vistule, parmi lesquels se trouvent les Ombrones et trois autres peuples encore au pied des Carpathes. » — Ptolémée place donc avec les Finnois, les *Ombrones*, que l'on retrouve

(1) *Geogr.* III, 5. 10.

encore ailleurs, moyennant le léger changement d'une seule voyelle sous le nom d'Ambrones, et en particulier en Itialie, où il sera permis de les rattacher aux *Umbrones* ou Umbriens. Mais il en est fait une mention plus explicite à propos d'une expédition que firent en Italie, vers l'an 100 avant Jésus-Christ, un mélange de plusieurs peuples septentrionaux d'origine diverse, des Cimbres, des Teutons, des Ambrons, des Tigurins, qui succombèrent dans ce pays à la science militaire du fameux général et chef de parti, Caïus Marius. Or, Plutarque, dans la Vie de Marius (1), dit de cette expédition et de la bataille que ce général livra aux Cimbres et aux Ambrons réunis, « que les Ligures italiens de l'armée romaine comprirent le cri de guerre des Ambrons, parce que le nom d'Ambrons était une ancienne dénomination du peuple ligurien. » Ainsi, les Ligures et les Ambrons appartenaient non-seulement à une même souche, mais ils avaient encore un langage commun. Or, comme d'après le renseignement fourni plus haut par Ptolémée, les Ambrons sont d'origine finnoise, les Ligures aussi, doivent être comptés parmi les Finnois : ce qui s'accorde parfaitement avec les autres résultats de nos recherches.

Mais il nous reste encore un point à mentionner : une foule d'anciens écrivains attestent que, à partir des dernières années avant la naissance de Jésus-Christ, il y avait, aux frontières nord-est et sud-est de la Germanie, un peuple qui portait le nom de *Lugien* ou *Ligien*, précisément le nom que les Grecs donnaient aux Ligures d'Espagne, du sud de la Gaule et de l'Italie. D'après Strabon (2), le roi germain, Marbod, régnait de la Bohême actuelle, non-seulement sur sa tribu, celle des Marcomans, mais encore sur les Lygiens, peuple considérable, etc. Tacite, *de Germania* (3), dit : « Dirimit scinditque Sueviam continuum montium jugum, ultra quod plurimæ gentes agunt, ex quibus latissime patet Lygiorum nomen

(1) Cap. 19. — (2) VII, 1. — (3) Cap. 43.

inplures civitates diffusum. » Le royaume des Suèves, dont parle ici l'historien latin, comprenait la Bohême et la Moravie actuelles, et il fut détruit sous le règne de l'empereur Claude, principalement par les Lygiens et les Hermundures (1). Un troisième auteur encore, parle des Lygiens, c'est Dion Cassius (2), au rapport de qui, ce peuple habitait la Mésie, c'est-à-dire la Hongrie actuelle, et implora, contre les Suèves, le secours de l'empereur Domitien. Un quatrième témoin, Ptolémée (3), transporte les Lygiens dans la Silésie actuelle; un cinquième, Zosime (4), rapporte que vers 277, l'empereur Probus fit la guerre au peuple germain des *Logions;* enfin, la Table de Peutinger range les *Lugions* parmi les Sarmates. Tels sont les passages parvenus jusqu'à nous, où il est fait mention des Lygiens établis à l'est de l'Allemagne actuelle: Grimm (5) et Zeuss (6) les déclarent Allemands; Schaffarick (7) prétend qu'ils sont un mélange de Celtes et de Germains. Mais je ne suis pas de cet avis, et tout en les considérant aussi comme une race métisse, je les crois issus, non des Celtes et des Germains, mais des Germains et des Finnois; car ils tenaient par un côté aux Ligures, les plus anciens habitants de l'Espagne, et d'origine finnoise, ainsi qu'avec les Ambrons.

Retournons maintenant encore, aux races de Mésech et de Tubal mentionnées par la tradition hébraïque. Dans la généalogie des descendants de Japhet, Mésech et Tubal sont représentés comme un grand peuple destiné à posséder des pays étendus. Mais à partir de l'an 700 avant Jésus-Christ, les prophètes en parlent d'une autre manière. Dans la seconde moitié du VII[e] siècle avant Jésus-Christ, les Scythes, après avoir chassé les Cimmériens de leurs demeures, s'étaient jetés sur l'Asie, où ils avaient triomphé des Mèdes et étendu leur domination sur toute l'Asie citérieure. Au témoignage d'Hérodote (8), ils

(1) Tacite, *Annal.* XII. 29, 30. — (2) Lib. 67, 5. — (3) *Geogr.* II, 11.
(4) *Hist.* 1, 67. — (5) *Ges. der deut. spr.* — (6) *Die Deutschen.*
(7) *Slavische Alterthumer.* — (8) *Hist.* 1, 103, etc.

pénétrèrent même, à travers la Palestine, jusqu'aux frontières de l'Egypte; mais appaisés par de riches présents, ils se retirèrent sans faire la conquête de ce pays. Enfin, après une domination de vingt-huit ans, ils furent repoussés de l'Asie par les Mèdes. Or, vers la fin du VIIe siècle, le prophète Ezéchiel prédit une invasion semblable. Gog, dit-il (1), viendra du pays de Magog, avec une armée immense de guerriers du nord; il s'adjoindra des alliés du sud, des Perses, des Ethiopiens, des Lybiens; et avec ces forces irrésistibles, il fondra sur le pays d'Israël; mais à la fin, Jéhovah le détruira. Ezéchiel représente Gog comme prince immédiat de Rosch, de Mésech et de Tubal, et comme souverain médiat de Gomer et de Thogorma, c'est-à-dire comme suzerain des Cimmériens et des Arméniens. Peuple et prince sont appelés par le prophète de la dénomination complète : *Gog dans le pays de Magog*. Dans le vieux persan, *Gog* signifie montagne ; la syllabe *ma* pourrait bien venir du sanscrit *Maha*, qui veut dire *grand;* et par cette grande montagne il faut entendre la contrée montagneuse du Caucase la plus ancienne demeure des Scythes. — Encore aujourd'hui, les Ossènes du Caucase appellent leur montagne *Gog;* et chez un autre peuple de cette contrée, les Thiulet, le Caucase porte le nom de *Mugog*.

Or, il est clair, d'abord, que le Mésech et le Tubal d'Ezéchiel ne s'accordent plus entièrement avec ces mêmes noms pris dans la généalogie de Japhet. Entre Ezéchiel et l'époque que la susdite généalogie a en vue, se place la grande émigration des Japhétides, dont Mésech et Tubal furent les premiers à émigrer. On ne peut donc entendre par le Mésech et le Tubal du prophète que les parties de ce peuple qui restèrent dans les limites de la puissance scythe, c'est-à-dire dans le nord-ouest de l'Asie et dans le nord-est de l'Europe qui y confine. Néanmoins, on doit se représenter les Meschites et les Tibarènes restés dans cette contrée, comme un peuple

(9) C. 38, 39.

considérable, plus nombreux que les petites tribus des Mosches et des Tibarènes qui, du temps d'Hérodote, habitaient près de la mer Noire et de la mer Caspienne. En effet, Ezéchiel donne à entendre que la puissance redoutable qu'il attribue au prince de Gog, reposait en grande partie sur la domination qu'il exerçait sur Mésech et Tubal. Il faut donc qu'aux temps du prophète, les Scythes aient eu sous leur autorité, non quelques petites peuplades, mais plusieurs tribus nombreuses de la race de Mésech et de Tubal, c'est-à-dire, d'après les explications données antérieurement, de la race finnoise.

Or, tout cela ne s'accorde-t-il pas extrêmement bien avec les récits des écrivains grecs et romains, d'après lesquels des masses de Finnois circulaient sur le territoire de la Russie actuelle?

Le troisième peuple, sur lequel, d'après Ezéchiel, Gog régnait immédiatement, s'appelle *Ros*. Les meilleurs interprêtes, anciens et modernes, entendent par là les Russes et, pour mon compte, je ne vois aucune possibilité de l'expliquer autrement ou mieux. Il est vrai que Schaffarik (1) et Zeuss (2) prétendent que le nom de Russe ne date que du IXe siècle de l'ère chrétienne, qu'il désignait originairement une partie des Normands-Suédois, qui furent les fondateurs de la puissance russe et que d'eux il passa aux Slaves tombés sous leur domination. Mais, indépendamment du Ros d'Ezéchiel, je prierai mes lecteurs de faire attention aux considérations suivantes : 1° Les Rossolans dont il est fait mention dès le second siècle avant Jésus-Christ, ne sont-ils pas un peuple mixte, formé nécessairement des Alains, peuple bien connu et d'une seconde tribu qui ne peut avoir eu que le nom de Ros? Schaffarik sent lui-même que le nom de Roxalans est contraire à sa manière de voir sur l'origine des Slaves, et il cherche à prévenir cette objection, en soutenant qu'un fleuve

(1) *Slavische Alherth.*, II, 68.—(2) *Die Deutschen undhre Nachbarst.*

quelconque de la Russie méridionale, probablement le Volga, doit avoir porté le nom de Ros, et que ce nom inconnu de fleuve aura donné naissance à la dénomination de Rossolans, pour désigner les Alains qui habitaient sur ces bords. Mais sa supposition n'est pas heureuse ; car il n'y avait pas seulement des Rossolans, mais aussi des Gothalans, dont le nom subsiste encore aujourd'hui dans celui de Catalogne (Catalonia) ou Gothalanie, puis des Alanoscythes (1). — Si Schaffarik avait raison, il faudrait dire que les Gothalans ont été ainsi appelés de quelque fleuve inconnu du nom de Goth, et les Alanoscythes, de certain fleuve Alan, que personne ne connaît. L'absurdité de pareilles assertions ne sautent-elles pas aux yeux?

Mais où peuvent avoir habité les Ros, dont l'union avec les Alains, donna naissance aux Rossalans? Pline (2) cite près du Caucase, par conséquent dans le voisinage des Alains et des Roxolans, un peuple ou une contrée, qu'il désigne par le nom de Rhos ou Rhoos. Cela s'accorde, semble-t-il, assez bien. Mais sans doute, les demeures des Ros ou des Russes s'étendirent, au IV[e] siècle avant Jésus-Christ, plus loin vers le nord; car, le même Pline, au livre IV, chapitre 27 de son *Histoire naturelle,* nous apprend, d'après un extrait de Philémon, ancien écrivain grec, que la mer Baltique était appelée par les Cimbres *morima rusa:* septentrionalem oceanum Philemon *morimam rusam* a Cimbris vocari testatur. Cette expression appartient au vieux langage slave et signifie *mer russe.* Enfin, Ptolémée (3) mentionne au nord, non loin de la mer Baltique, le peuple des *Boruskoi,* mot qui, très-vraisemblablement, revient à celui de *Borussi* ou Prussiens, que l'on rencontre plus tard. Or, Borussi signifie, à son tour, *ceux qui confinent aux Russes,* comme *Bomorani* veut dire *ceux qui demeurent près de la mer* (4).

(1) Ptolem. *Geogr.* III, 5, 19, 24. — (2) *Hist. natur.,* VI, 4.
(3) *Geogr.* III, 5, 22. — (4) Schaffarik, *Slav. Alsterth,* II, 407.

Concluons. Le nom de *Russe* est très-ancien, et remonte, comme on peut le prouver, au moins au VII[e] siècle avant Jésus-Christ. Il désigne un peuple slave qui, vers l'an 700 avant Jésus-Christ, obéissait aux Scythes ou aux princes de Magog. Ainsi, plus on met de soin et d'exactitude à examiner les données du Pentateuque et des prophètes, en prenant pour guides les géographes grecs et romains, plus les résultats qu'on obtient sont abondants.

Moïse fait venir en général tous les peuples qui, dans les temps primitifs, émigrèrent d'Asie en Europe, d'un père commun, qui est Japhet, fils de Noé. Mais que veut dire le mot *Japhet?* Il signifie sans doute *beauté,* car le mot *Jâphâh* signifie *être beau,* et le substantif *Jêphet* ou *Jâphet* dérive régulièrement de ce verbe (1). La race européenne, celle de Japhet, est donc comparativement la race belle. Mais en quoi l'Hébreu fait-il consister la beauté du corps? Avant tout, dans la blancheur du teint. Ainsi il est dit dans le *Cantique des cantiques* (V, 10) : « Mon bien-aimé est éclatant de blancheur et de rougeur; il est choisi entre mille. » Et dans les *Lamentations de Jérémie* (IV, 7) : « Les Nazaréens étaient plus blancs que la neige, plus purs que le lait. » Le teint noir, au contraire, passait pour une laideur : « Je suis noire, dit l'épouse du *Cantique des cantiques,* mais je suis belle (par la beauté des traits et de la taille). Ne faites pas attention que mon teint est bruni; car c'est le soleil qui m'a noircie. » Et dans les *Lamentations,* Jérémie ajoute, au verset cité plus haut : « Et maintenant, leur visage est devenu plus noir que le charbon... leur peau est collée sur leurs os. » Les Arabes regardaient également la noirceur du teint comme quelque chose de repoussant, et le teint sombre des Ethiopiens, comme une malédiction divine; tandis que leurs poètes, non-seulement en chantant leurs bien-aimées, mais encore en décrivant la beauté d'un homme, relèvent toujours la blancheur du teint (2). De même qu'on

(1) Mieux de *Phatah,* être étendu ou répandu. (Note du T.)
(2) Knobel.

voit encore aujourd'hui, dans les pays habités par des hommes de différentes couleurs, par exemple, dans le nord et dans le sud de l'Amérique, et surtout aux Indes, le teint servir de règle pour apprécier différentes classes ; de même aussi, on trouve cet usage en Asie dès les temps les plus reculés. On y distinguait entre les blancs, les bruns et les noirs, et l'on regardait les premiers comme une race noble, les derniers, au contraire, comme une race ignoble. Un ancien interprête juif dit, en expliquant le Pentateuque (1), que Dieu a créé les hommes blancs, bruns et noirs ; et le Syrien, Abulpharage, d'accord avec cet interprête, soutient, qu'après le déluge universel, Noé partagea la terre de manière que Japhet obtint le pays des hommes couleur de chair, Sem, celui des bruns, et Cham, celui des noirs. On rencontre aussi, sur les peintures des plus anciens monuments de l'Egypte, des hommes blancs, des rouges et des noirs ; et ce peuple transporta même à ses dieux, cette diversité de couleurs. Ainsi, Osiris est représenté noir, Typhon, rouge, et Horus, blanc. On trouve la même distinction chez les Grecs et chez les Romains. Les Grecs distinguaient les Leucosyriens (Syriens blancs) et les Mélanosyriens (Syriens noirs) : ils appelaient les noirs, en général, ou ceux dont le soleil a noirci la peau, *Ethiopiens*, c'est-à-dire, visages brûlés ; ils nommaient les races du centre de l'Asie, au teint bruni, *Erythréens* ou *Phéniciens*, c'est-à-dire, bruns ou pourpres ; et le plus ancien nom qu'on trouve chez les Romains, pour désigner les ancêtres des nègres actuels, est celui de *Nigritæ*, qui vient indubitablement de niger.

La race de Japhet comprend donc les blancs de l'Europe et de l'Asie. Mais ce qui est bien remarquable, c'est que la tradition la plus ancienne des Grecs, parle aussi de Japhet, quoique d'une manière obscure. Ainsi Hésiode (2) et d'autres anciens mythologues (3), parlent du Titan *Japetus*, fils du

(1) Knobel. — (2) *Théog.* 134, 500, etc.
(3) Apollodore, I, 1. 3. I, 2. 3. Hygin., *Præf. et Fable,* 142.

ciel et de la terre, qui épousa *Asia,* fille de l'Océan, par laquelle il devint père d'Atlas, de Ménétius, d'Epiméthée et de Prométhée. Ce dernier, à son tour, donna le jour à Deucalion, de qui, d'après la tradition grecque, descendent les Grecs, et en général les peuples de l'Europe et de l'Asie citérieure. Mais qui faut-il entendre par les Titans? Ce mot désigne la race qui vivait au temps des grands bouleversements de la terre, qui se terminèrent par le déluge universel. Un individu de cette race, Japhet, survécu aux autres, épousa Asia, fille de la mer, et donna le jour à une postérité qui peupla l'Europe. Que si maintenant on transporte ce récit du langage imagé des traditions primitives dans le langage de l'histoire, voici ce qu'il veut dire : « De toutes les parties de la terre, couvertes par les eaux du déluge, l'Asie redevint, la première, une terre ferme et capable de produire; de nouvelles races d'hommes y naquirent, et peu à peu elles passèrent en Europe. »

Après ces développements, on me donnera sans doute raison, si d'accord avec le savant professeur Knobel, l'auteur le plus récent qui ait travaillé sur la généalogie des peuples, je déclare les documents mosaïques d'un prix inestimable pour l'histoire de l'antiquité. Mais, demandera-t-on, comment Moïse ou les anciens rédacteurs des récits dont il fit usage, peuvent-ils être parvenus à cette connaissance si parfaite des peuples, dont l'exactitude nous jette dans l'étonnement? C'est que les juifs furent, dès les temps les plus anciens, dans une liaison étroite, avec les Phéniciens, les marins et les marchands les plus anciens du globe, lesquels, 2000 ans déjà avant Jésus-Christ, parcouraient avec leurs navires les côtes de la Méditerranée. Lorsqu'Hérodote, au Vᵉ siècle avant notre ère, visita la ville de Tyr (1), il y apprit que cette ville, avec son temple d'Hercule, existait déjà depuis 2300 ans; et certes, j'oserai admettre la vérité de cette

(1) *Hist.* II, 44.

assertion. Certainement, personne, dans la plus haute antiquité, ne connaissait la filiation des peuples et les liens qui les unissaient, aussi bien que les Phéniciens ; et si les plus anciens historiens du peuple d'Israël ont profité de leur expérience et de leurs connaissances, ils ont puisé à la meilleure des sources.

Après avoir appris à connaître Moïse comme un guide incomparable à travers les obscurités des antiquités européennes, nous pouvons sans doute le suivre avec plus de sécurité encore, dans l'exploration des contrées qui avoisinent la patrie de son peuple. Ici encore, les documents les plus antiques des Hellènes, les chants d'Homère et d'Hésiode, ainsi que les histoires d'Hérodote, le père de l'histoire profane, nous viendront en aide, non pas tant pour confirmer les récits hébraïques, que pour montrer par l'accord admirable de témoins si éloignés les uns des autres, combien Moïse était bien instruit de ce qu'il disait.

Art. III. — LES SÉMITES.

Le tableau généalogique des peuples désigne comme père de la race brune ou rouge, Sem, fils de Noé. Ce nom de Sem ne désigne pas comme Japhet et Cham, une propriété du teint, mais il signifie *les illustres, les nobles*. Les Sémites, dont les juifs font partie, se donnèrent ce titre d'honneur, comme les Mèdes et ceux de la même race, s'appelèrent eux-mêmes *Ariens,* c'est-à-dire *respectables, honorables,* de même que les Perses se nommèrent *Artæens,* ou *race héroïque,* et que les Russes et les Polonais prirent le nom de *Slaves,* de *slawa* qui signifie gloire.

La généalogie mosaïque donne à Sem, le Noachide, cinq fils : *Elam, Assur, Arphaxad, Lud* et *Aram*. Elle ne nomme pas les descendants d'Elam, d'Assur, ni de Lud ; mais en

revanche, elle conduit la postérité d'Arphaxad jusqu'à ses arrière-petits-fils, *Péleg* (1) et *Joctan*. Elle fait ensuite des cendres de Péleg, les tribus hébraïques; et de Joctan, celles du sud de l'Arabie. Enfin, elle désigne comme fils d'Aram, *Uz, Chul, Géther* et *Masch*.

Or, voici quelles sont les limites géographiques de la race de Sem : Au nord, la chaîne du Taurus, qui divise l'Asie-Mineure en deux parties inégales, puis se partage en s'avançant au loin dans l'intérieur de l'Asie; — à l'ouest, la Méditerranée, l'Egypte, le golfe Arabique ou la mer Rouge ;— au sud, la mer d'Arabie et de Perse; — à l'est, le golfe Persique et une partie de la plaine qui est au-delà du Tigre. C'est de ce dernier côté que les limites sont le moins nettement marquées, et l'on remarque la même chose dans l'histoire. Cela vient de ce que dans cette direction, il y eut des mélanges de Sémites avec des Japhétides et avec des Cuschites. Dans les limites indiquées, le territoire des Sémites comprend donc la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, la Chaldée, l'Assyrie, la Susiane et la grande presqu'île arabique.

Les peuples qui habitaient ces différents pays, étaient étroitement unis par le langage, le plus impuissant des liens qui unissent les hommes. En effet, malgré les nombreuses différences qui distinguent entre eux l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'arabe, ils forment cependant ensemble une famille à part, nettement séparée de la plupart des langues des descendants de Cham, et encore plus de celles des Japhétides. Ceux qui ont appris l'hébreu savent ce que je veux dire; quant à ceux qui l'ignorent, je me contenterai de leur faire observer que les langues sémitiques ont une composition de mots qui leur est propre au moyen de syllabes placées avant ou après un mot (préfixes et suffixes), ainsi qu'une manière toute particulière de décliner et de conjuguer. Cependant nous verrons plus loin que plusieurs peuples descendants de Cusch, en particulier les Phéniciens, abandonnèrent leur

(1) Phaleg.

langue propre pour adopter une langue sémitique, à peu près de la même manière que les Longobards en Italie, les Goths en Espagne et les Francs en Gaule, échangèrent leur langue maternelle contre le français, l'italien et l'espagnol; tandis que d'autre part, des langues sémitiques se mélangèrent avec des langues propres à la race de Japhet ou à celle de Cusch.

Les Sémites se distinguaient aussi des deux autres races primitives, par la couleur de la peau : comparés aux noirs descendants de Cham, ils ont le teint clair; mais auprès des Japhétides, au teint blanc, le leur est obscur, c'est-à-dire brun ou rougeâtre; et ce fut, sans doute, à cause du teint des peuples qui habitaient sur ses rivages, que l'Océan arabique fut appelé mer Erythrée, c'est-à-dire Rouge. Mais entrons dans le détail : commençons par Elam, fils aîné de Sem.

Le nom d'Elam se rencontre fréquemment dans l'Ecriture sainte, et les témoignages de plusieurs d'entre les prophètes les moins anciens nous aideront à déterminer la patrie de ce peuple. Ainsi, il résulte clairement de quelques passages d'Isaïe (1), qu'Elam se trouvait sur les confins de la Médie et de la Babylonie. La donnée que nous fournit Daniel est encore plus précise : il nous apprend que le fleuve Ulaïs (appelé par les Grecs Eulaeus) coulait à travers Elam, et que Suze, ville capitale, appartenait à ce pays. On entend donc par Elam, la Susiane, contrée située à l'autre côté du Tigre, et qui s'appelle aujourd'hui Khusistan. La Susiane ou Elam, confine, du côté de l'est, à la Perse, vers le sud, à la pointe du golfe Persique, à l'ouest, à la Mésopotamie ou Babylonie, vers le nord, à l'Assyrie et à la Médie.

Les auteurs grecs et latins, jusqu'à Ptolémée, donnent à cette province un nom semblable ou plutôt le même nom. Ils l'appellent Elymaïs, et ses habitants, Elymæens, Ce pays, célèbre par le grand temple de la déesse de la lune, lequel joua un rôle important sous les successeurs d'Alexandre,

(1) Knobel.

particulièrement sous Antiochus Epiphane. Les Elymæens parlaient une langue sémitique; c'est ce que prouve, outre le témoignage du tableau général des peuples, un autre fait encore : c'est que sur ce territoire naquit, vers le temps d'Alexandre-le-Grand, le dialecte appelé Pelwi, qui se compose de vieux persan et d'expressions tirées des langues sémitiques. Or, une pareille langue ne pouvait se former que sur les limites des langues sémitiques et des langues ariennes (1).

Au nord d'Elam, et toujours sur la rive gauche du Tigre, se trouve la patrie primitive de la race d'Assur. Au témoignage d'Eratosthène (2), les habitants d'Assur furent, dans les anciens temps, appelés par les Grecs, de même que par les Hébreux, Ἄσσυρες, ce qui suppose le radical Ἄσσυρ. Plus tard, cependant, les noms d'ἀσσύριοι et d'*Assyrii* furent en usage chez les Grecs et chez les Romains. Ce nom subit aussi un léger changement dans les langues orientales. Ainsi, les inscriptions cunéiformes en vieux persan, désignent l'Assyrie sous le nom d'*Athura*. Les traducteurs chaldéens de l'Ancien Testament, emploient la même expression, remplaçant la lettre *schin* par la lettre *tau*, de manière à avoir *Atur* au lieu d'*Assur*. Ce changement est également connu de Strabon, de Dion Cassius et d'Arrien; ils appellent *Aturia*, le pays où se trouvait Ninive, l'ancienne capitale de l'Assyrie, et Dion Cassius fait même observer que les Barbares avaient changé le *sigma* en *tau* (3). — Quel accord entre tous ces témoins !

Les limites de le race d'Assur étaient : à l'ouest, le Tigre; à l'est, la Médie; au nord, l'Arménie; au sud, Elam. De ces demeures primitives, les Assyriens, dès l'antiquité la plus reculée, s'étendirent vers l'ouest, c'est-à-dire vers le Pont et la Cappadoce. Les poètes orphéiques parlent déjà, dans l'expédition des Argonautes, des Assyriens situés près de la mer Noire; il en est de même des récits d'expéditions

(1) Knobel. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

maritimes. — Hérodote, qui les transporte à l'est du Halys, sur les fleuves Thermodon et Parthénius, leur donne le nom de Σύριοι, qu'il distingue du mot Συροι avec lequel il a presque la même consonnance et qu'il donne aux Syriens proprement dits. Les auteurs plus récents apppellent ordinairement les Assyriens de l'Asie-Mineure, λευκόσυροι (Syriens blancs), pour les distinguer des Syriens noirs qui habitaient les plaines araméennes, auxquelles les Grecs donnent d'ordinaire le nom de Syrie. Les Perses, au rapport d'Hérodote, donnaient aux Assyriens de l'Asie-Mineure le nom de *Cappadoces,* nom qui leur est resté, ainsi qu'au pays (1). Les Assyriens conduisirent aussi des colonies vers le sud-ouest, dans les vallées d'Aram, et de là vient que ce dernier pays reçut des Grecs le nom de Syrie. D'origine sémitique, les Assyriens avaient aussi, dans le principe, une langue sémitique : on en a pour garant une foule de noms et de mots parvenus jusqu'à nous et qui ne s'expliquent que par des racines sémitiques (2). Toutefois, il est également certain que, déjà de bonne heure, des éléments ariens et japhétiques s'introduisirent dans la langue assyrienne. Je répéterai ici l'observation que j'ai faite en parlant d'Elam. De même qu'une foule d'expressions françaises ont pénétré dans l'allemand alsacien, ainsi la langue assyrienne n'a pu, sur les frontières, se maintenir pure de tout mélange d'éléments étrangers.

Le troisième fils de Sem, dans le tableau généalogique, est Arphaxad. Ce nom fut connu des Grecs et ils le prononçaient Ἀρραπαχίτς. Il sert à désigner le pays rude et montagneux qui se trouve au nord-ouest d'Assur. L'ancienne tradition juive, les Pères de l'Eglise et les écrivains byzantins s'accordent à désigner Arphaxad (3) comme le pays originaire des Chaldéens, et c'est aussi le sentiment exprimé dans le premier livre de Moïse. En effet, il y est dit qu'Abraham,

(1) Knobel. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

qui descendait d'Arphaxad, sortit du territoire d'Ur, en Chaldée, pour se rendre en Palestine. En outre, le nom de Chaldéens est très-vraisemblablement caché dans celui d'Arphaxad; d'après l'explication la plus vraisemblable, le nom de Chaldéen se prononçait originairement *Aramkesad*, c'est-à-dire, haut pays des Chaldéens. Toute la différence qui existe entre les mots Armachsad et Arpachsad revient à ce que l'un a la lettre *m* et l'autre la lettre *p*; et l'on peut démontrer que l'échange entre ces deux lettres a souvent lieu dans la langue hébraïque (1).

Les Chaldéens, peuple montagnard, hardi et belliqueux, envoyèrent partout des colonies et s'étendirent par des conquêtes. Ceux de ces Chaldéens émigrés qu'on connaît le moins, sont ceux que les dix mille Grecs de Xénophon, dans leur expédition à travers l'Arménie, trouvèrent dans le voisinage de la mer Noire. Toutefois, d'autres Grecs encore, tels que Sophocle, Strabon, Ménippe, Plutarque, font aussi mention de cette colonie fondée au nord, par les anciens Chaldéens (2). Mais on ne sait pas très-bien comment ils se rendirent dans ce pays.

D'autres Chaldéens, au témoignage de Moïse, se rendirent en Palestine et d'autres en Arabie. Des premiers, sortit le peuple hébreu; des autres, les tribus du sud de l'Arabie. Nous traiterons des uns et des autres en particulier. Mais l'établissement le plus célèbre des Chaldéens, est celui qu'ils firent sur l'Euphrate inférieur et qui donna naissance au premier grand empire de Babylone. Les Grecs et les Romains connaissent aussi bien que les Hébreux, les Chaldéens de Babylone. Hérodote les cite dans l'armée de Xerxès à côté des Assyriens. Strabon parle d'une tribu de Chaldéens dans le voisinage du golfe Persique; Ptolémée transporte la contrée chaldéenne (χῶραχαλδαῖα) sur les frontières de l'Arabie, mais en l'attribuant à la Babylonie. Enfin, Pline nomme Babylone *Chaldaïcarum gentium caput*.

(1) Knobel. — (2) Ibid.

La langue chaldéenne était une langue sémitique ; c'est ce qui est démontré tant par des témoignages directs et immédiats, que par une foule de noms de dieux, de personnes et de lieux. Toutefois, il s'y est aussi introduit un nombre assez considérable de mots ariens (1).

De Noé par Arphaxad, père des Chaldéens, Moïse fait venir, à la cinquième génération, *Joctan,* souche des Arabes méridionaux. Lorsque les descendants de Joctan s'avancèrent vers le sud de l'Arabie, ils y trouvèrent des peuplades chamitiques, avec lesquelles ils se mélangèrent en partie. L'ancienne tradition arabe s'accorde, en beaucoup de points, avec celles des Hébreux ; mais elle a aussi ses particularités, au sujet desquelles je ne puis pas entrer ici dans le détail (2). La demeure des Joctanides était ce qu'on appelle aujourd'hui l'Yémen ou la partie méridionale de l'Arabie. Joctan, le chef de cette race, porte, chez les Arabes, le nom de Kahtan. Son propre nom et ceux des fils que lui assigne le tableau généalogique des peuples sont également reconnaissables dans les récits des Grecs. Ptolémée parle des Κατανῖται, c'est-à-dire des Joctanides. Plusieurs écrivains grecs et latins font mention des Sabéens, c'est-à-dire des descendants de *Saba,* que Moïse cite comme le 10e fils de Joctan (3).

A la dixième génération de Noé, par Arphaxad, Moïse nomme *Abraham*. Du pays des Chaldéens sortirent, d'après Moïse, *Théra* (Tharé communément), son fils Abraham et Loth, son petit-fils, qui se rendirent d'abord à Haran, dans le nord-ouest de la Mésopotamie, et, de là, en passant l'Euphrate, dans la Palestine, qu'ils trouvèrent habitée par des tribus chamitiques, les Cananéens. Les nouveaux venus reçurent, des indigènes, le nom d'*Hébreux,* c'est-à-dire venus du pays d'au-delà (de l'Euphrate). Toutefois, plus tard, le nom d'Hébreu reçut une signification moins étendue, savoir : celle de *habitant au-delà du Jourdain*. La race d'Abraham se multi-

(1) Knobel. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

plia rapidement et se partagea en un grand nombre de peuplades. De la branche d'Ismaël, vinrent les Ismaélites; de celle d'Isaac, par Esaü, les Edomites ou Iduméens, près de de la mer Morte ; et, par Jacob, les Israélites ; et, enfin, des enfants d'Abraham et de Cétura, plusieurs tribus arabes, en particulier, les Madianites. Quant à Loth, Moïse en fait descendre les Moabites, à l'est de la mer Morte et les Ammonites.

Mais en voila assez sur Arphaxad et ses descendants. Passons maintenant à *Lud,* quatrième fils de Sem. Il est étonnant que la Bible ne donne aucun détail sur Lud, ni sur sa postérité, quoique cependant, l'on doive conclure du tableau généalogique des peuples que Lud, aussi bien que les autres fils de Sem, a été père de différentes peuplades. Il faut donc, pour suppléer à la tradition hébraïque, nous en rapporter aux dires des Arabes, qui connaissent Lud et ses descendants et peuvent ainsi combler la lacune que je viens de signaler.

Il est souvent fait mention, dans l'Ancien Testament, des Amalécites : Moïse, au livre des *Nombres,* les appelle même *Reschit Gojim,* c'est-à-dire, le premier né des peuples ; mais nulle part il n'est question de leur origine. Le 36e chap. de la Genèse, il est vrai, parle d'un Amalec, petit-fils d'Esaü; mais ce descendant d'Esaü ne peut être le père du grand peuple des Amalécites ; car longtemps avant Esaü on le trouve formant une tribu considérable.

En revanche, la tradition arabe nomme un Amalec, fils de Lud ou de Laud ; et elle fait venir de cet Amalec les races de géants, dont les livres historiques de l'Ancien Testament font mention sous les noms de *Réphaim* et d'*Enakim.* Elle nous apprend, en outre, qu'à une époque fort reculée, des Amalécites firent invasion en Egypte, s'emparèrent du pouvoir dans ce pays et le conservèrent jusqu'au temps du législateur d'Israël. Or, cette donnée coïncide évidemment avec ce qui est dit des *Hyksos,* dans la tradition publiée au second siècle avant Jésus-Christ par Manéthon, prêtre égyptien, d'après les ar-

chives des temples de son pays. En effet, au rapport de ce Manéthon, des hommes d'une race inconnue et venant de l'est, c'est-à-dire, de l'Arabie, firent irruption en Egypte, soumirent ce pays, incendièrent les villes, détruisirent les temples, égorgèrent les hommes, réduisirent les femmes et les enfants en servitude et tirèrent de leur propre peuple des rois, qui firent leur résidence à Memphis, et régnèrent longtemps (511 ans) sur l'Egypte. Ces rois s'appelaient *Hyksos,* c'est-à-dire *rois pasteurs*. On le voit, les traditions des deux peuples s'accordent on ne peut mieux jusqu'ici. La tradition arabe ajoute ensuite que ces tribus n'inondèrent pas seulement le pays du Nil, mais qu'elles pénétrèrent même à l'ouest, jusqu'en Libye. Or, c'est là une donnée qu'on ne peut pas non plus rejeter; car Pline et Ptolémée, en partie, citent en Mauritanie deux fleuves, nommés *Laud* et *Tamuda,* une montagne du nom d'*Abila,* et un endroit appelé *Wabar,* lesquels se retrouvent en Arabie avec des noms semblables.

Enfin, il est vraisemblable aussi que les Philistins appartenaient également à la grande race sémitique de Lud. Quoique ce peuple, situé au sud de la Palestine, près de la frontière égyptienne, soit fréquemment nommé dans les livres sacrés des Hébreux, nulle part cependant, les livres de Moïse ne font mention de son origine. Il est bien parlé des Philistins dans la généalogie des peuples (Gen. X, 14), mais ce n'est pas pour faire connaître leur origine. Moïse ne fait que signaler leurs demeures les plus anciennes, telles qu'il les connaissait : Il y est dit que les Philistins habitèrent d'abord dans le voisinage des *Casluchim,* c'est-à-dire en Egypte, et qu'ils émigrèrent de ce pays (1). Il faut croire que les Philistins, comme les Amalécites, ou peut-être avec eux, ont fait invasion en Egypte, lors du grand ébranlement des Hyksos, et que de là ils sont venus s'établir dans le pays qui fut plus tard leur patrie, entre les frontières de l'Egypte et celles du peuple d'Israël ; car Héro-

(1) Knobel.

dote raconte (1) « qu'ayant demandé par qui avaient été élevées certaines pyramides, les Egyptiens, par haine, ne lui citèrent aucun nom, mais lui répondirent seulement d'une manière générale qu'elles avaient été construites par le berger *Philitis,* qui gardait son bétail en cet endroit. » Or, Philitis est évidemment le même nom que *Philisti* ou *Peliti,* qui, en hébreu, désigne les Philistins. Ajoutons que l'ancienne tradition arabe range aussi dans la race des Amalécites ou de Lud, le peuple des Philistins (2).

Toutefois, ce peuple était une race mélangée. Deux prophètes, Ezéchiel (25,16) et Sophonie (II, 5), nomment à côté les uns des autres, comme habitants d'un seul et même pays, les Crétois et les Philistins. Cette donnée est expliquée par deux autres passages qui se trouvent ailleurs, et dans lesquels il est dit que des habitants de *Caphtor* émigrèrent dans le pays des Philistins (Amos, IX, 7 et Jérém, 27, 4). Or, Caphtor est, sans aucun doute, l'île de Crète (3). Les Grecs et les Romains eurent aussi une connaissance confuse d'émigrations crétoises en Palestine. Ainsi, Tacite raconte (4), comme on sait, que des juifs qui s'étaient enfuis de Crète, s'établirent sur la frontière orientale de l'Egypte. *Judæos Creta insula profugos novissima Libyæ insedisse.* Au temps de Tacite, on considérait l'isthme de Suez et les territoires voisins, comme l'extrême frontière du nord de l'Afrique ou de la Libye. Seulement, Tacite aurait dû dire Palestins ou Philistins au lieu de juifs : il confond les uns avec les autres.

Mais qui étaient les Crétois eux-mêmes qui se confondirent en un même peuple avec les Philistins? Comme les écrivains hébreux donnent à plusieurs reprises, le nom de Cariens à ceux que, d'ordinaire, on appelle Crétois (5), il est très-vraisemblable que ces émigrants étaient des Cariens ; et cela s'accorde, du reste, parfaitement avec un autre fait encore :

(1) *Hist.,* II, 228. — (2) Knobel. — (3) Ibid. — (4) *Hist.,* V, 2.
(5) Knobel.

L'émigration des Cariens en Palestine, coïncide à peu près avec l'époque de Minos, roi de Crète : or, plusieurs historiens grecs (1) rapportent que ce prince chassa les Cariens de la Crète et d'autres îles voisines. On suppose dès lors facilement, qu'une partie de ces fugitifs a pu s'établir sur la côte méridionale de la Palestine. Je ferai encore observer que le pays des Philistins s'appelle en hébreu *Peleschet,* mot qui signifie *émigration* (2). *Philistin* signifie donc, originairement, *émigré.* Selon moi, le nom grec *Pélasge* vient aussi de *Peleschet* : je tâcherai de montrer ailleurs comment ce nom a pu passer aux Grecs.

Le cinquième et dernier fils de Sem est Aram, souche du peuple syrien, que l'Ancien Testament désigne régulièrement par le nom d'Aram. Ce nom était, du reste, bien connu des Grecs ; Strabon (3) répète, à plusieurs reprises, que les Syriens sont appelés par d'autres, et qu'ils se nomment eux-mêmes, *Ariméens* ou *Araméens;* Aram signifie à la lettre, *pays de montagne.* Les Araméens, en effet, s'établirent d'abord dans la Syrie supérieure ou Haute-Syrie, dont la plus ancienne capitale fut Damas ; puis, ils s'étendirent de là dans la plaine de la Syrie, que les Grecs appelaient Κοίλη Συρία (Cœlé-Syrie), et les Hébreux, *Padan Aram* ou *Sedeh Aram,* c'est-à-dire, *surface plane* ou *plaine de Syrie.*

La partie la plus importante de la Syrie inférieure ou basse était d'abord le pays situé entre l'Euphrate et le Tigre, pays appelé par les Grecs Mésopotamie; puis, les plaines de la Palestine. Les Syriens envoyèrent aussi des colonies dans les provinces de l'Asie-Mineure situées au sud du Taurus. En Cilicie et en Lycie habitaient autrefois des tribus qui portaient les noms d'*Ariméens,* d'*Erembéens,* de *Solyméens.* Les deux premiers noms sont des formes corrompues d'Aram ; quant au troisième, il vient du mot sémitique, *Schalom, Salem,* qui signifie *paix.* D'après d'anciens récits, la langue des Syriens

(1) Voir les preuves dans Knobel. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

de l'Asie-Mineure était le phénicien, branche de la langue sémitique.

Art. IV. — LES CHAMITES.

Nous avons parcouru le domaine des hommes de couleur brune; c'est maintenant le tour des noirs ou des hommes au teint obscur.

Cham est le nom du troisième fils de Noé, duquel on fait descendre la troisième et dernière classe des habitants du globe; ce nom signifie *brûlé et noirci par le soleil* (1). Le père était noir, les fils le furent aussi. Il est dit au verset 6 du 10e chap. de la Genèse : Les enfants de Cham sont les suivants : *Chus, Mizraïm, Put, Canaan.* — *Chus,* le premier des fils de Cham, désigne exactement le peuple auquel les Grecs donnèrent le nom d'*αἰθίοπες, visages brûlés.* Il en est déjà parlé dans Homère (2) : ce poète les nomme les plus éloignés des hommes, et ajoute cette observation remarquable, qu'ils sont divisés en Ethiopiens orientaux et occidentaux. Strabon (3) prétend qu'Homère a considéré comme limite de ces deux espèces d'Ethiopiens, le golfe Arabique; et, dans tous les cas, il faut admettre quelque chose de semblable; car, certainement, Homère distingue entre les Ethiopiens d'Asie et ceux d'Afrique.

La généalogie des peuples, d'après la Bible, suppose, du reste, la même distinction; car elle fait venir les *Cuschites* de l'Asie, pour aller s'établir en Afrique.

Quelles furent donc en Asie les plus anciennes demeures des hommes de couleur noire? L'opinion unanime des anciens,

(1) Knobel. — (2) Iliad, I, 423. Odyss., I, 23, etc.
(3) Voir Knobel, pour les preuves.

nomme le sud de l'Inde. Ctésias fait mention d'Indiens non noircis par le soleil, mais naturellement noirs. Eratosthènes et Arrien rapportent que les Indiens méridionaux ressemblaient pour le teint et pour la figure, aux Ethiopiens, et ceux du nord, aux Egyptiens; ils disent cependant, que les premiers n'avaient pas le nez aussi écrasé, ni les cheveux aussi laineux que les Ethiopiens. Alexandre-le-Grand trouva les Indiens plus noirs que le reste des hommes, à l'exception des Ethiopiens. Des écrivains latins, tel que Pline, mentionnent à l'autre côté de l'Indus, *atrasgentes et quodammodo Ethiopas*. Hérodote (1) connaît aussi des Ethiopiens d'Asie, et remarque qu'ils ne diffèrent de ceux d'Afrique que par le langage et une chevelure plus lisse. Les anciens considéraient l'Inde comme le pays originaire des Ethiopiens d'Afrique, et ceux-ci comme une colonie indienne. D'après Eusèbe et Syncelle, les Ethiopiens sortirent de l'Inde et allèrent s'établir au-dessus de l'Egypte; et Syncelle place cette émigration dans les temps mythiques. En un mot, à ne considérer que la généralité de cette opinion, elle suffit pour expliquer un double phénomène digne d'attention; savoir d'abord, que beaucoup d'anciens traducteurs des sources hébraïques, rendent le mot *Cusch* par Indiens; ensuite, que des Romains, comme Virgile (2), emploient le nom d'Indiens en parlant des Ethiopiens d'Egypte.

Nous sommes donc fondés à placer dans l'Inde, les premières demeures des Cuschites ou Ethiopiens.

Mais, demandera-t-on tout d'abord, peut-on montrer des traces de leur émigration de l'Indus vers l'Ouest? Oui, sans doute : Ptolémée nomme dans l'Inde les *Daradrae,* près des Caspires; les *Darandæ,* dans la Drangiane; les *Augali,* dans la Sogdiane; les *Derbiccæ,* dans la Margiane et les *Rapsii,* en Perse. Ces contrées : la Drangiane, la Sogdiane, la Margiane et la Perse sont, comme on sait, sur la route de l'Indus, vers

(1) *Hist.* III, 94, VII, 70. — (2) *Géorg* IV, 293.

le golfe Persique et l'Afrique. Or, le même Ptolémée connaît en Afrique des *Darades*, des *Derbicces*, des *Augiles* et des *Rapsiens* (1). N'est-ce pas là une concordance remarquable, et qui prouve une émigration du sud de l'Inde vers l'ouest? En outre, le long du Tigre inférieur jusqu'à son embouchure, s'étend la contrée d'Elam ou la Susiane, que nous avons appris à connaître comme une ancienne colonie des Sémites. Or, une tradition très-ancienne rapporte que Memnon construisit la citadelle de Suse. Ce Memnon, dont il est déjà parlé dans Homère (2), vivait au temps de la guerre de Troie, et il vint avec dix mille Ethiopiens au secours de Priam et des Troïens. Il était, par conséquent, prince des Ethiopiens, et, en effet, d'anciens poètes l'appellent l'Ethiopien ou le noir Memnon (3). La mère que lui assigne la tradition, est une nouvelle preuve que lui et son peuple venaient de l'orient, de l'Inde; car elle le dit fils d'Eos ou de l'Aurore.

De plus, dans le mêm epays où la tradition place le royaume de l'Ethiopien Memnon, nous retrouvons aussi le nom qui en hébreu désigne un Ethiopien. Hérodote ne sait rien d'une contrée nommée Susiane, ni des Susianiens, mais il donne au pays où coule le Choaspes et où Suse se trouvait, le nom de γῆ Κισσίη, et à ses habitants, celui de *Cissiens*. Aeschyle et Strabon connaissent aussi ce nom; d'autres anciens Grecs, au lieu de Cissiens, écrivent *Cossæens,* et Plutarque emploie même le nom de *Cussæens*. En un mot, le nom grec est à ne pas s'y tromper, le même que celui de Cus ou Cusch des Hébreux; et aujourd'hui encore, ce pays porte le nom arabe de Kusistan, patrie de Cus (4).

On peut, du reste, suivre l'émigration des Kussites au-delà du Tigre, vers Babylone. D'après la généalogie des fils de Noé, Nemrod, fils de Cus, fonda à Babel, le plus ancien des Etats. Il en existe aussi chez les Grecs une obscure tradition: Céphée, fils de Bélus et père d'Andromède, est nommé par

(1) Knobel. — (2) *Odyss.* XI, 522, IV, 188. — (3) Knobel. — (4) Ibid.

eux roi des Ethiopiens, et doit autrefois avoir régné à Babylone. Quelques auteurs, d'accord avec ce que dit Moïse de la fondation d'un royaume sorti de Babel, le font passer de là vers le nord. D'autres soutiennent que de Babylone il émigra vers l'ouest et s'établit sur le rivage de la Méditerranée (1). Or, cette dernière tradition se rapporte évidemment à la partie des Cussites qui vinrent de Babylone ou du golfe Persique, fonder les Etats phéniciens.

La Babylonie confine au sud à la grande presqu'île Arabique. Là aussi, on trouve des Cuschites en masse, et la suite du mouvement de la race noire, peut se démontrer d'une manière satisfaisante. L'Arménien Moïse de Chorène, remarque (2) que l'Arabie renferme deux espèces d'habitants, des noirs, c'est-à-dire des Ethiopiens ou des Cuschites, et des bruns, c'est-à-dire des Sémites. Cette assertion est, du reste, ancienne ; l'auteur du Targum ou le traducteur chaldéen du Pentateuque, Jonathan, rend le nom hébreu *Cus* par arabe ; il savait donc que des Cuschites habitaient l'Arabie. De plus, la différence qui distinguait entre eux les divers habitants de l'Arabie ne se bornait pas uniquement au teint, elle existait aussi dans le langage. Un auteur ancien dit qu'en Arabie, on trouve des peuplades dont les langues sont en partie semblables, en partie tout-à-fait différentes ; et le même écrivain ajoute ensuite que sur le rivage de la mer, il y a des tribus qui parlent deux langues en même temps, une langue arabe, c'est-à-dire, sémitique, et une non arabe. Cette différence de langage subsiste même encore, de nos jours, dans l'Yémen ou dans l'Arabie méridionale, au rapport du célèbre voyageur Niebuhr. Or, ce fait de l'existence en Arabie, de peuples qui parlent deux langues, oblige à admettre que ce pays a été le théâtre d'un mélange considérable et complet de différentes races ; car l'existence de deux langues n'est possible qu'à cette condition.

La généalogie des Noachides s'accorde encore ici d'une

(1) Knobel. — (2) Voir les preuves dans Knobel.

manière remarquable avec ces différentes données. Elle range *Shaba* et *Chavila* parmi les enfants de Cus, fils de Cham; mais elle reproduit encore ces deux noms parmi les enfants de Joctan de la race de Sem. Il y avait, par conséquent, en Arabie, des peuplades descendant à la fois de Cusch et de Sem, c'est-à-dire mélangées de ces deux races.

Cette donnée, ainsi que l'existence signalée par un ancien auteur, d'Arabes qui parlaient deux langues, répand une lumière étonnante sur un phénomène étrange et, sans cela, bien difficile à expliquer. Les populations noires établies depuis les anciens temps au sud de l'Egypte, et que, jusqu'à nos jours, on désigne, de préférence, par le nom d'*Ethiopiens*, sont certainement de la race de Cusch; cependant, jusqu'au XIVe siècle après Jésus-Christ, elles ont parlé une langue qui, à part ses propriétés particulières ou ses idiotismes, était, dans son ensemble, une langue sémitique, et se rapprochait de l'arabe.

Il faut donc que, dans leur migration primitive de l'est à l'ouest, ces populations éthiopiennes se soient fortement mélangées avec les Sémites arabes, et qu'elles aient, en très-grande partie, adopté leur langue. C'est, du reste, ce que semble aussi indiquer le nom par lequel la langue arabe désigne l'Ethiopie d'Afrique et les habitants de ce pays. Elle les appelle *Kabesch*, c'est-à-dire pays et peuples *du mélange* (1).

L'émigration des Cuschites, de l'Arabie sur la côte d'Afrique qui est en face, est rapportée dans l'histoire des enfants de Cus. La table généalogique des peuples indique, comme fils de Cus, *Séba, Chavila, Sabta, Raema* et *Sabteca;* et, comme fils de Raema, *Scheba* et *Dedan*. De ces sept, les deux premiers appartiennent à l'Abyssinie. En effet, Hérodote (2) distingue, sur la côte d'Afrique située vis-à-vis de l'Arabie occidentale, deux sortes d'Ethiopiens. Il donne pour de-

(1) Knobel. — (2) Ibid.

meure aux uns, l'espace qui s'étend depuis Eléphantine, non loin des frontières de la Haute-Egypte, jusqu'à Méroé; quant aux autres, ils les place près de la mer méridionale, et raconte que ce sont des hommes beaux, de haute taille et qui vivent fort longtemps. La race qu'il nomme la première est, sans contredit, celle des Séba; car, d'abord, Isaïe (43, 3, 14) nomme, à côté les uns des autres, l'Egypte, Séba et Cusch proprement dit, ou l'Abyssinie; d'où il suit que, par Séba, on entend un peuple qui n'appartient ni à l'Egypte, ni à Cusch, dans le sens strict de ce nom. On ne peut, dès lors, penser qu'au pays situé entre la frontière égyptienne et Méroé, où commençait l'Abyssinie. En second lieu, les Septante, dont l'autorité, par rapport aux affaires de l'Egypte, occupe le premier rang, traduisent le *Séba* d'Isaïe par *Soëne,* nom qui désigne *Syène,* la ville frontière de l'Egypte. Ils placent donc les Sabéens sur la frontière de l'Egypte, du côté de Méroé. Troisièmement, Ptolémée et Strabon (1) mentionnent, sur la côte occidentale du golfe arabique, à peu près sur la même ligne que Méroé, une grande place de commerce, nommée *Sabœ*; plus loin au nord, un lac de même nom et, en outre, une embouchure sabéenne du golfe Arabique.

Les Ethiopiens si bien bâtis et de si longue vie qu'Hérodote cite comme formant la seconde espèce, sont les descendants de *Chavila,* du tableau généalogique. Les Septante rendent le mot *Chavila* par les lettres grecques Ἐυϊλα. Or, précisément dans cette même contrée assignée par Hérodote aux Cuschites qui vivent si longtemps, les anciens géographes connaissent un peuple du nom d'αὐαλῖται, qui demeurait au sud du golfe Arabique, autour du golfe et du port Αὐαλίτης. On voit que tout s'accorde.

Quant aux autres fils de Cusch, Sabta, Raema et Sabteca ainsi que les deux enfants de Raema, Dedan et Scheba, il faut les chercher en Arabie et sur les côtes du golfe Persique.

(1) Knobel.

Les Sabta sont évidemment les mêmes que les *Sabbata,* qui, au dire des navigateurs, de Strabon, de Pline, de Ptolémée, habitaient l'Arabie méridionale, et que d'autres récits représentent comme étant de la race de Cusch et de couleur noire (1).

Le nom hébreu du quatrième fils de Cusch, *Raema,* est rendu par les Septante et la Vulgate, par le mot Regma. Or, les anciens géographes grecs donnent ce même nom de Regma à une tribu, qui habitait une ville de ce nom sur la côte orientale du golfe Persique en Arabie, et une baie, aussi du même nom, sur le golfe susdit. Quant aux noms des deux fils de Raema, *Scheba* et *Dedan,* ils servent à désigner des tribus cuschites, établies sur la côte arabique du golfe Persique (2).

Enfin, le cinquième fils de Cusch, Sabteca, demeurait sur la côte opposée ou orientale du golfe Persique, que les anciens appelaient *Caramanie.* En effet, les géographes grecs et latins connaissaient dans cette contrée, non-seulement une race éthiopienne ou indienne, mais encore des tribus du nom de *Sabae,* une ville et un fleuve appelés *Sabis.* Bien plus, Ptolémée et d'autres écrivains parlent d'une place de commerce, appelée Σαμυδακη, ce qui revient à Sabteca, les lettres *m* et *b* se mettant fréquemment l'une pour l'autre. Mais en voilà assez sur Cusch, fils aîné de Cham. Ce que nous avons à dire de Mezraïm, son second fils, est plus important encore. Quiconque lit la Bible, sait que ce nom désigne l'Égypte ou le peuple égyptien. La table généalogique des peuples fait venir les Egyptiens de Cham, et par conséquent, du sud-est de l'Asie, siége primitif de la race noire. Or, comme les plus anciens Chamites se rendirent en Afrique, en longeant le rivage de la mer, par la Caramanie, la Babylonie et l'Arabie, il est également très-apparent que la race égyptienne suivit le même chemin. A ce premier motif de probabilité intrinsèque, vient s'en joindre un autre encore,

(1) Knobel. — (2) Ibid.

qui oblige à admettre cette donnée et rend impossible la supposition du contraire. Il n'y a, comme l'on sait, qu'un seul chemin pour aller par terre d'Asie en Afrique, c'est l'isthme de Suez. Or, dans les premiers temps, ce chemin était impraticable. Ainsi, au rapport de Diodore de Sicile, les Ethiopiens soutenaient (1) que, dans le principe, l'Egypte faisait partie de la mer, et que ce ne fut qu'insensiblement qu'elle se forma par alluvion, à l'aide du limon charié par le Nil de la contrée supérieure. Toutefois les Egyptiens n'admettaient pas cette assertion dans toute son étendue ; ils disaient, au témoignage d'Hérodote, que la *Basse-Egypte* était dans l'origine un vaste marais, qui ne devint terre ferme qu'à l'aide du limon du Nil; mais que la Thébaïde ou la Haute-Egypte avait été habitée dès les premiers temps. Or, ces antiqnes traditions concordent avec les découvertes récentes de la science. Des savants français ont, non-seulement confirmé la formation successive de la Basse-Egypte par des alluvions, mais ils ont encore tâché de déterminer le nombre de siècles qui a été nécessaire à cet effet. Aussi longtemps donc que la Basse-Egypte ne fut qu'un marais à perte de vue, il fut impossible d'arriver à la vallée du Nil par le nord et en passant par l'isthme de Suez, qui, sans aucun doute, était aussi autrefois couvert par les flots de la mer.

Considérée sous le rapport physique, l'Egypte se divise d'une manière bien tranchée en deux parties distinctes : la région ancienne ou supérieure et le pays nouveau ou inférieur; et cette division remonte jusqu'aux temps primitifs. Les Egyptiens, dans leur écriture hiéroglyphique, ont pour chacune de ces divisions des signes différents, et dans leur langue des noms divers. Il en est de même chez les Hébreux : la partie supérieure est désignée chez eux par le mot *Pathros;* le reste de l'Egypte, par celui de *Mizraïm*. Les Arabes à leur tour, appellent la partie supérieure *Saïd*, c'est-

(1) Knobel.

à-dire, contrée supérieure, méridionale, et donnent à l'inférieure le nom de *Rif,* pays inférieur, septentrional. La distinction entre la Thébaïde et l'Egypte est aussi connue des écrivains classiques, tels que Pline, Ammien Marcellin. En outre, tous les récits des Egyptiens eux-mêmes et ceux des Grecs et des Romains (1) s'accordent à dire que la culture du pays commença par le sud ou la partie supérieure pour s'étendre ensuite vers le nord. Homère lui-même nomme *Thèbes aux cent portes,* qui était dans la Haute-Egypte, capitale de toute l'Egypte; et le prophète Ezéchiel (2) dit que la puissance et la grandeur de l'Egypte tirent leur origine de Pathros, c'est-à-dire, de la contrée supérieure, celle que les Grecs appelèrent Thébaïde. Or, comme les Egyptiens, d'après le tableau généalogique des peuples, appartiennent à la race de Cham, et que dès lors ils sont venus de l'Asie dans la vallée du Nil qu'ils habitèrent plus tard; comme, d'autre part, le pays se peupla successivement du sud au nord et non du nord au sud, il faut admettre que, comme les Cuschites, leurs frères, ils s'y sont rendus par l'Arabie et la mer Rouge. Cette hypothèse est du reste confirmée par les raisons les plus fortes. Ainsi, au rapport de Diodore de Sicile (3), il s'était conservé chez les Ethiopiens une tradition qui disait que le royaume d'Egypte devait sa fondation à leur pays. Et Diodore ajoute que les Ethiopiens pour prouver cette prétention, invoquaient le grand nombre de coutumes et d'usages qui étaient les mêmes chez les Egyptiens et chez eux. D'autre part, la conformation corporelle des Egyptiens atteste l'origine cuschite de ce peuple. La masse des anciens Egyptiens étaient noirs et avaient les cheveux crépus. Aeschyle les nomme *sombres de couleur*, et les compare aux Indiens et aux Ethiopiens; et Hérodote attribue aux Colchidiens, descendants des Egyptiens, un teint noir et des cheveux laineux (4).

(1) Knobel. — (2) XXIX, 14. — (3) Biblioth. III, 3. — (4) Knobel.

Mais les Egyptiens se distinguaient, en un point essentiel, des Cuschites, leurs proches parents. Nous avons fait voir plus haut, que ces derniers, pendant leur séjour parmi les Sémites d'Arabie, avaient adopté des langues sémitiques. Il n'en fut pas de même des Egyptiens. La vieille langue de ce peuple, ainsi que le cophte, qui en provient, diffèrent fondamentalement, pour la construction et pour les radicaux, des langues sémitiques, aussi bien que des langues japhétiques ou européennes.

Comment donc, peut-on expliquer que, de deux peuples issus d'une même race, comme le prouve non-seulement la généalogie des fils de Noé, mais encore leur conformation corporelle, l'un ait conservé sa langue primitive, et que l'autre l'ait échangée contre un dialecte étranger ? Je ne vois qu'une solution à cette énigme, c'est que, si les Cuschites, pendant leur migration de l'est à l'ouest, séjournèrent longtemps parmi les Sémites d'Arabie et se confondirent avec eux, le même trajet, pour la race égyptienne, doit avoir été proportionnellement rapide, et exécuté, par conséquent, sans mélange important avec des éléments étrangers. D'autres raisons, du reste, conduisent également à la même supposition. Ainsi, par exemple, ou il faut accuser de mensonge tous les récits des Orientaux, des Grecs et des Romains au sujet des Egyptiens, ou l'Egypte fut le siége du plus ancien Etat civilisé du monde occidental ; ce qui revient à dire, que les Egyptiens doivent, entre tous les autres peuples, avoir eu les premiers des demeures fixes.

Dans les siècles postérieurs, lorsque les Egyptiens commencent à être connus des Grecs, ils apparaissent comme une race une et isolée des autres. Mais, dans les temps primitifs, il n'en était pas ainsi. Il existe, en effet, parmi eux, des traces antiques, mais cependant certaines, de différences essentielles, relatives, non-seulement à la forme du gouverne-

(1) Knobel.

ment, à la religion, aux usages, mais encore à la couleur de la peau, à la configuration du crâne. Les desseins de figures humaines qu'on trouve sur les anciens monuments de ce pays, ainsi que la découverte des momies, prouvent que, parmi les Egyptiens, les uns ressemblaient aux nègres, tandis que d'autres, par leur physionomie, se rapprochaient de la race caucasienne (1). La couleur de la peau, en particulier, était différente. Les prêtres et les guerriers, c'est-à-dire les classes les plus élevées, doivent avoir eu le teint plus clair, tandis que le petit peuple était d'autant plus noir qu'il était plus rapproché de la Nubie. C'est qu'en Egypte régnait le régime des castes, dont Diodore attribue l'établissement au premier roi du pays. Les anciens ne s'accordent pas sur le nombre de ces castes. Strabon en nomme trois ; Diodore, cinq ; Platon, six ; Hérodote, sept. Or, assurément, la distinction des castes tient à des différences originaires de race. Ajoutons que, d'après Manéthon, il existait en Egypte, dans les temps les plus anciens, plusieurs royaumes à côté les uns des autres. Le prophète Isaïe parle aussi (19, 2, 13) de plusieurs royaumes et de plusieurs races en Egypte. D'après Dion Cassius, ils étaient divisés, entre eux, par rapport à une foule d'objets de leur culte, et ils se faisaient la guerre les uns aux autres pour les objets de leur croyance, Aussi, d'après Hérodote, ils n'adoraient régulièrement qu'Isis et Osiris, tandis que leurs autres dieux ne recevaient pas un culte constant. Ils différaient de même, entre eux, quant aux rites de leur culte ; ainsi, par exemple, ceux de Mendès immolaient des brebis et jamais des chèvres, tandis que les Thébains faisaient tout le contraire.

Tous ces faits ne permettent pas de douter que le peuple égyptien ne se soit, très-anciennement, composé de différentes races. Le tableau généalogique des Noachides nous fournit, du reste, de nouveaux éclaircissements à ce sujet. Il énumère sept fils de Mizraïm, savoir : *Ludim, Anamim, Lehabim,*

(1) Knobel.

Naptuchim, *Patrusim, Kasluchim* et *Kaphtorim*. Occupons-nous d'abord du premier ou de la première tribu.

Il est souvent fait mention des *Ludim,* dans l'Ancien Testament, et toujours, ils y sont représentés comme une race guerrière, qui se trouvait au service des Egyptiens à côté des Ethiopiens et des Libyens (Jérém. 46, 9. Ezéch. 30, 5.). Ils doivent donc avoir été étroitement liés avec l'Egypte, et cependant, distincts du peuple égyptien proprement dit. Quelles pouvaient donc être les relations qui existaient entre eux? *Ludim* est, en hébreu, un nom pluriel qui, au singulier, fait *Lud*. Rappelons-nous, maintenant, que le quatrième fils de Sem, chef d'une des races sémitiques, portait aussi ce nom. Or, si l'on prend pour guide la ressemblance des noms, qui ne trompe presque jamais, on peut en conclure que *Ludim* désigne un peuple mélangé d'Egyptiens et d'Arabes, lequel, selon toute vraisemblance, pourrait bien avoir habité sur la frontière orientale de l'Egypte, du côté de l'Arabie.

Mais est-il fait mention quelque part ailleurs d'une race ainsi mélangée? Sans doute : Ptolémée (1) cite, sur le territoire situé entre le Nil et le golfe Arabique, un peuple qu'il appelle *Arabægyptii,* c'est-à-dire mélange d'Arabes et d'Egyptiens. En outre, le même auteur, d'accord en cela avec d'autres écrivains grecs, et avec des documents égyptiens, nous apprend que le dernier district égyptien du côté du nord-est, s'appelait νόμος Αραβίας (le nome arabique). Or, c'est précisément dans ce *nome* que les anciens traducteurs des sources hébraïques, placent le fils aîné de Mizraïm. Le targum de Jonathan rend le *Ludim* de la Genèse par *Neutaeens*. Or, ce nom était celui des habitants du district de *Neut,* qui, au témoignage de Ptolémée, se trouvait dans le Delta du nord-est, et était occupé, d'après Hérodote, par la race guerrière de l'Egypte. L'Arabe *Saadiah,* traduit *Ludim* par *Tenisites,* ce qui

(1) Knobel. Id. pour ce qui suit.

revient à la même conclusion ; car *Tenisis* était, à côté de Neut, un district du nord-est de l'Egypte.

Le témoignage d'Hérodote, d'après lequel la caste guerrière du peuple était spécialement établie au nord-est de l'Egypte, concorde parfaitement avec celui des prophètes hébreux, qui signalent les Ludim comme les hommes de guerre de l'Egypte. Il est, en outre, facile de montrer quelle fut la cause de ces relations des Ludim avec les Egyptiens. Nous avons vu plus haut que, d'après Manéthon et l'ancienne tradition arabe, la race arabe et sémitique de Lud régna autrefois en Egypte pendant 500 ans, sous le nom de Hyksos, ou rois pasteurs, et qu'ensuite ils furent expulsés par les indigènes. Mais sans doute qu'ils ne sortirent pas tous alors de l'Egypte et qu'il en resta un certain nombre, lesquels se mirent au service des Egyptiens. Or, selon moi, ceux qui restèrent, sont les Ludim de la généalogie des Noachides.

Le troisième fils de Mizraïm s'appelle *Lehabim,* להבים. En hébreu, surtout dans le corps des mots, la lettre *heh* s'échange souvent avec le *vau,* dont on se sert pour marquer les voyelles *o* et *u.* Lehabim est par conséquent la même chose que *Lubim* לובים, dont il est fait plusieurs fois mention dans l'Ancien Testament (2 Parall. XII. 3. XVI. 8. XI. 43), comme de troupes appartenant à l'Egypte. La signification du mot est tout-à-fait certaine; il sert à désigner une partie du peuple libyen. En effet, la langue hébraïque emploie, pour désigner les Libyens libres et indépendants, le mot *Phut,* comme je le montrerai plus loin ; tandis qu'elle ne donne le nom de *Lub* qu'aux Libyens qui habitaient sur les frontières de l'Egypte et qui étaient au service des Pharaons (1). Pour tout le reste, il en est des Leabim ou Lubim précisément comme des Ludim, à cette seule différence près, que les Lubim étaient à moitié Libyens d'origine et habitaient la frontière de l'ouest,

(1) Knobel.

tandis que, au contraire, les Ludim demeuraient à la frontière de l'est et provenaient, en partie, du sang arabe. Le pays situé à l'ouest de la branche canopique du Nil, où se trouve Alexandrie, bien qu'appartenant à l'Egypte, était compté par les anciens comme faisant partie de la Libye, et il en portait le nom. L'avant dernier nome ou district situé de ce côté s'appelait, au rapport de Ptolémée, *Nomos Libya*. Là, vivait une race formée d'un mélange d'Egyptiens et de Libyens, que Pline (1), Méla (2), Ptolémée (3) appellent *Liby-égyptiens*. Ce sont ces Liby-égyptiens qu'il faut entendre par les Leabim ou Lubim de la généalogie des Noachides.

Entre les Ludim qui protégeaient le royaume au nord-est, et les Lubim qui le défendaient au nord-ouest, la généalogie des Noachides place, au milieu, *Anamim,* second fils de Mizraïm. Selon toutes les apparences, il s'agit, sous ce nom, des habitants du Delta. Au dire de Strabon, on donnait spécialement au territoire situé entre les différents bras du Nil, le nom de *Bas-pays* ἡ Κάτω χῶρα. Or, d'après la grammaire de Champollion, ce nom, en égyptien, avait le son de *sanemit*, auquel, selon toute apparence, le nom d'Anamim n'est pas étranger. En effet, les Septante traduisent par *Anemet*; et les traducteurs plus récents de la Bible, entendent le mot Anamim du territoire septentrional de l'Egypte, entre les frontières de l'est et de l'ouest (4).

Le nom du quatrième fils de Mizraïm, *Naptuchim,* désigne la moyenne Egypte. Memphis, qui en est la capitale, était avec le territoire environnant, spécialement consacré au service du dieu Ptach, et s'appelle, pour ce motif, dans la langue hiéroglyphique, *demeure de Ptàch.* La langue égyptienne a un article possessif, *na,* qui marque la possession et se place avant le substantif. *Naptach,* par conséquent, signifie la même chose que *οιτοῦ φθᾶ*, le peuple appartenant à Ptah.

(1) *Histor.*, V, 8. — (2) *Geogr.*, I, 4. — (3) *Geogr.*, IV, 5. 26.
(4) Preuves dans Knobel.

Que si, transportant ce mot dans la langue hébraïque, on lui donne la marque du pluriel, ou aura *Naphtachim* ou *Naphtuchim*. Memphis fut longtemps le siége des rois pasteurs sémitiques, et c'est là, sans doute, la raison pour laquelle il se sera formé, en cet endroit, une tribu particulière (1).

Patrusim, le nom du cinquième fils de Mizraïm, a, certaitainement, du rapport avec *Patros*, qu'Ezéchiel désigne comme le pays d'origine ou la plus ancienne demeure du peuple égyptien. C'est donc de la Haute-Egypte qu'il est ici question. En égyptien et en cophte, *Raes* signifie midi, *Petraes* le pays du midi ou l'Egypte méridionale (2).

Les cinq fils de Mizraïm, dont il a été fait mention jusqu'à présent, comprenant toute la population de l'Egypte proprement dite, il faudra chercher ailleurs ses deux autres fils : *Casluchim* et *Caphthorim*. Or, à partir de l'embouchure orientale ou pélusiaque du Nil, s'étendait, du côté de la Palestine, un espace de pays désert, mais cependant habitable, lequel, au rapport de Ptolémée, était compté comme faisant partie de l'Egypte et s'appelait *Casiotis*. Il y avait sur ce territoire, des endroits qui portaient les noms de *Casium* et de *Pentaschœnus*, et une montagne de sable appelée *Casique,* qui séparait l'Egypte de la Syrie. Strabon, en décrivant cette montagne, la représente comme une suite de monticules de sable aride, où il fait une chaleur presque insupportable ; et cependant, ce pays était habité et se distinguait même par ses tissus. Les Κασιανὰ ὑφάσματα et les Κασιωτικὰ ἱμάτια, avaient beaucoup de renom. Et bien, c'est dans cet espace de pays que demeuraient d'abord les *Casluchim,* ou, au singulier, Kasluch. Ce nom, en effet, est composé de *Kas,* qui, en égyptien, signifie montagne, et de *Lock,* qui veut dire sécheresse, aridité. Cette expression revient donc à celle de *montagne aride;* cela s'accorde, d'ailleurs, très-bien avec ce qui est dit dans la généalogie des Noachides, que les Philis-

(1) Knobel. — (2) Ibid.

tins émigrèrent du pays des Kasluchim ou de la Casiotis dans leur patrie postérieure. Lors de l'expulsion des Hyksos, le même sort, paraît-il, les atteignit aussi, et ils durent abandonner les demeures primitives qu'ils occupaient sur la frontière d'Egypte, pour passer dans la Syrie, qui l'avoisine. Un ancien targum traduit le *Caluschim* de la généalogie des peuples, par *Pentaschœnœens,* ce qui revient au même ; car, comme nous l'avons vu plus haut, Pentaschœnus appartenait à la Casiotis (1).

D'autre part, les anciens écrivains grecs et latins, tels que Hérodote, Pindare, Strabon, Denys le navigateur, Ammien Marcellin, disent unanimement que les Egyptiens envoyèrent de très-bonne heure des colonies dans des pays lointains, particulièrement en Colchide, sur la côte orientale de la mer Noire. Hérodote prouve même, en qualité de témoin oculaire, l'origine égyptienne des Colchidiens, par la noirceur de leur teint, leurs cheveux crépus, la ressemblance des langages, ainsi que de plusieurs usages, tels que, par exemple, la circoncision, etc., usages communs aux Colchidiens et aux Egyptiens et à d'autres peuples de la race de Cham, et enfin, par la ressemblance d'un grand nombre d'industries, telles que la manière de préparer le chanvre et de faire des tissus de lin. Strabon, à son tour, remarque expressément que la toile de Colchide, qui jouit d'une renommée si antique, ressemble à la toile égyptienne ; et il ajoute que c'est une preuve de la parenté des Colchidiens et des Egyptiens. En un mot, pour nier que les Colchidiens soient une colonie égytienne, il faudrait renverser complétement l'autorité des anciens historiens. Depuis longtemps, en outre, on a fait remarquer le rapport qui existe entre les noms de *Casloch* et de *Colch.* Les lettres radicales sont les mêmes, il ne manque dans le dernier que la lettre *s,* que beaucoup de langues omettent dans les compositions de mots, par raison d'euphonie.

(1) Knobel.

Mais les Egyptiens ne pouvaient guère réclamer la Colchide, qui est si éloignée d'eux, s'ils n'avaient en leur possession des intermédiaires propres à faciliter la liaison de leur pays avec la mer Noire ; et si l'on admet en fait que la Colchide est une colonie égyptienne, il est indispensable d'admettre également que les Egyptiens avaient aussi des possessions dans la mer de Grèce.

Eh bien, l'histoire est d'accord avec ces suppositions. Parmi les plus anciennes traditions historiques, se trouvent celles de *Cécrops* et de *Danaüs*. A l'époque où les Ioniens s'appelaient encore Pélasges et n'habitaient pas encore l'Attique, d'anciens poètes et historiens font régner Cécrops sur le pays qui reçut plus tard les noms d'Attique et de Béotie. Ce Cécrops partagea le peuple en douze tribus, introduisit le culte des dieux et le mariage ; et de son nom, les habitants furent appelés *Crécopides,* l'Attique, *Crécopia,* et la citadelle d'Athènes fondée par lui, *Cécropis*. Cécrops lui-même, comme Platon semble l'indiquer, doit être venu dans ce pays avec une colonie d'Egyptiens. Or, je suis persuadé qu'il y a quelque chose de vrai au fond de cette tradition ; car, si elle n'avait pas l'histoire pour fondement, il serait impossible que les Grecs fussent venus d'eux-mêmes à la pensée de relations semblables entre l'Egypte et Athènes.

La tradition qui concerne *Danaüs* est encore plus accréditée. Elle dit que Danaüs amena d'Egypte une colonie dans le Péloponnèse, s'établit à Argos, y parvint au pouvoir suprême, et bâtit la citadelle de cette ville, ainsi qu'un sanctuaire en l'honneur d'Apollon. C'est de lui qu'Argos est appelé par Pindare, Δαναοῦπόλις, et que les Argiens et en général les Péloponnésiens, portaient le nom de *Danaens*. Enfin, d'après le témoignage d'Hérodote, les femmes du Péloponnèse apprirent certains usages des filles de Danaüs ; et cet historien dit encore que Danaüs, pour venir d'Egypte en Grèce, passa par l'île de Rhodes.

Cette donnée désigne les îles (grecques) : La généalogie

des Noachides nous y conduit également. Il nous reste à parler du septième fils de Mizraïm, savoir de *Caphtor*. Si l'on combine ensemble les différents passages de l'Ancien Testament où il est parlé de Caphtor, on en conclut avec assez de certitude, que ce nom désigne l'île de Crète, qui doit aussi avoir été la plus ancienne possession des Egyptiens en dehors de leur pays. D'autres données encore viennent ici à l'appui de la tradition hébraïque. Strabon (1) et Pline (2) citent en Crète une ville appelée *Aptera,* dont le nom rappelle celui de *Caphtor*. Diodore de Sicile rapporte ensuite, comme une ancienne tradition crétoise, qu'*Ammum,* souverain de Libye, expulsé par les Titans, passa dans l'île maintenant appelée *Créta,* y épousa *Créta,* et donna le nom de sa femme à cette île, dont il devint le souverain. Or, le dieu *Ammun* est un ancien symbole de l'Egypte (3).

Mais en voilà assez sur Mizraïm et sa postérité. N'oublions pas que, d'après de très-anciennes traditions, des émigrants égyptiens occupèrent l'île de Crète, Argos, l'Attique, la Béotie et la Colchide. C'est un fait qui sert beaucoup à l'éclaircissement des commencements de l'histoire grecque.

Le troisième fils de Cham s'appelle *Put* ou *Phut*. La signification de ce nom est certaine (4); il désigne le grand peuple des Libyens, qui habitaient le nord de l'Afrique depuis les frontières d'Egypte jusqu'aux colonnes d'Hercule. Le mot *Put*, par sa racine, est parent du mot égyptien *Pit, Paet,* qui signifie un *arc*. Les Libyens, en effet, sont de bons archers, et cette aptitude à tirer l'arc leur aura fait donner ce nom, de la même manière que les Scythes du Nord ont reçu le leur. Les Septante, ainsi que Josèphe, traduisent *Put* par Libyens. Josèphe remarque même, qu'il y a dans le pays des Maures un fleuve, que la plupart des historiens mentionnent sous le nom de *Phut* et qui a donné son nom à la contrée dans la

(1) *Géogr.,* X. — (2) *Hist. nat.* IV, 12. — (3) Preuves dans Knobel.
(4) Preuves ibid.

langue du pays. Ce qu'il dit est exact : Pline et Ptolémée placent dans la Mauritanie occidentale un fleuve appelé *Fut*, qui se jette dans l'Océan atlantique. Les Berbers modernes de l'Afrique sont des descendants des anciens Libyens : leur langue, comme l'ancien égyptien, n'est proprement ni sémitique ni japhétique : elle a sa terminologie à part, mais par la construction des formes, elle se rapproche des langues sémitiques (1). Il faut donc admettre qu'elle a subi de fortes influences sémitiques ; et cela s'accorde du reste avec l'histoire.

En effet, j'ai montré plus haut que, d'après l'ancienne tradition arabe, les Lud de la race de Sem ne régnèrent pas seulement en Egypte, sous le nom de Hyksos, mais qu'ils inondèrent en même temps le nord de l'Afrique. D'autre part des tribus japhétiques pénétrèrent aussi de bonne heure dans le nord de l'Afrique et se mêlèrent aux Libyens. C'est ce que prouve le passage de Salluste cité précédemment, et d'après lequel des Arméniens, c'est-à-dire, des Ligures et des Ibères, passèrent d'Espagne en Afrique, et, par leur mélange avec les Libyens, donnèrent naissance à la nation des Maures. Pline (2) cite à son tour dans le nord-ouest de l'Afrique, le peuple des *Pharusiens* comme descendant des Perses ; et c'est probablement du même peuple que veut parler le prophète Ezéchiel, dans sa prophétie contre Tyr, lorsqu'il dit que les Tyriens auront pour auxiliaires les *Pharas* (3).

Passons maintenant au quatrième et dernier fils de Cham. La signification du nom de *Canaan* est également certaine. Comme nom de pays, *Canaan*, dans le sens le plus large, comprend le territoire situé entre la mer Méditerranée et le Jourdain avec les lacs que ce fleuve traverse, pays borné au nord par la Syrie supérieure et au sud par l'Arabie. Mais dans un sens plus restreint, il ne comprend que le rivage de la mer (4).

(1) Preuves dans Knobel. — (2) *Hist. nat.* V, 8.
(3) Ezéch. XXVII. 10. — (4) Preuves dans Knobel.

Telle est la signification de ce nom quant à l'espace qu'il représente. Mais de même que tous les autres noms de la généalogie noachide, il désigne en même temps un peuple, savoir, celui que les Hébreux appelaient *Canaanites* (Chananéens), et les Grecs et les Romains, *Phéniciens*. Enfin, au point de vue linguistique, le nom de *Canaan* vient de la racine hébraïque כנע, Cânâh, qui signifie placer bas, coucher; et le sens originaire de ce mot est celui de *plaine, lieu bas, rivage de la mer*.

Le nom de Canaan ne resta pas absolument inconnu aux Grecs : c'est ce qui ressort de plusieurs passages, où il est dit que les Phéniciens portaient autrefois le nom de *Chena*, ou que ce pays avait eu anciennement le nom de ὀχνᾶ. Or, les mots אוֹר כנע (ôr chenâ) signifient en hébreu *rivage de l'abaissement, du lieu bas,* contrée basse (1). Dans l'origine, Canaan était une portion du territoire de la race de Sem; or, comme les Canaanites, d'après la généalogie des enfants de Noé, sont des descendants de Cham, il faut les considérer comme venus du dehors, comme des étrangers établis sur un sol envahi par eux. Mais en ce cas, d'où étaient-ils venus? D'après Moyse, ils étaient sortis, sans aucun doute, de ces mêmes contrées où nous avons trouvé les plus anciennes demeures des Chamites, des bords de l'Indus et de la Perse maritime. Or, ici encore, la tradition et l'histoire grecque sont dans le plus parfait accord avec les données du premier livre de Moyse. Les mythes helléniques font venir *Phénix* ou *Canaan*, le père des Phéniciens, de la Babylonie. Ils n'en parlent pas tous, il est vrai, de la même manière (2). Ainsi, tantôt *Phénix* est fils d'Agénor qui, de son côté, descendait de Neptune et de Libye, avait pour frère Bélus et pour neveux Danaüs et Egyptus; tantôt il est donné pour fils d'Agénor, frère de Cadmus, beau-frère d'Egyptus et de Danaüs; tantôt enfin, il est parlé d'un *Chanaan*, fils de Bélus, et qui aurait

(1) Preuves dans Knobel. — (2) Ibid.

été père de Cham et de Mestraïm. Mais, toutes ces traditions, malgré leurs différences, font toutefois ressortir, comme on voit, non-seulement l'origine chamitique ou orientale du peuple canaanite, mais encore sa proche parenté avec les Egyptiens. Quant à la vérité toute simple, elle se trouve dans Hérodote, (1) qui rapporte que, au dire des Phéniciens eux-mêmes, ainsi qu'au témoignage des Perses instruits dans l'histoire, les Phéniciens, de temps immémorial, avaient habité près du golfe Persique, d'où ils étaient ensuite venus plus tard dans le pays qu'ils occupaient sur la côte de Syrie.

Pendant leur émigration des contrées voisines de la mer des Indes, à travers le pays des Sémites, vers leur nouvelle patrie, ou peut-être après leur établissement dans leurs nouvelles demeures, il arriva aux Cananéens ce qui était arrivé aux Cuschites en Arabie. Entourés de populations sémitiques, ils ne purent conserver leur langue primitive, mais ils l'échangèrent contre la langue de leur nouvelle patrie. En effet, la langue du peuple marchand de la Phénicie, ainsi que celle des Carthaginois, leurs descendants, de laquelle il nous est parvenu quelques fragments dans des inscriptions, était une langue sémitique et assez rapprochée de l'hébreu : cependant elle contient des éléments qui ne peuvent s'expliquer à l'aide du vocabulaire sémitique, et qui, selon toute apparence, appartiennent à l'origine chamite des Canaanites (2). Ce serait à tort qu'un tel échange de langues nous paraîtrait étrange : la même chose n'est-elle pas arrivée à plusieurs tribus germaniques : aux Langobards en Italie, aux Goths en Espagne, aux Francs dans les Gaules, et aux Slaves en Grèce?

Mais les Canaanites trahissent encore autrement, que par ces faibles restes de leur langue primitive, leur origine chamite. On sait que les Grecs leur donnent le nom de φοινίκες. Or, que signifie ce nom? Il signifie entre autres chose *palme,* et plusieurs écrivains prétendent que les Grecs

(1) *Hist.* l. VII. 89. — (2) Knobel.

appelèrent cette contrée *Pays des palmiers* φοινίκη, parce que cet arbre croissait en abondance sur le rivage de la Phénicie. Mais plus d'un motif concluant s'oppose à cette explication. D'abord, il n'est pas vrai de dire que la Phénicie se distinguât par le grand nombre de ses palmiers; elle en avait, sans doute, mais pas extraordinairement, tandis que d'autres pays, qui possèdent réellement des palmiers en abondance, n'ont pas reçu des Grecs leur nom de cette circonstance particulière. En second lieu, celui qui fait venir le nom de *Phénicien* de *palmier,* doit supposer que les anciens Grecs apprirent à connaître le peuple phénicien dans sa propre patrie; car, il fallait voir ce pays pour lui donner ce nom. Or, cette supposition est contraire à l'histoire : Les Phéniciens visitèrent beaucoup plus tôt l'Hellade que les Hellènes la Phénicie; les Canaanites, en effet, étaient par excellence les grands navigateurs et marchands de l'antiquité; ils visitaient tous les rivages, et longtemps déjà avant la guerre de Troie, ils fondèrent des établissements sur le sol grec. En troisième lieu, *palmier* n'est qu'une signification dérivée du mot φοινιξ. Homère emploie ce mot pour désigner le *brun sombre* et c'est là la signification primitive dont les autres ont été déduites. La couleur sombre du palmier lui fit donner le nom de φοίνιξ, et c'est aussi la même qualité qui fut cause que les Canaanites reçurent des Grecs le nom de φοίνικες; car leur teint brun et sombre, doit, surtout dans les anciens temps, avoir accusé fortement leur origine chamitique. Cette expression n'est d'ailleurs pas la seule employée dans ce sens : des géographes grecs donnent aux tribus chamitiques du sud de l'Arabie le nom d'Erythréens : c'est une seconde expression pour rendre la même idée. La mer Rouge elle-même n'a pas été ainsi appelée parce qu'elle est rouge; car elle n'a pas cette couleur; mais parce que les tribus qui habitent ses rivages ont le teint d'un brun obscur.

La généalogie des Noachides énumère onze fils de Canaan, savoir : *Sidon, Heth, Jebusi, Amori, Girgasi, Hewi, Arki,*

Sini, Arvadi, Zemari, Hamathi. C'est avec raison que Sidon est placé en tête, car cette ville si renommée dans l'antiquité, était, selon les dires unanimes des Orientaux, des Grecs et des Romains, le plus ancien établissement des Phéniciens (1). Quant aux noms des autres fils de Canaan, ils désignent des villes ou de petites tribus qui se retrouvent sans trop de peine en Phénicie. Par les *Chetites ou Héthites* on comprend les Tyriens; *Arki* est la ville d'Arka, *Sini,* celle de Sina, dans les montagnes; *Zemari,* celle de Simyra; *Arvad* est Aradus; *Hamathi,* la ville encore existante de Hamah; enfin *Hevi, Girgasi, Jebusi, Amori,* sont des tribus connues de l'ancien pays de Canaan.

Les Phéniciens, peuple par lui-même peu considérable, ont acquis par leur commerce et par les nombreuses colonies qu'ils fondèrent sur les divers rivages de la Méditerranée, une grande importance dans l'histoire du monde. Les établissements qu'ils fondèrent dans l'intérêt de leur commerce, furent précédés par des émigrations de diverses parties de leur population, émigrations qui paraissent avoir eu lieu dans les temps les plus reculés, avant qu'ils eussent encore fondé en Phénicie un gouvernement solide.

Plusieurs écrivains anciens, tels qu'Hérodote et Thucydide, ainsi que d'autres plus récents, attestent que les Phéniciens s'établirent de bonne heure en Chypre, en Crète, et sur les côtes de l'Asie-Mineure, en Cilicie, en Lycie, soit seuls, soit mêlés çà et là, avec des Cariens. Mais ce qui est plus important que ces colonies fondées dans la mer Egée, c'est l'émigration très-ancienne des Phéniciens au cœur de la Grèce, en Béotie. Cet événement se rattache au nom mythologique de *Cadmus.* Ainsi, Hérodote (2) raconte que le Tyrien Cadmus, à la tête d'une troupe de Phéniciens, s'établit dans le pays, qui reçut de lui le nom de *Cadméen,* et qui fut plus tard appelé Béotie; que ce Cadmus apporta beaucoup d'arts utiles

(1) Preuves dans Knobel. — (2) *Hist.* 1, 57, etc.

aux peuples grossiers qui habitaient alors la Grèce, en particulier, celui de l'écriture alphabétique; que ces caractères furent appelés par les anciens Grecs caractères *phéniciens,* mais qu'avec le temps ils changèrent de forme et prirent celle que l'alphabet grec a conservée plus tard. Pour preuve de la vérité de ce qu'il avance, cet historien ajoute qu'il a vu lui-même, dans un temple de Thèbes, des dons consacrés aux dieux qui portaient des inscriptions en vieux phénicien. Il est impossible de ne pas admettre ce que dit à ce sujet le père de l'histoire, car son témoignage est confirmé non-seulement par celui d'autres écrivains de nom, ou pour parler plus exactement, par celui de toute l'ancienne Grèce, mais encore par plusieurs autres monuments. Ainsi, dans plusieurs parties de la Grèce, surtout en Béotie, il existait depuis les temps les plus reculés des cultes religieux, par exemple, celui des Cabires, qui appartenaient originairement à la Phénicie, et qui doivent avoir été importés de ce pays dans celui des Hellènes. Or, ce fait oblige à conclure qu'il s'était fait anciennement des émigrations du pays de Canaan en Grèce. Enfin, une autre preuve, et elle est frappante, nous est fournie par le nom même de *Cadmus* qui ne s'explique par aucun radical grec, et qui vient très-vraisemblablement du mot hébréo-phénicien קדם (kêdem) qui signifie *orient.* Cadmus est l'*homme de l'Orient,* qui se dirigea vers l'ouest à la tête d'une colonie phénicienne.

Jetons maintenant un regard sur le chemin que nous avons parcouru. En scrutant l'histoire primitive des Egyptiens et des Phéniciens, nous avons découvert que la race de Cham, par deux de ses branches, Mizraïm et Canaan, a, dès l'antiquité la plus reculée, fondé des colonies sur le sol de la Grèce, ou dans des pays qui furent de bonne heure en relation avec la Grèce. Ces colonies sont : 1° pour Mizraïm, *Caphtor,* en Crète; *Danaüs,* dans le Péloponnèse; *Cécrops,* dans l'Attique; *Casloch*, en Colchide; 2° pour Canaan, *Cadmus,* à Thèbe. Or, comme non-seulement dans le pays d'où ces colonies étaient

venues, Mizraïm et Canaan, c'est-à-dire les Egyptiens et les Phéniciens, étaient limitrophes et avaient entre eux d'intimes et très-anciennes relations, mais que de plus, la colonie canaanite de Cadmus se fixa immédiatement auprès de Cécrops, colonie mizraïmite, il est d'une haute vraisemblance que l'entreprise cadméenne et celle de Cécrops eurent un principe commun.

Art. V. — LACUNE DANS LA GÉNÉALOGIE DES PEUPLES DU CÔTÉ DE L'ORIENT. PREUVE QUE L'INDE ÉTAIT, DÈS LE XIIe SIÈCLE, CONNUE DANS L'ASIE OCCIDENTALE ET EN GRÈCE.

Nous avons parcouru tout le vaste domaine de la table généalogique des Noachides. Ce document historique d'un prix inestimable, a été pour nous comme un phare qui nous nous a dirigés sûrement au milieu des obscurités du commencement de l'histoire primitive des peuples.

Toutefois, sous le rapport de l'espace, il y a vers le sud-est une lacune dans cette généalogie. En conservant la direction de l'ouest à l'est, que nous avons suivie depuis l'Espagne, qui a été notre point de départ, nous avons pour limite extrême des établissements des Japhétides, la Médie, habitée, comme nous l'avons dit, par une partie de la grande nation des Ariens. A l'est, les demeures primitives des Mèdes sont bornées par les plus hautes montagnes de l'Asie, la chaîne des Alpes indiennes, au-delà de laquelle habitent plus loin vers l'orient, deux anciens peuples civilisés, les Indiens et les Chinois. La limite extrême du territoire sémitique ne s'étend pas aussi loin à l'est que celui des Japhétides.

Quant à la troisième race, celle de Cham, nous avons pu poursuivre ses frontières les plus reculées vers l'orient jusque près de l'Indus. Mais au-delà de ces limites, commence le

territoire des Indiens et des Chinois, les deux peuples que nous venons d'indiquer comme voisins de la frontière japhétique à l'orient. La généalogie des peuples ne dit rien des Indiens ni des Chinois, du moins sous un nom propre qui les désigne spécialement; mais cette lacune est, jusqu'à certain point, comblée par d'autres sources antiques.

A partir du XIIe siècle avant Jésus-Christ, l'Inde était non-seulement connue des Sémites, des Chamites et des Japhétides du sud-est, mais elle était en outre en relation de commerce avec différents peuples de l'occident. Les livres sacrés des Juifs (1 Rois. IX, 28, X, 11, 22. — 2 Parall. VIII, 18, IX, 10), racontent que le roi Salomon, vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, envoya des ports iduméens d'Ezéongéber et d'Elath, sur le golfe Arabique, des vaisseaux à Ophir, et que ces vaisseaux, après une traversée de trois ans, en rapportèrent de l'or, des pierres précieuses, du bois de sandal, de l'ivoire, des singes et des paons.

Mais où faut-il chercher ce pays appelé *Ophir?* Ce nom alterne dans l'Ancien Testament avec celui d'*Uphas* (Jer. X, 9. Dan. X, 5), qui signifie mot à mot, *Côte-d'Or*. *Ophir* signifie donc à peu près la même chose, savoir : *Côte de la richesse* (1). La généralité de l'expression peut faire croire, il est vrai, et avec vraisemblance, que, dans la pensée des Hébreux, il pourrait bien y avoir eu plusieurs *Côtes-d'Or*. De plus, on ne peut guère disconvenir qu'il n'y ait eu en Arabie une contrée du nom d'*Ophir* ou *Côte-d'Or*. Mais est-ce bien de celle-là qu'il est ici question? Les vaisseaux furent trois ans en route (1 Rois. X, 22) avant d'être de retour : or, quelque grossière et imparfaite qu'on se représente la navigation chez les anciens, un laps de trois ans paraît néanmoins trop long, pour se rendre des ports susdits sur un point quelconque de l'Arabie et revenir au point de départ. Evidemment, le terme d'un pareil voyage doit être beaucoup plus éloigné.

(1) Knobel.

Ajoutez à cela que les Septante traduisent *Ophir* par *Sophara* ou *Sophir*, qui, en langue copte, était le nom de l'Inde (1). L'ancien traducteur arabe entend aussi ce nom de l'Inde, et il en est de même de Josèphe (2). Mais comment les Arabes et les Coptes en sont-ils venus à donner à l'Inde le nom de *Sophara?* Le géographe grec Ptolémée, donne à cette question une réponse concluante, lorsqu'il dit qu'il y avait une ancienne ville maritime, du nom de *Suphara,* sur la côte occidentale de l'Inde, ou la côte de Malabar, c'est-à-dire, du seul côté où les Arabes, les Hébreux et les Phéniciens pouvaient visiter ce pays lointain. Le nom de *Supara* s'explique, en outre, facilement à l'aide du sanscrit : il signifie littéralement *la belle côte* (3). Ne doit-on pas avouer dès lors que les raisons alléguées tendent à établir avec une haute vraisemblance, que l'Inde était le but de l'expédition envoyée à Ophir. Mais d'autres preuves tirées d'ailleurs élèvent cette probabilité jusqu'à une certitude complète.

Les vaisseaux d'Ophir en rapportèrent entre autres choses : 1° des bois, désignés par le mot hébreu, *Algumim* ou *Almugim.* Or, ce mot n'a aucune racine en hébreu, tandis qu'il s'explique facilement par le sanscrit. En effet, *muka* veut dire, en cette langue, *bois de sandal:* en le faisant précéder de l'article arabe *al,* et en lui donnant la terminaison du pluriel, on a *almugim,* c'est-à-dire l'expression du texte hébreu et dont la signification reste celle de *bois de sandal.* — Ces vaisseaux rapportèrent, en second lieu, des oiseaux de luxe, qui sont appelés, en hébreu, *tokuim* et par lesquels, sans aucun doute, il faut entendre des paons. Or, le nom malabare du paon est *togni,* mot qui répond à l'expression hébraïque. Ajoutez que la race des paons est d'origine indienne. Ils rapportèrent également de l'ivoire, en hébreu, שנהבים. (Schènehavim).

(1) Genesius, art. Ophir, Encyclop. d'Ersch et de Gruber.
(2) Antiquit., VIII, 16, 4.
(3) Benfey, art. Inde dans la même Encyclop.

Cette dénomination est composée du mot hébreu שֵׁן (Schén) qui signifie *dent*, et du mot étranger *havim* qui doit signifier *éléphant*. Or, d'où ce dernier mot pourrait-il venir, sinon du mot sanscrit *ibha*, éléphant? Enfin, une quatrième marchandise rapportée par ces vaisseaux, ce sont les singes, *koph*, dont le nom sanscrit est *capi* (1).

Mais ce ne fut pas seulement avec les juifs, ce fut aussi avec la Grèce que l'Inde, dès 1200 ans avant Jésus-Christ, eut des relations de commerce, dont, toutefois, les Phéniciens furent les médiateurs. Nous en avons pour garants deux espèces de marchandises, qu'Homère mentionne comme étant d'un usage fréquent et qui ne peuvent être venues aux Hellènes que des Indes. Ce poète, en effet, parle du fréquent emploi qu'on faisait de l'ivoire pour toutes sortes d'ornements. Le lit nuptial d'Ulysse, le trône de Pénélope en sont incrustés; le palais de Ménélas est resplendissant d'or, d'argent et d'ivoire; Homère décrit même une porte qui en est entièrement revêtue. On savait déjà l'art de le scier et de le tourner; et les femmes de Carie et de Méonie le coloraient en pourpre (2). Or, l'ivoire a, comme on sait, une double patrie, l'Inde et l'Afrique méridionale; et c'est de l'un de ces deux pays que doivent avoir été apportées chez les Grecs ces précieuses dents. Eh bien, l'origine de l'ivoire importé en Grèce est démontrée par son nom, ἐλέφας (éléphas): on y reconnaît l'indien *ibha* précédé de *el*, article phénicien-sémitique.

Homère parle, en second lieu, de l'étain; on l'employait à des ornements d'art, et on l'estimait presque à l'égal de l'or. Il y a sur le globe deux pays où l'étain se trouve en grande abondance; ce sont : la Grande-Bretagne et l'Inde orientale, d'où vient encore aujourd'hui dans le commerce, l'*étain* dit *de Banca*. Les Grecs devaient le recevoir de l'un de ces deux pays. Or, ce qui prouve encore pour l'origine

(1) Benfey et Gesenius. — (2) Benfey, etc.

indienne de l'étain employé en Grèce, c'est le nom de Κασσιτερος, que lui donne Homère, et qui revient à l'expression sanscrite *castira.* Bien plus, en sanscrit, l'étain s'appelle non-seulement *castira,* mais aussi *javanesta,* c'est-à-dire marchandise désirée par les Grecs (1).

On peut même indiquer la grande voie commerciale, par laquelle avait lieu, de temps immémorial, le commerce entre l'Inde et l'Occident. A l'entrée du golfe Arabique, s'élève, placée on ne peut plus heureusement pour le commerce entre l'orient et l'occident, une île entourée de plusieurs autres plus petites, et que les Grecs appelaient *île du Dioscoride.* Or, un ancien périple dit expressément que les habitants de cette île étaient en partie des Indiens. Il est d'ailleurs évident que, derrière cet étrange nom grec, doit se cacher quelque signification orientale. Déjà Bochart l'explique par le nom de *Diosocotra* encore usité aujourd'hui. Or, ce nom est une abréviation du mot sanscrit *Diupa Sukhatara,* qui signifie *île heureuse.* Un autre fait prouve, du reste, que c'est bien réellement de ce mot que vient celui de *Diosocotra.* Agatharchides, qui florissait vers l'an 200 avant Jésus-Christ, rapporte que les îles situées sur la côte méridionale de l'Arabie étaient appelées *îles heureuses ;* et Diodore de Sicile les désigne même comme une station, à l'usage des vaisseaux qui allaient de l'Afrique dans l'Inde et qui en revenaient.

Concluons : A l'époque où fut tracée la table généalogique des peuples, l'Inde n'était encore connue des Hébreux sous aucun nom particulier qui lui fût propre ; mais vers l'an 1200 avant Jésus-Christ, ce lointain pays fut mis, par l'intermédiaire des Phéniciens, en rapport avec l'occident hellénique, et, depuis l'an 1000, les juifs naviguèrent directement vers les rivages de l'Inde.

(1) Benfey, etc.

ART. VI. — HISTOIRE PRIMITIVE DES ARIENS SEPTENTRIONAUX ET MÉRIDIONAUX.

Hécatée, qui florissait environ un siècle avant Hérodote, est le premier d'entre les Grecs qui nous donne quelques renseignements sur l'Inde. Je reviendrai plus tard sur les données qu'il nous fournit. Toutefois, ce qu'en rapporte Hérodote lui-même a beaucoup plus de valeur : c'est avec cet historien que le jour commence à poindre dans l'histoire de l'Orient en général, et de l'Inde en particulier.

La presqu'île en-deçà du Gange, dont il est ici question, se divise naturellement en deux parties : le pays des montagnes, vers le sud, et le pays de plaine, vers le nord. Le premier est désigné en sanscrit par le mot *Dachina* ou *Daxinapada,* c'est-à-dire, territoire situé à droite ou vers le sud. Ce nom n'était pas inconnu aux Grecs. Le périple de la mer Rouge nomme la partie sud de l'Inde Δαχιναβάδησ, qui répond exactement à l'expression sanscrite citée plus haut (1). Aujourd'hui encore, on l'appelle *Dekan*. La seconde partie comprend la plaine profonde arrosée par les eaux de l'Indus et du Gange, et qui est bornée du côté du Thibet et de la Perse par les plus hautes montagnes de la terre. C'est cette plaine, avec ses barrières alpesques, qui porte spécialement le nom d'Indostan.

Ces deux parties principales du pays ne se distinguent pas uniquement par la nature du sol : aussi haut que remonte l'histoire, on voit le Dekan habité par des peuples dont la langue, l'origine, le teint, les distinguent essentiellement des habitants du nord (2). Hérodote n'a que des données obs-

(1) Lassen. *Indische altershumskunde*. I,78. — (2) Preuves, ibid. I,559.

cures sur l'Inde septentrionale ; mais il a une connaissance plus exacte de la partie méridionale. D'après ce qu'il en raconte (1), les Indiens sont le peuple le plus considérable de la terre : ils s'étendent très-loin vers l'Orient, mais ils se divisent en un grand nombre de tribus. Les unes sont nomades, les autres pas ; et il en est une qui demeure dans les marais sur les rives du torrent, c'est-à-dire, de l'Indus. A l'exception d'une tribu, qu'il désigne par le nom de *chercheurs d'or,* il leur attribue à toutes un teint noir comme la poix, et des mœurs grossières. A l'égard du premier point, il soutient, comme nous l'avons dit précédemment, que les Indiens ne se distinguent des Ethiopiens de l'Afrique, que par le langage et en ce qu'ils ont les cheveux lisses, à la différence des Africains qui les ont crépus. Parmi les tribus qu'il désigne par des noms particuliers, se trouve celle des *Calatiens,* nom qui s'explique sans peine par le sanscrit : en effet, *Kala* signifie *noir* (2). Quant aux mœurs des Indiens méridionaux, Hérodote dit qu'ils dévorent la viande crue, qu'ils tuent leurs vieillards et leurs malades, et qu'ils les mangent. Une des tribus auxquelles il attribue ces coutumes inhumaines, est appelée par lui les *Padéens,* nom qui s'explique également par le sanscrit *Padja,* qui signifie *mauvais,* et l'on donne ce nom aux castes inférieures et méprisées. En somme, les assertions d'Hérodote, quelques merveilleuses qu'elles semblent, méritent croyance. Aujourd'hui encore, les Indiens méridionaux sont noirs, et il se trouve encore parmi eux des anthropophages.

Du reste, cet historien ne limite nullement la race des Indiens noirs au pays situé au-delà de l'Indus ; au contraire, il dit que des populations semblables se trouvaient aussi établies sur le sol de l'empire persan, qui ne s'étendait que jusqu'à l'Indus, et qu'ils firent partie de l'expédition de Xerxès en Grèce. Ces Indiens noirs, soumis aux Perses, doivent avoir habité la

(1) *Hist.* III, 38, 94, V. 3. — (2) Lassen, loc. cit. 335.

Gédrosie, c'est-à-dire la partie des côtes située entre l'Indus et le golfe Persique (1), et cette circonstance ramène nos recherches sur un point que nous avons déjà touché auparavant. J'ai fait voir plus haut, que les peuples situés à l'angle oriental du golfe Persique, portaient le nom que la généalogie des Noachides donne au fils aîné de Cham, savoir celui de *Cus*. Il est, dès lors, de la plus haute vraisemblance, que les Indiens noirs du royaume de Perse, tiraient leur origine des peuples de même conformation corporelle, vivant au-delà de l'Indus.

Il n'en est pas de même des habitants du nord de l'Inde. Hérodote ne cite parmi eux que ceux qu'il appelle les *Chercheurs d'or,* et il ne parle pas de leur teint. Mais comme il dit expressément des Indiens méridionaux qu'ils sont noirs, on est autorisé à conclure ici de son silence qu'il n'a pas regardé comme noirs ceux qui sont plus au nord. A partir de l'époque d'Alexandre-le-Grand, les Grecs acquirent sur l'Inde des connaissances plus étendues, et qui, comparées aux données encore si insuffisantes fournies par Hérodote, doivent être considérées comme un progrès considérable. Or, au moment où l'on commence à posséder sur l'Inde ces connaissances plus exactes, les écrivains font aussi remarquer (2) que les Indiens méridionaux ressemblent pour le teint aux Ethiopiens, et ceux du nord aux Egyptiens. En Egypte, en effet, il y en avait beaucoup, surtout dans les classes élevées des villes, dont le teint était clair. Nous avons, du reste, le bonheur de posséder sur les Indiens du nord des documents très-anciens et nationaux.

Les Indiens du nord, dont la langue usuelle était le sanscrit, appellent leur pays *Arjavarta,* c'est-à-dire *royaume des Arja,* et se nomment eux-mêmes le peuple des *Arja* ou des *honorables*. Ce nom, en sanscrit, forme même une sorte d'antithèse avec tous les autres peuples, auxquels ils donnent le

(1) Lassen, loc. cit. 335. — (2) Knobel.

nom de *Mlekhas.* Cette même opposition existe aussi par rapport au langage : aussi haut que remontent les sources sanscrites, on y retrouve la distinction entre les langues *arja* et les langues *mlekha* (1). En outre, à côté de *mlekha* il existe encore une autre dénomination qui a le même sens, c'est celle de *barbara,* qui paraît surtout avoir été appliqué aux hommes de couleur noire, les Cuschites ou Ethiopiens. Il n'est pas besoin de dire que de ce dernier mot sanscrit est venu le *barbaros* des Grecs, qui est déjà connu d'Homère, et ne s'explique par aucune racine grecque (2).

La langue sanscrite, elle-même, nous fournit une très-forte preuve que les Arjas ont été originairement une race blanche comme les Perses et les Germains. La société indienne, comme je le montrerai plus loin, se divisa de bonne heure en corporations exclusives, que les Européens, suivant en cela l'exemple des Portugais, désignent par le nom de *castes.* Or, l'ancienne expression sanscrite qui signifie *caste,* c'est *varna,* qui signifie en même temps couleur (3). Ce fut donc par la couleur que se distinguèrent dans l'origine les différents castes de la population indienne. Et comme dès les temps les plus reculés, les castes inférieures et serves étaient certainement noires, il s'ensuit que les castes supérieures se distinguaient par la clarté de leur teint, c'est-à-dire par la blancheur de la peau. Aujourd'hui encore, dans le nord de l'Inde, il y en a beaucoup parmi les Bramines et les principaux du pays, qui ne le cèdent guère aux Européens pour la blancheur du teint. Toutefois, c'est là quelque chose d'exceptionnel et qui ne peut s'entendre de la généralité ; car, plus qu'en aucun autre pays, le cachet particulier de l'Inde est profondément empreint sur ceux qui l'habitent.

Un sol abondant, un air qui respire la volupté, l'ardeur brûlante du soleil, tout y tend sans cesse à faire disparaître

(1) Lassen, I, 5. — (2) Benfey, l. c. — Lassen, I, 885.
(3) Lassen, I, 408.

la blancheur du teint, à changer les Caucasiens en nègres. Il n'y a pas encore quatre siècles que les Portugais s'établirent dans l'Inde; et leurs descendants, issus de leur union avec des femmes indiennes, ressemblent aujourd'hui aux nègres pour la noirceur du teint. La même remarque a été faite par rapport aux habitants de l'Asie occidentale et septentrionale de la race caucasienne, qui vivent dans l'Inde depuis plusieurs générations : sans avoir même contracté des mariages avec des femmes indigènes, leurs enfants ont le teint aussi foncé que le reste des Indiens.

La conservation de la blancheur du teint dépend de plusieurs circonstances qu'il est possible d'indiquer. D'abord, plus le sol qu'on habite est élevé, plus l'air qu'on respire est pur, plus aussi, certainement, on conserve la blancheur du teint. Un des plateaux le plus élevés du globe est le Cachemir. Or, des voyageurs modernes (1) remarquent que, lorsqu'on y vient des vallées de l'Indostan, ce qui surprend le plus, c'est le carmin qui colore les joues de ses habitants, tandis que ceux des régions inférieures de l'Inde n'ont pas la moindre trace d'incarnat.

En second lieu, la manière de vivre influe peut-être encore davantage sur la couleur. Les familles qui, par état, sont obligées de s'exposer fréquemment à l'ardeur du soleil ou de labourer la terre, deviennent infailliblement noires. On a aussi observé que l'usage du pain de froment est plus propre à conserver la blancheur du teint, tandis que, dans les contrées où le riz est la nourriture quotidienne, la décoloration de la peau se fait plus rapidement. Toutefois, les causes indiquées ne suffisent pas, à beaucoup près, pour expliquer, d'une manière satisfaisante, les nuances de couleurs qui distinguent entre eux les habitants de l'Inde. Des influences secrètes et inconnues semblent y avoir la plus grande part.

(1) Lassen, 404.

Que, si le ciel de l'Inde, comme nous venons de le faire voir, est défavorable à la blancheur du teint, on peut en conclure, avec beaucoup de vraisemblance, que les *Arjas,* qui originairement étaient blancs et le sont encore aujourd'hui, du moins, pour une partie d'entre eux, proviennent d'un climat plus tempéré et plus septentrional. Toutefois, on ne trouve dans leurs plus anciennes traditions, aucune trace d'une pareille migration. De même que la plupart des anciens peuples de l'Europe, comme les Grecs, les Italiens, etc., les Arjas prétendent avoir, de tout temps, habité sur les rives de l'Indus et du Gange, ou, pour employer des expressions européennes bien connues, ils se prétendent *aborigènes* (aborigines) *αὐτόχθονες* enfants de leur propre pays. Si donc ils sont venus d'un autre pays dans l'Inde, cette immigration doit avoir eu lieu de très-bonne heure.

L'Italie est, comme on sait, séparée du nord de l'Europe par la ceinture des Alpes : on peut en dire autant, et avec plus de raison encore, de l'Indostan par rapport au nord de l'Asie. Les plus hautes montagnes de l'ancien monde le séparent de l'Asie septentrionale; et ce n'est qu'à l'embouchure de l'Indus qu'un chemin uni le relie à l'occident. C'est par cette route que les Cuschites, pressés par les Arjas, sortirent du pays. Si les Arjas sont venus du dehors, ils doivent donc y être entrés par un autre chemin. Les plus anciennes demeures qu'ils occupèrent sur le sol indien, se trouvaient, en effet, comme nous le montrerons plus bas, près de l'Indus supérieur et des quatre fleuves qui lui envoient leurs eaux. Or, en remontant plus haut encore le cours de ce fleuve, on arrive à cette partie de la haute chaîne de montagnes à laquelle les Grecs d'Alexandrie donnèrent le nom de *Paropamisus* et qui s'appelle aujourd'hui *Inducusch.* Plusieurs défilés conduisent à travers cette montagne, dans un pays cultivé depuis longtemps et arrosé par des fleuves qui vont se décharger dans la mer Caspienne. La plupart des conquérants qui, de l'Asie occidentale pénétrèrent dans l'Inde, en particulier Alexandre-

le-Grand, y descendirent par ces défilés, de l'Inducusch. Eh bien, c'est aussi par ces passages que les Arjas doivent être venus dans l'Inde; car, de l'autre côté, sur le versant nord-ouest de la montagne, se trouvent les demeures primitives d'un peuple, qui, comme les Indiens du nord, est de la race japhétique, possède comme eux une très-antique culture, et qui, de plus, s'appelle aussi Arjas et parlait avec eux une seule et même langue, une langue qui est indubitablement la mère de tous les dialectes japhétiques.

Nous revenons ici sur un terrain que nous avons déjà touché auparavant. Hérodote rapporte (1), que les Mèdes s'appelaient originairement *Arü*, donc *Arjas*. Les ancêtres des Perses portaient aussi un nom semblable ou approchant : Hérodote dit que leur nom le plus ancien était *Artaei*, mot qui a une racine commune avec *Arja*, et qui signifie à peu près la même chose. En ontre, parmi les anciens noms persans, on en rencontre beaucoup qui sont composés d'*Arja* et d'*Arta*, par exemple : *Artaeus*, *Artaxerxès*, *Ariobarzanes*, *Ariomanes* (2). Le mot *arta* se prononce dans le vieux persan *areta*, et signifie *honoré*: *arja* veut dire *noble*. Ces deux noms, on le voit, ont presque le même son et la même signification. Or, *Arja* désignait originairement, non pas seulement un peuple, mais aussi un pays; c'est ce qui devint évident aux Grecs, aussitôt que les Macédoniens d'Alexandre eurent conquis les provinces orientales de la Perse, et qu'un vaste domaine eût été ouvert à l'avide curiosité du génie grec. Maintenant encore, on donne le nom d'*Ariane* au pays situé entre les Alpes indiennes et la Médie; et les documents persans les plus anciens, les *Zend*, désignent aussi par le même nom, la patrie originaire des Arjas. Voici, en effet, ce que nous lisons dans ces livres (3) :

« Les plus anciennes races des hommes, avec leurs animaux domestiques, habitaient un pays fort élevé, appelé

(1) *Hist.* VII, 62. — (2) Lassen, I, 6. — (3) Lassen.

Arjanem-Vaego ; un homme éclairé de Dieu, *Jima,* les réunit en société, fut le premier chef des hommes et des troupeaux, et apprit à ses sujets différents arts utiles à la vie. Mais il arriva, avec le temps, que la nature de ce pays changea, que l'hiver dura dix mois entiers, et l'été deux seulement. Alors, *Jima* conduisit les siens dans un territoire moins élevé, où ils trouvèrent des pâturages abondants. Leur migration dura longtemps, jusqu'à ce qu'enfin, ils arrivèrent dans une contrée agréable, qui leur parut à tous un second *Arjanem. Jima* s'y établit avec son peuple, ensemença les terres, dirigea les cours d'eau, construisit des routes et bâtit des cités. Un ordre parfait régnait dans ses Etats, il ne s'y trouvait aucun homme injuste ou dégradé : c'est pourquoi *Jima* est appelé *le bon collecteur.* »

Cette tradition remarquable, accumule dans la durée de la vie d'un homme de génie, tout ce qui s'est passé dans le cours de plusieurs siècles. Du reste, l'authenticité de cette tradition ressort de l'excellence de son contenu. Qu'on veuille bien remarquer comment elle fait naître la première société de la réunion de familles dispersées ; comment ensuite, elle représente le soin des troupeaux comme la plus ancienne occupation de l'homme, et l'agriculture, comme née seulement plus tard de la première ; comment, enfin, après avoir posé ce double fondement de la société humaine, s'élèvent des centres d'habitations, des villages, des villes. Quel cachet de vérité est empreint sur ce récit si simple ! Mais il y a un quatrième point qui est plus important encore, c'est le changement de température arrivé dans la patrie primitive des hommes : l'été, dit-elle, ne dura plus que deux mois, et l'hiver remplit les dix autres. Cela prouve que l'écrivain des Zend, avait quelque idée d'une diminution de la chaleur de la terre, diminution que des naturalistes ont déduite de raisons concluantes. Ce trait admirable, qui semble avoir été dérobé aux secrets de la nature elle-même, garantit la vérité et l'antiquité primitive de toute cette tradition.

D'autre part, la tradition la plus ancienne des Arjas indiens s'accorde, dans des points essentiels, avec celle du Zendavesta ; de manière, cependant, que lors même qu'elles se rapprochent l'une de l'autre, il y a toujours entre elles de petites différences ; et cela est juste, puisque les deux *peuples arjas* et leurs doctrines, tout en provenant d'une souche commune, se sont développés indépendamment l'un de l'autre. Ainsi, d'après les Zend, le père du *bon collecteur*, de leur premier roi, s'appelait *Wiwangwat*. La tradition indienne connaît aussi ce *Wiwangwat*, mais il se prononce en sanscrit, *Vivasvat* et il est désigné comme le dieu du soleil, qualité que ne signale pas le Zendavesta. Le *Vivasvat* indien eut deux fils, *Manu* et *Jama*. Manu est appelé le premier législateur et régulateur de la vie humaine, et le père de toutes les races royales de l'Inde ; tandis que son frère Jama est honoré par les Arjas indiens, comme le juge des morts et le souverain du royaume de ceux qui ont quitté la terre (1). Ainsi, les rôles sont changés : l'autorité royale, que le Zendavesta transmet au fils du ciel, Jima, est, dans la doctrine indienne, attribuée à un autre ; mais cet autre est frère de Jima ; et ce qui prouve que ces deux traditions ont dans le principe puisé à la même source, c'est le lien étroit qui unit Jima et Manu. Le Zendavesta, il est vrai, ne parle pas de ce dernier ; mais, en revanche, la plus ancienne tradition germanique paraît l'avoir connu. Tacite, en effet, dit de nos ancêtres de la Germanie : *Celebrant carminibus antiquis Tuisconem deum, terra editum, et filium Mannum, originem gentis conditoresque.*

Zoroastre, le prophète, a qui est attribuée la rédaction du Zendavesta, voulant abolir des abus qui s'étaient glissés dans la manière de vivre, ainsi que dans la doctrine, et rétablir une vérité primitive qui s'était obscurcie, commença par se poser en réformateur. De là vient que le Zendavesta distingue entre les hommes de la loi nouvelle, et ceux de la loi

(1) Lassen, l. C, 518.

ancienne qui avait été révélée dans le commencement. Les partisans de la nouvelle loi s'appellent *Nabanazdissta*. Or, la même expression se rencontre, avec un léger changement, dans les plus anciennes traditions des Arjas indiens; seulement *Nabanedista* désigne, chez eux, celui des fils de Manu, qui, dans le partage de l'héritage paternel, fut trompé par ses frères, et lésé sous le rapport des biens terrestres; mais qui, en revanche, obtint la pleine connaissance du sacrifice, le don de parler selon la vérité, de ramener ceux qui errent à la bonne doctrine et de les conduire ainsi au salut (1). La tournure de cette tradition indienne, semble indiquer une réminiscence vague de ce que la Bible raconte de Caïn et d'Abel.

Le prêtre, dans le Zendavesta, s'appelle *Atharvan*. Les Arjas indiens connaissent aussi ce mot et sa signification. Cependant, on ne le rencontre que rarement et seulement dans les documents les plus anciens, parce qu'il fut remplacé par l'expression plus récente de *Brahman, Brahmana,* dont il n'est pas fait mention dans le Zendavesta. En revanche, la tradition indienne emploie le mot *Atharvan,* comme nom propre d'un Brahmine distingué à qui le Très-Haut doit avoir révélé le quatrième Véda. Aussi, ce Véda en porte-t-il encore aujourd'hui le nom (2). — Ces traits de concordance primitive entre la tradition zend et la tradition indienne, ont sans doute de l'importance; mais on y remarque, en même temps, une tendance à se séparer et à prendre des directions différentes. Je me réserve pour plus tard l'explication des causes de ce désaccord; mais, auparavant, j'ai à faire remarquer une autre concordance, qui embrasse une sphère bien plus étendue que celle que nous venons de toucher.

Le Zendavesta nous présente, dans l'état des premiers hommes, la description de la vie pastorale. Or, cette vie des hautes montagnes d'Arjanem Vaego, a également été celle,

(1) Lassen, I, 526. 521. — (2) Ibid. 523.

non-seulement des Arjas de l'Inde, mais encore des premiers pères de tous les peuples japhétiques, y compris le peuple allemand. La vérité de la proposition que je viens d'énoncer, résulte d'un témoignage qui ne peut tromper, c'est-à-dire, la communauté du langage. Nous approchons de la source primitive, d'où découlent, dans toutes les langues japhétiques, les expressions qui servent à désigner les premiers rapports des hommes entre eux et les moyens de se conserver la vie. Par où, en effet, doit avoir débuté le langage? Sans doute, en créant, tout d'abord, les mots qui expriment les rapports de famille, tels que ceux de : père, mère, fils, frère, sœur; puis ceux qui désignent les besoins indispensables de l'homme, par exemple, la nourriture et le logement; et enfin, attendu que l'homme n'est pas uniquement un être terrestre, et qu'il avait autrefois, de sa sublime nature spirituelle, une connaissance supérieure à celle qu'il en a aujourd'hui, on dut créer les mots qui désignent les objets du culte et de l'adoration.

Eh bien! *père,* se rend en sanskrit et dans la langue zend, par le mot *pitar,* en latin, *pater,* en grec, πατήρ, en allemand *vater* et dans les langues celte et slave, par un mot semblable pour le son. Le mot sanskrit vient de la racine *pa, protéger,* et désigne ainsi, originairement, le protecteur de la famille. Le latin *potis* (racine de potestas); le grec πότις, qui, dans la composition fait δεσπότησ et ποτνια; le lithuanien *pati* (maître, seigneur) ainsi que l'expression sanskrite *patni,* qui signifie *femme* c'est-à-dire *dame, maîtresse,* sont tous termes parents de πατηρ (1). De même, *mère* se rend en sanskrit et en zend, par *matra,* en latin, par *mater,* en grec par μητηρ, en allemand par *mutter,* en slave et en celtique, par un mot approchant. Sa première signification est *formatrice,* génératrice. En outre, le sanscrit, *bratri-bhrahtor, frère,* se retrouve, en allemand, dans *bruder,* en latin, dans *frater* : il signifie, originairement, *protecteur.* — *Sœur,* en allemand *schwester,* se dit, en sanskrit et en

(1) Lassen, 813.

zend, *swastri*, en gothique, *swistar*, en vieux slave, *sestr*, en latin, *soror*. L'expression sanskrite est composée de *swa propre* (à proprement parler) et *stri*, *femme*, *dame* ; il signifie donc, originairement, un être qui, lui-même, doit être un jour dame et mère ; car *stri*, dame, est le contracté de *sostri*, *qui enfante*. — Pour dire *fils*, le sanskrit a deux expressions différentes : 1° *sunus*, avec lequel s'accorde exactement le lithuanien, le gothique et l'allemand ancien (et le moderne sohn), et qui a pour racine, *su*, *engendrer*, d'où vient également le grec υἱός ; 2° *putra*, comme le zend, d'où vient le celtique *paotr*, le latin *puer*, et l'allemand *bub*. Il en est de même des mots qui signifient gendre et beau-frère. Une veuve, en allemand, *wittwe*, s'appelle, en sanskrit *widhawa*, en latin, *vidua*. Le mot sanskrit veut dire *privée d'époux* (1). *Enfant* se rend, en sanskrit, par *arba*, d'où vient le latin *orbus*, le grec ορφανος, le gothique *arba*, et l'allemand *erbe* (héritier). — Petit-fils, en latin *nepos*, en allemand *enkel*, se dit en sanskrit, *naptri* et en zend *napat*. — Mais ce qui est surtout remarquable, c'est la généalogie du mot *fille* (par rapport à ses parents), en allemand *tochter*. En sanskrit et en zend, on dit *duhitri*, d'où vient le grec θυγατηρ, et les expressions de consonnance semblable en allemand, en celtique et en slave. La signification primitive de ce mot est *celle qui trait*. C'était là, dans les premiers temps, une fonction attribuée à la fille de la maison. Peut-on avoir une preuve plus frappante que les hommes de cette époque reculée étaient, avant tout, pasteurs?

De *celle qui trait*, je passe aux animaux qui nourrissent et protégent la famille, ou qui, du moins, demeurent à côté d'elle. Ici encore, les noms qui servent à désigner la vache, le cheval, l'oie, la souris, le cochon, le chien, ont, dans toutes les langues japhétiques, des liens évidents de parenté ; de manière cependant, que parfois, par exemple, pour le nom du

(1) Lassen, 814.

chien, il y a des transitions assez brusques et que la ressemblance originaire ne reparaît que par le rapprochement de plusieurs langues. Ainsi, la souris se dit en allemand *maus,* en grec *μῦς*, en latin *mus,* et tous ces mots viennent du sanskrit *mush,* qui veut dire *voler.* — Cheval en sanskrit et en zend *acva,* est la racine du latin *equus,* du gothique *aihvus,* du vieux allemand *ehu,* et du mot *hengst* de l'allemand moderne. — La brebis, en allemand, *schaaf,* s'appelle, en zend et en sanskrit, *avi,* en grec *οἴς*, en latin *ovis,* et il s'est conservé également, moyennant une composition, dans le mot gothique *avisti,* bercail. La chèvre, en allemand, *ziege,* s'appelle, en sanskrit, *aga,* en grec *αἴξ,* en vieux allemand *gais.* — Le bétail apprivoisé, en général, s'appelle en sanskrit *pacu,* d'où vient le grec *πῶϋ*, le latin *pecus,* le gothique *faihu* (2).

Les noms par lesquels on désigne dans les différentes langues japhétiques la *maison,* la *demeure,* remontent également à l'époque où les Arjas avaient une seule et même patrie. Ainsi, en sanskrit, pour maison, on dit *dama,* d'où provient le grec *δῶμα* et le latin *domus.* Ce mot s'est aussi conservé dans le gothique moyennant la racine *timrjan, bâtir,* qui est parente de l'allemand *zimmern* (3). En effet, les premières maisons des hommes étaient en bois, par conséquent, ouvrage de charpenterie (en allemand *zimmerwerk*). — Pour désigner la réunion de plusieurs demeures, une *commune,* le sanskrit et le zend ont le mot *vic* (4), qui s'est entièrement conservé dans le latin *vicus,* et, avec un léger changement, dans le grec *οἶκος*, qui, moyennant le digamma éolique, ferait *vicus* ou plutôt *voicos.* Il est également resté, dans les anciens dialectes allemands, qui, par la syllabe *wig,* désigne des villages et des villes. Ainsi, *Hamwig* est le plus ancien nom de Hambourg; Londres s'appelait autrefois *Lundenwig,* et ce mot revient encore fréquemment dans de vieux monuments allemands. La réunion des habitations est la source première de

(1) Lassen, 521. — (2) Ibid. 814. — (3) Ibid. — (4) Ibid. 79

toute domination et autorité régulière. Eh bien ! les expressions qui marquent ces rapports, appartiennent encore à l'ancienne patrie des Arjas. Ainsi, le sanskrit et le zend emploient le mot *vicpati* (littéralement présideut du wig ou de la communauté) pour désigner un prince. Or, le même mot revient, presque avec les mêmes lettres, dans le lithuanien, qui, entre toutes les langues japhétiques, est celle qui a conservé de la manière la plus complète, son affinité avec la langue primitive des Arjas. Ainsi, en lithuanien, *wiespati* signifie dominateur, souverain du pays (1). — Un autre mot qui, en sanskrit et en zend, sert à désigner le pouvoir royal ou les autorités est celui de *rag, ragan,* roi, dérivé du verbe *râg,* dont la signification est approchant celle de *richten,* en allemand (juger). Parmi les autres langues indo-européennes, la racine arjanique a été également conservée dans le latin *rex,* dans le gothique *reiks* (chef suprême), dans le celtique *righ,* dans le cimbrique *rhi* (chef) (2) (et vraisemblablement, dans le français *roi,* règne). Enfin, il y a en sanskrit, pour désigner un prince, une troisième expression, qui mérite une attention particulière, parce qu'elle atteste que chez les Arjas primitifs, les idées de domination sont également nées de la vie pastorale. Ainsi, *gopa* signifie, en sanskrit, *vacher,* et en même temps *prince* et *roi ;* et dans cette dernière acception, il s'emploie même en parlant des dieux (3). Homère, exprime, du reste, très-fidèlement cette origine de la puissance, sinon par l'expression, du moins quant au sens, lorsqu'il appelle les rois, *pasteurs* (bergers) des peuples, ποιμένες λαῶν.

Mais tandis que les termes qui expriment les différents membres de la famille, les animaux domestiques, l'habitation, l'autorité et la domination, trahissent dans toutes les langues japhétiques, avec un accord remarquable, une origine commune et identique, ces mêmes langues n'ont une expression commune que pour une seule espèce de grain : l'*orge* (alle-

(1) Lassen, 807. — (2) Ibid. 808. — (3) Ibid. 815.

mand *gerste*) s'appelle en sanscrit *java*, en zend *gav;* et en lithuanien, *jawai* signifie le grain en général. Le *zéa* ou *zéia* des Grecs, n'est probablement pas sans rapport avec *jawa* et *gaw* (1). En effet, Pline observe déjà que l'orge est le grain le plus ancien dont les hommes aient fait du pain, *antiquissimum cibis hordeum;* et il dit des Indiens en particulier (13) : *Hordeum Indis sativum et silvestre, ex quo panis apud eos præcipuus.* Quant à l'opération par laquelle l'homme tire le pain de la terre, c'est-à-dire, le labourage, les langues arjaniques se divisent en deux classes. La partie de ce peuple qui resta en Asie, savoir : les Indiens, les Mèdes, les Perses, ont une expression particulière, pour dire *labourer;* et il s'en trouve également une particulière aux Arjas qui passèrent en Europe, savoir : les Hellènes, les Italiens, les Germains, les Slaves. En sanscrit, *labourer* se rend par le mot *krish* en zend et en persan par *keresch*, verbe dont le substantif est *karsta*, qui est peut-être la racine du mot allemand *karst* (hoyau, pioche). Parmi les Arjas émigrés, au contraire, les Grecs disent *αροῦν*, les latins *arare*, les lithuaniens *arti*, les Russes *orati*, et le vieux allemand *aran* (2).

Les faits qui viennent d'être développés, prouvent qu'au temps où les Arjas habitaient encore ensemble, la culture de l'orge était déjà connue, comme occupation accessoire, à côté du soin des troupeaux, mais qu'il n'en était pas encore de même de l'économie rurale régulière, qui ne prit naissance qu'après leur séparation. Toutefois, ici encore, on trouve des preuves de la communauté de leur origine. Ainsi, le mot *ἄροτρον*, par lequel les Grecs désignent la charrue, signifie, en sanscrit, une *rame*. Or, l'idée qui est au fond de ces deux mots est celle de *couper, traverser* ou *déchirer en coupant:* de là vient que les anciens poètes, pour exprimer l'action des rames, emploient l'image *æquora arare, secare, sulcare, labourer,*

(1) Lassen, 247 et 814 (et peut être la javelle des Francs). N. du T.
(2) *Hist. Natur.*, XVIII, 14 et 15. — (3) Ibid., 814.

couper, sillonner les flots. De là aussi la parenté qui existe entre ἄροτρον, charrue, et les mots par lesquels les Grecs, le latin et le vieux allemand désignent une rame, savoir : ἐρετμός, *resmus, remus, rieme, ruder.* Quant à la racine elle-même d'où viennent les expressions des Arjas émigrés pour désigner le labourage par la charrue, elle se retrouve dans le mot sanscrit, *irajati* ou *arajati,* qui signifie *fouiller, remuer, déterrer* (1).

Il n'en est pas de même des vêtements que de l'agriculture : l'art de tisser est très-ancien et remonte aux temps d'Arjanvaego. Aussi, le mot *we, wap,* qui en sanscrit et en zend signifie *tisser*, a-t-il un rapport étroit avec le *weben* des Allemands, et rappelle, quoique d'une manière plus éloignée, le ὑφη des Grecs (2).

Maintenant passons aux mots qui désignent les objets du culte et de l'adoration. L'expression la plus répandue parmi les peuples japhétiques pour désigner la divinité, se prononce en sanscrit *dewas,* en grec θεὸς, en latin *deus,* en lithuanien *diewas,* en celtique *dia.* Chez les peuples germains cette même racine existe aussi, mais elle est limitée à la dénomination d'un dieu déterminé, savoir *diu* ou *ziu,* dont le nom s'est conservé, en allemand, dans celui du troisième jour de la semaine (dienstag). Toutefois, la signification générale du mot *diu* dans le principe, se retrouve dans la forme plurielle *tivar,* qui, dans l'Edda, signifie les dieux en général (3). Le grec Ζεύς, en éolien Δευσ, vient de *dios, divos.* Le nom latin Jupiter, etait originairement *djupiter* et *diespiter,* et revient presque lettre pour lettre au mot sanscrit *diwaspati,* le *seigneur du ciel,* dénomination ordinaire de l'*Indra* indien, le *roi du ciel.* — Un autre nom, mais qui s'en rapproche, est celui de *diovis* que les anciens Umbriens de l'Italie donnaient au *dieu de la lumière,* et auquel la déclinaison latine a emprunté les formes *jovis, jovi, jovem.* La racine des différents

(1) *Hist. natur.*, 814. — (2) Ibid. 815. — (3) Lassen, I, 755.

noms japhétiques qui désignent la divinité, se trouve dans le mot zend *div,* qui signifie *luire.* Les religions des anciens peuples arjas proviennent donc, comme on le voit, du culte de la lumière et du ciel brillant des feux du jour (1). Concluons : Le seul monument qui permette de tirer des conclusions certaines sur l'histoire primitive des hommes, c'est-à-dire, le langage, atteste, avec une force irrécusable, que non-seulement les deux tribus des Arja, qui s'établirent au sud et au nord du Hinducusch, mais encore l'ensemble des peuples auxquels la généalogie des Noachides donne pour pères des fils de Japhet, étaient, dans les temps primitifs, frères et habitants de la même patrie.

Toutefois l'harmonie primitive de ces peuples fut détruite par une grande scission et par la dispersion des Arjaniens sur deux des parties du globe. Voici ce que le Zendavesta nous rapporte à ce sujet : Après la mort de Jima, *le bon collecteur,* des rejetons de sa race gouvernèrent le peuple des Arjas. Un de ses descendants eut plus tard deux fils, *Tur* et *Iret,* qui se divisèrent, et fondèrent deux royaumes ennemis, l'un au nord du *Dschihun* (Gihon), le Jaxartes ou Oxus des anciens, royaume qui, de son fondateur, fut appelé *Turan ;* et l'autre, au sud du même fleuve, sous le nom d'*Iran.* Le mauvais souverain de Turan triompha du pacifique Iran, et soumit ce peuple à son joug, jusqu'à ce qu'un membre de la famille d'Iret ayant paru sur la scène, appela les siens aux armes et délivra le pays. Depuis ce temps, les deux royaumes, celui des barbares du Nord, au-delà du Jaxartes, et celui du peuple civilisé du Sud, se font équilibre ; mais ils persévèrent dans une inimitié irréconciliable. La généalogie royale d'Iret s'étend dans les Zend jusqu'à *Vistaspa,* qui la termine. Sous ce Vistaspa vécut le prophète *Zarathustra* (Zoroastre), qui, prenant pour modèle d'anciens docteurs, rétablit l'ancienne

(1) Lassen, 756.

croyance, épura les rits sacrés et proclama la loi divine par le *Zendavesta* ou le *livre de la parole vivante*.

Toutes les tentatives faites pour déterminer, à l'aide des sources grecques et orientales, l'époque de Zarathustra et du roi Vistaspa ont échoué (1). Ils remontent l'un et l'autre bien au-delà de l'époque de Cyrus et de Darius. Les documents accessibles à la science, ne savent rien non plus du peuple des Arjas, parmi lequel vécurent Zarathustra et Vistaspa. Mais ce peuple primitif rentre dans le domaine de l'histoire plus récente, par deux races issues des Arjas et qui adoptèrent la loi purifiée de Zarathustra. Ces deux peuples sont les Mèdes et les Perses, dont les premiers sont cités dans la généalogie des Noachides.

Mais donnons d'abord un petit aperçu de la doctrine du Zendavesta. Il enseigne qu'avant la création du monde visible et corporel, existait le royaume de la lumière, dont le souverain était *Ahura-Mazda* (Ormutz), avec ses *Jazata* (esprits angéliques). Sept de ces esprits (correspondant aux sept planètes de l'ancien monde) constituent à eux seuls une classe supérieure, et sont les plus rapprochés du père éternel de la lumière ; mais le plus élevé de ces sept esprits, c'est *Mithra*, l'esprit du soleil. Dans la sainte et infinie plénitude d'Ahura-Mazda, étaient renfermés les types primitifs de tous les êtres et de toutes les pensées. Ils en sortirent plus tard, et créèrent le monde des corps.

Mais, en même temps que le royaume de la lumière, existait aussi, quoique séparé de lui, un royaume des ténèbres. Là, régnait *Ahriman*, l'esprit mauvais, avec ses satellites, épiant l'occasion de porter le trouble dans le royaume de la lumière. Le monde, créé par la parole d'Ahura-Mazda, était originairement pur : les premiers hommes vivaient dans la contemplation continuelle de la lumière et ne faisaient rien de mal ; c'est pourquoi les esprits des ténèbres n'avaient aucun

(1) Lassen, I, 752.

pouvoir sur eux. Mais lorsque les mortels, séduits par l'orgueil, s'élevèrent au-dessus d'eux-mêmes, négligèrent la pure doctrine, et s'attachèrent à de fausses divinités, les mauvais esprits acquirent de l'autorité dans le royaume des bons. Ainsi naquit dans le monde la lutte du bien et du mal, lutte qui continue sans interruption. A la fin cependant, après de nombreuses alternatives, la lumière aura le dessus sur les ténèbres.— La religion zend est, comme on voit, fondée sur le dualisme; mais le triomphe du bien, qu'elle prédit pour la fin des temps, insinue qu'au fond de cette discorde il y a l'unité.

Retournons maintenant à la partie historique de la tradition arjanique Le Zendavesta parle d'une scission profonde qui éclata au sein du peuple, jadis unique, des Arjas; et l'on y cite comme auteur de cette division, les tribus qui s'établirent immédiatement au nord de la patrie commune. Il est, du reste, facile de comprendre pourquoi la tradition a principalement ces tribus en vue; tous les royaumes fondés dans les temps historiques sur l'ancien sol arjanique, ceux des Mèdes et des Perses, l'empire d'Alexandre, et celui des Séleucides, ses successeurs, eurent dans les Turaniens leurs plus dangereux ennemis. Les Etats ariens étaient continuellement menacés des invasions des nomades du Nord, que les Perses désignaient par la dénomination générale de *Sakes.* Il doit aussi en avoir été de même dans les siècles antérieurs, dont il n'est pas fait mention dans les sources historiques des Grecs et des Perses parvenues jusqu'à nous, mais auxquels le Zendavesta fait allusion. On peut donc admettre avec confiance que, dès l'antiquité la plus reculée, Turan était déjà l'ennemi mortel d'Iran; et si les livres zend, en parlant de cette scission, mettent Turan en avant, cela est parfaitement dans la nature des choses.

Toutefois il est certain que le récit du Zendavesta est incomplet. Ce n'est pas seulement Turan qui s'est séparé d'Iran; il résulte de faits incontestables, qu'outre les auteurs de la scission turanienne, les ancêtres des Celtes, des Cimbres,

des Grecs, des Tyrrhéniens, des Thraces, des Illyriens, des Germains, des Cariens, des Slaves et des Indiens septentrionaux, formaient dans les temps primitifs un même tout avec les Arjas; mais que plus tard ils ont abandonné leur patrie primitive, et ont formé des peuples particuliers. En effet, les restes d'une langue primitive arienne, qui se retrouvent dans les divers dialectes des peuples susdits, attestent leur union primitive, leur origine commune. La lacune que nous venons de signaler dans le récit du Zendavesta, est d'ailleurs comblée par une autre source, d'un plus haut intérêt encore, la table généalogique des Noachides. Ce document signale sous le nom de *Mad* ou des Mèdes le représentant de la race arienne; mais il dit en même temps que Gomer, Magog, Javan, Tubal, Mésech, Thiras, Askenas, Riphat, Thogorma, Elisa, Tharsis, Cithim et Dodanim étaient frères de Mad; c'est-à-dire, que les Cimmériens, les Slaves, les Grecs, les Finnois, les Thraces, les Germains, les Celtes, les Arméniens, les Etrusques, les Cariens, les Illyriens, formaient, dans l'origine une même famille avec Mad ou avec les Arjas. Ainsi, la tradition mosaïque et la tradition arienne se donnent la main.

La comparaison que nous avons faite des documents originaires des zend, des Indiens et de Moïse, permet de tirer quelques conclusions. L'expérience prouve que, régulièrement, chaque peuple tient à sa langue et la conserve; et que si, malgré cela, il s'y fait des changements considérables, il faut admettre l'influence de circonstances extraordinaires. On peut considérer comme une circonstance de ce genre, une séparation violente qui éloigne de bonne heure une tribu et l'isole de la race primitive; ou des émigrations lointaines, et sous un climat différent de celui de la patrie primitive; car on ne peut contester que le sol et le climat n'influe puissamment sur le développement d'une langue. Or, si l'on applique à la race japhétique en particulier ces considérations tirées de l'essence de la nature humaine en général et confirmées par l'histoire, on peut en déduire les règles suivantes : 1° Moins un peuple dont l'origine

japhétique est établie par d'autres preuves, a conservé la langue primitive des Arjas, plus, vraisemblablement, sa séparation de la souche primitive, ainsi que son existence particulière et distincte, doivent être anciennes, et vice versâ ; 2° plus le dialecte d'une branche arienne ou japhétique séparée, conserve fidèlement les caractères de la langue primitive, plus on peut admettre avec assurance qu'elle n'est sortie que plus tard de la communauté de la famille, ou que, si son émigration a eu lieu de bonne heure, elle est restée dans le voisinage, et qu'elle n'a pas complétement brisé les liens qui l'attachaient à la souche primitive.

Cette règle est, croyons-nous, confirmée par l'exemple du peuple Finnois. J'ai fait voir que Moïse parle des Finnois sous le nom de Mesech et de Tubal, et qu'il les range parmi les descendants de Japhet. Nous savons d'autre part, que le dialecte de Mesech et de Tubal, c'est-à-dire, des Finnois d'Espagne, s'éloigne beaucoup de la langue primitive arienne; mais nous savons en même temps que cette peuplade a émigré en Europe avant les Cimmériens, les Celtes, les Germains et les Grecs, et qu'elle s'est avancée jusqu'aux limites extrêmes de l'Occident. Il s'en suit que de tous les Japhétides connus, les Finnois se sont le plus tôt séparés de la souche primitive. Y aurait-il donc trop de hardiesse à dire que ces Finnois, qui commencèrent les émigrations japhétiques, ont quelque liaison avec les Turaniens, à qui le Zendavesta attribue la désunion des Ariens ? Malheureusement, il n'est pas encore possible d'appeler ici à notre secours la linguistique, ce moyen puissant, qui rend de si grands services dans le domaine de la famille des peuples indo-germains.

En effet, l'obscurité règne encore sur les relations qui existent entre les langues que parlent les différentes nations du centre de l'Asie, siége primitif des Turaniens. Cependant un point est déjà certain. C'est que les Mesech et Tubal, de la généalogie de Moïse, c'est-à-dire, les Basques d'Espagne, de même que ces tribus finnoises qui, dans la *Germanie* de

Tacite, apparaissent çà et là comme des îles dispersées sur l'océan du monde slave et germain, sont parents, par le langage, de plusieurs peuplades du nord de l'Asie, telles que, en Sibérie, les Tschermisses, les Ostiakes et les Syriaenes (1). Or, ces peuplades habitent, de temps immémorial, les vastes domaines des Turaniens du Zendavesta.

En conséquence, jusqu'à ce que le contraire soit démontré par des recherches approfondies, je réclame, appuyé sur les faits que j'ai cités, le droit de déclarer que les Turaniens du Zendavesta et les Finnois de l'antiquité, étaient parents.

Les Turaniens étaient pasteurs, sans contredit. Or, la nature même de ce genre de vie amène des séparations, parce que, grâce aux accroissements de la population, le pays qui a nourri les pères ne suffit bientôt plus aux enfants et encore moins aux petits-enfants. Il doit donc y avoir eu des scissions chez les Turaniens, aussi bien que parmi les Iraniens. Or, je suis d'avis qu'une partie des Turaniens, prémices des émigrations occidentales, se dirigèrent vers l'Europe et là, se multiplièrent jusqu'à former des peuplades, que la table généalogique de Moïse désigne par les noms de Mésech et de Tubal, et Tacite par celui de Finnois. Je crois en second lieu, qu'une autre partie de ce peuple, prémices des émigrations orientales, se porta vers la Chine et fonda cet empire.

Quant aux autres Japhétides, ils paraissent avoir conservé leur union primitive avec les Arjas, assez longtemps après que les Turaniens restés au centre de l'Asie, eurent pris une position hostile à l'égard des Iraniens. C'est ce qu'attestent les traces profondes qu'en ont conservé leurs dialectes : ce fait ne se laisse expliquer que par une liaison de longue durée. Mais enfin, ils sortirent à leur tour de cette union, et cherchèrent une nouvelle patrie dans des pays étrangers. Selon moi, le Zendavesta insinue un des motifs de cette séparation,

(1) Grimm. *Geschichte der deutschen sprache,* I. 174.

lorsqu'il rapporte que le peuple d'Iran fut subjugé par celui de Turan. L'histoire, en effet, prouve, par d'innombrables exemples, que des conjonctures fâcheuses, les malheurs de la patrie, et en particulier, la soumission à un joug étranger, sont des causes d'émigration. Ainsi, il se peut que, pour échapper au joug des Turaniens, Ascan, Gomer, Javan, et d'autres, se soient portés vers l'ouest. Mais un motif d'une nature différente, concourut encore à rendre cette séparation plus profonde. L'horreur pour le culte des idoles, que le Zend-avesta exprime en termes si énergiques, n'est pas un trait qui appartienne exclusivement au prophète Zoroastre: il en appelle lui-même à des docteurs plus anciens, qui, comme lui, se sont élevés contre de pareils abus. Un sentiment profond de moralité et de vénération pieuse pour la divinité, anime les meilleurs esprits d'Iran. Mais parmi les Arjas, comme parmi les autres Japhétides, il se trouva des hommes que leur penchant portait au culte polythéiste de la nature ; et ces tendances contradictoires, durent amener des querelles, et devenir des causes de séparation. Aussi, on peut démontrer que la séparation des Arjas méridionaux de ceux du nord, c'est-à-dire, des Indiens d'avec l'unité du peuple zend, a été une conséquence de la cause susdite.

En effet, on a fait remarquer plus haut que le sanscrit rend l'idée de Dieu par le mot *Dewa*. Or, c'est par le même mot, augmenté seulement d'une voyelle intercalée, *Daewa*, que le Zendavesta désigne les esprits des ténèbres, Ariman et consorts. En outre, le roi du ciel, en sanscrit, s'appelle *Indra ;* et le Zendavesta assigne à ce même Indra une place dans la race infernale d'Ariman. Fait remarquable, qui prouve d'une manière incontestable, qu'à une époque inconnue, le peuple arja a déclaré idolâtres d'anciens frères de race, qui se dirigèrent vers l'Inde (1). — Mais les Indiens les payaient de la même monnaie : le mot zend *mainju*, souvent employé

(1) Lassen, I, 524.

en parlant d'Ahura Mazda et des Jazata (Ormuz et les Izeds), veut dire *céleste*, *supérieur aux choses terrestres ;* tandis qu'en sanskrit il signifie *feu de la colère*. Ce qui veut dire que le peuple de l'Inde voyait dans les adorateurs d'Ormuz des serviteurs de l'enfer. Cette opposition s'étendait jusque sur le terrain de la politique. En zend, *dagju* signifie la division territoriale du royaume en provinces : Darius, par exemple, appelle *dagju*, les districts qui lui obéissent. Le sanscrit, au contraire, emploie ce mot pour désigner des séditieux, des voleurs, des peuples qui se sont éloignés de la loi divine (1). Cela est assez clair : des querelles religieuses doivent avoir amené les Arjas du sud à se séparer de leurs frères du nord.

Mais suivons les émigrants dans leur nouvelle patrie. Des preuves suffisantes établissent qu'ils se fixèrent d'abord dans la partie supérieure, le pays aux cinq fleuves (2). Longtemps après, ils conservaient encore le genre de vie de l'ancien pays d'origine, c'est-à-dire, qu'ils étaient pasteurs. Nous avons déjà donné plus haut quelques preuves de la vie pastorale des anciens indiens ; en voici encore quelques unes : Le mot *gokara* signifie originairement *pâturage pour les vaches ;* mais il devint plus tard une expression technique philosophique, et comme telle, il signifie des objets de la perception sensible. Il en est de même de *goshtha*, proprement *troupeau de vaches*, et qui est employé pour signifier *assemblée, entretien*. — *Gojuga* proprement *un joug*, *une paire de vaches*, se dit de toute espèce de couple. — Le mot *govishti*, qui signifie en général, *querelle, combat*, veut dire originairement, *désir d'avoir des vaches,* parce que toute querelle pour *le mien* et *le tien* avaient primitivement pour objet la possession de ces animaux (3). Les troupeaux sont signalés comme la principale richesse des bramines et des rois, et dans les épopées, les rois vont à certains temps de l'année faire la revue de leurs troupeaux de bœufs et de vaches. Veut-on

(1) Lassen. — (2) Ibid. 514. — (3) Ibid. 815.

donner une idée de la générosité extraordinaire d'un roi, on dit de lui qu'il a donné à tel et tel bramine de 1000 à 10,000 vaches. Enfin, il est également hors de doute, que le culte religieux voué plus tard à ces animaux par la superstition indienne, tient à la vie pastorale des temps primitifs.

A côté du soin des troupeaux, naquit de bonne heure l'agriculture, et avec elle la vie commune avec des demeures fixes. Le mot *vic,* qui signifie *lieu, demeure,* est de la plus haute antiquité, et *kristhi,* qui originairement signifiait *laboureur,* reçut la signification d'*homme* en général. Dans les plus anciens Védas, il est parlé de villages sous le nom de *grama,* et de villes, sous celui de *puri,* expression parente du πόλίς des Grecs, et qui est dérivé de la racine *pri, remplissage* (1). On voit, par certaines données, que, d'après la très-ancienne manière de voir des Indiens, la réunion d'au moins cinq familles suffisait pour former un tout politique (2). Le chef d'une réunion de ce genre s'appelait *vicpati.* Le peuple était donc, à ce qu'on voit, primitivement partagé en une foule de petites tribus ; et dans de pareilles conjonctures, un royaume régulier ne pouvait encore prendre naissance.

Il en fut autrement, lorsque la population se fut accrue et répandue dans les plaines profondes arrosées par le Gange. Là, elle rencontra des noirs de la race de Cham, laquelle doit avoir émigré dans l'Inde avant les Arjas. Les Indiens ont, comme les Grecs, deux anciens poèmes épiques, le *Ramaïana* et le *Mahabarata,* qui, pendant longtemps, ne se transmirent qu'oralement. On avait coutume de les chanter aux fêtes où l'on offrait des sacrifices, ainsi qu'à la cour des princes ; et de là vient qu'il s'y fit, avec le temps, une foule d'additions (3). Or, ces deux poèmes parlent de grands combats, livrés autrefois pour la domination de l'Inde, et ces récits, selon toute apparence, ont pour fondement le souvenir du choc de la race blanche des Arjas avec la race noire de Cham.

(1) Lassen, 816. — (2) Ibid. 797 et 808. — (3) Ibid. 482.

Certains passages du *Ramaïana* parlent, en effet, des singes et de leurs rois, tantôt secourus, tantôt traités en ennemis par les héros indiens. Or, il est apparent que les Indiens, fiers de leur beauté et de leur force, désignent, par ce terme méprisant, la race indigène des noirs. C'est dans le même sens que sont mentionnés, çà et là, dans le même poème, les *Raxasa,* qui troublent les sacrifices et dévorent les prêtres (1) : ce terme désigne des races sauvages et ennemies de toute culture. On ne peut déterminer combien de temps durèrent ces guerres ; plusieurs siècles paraissent s'être écoulés au milieu de ces luttes. A la fin, cependant, les Arjas triomphèrent et étendirent leur domination vers le Dekan ou la partie méridionale de l'Inde.

A ces guerres se rattachent vraisemblablement les migrations des Cuschites du Dekan vers l'ouest : on peut supposer qu'un grand nombre d'entre eux, pressés par les Arjas, quittèrent leur patrie, et, suivant le rivage de la mer, se dirigèrent à travers l'Indus et par la Gédrosie, vers le golfe Persique, où nous les avons trouvés en étudiant la généalogie des Chamites.

D'autre part, c'est avec le triomphe définitif des Arjas sur la race noire, que commence la culture intellectuelle dans l'Inde septentrionale. Cette culture n'est pas, à beaucoup près, aussi ancienne qu'on l'avait supposée autrefois. Aucun événement bien établi ne remonte au-delà du XIVe siècle avant Jésus-Christ (2). Vers l'époque où les chants d'Homère furent recueillis en Grèce, c'est-à-dire vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, la même chose eut lieu dans l'Inde avec les *Védas,* c'est-à-dire, les chants, les prières, les prescriptions religieuses qui renferment la doctrine religieuse la plus ancienne de ce pays. Ces *Védàs* sont la base de la littérature indienne. Mais ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a livré à l'impression des fragments isolés de ces livres, et ou-

(1) Lassen, 535. — (2) Ibid. 745.

vert ainsi la voie à une étude plus sérieuse. Or, depuis lors, on a déjà vu s'évanouir insensiblement cette admiration enthousiaste que, il y a trente ou quarante ans, on vouait parmi nous (allemands) aux antiquités indiennes.

La religion des Védas est le culte polythéiste de la nature. Elle reconnaît trois divinités du premier rang : *Indra, Varuna, Agni.* Indra est le ciel brillant, le bleu incommensurable de l'éther; et c'est de là aussi qu'il tire son nom; car Indra signifie *bleu.* Il est, en outre, la force de la nature qui produit les orages et qui, par des pluies bienfaisantes, raffraîchit la terre altérée. Né avant tous les autres immortels, il a, selon la doctrine des Védas, armé de vigueur et de force les autres dieux, affermi la terre chancelante, fixé sur leurs bases les montagnes ébranlées, donné une mesure à la vaste atmosphère, et étendu les cieux. Indra dirige l'éclair ou le carreau de la foudre, avec lequel il tue les esprits mauvais qui tiennent emprisonnées les eaux du ciel, c'est-à-dire, qui empêchent la pluie de tomber. Parmi ces mauvais esprits, il en est un qui s'appelle *Vritra,* c'est-à-dire *enveloppeur,* parce qu'il retire, fait disparaître les noirs nuages qui couvrent le ciel; les deux autres s'appellent *Bala* et *Pani.* Tous les trois, ils enlevèrent du ciel les vaches des dieux, et les retinrent captives dans les cavernes des montagnes. Mais Indra découvrit leur retraite, brisa les cavernes avec ses carreaux et ramena les vaches reconquises (1). La vie pastorale des Arjas dans l'origine, ainsi que la nature de l'Indoustan, se reflèt en dans ce mythe. Les vaches signifient les nuages qui donnent la pluie. Lorsque les plaines des vallées, desséchées par le soleil, soupirent après l'eau qui les raffraîchit, souvent, à la lisière des hautes montagnes qui, de leurs sommets blanchis, ceignent comme d'une couronne, le côté septentrional de l'Inde, on voit paraître des nuages pluvieux qui promettent quelque raffraîchissement. Le pâtre et le laboureur se livrent à ce

(1) Lassen, 736.

doux espoir; mais, très-souvent ces nuées trompeuses se dissipent comme par enchantement. Ce sont les mauvais esprits, dont la jalousie a produit ce résultat. Mais à la fin Indra est touché de compassion et il intervient avec ses foudres, c'est-à-dire, qu'il envoie un orage, et, qu'alors, les cataractes du ciel répandent leurs eaux sur la terre.

La seconde divinité s'appelle *Varuna,* c'est-à-dire qui *embrasse, contient.* Il est, en effet, la voûte extérieure du ciel, qui renferme l'air. On dit de lui qu'il a frayé la voie au soleil, poussé en avant les vagues des torrents, semblables à celles de la mer; et créé les longues nuits après les jours brûlants. *Varuna* rappelle non-seulement par l'idée qui s'y rattache, mais encore par le son de ce mot, *Uranos* des Grecs, à qui était aussi spécialement consacrée la nuit avec l'armée des astres. Varuna a la surveillance des oiseaux qui volent dans les airs, des vaisseaux qui sillonnent la mer, des douze mois et des vents qui dominent au loin; car il est l'espace sans mesure. Le culte de ce dieu rappelle non-seulement des phénomènes physiques, mais aussi des idées morales. C'est lui qui est présent partout, qui surveille toutes les actions des hommes; sa colère cause la ruine, son approbation amène le bonheur; aussi, les anciens Indiens l'honoraient-ils par des sacrifices (1).

La troisième divinité des Védas est *Agni,* la puissance du feu. Il s'appelle le *Purohita,* ou le prêtre des sacrifices; il éveille les dieux, les excite à sacrifier; et c'est lui également qui amène aux dieux les victimes des hommes. C'est pour cela qu'il est appelé le messager et le médiateur entre le ciel et la terre, entre les dieux et les hommes. Il habite au milieu des mortels, il est le protecteur du foyer et des hommes réunis en société; il apporte aux hommes, de la part des dieux, des trésors et des aliments; et c'est pour cela qu'il est appelé le *riche;* il les protége contre leurs ennemis et surtout contre

(1) Lassen, 758.

les *Raxasa* ou les barbares noirs qu'il brûle ; il purifie les hommes, et reçoit, à ce titre, le nom de *Pawaka, purificateur.* Les Védas donnent des épouses à ces trois dieux principaux, ce sont : *Indrani, Varunani* et *Agnaji.*

Parmi les êtres célestes du second rang, viennent, en premier lieu, les dieux de la lumière. Le premier est le dieu du soleil, devant qui la nuit et les astres prennent la fuite comme des voleurs. Il s'élève dans le ciel sur un char traîné par sept coursiers rouges. Il a beaucoup de noms qui désignent ses différentes qualités, et tantôt, on adore comme une seule divinité la totalité de la puissance du soleil ; tantôt, on rend ce culte à chacune de ses qualités, comme à autant de divinités particulières. A côté du dieu unique du soleil, qui s'appelle le céleste *Sura, Surja* ou *Savitri,* c'est-à-dire *générateur,* les Védas célèbrent ses différentes apparitions et influences, sous les noms de *Mitra, soleil de midi,* de *Pushan, qui nourrit,* de *Bagha, l'heureux,* d'*Arjaman l'honorable, etc.*

On adore également l'aurore, *Ushas,* fille du ciel, dont elle ouvre les portes ; elle est en même temps fille du soleil et de la nuit ; et quoique ancienne, elle renaît tous les jours. A son arrivée, les hommes, les animaux et les oiseaux sortent de leur gîte ; lorsqu'elle commence à briller, tout reçoit une nouvelle vie. Le nom d'Ushas, qui est le même en zend, s'est conservé dans l'éolien ἄυσως, d'où est venu le grec *Eos,* qui se dit en lithuanien *ausra,* en latin *aurora* (2).

Parmi les dieux de la lumière, on place, en outre, les deux *Acvin* ou cavaliers, qui arrivent avec les rayons du soleil et qu'on invoque au lever de l'aurore. Le nom d'*Acwin* désigne les rayons lumineux qui précèdent l'aurore. On les glorifie de ce qu'ils sauvent du danger une foule de personnes, de ce qu'ils viennent aux secours des navigateurs pendant la tempête, et les transportent au rivage, soit sur leur char, soit ur leurs coursiers (3).

Lassen, 761. — (2) Ibid. 762. — (3) Ibid.

A l'air, qui est le domaine d'Indra, appartiennent les vents qu'on conçoit tantôt comme un être unique, *Waju,* tantôt comme des dieux isolés, *Marut.* Sous ce dernier aspect, les Marut sont fils de *Rudra,* c'est-à-dire, dieu des orages, qu'on appelle aussi le *brillant sanglier du ciel* et le *destructeur.* On l'invoque pour écarter ses traits qui tuent les vaches et les hommes, et afin qu'il daigne épargner les vieillards et les jeunes hommes, les fils et les petits-fils, le père et la mère. Toutefois, les Védas ne signalent pas seulement la puissance destructrice de *Rudra* ou de l'ouragan, ils relèvent aussi son pouvoir bienfaisant. Ils enseignent que Rudra porte bonheur aux humains et aux troupeaux, qu'il fournit à leur nourriture, porte dans sa main les remèdes les plus excellents, et protége les hymnes et les sacrifices. Plus tard, la théologie brahminique a fait de Rudra une fraction de sa trinité et l'a changé en *Siva,* le *destructeur.* Mais les Védas ne le connaissent que comme un dieu subordonné à Indra, le roi du ciel.

Il en est de même de *Wischnou,* collègue d'Indra, et qu'on appelle *celui qui marche à grands pas.* On lui attribue trois pas, au sujet desquels il est dit, dans un passage du *Rigvéda :* le mortel se tourne promptement vers deux de ses pas, pour les contempler; quant au troisième, personne ne peut l'atteindre, ni le supporter, pas même les oiseaux dans leur essor. — Wischnou est le firmament resplendissant : son pas le plus élevé signifie sa partie méridionale ; les deux autres, le Levant et le Couchant. Plus tard, la théologie des Brahmines en fit aussi une fraction de sa trinité (1).

Les Védas ne disent rien du culte de la lune et des planètes, et parmi les constellations, ils ne connaissent que celle de la Grande-Ourse, qu'ils appellent *Septuple.* Quant à la terre, elle est ordinairement invoquée sous la dénomination composée de *Djava-Prithivi,* c'est-à-dire, *étendue au loin.* Les amas d'eaux, à leur tour, sont regardés comme des

(1) Lassen.

déesses, dont les vaches boivent l'eau, et qui renferment l'*Amrita* (l'ambrosia) et des remèdes salutaires. Il y a encore du reste, dans la doctrine des Védas, des dieux particuliers pour l'eau, et que l'on appelle *Aptja.* Leur souverain est Indra (1).

A l'époque des Védas, l'esprit était encore si complétement dominé par les impressions de la nature extérieure, qu'on ne rencontre dans leur doctrine sur la divinité, qu'un petit nombre de traits qui aient rapport à la morale. Il y en a cependant : ainsi, parmi les dieux de cette espèce, le principal est *Brihaspati* ou *Brahmanaspati*, c'est-à-dire, seigneur ou protecteur de la prière, son nom désigne la *tension* ou la *direction laborieuse de l'esprit* vers le culte des dieux, la dévotion, son énergie, ses effets. En poursuivant cette pensée, on ne pouvait manquer d'en venir à mettre Brahmanaspati en relation intime avec Indra, le dieu suprême. C'est ce qui est arrivé. Les Védas l'invoquent en même temps qu'Indra, et lui attribuent, en tout ou en partie, les actions du dieu du ciel. Quelquefois, mais rarement, on lui attribue l'irruption violente dans l'enfer de Bala, la victoire remportée sur des ennemis, le carreau de la foudre, et même jusqu'à la puissance créatrice. Il est dit, en effet, dans un hymme du Rigvéda, que Brahmanaspati a inventé l'aurore, l'éclat du ciel, ainsi qu'Agni, c'est-à-dire, la puissance du feu, et qu'avec sa foudre, il a battu les ténèbres; que c'est lui qui accorde des descendants, la force et la richesse. Ainsi, comme on le voit, les Védas frayent déjà la voie à la transition qui mène à la théologie plus récente des Brahmines, laquelle met Brahma à la place d'Indra à la tête de la trinité.

Un second nom de Brahmanaspati est celui de *Vakaspati, maître du discours, du langage.* Le langage lui-même, est invoqué sous le nom de *sarasvati, mère de bonnes pensées.*

Les Védas publiés jusqu'à ce jour font rarement mention

(1) Lassen, 766.

de *Jama, le dompteur* ou *le dieu de la mort*. Marcher dans la voie, faire la route de Jama, c'est mourir. Dans une hymme antique, Jama est appelé fils de Vivaswat, du soleil, celui qui réunit les hommes, roi, enfin. Ces paroles présentent un accord remarquable avec la doctrine zend sur Jima, le grand roi des premiers humains, qui a réuni les hommes.

Enfin, les Védas connaissent encore une troisième classe de dieux appelés *Vicve-Dewas*. On les invoque comme protecteurs et auxiliaires des hommes ; ils brillent comme les rayons du soleil, donnent la pluie, sont impérissables, exempts de haine et doués d'une haute sagesse. En comparant les divers passages où il en est fait mention, on peut en conclure que le peuple véda, sous le nom de Vicve-Dewas, adorait, comme des génies protecteurs, les esprits des ancêtres ainsi que leurs vertus.

Mais en voilà assez sur la doctrine des Védas : elle n'est, à ne pas s'y méprendre, que le culte de la nature animée par une imagination vive, avec bien peu d'idées morales. Son origine remonte, sans contestation, au temps où les Arjas vivaient encore réunis. Il est évident que la fable des Pélasges italiens au sujet de Cacus qui enleva les bœufs du soleil et les cacha dans une caverne, revient au mythe indien de Bala, qui détourna du ciel les vaches des dieux, et les tint renfermées dans les cavernes des montagnes, jusqu'à ce qu'Indra, avec sa foudre, eût brisé le rocher et délivré ces animaux. Or, ce n'est pas de l'Inde, où les Pélasges d'Italie n'allèrent jamais, mais de la patrie commune d'Arjanem-Vaégo que ce peuple apporta cette fable dans l'occident. On comprend aussi, maintenant, pourquoi le Zendavesta déclara esprits infernaux, *daewas,* tant Indra que les autres *dewas* du peuple sanscrit : C'est que le sentiment moral élevé, propre au monothéisme, et qui distinguait les Ariens rigoureux, voyait dans le culte de la nature, qui avait commencé à germer dans l'Arjanem-Vaégo, une apostasie de l'antique vérité primitive, un crime de lèse-majesté divine.

Du reste, les Ariens de l'Inde expérimentèrent bientôt eux-mêmes que leur théologie n'était pas soutenable, et qu'avec elle, le fondement de l'ordre social était en péril. En effet, les combats héroïques qui sont comme le crépuscule de l'histoire de l'Inde, donnèrent naissance à un vif sentiment de soi-même, à un orgueil sauvage, qui eut pour effet d'éteindre, dans plusieurs de ces héros, tout respect pour des dieux qui n'étaient que de vains fantômes d'une imagination en délire; puis, de porter l'esprit mondain, éveillé en eux par les excitations de la vie guerrière, à se placer au-dessus de l'ancienne croyance, et à n'admettre d'autres limites de ce qui est bon et permis, que la cupidité, la force et la prudence de l'homme. Aussi, plusieurs passages des deux poèmes épiques mentionnés plus haut, font voir que le culte des anciennes divinités avait subi un grand échec : des Dewas y sont représentés vaincus par des héros humains; il n'y a plus de ligne de démarcation bien tranchée entre les êtres célestes et les êtres terrestres : des demi-dieux font leur séjour sur la terre; les dieux apparaissent aussi aux hommes, et ceux-ci peuvent aller visiter Indra lui-même dans sa demeure. Un certain ton de mépris pénètre même dans l'essence intime du culte divin. L'opinion commence à prévaloir, que celui qui prie peut triompher des dieux, dès que, par la pénitence et la mortification des sens, il a atteint le plus haut degré de la sainteté (1). Au fond, il arriva aux Indiens ce qu'on remarque en Grèce après la composition des poèmes d'Homère. Les dieux de ce poète pouvaient-ils inspirer le respect? leur nom, leur image, étaient-ils capables de réfréner des passions sauvages, de réprimer des pensées criminelles? En aucune manière : jouets agréables de l'imagination, on s'en amusait, on en riait même quelquefois. De même, la foi aux anciennes divinités indiennes avait servi jusqu'alors de lien à leur société : cette foi tombée, un bouleversement complet fut imminent.

(1) Lassen, 766.

Mais, comme cela arrive souvent, le mal portait avec lui son remède. Ce même esprit héroïque, qui avait fait naître l'orgueil, alluma en même temps le désir d'une vaste domination ; et aussitôt que quelques héros eurent réussi à fonder çà ou là un pouvoir considérable, on vit des savants, des hommes perspicaces, s'attacher à ces nouveaux princes, et mettre à leur service les ressources de leur esprit, dans le but d'assurer leur domination par l'établissement de formes protectrices, et de donner à la société une base nouvelle. Ces efforts furent couronnés de succès; ils créèrent un système de lois, qui réglaient la vie privée et raffermissaient la croyance à la divinité. Ce changement nous amène au début du développement le plus remarquable de la société indienne; et les documents originaux nous permettent d'en montrer, d'une manière satisfaisante, les commencements et les progrès. La division des Indiens en castes en fut le résultat.

Au temps du Véda, il y avait bien chez les Arjas de l'Inde des autorités et des princes ; mais pas de grands souverains, ni un état sacerdotal distinct. Aussi le Rigvéda ne parle pas de Brahmines, quoiqu'il y soit fait mention de personnages isolés, qui prêtaient leur ministère lorsqu'on offrait des sacrifices. On appelait ces sacrificateurs *purohita,* c'est-à-dire, préposés aux sacrifices (1). Le sanscrit a deux expressions pour dire un sacrifice, savoir : *hu,* qui a du rapport avec le grec θύω et *jag*, en zend *jaz,* qui fait penser au ἅγιος des Grecs. Le sacrifice le plus ancien fut celui des liquides ou la libation du *soma,* consistant dans le suc de la plante appelée *soma,* et qui, mêlé avec du petit lait, de la farine d'orge et une espèce de grain sauvage, donnait, par la fermentation, une liqueur fort enivrante (2). Le sacrificateur en buvait lui-même et en faisait des libations aux dieux. La seconde espèce de sacrifice était l'holocauste de beurre, que l'on jetait dans le feu (3). Ce ne fut que plus tard qu'on y ajouta des

(1) Lassen, 802. — (2) Ibid. 785. — (3) Ibid. 791.

sacrifices sanglants, en immolant des chevaux en l'honneur des dieux (1). Les riches seuls pouvaient offrir de pareils sacrifices ; c'est pourquoi il n'en est que rarement fait mention ; et ils n'avaient lieu que lors du sacre des rois. Leur existence, du reste, prouve que déjà il s'était formé des empires plus considérables.

Il est dans la nature humaine que les rois appuient leur pouvoir sur la croyance à la divinité, et qu'ils cherchent à imiter dans leurs cours des institutions que la religion attribue au ciel.

L'ancienne doctrine du Véda reconnaît, comme nous l'avons montré plus haut, dans la personne du brahmanaspati, le grand-prêtre du ciel. Lors donc qu'il se forma des souverainetés considérables, chaque souverain voulut avoir son grand-prêtre. Mais les *purohita* ne formaient pas encore une classe à part. Le *Rigvéda* nous apprend comment elle se forma : il fait mention d'un roi, appelé *Cantanu,* dont le frère, *Devapi,* remplit la charge de grand - prêtre royal. Ce Devapi appartenait, comme son frère, à la classe des guerriers ; et, cependant, il s'acquittait de l'oblation des sacrifices (2). L'autorité de cette famille royale de prêtres alla en augmentant ; le prince les admit dans son conseil et il ne se passa pas un bien long temps sans qu'ils ne devinssent les arbîtres des décrets royaux, ainsi que des résolutions du peuple. Un culte brillant fut institué et l'on reconnut que la science est requise pour offrir les sacrifices dans la forme convenable et pour bien réciter les prières. Le mot *brahma, brahmana,* désigne originairement *celui qui adresse les prières aux dieux,* et qui accomplit les cérémonies et les rites sacrés (3). En vertu d'un développement nécessaire, les brahmanes partagèrent le pouvoir et l'autorité des purohitas, ou, en d'autres termes, ces deux charges se fondirent ensemble ; il s'éleva des écoles qui recueillirent les chants du culte divin, en donnèrent l'ex-

(1) Lassen, 792. — (2) Ibid., 802. — (3) Ibid. 801.

plication et communiquèrent à la génération qui se formait, la vraie manière d'offrir les sacrifices. Mais comme l'occupation que donnait aux brahmanes le soin des affaires religieuses, réclamait tout leur temps, on dut aussi pourvoir à leur entretien.

Auparavant, les princes indiens avaient de leur plein gré fait des présents aux purohitas pour l'oblation des sacrifices. Quand il y eut de grands souverains, on leur fit un devoir de doter richement les brahmanes (1). Il est dit dans le Code de lois de *Manou,* dont nous parlerons plus loin : le don fait à qui n'est pas brahmine, a une valeur simple; double, s'il est fait à un brahmine; centuple, s'il est fait à celui qui étudie les Védas; et ce que l'on donne à celui qui possède complétement la science des Védas, a un prix infini. Aussi, d'après un passage du *Ramaïana,* le roi Dacaratha, après le sacrifice d'un cheval, fit aux grands-prêtres cadeau de toute la terre. Ils déclinèrent, toutefois, ce généreux présent, par le motif qu'ils n'étaient pas en état de protéger la terre, et que tout leur bonheur était l'étude des Védas; mais ils demandèrent une autre récompense. Alors le roi leur donna 100,000 vaches, dix fois dix millions en or et quatre fois autant en argent (2).

Mais ce n'était pas seulement des richesses que la classe des brahmines demandait aux princes, ils en exigeaient encore obéissance et soumission. Ainsi il est dit encore dans le Code de Manou (3) : « Le matin, lorsque le roi est levé, il doit rendre ses hommages aux sages brahmines qui ont vieilli dans l'étude des trois Védas, et donner suite à leurs oracles. Il doit toujours s'approcher d'eux avec humilité; car un roi qui a l'esprit modeste, conserve son trône. Le défaut de modestie a perdu beaucoup de rois, avec leur race et leur fortune, tandis qu'au contraire, par une conduite modeste, de simples solitaires ont quelquefois obtenu des royaumes.

(1) Lassen, 805. — (2) Ibid. 806. — (3) Ibid. 805.

Il va sans dire que, si les Brahmines n'avaient pas rendu à la royauté de grands et importants services, ils n'auraient pu tenir un pareil langage. En effet, ils enchaînaient de la manière la plus intime, l'intérêt du roi à celui de leur propre classe, et visaient à l'établissement d'une monarchie indienne universelle. L'idée d'un *empire* est, autant que je puis voir, d'origine indienne ; de l'Inde, elle est passée aux Perses, et n'est arrivée aux Européens qu'en troisième lieu. Le mot *samrag,* souverain commun, désigne le roi des rois, à qui les princes des pays particuliers doivent obéissance (1). L'Inde était appelée à devenir un empire de ce genre : Le Code des Brahmines ordonne en effet, que, « dès que le *samrag* a conquis un pays qui jusqu'alors n'était pas soumis, il doit y établir pour roi vassal, un prince de la race qui y règne. » Plus bas dans la hiérarchie, et sous tous les rapports en général, ce Code désire une organisation nettement tranchée. Il doit être nommé des surveillants (pati) un inspecteur d'un, de dix de vingt, de cent, de mille villages; il en est de même des villes. La loi désire en outre que le samrag s'entoure d'un conseil supérieur, dans lequel, cela va sans dire, les Brahmines aient les premiers la parole. Le samrag, outre un purohita, doit avoir aussi un *ritwig* (prêtre inférieur), et un *duta* qui prenne soin des affaires étrangères : il doit de même établir dans chaque province un *baladjaxa,* ou commandant supérieur de l'armée.—Tous les matins, le roi doit se rendre, accompagné de Brahmines, sous le portique, à l'effet de rendre la justice : toutefois, il peut confier ce soin à un Brahmine aidé de trois assesseurs. Enfin, il doit nommer des hommes de probité et d'expérience employés du trésor, avec charge de faire rentrer les impôts.

On le voit, la classe des Brahmines, tout en veillant à la conservation de ses propres intérêts, cherchait a grandir la royauté au dehors et à l'affermir au dedans. Elle lui donnait

(1) Ibid. 805.

également la plus haute consécration religieuse, moyennant une cérémonie appelée *abhischeka* ou l'onction, pour laquelle on déployait beaucoup de faste, et qui se donnait, tant au roi lui-même, lors de son avènement au trône, qu'à son héritier, lorsqu'il était proclamé *Juvaraga* (jeune roi) ou successeur présomptif.

Dans toutes ces institutions, les Brahmines nous apparaissent déjà comme une classe puissante, qui partage avec les rois l'autorité de l'Etat et qui s'est rendue indispensable au souverain. Or, il est dans la nature de l'homme que des corporations de ce genre ferment aux étrangers l'accès de leur pouvoir et réservent l'avenir à leurs propres enfants. En d'autres termes, les Brahmines devinrent, par une sorte de nécessité intrinsèque, une corporation héréditaire et exclusive, une *caste*. Ce ne fut toutefois pas sans luttes qu'ils réussirent à faire admettre le principe de leur hérédité. L'ancienne épopée indienne parle de combats opiniâtres entre les Brahmines et la classe des guerriers, et de la victoire finale que remportèrent les premiers (1).

La classe des guerriers remonte plus haut que celle des Brahmines : elle est la plus ancienne de toutes. L'histoire de l'Inde commence par des guerres contre la race noire, que les Arjas y trouvèrent à leur entrée dans le pays : il dut par conséquent y avoir des guerriers ; car, ce fut uniquement par la vigueur de leur bras que l'Inde fut conquise et conservée. Il est très-vraisemblable que, dans le principe, tous les Arjas en état de porter les armes, se mirent en campagne, et que, dans la suite seulement, lorsqu'on eut établi des royaumes considérables, il se forma une classe particulière de guerriers, espèce de corporation noble. Ces guerriers chez les Indiens sont appelés *Xatrija* (2), mot qui vient de *xatra, force, vigueur*, et qui a du rapport avec le κράτος des Grecs. Les armes principales étaient alors l'arc et les flèches. L'usage des cha-

(1) Ibid. 714. — (2) Ibid. 809.

riots de guerre remonte aussi aux temps les plus anciens. En sanscrit, un char s'appelle *ratha ;* le même mot se trouve dans le zend, qui en outre, désigne les guerriers par le nom de *rathaestao, ceux qui se tiennent sur les chars* (1). Il en est de même d'une autre expression, *xatrapa* (2), qui, en zend comme en sanscrit, signifie un chef supérieur de guerriers. C'est de *xatrapa* qu'est venu le nom perse σατραπης. Or, cette communauté d'expression prouve que la classification des guerriers on un état distinct, existait déjà dans l'ancienne patrie, Arjanem Vaégo.

Après la formation des deux corporations des guerriers et des sages, des Xatria (ksatria) et des Brahmines, la distinction d'une troisième classe se fit naturellement d'elle-même. Elle comprenait tout le reste du peuple Arjas. Cette troisième classe porte le nom de *Waïksas,* dérivé de *vic*, demeure, maison. Ainsi, *Waïksa* signifie ceux qui sont domiciliés, par opposition avec les barbares vagabonds, ceux qui possèdent, par opposition à ceux qui n'ont rien et aux serfs (3). A mesure que la civilisation s'accrut et qu'il se forma des Etats réguliers, on vit naître aussi les différentes conditions particulières de la troisième caste. Dans l'Inde, comme dans d'autres pays, l'agriculture, le soin des troupeaux, le commerce et l'industrie devinrent les soutiens et la force de ce tiers état. Le livre des lois de Manou, dit en effet : « Le soin des troupeaux, l'oblation des sacrifices, la pratique de l'aumône, la lecture des Védas, l'industrie du marchand, l'agriculture, le prêt à intérêt, telle est la vocation à laquelle la divinité a prédestiné le Waïksa » — Les Waïksas, aussi bien que les Brahmines et les Xatrias font partie du peuple souverain, et s'appellent aussi *Arjas,* c'est-à-dire, *honorables* (5). Ils prennent également part aux initiations religieuses, que la loi prescrit pour tous les Arjas. Cette initiation se fait au moyen d'un

(1) Lassen, 812.—(2) Benfey (*Erschu. Grüber, Encycl.* 11,17), p. 215.
(3) Lassen, 1, 795. — (4) Ibid. 817. – (5) Ibid. 818.

cordon qu'on reçoit, et qui de l'épaule gauche traverse la poitrine. Le cordon des Brahmines est de coton et peut être porté dès la huitième année. Le Xatria reçoit le sien en entrant dans sa onzième année, et il est fait d'une herbe noble. Le Waïksa peut porter le cordon de laine, propre à son état, mais seulement après ses douze ans accomplis. L'initiation, unie à des cérémonies religieuses, est comme une seconde naissance, et les membres des trois classes autorisées à la recevoir, s'appellent doublement nés (1).

L'ordre social créé par les Brahmines comprend cependant encore une quatrième classe, celle des domestiques, des serfs. Lorsque les Arjas entrèrent dans l'Inde, ils y trouvèrent des peuples barbares, que vainquit la race envahissante et originairement blanche. Ceux qui furent ainsi soumis composent la quatrième classe. Le nom de *Sutra,* commun à toute cette classe, de même que les dénominations particulières par lesquelles on en désignait les subdivisions, telles que *Nishada, Abira, Kandala,* signifient originairement des barbares noirs, et quelques-unes, des tribus distinctes, dont les géographes grecs font mention (2). Le Sutra n'a aucune part aux consécrations religieuses, ni à l'instruction, et s'appelle pour cela, *né seulement une fois* (3). De plus, il lui est fait un devoir de servir sans jalousie les trois castes supérieures. Leur subordination continue même dans l'empire des morts ; une demeure particulière leur est réservée dans le monde souterrain (4).

Dans le principe, les trois castes supérieures des Indiens ne différaient pas essentiellement des trois classes d'hommes libres, qu'on trouve chez les Germains du moyen âge, les prêtres, les nobles et le peuple ; et la quatrième caste, celle qui sert les autres, répond plus exactement encore à la foule considérable des serfs. Seulement, les Brahmines, par toutes sortes

(1) Lassen et Benfey, l. cit. p. 217.— (2) Lassen, I. 798, 799 et 820.
(3) Ibid. 797. — (4) Ibid. 818.

de prescriptions, donnèrent à l'institution indienne une couleur particulière. Ils firent admettre comme une loi que chaque état doit être héréditaire, que le fils doit toujours prendre l'état de son père, et spécialement, qu'aucun mélange de castes ne doit avoir lieu par des mariages. L'héritier d'un Brahmine ne pouvait épouser que la fille d'un Brahmine, le Xatria celle d'un Xatria et le Sutra celle d'un Sutra. Les enfants issus de mariages mixtes, étaient soumis à la malédiction, et tombaient dans la classe la plus vile. Les rapports des différentes classes entre elles, la vie journalière de chacun, étaient aussi réglés par une foule de prescriptions pénales. C'est ainsi que l'Inde reçut une forme toute différente de celle qu'elle avait au temps des Védas.

La loi qui créa ce changement est rapportée au père primitif de la race des rois, à *Manou,* frère de Jama, et par conséquent aux temps les plus reculés. Mais en réalité, elle est l'œuvre des Brahmines et en même temps le principe et le résultat de leur puissance croissante. Jusqu'à présent, on n'a pas encore réussi à déterminer, avec exactitude, l'époque où fut composé le Code attribué à Manou. Toutefois, il remonte bien jusqu'au IX[e] siècle avant Jésus-Christ (1); et il pourrait bien avoir été fait vers le temps où Lycurgue donnait des lois et une constitution aux Spartiates. Mais déjà avant la législation, dite de Manou, les Brahmines s'étaient rendus maîtres du culte, de tout l'enseignement religieux et des études scientifiques ; c'est sous leur direction que se trouvaient les écoles. dans lesquelles étaient expliqués les Védas, et où l'on enseignait la logique, la philosophie, l'astronomie et le droit.

Avant tout, ils créèrent une nouvelle théologie, détruisirent les doutes qui, comme nous l'avons dit, s'étaient fait jour au sujet des anciennes divinités, vers la fin de la période héroïque, et donnèrent aux croyances du peuple une base métaphysique. Les Arjas de l'Inde avaient un penchant

(1) Lassen, 800.

naturel à la spéculation et à la méditation. On voit déjà des traces de ce caractère particulier dans les hymmes les plus récentes du Rigvéda. Voici un de ces passages (1) : « Dans le commencement, il n'y avait ni non-être, ni être, ni monde, ni air, ni rien au-dessus de l'air, absolument rien qui enveloppât ou qui fût enveloppé. Ni la mort n'existait, ni l'immortalité, ni la distinction du jour et de la nuit. Mais *Tad Cela,* (c'est-à-dire l'*être indéterminé,* le *quelque chose-rien*) respirait sans souffle, avec *Suadha* (l'action de se poser soi-même) qui est contenue en lui. Hors de lui, il n'y avait rien de plus récent : ce qui était, c'était l'obscurité ou le *tout* enveloppé dans les ténèbres et une eau qu'on ne pouvait distinguer, séparer ; mais la force de la contemplation fit sortir de l'enveloppe la masse qu'elle couvrait. *Kama,* la curiosité, naquit la première dans l'esprit, et fut la semence créatrice originaire, que les sages, par leur pénétration, distinguent dans le non-être comme tendance à l'être. »

Les Brahmines tâchèrent, à ce que l'on voit, de trouver, comme les nouveaux philosophes allemands, *une cause première non-être, un rien-quelque chose* origine de tout. Telle était une des faces de leur philosophie. Mais ils devaient, en outre, mettre leurs spéculations en harmonie avec les dieux de la croyance populaire. Cette croyance avait, depuis les temps héroïques, éprouvé des changements considérables. Indra avait été remplacé par Wischnou, le dieu du firmament brillant ; Agni et Rudra avaient fait place à Schiwa, le dieu des tempêtes. Cependant, la caste des Brahmines voulait assurer à Brahmanaspati, son protecteur, la première place parmi les êtres célestes. Comment donc mettre cette trinité en harmonie avec l'unité que réclamait leur philosophie spéculative ? On crut trouver une solution à cette difficulté dans un passage des Védas, où il est dit que l'Etre-Suprême a trois états : la création, la continuation de l'existence et la des-

(1) Lassen, 794.

truction. En conséquence, on déclara Brahma le *créateur*, Wichnou le *conservateur*, et Schiwa le *destructeur;* et l'on établit la doctrine de l'unité de ces trois manifestations de la force originaire de la divinité (1).

A côté de la spéculation, l'imagination eut aussi son droit, droit extrêmement étendu, presque sans limites. La chaleur brûlante du climat indien produit dans la race qui habite ce pays, une pente prononcée et prédominante au repos corporel (2). Or, cette paresse s'allie très-bien avec le feu et l'extravagance d'une imagination aventureuse.

La caste des Brahmines réflète en elle cette double propriété du caractère indien. Leur esprit, s'égarant loin de la réalité, erre sans retenue au milieu des rêveries fantastiques d'un monde imaginaire. La nature se métamorphose pour eux en un être vivant, plein de phénomènes divins, et le miracle devient comme leur pain de chaque jour. Une conséquence caractéristique de cet état de choses, c'est que l'Inde n'a pas d'histoire; parce que ce genre de composition repose sur la considération calme et raisonnable de l'enchaînement naturel des événements, et n'atteint sa perfection que chez les peuples forts et actifs. L'instinct scientifique des Indiens, au contraire, cherche sa satisfaction soit dans les spéculations les plus abstraites, soit dans une poésie exagérée et monstrueuse, qui entasse sans fin les apparitions divines. Le sujet le plus cher aux poètes, par exemple, était le passage de l'être primitif inqualifié de la spéculation indienne au monde visible, ou la doctrine des *aventara*, c'est-à-dire, des incorporations de l'Etre-Suprême sous les formes diverses de sanglier, d'oiseau, de tortue, de lion, de poisson, de nain, d'homme, de dieu (3).

La littérature indienne créée par les Brahmines, est rêveuse. Mais cette sorte de rêverie n'exclut nullement la recherche de soi-même. Un poète connu disait des romanti-

(1) Lassen, 783. — (2) Ibid. 411. — (3) Ibid. 775.

ques : « Je ne veux pas de ces *sentimentaux,* car, quand l'occasion se présente, il en sort de mauvais compagnons. » Ces Brahmines fanatiques, dès qu'il s'agissait des intérêts de leur caste, avaient des yeux de lynx. Si l'Inde, dans le commerce des peuples entre eux, a presque toujours joué un rôle passif, c'est tout particulièrement leur ouvrage. Ils se sont très-bien accommodés de tous les conquérants étrangers, pourvu que leur autorité restât intacte. Mais chaque fois qu'on y a touché, ils ont montré un désir sauvage de s'en venger. Des persécutions semblables à celles que les Brahmines indiens firent peser sur les *Boudhistes,* ne se rencontrent nulle part ailleurs.

Mais il est encore un autre point que je dois faire ressortir. La doctrine qui enseigne que l'homme, pour plaire à Dieu, doit dompter ses passions et mortifier l'ardeur de la concupiscence charnelle, remonte jusqu'aux temps les plus anciens. Et cependant, ces mêmes Brahmines, dont la caste produisit tant de solitaires et d'ascètes, ont de tout temps, non-seulement toléré, mais encore soutenu un culte immoral, voluptueux, sanglant et cruel, et cela, parce qu'ils considéraient que ce culte enchaînait le peuple, et le retenait dans leurs filets. L'éclat poétique qui brille à la surface de la vie spirituelle indienne, cache une plaie morale profonde.

Dans leur alliance avec la royauté, les Brahmines, à l'aide du Code de Manou, avaient chargé leur peuple de chaînes. Mais le fardeau de la distinction des castes ne tarda pas à devenir insupportable, et il se fit une réaction extrêmement remarquable. Vers le milieu du VIe siècle avant Jésus-Christ un fils de roi (1), *Gautama,* avança cette proposition : que devant l'Etre-Suprême tous les hommes sont égaux et capables de parvenir au bonheur ; que le bonheur ne s'obtient que par la mortification de la sensualité, par des œuvres de miséricorde, par la douceur, par le repentir de ses péchés et par

(1) Lassen, II, 52.

la pénitence. Cette doctrine, qui portait un si rude coup à l'édifice ecclésiastico-social des Brahmines, part cependant aussi de l'idée d'une *cause premièré non-être,* d'un *rien quelque chose,* idée propre à la philosophie spéculative des Brahmines. — Le but que poursuit la philosophie religieuse de Gautama, c'est que l'esprit doit s'enfoncer, s'abîmer dans le rien primitif, sans qualité et tranquille, qui est proclamé la félicité suprême. — Le sage doit atteindre le but proposé par la mortification volontaire de la sensualité; les autres hommes y parviennent par des migrations spirituelles, des métempsychoses: ils doivent parcourir une série de corps divers, jusqu'à ce que l'âme purifiée, affranchie des liens de la sensualité, soit capable de se noyer, de se perdre dans la cause primitive.

Gautama, après une vie sans reproche, mourut dans un âge avancé, et ses disciples l'honorèrent comme un *Boudha,* c'est-à-dire, comme une incorporation de Dieu. La nouvelle doctrine se propagea lentement, et ce ne fut qu'après l'époque d'Alexandre-le-Grand, qu'elle pénétra dans la vie politique. Gautama l'enseignait dans le même temps que Solon, à Athènes, et Confuttsé (Confucius), chez les Chinois, réglaient les constitutions de leurs pays respectifs; lorsque Pythagore enseignait dans l'Italie grecque, et que Cyrus fondait le grand empire des Perses. Une cause quelconque, qui n'a pas encore été recherchée, doit avoir influé simultanément sur ces différents pays, pour y faire jaillir en même temps l'étincelle du génie. C'est une énigme à résoudre.

Une obscurité impénétrable couvre l'histoire de l'ancienne royauté indienne, qui, immédiatement après la caste des Brahmines, fut le mobile principal du mouvement que nous venons de décrire. Le Code de Manou et l'intérêt bien entendu des Brahmines, tendaient sans relâche, comme nous l'avons montré précédemment, à fonder un empire et à soumettre l'Inde entière à une seule domination. Mais ce projet ne s'accomplit peut-être jamais, ou dans tous les cas, cet

empire ne fut pas de lougue durée. Les traditions relatives aux royaumes qui se formèrent, ont été, grâce à l'esprit si peu historique des Brahmines, enveloppées de fables et de récits aventureux. Ainsi, les épopées chantent un royaume de Pandava, après lequel on voit paraître un royaume à Magadha, et enfin un troisième dans le Kaschemir, dans l'Inde septentrionale. Ce dernier royaume se distingue des autres, en ce qu'il possède une chronique continue (1), mais dont les plus anciennes parties sont incertaines. La lumière ne commence à se faire dans l'histoire politique de l'Inde ancienne, qu'au moment où des Etats étrangers viennent en contact, hostile ou pacifique, avec les Arjas méridionaux. Diodore de Sicile, à la suite de Ctésias, médecin grec qui vécut à la cour de Perse, et qui, par son histoire de l'Inde, donna cours en Grèce à une foule de récits romanesques sur les affaires de l'Orient, Diodore (2), disons-nous, rapporte que Sémiramis, reine d'Assyrie, attaqua l'Inde avec une armée formidable, vainquit dans une bataille *Stabrobades,* souverain de l'Inde, et fut ensuite repoussée avec perte, lorsqu'elle eût passé l'Indus.

Sémiramis est un vieux nom mythologique, qui désigne, en général, l'apogée de la puissance royale en Assyrie. La chose ainsi entendue, il doit y avoir quelque chose de vrai dans le récit de Ctésias; car on a découvert récemment près de Mosoul, dans les ruines d'un édifice assyrien, des ornements de sculpture d'une très-haute antiquité, qui représentent des captifs indiens avec le chameau bactrien, l'éléphant et le rhinocéros, rendant hommage à un roi vainqueur (3). Ajoutons que le nom du monarque indien à qui Sémiramis doit avoir fait la guerre, correspond assez exactement au mot sanscrit *stavirapatis,* c'est-à-dire, *seigneur du continent.* Cette donnée n'est donc pas un conte en l'air (4) : on peut consi-

(1) Lassen, 710. — (2) *Biblioth.,* II, 2, etc. — (3) Lassen, I, 858.
(4) Ibid. 859.

dérer comme un fait, l'aggression d'un roi d'Assyrie, qui, de la Bactriane, sera venu fondre sur l'Inde, et après avoir été vainqueur dans une première bataille, aura ensuite été repoussé. Un puissant royaume paraît donc avoir alors existé dans l'Inde. Mais à partir de cette antique donnée sur les rapports politiques de l'Indostan avec le dehors, il y a une grande lacune, qui n'est remplie, en quelque sorte, que par les preuves, indiquées précédemment, des relations de commerce qui existèrent de bonne heure entre l'Inde, la Phénicie et la Judée. Ce n'est qu'au VIe siècle avant Jésus-Christ que le jour commence de nouveau à poindre dans l'histoire de l'Inde.

Il est hors de doute que Cyrus et Darius, fondateurs et restaurateurs de la puissance perse, étendirent leur empire jusqu'à l'Indus, et soumirent à leur joug quelques tribus indiennes. Toutefois l'Inde, dans son ensemble, conserva son indépendance. Ni dans l'expédition de Xerxès en Grèce, ni à aucune époque plus récente de la domination perse, il n'est fait mention d'éléphants dans les armées du grand roi. Cependant si les successeurs de Darius avaient possédé dans l'Indostan des territoires de quelqu'étendue, ils n'auraient pas manqué d'employer dans leurs guerres ces animaux énormes, qui passèrent longtemps pour une arme redoutable (1). Ce ne fut que dans la dernière bataille que Darius Codoman livra à Alexandre-le-Grand, que les Perses eurent des éléphants de guerre (2). Il faut croire que l'approche du roi des Macédoniens, qui avait déjà conquis l'Asie antérieure, répandit la terreur jusque bien avant dans l'Inde, et engagea quelques princes de ce pays à envoyer au secours de leur voisin de l'ouest, si vivement pressé, quelques-uns de ces animaux dont on faisait un si grand cas.

Du temps de Cyrus, fondateur de la grandeur des Perses, vivait Hécatée, le premier des Grecs qui ait donné à ses

(1) Lassen, I, 812. — (2) Benfey, l. c. 42.

compatriotes des détails quelque peu exacts sur l'Inde. Cet auteur décrit l'Etat de Kaschemir, au nord de l'Inde, avec sa capitale de même nom, qu'il appelle Κασπάπυρος. Ce mot répond presque littéralement à la dénomination sanscrite de Kaschjapapura (ville du Kasch-japa) (1).

Le royaume de Kaschemir fleurit jusqu'au temps d'Alexandre, qui trouva dans le nord de l'Inde quelques royaumes fort belliqueux. Pendant la période qui s'écoula entre Xerxès et Darius Codoman, la renommée de la Grèce se répandit jusque dans l'Inde. Quelques passages des épopées indiennes parlent de la sagesse et de la valeur des Grecs : « Les Javana, y est-il dit, savent tout et sont de grands héros. » Bientôt après, des rapports étroits s'établirent entre les deux peuples : c'est Alexandre-le-Grand qui ouvrit l'Inde à l'Occident.

Art. VII. — HISTOIRE PRIMITIVE DES CHINOIS.

Après les Indiens, il nous reste encore à considérer leurs voisins de l'est, les Chinois, le plus ancien peuple civilisé de l'Asie.

La Chine, un petit monde à part, habité par plus de deux cents millions d'hommes (2), est bornée au sud et à l'est par l'Océan, au nord, par des déserts inhospitaliers, et à l'ouest par une chaîne de hautes montagnes qui, partant du Thibet, c'est-à-dire, du plateau le plus élevé du monde, courent du nord au sud, en poussant toutefois aussi vers l'est plusieurs branches de collines élevées. Une foule de fleuves, tombant

(1) Benfey, 55.

(2) Son dernier recensement (en 1856) en porte la population à plus de 400 millions d'âmes.

de ces montagnes, arrosent, avec la plus grande abondance, les plaines et les vallées. Deux de ces fleuves chinois, le *Hoangho* et le *Jantsékiang,* sont comptés parmi les plus considérables du monde entier.

Que la Chine ait été depuis les temps les plus reculés un pays civilisé, c'est ce qui résulte clairement, non-seulement des documents indigènes, mais aussi des témoignages des anciens peuples de l'Occident. Aristote connaît déjà la soie, l'objet de négoce le plus important de ce pays, ainsi que le ver qui la produit. Dans son *Histoire naturelle des animaux* (1), il décrit cette chenille et son précieux fil, et dit qu'on en fait des tissus. Or, l'éducation du ver à soie et la préparation des tissus fait avec son fil, constituent, comme l'on sait, un produit artificiel particulier à l'ancienne Chine, et qui suppose une civilisation déjà passablement avancée. Il faut donc, qu'à l'époque où le Stagirite écrivait, la Chine fût déjà un Etat constitué, dont le commerce s'étendait au loin. Cela ne prouve à la vérité pas grand'chose encore; car Aristote ne fleurit qu'au IVe siècle avant Jésus-Christ. Mais 400 ans auparavant déjà, les juifs connaissaient le peuple commerçant des Chinois, établi dans le plus lointain Orient. Un passage du prophète Isaïe (49, 12), où il est parlé des *Sinim,* ne peut guère, en effet, se rapporter qu'à la Chine (2). Or, si cette interprétation est exacte, des marchands chinois vinrent à Babylone au VIIIe siècle avant Jésus-Christ.

Les Indiens connaissent la Chine de plus ancienne date encore. Depuis vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, les astronomes indiens se servent, pour calculer le cours de la lune, d'un procédé particulier que l'on désigne par le nom de *Naxantra,* ou maisons de la lune. Or, cette manière de calculer n'est pas d'origine indienne; des preuves évidentes éta-

(1) V. 17.

(2) Voir Gesenius dans son *Commentaire,* et dans le *Thesaurus* au mot *sinim.*

blissent, au contraire, que les Arjas méridionaux l'ont empruntée des Chinois (1). Ainsi, la réputation de la science astronomique des Chinois s'était déjà répandue vers l'ouest de l'Asie à l'époque indiquée.

Toutefois, nous n'avons besoin ni des traditions juives, ni de celles des Indiens pour affirmer l'antiquité de la civilisation chinoise. Il existe encore aujourd'hui en Europe, dans plusieurs collections d'antiquités, des monuments qui prouvent avec certitude que la culture des Chinois, sous le rapport politique et industriel, remonte jusqu'au troisième millénaire avant Jésus-Christ. Rosellini (2), dans son ouvrage sur les antiquités égyptiennes, qui parut à Pise, en 1832, rapporte que dans un tombeau égyptien tout-à-fait intact et qu'il fit ouvrir lui-même, il trouva, entre autres bijoux, un petit vase en porcelaine, avec une inscription chinoise dont les caractères sont semblables à ceux dont on se sert encore aujourd'hui. Or, ce savant assure que, d'après son architecture, le tombeau en question appartenait, au plus tard, à la dix-huitième dynastie égyptienne, dynastie qui commença vers 1822 avant Jésus-Christ, compta dix-sept rois et eut une durée de 348 ans. L'anglais Wilkinson atteste également qu'il n'est pas rare de trouver de pareils vases chinois dans les tombeaux de Thèbe, ancienne capitale des pharaons de la Haute-Egypte. Ainsi, dès l'an 2000 avant Jésus-Christ, on importait déjà en Egypte des marchandises chinoises : fait, qui ne permet pas de douter que, dès cette époque, la Chine possédait une écriture semblable à celle d'aujourd'hui, des métiers industriels et un commerce qui s'étendait jusque dans les contrées les plus éloignées. Quelle perspective s'offre ici à nos regards dans les profondeurs de l'antiquité !

Passons, maintenant, des témoignages extérieurs, aux documents indigènes. Le Père Gaubil, un de ces savants jésuites qui, il y a plus d'un siècle, passèrent leur vie chez les

(1) Lassen, I, 742. — (2) *Imonumenti del l'Egitto,* II, I. p. 337.

Chinois au service de l'Evangile, et qui en même temps enrichirent l'Europe d'une foule de détails excellents sur l'empire du Milieu, rapporte, d'après un livre chinois, que l'empereur Tscheu-Kong éleva, en l'an 1100 avant Jésus-Christ, à Loyang, qui était une des capitales de son empire, un gnomon de huit pieds de hauteur, dont il fixa la longueur de l'ombre pour l'été à 1,54 de pied, et pour l'hiver à 13, 12 de pied. Or, à l'époque où le Père Gaubil puisa ce renseignement aux sources chinoises, les mathématiciens n'étaient pas encore en état de faire, avec une certitude suffisante, des calculs astronomiques rétrogrades. Ce ne fut que plus tard que la science fut complétement formée sous ce rapport. Eh bien, le célèbre mathématicien berlinois Mädler a calculé, à l'aide des nouveaux moyens que possède la science, les mesures indiquées par Gaubil d'après les sources susdites, et le résultat de son travail a été que l'obliquité de l'écliptique qui sert de fondement à la donnée fournie par ce Père, avait lieu exactement en l'an 1100 avant Jésus-Christ (1). L'authenticité et la vérité du témoignage en question sont donc démontrées. — Bien plus, le plus ancien calendrier chinois fournit des données sur la position du soleil au temps de l'empereur Jao, qui, d'après les annales de l'empire chinois, parvint au pouvoir en l'an 2357 avant Jésus-Christ. Or, le mathématicien français Biot, ayant soumis ces nombres à un calcul rétrograde, s'est également convaincu de leur exactitude (2).

Il suit de là que, dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, sous le gouvernement d'Jao, les Chinois observaient déjà le ciel et possédaient un Etat civilisé. Mais voici encore une nouvelle preuve de l'authenticité de l'histoire de la Chine. Le plus ancien monument matériel que l'on possède de la civilisation des Chinois est

(1) *Madler, populare astronomie,* p. 533.
(2) Voir les preuves dans Lassen, I, 743.

une inscription que l'empereur Ju, vers l'an 2205 avant Jésus-Christ, fit graver sur un rocher de la montagne Hengchan. Elle en fut détachée dans la suite, et portée dans la capitale, à Sin–gan-fou, où elle se conserve encore aujourd'hui (1). C'était l'usage dans les temps primitifs, de placer dans les chefs-lieux de provinces, où les autorités supérieures ont leur résidence, des tables de bronze, sur lesquelles étaient gravées des inscriptions indiquant la situation, l'étendue, les montagnes, les cours d'eau, les villes, les villages, les revenus et les productions des provinces respectives. Quelques-unes de ces tables se sont conservées jusqu'à nos jours; et le musée impérial de Pékin renferme, de son côté, une nombreuse collection de vases antiques qui remontent, comme on peut le démontrer, à l'époque comprise entre l'an 250 et l'année 1766 avant Jésus-Christ (2).

La manie de subtiliser, de douter et de critiquer sans fin et sans motif, qui, depuis un siècle, a pénétré dans la littérature moderne, nous a fait prendre l'habitude de regarder l'histoire de l'humanité comme peu ancienne, les générations passées, comme simples et ignorantes, et de nous considérer nous-mêmes comme les seuls sages; et de là vient que les prétentions à une haute antiquité que nous rencontrons dans les sources chinoises, nous jettent dans l'embarras. Mais les faits que nous avons cités nous obligent à concevoir un préjugé favorable en leur faveur et nous commandent des égards. Renonçons à cet orgueil puisé sur les bancs de l'école, et suivons ce que nous dicte la saine raison.

La partie de l'histoire de la Chine antérieure à la grande ligne de démarcation de toute division historique, c'est–à–dire, à la venue de Jésus-Christ sur la terre, se partage en trois époques : 1° l'époque mythologique; 2° la période semi-

(1) Hager, *Monument de Jao,* Paris, 1802. Klaproth, *Asiat. magazin,* II, l. p. 85. Neuman, *Asiat. studien,* I, 1, etc.

(2) Gauthier, *la Chine,* etc., I, 50. 201.

historique; 3° et celle qui est entièrement digne de foi. La première commence avec la fondation de l'Etat, c'est-à-dire, d'après les mythes des Chinois, vers le milieu du quatrième millénaire; et elle s'étend jusqu'en 2637. On manque, sur cette époque, de documents écrits contemporains, on a seulement les traditions des générations plus récentes. La seconde période comprend les deux millénaires suivants, de 2637-782 avant Jésus-Christ. Des documents, en partie originaux, en partie plus récents, nous renseignent sur cette longue série de siècles; ils s'accordent même, en général, sur la marche du développement considéré dans son ensemble; mais non sur les dates ni sur les lieux des événements particuliers. Quant à la dernière période, celle qui s'étend de 782 avant Jésus-Christ jusqu'à son avènement, les annales de l'empire, appelées *Kang-mo,* et la chronique appelée *Tsou-chu,* s'accordent entre elles. A cette époque commence donc une histoire suffisamment accréditée (1).

Voyons, cependant, ce que nous disent les antiques traditions chinoises sur les origines de ce peuple. Elles insinuent toutes que les pères de ce peuple descendirent peu à peu des montagnes de l'ouest dans le pays des plaines, et qu'ils y trouvèrent des tribus sauvages, lesquelles furent soumises par eux ou poussés vers le sud. Les premiers établissements des Chinois se trouvaient (2), en conséquence, au pied de la haute montagne, appelée par eux *Kuen-lun,* laquelle tient par une branche latérale à l'Himalaya et part immédiatement du haut plateau thibétain, dont le versant occidental était, comme nous l'avons vu, le siége originaire des Turaniens.

Les fondateurs de l'empire chinois ne seraient-ils pas dès lors une colonie de ces mêmes Turaniens. Remettons-nous

(1) Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie,* I, 406. Abel Rémusat, *Nouv. mélang. Asiat.,* 1. 65.

(2) Biot, *Journal Asiat.,* 3 ser. tom. XIV, p. 152, etc. Gutzlaff, *Gesch. von China,* p. 18.

sous les yeux, l'idée que les territoires que nous avons parcourus auparavant, nous ont forcés d'admettre au sujet de la condition primitive du genre humain. Il est hors de doute que les premiers hommes étaient pasteurs. Il est certain aussi que, dans les premiers temps, la propagation de la race humaine fut très-rapide. J'en puis donner un exemple tiré de faits connus. Dans le cours du dernier siècle, la population de l'Amérique du nord s'est décuplée, et, les causes de cet accroissement sont manifestes : là où chaque adulte trouve de l'espace pour établir un ménage et fournir avec facilité à sa subsistance et à celle des siens, le nombre des habitants doit s'accroître promptement. Or, les circonstances étaient bien plus favorables encore, sous ce rapport, à l'époque où la race humaine était, pour ainsi dire, à son début. Des pâturages immenses étaient ouverts aux pasteurs et à leurs troupeaux : la force corporelle encore intacte et la polygamie, alors générale, firent le reste. Mais la vie pastorale se présente encore sous un autre aspect : Dès que la population a atteint une certaine mesure, ce genre de vie a pour conséquence les querelles et la guerre, ou des émigrations lointaines. L'espace de terrain qui suffit à nourrir par l'agriculture un million de personnes, peut à peine entretenir 1000 familles de pasteurs. Qu'on se rappelle le récit de la Genèse au sujet d'Abraham et de Loth, qui se partagèrent de vastes régions, alors que l'oncle dit au neveu : « Si vous allez à gauche, moi je me dirigerai avec les miens vers la droite. » La même scène a dû se reproduire en des milliers d'endroits différents, et de là vient, en grande partie, que l'histoire commence par des émigrations.

Rien n'empêche d'admettre, dès lors, que, dans l'antiquité la plus reculée, des Turaniens, poussés par cette même nécessité, abandonnèrent leurs demeures primitives et se dirigèrent vers les vallés du Kuen-lun, où ils établirent leur domicile. Supposons, en outre, que ces émigrants, déterminés par un motif quelconque, passèrent rapidement et entièrement

de la vie pastorale à l'agriculture; il est clair qu'il en résulta pour eux un développement tout différent de celui des autres tribus qui restèrent attachées à la vie pastorale, et qui ne s'occupèrent de l'agriculture que comme d'une affaire secondaire. En d'autres mots, il est évident que les émigrants en question durent, plus tôt que les autres, avoir des demeures fixes, une administration civile et fonder même un Etat. Or, ces suppositions se sont effectivement réalisées. L'antiquité de la civilisation chinoise a pour base la charrue. Au dire de plusieurs voyageurs, les Peaux-Rouges d'Amérique regardent la semaille du grain comme une sorte de charme, qui rend forts et invincibles les blancs venus d'Europe chez eux, et tend à la ruine des Peaux-Rouges indigènes. Rien de nouveau sous le soleil. Ce que les Anglo-germains des Etats-Unis sont aux Peaux-Rouges, les Chinois le furent, il y a cinq mille ans, par rapport aux peuples pasteurs : ils devinrent puissants, tandis que les autres se perdirent et se réduisirent à rien.

En nous conformant au langage du Zendavesta, nous avons jusqu'ici désigné, par le nom de Turaniens, les plus anciens ennemis des Arjas ou des Iraniens. Mais les demeures que ces livres assignent aux Turaniens et l'histoire qu'ils leur attribuent, ne permettent pas de douter que les ennemis originaires d'Iran n'aient une parenté étroite, ou plutôt ne soient un même peuple avec celui que les anciens Perses appellent *Saces,* peuple que les écrivains grecs du temps d'Alexandre désignent par le nom d'Indo-scythes, et les modernes, enfin, par celui de Mongols. D'après cela, les Chinois seraient donc de race mongole; et, en effet, les témoignages des voyageurs s'accordent à dire que la forme du corps et de la figure des Chinois, trahissent une origine mongole. Un autre grand moyen de prouver la parenté des peuples, savoir la ressemblance ou la parité des langues, ne peut ici nous rendre aucun service. La langue chinoise, semblable aux dialectes de quelques petits peuples voisins, tels que les habitants du Thibet, d'Awa et de Siam, la langue chinoise disons

nous, se distingue fondamentalement et essentiellement de celles des autres peuples japhétiques, sémitiques, cuschitiques, finnois, et de la langue mongole en particulier, en ce qu'elle n'a que des monosyllabes invariables, sans conjugaisons, ni déclinaisons.

Le nombre des mots primitifs chinois est fort peu considérable ; il ne s'élève qu'à 450, et il semble presque impossible qu'un peuple, avec une si mince provision de termes, ait pu développer sa civilisation et amasser des trésors intellectuels. Mais la pénétration d'esprit des Chinois a su triompher complètement de ce manque d'expressions, et transformer leur pénurie en richesse. D'abord, ils ont quatre espèces d'accentuations qui donnent au même mot des significations tout à fait différentes. Du reste, c'est à peine si une oreille étrangère peut distinguer ces accentuations diverses, et si une bouche étrangère peut les reproduire ; et de là vient que l'étude du chinois est presque impossible pour ceux qui ne sont pas du pays. En voici des exemples : le mot *scha*, selon qu'on le prononce, bref ou long, d'une manière aiguë ou pleine, signifie *sable, arroser, subitement, tuer* (2). Ainsi, par la simple différence de l'accentuation, inimitable, du reste, pour des étrangers, le nombre des mots radicaux est déjà quadruplé. On comprend toutefois qu'avec cela le trésor linguistique des Chinois ne suffirait pas encore, à beaucoup près, pour exprimer l'abondance des idées créées par les progrès de la civilisation. On y a donc pourvu d'une autre manière encore : le même mot, avec la même accentuation, a reçu des significations toutes différentes. Mais comme c'était là une source d'équivoques et de confusion dont le langage était menacé, on a eu recours pour y échapper, à l'addition d'un mot, qui fait disparaître l'amphibologie. Ainsi, par exemple, la syllabe *dao*, avec la même accentuation, a les significations suivantes :

(1) Schott, *Chinesische Sprache* (Ersch. u. Grüber, *Encycl.*) I, 16, p. 359, etc. — (2) Ibid.

conduire, dérober, atteindre, précipiter dans, couvrir, étendard, fouler aux pieds, blé, chemin. La syllabe *lu,* à son tour, signifie : *chemin, pierre précieuse, rosée, corbeau de mer ou cormoran, orner, voiture.* Lors donc qu'un Chinois veut exprimer l'idée de chemin, il forme le mot composé *dao-lu :* ces deux syllabes ne se ressemblant que par la signification de *chemin,* leur composition exclut conséquemment la possibilité d'un autre sens, et montre qu'elles ne peuvent avoir de commun que leur signification commune.

Il est une autre manière encore de réunir des monosyllabes de signification différente, pour exprimer des idées qui sont communes à tous les deux, ou qui naissent de la liaison des contraires. Ainsi *chiung,* signifie un frère aîné, *di,* un frère cadet. Leur composition *chiung-di* signifie frère en général. *Guey* veut dire esprit mauvais, *schin* un bon esprit, tous deux ensemble (*guey-schin*), génie ou démon en général. *Zin* signifie tomber dessus à l'improviste, *fa,* attaquer à force ouverte, *zin-fa,* faire la guerre ; *ching* veut dire aller, *dschi,* s'arrêter, *ching-dschi,* des actions, la manière d'agir en général ; *ya* signifie les dents molaires, *tsehi,* dents incisives, *ya-tschi,* les dents en général ; *yuan* signifie loin, *gin,* proche, *yuan-gin,* éloignement en général ; *mai* acheter, *moi* vendre, *mai-moi,* commerce, trafic ; *zu* matière fine, *lo* matière grossière, *zu-lo* désigne l'état mitoyen où la matière fine se sépare de la matière grossière ; en d'autres termes, il signifie être à l'agonie, mourir.

L'ancienne langue chinoise n'exprime en aucune manière les différents temps du verbe, la moderne les rend par des particules. L'article déterminatif manque ; le degré de comparaison est marqué, comme en français, par un petit mot qui a le sens de *plus ;* les qualificatifs sont placés devant les noms comme des génitifs, à peu près comme on dit en allemand *eisenwaffe,* au lieu de *eiserne waffe* (*ferri arma* pour *ferrea arma*).

L'écriture des Chinois leur est tout à fait particulière,

comme leur langue. La tradition rapporte que depuis les temps primitifs jusqu'à *Fohi,* premier empereur, lequel appartenait encore à l'époque mythologique, on se servait de cordons avec des nœuds, pour communiquer avec les absents et transmettre les faits historiques aux races futures. Un nombre déterminé de nœuds, leur forme particulière, avaient une signification convenue. Les anciens Péruviens se servaient aussi d'une pareille écriture à nœuds, qu'ils appelaient *quippo.* Naturellement, ce langage par signes etait pauvre et imparfait. Aussi, dès l'an 2800 avant Jésus-Christ, les Chinois inventèrent un autre moyen de communiquer les idées, savoir les hiéroglyphes, écriture qui s'est conservée chez eux jusqu'à nos jours dans ses traits fondamentaux, mais que la pénétration et l'esprit pratique de ce peuple a perfectionnée et enrichie considérablement. De même que la langue a des mots simples et des mots composés, l'écriture a aussi des signes simples et des signes composés. Le nombre des premiers est peu considérable, comme celui des mots radicaux : ils sont, dans leur forme primitive, des copies d'objets divers appartenant au monde sensible (1). L'idée de *dessus* ou de supériorité, par exemple, est marquée par un point au-dessus d'une ligne horizontale ; celle de *dessous* ou d'infériorité, par un point en-dessous de cette ligne. Un cœur humain signifie, d'après la quantité des points qui y sont ajoutés, *cœur, esprit, intelligence, dessein, sentiment.* Une main signifie d'abord une *main réelle,* puis, moyennant l'addition de petits signes, *art, artiste, industrie.* Une petite figure d'homme debout, signifie un *homme vivant ;* couchée, un *homme mort.* Certain trait signifie, selon qu'il s'ouvre vers la droite ou vers la gauche, les idées de *droite* ou de *gauche.*

Les idées composées ou abstraites, s'expriment par des signes réunis. Ainsi, l'idée générale de *lumière* est représentée par la réunion des images du soleil et de la lune. Des

(1) Schott, p. 365.

yeux et de l'eau, placés ensemble, indiquent des *larmes;* la bouche et des oiseaux réunis, signifient le *chant.* Une femme, une main et un balai, donnent ensemble l'idée d'une *femme mariée.* Un homme sur une montagne signifie un *solitaire,* un *saint,* parce que les antiques saints des Chinois vivaient sur les montagnes; en y ajoutant certains points, on exprime l'idée de sainteté et de religion. Le signe qui signifie *grand,* surmonté du trait horizontal de l'*unité,* indique ce qui est *uniquement grand,* c'est-à-dire *l'infini, l'immensité, le ciel, la suprême raison, la divinité.* Les images réunies d'un cœur et d'un esclave, signifient *passion.*

Je dois remarquer encore que les signes qui, dans l'origine, étaient des copies réelles, quoique grossières, des objets signifiés, ont perdu peu à peu le caractère de peinture, pour prendre la forme de traits d'écriture. Cependant, la première forme perce toujours.

On comprend qu'il est de l'essence de l'écriture par signes, telle que nous venons de la décrire, que celui qui en a bien saisi l'esprit et qui a bien imprimé dans sa mémoire cette vaste matière, soit en état de lire des livres chinois, sans comprendre un seul mot de la langue chinoise. Aussi, ceux qui sont versés dans cette étude, assurent que c'est une jouissance peu commune que d'observer la pénétration d'esprit et l'intelligence pratique, qui a présidé au développement de l'écriture chinoise et qui l'a dirigé.

Du reste, à côté de l'écriture hiéroglyphique proprement dite, les Chinois ont un second système de signes qui s'y rattache, et qui a pour but de représenter le son des mots au moyen desquels la langue chinoise exprime les idées. — La connaissance de cette langue est dès lors indispensable pour comprendre cette partie de l'écriture chinoise. Cette dernière classe de signes s'appelle écriture *phonétique* ou alphabétique. La formation de cette écriture chez les Chinois répond assez bien à l'origine de l'alphabet chez les autres peuples. Ainsi, par exemple, la voyelle *a* est la première lettre du mot *aleph,*

qui, en phénicien et en hébreu, désigne un *taureau;* dès lors, ces peuples donnèrent à l'*a* la forme d'un *bœuf.* La consonne *b* est la première lettre du mot qui dans ces mêmes langues signifie une maison ; et, pour cela, la lettre *b* reçut chez eux la figure d'une maison. Le mot *daleth,* une porte, commence par un *d,* et, dès lors, la figure d'une porte devint la lettre *d. Ghimel,* chameau, commence par la consonne *g,* et la figure d'un chameau fut le signe de la lettre *g.* Il en est de même de toute la suite de l'alphabet hébraïco-phénicien. Eh bien ! c'est d'une manière analogue, quoique un peu différente, que se formèrent les signes phonétiques des Chinois. Je ne puis, du reste, entrer à cet égard dans plus de détails ; il faudrait pour cela savoir la langue chinoise. Je me bornerai à faire observer que l'écriture phonétique des Chinois a des rapports remarquables avec l'écriture égyptienne, qui se divise également en deux parties principales, l'une phonétique, l'autre symbolique. Cependant, l'éloignement de ces deux pays par rapport l'un à l'autre, ainsi que la différence de caractère qui existe entre les deux peuples, ne permettent pas de supposer que l'une de ces écritures ait été l'origine de l'autre. Le besoin, la nature des choses, les auront fait naître toutes deux (1).

Rejetons maintenant un coup-d'œil sur ce que nous venons de voir. — La langue chinoise diffère par sa forme, ainsi que par son vocabulaire, des langues japhétiques en général, et de la langue mongole en particulier. Cependant, des hommes versés dans cette sorte d'étude, soutiennent que les différents dialectes mongols, qui sont tous polysyllabiques, trahissent, par l'enchaînement des proportions et par l'ordre des idées, une ressemblance qu'on ne peut méconnaître avec la langue chinoise (2). Comment donc s'expliquer un si étrange phénomène? — Je ne vois qu'une solution à cette énigme. Il faut admettre qu'à une époque où tout, même la langue, était en train de se former, la branche chinoise se sépara de

(1) Schott, p. 367. — Ibid. 359.

la souche principale mongolico-turannienne, et commença à vivre d'une vie distincte.

Les langues, comme les hommes, ont leur enfance, où elles ne font, pour ainsi dire, encore que bégayer ; et, en effet, le dernier historien de la Chine, le missionnaire allemand, Gützlaff (1), compare la langue chinoise au bégaiement des enfants. La conséquence nécessaire de l'explication que nous proposons, serait donc qu'il faut considérer les Chinois comme le plus ancien peuple de la terre qui ait eu une existence distincte. Or, cette conclusion se trouve confirmée par l'histoire. Les Chinois sont réellement le plus ancien peuple de la terre : le fait s'accorde avec la supposition.

Mais il est un autre point encore auquel je dois rendre le lecteur attentif. Les noms particuliers des peuples naquirent du besoin de distinguer un peuple de l'autre, son propre peuple des étrangers. Leur origine prouve donc, qu'à l'époque où cela eut lieu, plusieurs peuples avaient été en contact. Or, la langue chinoise ne possède aucun nom particulier pour désigner son propre peuple. Les Chinois appellent leur pays, l'*empire du milieu, Dschung-Kue,* ou *royaume de la fleur du milieu, Dschung-Koa-Kue,* et ils se nomment, eux-mêmes, *hommes du royaume du milieu, Dschung-Kue-Jin.* Ils croient, en effet, que le pays qu'ils occupent est le centre de l'univers, ou, pour parler avec Homère, le nombril de la terre. Or, ce manque complet de nom propre ne prouve-t-il pas qu'à l'époque où fut fondé l'Etat chinois, il n'en existait point d'autre ?

L'histoire primitive des Chinois, comme celle des autres nations, commence par des traditions cosmiques et historiques. « Le visible, dit *Litsé,* ancien philosophe chinois, est né de l'invisible, moyennant l'action réciproque des forces primitives, mâle et femelle. D'abord, il y eut la grande essence sans l'éther ; puis, le grand principe, lorsque l'éther

(1) *Gesch. van China,* l. 5. H. Schott., loc. cit., p. 360.

naquit ; ensuite, le grand commencement, lorsque la forme vint s'y joindre ; et, après cela, la grande existence, lorsque la matière reçut sa consistance. Mais comme l'éther et la matière n'étaient pas encore séparés, le tout formait encore un grand chaos. Après différents bouleversements et révolutions, ce qu'il y avait de subtil s'éleva en haut et devint le ciel, et ce qui était grossier descendit et forma la terre. » Une autre théorie explique les choses de la manière suivante : « Avant que l'éther pur se fût élevé et que l'impur fût tombé vers le bas, l'essence spirituelle qui nageait autour ne possédait pas encore l'intelligence, et les cinq couleurs ne pouvaient pas encore être distinguées. En ce temps-là, le très-haut était dans le sein (la matrice) du principe ; et ce très-haut est père et mère du ciel et de la terre. » — Enfin, une troisième explication, celle de *Hoai-mant-sé,* le célèbre mystique, s'exprime ainsi : « La grande et brillante raison naquit dans le vide brumeux ; elle produisit au-dehors l'univers, et par là naquit l'air, puis la voie lactée. Les parties subtiles formèrent le ciel et la matière s'épaissit et forma la terre. Le ciel et la terre, par le mélange de leurs semences, produisirent le *dualisme* (*Jin* et *Jang,* mâle et femelle) qui, à son tour, créa les quatre saisons de l'année. Enfin, la semence s'étant répandue au loin, les créatures arrivèrent à l'existence. L'air chaud devint le feu, le noyau du feu devint le soleil, et l'air froid fut l'eau, dont le noyau devint la lune et les étoiles. »

Ces spéculations chinoises sur le premier principe des choses ne diffèrent guère, à ce que l'on voit, des rêveries des Arjas, ni des sentences doctorales de la philosophie de Hégel, à Berlin. Une autre tradition cosmogonique, rappelle la doctrine du Zendavesta, d'après laquelle l'homme primitif naquit du mélange de la semence de *Jin* et de *Jang*. Cet homme primitif s'appelait *Pouankou* et sa taille était si élevée, qu'il atteignait à la hauteur du ciel. Lorsqu'il mourut, son haleine se changea en vent et en nuages, sa voix devint le tonnerre, son œil gauche le soleil et le droit la lune ; ses

bras et ses jambes se métamorphosèrent dans les quatre régions du monde et dans les cinq chaînes de montagnes ; et son sang devint la source des torrents de la terre, etc.

L'idée que l'homme est le monde en petit, le *microcosme*, et que le monde est l'homme en grand, est très-antique à ce qu'on voit. On la trouve également dans le Zendavesta, qui rapporte quelque chose de semblable au sujet du premier homme, appelé par lui *Kaiomort*. Pendant la captivité de Babylone, cette opinion passa également aux juifs, qui en tirèrent leurs fables sur *Adam-Kadmon*. Ne serait-on pas fondé à conclure de cet accord des traditions chinoises et zend, que cette manière de voir remonte à l'époque primitive de la race humaine ?

La mythologie chinoise raconte, en outre, que *Pouankou*, le premier homme, vécut 1800 ans, qui furent suivis par trois races de souverains : Les *Tienhoang* ou rois du ciel, les *Tyhoang* ou rois de la terre, et les *Jinhoang* ou rois des hommes. D'autres récits (1) sont plus simples, et disent, qu'au commencement, trois tribus distinctes se partagèrent l'empire de la terre. N'y aurait-il pas là une réminiscence de Noé et de ses trois fils ?

Une série de sept rois forme la transition du domaine de la fable à celui de la réalité et au crépuscule de la lumière historique. Ces rois sont *Fohi, Dschinnung, Hoangti, Schao-Hao, Dschuen-Hio, Tiko* ou *Koassin, Tischi*. Le premier de ces rois, *Fohi*, apprit (2) au peuple à aller à la chasse des bêtes sauvages et à pêcher le poisson, introduisit le mariage et examina la nature du sol et des plantes, afin de savoir quelles plantes étaient bonnes à cultiver ; il observa les astres et posa le fondement de l'astronomie ; il inventa les caractères de l'écriture, érigea un cadran solaire, et fit plusieurs instruments de musique. Sous le règne long et heureux de ce prince, le nombre des habitants s'accrut tellement, que leurs

(1) *Mémoires concernant la Chine.* — (2) Gützlaff, p. 17.

demeures au pied de la montagne ne purent plus les contenir, et qu'ils commencèrent à peupler les plaines profondes le long des fleuves. Fohi doit avoir régné au-delà d'un siècle.

Dschinnung, son successeur, introduisit l'agriculture, dont il fit la principale occupation des hommes. Il en donna lui-même l'exemple, et c'est de là que lui vient son nom; car, *Dschinnung* signifie *le divin agriculteur.* On fait remonter jusqu'à ce prince la cérémonie annuelle du labourage, dont les empereurs chinois s'acquittent encore aujourd'hui. Il rédigea aussi un ouvrage sur les plantes, ainsi que des formules de prières pour demander les bénédictions du ciel; il institua la première foire annuelle, et mourut d'une mort malheureuse dans un combat livré à un usurpateur.

Le troisième empereur, *Hoang-ti,* organisa le régime militaire. Il fabriqua les armes qui sont encore aujourd'hui en usage, les dards, les arcs, les épées, les étendards; il en apprit le maniement à son peuple, et porta une loi qui déclarait noble celui qui atteignait plusieurs fois de suite la cible avec une flèche. Mais le principal mérite de ce prince, c'est d'avoir enseigné l'art d'extraire et de travailler les métaux. Il ouvrit des mines, frappa en cuivre les premières monnaies et découvrit l'aiguille aimantée. Les rebelles qui, sous son prédécesseur, avaient troublé la tranquillité de l'empire, furent vaincus et leur chef, *Dschi-jeu,* paya de sa tête son entreprise criminelle. Fier de ses succès, Hoangti résolut de faire passer à la postérité le souvenir de ses actions. Il nomma donc deux historiographes de l'empire, et comme les caractères inventés par Fohi étaient forts imparfaits, il les fit corriger par son ministre *Dsang-kié* et porter jusqu'au nombre de 500. Les actions remarquables furent alors mises par écrit : ce qui est certain, c'est que le plus ancien historien de la Chine que l'on possède et qui florissait vers l'an 100 avant Jésus-Christ, commence son ouvrage par le règne de Hoang-ti. C'est que, sans doute, il aura trouvé des documents qui remontaient jusqu'à l'époque de ce prince.

La défaite des rebelles ayant rendu le repos à l'empire, Hoangti voyagea partout, apprit à connaître dans les montagnes plusieurs tribus barbares, et parvint enfin jusqu'au grand Océan, où il découvrit, sur une île, la porte qui conduit dans le domaine des démons. A cette époque, le peuple du Milieu n'avait pas encore de maisons durables. Ce fut Hoangti qui remédia à ce défaut : Il fit cuire des briques, inventa la vaisselle de cuisine et se fit construire à lui-même un palais. Depuis lors, les hommes commencèrent à demeurer dans des villages et des villes, et Hoangti divisa l'empire en districts et en provinces. Il régla en outre les nombres, poids et mesures, et introduisit la manière de compter par périodes de 60 ans, laquelle est encore aujourd'hui en usage dans ce pays. Cette chronologie commença en l'an 2637 avant J.-C., 61e du règne de Hoangti, et l'année actuelle (1858) est la cinquante-cinquième du 75e cycle. Hoangti perfectionna aussi les instruments de musique, inventa les notes et fondit douze cloches. — Son épouse rendit également de grands services : elle apprit à nourrir les vers à soie et tissa des vêtements magnifiques. Hoangti laissa de nombreux enfants de quatre femmes qu'il avait eues.

Son successeur, *Schao-hao* ne fit rien de remarquable. Il vécut commodément dans son palais, transporta ailleurs sa capitale, inventa un nouveau morceau de musique, et changea les emblêmes qu'on avait coutume de broder sur les habits des hauts fonctionnaires. Cependant, un fait important signala son règne : il s'éleva une hérésie dont les auteurs, au lieu d'adorer le ciel, la terre et la suprême raison, adressaient leurs vœux à des dieux et à des démons (1). J'y reviendrai un peu plus loin.

Le quatrième souverain, *Dschuen-hio,* qui fut élevé tout jeune sur le trône, tâcha d'obvier aux erreurs de l'hérésie, par l'explication du rite des sacrifices; son étude favorite était

(1) Gützlaff, p. 23.

celle des astres : il corrigea la supputation des saisons et fonda une société scientifique pour l'astronomie. Ce prince, doux de caractère, s'occupait beaucoup de musique, et il maintint son peuple dans le repos et la paix. Après lui le trône passa à *Tiko*, le Noir, que la seule réputation de sa vertu fit élever à cet honneur, et qui prit le nom de *Kaosin*. On connaît de lui les sentences suivantes : « Aucune vertu n'égale l'amour de ses semblables. — Le meilleur gouverneur est celui qui fait le plus de bien aux sujets. — La fidélité dans l'administration et la bienveillance dans le gouvernement sont la sûreté d'un royaume.» — La musique et l'instruction de la jeunesse étaient les objets auxquels il consacrait surtout son activité. Toutefois, il eut beaucoup à combattre, tant contre les révoltes de ses sujets, que contre les attaques et les invasions des barbares. Ses trois premières femmes n'ayant pas eu d'enfants, il en épousa une quatrième qui lui donna un fils. Alors les trois autres, pleines de jalousie, firent des sacrifices au ciel, et donnèrent aussi le jour à des fils, dont les descendants furent dans la suite des fondateurs de dynasties. Le dernier ne vint au monde que dix mois après la mort de son père : la veuve craignant pour sa réputation, l'exposa dans les montagnes, où des corbeaux, des bêtes sauvages et enfin des bergers eurent pitié de lui. Devenu adolescent, il montra tant d'application, que l'empereur *Jao*, second successeur de Kaosin, le fit d'abord surveillant de l'agriculture, et ensuite gouverneur d'une province. Ce jeune homme s'appelait *Heu-tsi* : quoique dévoué à la mort par sa mère, il avait pour elle un amour vraiment filial. Il ne cessait d'offrir à son âme, séparée de son corps, des sacrifices et des présents ; et il fonda ainsi le culte des morts. C'est de la race de Heu-tsi qu'est issue la dynastie des *Tscheu,* parvenue au trône en l'année 1122 avant Jésus-Christ.

Tischi, fils et successeur de Tiko, se livra à ses passions et méprisa les conseils des grands. C'est pourquoi ils le dé-

posèrent, et mirent à sa place *Jao,* autre fils plus jeune de Kaosin. C'est avec ce prince que le jour commence à poindre dans l'histoire de la Chine. On le représente comme un modèle de vertu et de sagesse dans l'art de gouverner.

Toutefois, de grandes calamités accablèrent alors la Chine. Les annales chinoises rapportent qu'en l'an 2297 avant Jésus-Christ, de terribles inondations désolèrent le pays et coûtèrent la vie à une masse de personnes. Les flots, disent-elles, s'élevèrent jusqu'au sommet des montagnes. Jao fit faire des travaux gigantesques, pour la construction desquels il se servit de deux fonctionnaires, nommés *Schun* et *Jou.* Le premier brûla des forêts et dessécha des marais ; le second creusa des canaux qui donnèrent un écoulement libre aux fleuves, et fit dégager les embouchures obstruées des rivières; de sorte qu'au bout de quelques années, à ce qu'on rapporte, les traces de cette grande calamité avaient disparu, et que le nombre des habitants était redevenu aussi considérable qu'auparavant.

On possède encore les rôles des impôts que l'empereur Jao exigeait des provinces. Il y est fait mention, entre autres choses, de canelle, de pierres précieuses, d'argent, d'or et de produits précieux de l'industrie. Ce prince fit aussi dresser une carte du pays, laquelle subsiste encore, et qui indique d'une manière assez distincte les contours de l'empire.

Les sources historiques de l'histoire de la Chine parlent aussi d'une foule de sages discours prononcés par Jao, mais en revanche, elles ne disent pas grand'chose de ses actions. Elles rapportent, toutefois, qu'il se mit en campagne contre les barbares du sud.

Jao aimait la chasse ; mais il la régla de manière que, ce qui était pour lui un plaisir, fût utile pour le pays. Dans l'espace de cinq ans il parcourut tout son empire, recueillant les rapports des fonctionnaires, et écoutant les plaintes qu'on lui adressait ; et souvent il se rendait avec sa voiture impériale jusqu'aux huttes des pauvres. Il punit du bannissement des fonctionnaires infidèles, et montra, en général, beaucoup de

sévérité : les mutilations et les exécutions infamantes ne furent pas rares sous son règne.

Malgré les soins que plusieurs de ses prédécesseurs avaient consacrés à faire un bon calendrier, il le trouva encore défectueux, et le corrigea à l'aide de ses astronomes *Ho* et *Hi*, qui, à la manière des temps modernes, observèrent dans diverses régions de l'empire, le passage des astres (1). Jao fit aussi construire, en petit, une sphère céleste, sur laquelle les astres étaient représentés par des pierres précieuses. Enfin, sentant approcher la vieillesse, il s'associa comme co-régent le sage *Schun,* qui avait donné des preuves de son habilité lors de la grande inondation.

Au dire des annales, Schun était noir de visage et haut de six pieds. Il gouverna l'empire avec Jao pendant 28 ans, et régna seul après la mort de ce prince, laquelle eut lieu en l'an 2255 avant Jésus-Christ. Un grand nombre de ses sages discours ont été conservés dans les annales de la Chine. Il avait pour principe, que les impôts doivent être peu considérables, l'exécution des lois inexorable, et que les fonctionnaires doivent toujours donner le bon exemple. Outre les tribunaux ordinaires, il institua un tribunal suprême des mœurs et des usages, pour veiller à la décence extérieure et inculquer au peuple les règles de la politesse. En 2223, il prit pour co-régent, le sage *Jou.* Il faut croire qu'avec le progrès de la civilisation, les abus se multiplièrent parmi les fonctionnaires ; car les deux régents en vinrent pour y remédier à un singulier expédient ; ils firent placer à la porte du palais une timbale, sur laquelle devait frapper quiconque avait quelque grief à présenter, et aussitôt sa supplique était reçue. Mais il y avait aussi à côté, un morceau de bois sur lequel pouvait frapper celui qui était calomnié, et obtenir par là d'être admis à se justifier contre ses dénonciateurs. Schun mourut pendant un de ses voyages, en 2208 avant Jésus-Christ.

(1) Gützlaff, p. 30.

Jou resta alors seul maître de l'empire. Avant son élévation au trône, il avait accompli les travaux les plus pénibles pour dessécher des marais et donner aux fleuves un cours réglé. Ses mains étaient, dit-on, couvertes de callosités et dures comme celles d'un taillandier; et les intempéries des saisons n'étaient pas capables de dompter son corps de fer. Il continua à suivre le même genre de vie : il fouilla les contrées les plus impraticables, et pénétra dans les montagnes de Kuenlun jusqu'à la crête la plus élevée, le *Kokonor,* qui est couvert d'une glace éternelle. Auparavant, l'horreur régnait sur ces régions inhospitalières : on les regardait comme la demeure des esprits et des monstres. Jou dressa une carte de la montagne, et en perpétua l'existence en la faisant graver sur des trépieds d'airain.

Ce prince était bienfaisant, il nourrissait des vieillards impotents et des orphelins, et rachetait des enfants que le besoin avait porté leurs parents à vendre. Ayant un jour rencontré sur son chemin un homme assassiné, il déplora son gouvernement et lui-même, de ce qu'un pareil crime n'avait pas été empêché. Enfin, voulant profiter pour le bien de l'Etat des conseils des hommes sages, il ordonna de suspendre, en certains endroits, des cloches et des bâtons de métal, afin que quiconque aurait une bonne idée, n'eût qu'à frapper sur ces instruments pour avoir aussitôt audience. Sous ce prince, le pays fut gouverné par des philosophes, le palais impérial était leur centre. Mais avec lui finit la série des souverains parfaits.

Si maintenant nous reportons nos regards sur ce que nous venons de raconter, nous voyons que les plus anciens gouvernants de la Chine sont, à ne pas s'y tromper, des noms mythologiques, auxquels la tradition populaire a rattaché la naissance des arts les plus anciens et les plus nécessaires dans un Etat, tels que l'administration, l'agriculture, le soin des vers à soie, le travail des mines, la préparation des métaux, la construction des maisons. Il se peut, toutefois, que Hoangti,

Jao, Schun et Jou aient réellement existé. Mais jusque-là, du moins, le trône n'avait certainement pas été héréditaire ; car la tradition rapporte le contraire, et si le fils avait succédé à son père, on ne peut guère s'imaginer pourquoi elle aurait passé ce fait sous silence. Il paraît donc que jusqu'à cette époque, des fonctionnaires qui avaient l'administration en mains, et constituaient peut-être une espèce d'aristocratie de familles, élisaient chaque fois pour chef celui qu'ils jugeaient le plus capable.

Un autre point encore qui mérite d'être relevé, c'est qu'il est dit expressément que deux des plus anciens souverains de la Chine, Tiko ou Koasin et Schun avaient le teint noir. Il est manifeste, qu'à côté des Turaniens au teint blanc, qui passèrent en Chine dans les temps primitifs, il existait aussi, dès le principe, des tribus noires. De ces données, je conclus que l'empire chinois se forma de la fusion des deux races, et qu'on élisait aussi alternativement des noirs pour chefs suprêmes. A la mort de Jou, en 2197 avant Jésus-Christ, un changement important eut lieu dans l'empire : d'électif il devint héréditaire. Jou fut le fondateur de la première dynastie chinoise, laquelle gouverna la Chine pendant près de cinq siècles, de 2207 à l'an 1765. Elle porte le nom de *maison des Hia* et compte 17 souverains.

Jou avait été fidèle à son principe d'éviter la guerre : aussi avait-il rasé les forteresses et consacré toute son activité aux améliorations intérieures, surtout à l'agriculture. *Ki,* au contraire, son fils et son successeur, fut un prince guerrier. Un des hauts fonctionnaires de l'Etat ayant refusé de paraître à la cérémonie de l'hommage, le nouvel empereur rassembla une armée, dans laquelle on voit déjà de la cavalerie et des chariots de guerre, et triompha du rebelle. C'est du reste, tout ce qu'on rapporte de lui. Dans l'histoire de ses successeurs, c'est-à-dire, des autres princes de la maison des Hia, on vit bientôt se produire les suites naturelles de l'hérédité du pouvoir royal, l'incapacité de quelques souverains, la

prodigalité, la corruption des mœurs, les tentatives des ministres pour placer les princes sous leur tutelle, les révoltes des gouverneurs, la puissance croissante des grands, enfin les invasions des barbares du nord, des Turaniens du désert, lesquelles, à partir de cette époque, deviennent l'objet permanent des récits des annales de l'empire.

On voit naître aussi à cette époque de nouveaux vices, fruits des progrès de la civilisation. Sous le règne du grand Jou on avait découvert l'art de faire de l'eau-de-vie (1). Lorsque le vieil empereur eût goûté de ce breuvage agréable, il prédit qu'il porterait préjudice à l'empire; et sa prédiction ne s'accomplit que trop tôt. Sous *Dschong-Kang* déjà, second successeur de Ki, les deux astronomes en chef, adonnés à cette boisson et au plaisir, négligèrent d'annoncer une éclipse de soleil qui devait avoir lieu; et lorsque le souverain voulut leur faire rendre compte de leur conduite, ils se révoltèrent et ne purent être soumis que par une guerre civile, après laquelle ils payèrent leur faute de leurs têtes.

Likué ou *Kié*, dernier prince de la maison de Hia, fut un homme dissolu. Il se laissa dominer par une femme, l'infâme *Meihi*, dont la beauté était déparée par les vices les plus abjects. Le palais du prince devint l'asile d'une foule de filles perdues, parmi lesquelles il passait sa vie, avec des chanteurs et des chanteuses, au milieu des excès de la table et de la débauche. On rassemblait de force des jeunes gens des deux sexes, pour charmer l'impératrice par le spectacle de leurs démonstrations d'amour. Kié fit même remplir un étang d'eau-de-vie, et lorsque ses invités avaient perdu la raison à boire, il les y faisait précipiter et noyer pour amuser Meihi. D'autres fois, une grande quantité de vivres étaient entassés, comme des collines, sur le bord d'un lac, et ses invités devaient en manger jusqu'à ne pouvoir presque plus marcher. Les appartements de l'impératrice étaient ornés d'une grande quantité de

(1) Gutzlaff, p. 37.

joyaux ; les étoffes les plus magnifiques lui paraissaient à peine dignes de toucher ses pieds.

On comprend que, pour pouvoir suffire aux frais immenses de cette folle prodigalité, Kié devait accabler ses sujets d'impôts, et que le pays allait s'appauvrissant. Enfin, un prince vassal, nommé *Tsching-Tang*, qui avait déployé beancoup de talents dans l'administration de sa province et gagné pour lui l'opinion publique, se révolta et renversa du trône ce misérable empereur. Au moment où la révolte éclata, il se trouvait à la cour impériale 30,000 femmes débauchées et une foule de domestiques. Les soldats ne voulurent pas combattre pour sa défense, et une seule bataille décida la chute de la dynastie des Hia. Kié abondonnant la partie comme perdue, s'embarqua avec ses concubines, en 1765 avant Jésus-Christ, et s'enfuit dans une retraite éloignée, où il mourut bientôt oublié de tous.

Tsching-Tang (1), fut le fondateur de la seconde dynastie, celle des *Schang*, qui régna de 1766 à 1123 avant Jésus-Christ, et fournit 28 souverains. La révolte qui renversa Kié avait ébranlé la légimité ou la croyance du peuple au droit divin de la maison régnante. Tsching-Tang ne négligea rien pour la raffermir. Les annales rapportent que, de tous les princes qui occupèrent le trône de Chine, il fut le plus pieux, et qu'il ne faisait rien d'un peu important, sans recourir d'avance publiquement à la prière. Au commencement de son règne, il survint une famine qui dura sept ans : Tsching-Tang s'accusa devant le peuple d'être cause de cette calamité, parce qu'il avait commis six péchés; et s'étant retiré dans un bosquet de mûriers, il demanda pardon au Très-Haut et confessa sa faute. Sa prière fut exaucée : une forte pluie vint raffraîchir la terre altérée et lui rendit sa fécondité. Le ministre *Jin*, qui, sous Kié, avait déjà revêtu une charge élevée et travaillé ensuite à sa chute et à l'élévation de Tsching-

(1) Gützlaff, p. 40, etc.

Tang, conserva sous le nouvel empereur, et même sous ses premiers successeurs, *Taikja* et *Wuting,* la plus grande influence; et il en usa pour porter le pays à un haut degré de prospérité. Mais après sa mort, on vit reparaître les mêmes misères que sous la dynastie précédente, l'incapacité ou la prodigalité de quelques souverains, l'insubordination des gouverneurs, qui acquirent peu à peu un pouvoir héréditaire et devinrent princes vassaux; enfin, des invasions des barbares du Nord.

Plus tard, *Wuji,* un des derniers souverains de la maison des Schang, tomba dans l'impiété, éleva des idoles et lança des flèches en l'air comme pour braver le ciel; mais un jour, se trouvant à la chasse, il fut écrasé par la foudre. Mais tout ce qu'il y avait eu auparavant de mauvais souverains, fut de beaucoup surpassé en méchanceté par *Tscheu,* dernier empereur de la maison des Schang. Ce prince, d'une taille gigantesque et d'une force à dompter les bêtes féroces, avait aussi les passions d'un tigre, et vivait sous la domination d'une femme perdue de réputation et de mœurs, appelée *Tanki.* Il fit faire un parc où il réunit les animaux les plus rares et surtout des licornes. A côté de ce parc, il éleva un magnifique palais, orné de pierres précieuses et qui avait un demi-mille (allemand) de circonférence. Ce palais devint le théâtre des plus grossiers excès de table et de la débauche la plus infâme; et tout cela se passait sous les yeux de l'impératrice Tanki. Cette femme s'étant aperçue que les sujets de son mari osaient manifester pour elle leurs sentiments de mépris et de haine, le pria d'ajouter à la rigueur des châtiments ordinaires; et ce prince indigne se mit à inventer de nouveaux instruments de supplice. Il imagina, entre autres, une colonne d'airain creuse, que l'on recouvrait de graisse au dehors et qu'on chauffait à l'intérieur : les malheureux accusés étaient contraints de l'embrasser, et mouraient ainsi d'une mort affreuse.

La cruauté de ce monstre allait toujours croissant. Ainsi,

un jour d'hiver, par un froid rigoureux, voyant des gens qui traversaient la glace, il ordonna de leur couper les pieds, afin de pouvoir s'assurer par ses propres yeux de l'influence que le froid exerçait sur la moëlle renfermée dans les os. A côté d'autres traits d'extravagance féroce, il fit punir de mort des paysans, qui se plaignaient du ravage que ses chasses causaient dans leurs champs. Et un ministre, homme de bien, ayant eu le courage de lui faire des représentations, en rappelant à cet effet ses fidèles services, Tscheu lui répondit sèchement : « Je voudrais bien savoir quelle mine a un cœur fidèle ; » et en disant ces mots, il le tua et lui fit arracher le cœur. Ainsi poussés au désespoir par la cruauté de ce monstre et par les impôts énormes qu'il exigeait, une foule d'habitants de la Chine orientale, émigrèrent dans les îles, vraisemblablement dans celle du Japon (1).

Mais pendant que Tscheu se livrait à ses fureurs, *Wen-wang,* prince vassal, se gagnait tous les cœurs par l'excellente administration avec laquelle il gouvernait les provinces de son ressort. Ce Wen-wang était fils d'un prince ; ce qui fait voir que les grands vasseaux avaient déjà alors obtenu l'hérédité de leurs charges ou de leurs fiefs. Tscheu lui-même fut obligé de reconnaître les mérites de Wen-wang et l'assura de sa faveur. Mais celui-ci l'ayant prié à cette occasion de supprimer la colonne brûlante, l'empereur, irrité de cette demande, le fit jeter en prison. Toutefois, il en fut bientôt tiré, grâce à son fils, qui fit au tyran un présent extraordinaire et qui lui plut beaucoup. De retour dans sa principauté, Wen-wang vit bientôt se rassembler autour de lui des milliers de mécontents, et peu-à-peu, une bonne partie des grands se détachèrent de Tscheu. Wen-wang n'osait encore, néanmoins, prendre sur lui de porter le dernier coup ; mais son fils Wu-wang, qui avait moins de respect pour le droit divin de la maison régnante, marcha avec une armée contre la capitale,

(1) Gützlaff, p. 47.

et Tscheu, abondonné de ses soldats, mit le feu à son palais, pour s'y brûler avec ses femmes (1122). Toutefois l'incendie fut éteint, et le tyran en fut tiré à demi-mort et achevé par la populace.

Wu-wang monta ensuite sur le trône, et fut le fondateur de la troisième dynastie, celle des *Tscheu,* laquelle gouverna la Chine de 1122 à 255 avant Jésus-Christ. Il y a des indices assez clairs qu'à l'élévation de ce prince se rattache un changement important dans la constitution de l'Etat. Un grand nombre de paysans (1), par crainte de la guerre, s'étaient sauvés dans les montagnes, de sorte que Wu-wang jugea nécessaire de publier un pardon général ou une amnistie, afin d'engager ces fugitifs à revenir sans crainte dans leurs foyers. Or, cela prouve que le souverain chassé avait des partisans dans le peuple, et que sa chute fut due principalement à la haine des classes élevées. Il est dit ensuite que Wu-wang, après son entrée au pouvoir, établit une grande école dans laquelle tout enfant pouvait être admis sans distinction de rang, et où le propre fils du souverain était assis à côté de jeunes paysans. Il faudrait encore, nous paraît-il, voir en cela un moyen mis en œuvre pour gagner le peuple. Mais outre les classes inférieures, il y eut aussi, dans le principe, un grand nombre de fonctionnaires, qui manifestèrent une vive opposition ; et Wu-wang eut beau se déclarer disposé à maintenir dans leurs charges tous les employés du gouvernement précédent, un grand nombre des plus honnêtes repoussèrent ses offres. Deux d'entre eux l'arrêtèrent même un jour en route, et lui firent des reproches amers au sujet de sa révolte contre son prédécesseur. L'escorte de l'empereur s'apprêtait déjà à massacrer ces hardis orateurs, mais Wu-wang, au contraire, les loua de leur fidélité ; ce qui n'empêcha pas ces partisans rigoureux de la légitimité à tout prix, de se retirer dans le désert, où ils moururent de faim, pour n'être pas obligés de manger le pain du rebelle.

(1) Gützlaff, p. 48.

D'autres récits jettent un plus grand jour encore sur la liaison des événements qui eurent lieu alors. Ils disent que Wu-wang, lors de son entrée dans la capitale après la chute de Tscheu, distribua à ses soldats tous les trésors accumulés dans le parc et dans le palais attenant. Qu'ensuite, il créa une noblesse, dont il régla l'ordre hiérarchique, et donna une certaine portion du territoire à chacun des privilégiés. Ainsi, dans ce pays, où jusqu'alors les différentes classes d'habitants avaient été égales devant la loi, et où, en théorie du moins, le mérite seul faisait parvenir aux charges et aux distinctions, on vit s'élever une aristocratie féodale héréditaire.

Il est vrai que quelques-uns avaient déjà obtenu, sous la précédente dynastie, des gouvernements qui passaient des pères aux enfants; mais ç'avait été des cas tout-à-fait exceptionnels, tandis que ce qui était l'exception devint alors la règle et acquit la valeur d'un principe. Le titre même de la maison régnante subit un changement qui n'est pas sans importance. Les princes des deux premières dynasties étaient appelées *Ti*, c'est-à-dire, *empereurs, souverains,* tandis que Wu et ses successeurs furent simplement appelés *wang*, c'est-à-dire *rois*. On le voit : la noblesse l'avait forcé à reconnaître, par un acte non équivoque, qu'il se contentait d'un pouvoir moins considérable que ne l'avait été celui de ses prédécesseurs. Ainsi, tout bien considéré, le peuple chinois a parcouru les mêmes degrés de développement que les nations de l'Europe; seulement, il est beaucoup plus ancien que nous. Son moyen âge commença en 1122 avant Jésus-Christ, 18 siècles avant celui de l'empire latino-germanique. Son histoire ressemble même aussi à la nôtre dans les temps qui suivirent, en ce que, pendant plusieurs siècles après l'élévation de Wu-wang, la lutte entre la puissance royale et la polyarchie des princes, fut aussi comme le pivot autour duquel s'agitait la vie politique.

Wu-wang mourut en 1115, laissant un fils encore mineur, nommé *Tschin-wang*. Un oncle de cet enfant, *Tscheu-kong*,

se chargea de la régence. On le représente comme un des principaux sages qu'ait produit l'empire du Milieu. Comme le mécontentement continuait à fermenter dans le pays, Tscheu-kong appaisa ce mauvais esprit, et consacra toute son activité aux affaires de l'Etat. Sa réputation se répandit bientôt dans les pays voisins, et la Cochinchine lui envoya des ambassadeurs chargés de lui offrir l'hommage de ce peuple. Comme ces ambassadeurs, en se rendant en Chine, s'étaient plusieurs fois égarés en route, Tscheu-kong leur donna des boîtes, où se trouvait une aiguille constamment dirigée vers le nord : nouvelle preuve que la boussole était connue dans l'histoire ancienne de la Chine (1).

Les deux premiers successeurs de Wu-wang, *Tschin-wang* et *Kang-wang,* gouvernèrent le pays d'une manière digne d'éloge. Mais, parmi les princes qui vinrent ensuite, il s'en trouva plusieurs dont tout le bonheur était la chasse, les chiens et les chevaux. Comme. par manière d'intermèdes, il y eut aussi parfois de nouvelles invasions des barbares du nord, et la fidélité de la noblesse, si favorisée par Wu-wang, devint chancelante. Ce fut en vain qu'*Iwang,* jeune prince qui monta sur le trône en 894, chercha, par des prévenances amicales, à adoucir l'arrogance des grands, et que lors de la cérémonie de l'hommage, dérogeant à la coutume observée jusqu'alors, il descendit de son trône et vint saluer les vasseaux. Cette humiliation ne lui servit de rien. D'abord, un des plus puissants princes vassaux lui refusa l'obéissance, et beaucoup d'autres suivirent ensuite son exemple.

La Chine, dit le dernier historien de ce pays, Gützlaff, présenta alors le spectacle que l'Europe offrait au moyen-âge, et que l'Allemagne nous présente encore aujourd'hui, celui d'une foule de petits Etats presque indépendants, soumis de nom, mais pas en réalité, à un chef suprême. — *Li-wang,* successeur d'Iwang, essaya de mettre à la raison les grands qui le

(1) Gützlaff, p. 50.

bravaient ; mais sa tentative échoua, et l'esprit d'insubordination gagna même le peuple, qui refusa de payer les impôts. Le mécontentement se manifestait extérieurement par des bons mots et des propos piquants qu'on répandait dans le public. Le prince voulait en faire rechercher les auteurs afin de les punir ; mais ses ministres l'en détournèrent. Alors, il eut recours à des enchanteurs, pour tâcher de découvrir par la magie les agitateurs secrets, et il en vint jusqu'à défendre sous peine de mort de chanter des chansons satiriques. Il y eut alors un moment de calme; le peuple se contentait de murmurer tous bas. Pendant ce temps de silence forcé, un homme d'Etat, plein de sagesse, fit observer, au dire des annales chinoises (2), qu'il vaudrait mieux laisser un libre cours à l'opinion publique, afin qu'elle pût se manifester, soit par écrit, soit de vive voix ; qu'elle ressemblait au torrent des montagnes, lequel, arrêté dans son cours par des moyens artificiels, finit par se frayer un passage d'une manière violente, tandis que si on lui creuse un lit plus profond, il s'écoule sans causer de ravages. Li-wang repoussa cette proposition avec mépris ; mais la suite prouva l'excellence du conseil qu'il avait si imprudemment rejeté. Trois ans après, une révolte éclata, le peuple força le palais, et Li-wang fut obligé de s'enfuir, sans plus jamais oser reparaître.

Les ministres se chargèrent alors du gouvernement (827) en qualité de tuteurs de son fils *Suen-wang,* encore mineur, et le conservèrent jusqu'à ce qu'il fut en âge de régner. Les barbares du nord firent encore, à plusieurs reprises, des invasions dans l'empire ; mais Suen-wang et ses généraux les combattirent avec succès et il gagna, par là, l'affection du peuple. On possède encore les chants composés pour célébrer ses exploits et ceux de ses héros. Mais lorsque, comptant sur les mérites qu'il avait acquis aux yeux du pays, ce prince entreprit de se mêler des querelles interminables

(1) Gützlaff, p. 52. — (2) Ibid. 53.

des vassaux entre eux et de rétablir son autorité suprême de suzerain, la fortune l'abandonna. Alors, en proie à un sombre chagrin et au dégoût de la vie, il négligea le soin des affaires et omit même la cérémonie annuelle du labourage, que tous ses prédécesseurs avaient observée. Il mourut en 781 (1).

Sous son fils, *Jeu-wang*, douzième prince de la maison des Tscheu, les barbares firent en Chine une invasion plus terrible que toutes les précédentes; et Jeu-wang, captivé par les charmes d'une femme, appelée Pao, resta dans une complète inaction. Bientôt aux maux de la guerre vinrent se joindre des divisions, qui éclatèrent dans la maison royale. Un parti qui haïssait la favorite et qui était porté pour un fils né d'un mariage antérieur, fut même assez criminel pour demander le secours des barbares. Ceux-ci s'avancèrent en effet, vers la capitale, massacrèrent Jeu et Pao, et élevèrent sur le trône le prince héréditaire, qui s'appelait Ping (770 av. J.-C.). Mais en retour de ce service, ils lui demandèrent la moitié de son royaume. Heureusement pour *Ping-wang*, il parvint à gagner un des princes de ces barbares, qui tomba sur ses compagnons et les repoussa jusque dans leurs steppes. Ping, en récompense, lui donna la marche de Tsin, qui confine au désert, afin qu'il protégeât le royaume contre de nouvelles invasions. Mais le nouveau prince de Tsin s'aperçut bien que ce présent était une concession de la peur et de la faiblesse, et, de ce moment, il ne s'inquiéta plus du souverain de la Chine. Il offrit même des sacrifices à l'Etre-Suprême dans une posture qui, d'après la loi, était un droit exclusif de l'empereur. Il introduisit aussi un nouveau calendrier, se nomma des historiographes particuliers et investit ses proches de territoires et de titres. En un mot, si des divisions intérieures n'avaient fort à propos éclaté dans la famille du prince de Tsin, Ping-wang n'aurait

(1) Gützlaff, p. 55.

pu qu'avec peine résister longtemps à son vassal infidèle.

L'histoire de l'empire chinois commence à être tout-à-fait digne de foi, douze ans avant l'avènement de Ping-wang, la dernière année de Jeu-wang. Il est remarquable que cette époque coïncide presque exactement, avec le commencement de l'ère des Olympiades, laquelle date de 777 avant Jésus-Christ. D'autre part, la série des princes consignée dans le *Schuking* de Confutsée (Confucius), se termine par le règne de Ping-wang. Le second ouvrage historique de Confutsée, le Tschen-Tsieu, ne traite pas de l'histoire des souverains de la Chine, mais seulement de celle des princes vassaux, ou, pour parler comme en Allemagne, de l'histoire des comtés et des duchés indépendants.

A partir de Ping-wang, l'histoire de la Chine devient toujours plus compliquée : aussi nous contenterons-nous de signaler les faits les plus importants. Ainsi, il s'établit alors une sorte de droit du plus fort : quiconque ne pouvait se défendre les armes à la main, était perdu. Ajoutez à cela des crimes comme on en voit sous les Mérovingiens, des empoisonnements, des querelles de femmes, des meurtres sans nombre, des conjurations. Dans un tel état de choses aucun art ne faisait autant de progrès que celui de la fabrication des armes : on parvint à faire des épées et des arcs d'une qualité tout-à-fait supérieure, des cuirasses pour protéger contre les traits, non-seulement la poitrine des guerriers, mais encore les chevaux attelés aux chars de guerre. En revanche, les sciences tombèrent en décadence.

Kien-wang, qui monta ensuite sur le trône, tenta (1) d'introduire quelque chose d'analogue à la *paix de Dieu* du moyen âge, et menaça des plus sévères châtiments les auteurs de troubles et de désordres; mais tous les rapports sociaux étaient alors tellement troublés et confondus, qu'il ne rencontra guère d'obéissance. *Ling-wang*, son successeur

(1) Gützlaff, p. 61.

(571), décréta une seconde paix publique. Néanmoins on vit sous le règne de ce prince, un rebelle de haut rang, tuer deux historiographes, parce qu'ils avaient oser faire un rapport public de ses crimes. Le règne de Ling-wang est remarquable par la naissance de Confutsée, en 551 avant Jésus-Christ.

Ce penseur, appelé par les Chinois le *Prince de la science,* lequel s'efforça toute sa vie de guérir, au moyen de la philosophie, la maladie qui minait son époque, et d'éteindre, par le calme de la raison, l'ardeur des passions égoïstes, a tout à la fois bien compris et circonscrit dans des formes fixes l'esprit de son peuple. Mais si son influence fut immense sur le développement intellectuel des générations suivantes, il n'en exerça que très-peu sur ses contemporains. Les *prophètes* non plus, n'ont de crédit que lorsque les années ont rendu leur autorité sacrée. Je reviendrai plus loin surce philosophe.

Le règne de *King-wang,* qui monta sur le trône huit ans après la naissance de Confutsée, fut fort orageux (1). Son propre frère se révolta contre lui. Il succomba, il est vrai, dans la lutte, mais pour pouvoir solder son armée, *King-wang* fut forcé de recourir à l'altération des monnaies, moyen si souvent employé plus tard en Europe, par des souverains pressés du besoin d'argent. Mais à peine un danger était-il dissipé, qu'il se voyait menacé sur d'autres points. Les plus puissants vassaux se mirent en tête de prendre le titre de roi, et il se tint à cet effet plusieurs diètes ou assemblées. Par bonheur pour King-wang, la division se mit parmi les prétendants, et la jalousie des plus faibles tint les plus forts en échec.

Quelque temps avant la mort de King-wang, le prince héréditaire vint à mourir, et l'empereur voulut assurer la succession à son second fils. Mais il se forma un parti qui se

(1) Gützlaff. p. 75, etc.

déclara pour le troisième. Déjà, les deux partis se trouvaient menaçants en présence l'un de l'autre, lorsque le vieux roi mourut. Sa mort fut le signal d'une terrible guerre civile, qui, après un grand nombre de batailles livrées, se termina par le meurtre de l'héritier légitime. Le troisième fils s'empara alors du pouvoir ; mais pendant tout son règne, il eut des rebelles à combattre. C'est pendant ces troubles et ces agitations de sa patrie, que s'écoula la vie du grand philosophe Confutsée. Il mourut en 479 avant Jésus-Christ, et précéda King-wang de quatre ans au tombeau.

La puissance des autres souverains de la maison des Tscheu s'affaiblit de plus en plus. Le dernier d'entre eux n'avait plus en sa possession que sept villes, lorsque, en 256 avant Jésus-Christ, il fut précipité du trône par le puissant prince vassal de Tsin, *Tschaon-Siang*. Les Tscheu tombèrent, comme les Mérovingiens, sous les efforts d'un vassal hardi et heureux.

Tschaon-Siang fonda la quatrième dynastie, qui n'occupa le trône de Chine que de 255 à 206 avant Jésus-Christ et ne compta que trois souverains. Tschaon-Siang, comme Pépin-le-Bref fondateur de la grandeur des Carlovingiens, eut pour successeur un conquérant qui se signala par des exploits extraordinaires, mais qui s'attira la haine des savants par son esprit guerrier et par sa manière de voir peu chinoise. Ce souverain, connu sous le nom de *Schi-hoang-ti,* était fils naturel de Tschaon-Siang et monta sur le trône étant encore mineur. Indifférent aux jeux auxquels les autres enfants trouvent leur amusement, il rêvait au moyen de faire disparaître les princes vassaux qui, toujours maîtres de la plus grande partie de l'empire, ne reconnaissaient qu'en apparence la suzeraineté de la maison régnante, et il songeait à rétablir l'ancienne unité de l'empire. Moitié ruse, moitié corruption, il parvint à se débarrasser d'un général dangereux, que plusieurs des princes vassaux ligués avaient envoyé contre lui, et mit ensuite la main à un ouvrage étonnant, qui devait

frayer la voie à l'exécution de ses plans. La province de Tsin, patrie de la nouvelle dynastie, confinait au nord à la grande steppe, habitée par ces mêmes barbares qui, depuis 800 ans, se montraient les plus dangereux ennemis de la Chine, et qui, 500 ans plus tard, commencèrent à ébranler l'Europe sous le nom de Huns. Comme ce peuple vivait de pillage, et qu'à chaque occasion favorable, il ne manquait pas de faire irruption dans le riche pays de ses voisins, les princes de Tsin avaient toujours été obligés de tenir la plus grande partie de leurs forces prêtes à défendre la frontière, et d'occuper tous les défilés. Schi-hoang-ti vit que, s'il était réduit à agir de même, il ne pourrait rien entreprendre contre les grands vassaux ; et il résolut, en conséquence, de garder cette frontière au moyen d'une muraille, dont la force tiendrait les barbares en respect.

Les princes vassaux durent prêter leur concours à cette construction, et en quelquesa nnées on vit s'élever cette fameuse muraille de la Chine, une des huit merveilles de l'ancien monde, et dont l'étendue est de mille lieues géographiques (1). Maintenant, ce rempart est écroulé en beaucoup d'endroits; en d'autres, il en reste même à peine des traces ; mais du côté de l'est, cette construction est encore debout, en dépit de l'action destructrice de 2000 ans, comme un monument admirable de la force de l'ancienne Chine.

A peine l'exécution de la grande muraille eut-elle donné à Schi-hoang-ti la liberté d'employer ses troupes à l'intérieur de l'empire, qu'il commença à attaquer les princes vassaux. La fortune favorisa cette entreprise hardie : dès l'an 221 avant Jésus-Christ, la 32me de la vie de ce prince, la totalité des vassaux était anéantie soit par la force, soit par la ruse. Ce fut alors que, dans la pensée orgueilleuse qu'aucun de ses prédécesseurs ne l'avait égalé ni en grandeur, ni en puissauce, le souverain de la Chine prit le nom sous lequel il est

(1) Gützlaff, p. 88.

connu dans l'histoire, et par lequel nous l'avons désigné jusqu'à présent, celui de *Schi-hoang-ti,* qui signifie à la lettre le *premier prince élevé* ou *l'empereur*. Il créa en même temps le cérémonial de la cour, et le langage des affaires qui est encore en usage aujourd'hui. Pour remplacer les princes vassaux supprimés, il divisa le pays en 36 provinces et établit un gouvernement central, qui reçut une organisation militaire. Il remplit la plupart des places de soldats capables, devant lesquels durent se retirer les fonctionnaires philosophes de l'ancien gouvernement.

Schi-hoang-ti parcourut ensuite tout son empire, de l'est à l'ouest, laissant partout des souvenirs de sa présence. Ainsi, il fit tailler en grandes lettres sur les rochers, sur les montagnes élevées, les caractères qui composent son nom, ou des vers qui célébraient sa gloire. C'est à propos de ces voyages que les annales racontent le fait suivant : « Pendant un de ses voyages, Schi-hoang-ti parvint jusqu'au rivage de la mer et s'arrêta plein d'admiration sur ses bords. Alors un prêtre s'approcha de lui et lui dit ces paroles : « Dans des îles lointaines, à l'autre côté de l'Océan, croît une herbe merveilleuse, qui procure l'immortalité à celui qui en mange. » Schi-hoang-ti, toujours avide de choses extraordinaires, ordonna qu'un certain nombre de jeunes jens et de filles nubiles s'embarquassent pour aller à la recherche de ces îles. Plusieurs vaisseaux partirent en effet, mais ils furent assaillis par une terrible tempête, et un seul put regagner la Chine. »

Il y a longtemps déjà, on a soupçonné que ces émigrants avaient bien pu atteindre le rivage de l'Amérique, et y fonder une colonie : et cela n'est pas impossible, si l'on songe que, il y a moins de 20 ans, quelques jonques japonaises, sans mât ni gouvernail, ont été poussées jusque sur les côtes du nouveau monde (1). Pourquoi, en effet, la même chose n'aurait-elle pas pu arriver il y a 2000 ans?

(1) Gützlaff, p. 88.

Après et malgré de si grands exploits, Schi-hoang-ti vit s'élever contre lui un ennemi intérieur, qui, à la vérité, n'excita d'abord que le mépris de ce guerrier victorieux, mais qui n'en était pas moins redoutable pour cela. Cet ennemi, c'étaient les savants et les philosophes, ceux surtout de l'école de Confutsée, qui pendant les trois derniers siècles s'étaient propagés dans tout l'empire. Pleins d'admiration pour l'antiquité, ils ne pouvaient pardonner au nouveau souverain d'avoir violé l'ordre traditionnel, de n'employer à son service que des militaires et de faire si peu de cas des hommes de la doctrine. Comme ils ne dissimulaient pas leur haine, et qu'ils travaillaient même la multitude, on en vint enfin à un éclat. Le premier ministre publia un écrit contre Confutsée et ses partisans, et l'empereur donna l'ordre de brûler tous les livres de la secte. Cet ordre fut exécuté autant que cela était possible ; mais il est toujours bien facile de cacher des livres. Du reste, la destruction n'atteignit pas seulement les tablettes de bambou, sur lesquelles on écrivait alors; plusieurs savants partagèrent le même sort. Quiconque refusait de livrer les livres proscrits, ou s'opiniâtrait à manifester son admiration pour Confutsée, payait ce crime de sa tête. Il y eut donc une grande et sanglante persécution. De leur côté, les opprimés se vengeaient à leur manière : non-seulement il y eut des tentatives de meurtre, qui du reste échouèrent toutes, mais ils surent encore atteindre leur ennemi avec d'autres armes, en décriant sa mémoire auprès de la postérité. Aussi Schi-hoang-ti ne nous appparaît-il dans les livres chinois que comme un monstre affreux. La mort le surprit au milieu de ses entreprises ; il mourut en 210 avant Jésus-Christ, dans la 42me année de son âge.

Schi-hoang-ti laissait deux fils. Les ministres et les eunuques du palais élevèrent le plus jeune sur le trône, afin de pouvoir plus longtemps régner sous son nom, et se dédommager ainsi de la position subordonnée à laquelle les avait réduits l'énergie de son père. Ces mesures, en elles-mêmes

peu louables, furent très-préjudiciables à l'empire : le bon ordre tomba en décadence, on perdit le respect du trône, l'obéissance devint chancelante; et si cet état de choses avait duré plus longtemps, l'œuvre de Schi-hoang-ti eût été complétement anéantie et la Chine serait retombée dans l'état d'anarchie d'où il l'avait tirée. Par bonheur, les soldats, dont Schi-hoang-ti avait fait la profession par excellence, refusèrent enfin de donner suite aux ordres d'un enfant, conduit à la lisière par des fonctionnaires sans conscience. Ce qui avait eu lieu un siècle auparavant, dans l'Asie occidentale, de la part des généraux d'Alexandre, se renouvela alors à l'extrémité orientale de cette partie du monde, de la part des généraux formés à l'école de Schi-hoang-ti ; on se battit pour l'empire qu'il avait laissé sans maître.

La fortune des armes se décida en faveur de *Lieu-pang*, autrefois administrateur d'un petit village, et qui ensuite, ayant par malheur laissé échapper un prisonnier qu'il devait expédier plus loin, s'était sauvé dans le désert pour échapper à son châtiment. Là, après s'être d'abord associé avec des brigands, il était devenu soldat, et s'étant élevé de grade en grade dans la rude carrière de la milice, il avait fini par conquérir le titre de général (1). Sa dernière victoire remportée sur ses rivaux, l'ayant rendu maître de la Chine, il fonda en 206 avant Jésus-Christ la cinquième dynastie, celle de la maison *des Han*, qui régna en Chine pendant quatre siècles et demi, jusqu'en 263 après Jésus-Christ.

Quoiqu'il eût toujours passé auparavant pour un homme bon, droit et sincère, il se montra, lorsqu'il fut empereur, plein de perfidie et mit de côté tout ceux qui pouvaient lui être dangereux. Mais pour le reste, il en revint à l'ordre de choses des anciens temps. Bien que ce fût par le glaive qu'il s'était frayé la voie au trône, et qu'il ne s'entendît guère aux choses scientifiques, il jugea prudent, néanmoins, de donner

(1) Gützlaff, p. 96, etc.

des appaisements au parti de Confutsée. En dépit des persécutions de Schi-hoang-ti, ce parti était resté puissant et continuait à soutenir que le pays ne pouvait être heureux ni bien gouverné, que d'après des principes philosophiques, et qu'ainsi, l'élévation de tant de militaires aux fonctions civiles, était une chose pernicieuse.

Lieu-pang écrivit donc aux gouverneurs des provinces de lui envoyer dans sa capitale les savants les plus instruits, dont il forma une académie ; et dès ce moment, il eut pour lui tout le parti des philosophes. Le nouvel empereur donna aussi ses soins au cérémonial, et introduisit une distinction de rangs, modelée sur celle de l'ancien empire. La noblesse ne fut pas non plus oubliée : mandée à la cour, elle put offrir ses hommages, comme au bon vieux temps des Wang ou de la maison des Tscheu. Lieu-pang mourut en 195 avant Jésus-Christ, et selon l'ancien usage des Chinois, qui donnent aux empereurs, après leur mort, un nom historique, il reçut celui de *Kao-tsu,* c'est-à-dire, *sublime chef de race.*

Ses successeurs immédiats se laissèrent dominer par des femmes ou furent sans importance aucune; mais le mouvement favorable à la littérature commencé sous Lieu-pang, se continua sans entraves. Ses progrès sont attestés par les inventions techniques faites à cette époque par l'esprit pénétrant des Chinois, et qui se renouvelèrent 1500 ans plus tard en Europe. Ainsi, la fabrication du papier et des pinceaux fins appartient au temps de *Wuting,* second successeur de Lieu-pang. On se servait des pinceaux pour peindre les caractères sur le papier avec de l'encre de la Chine. Les caractères chinois reçurent aussi, depuis lors, une forme plus libre. Environ cent ans plus tard, le besoin croissant de livres fit venir l'idée de graver des caractères mobiles, et l'imprimerie chinoise fut inventée (1).

Wuti, le cinquième souverain de la maison de Han, monta

(1) Schott (*Ersch und Goüber Encycl.* 1, 21), p. 171.

sur le trône en 140 avant Jésus-Christ. Son long règne, qui dura 53 ans, est le plus brillant de l'histoire de la Chine. Tandis que, par ses lieutenants, il conquérait les limites actuellement existantes de son vaste empire, au sud, les provinces baignées par la mer, au nord, la Cochinchine et la Corée, à l'ouest le pays des montagnes jusqu'au pied de l'Himalaya; il s'attirait d'autre part une gloire immense par la faveur qu'il accordait à la littérature et aux écoles des savants. On écrivit beaucoup à cette époque : tous les genres de littérature eurent des écrivains pleins de mérite. Il en fut de même de l'histoire : c'est du temps de Wuti que Ssématsien écrivit la plus ancienne histoire de l'empire. D'autre part, l'empereur et d'autres illustres protecteurs des lettres, firent recueillir et conserver dans des bibliothèques publiques, les restes des écrits des sages, qui avaient échappé aux persécutions du farouche Schi-hoang-ti.

Cependant, en dépit de tout ce beau zèle pour les sciences et les lettres, il s'en fallut de peu que Wuti, dans une certaine occasion, ne rompît entièrement avec les philosophes. Un jour, un des grands de la Chine, invita, dans son palais, plus d'un millier de lettrés, à l'effet de discuter avec eux les principes d'un bon gouvernement. Sur cela, les invités en vinrent à la pensée de tenter la mise à exécution de leurs idées, et s'unirent entr'eux dans le but d'élever leur magnifique protecteur à la première place de l'Etat. Déjà même, ils avaient recueilli à cet effet des fonds considérables et fait des amas d'armes, lorsque Wuti eut le vent de ce qui se tramait et prit des mesures en conséquence (1). A cette nouvelle, les philosophes effrayés abandonnèrent en toute hâte la cour de leur Mécène et se dispersèrent, et le grand seigneur s'ôta lui-même la vie pour échapper au supplice des traîtres.

Du reste, Wuti, malgré la grandeur d'âme dont il faisait parade extérieurement, veillait avec une attention soupçon-

(1) Gützlaff, p. 109.

neuse à la conservation de la toute-puissance impériale. Ainsi, entre autres mesures, il régla par une loi que les aînés de la noblesse, rétablie par Lieu-pang, n'hériteraient que de la moitié des biens féodaux, et que l'autre moitié serait partagée entre les autres enfants. Le but de cette ordonnance est évident : l'empereur voulait briser la puissance de la noblesse par le morcellement des grands biens de famille.

Wuti mourut en 87 avant Jésus-Christ, à l'époque où Jules César, à Rome, commençait sa brillante carrière. C'est ce prince qui donna son complément à la forme politique du gouvernement chinois, telle qu'elle subsiste encore aujourd'hui, du moins pour l'essentiel.

Maintenant, il nous reste encore à étudier quel était le développement intellectuel du peuple chinois, et pour cela, nous devons revenir à Confutsée et à son contemporain Laotsé.

Confutsée était fils d'un petit fonctionnaire de la principauté de Lu, un des nombreux Etats vassaux nés de la dissolution de la Chine au VIe siècle avant Jésus-Christ. Il perdit son père de bonne heure et dut alors pourvoir lui-même à ses besoins (1). La pauvreté stimula en lui l'amour du travail. A l'âge de 17 ans, il fut nommé commis au département chargé de l'intendance des grains. Un peu plus tard, il reçut un petit emploi dans l'administration des forêts, avec un revenu suffisant pour pouvoir songer à contracter mariage. Sa femme lui donna un fils ; mais à partir de là, il se sépara de sa jeune compagne, et traita généralement le sexe avec indifférence. Son esprit se portait à des choses plus relevées ; il s'occupait particulièrement de la question de savoir comment on pourrait remédier aux maux du pays. Ce moyen de salut, il le chercha, non dans ses propres théories, persuadé qu'il ne pourrait pas les faire adopter, mais dans les exemples de l'antiquité, vers laquelle, à toutes les époques, les regards des

(1) Gützlaff, p. 64.

Chinois se sont toujours portés. Ainsi, bien qu'il fût lui-même l'auteur de la plupart de ses doctrines, il les rattacha cependant toutes aux noms célèbres d'Iao et de Schun; et bientôt il vit des disciples se rassembler autour de lui. Cependant, comme l'application pratique de sa doctrine était ce qui l'intéressait avant tout, il se rendit avec ses partisans dans les cours des petits princes du voisinage, tâchant d'y obtenir de l'emploi pour lui et pour les siens, et promettant le bonheur à ceux qui suivraient ses avis. Le principe fondamental auquel il revenait sans cesse, était que l'homme est bon de sa nature, et que, pour rendre tout un peuple vertueux, le prince n'a rien autre chose à faire qu'à donner le bon exemple.

Le premier prince chez lequel il trouva du service, fut celui de *Tsi,* qui, non-seulement écouta le philosophe avec beaucoup d'attention, mais lui fit encore compter une somme considérable d'argent, ce qui était pour Confutsée l'objet d'une véritable passion. Mais, en dépit des bons enseignements du maître, ce prince ne voulut pas renoncer à sa vie de délices et de bonne chère, ni les fonctionnaires, à leurs exactions, et Confutsée s'éloigna de ce pays. En attendant, sa réputation s'était déjà tellement accrue, que plusieurs grands du voisinage lui tendirent des embûches comme à un séducteur du peuple. Il y échappa heureusement et regagna sa patrie, où le prince de *Lu* lui donna en présent des chevaux et une voiture. Confutsée se rendit alors dans la capitale du souverain, Ling-wang, où il étudia le cérémonial de la cour et les rites en usage dans le temple des ancêtres. Il rendit aussi alors visite au célèbre penseur *Lao-tsé,* fondateur de la philosophie de la raison, dont je parlerai ci-après.

Confutsée ne plut pas à Lao-tsé, qui blâma son amour des honneurs et des richesses, prétendant qu'il ne visait à rien autre chose qu'à obtenir de bons emplois; et il le provoqua à dire nettement, au lieu de toujours parler de la sagesse de l'antiquité, ce qu'il faudrait faire dans le moment même pour

remédier aux maux qui désolaient le pays. — Confutsée, de son côté, déclara qu'il ne comprenait pas pourquoi le monde faisait tant de cas de Lao-tsé ; que, pour lui, il trouvait qu'il ne ressemblait en rien à un dragon, c'est-à-dire qu'il était un homme ordinaire, dont on ne pouvait rien apprendre.

De retour dans sa patrie, après avoir acquis dans la capitale une gloire nouvelle, Confutsée fut mis par le prince de Lu à la tête de son gouvernemeut. Dans ce poste élevé, il abolit sur le champ plusieurs abus et se montra très-sévère sous ce rapport. Il fit exécuter un gentilhomme qui avait commis plusieurs crimes, et cet exemple inspira plus de crainte aux malfaiteurs que les meilleures doctrines. Il consacra aussi aux finances une attention toute particulière ; mais il ne tarda pas à être renversé et le prince le congédia. Sur ces entrefaites, il était devenu vieux ; sa femme mourut, son fils la suivit, et il ne lui resta qu'un petit-fils, Tses-sé, qui, plus tard, mit en ordre et publia les écrits de son aïeul. Enfin, après avoir, pendant plus d'un demi siècle, enseigné, visité les cours, brigué des charges, Confutsée mourut, las de la vie, dans la 74e année de son âge, en 479 avant Jésus-Christ.

Après la mort de Confutsée, son autorité et sa réputation s'accrurent comme une avalanche qui grossit à mesure qu'elle avance. Il fut alors anobli, lui et toute sa race, et reçut le titre de *maître ancien* et de *premier sage*. Dans ses portraits, on le représente la couronne en tête et revêtu des habits impériaux. Il y a environ un siècle, on comptait en Chine 10,000 personnes qui faisaient remonter leur origine à Confutsée : c'est là, sans contredit, la plus ancienne noblesse qu'il y ait au monde. Maintenant, ce nombre est plus considérable encore. Le chef de sa famille porte le titre de *margrave sacré,* et, de temps en temps, il a, avec l'empereur, une entrevue, dans laquelle sont rappelées les principales doctrines du sage. La dernière de ses entrevues a eu lieu en

1844 (1). Confutsée reçoit en Chine un culte divin ; dans toutes les villes il a un temple consacré à sa mémoire, et dans toutes les écoles, depuis les académies jusqu'à la classe la plus élémentaire, on lit et on expli ue ses maximes, et on le regarde comme la source de la sagesse.

Confutsée a laissé cinq écrits principaux : le *Schuking*, que l'on pourrait appeler tradition de l'antiquité, recueil de maximes sages, très-concises et par celà même quelquefois très-obscures, dans lesquelles il prête aux anciens rois ses propres idées ; — le *Liki*, ou le livre du rite, qui décrit les cérémonies que l'on doit observer dans toutes sortes de circonstances ; — l'Iking, ou la doctrine du dualisme des forces ; — le *Tschun-sieu* (littér ; printemps et automne) contenant les annales des principautés ; enfin le *Recueil des chants populaires*, divisé en trois parties, et où sont dépeintes les mœurs de l'antiquité.

La philosophie exposée dans ces différents ouvrages, roule sur les points suivants : honorer ses parents, obéir aux princes, être fidèle à ses amis, ne pas offenser les dieux, mais avant tout, observer les usages et les cérémonies. Le cérémonial y tient la place de la religion : il ne faut pas, selon lui, scruter les choses métaphysiques, mais adorer des dieux ou un être suprême selon la coutume établie.

Afin de donner une idée de ce que le penseur chinois a de particulier et de propre, je transcrirai ici quelques passages du Schuking (2) : « Le souverain bien, y est-il dit, c'est la raison ; c'est afin de la faire régner sur la terre que la monarchie a été établie, car la monarchie est la copie du ciel, de l'éternelle raison. La première loi de la monarchie, ce sont les prescriptions qui concernent les cinq ordres, c'est-à-dire, les rapports des sujets avec le souverain, des enfants

(1) Gützlaff, p. 68.

(2) H. Kurz. *Sur l'état politique, etc., nouv. Journ. Asiat.*, v. juin 1830, p. 401. et VI, déc. 1830, p. 401, etc.

avec le père de famille, des époux entre eux, des jeunes gens avec ceux qui sont plus âgés, des amis entre eux.

« Afin que chaque membre de l'Etat soit tenu de remplir son devoir dans les limites de ces cinq ordres, il est nécessaire que le prince ait des yeux et des oreilles pour tout observer, diriger, conduire, c'est-à-dire, beaucoup et de bons fonctionnaires. Quant à ces fonctionnaires, ils doivent être choisis d'après les neuf vertus principales. » Il est dit dans un autre endroit du Schuking : « On dit : tel ou tel homme a de la vertu. Que signifie la vertu? Le sage ministre, Kao-iao, s'exprime ainsi : Celui-là est un homme vertueux, qui unit l'indulgence à la réserve, la noblesse du sentiment à la constance, la gravité à la franchise, la condescendance à un esprit réfléchi, la sévérité à la bonté, l'exactitude à la douceur, la modération à la perspicacité, l'esprit à l'instruction, l'équité à la puissance. Celui qui exerce tous les jours trois de ces vertus et qui en donne l'exemple est en état de conduire sa famille. Celui qui pratique constamment six de ces vertus et en donne l'exemple, est capable de gouverner un royaume. Si un prince est soigneux de réunir de toute part des hommes sages autour de lui et de s'en servir à propos, ceux qui se distinguent par les neuf vertus emploieront toutes leurs forces à se faire placer, les uns à des postes qui exigent de grands talents, les autres à des places moins importantes ; et alors les employés, sans jalousie, auront seulement en vue de remplir leur devoir et d'exciter mutuellement leur ardeur. »

La stupidité seule et la perversité excluent de certains emplois, jamais la naissance ni la condition. Iao, en un autre endroit du Schuking, déclare inhabile aux plus hautes dignités, celui qui ne pratique pas la vertu, celui qui tient des discours inutiles, celui qui a la manie de la contradiction, celui qui est hautain, impérieux, orgueilleux, sans affection, intolérant à l'égard de ses compagnons, celui qui n'a ni aptitude, ni application, celui qui manque de respect pour ses

parents quelques durs qu'ils soient, enfin celui qui ne sait pas conduire sa maison.

D'excellents fonctionnaires ne sont pas la seule chose requise pour qu'un Etat soit bien gouverné ; il faut encore que les affaires soient bien distribuées et avec exactitude. A ce sujet, Confutsée vante la série si bien graduée de hauts fonctionnaires et de fonctionnaires suprêmes, créée déjà par les anciens empereurs. De même que, d'après l'ancienne tradition, le pays du milieu est traversé par quatre montagnes et borné par quatre mers, l'empereur aussi était entouré de quatre fonctionnaires appelés les colonnes des portes, et qui étaient comme ses yeux et ses oreilles. Au-dessous de ces quatre dignitaires suprêmes se trouvaient douze *mou* ou pasteurs des provinces, et chaque branche de l'administration avait son inspecteur particulier. Ainsi, il y avait des directeurs de l'agriculture, de l'instruction publique, de l'administration de la justice, des biens domaniaux, des rites sacrés, de la musique et, enfin, du langage. Par rapport à ce dernier point, Schun dit en un endroit du Schuking : « J'ai une aversion extraordinaire pour ceux qui parlent mal : leurs discours sèment la discorde et font beaucoup de tort ; les émeutes dont ils sont les auteurs, détruisent le bonheur public. C'est pourquoi, *Long*, je te nomme *Na-ien*, c'est-à-dire, surveillant ou inspecteur des discours.

Il s'agit ici, à ce qu'on voit, des fonctions de censeur. D'après la doctrine de Confutsée, il est certains signes infaillibles, auxquels on peut reconnaître si le but d'un Etat est réellement atteint, c'est-à-dire, si la raison y règne. Le premier de ces signes est qu'il y ait toujours abondance de vivres. Un autre non moins important est le soin du gouvernement pour le calendrier ; car, comment peut-il y avoir abondance de grains, comment les campagnes et les troupeaux peuvent-ils prospérer, si le gouvernement n'a pas soin de déterminer exactement par l'observation des astres, le printemps, l'été, l'automne, l'hiver, et, par suite, les temps

favorables aux semailles et à la moisson. Aussi, à côté des autres vertus des anciens et glorieux souverains, Confutsée relève particulièrement le zèle avec lequel ils réglaient le calendrier.

Il philosophe aussi sur Dieu et les choses divines, mais avec réserve et d'une manière qui lui est propre. Il emploie souvent des expressions telles que les suivantes : « Le ciel élevé protégeait Iao et l'éleva sur le trône, le ciel vient en aide, le ciel prépare le bonheur à ceux qui sont animés de bons sentiments, et la ruine aux méchants ; — ce n'est que par la vertu qu'on peut gagner le ciel ;—volonté, lois, miséricorde du ciel ; — les fonctionnaires de l'Etat administrent les affaires du ciel ; c'est du ciel qu'ils tiennent leurs emplois ; les cinq ordres fondamentaux de la société ont leur origine dans le ciel ; — c'est le ciel qui a fait la distinction des rites sacrés. » —Confutsée emploie aussi, quoique plus rarement, dans le même sens que *ciel*, le mot *Tao*, qui signifie *suprême raison;* il parle du *cœur et de la volonté de Tao*, ou de la suprême raison : « Le cœur de l'homme, dit-il, est plein d'écueils, mais le cœur de la suprême raison est uni, quoique caché. » — Mais ce qui mérite surtout attention, c'est le passage suivant, au sujet duquel les anciens interprêtes du Schuking observent que, souvent, il a servi de prétexte de révolte aux Chinois mécontents : « C'est le ciel qui a fait la distinction des cinq ordres. Ce que le ciel voit et entend, n'est rien autre chose que ce que le peuple voit et entend. Ce que le peuple juge digne de récompense ou de châtiment, le ciel aussi veut le récompenser ou le punir. Il existe une liaison intime entre le ciel et le peuple, c'est pourquoi ceux qui régissent les peuples doivent être attentifs et prévoyants. » Ainsi s'exprime le Schuking.

On ne peut méconnaître que Confutsée, par les mots de *ciel* et de *suprême raison*, entend une volonté puissante, mais non pas personnelle ni exactement déterminée, un certain ordre du monde, qui a donné à la nature extérieure la forme qu'elle a, et qui se réfléchit dans l'instinct moral des peuples

d'une manière plus claire que partout ailleurs. Si l'on résume ce qui est commun aux différentes religions historiques, et que l'on en sépare ce qui constitue l'individualité de chacune d'elles, on en vient à l'idée générale et presque vide, d'adoration d'une *puissance* supérieure. C'est cette même abstraction qui est au fond de ces mots de *ciel* et de *suprême raison.*

Mais à côté de ce point de vue, il en existe un second. Il est fait mention çà et là dans le Schuking d'esprits de l'univers, des torrents, des montagnes ; et il est même raconté que l'illustre empereur Schun offrait des sacrifices à ces esprits. Or, peut-on s'imaginer que le culte de ces esprits, et les expressions de *ciel* et de *suprême raison,* proviennent de la même source ? Nullement. De même que ces dernières expressions excluent la croyance à des dieux personnels, ainsi, celui qui offre des sacrifices aux esprits, ne tombe pas dans cette sorte d'abstraction.

Un désaccord semblable se manifeste encore sur un autre point, qui se rapproche du précédent. Confutsée, sans dire nulle part que l'âme de l'homme meure avec le corps, n'enseigne cependant nulle part l'immortalité de l'âme. Il garde le silence sur toute cette grande question. Or, les Chinois qui ont quelque culture intellectuelle, ont, jusqu'à ce jour, interprêté son silence dans le sens d'une solution négative : ils ne croient pas à une autre vie après la mort, tandis qu'au contraire, la foule immense du *peuple du milieu,* pour autant qu'elle est du parti de Confutsée, parle d'un sombre royaume des morts, où le cruel besoin se fait sentir, et considère comme un devoir de faire passer de l'argent, en brûlant du papier d'or ou d'argent, aux âmes de leurs parents morts, afin qu'elles puissent se procurer de quoi apaiser leur faim. Eh bien ! ce même Confutsée qui, par son silence, a contribué à répandre parmi toute la nation la croyance à la mortalité de l'âme, exige pour les morts un service solennel et de nombreux sacrifices. Or, je le demande de nouveau, celui

qui offre des sacrifices aux morts, peut-il supposer la mortalité de l'âme ? et, vice-versa, la foi à l'immortalité s'accorde-t-elle avec un silence opiniâtre sur l'état de l'homme dans une autre vie? Nous rencontrons donc une seconde fois dans la philosophie de Confutsée, le phénomène étrange d'idées, de rites, de maximes, provenant de systèmes directement opposés entre eux dans leur origine et qui, cependant, habitent ensemble côte à côte, comme des adversaires que la force a réduits au silence. Comment s'expliquer ce phénomène?

La solution de cette énigme n'est pas très-difficile. Dans l'histoire primitive de la Chine, nous avons trouvé des traces évidentes du culte des esprits. Qu'on se rappelle le passage cité plus haut, et où il est dit : « Sous Schao-hao, successeur de Hoangti le grand, on vit surgir la doctrine, que le parti vainqueur flétrit plus tard du nom d'hérésie, laquelle enseignait, qu'au lieu du ciel et de la suprême raison, il fallait adorer des esprits et des dieux. » Or, la croyance aux esprits dont il est ici question, était commune aux anciens Turaniens, et elle règne encore aujourd'hui chez les tribus du nord de l'Asie : on désigne ce culte par le nom de *schamanisme*. Le culte des parents morts, en usage aussi chez les Indiens primitifs, doit en être considéré comme une conséquence naturelle. On trouve également la même croyance chez d'autres peuples de la race japhétique. Et cependant, tout le *schamanisme* n'est rien autre chose qu'une dégénération de la pure religion zend. Si donc les Chinois avaient été de tout temps un peuple à part, une race particulière et issue du sol, la présence chez eux d'éléments de la croyance *schamanique*, surtout dans des temps si reculés, devrait paraître inexplicable; mais des raisons de poids nous ont déterminés à admettre qu'ils sont une branche de la race turanienne. Rien dès lors de plus naturel, que de voir une partie des Chinois, ou même tout ce peuple pratiquer le culte *schamanique*.

Mais ce culte ne put à la longue conserver la domination : il finit par être repoussé en vertu de ce même principe poli-

tique, qui anime l'histoire de la Chine depuis 3000 ans, principe qui a créé dans ce pays le premier *Etat de fonctionnaires,* et qui, incarné, pour ainsi dire, dans la personne de Confutsée, a eu pour résultat de faire que la doctrine de ce philosophe exerce son empire sur tous les esprits du peuple du milieu. La religion schamanique n'est pas capable de donner l'essor à la vie politique dans des proportions considérables. Les peuples qui y sont soumis resteront éternellement dans la sphère des pasteurs et des pêcheurs. En Chine, au contraire, à une époque inconnue, a dû surgir une pensée politique tendant à créer une administration puissante. Mais, comme il était impossible d'enlever totalement à la foule les idées apportées par elle de sa patrie primitive, ou du pays des Turaniens, on toléra dans de certaines limites très-restreintes, la tradition obscure d'esprits de l'univers, des torrents et des montagnes, ainsi que le culte religieux des ancêtres.

En revanche, les chefs qui présidaient au développement de la nation, firent prévaloir, avec une inflexible opiniâtreté, une doctrine politico-métaphysique, laquelle subordonnait au bien matériel de l'Etat, le besoin religieux, qui est naturel à l'homme et avec lequel, par conséquent, il est impossible de ne pas compter. Ils établirent, disons-nous, une doctrine qui, par la transparence apparente de ses maximes, étouffait dans son germe toute espèce d'hérésie et en général tout mouvement religieux, et qui, au moyen des honneurs, des jouissances sensuelles, de l'admiration de soi-même et de l'orgueil, faisait taire le sentiment du vide de l'âme et du manque de consolation intérieure, la soif d'un bonheur éternel, le désir d'une rédemption et le pressentiment de l'immortalité. Cette doctrine a trouvé son expression la plus brève et la plus concise, dans les mots de *suprême raison*, *volonté, loi du ciel;* ainsi que dans cette sentence : « Ce que le peuple voit, entend, désire, hait, c'est aussi ce que le ciel voit, entend, hait, ou désire. »

C'est sans contredit, un phénomène étonnant, que cette

civilisation des Chinois si prématurée et si isolée, laquelle achevait déjà, il y a deux mille ans, une révolution, à laquelle travaille aujourd'hui une certaine tendance de l'esprit européen. Ils nous ont devancés de 3500 ans dans l'invention d'un gouvernement de fonctionnaires, de l'eau-de-vie et de l'aiguille aimantée ; de 15 siècles, dans l'invention de l'imprimerie et de la poudre à canon, et de 2300 ans, dans la création d'une métaphysique soi-disant éclairée, qui ravale le respect de la divinité et des puissances divines aux idées abstraites de *ciel* et de *suprême raison.*

L'ancien territoire de la Chine n'est séparé de l'Inde que par la chaîne, du reste très-élevée, des montagnes du Kuen-lun et de l'Himalaïa : Les Arjas sont, au moins depuis 2000 ans avant Jésus-Christ, voisins du peuple du milieu; et cependant on ne saurait imaginer un contraste plus frappant que celui qui existe entre ces deux nations.

Les Chinois possèdent à un très-haut point l'intelligence du monde, mais ils manquent d'imagination. L'imagination, au contraire, déborde chez les Indiens, mais ils ont très-peu l'intelligence du monde. Le partisan de Confutsée sera toujours pour le Brahmine, un plébéien à sentiments bas, uniquement passionné pour son intérêt, égoïste ou orgueilleux ; et le Brahmine ne sera jamais aux yeux du Chinois, qu'un rêveur, un demi-fou.

Du reste, il est contre nature que, dans le développement d'un peuple, quelle que soit la direction particulière qu'on lui donne, des facultés qui appartiennent à l'essence de l'esprit humain, soient entièrement comprimées. Aussi, découvre-t-on en Chine une tendance qui répond au génie indien, mais qui cependant a sa forme propre et particulière.

Le représentant de cet élément indien est Lao-tsé, contemporain de Confutsée. La biographie de ce Lao-tsé a été enveloppée par ses partisans de fables impénétrables. Selon les uns, il serait déjà né vers 909 avant Jésus-Christ, et à ce compte, il devait déjà avoir atteint l'âge de 350 ans à

l'époque où il fut en contact avec Confutsée. D'autres, placent sa naissance beaucoup plus tard, ou même le font naître âgé déjà de 80 ans, la tête couverte de cheveux blancs comme neige et complétement formé sous le rapport des facultés intellectuelles. Sa conformation corporelle avait, paraît-il, quelque chose d'extraordinaire : de grosses lèvres, de longues oreilles et surtout de très-grands yeux, annonçaient en lui un homme d'une espèce particulière.

Quelques autres enfin, prétendent que Lao-tsé, dans sa jeunesse, fut pendant un certain temps, conservateur et intendant des archives de sa patrie. En revanche, on s'accorde à dire qu'il fit de grands voyages, qu'il alla jusqu'à l'autre côté de la mer Caspienne et visita le sud de l'Inde. Aucune partie de la vie de Lao-tsé n'est aussi digne de foi que ses voyages; et ce qu'il importe d'observer, c'est que ces voyages du philosophe chinois coïncident à peu près avec ceux du philosophe grec Pythagore. De retour dans sa patrie, le dégoût de la vie active le porta à se retirer dans la solitude, où il se livra à la contemplation. Bientôt des hommes animés des mêmes sentiments s'y rassemblèrent autour de lui, il les instruisit et leur découvrit même quelquefois ses secrets.

Ses partisans étaient des hommes du peuple; lui-même demeura pauvre toute sa vie, sans jamais aspirer aux richesses, et reprocha à Confutsée son amour de l'argent. — Lao-tsé doit aussi avoir eu pour élève, d'une manière merveilleuse, un mandarin nommé *Ju-hi,* lequel écrivit, d'après les sentences de son maître, le *Tao-te-king*, le livre symbolique de la secte. On ne dit rien du reste de la vie de Lao-tsé, non plus que de sa mort. Il prêchait à ses disciples l'immortalité, et c'est pour cela qu'ils nient la possibilité de sa mort. Ils vont même jusqu'à soutenir que, depuis bien des siècles, leur maître a parcouru la terre, sous différents noms et sous diverses formes, et qu'il a laissé des relations exactes sur ses apparitions.

La philosophie de Lao-tsé a pour pivôt la doctrine du *Tao,* la suprême raison, le Logos, qui est la raison primitive, la

source et la fin de toutes choses. Mais le *Tao-te-king* ou le *livre de la doctrine*, est si obscur, que personne, pas même ses plus zélés partisans, n'osent se flatter de le comprendre parfaitement. Ce qui est certain cependant, c'est que Lao-tsé enseignait, 1° que l'homme, en triomphant de la sensualité ou des convoitises du corps, peut, par une vertu sans tache et par la force de la contemplation, parvenir à s'abîmer dans la raison primitive ; 2° que celui qui atteint ce sommet de la perfection, participe à la toute-puissance, ne succombe plus à la mort, est en état de dominer la matière, et entre en relation avec le monde des esprits.

Les partisans de Lao-tsé se prétendent en possession d'une foule de secrets qu'ils ont reçus de leur maitre par la voie de la tradition. La secte comprend deux classes d'adeptes, celle des *initiés* et celle des *subordonnés*. Les premiers s'abstiennent du mariage et de tout rapport avec le sexe, parce que, d'après leur doctrine, les désirs charnels souillent l'âme. Ils vivent par milliers dans des solitudes, afin de se mettre en relation avec les esprits et de boire avec eux à la coupe de l'immortalité. D'autres s'occupent à préparer le breuvage de vie, qui doit guérir toutes les maladies, triompher de la mort, et changer en or les pierres et les plus vils métaux.

La religion de l'Etat, en Chine, ainsi que la philosophie de fonctionnaires de Confutsée, cherchait, comme je l'ai fait voir plus haut, à borner le besoin religieux à la mesure la plus restreinte. La nature comprimée se vengea de cette violence par un excès contraire. A l'aide de la doctrine de Lao-tsé, le mysticisme, sous la forme la plus excentrique, se fraya par des voies secrètes, un accès jusqu'au peuple du milieu, et, sous le manteau de ce philosophe, il se commit et se commet encore aujourd'hui en Chine, de honteuses duperies. Beaucoup d'empereurs et d'impératrices, des cours entières, tombèrent dans les filets d'habiles jongleurs, qui se vantaient de posséder la puissance miraculeuse de Lao-tsé, et menés par eux, ils perdirent leur santé en buvant le breuvage de la

vie éternelle, et leurs trésors, en voulant faire de l'or (1).

Montrons encore, en terminant, que l'on trouve dans les écrivains grecs des indices manifestes, que quelques-unes des créations particulières de la civilisation chinoise, se sont propagées au loin jusque dans l'Occident. Je prends pour exemple la pierre philosophale ou le breuvage d'immortalité, l'eau-de-vie, la poudre à canon. L'historien Phylarque, dans un fragment conservé par Athénée (2), rapporte, « que le second des Lagides d'Egypte, Ptolémée Philadelphe, avait établi dans son palais, à Alexandrie, une cuisine magique dans le but de découvrir le breuvage d'immortalité. » Divers passages d'autres écrivains grecs font allusion au même fait. Or, il n'est guère permis de douter que cet excès n'eut son origine dans la philosophie de Lao-tsé, et ne soit venu de la Chine.

Strabon (3), s'en référant en cela aux récits des compagnons d'Alexandre, parle d'une espèce de roseau indien, qui produit un miel non préparé par des abeilles, et ajoute qu'on en fait un breuvage très-enivrant. Le même auteur (4) rapporte aussi un témoignage du Macédonien Mégasthènes, qui dit que les Indiens font du vin avec du riz. Or, évidemment, le premier de ces passages doit s'entendre du rhum, et le second, de l'arrak. Enfin, Philostrate (5), dans la vie d'Apollonius de Tyane raconte que les habitants de l'Inde avaient connu l'art de repousser leurs ennemis au moyen du tonnerre, de défendre les villes assiégées au moyen de la foudre et de l'éclair. Peut-on voir en cela autre chose qu'une allusion à la poudre à canon, et ne pas rester convaincu que cette invention, ainsi que le rhum, l'arrak et la recherche de la pierre philosophale, ont été importés de la Chine chez les Indiens.

(1) Gützlaff, p. 74. — (2) XII, 536. — (3) *Geogr.* liv. XV.
(4) Ibid. cfr Lassen, *Ind. Alterth,* I, 264.
(5) *Vita et Poll,* II, 14, III, 3.

DEUXIÈME PARTIE.

—

Art. I. — RAPPORT DES JAPHÉTIDES AVEC LES CHAMITES. ORIGINE DES ÉTATS DANS L'ASIE SUPÉRIEURE. ESPÈCES DIVERSES DE GOUVERNEMENTS.

La tradition mosaïque relative à l'unité primitive du genre humain et aux trois races d'où sont sorties les nombreuses nations du globe, a reçu par nous une nouvelle confirmation dans l'étude que nous avons faite de l'histoire primitive des Chinois. De même que les Arjas méridionaux, lorsqu'ils descendirent dans les plaines de l'Indostan, y rencontrèrent des tribus noires, de même aussi la branche Turanienne, qui, dès la plus haute antiquité, se transporta sur le versant oriental du Kuen-lun, trouva dans les plaines arrosées par les fleuves de l'Asie ultérieure, des habitants plus anciens, sauvages, et également de couleur noire, comme plusieurs indices tendent à le prouver. Or, il est difficile d'assigner à ces habitants les plus anciens du sud de la Chine, une autre origine que la race chamitique.

Les traditions zend parlent à leur tour d'un fait remarquable et très propre à expliquer la grande et rapide propagation de la race de Cham. Elles disent, comme nous l'avons rapporté en un autre endroit, que la chaleur de la terre diminua tout-à-coup, que l'hiver dura dix mois, et l'été, deux seulement. Or, admettre que ce changement de climat agit différemment sur les corps des trois races primitives, c'est ce qui est conforme aux lois de la nature. De même qu'aujourd'hui encore on trouve dans la même famille des enfants de complexion différente, on peut, on doit même admettre qu'il en a été de même dans la famille primitive. Je m'imagine donc que les Chamites, plus sensibles à l'accroissement du

froid, se hâtèrent de gagner les contrées méridionales, tandisque les Japhétides apprirent à braver l'âpreté de l'air, la neige et les vents, s'endurcirent, et travaillèrent ainsi d'avance à la supériorité intellectuelle qui devait les distinguer un jour. D'autre part, au contraire, la chaleur du climat sous lequel allèrent s'établir les Chamites, et la végétation luxuriante qui les entourait, provoquèrent subitement chez eux l'obscurcissement du teint, la multiplication des naissances, l'accroissement rapide de la population, et, par là, de nouvelles émigrations dans les contrées de l'est et de l'ouest placées également sous la zone torride. Ajoutons encore que, de tout temps, les Chamites semblent avoir été livrés à une sensualité sans frein, laquelle surexcita chez eux d'une manière dénaturée le penchant à la multiplication de l'espèce, et augmenta ainsi à un plus haut degré l'accroissement de la population. Le récit mosaïque flétrit dans Cham le manque de pudeur, et de fortes preuves historiques tendent à mettre à la charge de sa race la dépravation la plus honteuse, et en même temps la plus ancienne, de la religion primitive, le culte du lingam ou du phallus. J'oserais même exprimer le soupçon que le crime dont Cham, au rapport de la Genèse, se rendit coupable envers son père, cache une allusion voilée à ce culte infâme.

On comprend maintenant que, dès les temps les plus reculés, les Chamites se soient répandus, non-seulement dans le Dekan, mais encore dans la partie orientale de l'Inde et dans le sud de la Chine; et que les Arjas et les Turaniens chinois, en arrivant, les premiers dans l'Indostan, les derniers sur le versant méridional du Kuen-lun, y aient déjà trouvé une population noire plus ancienne.

Passons maintenant à une autre considération. Il y a, selon moi, trois degrés distincts dans le commencement de la vie des peuples. Le premier et le plus bas, c'est la vie errante et instable. Le second consiste à former des établissements fixes. Mais plusieurs tribus ont fondé de pareils établisse-

ments, sans qu'il en résultât la formation d'un Etat, d'une communauté. L'Etat constitue enfin le troisième degré, de beaucoup supérieur aux deux autres. Or, quelle fut l'origine des Etats? A s'en tenir aux faits que nous avons rencontrés jusqu'ici dans l'étude de l'histoire primitive de notre race, les conditions en ont pu être fort variées. Mais ici la première chose à considérer, c'est de voir si un pays, dans lequel un Etat était en voie de se former, n'avait pour habitants que des hommes d'une même race, ou bien, si deux ou plusieurs tribus, différentes de couleur, de langage et de conformation corporelle, y habitaient à côté l'une de l'autre ou même confondues ensemble.

Dans le premier cas, l'Etat naissait régulièrement de la vie de famille; en ce sens, qu'un des chefs de famille, manifestant des qualités extraordinaires et rendant à sa tribu des services particuliers, y obtenait, en retour, de la considération et une autorité qui, peu à peu, se changeait en autorité royale. C'est ce qu'on peut appeler l'origine patriarcale d'un Etat, et telle paraît avoir été celle du plus ancien Etat des Arjas ou Ariens du nord, et peut être aussi de celui des Egyptiens.

Mais lorsqu'un pays était habité par deux ou plusieurs tribus différentes, le développement ultérieur des institutions était subordonné tout d'abord à la supériorité évidente d'une de ces races, sous le rapport des facultés intellectuelles, ou de la force corporelle ou même simplement du nombre. Dans le cas bien tranché d'une pareille supériorité, elle avait pour conséquence naturelle l'absorption successive et pacifique de la race la plus faible par celle qui était prépondérante. C'est ce qui paraît avoir eu lieu en Chine, où l'Etat se sera formé de la réunion de l'ancienne population noire avec la branche Turanienne. D'autres fois, la race la plus forte soumettait violemment la plus faible et la réduisait en esclavage, et c'est ainsi que se forma l'Etat indien et la caste des Sudra.

Enfin, un troisième cas encore se présentait quelquefois.

Deux ou plusienrs tribus faisant leur émigration en même temps, se rencontraient sur un terrain neutre ; aucune d'elles ne reconnaissait la supériorité de l'autre et ne voulait céder; alors la bataille s'engageait et le territoire convoité devenait la part du vainqueur. L'Etat qui devait son origine à une pareille lutte, devait naturellement porter l'empreinte de la conquête, et tel a été le principe de l'empire de Babylone et de celui de l'Assyrie, qui en est sorti.

En effet, des indices manifestes établissent que, entre l'an 3000 et l'an 2000 avant Jésus-Christ, un mouvement simultané eut lieu parmi les Ariens, les Sémites et les Chamites. Ainsi, les Ariens, partant du pays qui du temps d'Alexandre s'appelait encore de leur nom, *Ariane*, se portèrent vers le sud-ouest, par conséquent dans la direction du Tigre. Et en effet, dès que la lumière commence à poindre dans l'histoire de la Perse et de Médie, on voit ces contrées au pouvoir d'une tribu arienne. Nous savons également que, vers le même temps, des essaims de Cuschites s'avancèrent des bords de l'Indus vers le golfe Persique. Enfin, les Sémites se répandirent des montagnes de l'Arménie vers le sud, vers les plaines situées entre les deux fleuves. La direction prise par les trois races, avait, sans doute à leur insu, un même point pour but commun, et sur lequel ils devaient se rencontrer ; et ce point commun était la vaste plaine de la Babylonie. On le voit, la nature même des circonstances témoigne pour la vérité du récit de Moïse, d'après lequel le terrain où s'éleva la ville de Babel fut aussi le siége du premier Etat formé par la conquête et des exploits du premier conquérant.

Art. II. — HISTOIRE PRIMITIVE DE LA BABYLONIE, DE L'ASSYRIE, DE LA MÉDIE ET DE LA LYDIE.

Sous le règne d'un des premiers Séleucides de Syrie, Bérose, prêtre chaldéen, écrivit en trois livres l'histoire de la Babylonie, sa patrie; mais il ne nous en est parvenu que des fragments. Cet écrivain mit à profit les archives du temple de Babylone, et ce qui recommande beaucoup son ouvrage, c'est que ses données sont d'accord avec les prophètes de l'Ancien Testament, ainsi qu'avec Hérodote. Il y a même certaine concordance entre ses récits et les écrits de Moïse. Seulement, le prêtre chaldéen cite d'autres noms que l'auteur juif, et nous présente des successions d'années d'une longueur fabuleuse. La supputation des années dans l'histoire primitive, se faisait, chez les Babyloniens, au moyen de trois sortes de cycles, de grandeur inégale. Le *sosus* comprenait une période de 60 ans; dix sosus faisaient un *nérus* qui comprenait ainsi un espace de 600 ans et six nères, c'est-à-dire, 3600 ans faisaient un *sarus*.

Bérose commence, comme Moïse, par le récit de la création du monde. Au commencement, existaient, selon lui, l'obscur chaos et des eaux troubles habitées par des monstres nageants, des formes les plus étranges. Quelques-uns de ces animaux primitifs avaient, à ce qu'il dit, été représentés dans le temple de Bel, dieu suprême des Babyloniens. Avec le temps, l'obscurité primitive se métamorphosa en un monde réglé, et cela par la séparation, opérée par Bel, de la lumière d'avec les ténèbres. La surface de la terre et l'atmosphère, ou le ciel, se séparèrent. A l'arrivée de la lumière, les monstres cités plus haut périrent; et Bel, afin d'introduire dans le monde nouveau une forme fixe et déterminée, s'abattit lui-même la

tête et mêla son propre sang avec la terre. De là naquit le premier homme, *Alorus*, après lequel dix races se succédèrent jusqu'au déluge. D'*Alorus* à *Xisuthrus*, c'est-à-dire, de la création de l'homme jusqu'au déluge, les Babyloniens comptent 120 sares ou 432,000 ans, nombre qui s'accorde avec la durée que la mythologie indienne assigne au *Kali-jug*, un des quatre âges dans lesquels, d'après leur doctrine, se divisent les temps.

Le genre humain, d'après Bérose, a pris naissance sur le sol de la Babylonie, et ce qui est digne de remarque, c'est que, pour donner crédit à cette assertion, il fait observer que les aliments indispensables à l'homme, l'orge, le froment, différentes espèces de fruits, y viennent à l'état sauvage. Lorsque les premiers hommes, continue Bérose, eurent commencé à se créer des demeures, un poisson monstrueux, nommé *Oannès*, s'éleva du fond du golfe Persique, les instruisit de l'état des choses qui avait précédé et suivi la création, et leur apprit l'écriture alphabétique, le calcul, la géométrie, l'architecture et en général ce qui constitue l'instruction supérieure. Plus tard, ajoute-t-il, d'autres animaux primitifs de la même espèce arrivèrent à leur tour et continuèrent l'instruction commencée par le premier. Mais peu à peu l'injustice fit des progrès sur la terre et Dieu résolut de détruire les coupables. Il avertit donc le juste *Xisuthrus*, roi de la dixième race des hommes, de construire un grand vaisseau et de s'y embarquer avec d'autres hommes pieux, en même temps qu'un couple de chaque espèce d'animaux utiles. Xisuthrus obéit à cet ordre et le déluge commença : tout le pays fut inondé et les impies noyés.

Pendant que le vaisseau flottait sur les ondes, *Xisuthrus* fit à plusieurs reprises envoler des oiseaux, pour voir s'ils trouveraient où s'abattre et si, par conséquent, le sol était à sec ; et le dernier de ces oiseaux n'étant pas revenu, le vaisseau s'arrêta sur une montagne de l'Arménie.

Xisuthrus en étant sorti avec les siens, éleva un autel,

rendit grâces au Seigneur et disparut tout-à-coup, car il fut enlevé au ciel. Quant à ses compagnons de navigation, ils regagnèrent la Babylonie et recommencèrent à cultiver le pays.

Après le déluge, Bérose fait régner en Babylonie six dynasties royales, et donne même à la première une durée aussi extraordinaire qu'à celles qui, prétendûment, régnèrent depuis *Alorus* jusqu'à *Xisuthrus*. Il donne à la première, qu'il appelle indigène, 86 rois et une durée de 33,091 ; la seconde, une dynastie médique, aurait eu pour chef *Zoroastre*, et aurait compté 8 rois et 224 ans de durée. La troisième n'est pas bien déterminée, et il ne lui donne, sous onze rois, qu'un espace de 48 ans. Vient en quatrième lieu une dynastie chaldéenne, qui dure 458 ans sous 49 rois; puis une dynastie arabe avec 9 rois et 245 ans de durée; enfin, la sixième, qui est probablement assyrienne, règne pendant 526 ans et compte 45 rois. A partir de là, Bérose nomme des souverains, dont il est aussi fait mention dans les sources hébraïques de l'Ancien Testament.

Je reviendrai plus tard sur cet écrivain ; je ferai seulement remarquer pour le moment, que ce qu'il raconte de la première dynastie après le déluge est visiblement mythologique. En ce qui concerne l'histoire primitive de la Babylonie, il faut considérer comme première donnée historique, qu'après le déluge, plusieurs peuples, tels que les Mèdes, les Chaldéens, les Arabes, les Assyriens, par conséquent des Ariens et des Sémites, se disputèrent la possession de la Babylonie.

Mais il ressort d une autre source, qui a plus de valeur que Bérose, que, parmi les peuples qui luttèrent pour la domination de la Babylonie, il faut compter non-seulement des Sémites et des Ariens, c'est-à-dire, des Japhétides, mais encore des Chamites, et que ce fut même un descendant de Cham qui, après le déluge, tenta le premier de fonder un royaume sur le sol babylonien. La table généalogique des peuples (Genèse 10, 8) dit en effet : « Chus, fils de Cham, donna le jour à

Nimrod ; qui le premier fut un homme puissant sur la terre; et il fut un grand chasseur devant le Seigneur. Le commencement de son royaume fut *Babel, Erech, Akkad* et *Calné* dans la terre de *Sinéar.* » Moïse par le nom de *Sinéar* désigne le bas pays situé entre l'Euphrate et le Tigre. Outre Babel, on peut aussi indiquer dans l'ancienne Babylonie, les trois autres localités *Erech, Akkad* et *Calné* (1).

Ainsi, d'après le tableau généalogique des peuples, un Chamite, c'est-à-dire, un Ethiopien, un descendant de la race noire, a fondé le plus ancien des royaumes en Babylonie. Et ce témoignage n'est pas isolé ; les traditions primitives des Grecs rapportent (2) que l'Ethiopien Céphée avec son peuple, s'établit autrefois dans la Babylonie, mais que plus tard ils se portèrent plus loin vers le nord.

Moïse est d'accord avec cette dernière donnée : le royaume de Nemrod à Babylone n'eut pas de durée, et le verset qui suit celui que nous avons cité plus haut dans la généalogie des peuples s'exprime ainsi : « Nemrod étant sorti de ce pays se dirigea vers *Assur,* et bâtit *Ninive, Rehobot, Ir* et *Kalah,* de même que *Resen,* entre Ninive et Kalah. » Cet éloignement de Babylone insinue, très-probablement, l'abandon du royaume qu'il y avait fondé, car nulle part il n'est fait mention de son retour dans cette ville. En outre, le chapitre suivant de la Bible décrit la décadence de la Babylonie. Lorsque les tribus cuschites (3), y est-il dit, vinrent de l'*Orient* dans la plaine de Sinéar, ils résolurent de bâtir une ville et une tour qui s'élevât jusqu'au ciel, et ils mirent en effet la main à l'œuvre. Mais l'Eternel confondit leur langage, qui originairement avait été un et le même pour tous ; de sorte que, ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ils furent obligés de se disperser dans d'autres pays. C'est de là aussi que la ville dont la construction avait ainsi échoué, reçut le nom de *Babel*, c'est-à-dire, *Confusion*.

(1) Knobel. *Völkertafel der Genesis,* p. 341. — (2) Ib. 349, etc.
(3) La Bible dit *les hommes*. (Note du T.)

Après le tableau généalogique des peuples, je regarde ce qui est dit de la construction de la tour de Babel comme un des restes les plus importants de l'histoire primitive. Si le genre humain provient d'un seul couple, il s'en suit qu'il a dû exister une langue primitive, la même pour tous. Mais puisque les races de Sem, de Cham et de Japhet, dont Moïse fait venir la multitude des peuples, se répandirent sur toute la terre, et furent séparées violemment et à grande distance l'une de l'autre, il a dû naître des différences dans cette langue primitive. Or, ces différences ont dû entrer dans l'histoire politique, du moment où ces races, depuis longtemps séparées, vinrent à se rencontrer et tentèrent de se réunir en un seul royaume. J'ai développé plus haut les raisons pour lesquelles la rencontre supposée eut lieu précisément dans la Babylonie, qui fut comme le point d'intersection où se croisèrent les migrations des peuples.

L'entreprise des conquérants chamites, de fonder un grand Etat, échoua donc contre la différence marquée qui, avec le temps, s'était développée entre les races diverses, et surtout contre la différence des dialectes, qui agit alors pour la première fois comme levier politique (1).

La tribut chamite, désignée dans la généalogie des Noachides, par le nom de Nemrod, renonça donc, forcément ou de plein gré, à l'exécution de son plan et se dirigea vers le nord, en remontant le Tigre, laissant derrière elle Babylone dans une confusion qui doit avoir duré plusieurs siècles. En effet, ce n'est qu'après un long intervalle de temps, qu'on voit de nouveau briller un rayon de lumière sur l'histoire de ce pays, parvenu enfin à fonder un Etat réglé.

Mais suivons les Chamites vers le nord : « Nemrod, est-il « dit, se dirigea vers l'Assyrie et y bâtit *Ninive, Rehobot,*

(1) Nous laissons à l'auteur la responsabilité de cette manière de voir, qui semble réduire la confusion des langues, opérée par l'Eternel, à la simple augmentation d'une différence de langage déjà préexistante entre les trois races. (Note du T.)

« *Calah* et *Resen*, située entre Ninive et Calah: c'est là la grande « ville. » Ninive est connue de tout le monde ; quant aux trois autres localités susmentionnées, il n'en est parlé dans aucun document un peu ancien. Du reste, cette absence d'autres témoins n'a absolument rien de suspect : les fouilles récentes, opérées par des Français et des Anglais sur le terrain où fut Ninive, ont justifié le récit de Moïse concernant la fondation de cette ville. A l'époque de sa plus grande prospérité elle surpassait en grandeur toute autre ville plus ancienne ou plus moderne. Elle formait, au rapport de Ctésias (1), un long quadrilatère, d'une telle étendue, que les deux côtés les plus longs mesuraient chacun 150 stades (7-8 lieues), les deux autres chacun 90 stades (4 1/2 lieues), et l'ensemble de l'enceinte 480 stades, c'est-à-dire, 24 lieues. Le texte hébreu de Jonas paraît d'accord avec l'historien grec, lorsqu'il dit qu'il fallait trois jours de marche pour faire le tour de Ninive. A l'époque où l'on trouvait à redire à tous les récits quelque peu extraordinaires relatifs à l'antiquité, on ne manqua pas de révoquer aussi en doute la grandeur de la ville de Ninive, attestée par Ctésias ; mais les fouilles récentes dont je viens de dire un mot, établissent, d'abord, qu'à l'époque de sa plus grande prospérité, Ninive occupait réellement l'espace qu'on lui assigne ; secondement, que les diverses parties de la ville ne sont pas de la même antiquité ; troisièmement, que, peu à peu, des localités qui d'abord existaient indépendantes, finirent par être enfermées dans le mur d'enceinte et se confondirent avec Ninive.

L'histoire des capitales modernes, telles que Londres et Paris, prouve que chose semblable arrive encore aujourd'hui. Or, *Rehobot, Ir, Calah, Resen* étaient de ces localités réunies à Ninive ; et dès lors, il est dans l'ordre que les écrivains grecs venus plus tard aient ignoré leur existence, attendu que, de leur temps, elles avaient depuis longtemps cessé

(1) Knobel, p. 345.

d'avoir une existence distincte; tandis qu'au contraire, l'auteur de la généalogie des Noachides vivait à une époque où l'on savait encore, par la tradition, que Ninive avait autrefois été peu considérable, et s'était agrandie en absorbant plusieurs autres localités. Et ce qui prouve que Moïse avait connaissance de cette particularité, ce sont les paroles suivantes de son récit : *C'est là la grande ville;* paroles qui se rapportent à toutes les localités qu'il vient de nommer ou à leur réunion dans la grande Ninive.

L'exactitude géographique de notre récit fera sans doute naître un préjugé favorable relativement à la partie historique qu'il renferme. Nous ferons donc bien de reconnaître que les Chamites *coopérèrent* à la première fondation de l'empire assyrien. Je dis *coopérèrent,* car il est clair que la race d'Assur, cité dans la généalogie mosaïque comme étant fils de Sem, a dû avoir part aussi à l'établissement d'un royaume fondé sur le sol qui lui appartenait. Mais en quel temps eut lieu l'expédition des Chamites vers le Tigre supérieur et le premier commencement de l'empire d'Assyrie? Plusieurs motifs défendent de donner à cet événement une date postérieure à l'an 2200 avant Jésus-Christ. Il est même vraisemblable qu'il remonte à l'an 2500 et peut-être plus haut encore (1). La généalogie des peuples fait de Nemrod l'arrière petit-fils de Noé, et place Abraham, père de la nation juive, sept générations plus tard. Diodore, à la suite du médecin Ctésias, dit que le royaume d'Assyrie, qui, selon lui, doit avoir été détruit en 717, a subsisté pendant 1360 ans. Or, le royaume d'Assyrie dont parle Diodore, est sans contredit plus récent que Nemrod. Je ferai aussi remarquer en passant, que l'entrée de Nemrod dans la Chaldée peut servir à expliquer l'émigration de la tribu sémitique, à laquelle appartenait Abraham, dans la direction du sud-ouest. Ces Sémites cherchaient, selon toute apparence, à échapper à la tyrannie que les conquérants

(1) Knobel, p. 349.

étrangers exerçaient dans leur ancienne patrie et quittaient le pays d'*Arphaxad* pour ce motif.

Le germe déposé par les Chamites sur le Tigre supérieur devint un arbre puissant : l'Etat fondé par eux s'agrandit et devint le plus ancien empire universel. Mais jusqu'à présent, il n'est pas encore possible de donner les noms ni de raconter les actions particulières ou les destinées des souverains qui ont accompli cette œuvre grandiose. Peut-être parviendra-t-on dans un avenir prochain à combler cette lacune, à l'aide des inscriptions que les fouilles entreprises de notre temps pourront mettre au jour. Quant aux autres sources historiques elles sont insuffisantes à ce sujet. Il est vrai que Diodore de Sicile, à la suite de Ctésias, qui, de son côté, avait mis à profit les ornements de peinture et de sculpture qui se trouvaient à Ninive, nous transmet une longue série de monarques assyriens; mais ses indications, du moins en ce qui concerne les personnes, méritent peu de croyance, parce qu'elles ont certainement subi, dans des proportions considérables, l'influence de l'antique mythologie de l'Asie supérieure.

Ainsi, il est prouvé que Ninus et Sémiramis, son épouse, auxquels cet historien attribue surtout l'extension du royaume d'Assyrie, sont les noms de deux divinités du pays, à la puissance desquelles la tradition rapportait tous les événements de quelque valeur (1). Néanmoins, voici des faits importants qui restent établis. C'est que, entre l'an 2200 et l'an 1200 avant Jésus-Christ, il a existé sur le Tigre supérieur un grand empire dont Ninive était la capitale, et qui a dominé sur la plus grande partie de l'Asie, savoir, sur la Mésopotamie, la Syrie, la Phénicie, la Chaldée, l'Arrapachitis, et le pays situé entre la mer Caspienne et la mer Noire ; puis à l'est, sur les pays des Ariens, la Médie, la Perse, la Bactriane jusqu'à l'Hindu-cusch, et du côté de l'ouest, sur l'Asie-Mineure, jusqu'au Bosphore.

(1) Movers. Phœnizier I, 631, etc.

Je me bornerai à indiquer les preuves les plus frappantes qui établissent ces faits. D'abord, et en général, la grandeur de cet Etat est attestée par la circonférence extraordinaire de Ninive, sa capitale : une ville aussi gigantesque ne peut s'élever que dans un vaste empire. Ensuite, la domination exercée par les rois d'Assyrie, du côté de l'Orient, sur les contrées appartenant aux Ariens, est prouvée d'une manière indubitable par plusieurs raisons. Ainsi, on voit, au VII° siècle avant Jésus-Christ, les Mèdes secouer le joug des Assyriens auxquels ils avaient été soumis pendant longtemps : leur pays avait donc été conquis auparavant par les Assyriens. En second lieu, les fouilles des Français sur le sol de Ninive et des environs, ont mis au jour une foule d'ornements de sculpture, qui, de même que ceux des Egyptiens, représentent des conquêtes, dont le théâtre a dû être indubitablement la partie de l'Asie orientale occupée par les Ariens. Tels sont des armements auxquels prennent part des peuples subjugués, des batailles et des victoires, des siéges de villes fortes, l'offre de présents parmi lesquels figurent des chameaux et des éléphants, ces derniers, conduits par des Indiens (1).

L'extension de la puissance assyrienne jusqu'en Phénicie et jusqu'aux frontières de l'Egypte, est démontrée par un passage de l'ouvrage de Manéthon, sur lequel je reviendrai en son lieu. Cet historien rapporte, en effet, que les rois pasteurs de l'Arabie qui, à partir de 2190 avant Jésus-Christ, tinrent l'Egypte sous leur joug, avaient élevé près de Péluse la forteresse d'*Avaris,* par crainte des invasions des Assyriens qui dominaient sur l'Asie. Cet auteur, qui avait de l'histoire de l'Asie une connaissance plus exacte qu'aucun autre écrivain oriental, grec ou romain, atteste ainsi l'existence d'un grand empire assyrien, qui, vers l'an 2000 avant Jésus-Christ, s'étendait jusqu'aux frontières de la vallée du Nil.

(1) Movers, II, 262.

La domination des Assyriens en Asie-mineure jusqu'au Bosphore, n'est pas moins certaine. Toute l'Asie-antérieure est sillonnée par un réseau d'anciennes voies militaires, dont les points principaux étaient ornés de monuments Hérodote déjà en connaissait un grand nombre, et il les attribue à d'anciens rois égyptiens. D'autres auteurs grecs les rapportaient à l'Ethiopien Memnon, à Ninus, ou à Sémiramis (1). Aujourd'hui encore, il existe des débris de ces routes et des monuments qui les ornaient, et une comparaison exacte de ces restes avec les ornements de sculpture trouvés par Botta à *Khorsabad,* dans le voisinage de l'ancienne Ninive, a démontré que les uns et les autres appartiennent au même style, qu'ils sont assyriens. C'est ce que l'on peut dire tout particulièrement des monuments qui existent près de Beirouth en Phénicie, et près de Sardes, dans l'Asie-mineure (2). Il s'en suit que les Assyriens ont régné, dans les anciens temps, sur les contrées où s'éleva plus tard le royaume de Troie, et où se sont livrés les combats chantés par Homère. Bien plus, l'Odyssée parle d'un Ethiopien, appelé Memnon, qui, à la tête de ses noirs bataillons, vint au secours des Troyens contre les Grecs. Or, comment expliquer la présence de ce fils de l'Orient méridional à l'extrémité de l'Occident asiatique? On ne peut guère imaginer l'explication de ce fait, qu'en disant que la même puissance, qui commandait en même temps sur les rivages méridionaux, entre les embouchures de l'Indus et du Tigre, et à l'ouest, sur le Bosphore, c'est-à-dire, les grands rois de l'Assyrie, envoyèrent leur noir vassal de la race de Cusch, au secours de leur vassal troyen, sur les rives du Méandre. Et, en effet, c'est dans ce sens que Platon et Ctésias ont déjà entendu Homère (3).

Quant à moi, je suis convaincu que l'assertion d'Homère au sujet de *Memnon,* assertion que des idéalistes anciens et modernes ont voulu réduire à une simple fiction mytholo-

(1) Movers, II, 278. — (2) Ibid. II, 280. — (3) Ibid. p. 282.

gique, a réellement un fondement historique, et que l'explication de Platon est exacte. Qu'on veuille bien faire attention aux considérations suivantes : L'empire d'Assyrie, avec les Etats moins considérables qui en étaient sortis, la Médie, la Babylonie, la Lydie, succomba, comme on sait, dans le cours du VI[e] siècle avant Jésus-Christ, sous les coups de Cyrus. Ce prince et ses successeurs se considérèrent comme les héritiers naturels des Assyriens, et prétendirent, en vertu du droit de succession, à la souveraineté de tous les pays qui avaient été sous le sceptre assyrien, comme à une possession légitimement acquise. C'est de ce point de vue, en particulier, que partait Xerxès, fils de Darius, lorsqu'il tira l'épée contre la Grèce et déclara la guerre aux Hellènes. Ainsi, au rapport d'Hérodote (1), il justifiait cette entreprise par les motifs suivants : D'abord, les Grecs, en faisant une guerre injuste au royaume de Troie, province de l'empire de Ninive, avaient offensé les Perses héritiers légitimes des Assyriens, et mérité d'être punis ; en second lieu, Pélops, père des Grecs, avait été anciennement esclave des Assyriens et, par conséquent, des Perses ; toute la nation grecque devait dès lors, en toute justice, obéissance aux rois de l'Orient, et leur désobéissance opiniâtre méritait châtiment. — A mesure qu'on a appris à mieux connaître l'Orient dans les temps modernes, on a aussi été plus convaincu qu'Hérodote est digne de foi : personne dès lors n'osera soutenir qu'il a lui-même inventé les motifs de guerre qu'il prête au roi de Perse.

Il n'est guère plus vraisemblable que Xerxès ait eu recours à quelque pédagogue grec, pour le charger de recueillir dans Homère ou dans d'autres anciennes traditions, des prétextes spécieux de faire la guerre aux Grecs. Il faut supposer, au contraire, que les motifs allégués pour justifier la guerre entreprise contre l'Hellade, Xerxès les a puisés dans les traditions de son propre pays, ou dans des collec-

(1) *Hist.* I. 4. et VII, 11.

tions d'anciens documents, dont, en qualité de maître suprême, il pouvait disposer selon son bon plaisir. — La manière d'agir de Xerxès, en cette circonstance, n'est pas, du reste, un fait unique dans l'histoire : on peut en rapprocher un exemple frappant, tiré de l'histoire moderne. Lorsque Louis XIV établit en France les fameuses *chambres de réunion*, et arracha ainsi l'un après l'autre divers lambeaux de l'empire d'Allemagne, il prétendit que ces portions de territoire lui appartenaient de droit, comme successeur du roi Dagobert, qui, mille ans auparavant, avait conquis tout le pays jusqu'au Rhin. De même donc que les prétentions, injustes du reste, du roi de France, avaient pour fondements des faits historiques, il faut admettre la même chose de la déclaration de guerre faite aux Grecs par Xerxès, et reconnaître d'abord que les Troyens, au XIIIe siècle avant Jésus-Christ, ont été vassaux des Assyriens ; ensuite, qu'autrefois aussi, les Pélopides de la Grèce, ont été sous la dépendance médiate des Assyriens. Je reviendrai ailleurs sur ce dernier point.

La guerre de Troie se termina, comme on sait, par la victoire des Grecs. Malgré les secours envoyés à Priam, leur vassal, les grands rois d'Assyrie ne purent le maintenir sur son trône. On est autorisé à conclure de cet insuccès que la puissance assyrienne était affaiblie à cette époque, et d'autres indices semblent également insinuer la même chose. Ainsi, Hérodote (1) rapporte que les Assyriens, avant l'émancipation des Mèdes, laquelle eut lieu en 690, avaient régné pendant 520 ans sur la haute Asie. Or, ce calcul porterait à l'an 1210, avant Jésus-Christ, le commencement de l'empire dont parle Hérodote. Mais comme l'assertion de Diodore de Sicile et de Ctésias, qui est son garant, assertion d'après laquelle le royaume d'Assyrie existait déjà l'an 2000 avant Jésus-Christ, est confirmée par des faits non douteux ; et que, d'autre part, on ne peut guère supposer qu'Hérodote donne ce nombre sans

(1) I. 95.

aucun fondement, il ne reste qu'à tâcher de concilier d'une manière ou de l'autre cette double donnée.

Or, on est de soi-même porté à admettre, qu'à la vérité, le grand empire assyrien existait déjà depuis longtemps; mais qu'en l'année 1210, indiquée par Hérodote, il survint un changement de dynastie, et qu'une race nouvelle monta sur le trône de Ninive; qu'ainsi, lorsqu'Hérodote dit que les Assyriens régnaient sur la haute Asie depuis 1210, ces paroles ne doivent pas s'entendre du royaume de Ninive, mais de la dynastie à laquelle les Mèdes, vers l'an 700, refusèrent obéissance. Cette explication est sans doute hasardée, en tant qu'elle restreint à une race royale particulière ce que le Père de l'histoire dit en général, mais c'est l'unique manière de concilier son assertion avec les données des autres historiens, confirmées, du reste, par les faits.

Cependant, abstraction faite des calculs divers de Ctésias et d'Hérodote, il existe d'autres motifs graves de croire que, peu de temps après la guerre de Troie, il y eut en Assyrie, non-seulement un changement de dynastie, mais encore une révolution importante dans les affaires de ce pays. Ce fut vers l'an 1680, avant Jésus-Christ, comme je me réserve de le montrer plus loin, que les rois pasteurs de l'Arabie, appelés ordinairement Hyksos, furent chassés de la vallée du Nil, et leur expulsion amena sur le trône d'Egypte une série de princes, qui, pendant plusieurs siècles, se signalèrent par leurs conquêtes et portèrent au loin la fortune de leurs armes. Or, cet agrandissement de la puissance égyptienne n'a pu manquer de réagir sur les événements intérieurs de l'Asie ; et en effet, le royaume d'Assyrie en reçut un violent contre-coup.

Elle éprouva également des pertes du côté de l'Ouest : il s'y éleva un nouveau royaume, celui de Lydie. Les princes troyens avaient été anciennement, comme nous l'avons dit, vassaux de l'Assyrie; leur chute fit place en Asie-mineure à la fondation d'un nouveau corps politique. Homère ne connaît pas les Lydiens : il nomme, dans le pays qu'ils

habitèrent plus tard, un peuple appelé Méoniens. Les Lydiens, de même que les Méoniens, étaient, selon toute apparence, une petite tribu de la race japhétique, qui, en arrivant à la domination, reléguèrent à l'arrière plan les Méoniens, leurs voisins. Le principal écrivain de l'histoire primitive des Lydiens est Hérodote. Il y distingue deux familles dynastiques; celle des *Héraclides*, qui commença avec *Agron* et finit avec *Candaule;* et celle des *Mermnades,* dont le chef fut *Gygès,* qui eut pour quatrième successeur le fameux *Crésus* (1).

Les Héraclides, depuis Agron jusqu'à Candaule, régnèrent pendant 505, selon Hérodote, et le dernier de ces princes fut renversé par Gygès, la quatrième année de la 16me Olympiade, c'est-à-dire, en 713 avant Jésus-Christ. Ainsi l'avènement d'Agron, le premier des Héraclides, remonte à l'an 1218 avant Jésus-Christ, et par conséquent à l'époque où selon les calculs mentionnés plus haut, un changement serait survenu dans l'empire d'Assyrie.

Or, Hérodote décrivant la parenté d'Agron, le fait descendre de *Ninus,* de *Bélus*, d'*Hercule;* et comme Ninus et Bélus sont partout indiqués comme la souche de la dynastie qui, de Ninive, régna sur l'Asie, la généalogie des Héraclides de Lydie donnée par Hérodote, doit signifier qu'ils étaient des rejetons de la dynastie des rois. Toutefois, d'après toutes les histoires, le royaume d'Assyrie continua d'exister jusqu'à la fin du VIIe siècle avant Jésus-Christ; et ce fait nous oblige à considérer les Héraclides comme une branche latérale de la race des rois de Ninive. S'il en est ainsi, il s'en suit qu'en 1218, année où Hérodote place les commencements des Héraclides de Lydie, la maison régnante d'Assyrie s'est séparée en deux branches, dont l'une resta à Ninive, tandis que l'autre allait établir son siége à Sardes, en Lydie; ou que du moins, abstraction faite de la question dynastique, de l'unité de l'ancien empire d'Assyrie sortirent deux Etats

(1) *Hist.* I, 7.

moins considérables, un nouveau royaume d'Assyrie, d'organisation nouvelle, et un royaume de Lydie.

Il serait encore possible que la séparation de la maison régnante en deux branches, n'ait pas eu pour suite une scission complète dans l'empire ; peut-être, les Héraclides de Sardes continuèrent-ils de prêter obéissance à la maison-mère de Ninive. Toutefois, je dois avouer que je ne trouve, dans les documents qui sont à ma disposition, aucune trace de relations de ce genre. Cela est même invraisemblable en soi. L'histoire prouve, en effet, par de nombreux exemples, que les branches cadettes en se séparant de leurs aînées, aspirent à une domination indépendante. Et c'est ce que l'on remarque aussi avec le royaume de Lydie : les deux dynasties de ce pays, les Mermnades comme les Héraclides, travaillèrent à soumettre l'Asie-mineure à leur obéissance, et à jouer à leur tour un rôle dans le monde.

Que si maintenant nous résumons tout ce qui vient d'être dit, l'origine du royaume de Lydie nous amène à tirer la conclusion suivante, savoir : Que l'empire d'Assyrie, vers l'an 1218 avant Jésus-Christ, ou, pour déterminer une époque connue, peu de temps après la guerre de Troie, eut à subir une crise dangereuse, et fut menacé de dissolution.

Cette proposition est, du reste, confirmée par Bérose. Malheureusement, le passage dont il est ici question, n'existe pas dans sa forme primitive ; nous ne le connaissons que par l'extrait qu'en fait Alexandre Polyhistor de l'ouvrage même de Bérose, et par la reproduction qu'en a fait l'historien ecclésiastique Eusèbe, d'après l'ouvrage d'Alexandre. Voilà ce passage : « Bérose après avoir rapporté que neuf rois arabes régnèrent sur la Babylonie pendant une période de 245 ans, parle de la reine d'Assyrie Sémiramis ; ensuite il énumère de nouveau 40 rois, sous la domination desquels la Babylonie est restée pendant 526 ans. Après quoi, il en vient au roi chaldéen Phul, dont les écrits des Hébreux font aussi mention. »

Ce passage a besoin d'explication. L'ouvrage de Bérose,

comme l'atteste son titre βαβυλωνικά, traitait de la Babylonie et de ses souverains, et ne s'occupait de l'histoire des autres pays, que pour autant qu'ils avaient des relations avec la Babylonie. Or, Eusèbe dit que Bérose, après l'énumération des neufs rois arabes qui régnèrent sur la Babylonie, en vient à parler de Sémiramis d'Assyrie. Cet écart doit avoir un motif, ou, en d'autres termes, il est très-vraisemblable que Bérose ne parle de Sémiramis, que parce que cette reine ou plutôt l'empire d'Assyrie avait soumis la Babylonie à son joug, après l'intervalle de 245 ans occupé par les neuf rois arabes. Toutefois, la domination établie sur la Babylonie par Sémiramis, peut n'avoir pas été de longue durée. En effet, immédiatement après avoir traité de Sémiramis, Bérose, énumère de nouveau 40 rois, qui, abstraction faite d'autres motifs, doivent avoir été des princes indigènes, par la seule raison qu'il n'en est fait mention sur aucune des listes des rois assyriens que l'on possède. Mais après le règne de ces rois de Babylonie, on dut évidemment voir se reproduire ce qui avait eu lieu sous Sémiramis après les neuf rois arabes : Babylone retomba assurément sous la domination assyrienne ; car *Phul*, que Bérose nomme après les 40 rois, comme souverain de Babylone, et dont il insinue l'origine assyrienne par l'épithète de *Chaldéen*, était, selon les sources hébraïques, auxquelles Eusèbe renvoie, originairement roi de Ninive. On peut donc tirer du témoignage de Bérose les importantes conclusions suivantes : D'abord, que Phul, roi d'Assyrie, a réuni à ses états la Babylonie, qui, auparavant, formait un royaume indépendant ; ensuite, qu'avant Phul, la Babylonie fut gouvernée, pendant un espace de 526 ans, par 40 rois indigènes ; qu'enfin, avant l'établissement même de cette dynastie, les Assyriens avaient exercé leur domination sur la Babylonie, quoique pendant peu de temps.

On sait, comme il sera démontré plus loin, par les sources hébraïques, l'époque où Phul a régné. Ce prince florissait vers 760 avant Jésus-Christ. Or, en y ajoutant les 526 ans remplis par les

rois indigènes, on aura le commencement de l'existence indépendante de la Babylonie. Ce pays devint donc indépendant vers l'an 1286 avant Jésus-Christ, après avoir été immédiatement auparavant, mais pendant un court espace de temps seulement, sous la domination des Assyriens. Et cette domination, les Assyriens la perdirent vers le temps de la guerre de Troie, 60 années avant que la Lydie se séparât violemment de l'Assyrie, et que, d'après ce qu'Hérodote donne à entendre en parlant des Lydiens, une nouvelle dynastie montât sur le trône de Ninive.

Les données fournies par Bérose, nous mettent en état de tirer d'autres conclusions encore sur l'histoire primitive de la Babylonie et de l'Assyrie. Avant la courte domination des Assyriens sur la Babylonie, obscurément insinuée par Bérose, il fait gouverner ce pays pendant 245 ans par des rois arabes. Cette période se termina, comme nous venons de le voir, en l'an 1286 avant Jésus-Christ, où la Babylonie eut de nouveau des rois indépendants. Donc, en supposant que la domination passagère de Sémiramis ait duré dix à vingt ans, il faudra placer le commencement de la domination arabe à Babylone vers l'an 1550 ou 1560 avant Jésus-Christ. Or, une bonne centaine d'années auparavant, les Hyksos, ou rois pasteurs arabes, avaient été expulsés de l'Egypte, comme je l'ai montré plus haut. Il est donc vraisemblable que ces Arabes cherchèrent à se dédommager dans la Babylonie des pertes qu'ils avaient éprouvées sur les bords du Nil.

Mais à qui enlevèrent-ils la Babylonie? Ce fut sans aucun doute aux Chaldéens ou Assyriens; car Bérose ajoute qu'avant les neuf rois arabes, la Babylonie avait été soumise pendant 458 à 49 rois chaldéens. Or, de même qu'il désigne Phul comme un Assyrien par l'épithète de Chaldéen, il faut en dire autant des 49 rois qui régnèrent en Babylonie pendant l'espace de 458. Ainsi, l'expulsion des Hyksos de l'Egypte tourna au détriment des Assyriens, et l'assertion énoncée plus haut que l'accroissement de l'Egypte affaiblit la

puissance de Ninive se trouve ainsi confirmée par les faits.

La série des rois arabes ayant commencé en 1550 avant Jésus-Christ, il s'en suit que, le commencement de la domination des 49 rois chaldéens qui précédèrent les Arabes, remonte à l'an 2000 avant Jésus-Christ. C'est donc vers ce temps, d'après Bérose, qu'a commencé la domination des Assyriens sur la Babylonie. Cependant cet historien fait encore remonter l'histoire primitive de son pays deux étapes plus haut. Après avoir assigné aux rois indigènes, qui régnèrent immédiatement après le déluge, l'époque mythologique de 33,091 ans, dont-il a été parlé précédemment, il rapporte, d'après l'extrait d'Alexandre Polyhistor, que les Mèdes, sous la conduite de Zoroastre, envahirent la Babylonie et y établirent des tyrans, qui, pendant 224 ans, tinrent le pays dans l'oppression; qu'ensuite ces huit tyrans furent suivis par onze rois qui ne régnèrent tous ensemble que 48 ans. Enfin, après ces onze rois de si courte durée, il fait venir les 49 Chaldéens dont il a été parlé tout-à-l'heure. Il faudrait donc encore, aux périodes remplies par la sixième, la cinquième et la quatrième dynastie, dont la dernière commença en l'an 2000, ajouter les 272 ans de la troisième et de la deuxième dynastie, ce qui ferait remonter le total des années attribuées à ces cinq maisons régnantes, non compris l'époque mythologique, jusqu'à l'an 2272 avant Jésus-Christ.

Bérose ne dit pas un mot du caractère des différentes dynasties, excepté des huit rois Mèdes à la tête desquels doit avoir été Zoroastre, et qu'il qualifie du nom de tyrans. Il faut en conclure, selon moi, qu'il y eut entre ces princes et le peuple, des guerres de religion : les Mèdes, partisans du culte de Zoroastre et de la religion zend, auront voulu après avoir conquis le pays, y introduire aussi leur culte, et les Babyloniens, qui avaient déjà une autre religion, se seront opposés à leur entreprise, ce qui aura provoqué des cruautés de la part de la dynastie conquérante.

La promptitude avec laquelle se succédèrent les onze rois

qui régnèrent après les tyrans mèdes, et qui ne durèrent tous ensemble que 48 ans, est aussi à mes yeux une suite naturelle de l'état de choses qui avait précédé. La division doit avoir régné dans le pays, l'esprit de faction aura armé les habitants les uns contre les autres, et les nombreuses tentatives faites par les indigènes (au nombre desquels je range les onze rois) pour fonder un pouvoir opposé aux étrangers, n'auront jamais réussi complètement et ils auront dû y renoncer l'un après l'autre.

Enfin, les Chaldéens ou les Assyriens se rendirent maîtres de la Babylonie, et alors seulement, s'établit un royaume qui eut de la durée, ces Chaldéens ayant régné pendant 458 ans. Mais à mon sens, les Chaldéens n'arrachèrent la Babylonie aux Mèdes, qu'après avoir soumis ceux-ci dans leur propre pays. En effet, d'après les traditions suivies par Ctésias et Diodore, la fondation de l'empire assyrien commença par des guerres longues et opiniâtres contre la Bactriane, c'est-à-dire, la patrie primitive du grand peuple arien, dont les Mèdes aussi faisaient partie. Je crois donc que ces guerres précédèrent la conquête de la Babylonie, et s'il en est ainsi, l'histoire primitive de l'Assyrie remonte encore assez loin au-delà de l'an 2000 avant Jésus-Christ, année où les Chaldéens, au témoignage de Bérose, soumirent la Babylonie.

Eh bien ! maintenant que nous avons péniblement passé au crible la matière historique, à l'aide de laquelle il est possible de répandre quelque lumière sur l'obscurité des événements historiques de l'Asie supérieure pendant le second millénaire avant Jésus-Christ, nous sommes aussi en état de tracer une esquisse de tout l'ensemble. L'histoire de l'empire assyrien, le plus ancien qui se soit formé dans le centre de l'Asie, se partage en trois époques : La première s'étend depuis environ l'an 2200 avant Jésus-Christ jusqu'à la guerre de Troie ; la seconde, de cette guerre jusqu'à la fin de la dynastie qui précéda l'avènement de Phul au trône ; et la troisième comprend Phul et ses successeurs jusqu'à la des-

truction de Ninive par les Mèdes et les Babyloniens réunis.

Tant que les paturages de l'Asie tempérée et de l'Asie méridionale suffirent aux besoins des familles et de leurs troupeaux, les peuplades issues peu à peu des trois races, s'étendirent pacifiquement. Mais la population étant devenue trop forte pour le pays, elle devint la cause et le signal d'un mouvement qui, selon les apparences, eut son origine chez les Ariens. Une branche de ce peuple descendit par le Hinducush, occupa les vallées de l'Indus et du Gange et poussa devant elle les Chamites, qui s'y étaient déjà établis antérieurement. Ceux-ci, à leur tour, passèrent l'Indus et se dirigèrent vers le golfe Persique et plus loin dans la direction de l'Ouest. Une partie d'entre eux, désignés dans la généalogie mosaïque par le nom de Nemrod, se jeta sur la Babylonie, où elle rencontra des Japhétides ariens et des Sémites. Là, les efforts de Nemrod pour s'imposer comme souverain par la force, ayant échoué contre la diversité des langues, ce chef chamite se tourna vers le Nord et fonda sur le Tigre supérieur quelques localités, qui, avec le temps s'unirent en s'agrandissant et devinrent le noyau d'un grand empire.

Lorsque les Chamites eurent ainsi quitté les plaines de la Mésopotamie pour se rendre dans le haut pays, les Ariens, à ce qu'il paraît, s'emparèrent de la Babylonie, et s'efforcèrent de soumettre les restes des Chamites et des Sémites, non-seulement au joug de l'obéissance, mais encore à l'adoption de la religion zend. En effet, partout où ils mettent le pied, les Ariens se montrent serviteurs dévoués de leur *dieu de la lumière,* et toujours prêts, lorsque la nécessité l'exige, à soutenir le glaive à la main la domination universelle de cette divinité. Mais bientôt une réaction eut lieu, soit par Nemrod, soit plutôt par ses descendants. Les Chamites qui de Babylone s'étaient rendus en Assur, s'y étaient fondus, à ce qu'il paraît, avec les Sémites qu'ils trouvèrent sur le Tigre supérieur, en un seul corps politique, connu dans l'histoire sous le nom de *peuple assyrien.* La lutte ayant éclaté entre

les Assyriens et les Ariens, les premiers furent vainqueurs dans la Bactriane, et conquirent même la Babylonie vers l'an 2000 avant Jésus-Christ. Puis, encouragés par le succès de leurs armes, ils se tournèrent vers l'ouest, et soumirent également à leur joug l'Arménie, l'Asie-mineure, la Syrie et les contrées du midi jusqu'aux frontières de l'Egypte.

La puissance assyrienne paraît avoir atteint son apogée vers l'an 1700 avant Jésus-Christ. Elle reçut une première atteinte lors de l'expulsion des Hyksos de l'Egypte : alors, les Arabes, pour compenser leurs pertes dans le pays du Nil, envahirent les plaines situées entre l'Euphrate et le Tigre, au nord-est de leurs frontières ; et la Babylonie, soumise aux Assyriens depuis l'an 2000 jusqu'à l'an 1540, tomba au pouvoir des Hyksos, qui surent conserver leur conquête pendant environ deux siècles et demi. De nouveaux coups furent ensuite portés à la puissance assyrienne par les rois égyptiens de la 18me et de la 19me dynastie, qui, après l'expulsion des Hyksos, s'étendirent considérablement au dehors, et changèrent la situation relative des Etats asiatiques.

Lorsque la guerre de Troie éclata, l'Assyrie se trouvait, on ne peut le méconnaître, dans un état de faiblesse et d'épuisement. Aussi, quoique les grands rois de Ninive envoyassent des secours au roi des Troyens, leur vassal, ils ne purent cependant empêcher sa ruine. Les tribus pélasgiques de la Grèce prouvèrent alors une première fois leur supériorité sur les Asiastiques : Troie fut détruite, et un état vassal des Assyriens, sur le Bosphore, fut dissout. Mais en revanche, l'occasion s'offrit vers ce temps-là aux Assyriens de compenser les pertes éprouvées en Asie-mieure, par des acquisitions sur l'Euphrate inférieur. Ce n'était pas, sans doute, sans la coopération de l'Assyrie, que les rois arabes de la Babylonie avaient été chassés vers l'an 1290 ; et d'après ce qu'on peut inférer des insinuations de Bérose, Ninive acquit de l'influence dans ce pays. Mais ce fut seulement pour peu de temps ; car, dès 1286, la Babylonie eut une dynastie de rois indigènes.

Soixante ans plus tard, vers 1220, un nouvel état indépendant fut fondé sur le sol de l'Asie-mineure auparavant soumis aux grands rois de Ninive. Les Héraclides de Sardes, famille parente de la dynastie de Ninive, se séparèrent de l'Assyrie ; et pour des motifs semblables, un changement de dynastie doit aussi avoir eu lieu à Ninive vers le même temps.

Nous arrivons ainsi à la seconde dynastie des rois de Ninive. Cette dynastie fut inférieure en puissance, non-seulement à la première, mais aussi à la troisième, qui s'éleva avec Phul. Des anciennes conquêtes de l'Assyrie, ce second empire ne conservait plus que la Médie : la Babylonie, la Lydie, et toute l'Asie-mineure restèrent perdues pour lui. Des colonies grecques s'établirent sur les côtes de cette grande presqu'île, et jusque sur les rivages du Pont-Euxin. Cette nation, depuis la guerre de Troie, avait pris un grand essor. Dans la Syrie, qui autrefois avait aussi obéi aux grands rois de Ninive, on vit vers ce même temps s'élever de petits royaumes autour de Damas, et un plus considérable à Jérusalem ; et, les villes de Phénicie, qui avaient réussi à secouer le joug des Assyriens à l'aide des Egyptiens, puis celui de l'Egypte, par leurs propres forces, devinrent de nouveau florissantes. Les noms des souverains de la seconde dynastie de Ninive nous sont donnés par Diodore de Sicile, Eusèbe et d'autres auteurs des annales du monde ; mais ces noms sont peu certains et en partie visiblement inventés. Je les passerai donc sous silence : quel intérêt peuvent d'ailleurs présenter de simples noms ?

Quand à *Phul,* les paroles de Bérose rapportées précédemment, établissent clairement qu'avec lui la puissance assyrienne prit un nouveau développement, et que, selon toute apparence, il commença une nouvelle dynastie qui fut la troisième. D'autres sources, d'un prix inestimable, c'est-à-dire, une partie des prophètes et des livres historiques de l'Ancien-Testament, attestent également, que lors de l'élévation de Phul au trône, un feu nouveau, depuis longtemps éteint, ranima le vieil empire d'Assyrie. Nous ne savons pas

comment il parvint au trône. Mais à partir de son avènement, on voit la Babylonie au pouvoir des Assyriens. C'est ce qui ressort, non-seulement du témoignage de Bérose, mais encore de plusieurs passages de l'Ancien-Testament, d'après lesquels Phul et ses successeurs furent maîtres de la Médie et de la Babylonie jusqu'au commencement du VIII[e] siècle avant Jésus-Christ. Le géographe mathématicien Ptolémée d'Alexandrie, qui florissait au second siècle après Jésus-Christ, donne pour base à ses calculs chronologiques une ère babylonienne qui commence en l'an 748 avant Jésus-Christ, et qui est rapportée à un certain roi de Babylone, du reste inconnu, qu'il nomme *Nabonassar*. Il est vraiment difficile de révoquer en doute la réalité de ce Nabonassar : mais dans tous les cas, il faut le considérer uniquement comme un vassal ou un gouverneur de Phul; car, Phul et ses successeurs furent les souverains proprement dits de la Babylonie, jusqu'au commencement du VII[e] siècle avant Jésus-Christ.

Les livres de l'Ancien Testament, qui sont notre principale source, ne parlent que des actions de Phul qui se rapportent à la Judée et aux pays voisins; mais cela suffit : le nouveau souverain de Ninive déploya surtout son activité du côté de l'ouest. Si le tableau que nous avons tracé plus haut de la première dynastie assyrienne est exact, il s'en suit que l'Egypte avait autrefois été le plus dangereux ennemi des Assyriens, et que la prospérité du premier empire de Ninive avait été brisée par les coups des Pharaons. Et bien! cette manière de voir sur les anciennes destinées de l'Assyrie, est parfaitement d'accord avec ce que disent les historiens hébreux de la politique des rois de la troisième dynastie, qui, sans doute, avaient en vue de rendre au grand empire son ancien éclat. On voit, en effet, Phul et ses successeurs, travailler sans relâche, et avec la plus grande persévérance, à se venger de l'Egypte et à se frayer, par la conquête de la vallée du Nil, la voie à une monarchie universelle. Les coups qu'ils portèrent aux deux états formés de la décomposition du

royaume de David, ainsi qu'aux petits souverains de la Syrie supérieure et aux villes de Phénicie, n'étaient, enfin de compte, que des coups dirigés contre l'Egypte.

Les documents existants ne permettent de fixer ni l'année de l'avènement de Phul, ni celle de sa mort; mais ce qui est certain, c'est que, vers l'an 760 avant Jésus-Christ, il était à l'apogée de sa puissance. Le prophète Amos, qui florissait peu de temps auparavant, prédit aux habitants des petits états qui s'étaient formés autour de Damas dans la haute Syrie, que les Assyriens les emmèneront en Médie. Il annonce aussi aux Israélites le danger dont ils sont menacés de la part de cette puissance; et il s'attend même à ce que les rois d'Assyrie subjugueront toute l'Asie citérieure. Les paroles du prophète prouvent que la nouvelle dynastie de Ninive avait déjà pris en Asie une attitude menaçante. Sa prédiction s'accomplit: Au temps de *Manahen*, roi d'Israël, qui régna à Samarie (752-749), Phul tomba sur le royaume d'Israël, affermit sur le trône ce prince, contre lequel un puissant parti s'était formé dans le pays, en exigea en retour un tribut annuel et se retira. Sous prétexte de protéger les droits du souverain légitime, Phul s'était immiscé dans les affaires intérieures du royaume d'Israël. Lui et ses successeurs continuèrent extérieurement l'œuvre de la réconciliation des partis; mais dans l'entretemps ils savaient entretenir leurs animosités, et ils agirent de la sorte jusqu'à ce qu'enfin le royaume d'Israël eût disparu du nombre des Etats indépendants, et fût devenu la victime de l'ambition assyrienne.

En effet, bientôt après cette première intervention, Phul, profitant sans doute d'une nouvelle occasion qu'avait fait naître la lutte des partis, reparut dans le pays d'Israël, et emmena dans les anciennes provinces de l'Assyrie, un grand nombre d'Israélites qui habitaient au-delà du Jourdain. Ces transplantations violentes de populations entières, se renouvellent fréquemment, comme nous le verrons, dans l'histoire des conquêtes que firent les grands rois de la troisième dynastie. Il

faut croire que l'esprit des populations dans l'Asie citérieure était complétement oppposé à leur domination. Aussi les grands rois agirent-ils sans ménagement et tranchèrent dans le vif : les populations mal disposées, furent transportées dans des contrées lointaines de l'Asie supérieure, où elles n'étaient plus à craindre, et ils mirent à leur place dans les pays laissés vacants, des tribus sur la fidélité desquelles ils croyaient pouvoir compter (1).

Les livres des Hébreux donnent pour successeur à Phul *Téglath-Phalasar*. Les démêlés d'Achaz, roi de Juda, avec Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, ligués contre lui, ouvrirent à Téglath la porte du royaume de David. Les deux rois alliés avaient déjà conquis tout le royaume, à l'exception de Jérusalem, et avaient conçu le projet de précipiter du trône la famille royale de David. Achaz, ainsi menacé, s'adressa à Téglath-Phalasar, lui fit de riches présents, et lui demanda son secours. L'Assyrien ne se fit pas longtemps attendre. Il attaqua d'abord avec une puissante armée la Haute-Syrie, conquit ce pays et l'incorpora à son empire. Par son ordre, Razin fut mis à mort, et les habitants les plus considérables et les plus mal disposés à son égard, furent transportés en Médie, selon la prédiction qu'en avait faite Amos, trente ans auparavant. De là, Téglath-Phalasar envahit le nord du royaume d'Israël, puis le territoire situé au-delà du Jourdain. et ayant conquis ces deux provinces, il en transplanta la population en masse dans la Mésopotamie et la Médie. Quant à Achaz, roi de Juda, il dut payer ce secours en se soumettant à un tribut annuel. Cela arriva en l'an 720 avant Jésus-Christ.

Les plus clairvoyants de l'époque prévirent dès lors que la guerre éclaterait entre l'Egypte et l'Assyrie. En effet, le royaume d'Israël étant pour ainsi dire tout entier au pouvoir des Ninivites, ces deux grandes puissances n'étaient plus séparées que par la Judée, le pays des Philistins et les petits

(1) Knobel. Prophétismus, II, 108.

Etats des Phéniciens. On vit alors, dans les royaumes de Juda et d'Israël, des partis se former sur la question de savoir si l'on devait s'appuyer sur les Egyptiens ou sur les Assyriens. Des prophètes isolés se plaignent de l'orgueil des uns comme de la puissance des autres; et les grands négociants de Tyr, par une sage prévoyance de ce qui arriverait, commencèrent à fortifier l'île où se trouvait leur ville (1).

Téglath-Phalasar eut pour successeur *Salmanasar*, qui paraît avoir occupé le trône de Ninive de 712 à 698 avant Jésus-Christ. Osée, dernier roi du royaume d'Israël, s'appuyant sur une alliance secrète qu'il avait conclue avec le roi d'Egypte, lui refusa le tribut que les Israélites devaient payer annuellement aux Assyriens, depuis le règne de Manahen. Ce refus donna lieu à deux expéditions de la part de Salmanasar : Dans la première, il contraignit Osée à se soumettre. Mais ce prince ayant conclu une nouvelle alliance avec Sévicho roi d'Egypte, Salmanasar reparut quelques années plus tard dans le dessein de détruire le royaume d'Israël. Au bout de trois ans de siége, Samarie succomba (699) et Osée fut fait prisonnier. Les Israélites les plus en état de porter les armes, furent transportés en Médie et en Mésopotamie, et remplacés dans leur pays dépeuplé, par des Perses, des Babyloniens, des Syriens, dont le mélange avec les Israélites restés en Palestine, donna plus tard naissance au peuple des Samaritains. C'en était fait pour toujours du royaume d'Israël (2).

Vers le même temps, la Phénicie fut également soumise par Salmanasar. Selon les anciennes annales tyriennes, le grand roi d'Assyrie fit aussi deux expéditions contre la Phénicie. La première de ces guerres eut pour occasion une attaque dirigée par le roi de Tyr contre les habitants de l'île de Chypre, qui s'étaient rendus indépendants des Tyriens, leurs maîtres. Voilà quelle paraît avoir été la liaison de

(1) Movers, II, 382. — (2) Knobel. Prophétismus, II, 112. Movers, II, 391.

ces événements. Depuis que les Assyriens, sous Téglath-Phalasar, s'étaient rendus maîtres de la Haute-Syrie, tout le rivage de la Méditerranée, ainsi que l'île de Chypre, principale colonie de Tyr, étaient tombés sous leur influence. Depuis longtemps, les Grecs, qui formaient une partie considérable de la population de cette île, supportaient avec répugnance le joug onéreux de Tyr. Excités par les Assyriens, ils se révoltèrent contre leurs souverains. Mais *Elul*, roi de Tyr, tira l'épée, battit les rebelles, et remit de nouveau l'île de Chypre sous son joug. Alors les Assyriens intervinrent ouvertement : Salmanasar, probablement après sa première campagne contre Israël, porta la guerre en Phénicie, vainquit les Tyriens et les contraignit à conclure une paix qui imposait aux vaincus des conditions onéreuses. Jusqu'alors, Tyr, bâtie sur l'île, avait été, comme capitale, à la tête d'une grande confédération d'Etats phéniciens, dont faisaient partie Sidon, Accon et beaucoup d'autres villes. A partir de ce temps, ces rapports intimes cessèrent : Sidon, Accon, l'ancienne Tyr elle-même, bâtie sur la terre ferme, et les autres villes, brisèrent les liens qui les unissaient à l'île de Tyr et conclurent une alliance avec l'Assyrie. Bien plus, la ville insulaire elle-même dut reconnaître la souveraineté de Salmanasar ; car, à ce que rapporte le document en question, Elul, roi des Tyriens, reçut de Salmanasar le nom de *Pya* ou *Pécha*, c'est-à-dire, *Satrape*. Les Tyriens étaient, on le voit, réduits à l'extrémité : les peuples vaincus ne se laissent ordinairement imposer de telles conditions que lorsque la nécessité les y contraint.

Mais quelques années après, les Tyriens, très-probablement ligués avec Osée de Samarie et avec l'Egypte, se soulevèrent contre la domination assyrienne, et de là surgit une nouvelle lutte, qui eut lieu en même temps que la seconde expédition de Salmanasar contre Osée, roi d'Israël. Cette fois, les Assyriens firent aussi la guerre par mer : les Etats phéniciens devenus leurs alliés, avaient fourni à Salmanasar une flotte de

60 vaisseaux, avec les équipages nécessaires. Les Tyriens, avec douze navires seulement, tant leur puissance était tombée, obtinrent un léger avantage ; mais la lutte doit en définitive avoir abouti à leur soumission complète, bien que l'historien tyrien qui me sert de guide, ait horreur de prononcer ce mot odieux. Retirés dans leur ville, les Tyriens bravèrent avec opiniâtreté les forces assyriennes, insuffisantes, à ce qu'il paraît, pour s'emparer de l'île de vive force. Mais enfin l'eau vint à manquer à la ville. En temps de paix, on se la procurait des excellentes sources qui jaillissaient tout auprès de la côte ; mais pendant cinq ans, dit le chroniqueur, Salmanasar les lui interdit en y plaçant des gardes. Qu'arriva-t-il au bout de ces cinq ans? l'historien ne le dit pas ; mais il n'en est pas moins clair que les Tyriens se soumirent.

Ces événements, c'est-à-dire, les deux expéditions de Salmanasar contre Osée et contre la capitale de la Phénicie, la soumission finale de Tyr et la translation des Israélites dans la Haute-Asie, eurent lieu de l'an 708 à 699 avant Jésus-Christ. En outre, il existe des indices manifestes que Salmanasar, aussitôt après sa première expédition contre les Tyriens et les Israélites alliés, conquit également le pays des Philistins, qui s'étendait le long de la frontière septentrionale de l'Egypte (1).

Jetons maintenant un coup-d'œil sur le chemin que nous avons parcouru. A la fin du VII[e] siècle avant Jésus-Christ, la Haute-Syrie, la Samarie, la Phénicie, l'île de Chypre et le pays des Philistins se trouvaient au pouvoir des Assyriens. Le royaume de Juda conservait bien encore un semblant d'indépendance, mais depuis Achaz, comme je l'ai montré précédemment, les rois de Jérusalem, devaient payer tribut aux rois d'Assyrie. La confiance d'Osée et des Tyriens dans le secours de l'Egypte, les avait portés à risquer une lutte nouvelle contre la puissance prépondérante de l'Assyrie. Mais

(1) Movers, II, 531.

les Egyptiens ayant manqué à leur parole, leur autorité subit par là un grand échec. Le prophète Isaïe se répand en plaintes et en sarcasmes sur les promesses fallacieuses et sur la trahison des Egyptiens : il les appelle un peuple qui ne secourt pas, mais qui prépare à ceux qui comptent sur lui la honte et l'ignominie ; et quelques années plus tard, il met ces propres paroles dans la bouche du grand-roi d'Assyrie *Sennachérib.* « L'Egypte est un roseau brisé, qui blesse la main de celui qui veut s'y appuyer. » Il est évident que la faiblesse démontrée des Pharaons devait encourager les Assyriens à porter de ce côté un coup décisif.

Mais si les souverains de l'Egypte craignaient de tirer l'épée, ne doivent-ils pas du moins avoir essayé d'une manière quelconque, d'éloigner de leurs frontières ces dangereux ennemis? On a vu souvent, dans de pareilles conjonctures, que des puissances menacées excitaient des troubles dans les états de leurs ennemis, ou leur suscitaient des embarras d'un autre côté : sans aucun doute, les Egyptiens auront tenté quelque chose de semblable. En effet, sous Sennachérib, second successeur de Salmanasar, on voit tout-à-coup s'élever dans la Babylonie, jusqu'alors soumise aux Assyriens, un roi indigène, appelé *Méroch Baladan,* qui envoya des ambassadeurs à Ezéchias, roi de Juda, pour inviter ce prince à secouer, de concert avec lui, le joug des Assyriens (1). Mais ce Méroch Baladan ne put se maintenir sur le trône que six mois, au bout desquels il fut massacré et la Babylonie de nouveau soumise à la domination assyrienne. La révolte de ce chef indique, selon moi, que depuis longtemps une certaine fermentation régnait dans la Babylonie et que le désir de l'indépendance s'y était réveillé: sentiments qui, sans doute, étaient nourris par l'Egypte.

Mais nous n'en sommes pas réduits à de simples conjectures : On lit au chap. 23 (2) d'Isaïe ce passage remarquable : « Voyez le pays des Chaldéens, ce peuple, qui auparavant

(1) Knobel. Prophetismus, II, 221.
(2) V. 13 et suiv. d'après l'hébreu.

« n'était pas, Assur l'a assigné aux habitants des landes. »

Les meilleurs interprètes expliquent ces paroles obscures dans ce sens, que les Assyriens auraient établi dans les plaines de la Babylonie les Chaldéens, qui, auparavant, habitaient leur ancienne partie, c'est-à-dire, les hauteurs peu fertiles de l'Arrapachitis, et auraient ainsi créé en Babylonie un peuple nouveau, qui devait bientôt jouer un grand rôle dans l'histoire de l'Asie. Les paroles d'Isaïe se rapportent au temps de la première guerre de Salmanasar contre Osée et les Phéniciens; le roi d'Assyrie doit donc avoir, peu de temps auparavant, transplanté les Chaldéens en Babylonie. Mais pourquoi prit-il cette mesure? Selon toute apparence, ce fut parce qu'il se défiait des Babyloniens, et qu'il voulait les tenir en respect au moyen des Chaldéens, peuple vigoureux, qui passaient pour les meilleurs soldats de l'empire d'Assyrie. A partir de l'établissement des Chaldéens dans la Babylonie, ce pays perdit son ancien nom et s'appela régulièrement Chaldée. Bérose, il est vrai, désigne déjà dans les temps primitifs les habitants de la Babylonie par le nom de *Chaldéens;* mais c'est une expression nouvelle, qu'il emprunte au langage de son temps, pour l'appliquer à des événements plus anciens. Le passage rapporté plus haut, dans lequel il énumère les différentes dynasties qui se sont succédé sur le trône de la Babylonie, indique clairement que cet historien regarde originairement les Chaldéens comme habitants de l'Assyrie ou comme des Assyriens.

A Salmanasar succéda *Sargon*, qui ne régna que quelques années. Les Philistins, alliés aux Egyptiens, s'étaient soulevés contre la suprématie de l'Assyrie. Sargon tomba sur leur pays et s'empara de la ville d'Asdod, qu'il transforma en une place d'armes et peupla de colons assyriens : l'ancienne population se fondit avec ces nouveaux habitants, et la langue elle-même se ressentit de ce mélange (1).

(1) Movers, II, 446.

Sargon eut pour successeur *Sennachérib*, qui régna depuis 693 jusqu'à 676 avant Jésus-Christ. C'est pendant ses 17 années de règne que l'empire d'Assyrie parvint à son plus haut degré de puissance ; et que d'autre part, par un brusque changement, il commença à décliner. Ce prince paraît avoir été continuellement en guerre. La première occasion de tirer l'épée lui fut fournie par les intrigues de l'Egypte. Ezéchias, roi de Juda, avait fait alliance avec l'Ethiopien *Tirkaha,* qui possédait alors le pouvoir en Egypte, et il avait en conséquence refusé de payer plus longtemps tribut à l'Assyrie, comme Achaz, son prédécesseur, s'y était obligé. A cette nouvelle, Sennachérib déclara la guerre tout à la fois à Ezéchias et au roi d'Egypte, et entra en Judée avec une armée nombreuse, en 691 avant Jésus-Christ. La plupart des places fortes du pays tombèrent en son pouvoir ; et Ezéchias, effrayé de ses progrès, tout en fortifiant sa capitale, s'offrit à payer de nouveau le tribut. Cette offre ne satisfit pas Sennachérib ; mais ne voulant pas perdre son temps à soumettre le roi de Juda, qu'il regardait comme un adversaire insignifiant, il envoya contre Jérusalem une division de son armée sous les ordres de Rabsacès, de Rabsaris et de Tartan, et se dirigea lui-même vers l'Egypte avec la plus grande partie de ses forces. Ayant heureusement traversé le désert, il arriva devant Péluse, forteresse-frontière du nord-est et en même temps clef de l'Egypte, et en commença le siége sans délai. Sur ces entrefaites, l'autre partie de son armée était arrivée devant Jérusalem. Les chefs qui la commandaient cherchèrent à intimider Ezéchias par des menaces ; mais rencouragé par le phrophète Isaïe, qui se trouvait alors à Jérusalem et qui lui promettait un secours miraculeux, ce prince ne se laissa pas ébranler.

La prophétie ne tarda pas à s'accomplir : Sennachérib ne put s'emparer de Péluse, ni s'avancer plus loin en Egypte. Pendant qu'il était encore devant cette ville, il apprit que Tircaha s'avançait avec une armée plus considérable que la

sienne pour lui faire lever le siége; et n'osant pas risquer le combat, il se retira. Mais, en quittant l'Egypte, il somma de nouveau le roi de Juda de se rendre, voulant du moins atteindre un des deux buts qu'ils s'était proposés au début de la guerre. Il échoua également dans ce second dessein. Une peste envoyée de Dieu, d'après Josèphe, l'ange du Seigneur, comme il est dit au 4me livre des rois (XIX, 35), fit périr en une nuit 185,000 hommes de son armée; et plein d'horreur et d'épouvante, il reprit en toute hâte le chemin de Ninive, avec ce qui lui restait de troupes (1).

Cet affreux désastre fut le principe de la décadence de l'empire d'Assyrie. Une foule de pays et de peuples, qui jusqu'alors n'avaient supporté le joug de Ninive qu'avec une secrète indignation, se révoltèrent et recouvrèrent en grande partie leur indépendance. La défection de la Médie, de la Babylonie et de l'Arménie, doit avoir eu lieu en même temps, vers l'an 690 avant Jésus-Christ. Un mouvement éclata également, paraît-il, dans la partie de l'Asie-mineure qui leur était soumise. Cette multitude d'adversaires à la fois, eut sans doute, pour résultat, d'engager Sennachérib à renoncer à la pensée de les soumettre tous, pour se borner à la réduction des plus voisins seulement. Celle de la Babylonie lui tenait surtout au cœur. Aussitôt après la destruction de l'armée assyrienne, ce Mérodach-Baladan, dont j'ai parlé précédemment, y avait levé l'étendard de la révolte, en massacrant Hagisa, gouverneur ou vice-roi nommé par les Assyriens. Puis, il avait envoyé des ambassadeurs à Ezéchias, roi de Juda, et négocié avec lui, contre Sennachérib, une alliance, qui se conclut en effet. Mais il ne put se maintenir que six mois, et il succomba aux coups d'un rival, nommé *Elibus*, qui toutefois était lui-même un adversaire de la domination assyrienne. Il faut croire que la désunion s'était mise parmi les révoltés. Le meurtre de Baladan eut lieu, à ce qu'il paraît,

(1) Joseph. *Antiq.* X, 1. Hérod. II, 141.

en 690 avant Jésus-Christ, et Elibus conserva le pouvoir pendant trois ans, ainsi jusqu'en 687. Ce fut alors seulement, que le roi d'Assyrie réussit à rétablir sa domination en Babylonie par la force des armes. Elibus, vaincu dans une bataille, fut fait prisonnier et conduit en Assyrie ; et Sennachérib plaça comme gouverneur royal en Babylonie, son propre fils aîné *Assarhaddon,* qui lui succéda plus tard sur le trône d'Assyrie.

Sennachérib retourna ensuite en Assyrie ; mais peu de temps après nous le trouvons en Asie-mineure, occupé à combattre les Grecs. Sennachérib, dit le document qui nous sert de source, avait reçu la nouvelle que des Grecs avaient fait une invasion en Cilicie. Cette donnée a besoin d'éclaircissement : selon toute apparence, les provinces de l'Asie situées en deçà du Taurus, la Cilicie et la Pamphilie, étaient tombées au pouvoir des Assyriens en même temps que la Haute-Syrie, c'est-à-dire, sous Téglath-Phalasar. Quant aux Grecs qui menacèrent alors la Cilicie, il faut évidemment entendre par là les colonies éoliennes, ïoniennes et doriennes, qui, depuis la ruine du royaume de Troie, s'étaient établies en grand nombre sur les côtes de l'Asie-mineure. Or, comme ces colonies grecques ne se montrèrent jamais, ou du moins bien rarement, animées de l'esprit de conquête, je crois qu'on peut supposer avec fondement, qu'en cette occasion, les Grecs en question furent appelés par les Ciliciens, sujets de l'Assyrie, aussi fatigués du joug étranger que l'étaient à la même époque les Mèdes, les Babyloniens et les Arméniens. Ce ne fut pas sans livrer de rudes combats que Sennachérib parvint à repousser ces nouveaux venus. Il y perdit beaucoup de monde, dit notre guide, mais il finit par rester vainqueur.

Dans un autre endroit, il y est fait mention d'une bataille navale que Sennachérib gagna contre les Grecs. Les Phéniciens confédérés lui avaient, sans doute, en cette occasion, fourni des vaisseaux, comme ils l'avaient fait auparavant contre les Tyriens. Pour affermir sa domination dans le pays reconquis, et probablement aussi pour se rendre maître du com-

merce maritime et posséder un port militaire à l'usage de la flotte assyrienne, ce prince fit construire, sur le modèle de Babylone, dans un endroit bien situé de la côte de Cilicie, une ville superbe, à laquelle il donna le nom de *Tarschisch*. Il s'agit ici de Tarse, en Cilicie, ville qui, avant la construction d'Antioche, fut pendant long temps la plus riche place de commerce de la Syrie supérieure. Il faut aussi remarquer le nom de *Tarschisch*, qui, comme je l'ai fait voir précédemment, était le nom d'une tribu japhétique de l'Asie-mineure, laquelle émigra en Italie dès avant la guerre de Troie, et y joua un grand rôle sous le nom de Tyrrhéniens. Le nom de *Tarsis,* que Sennachérib donna à sa nouvelle création, prouve que tous les *Tarschisch* n'étaient pas passés en Italie : un grand nombre d'entre eux seront restés dans la partie méridionale de l'Asie-mineure, particulièrement en Cilicie (1).

Peu de temps après ses succès en Cilicie, Sennachérib succomba sous les coups de deux de ses fils puînés, *Adramélech* et *Sarézer,* pendant qu'il priait dans le temple de son dieu *Nisroch*. Les meurtriers s'enfuirent en Arménie (2).

La Bible ne dit rien du motif qui leur fit commettre ce parricide. Ils paraissent avoir été aveuglés par l'ambition ; peut-être avaient-ils demandé à leur père quelque pays où ils pussent exercer leur domination, comme leur frère aîné le faisait en Babylonie. Mais dans tous les cas, il faut qu'à l'époque de ce meurtre, l'Arménie, qui, auparavant, avait appartenu à l'empire d'Assyrie, ait été un pays indépendant; autrement, ils n'auraient pu y trouver asile et protection contre la vengeance de leur frère, qui monta dès lors sur le trône de Ninive. Du reste, je parlerai plus loin des États qui brisèrent les liens qui les unissaient à l'Assyrie.

Assarhaddon, successeur de Sennachérib, n'est mentionné que deux fois dans les livres des juifs ; et l'Ancien Testament ne dit absolument rien des rois d'Assyrie qui le suivirent ;

(1) Eusebe, Bérose, Alexandre, cités par *Bunsen :* « Egyptens Weltstellung, II. » B. S. 106, etc. — (2) 4 Reg. XIX 37.

Leur puissance était brisée ; ils ne purent plus rien entreprendre contre la Judée. Nous en sommes donc réduits ici au *Canon* de Ptolémée, et aux extraits de Bérose rapportés par des écrivains grecs postérieurs. Assarhaddon, établi par son père gouverneur de la Babylonie en 680, l'avait gouvernée pendant cinq ans lorsque son père fut massacré. Il monta alors sur le trône de Ninive et régna sur tout l'empire pendant huit ans, jusqu'à 668. Il travailla avec succès à soumettre de nouveau à son sceptre les pays de la Méditerranée qui avaient secoué le joug de son père. Il fit la guerre aux Egyptiens et aux Philistins ; et une source hébraïque dit, en outre, qu'il envoya des colons à Samarie.

Il eut pour successeur un prince que Bérose appelle *Samughes,* et Ptolémée, *Saosduchin,* lequel régna pendant 21 ans (de 667 à 647). Sous son règne, des tribus sauvages de nomades firent irruption du Nord dans l'Asie, et prolongèrent la durée de l'empire d'Assyrie, déjà gravement menacé en ce temps-là. Je parlerai plus loin de l'invasion des Scythes. Samughes ou Saosduchin mourut en 647, et il eut pour successeur un plus jeune frère, nommé *Kiniladan.* Celui-ci régna jusqu'en 626 et fut le dernier roi d'Assyrie ; car, en 625, le royaume fut détruit par les forces réunies des Mèdes et des Babyloniens, et Ninive fut rasée. Les Babyloniens et les Mèdes s'en partagèrent la succession (1).

Art. III. — EMPIRE DE MÉDIE.

On possède deux relations différentes de l'histoire des rois de Médie, celle d'Hérodote et celle de Ctésias, de soixante ans postérieure à la première. A part d'autres raisons, Ctésias a contre lui une erreur importante de chronologie. Selon

(1) Movers, II, 156.

lui, les Mèdes ont secoué le joug de l'Assyrie au commencement du IXe siècle avant Jésus-Christ. Or, cela est impossible ; car lorsqu'en 699, Samarie eut été détruite par les Assyriens, le roi Salmanasar emmena à l'autre côté du Tigre une partie des Israélites vaincus, et les établit, au rapport unanime des documents hébraïques, dans les villes de la Médie. La Médie était donc encore en 699 sous la domination de l'Assyrie, et ce n'est que postérieurement à cette date que le peuple de ce pays peut avoir reconquis son indépendance. Il y a donc dans les données de Ctésias une erreur chronologique de deux siècles.

La chronologie d'Hérodote, au contraire, s'accorde bien avec des faits accrédités d'autre part. Selon lui, lorsque les Mèdes eurent secoué le joug assyrien, l'anarchie régna d'abord chez eux pendant quelque temps ; puis *Déjocès* s'éleva sur le trône et régna pendant 53 ans (1).

Il eut pour successeur son fils *Phraorte,* qui régna 22 ans (2), puis vinrent successivement *Cyaxare*, à qui Hérodote (3) assigne 40 ans de règne ; et *Astyage,* qui doit avoir régné pendant 35 ans, pour faire place ensuite au Perse Cyrus, qui le déposséda du trône (4).

En additionnant les années de règne qu'il accorde aux quatre souverains de la Médie, on obtient la somme de 150 ans. D'autre part, on donne ordinairement l'année 538 avant Jésus-Christ comme l'époque où Astyage dut renoncer au trône et où Cyrus s'empara de l'autorité souveraine. Si donc on y ajoute les 150 ans de la domination médique on trouve que le commencement du règne de Déjocès tombe en 688, tandis que plus haut, et pour d'autres motifs, nous avons placé la séparation violente de la Médie d'avec l'empire assyrien, en l'année 690. Il ne reste donc pour l'époque d'anarchie, qui, selon Hérodote, précéda l'élévation de Déjoces au trône, que deux années seulement.

(1) *Hist*. I, 101. — (2) Ibid. I, 102. — (3) Ib. I, 106. — (4) Ib. I, 130.

Quelques traits du récit d'Hérodote ont, à la vérité, un air fabuleux, et les dates que l'on doit, en prenant son histoire pour base, assigner aux actions particulières des rois médiques, ainsi qu'à l'invasion des Scythes, ne se concilient pas avec quelques autres faits établis. Néanmoins, je crois qu'il convient d'admettre son récit dans son ensemble. Qu'après l'émancipation des Mèdes, une sorte de droit du plus fort se soit introduit dans ce pays, c'est ce que je trouve assez naturel, et dès lors digne de foi. Sans doute les Assyriens, pendant leur longue domination, avaient pris garde qu'aucun indigène n'y acquît une autorité prépondérante; et dès lors, il fallut un certain temps pour que l'un ou l'autre parvînt à s'élever au-dessus de la foule et à attirer le pouvoir à lui.

A peine Déjocès eut-il été choisi pour roi, que, d'après Hérodote, il se créa une garde et commença à construire Ecbatane, sa capitale. Tout cela est conforme au développement ordinaire des royaumes de l'Orient. Hérodote ne sait rien des exploits guerriers de Déjocès. Quant à sa mort, elle doit avoir eu lieu en 635, puisqu'on lui donne 53 ans de règne. Après Déjocès, Hérodote fait monter sur le trône Phraorte, son fils, qui soumit les Perses et quelques autres peuplades de la Haute-Asie, et périt ensuite après 22 ans de règne, par conséquent, en 613 avant Jésus-Christ, dans une bataille malheureuse qu'il livra aux Assyriens.

Cette donnée, fournie par Hérodote, ne peut guère être conforme à la vérité; car, d'après les relations rapportées plus haut, Ninive avait déjà été détruite en 625 par les Mèdes et les Babyloniens réunis, et dès lors il n'y avait plus de royaume d'Assyrie en 613. La raison de cette erreur pourrait bien être qu'Hérodote compte trop peu de rois de Médie, et qu'il donne à chacun d'eux un règne trop long. Il paraît peu probable que le règne de quatre rois, qui se sont succédé sans interruption, ait rempli une longue période de 150 ans. Ce qui, selon moi, est plus croyable, c'est qu'avant la destruction de Ninive, il sera survenu entre les Mèdes et les Assyriens, des

querelles semblables à celles qu'Hérododo attribue au second roi de Médie.

Le fils et successeur de Phraorte régna, d'après Hérodote, pendant 40 ans, par conséquent de 613 à 573. Ce prince donna, selon lui, une nouvelle organisation à l'armée de Médie, fit la guerre aux Lydiens, conquit l'Asie citérieure jusqu'au Halys, et attaqua enfin Ninive. Mais, continue Hérodote, au moment où Cyaxare avait déjà vaincu les Assyriens dans un combat et commencé le siége de Ninive, les Scythes vinrent fondre sur lui, battirent les Mèdes, parcoururent l'Asie comme un ouragan, la livrèrent au pillage pendant 28 ans, et furent enfin chassés par Cyaxare et ses Mèdes. Après cette victoire, Cyaxare, au dire d'Hérodote, recommença la guerre contre Ninive et détruisit l'empire d'Assyrie.

Je suis persuadé qu'un roi, ou plutôt plusieurs rois de Médie ont fait ce qu'Hérodote attribue à Cyaxare. Mais ses dates sont fautives. Il est impossible que Cyaxare ait attaqué ou détruit Ninive entre 613 et 573, par le motif tout simple que cette ville avait déjà péri en 625. Il est également impossible que Cyaxare ait attaqué la Lydie avant la chute du royaume d'Assyrie, car ce dernier royaume était situé entre la Médie et la Lydie, et Cyaxare ne pouvait faire la guerre aux Lydiens, que pour autant que le royaume d'Assyrie fût déjà détruit, et que sa partie septentrionale eût été réunie à la Médie.

L'événement le plus important du règne de Cyaxare, à part la ruine de Ninive toutefois, est sans contredit, l'invasion des Scythes. Il est impossible que cette irruption soit une invention de poëte : elle est racontée avec des circonstances auxquelles ont est obligé de reconnaître un haut degré de vraisemblance. Nous ferons donc bien de prendre cette invasion scythe pour base de nos recherches.

Voici, selon moi, les points capitaux du récit d'Hérodote : Dabord, l'invasion des Scythes en Médie prolongea pendant quelque temps la durée du royaume d'Assyrie menacé par

les Mèdes ; secondement, leur présence dans l'Asie méridionale dura 28 ans ; enfin, troisièmement, ce ne fut qu'après l'expulsion de ces étrangers par les Mèdes, que sonna l'heure fatale de Ninive. Je tiens ces données pour des faits indubitables. Il est dans la nature des choses que la destruction du royaume de Ninive, qui, pendant des siècles, avait dominé en Asie, ait été précédée d'une époque de trouble, pendant laquelle, aucun pouvoir ne possédant une force prépondérante, l'Asie devait s'affaisser dans sa faiblesse. Ce n'est qu'à la faveur d'un pareil état de choses, qu'un ramas de barbares eût osé piller ainsi tant de pays l'un après l'autre. La durée de la domination scythe pendant 28 ans ne peut guère non plus et remise en doute ; quel motif imaginer, en effet, à l'invention de ce nombre.

Maintenant, reprenons nos calculs : Attendu que Ninive n'a été détruite qu'après l'expulsion des Scythes, ces derniers doivent avoir quitté l'Asie avant l'année 625. Mais il n'est pas vraisemblable qu'un long intervalle se soit écoulé entre leur expulsion et la ruine du royaume d'Assyrie ; car, les Mèdes n'ayant été arrêtés dans l'exécution de leurs desseins sur Ninive, que par l'arrivée des Scythes, on peut admettre avec raison, que Cyaxare revint à son projet primitif aussitôt après la levée de l'obstacle en question. Nous sommes donc autorisés à placer l'expulsion des Scythes entre les années 628 et 625 à peu près. En outre, leur séjour dans l'Asie méridionale ayant duré 28 ans, d'après Hérodote, leur arrivée doit tomber vers l'an 656 avant Jésus-Christ ou à peu près.

Un autre événement vient donner un nouveau poids à ce calcul. A l'époque où les Scythes exerçaient en Asie leurs déprédations et leurs violences, Hérodote fait régner en Egypte le roi Psammétique. Or, cette donnée a pour elle la chronologie : d'après des recherches faites avec exactitude (1), Psammétique régna de 654 à 600 avant Jésus-Christ. — Mais

(1) Voir les preuves à l'art. VIII ci-après.

poursuivons: Pourquoi les Scythes pénétrèrent-ils en Médie, de la Russie méridionale actuelle qu'ils habitaient? Ce fut, dit Hérodote, pour donner la poursuite aux Cimmériens, qui, chassés par eux de l'Europe, avaient cherché un asile dans l'Asie-mineure. Mais en vérité, si tel était effectivement le but des Scythes, il faut dire qu'ils prenaient pour l'atteindre un singulier chemin, puisque, au rapport d'Hérodote, ils firent leur invasion en passant entre la mer Caspienne et le Caucase : ils auraient dû, au contraire, se rendre en Asie-Mineure, soit par mer, soit du moins en côtoyant le rivage de la mer Noire. Ajoutez à cela que, dès qu'ils ont atteint la Médie, les Scythes ne se soucient plus en aucune façon des Cimmériens, et s'occupent uniquement à piller l'Asie. Ce n'était donc certainement pas la vengeance, mais l'amour du pillage qui les poussait vers l'Asie méridionale.

Mais si, laissant de côté l'opinion d'Hérodote, on prend pour règle les faits rapportés par lui, un nouveau point de vue se présente au sujet de cette invasion des Scythes. Au moment précis de leur arrivée, les Mèdes sont sur le point de porter le dernier coup au royaume d'Assyrie, et leur invasion le sauve et lui procure une prolongation d'existence d'une trentaine d'années. Quoi de plus naturel, dès lors, que d'admettre que leur arrivée eut pour but d'arrêter les Mèdes dans l'accomplissement de leur projet, ou en d'autres termes, que le roi d'Assyrie, réduit à l'extrémité, les appela à son secours? Cette explication de l'invasion des Scythes s'accorde d'ailleurs très-bien avec les autres circonstances de cet événement. Les Scythes livrent bataille aux Mèdes, restent vainqueurs et soumettent en conséquence le territoire mède à leur joug. Ainsi, d'après le récit d'Hérodote, c'est surtout ce dernier pays qui est en butte aux attaques des Scythes; et rien de plus naturel, car, appelés par les Assyriens contre les Mèdes, leur premier but devait être de réprimer et de châtier les ennemis les plus dangereux de l'Assyrie. Hérodote ajoute, qu'outre la Médie, les Scythes attaquèrent aussi la Syrie

et l'Egypte, mais il ne dit nulle part qu'ils aient fait peser leur joug sur les Assyriens ou sur les Babyloniens, quoi qu'habitants des deux pays qui se trouvaient également sur la route qu'ils avaient suivie. Et cela est dans l'ordre; car, venus en qualité d'alliés et d'amis des Assyriens, ils ne pouvaient, du moins dans le principe, s'attaquer aux possessions des sujets de l'Assyrie.

Enfin notre explication jette aussi un jour suffisant sur l'expédition que les Scythes entreprirent contre l'Egypte. Les rois de ce pays étaient ennemis de race des Assyriens, lors donc que les Scythes, par la soumission des Mèdes, eurent rendu à la maison de Ninive un si éminent service, la pensée lui vint tout naturellement de faire aussi servir ces barbares à la punition de l'Egypte. Mais ce but ne fut pas atteint ou du moins ne le fut qu'en partie. Tandis que les Scythes marchaient contre elle en traversant la Syrie, Psammétique, roi d'Egypte, au rapport d'Hérodote, alla à leur rencontre, et les détermina par ses prières et ses présents à retourner sur leurs pas. D'ordinaire, en pareil cas, les prières n'ont aucun effet, et les présents n'obtiennent pas grand'chose; un fait que je rapporterai seulement plus loin, me porte à croire que Psammétique fit alors des concessions beaucoup plus grandes, qu'il s'exprima plus clairement, et s'obligea à reconnaître la suprême autorité de celui qui avait suscité contre l'Egypte l'expédition des Scythes, c'est-à-dire, du grand-roi d'Assyrie.

L'issue pacifique de l'expédition scythe contre l'Egypte fut-elle du goût du monarque assyrien? J'en doute; mais je n'ose rien décider, parce que, à défaut de données suffisantes, on ne peut guère ici former que des soupçons. Peut-être une rupture éclata-t-elle entre les Scythes et le roi de Ninive. Dans tous les cas, ce qui est certain, c'est que peu de temps après leur retour de la Syrie, les Scythes furent attaqués par les Mèdes, repoussés dans les pays du Nord, et que leur domination en Asie fut alors détruite C'est immédiatement après cet événement que le roi des Mèdes paraît avoir repris

l'exécution de son plan contre la ville de Ninive. Cette fois le succès couronna ses efforts et l'empire d'Assyrie fut détruit.

Hérodote raconte la chose comme si Cyaxare et ses Mèdes avaient seuls tout fait ; mais il résulte de preuves que j'indiquerai plus loin, qu'ils furent aidés par les Babyloniens, lesquels reçurent en récompense une bonne part du butin. Lorsque de grands empires périssent, il se présente ordinairement un grand nombre d'héritiers ; et quiconque se sent en état de le faire, tâche d'en saisir un lambeau. C'est ce qui arriva aussi alors. Outre les Mèdes et les Babyloniens, un autre voisin, du côté de l'Occident, doit aussi avoir réclamé une portion de l'héritage de Ninive. L'Assyrie touchait du côté de l'est à la Médie, et de l'ouest, à la Lydie. Nous avons exposé précédemment les raisons pour lesquelles la guerre des Mèdes et des Lydiens, qu'Hérodote place sous le règne de Cyaxare, ne peut avoir éclaté qu'après la destruction de Ninive. Alors, sans doute, le roi de Lydie demanda pour sa part la portion de l'empire d'Assyrie placée à sa convenance, et les Mèdes la lui refusèrent. De là, entre Cyaxare et Alyatte, père de Crésus, une lutte qui dura cinq ans et se termina par un traité (1), en vertu duquel le Halys devint la limite des deux Etats.

Résumons maintenant les résultats des recherches faites jusqu'à présent. Trente ans avant et environ dix ans après la ruine de Ninive, c'est-à-dire, dans l'intervalle des années 655 et 615 avant Jésus-Christ, eurent lieu les événements suivants: Pressés par les attaques réitérées des Mèdes, les grands-rois d'Assyrie appelèrent du Nord à leur secours des essaims de Scythes. Ces barbares vainquirent l'armée des Mèdes dans une bataille, soumirent le pays à leur joug, et furent ensuite employés par les Assyriens à châtier leurs autres ennemis. A cet effet, les Scythes s'avancèrent jusqu'aux frontières de l'Egypte ; mais le roi Psammétique, que leur expédition avait en vue, sut, par des moyens pacifiques, les déterminer à se

(1) Hérod.I . 74, 103

retirer. Bientôt après, les Mèdes, qui jusqu'alors étaient restés sous le joug des Scythes, se soulevèrent contre eux et remportèrent la victoire, et les Scythes, après avoir pillé pendant 28 ans les pays révoltés contre les Assyriens, furent rejetés vers le Nord, d'où ils étaient venus. Aussitôt après la retraite de ces étrangers, le roi des Mèdes recommença la guerre contre Ninive ; et, ligué avec les Babyloniens, ils réussirent enfin de concert à renverser le royaume d'Assyrie, dont ils se partagèrent l'héritage. Mais les Lydiens voulurent aussi s'agrandir des débris de l'Assyrie. De là entre la Lydie et la Médie, une guerre qui se termina par un traité.

Ainsi, de l'unique empire d'Assyrie naquirent trois Etats moins considérables, ceux de Lydie, de Babylonie et de Médie, qui chacun, pleins d'ambition, aspirèrent à leur tour au rang de grande puissance. Hérodote lie le nom de Cyaxare aux combats livrés aux Scythes, et à la conquête de Ninive ; et comme il est difficile d'admettre que la tradition à laquelle l'historien grec a puisé, se soit trompée sur le nom du conquérant de Ninive, il semble qu'on ne peut mieux faire que de s'en tenir à ce qu'il dit. Mais alors, il faut que les rois de Médie se soient suivis dans un ordre différent de celui qu'indique l'historien grec. Il nous suffit, du reste, que les événements qui viennent d'être mentionnés aient eu lieu en Médie de l'an 658 à 618 avant Jésus-Christ.

Après la mort de Cyaxare, le trône de Médie, selon Hérodote, passa à son fils *Astyage*, qui régna pendant 35 ans. Or, comme on doit conclure des nombres indiqués par Hérodote, que Cyaxare mourut en 573 avant Jésus-Christ, le règne de 35 ans assigné à son successeur, doit nécessairement se terminer en 538 avant Jésus-Christ. Du reste, Hérodote avoue lui-même (1), que l'histoire d'Astyage et de ses relations avec les Perses est racontée de trois manières différentes, et qu'il a choisi entre ces trois récits celui qui lui paraissait le plus vraisemblable. Les histoires écrites par Ctésias et par Diodore

(1) I, 95.

nous ont conservé des restes des deux autres versions; et certainement on ne peut considérer comme historiques que les points sur lesquels ces trois récits sont d'accord.

Or, ces points sont les suivants : D'abord, ce fut sous le règne d'Astyage que s'élevèrent les Perses, race arienne jusqu'alors soumise aux Mèdes, et que, sous la conduite de Cyrus, ils obtinrent la prépondérance. Secondement, Cyrus était proche parent d'Astyage, mais on n'est pas d'accord sur le degré de leur parenté ; troisièmement, Cyrus vainquit son parent Astyage ; quatrièmement, cependant il ne lui fit aucun mal, au contraire, il le laissa, lui ou son fils, continuer à régner ; enfin cinquièmement ce fut seulement en 538, après la ruine du royaume de Babylone, que Cyrus régna seul, et que commença le grande empire perse.

Des motifs généraux nous autorisent encore à ajouter un sixième point : Tous les monuments originaux s'accordent à dire que ce furent les Mèdes qui contribuèrent pour la plus grande part à la ruine de l'empire d'Assyrie. Or, d'après le cours ordinaire des choses, on devait dès lors s'attendre à ce que, à partir de là, ils joueraient en Asie le premier rôle. Toutefois, il n'en fut pas ainsi ; ce ne sont pas les Mèdes, mais les Babyloniens, qui, après la ruine de l'empire assyrien, nous apparaissent en Asie comme la puissance prédominante. On doit inférer de là, qu'il se passa alors en Médie des événements qui mirent obstacle au développement progressif de leur puissance. Or, cet obstacle, il faut en chercher la raison dans les luttes intestines qui éclatèrent entre les Mèdes et les Perses, auparavant leurs sujets. A peine ces derniers ont-ils pris le dessus, que l'heure fatale de Babylone sonne à son tour, et que l'empire tombe au pouvoir des Perses et des Mèdes réunis. La marche générale des événements atteste donc l'existence des froissements intérieurs qui, d'après tous les monuments originaux, eurent lieu entre les Perses et les Mèdes, et furent pendant quelque temps pour ces deux peuples une cause de faiblesse. Portons maintenant nos regards sur la Babylonie.

Art. IV. — LE NOUVEAU ROYAUME BABYLONIEN.

Nous avons fait voir précédemment que les princes de la troisième maison de Ninive maintinrent leur domination sur la Babylonie. De hauts fonctionnaires, souvent les fils mêmes des grands rois, gouvernèrent ce pays en leur nom. Le dernier gouverneur de cette espèce que l'on connaisse, fut Assarhaddon, fils de Sennachérib, qui résida à Babylone, de 680 à 674, comme lieutenant de son père. A partir de là néanmoins jusqu'à la chute de l'empire d'Assyrie, la Babylonie resta sans doute encore sous la suprématie de Ninive et continua d'être administrée par des gouverneurs assyriens ; car toutes les sources citent comme premier roi indépendant de ce pays *Nabopolassar,* auquel elles assignent un règne de 20 à 21 ans, depuis 625, année de la ruine de Ninive, jusqu'en 605 ou 604.

La Babylonie n'eut donc pas de souverains indépendants avant la destruction de Ninive, et ce ne fut qu'à la suite de cet événement qu'elle recouvra son indépendance. Mais comment ce Nabopolassar parvint-il au trône de Babylone?

Un ancien auteur grec, *Abydène*, qui a mis à profit des documents orientaux depuis longtemps perdus pour nous, et qui est à son tour cité par Eusèbe dans sa Chronique, nous raconte ce qui suit : « A la nouvelle que son royaume était gravement menacé par des ennemis extérieurs, le dernier roi d'Assyrie envoya son général *Busalossor* (c'est-à-dire Nabopolossar) en Babylonie, en qualité de gouverneur, afin de défendre ce pays. Mais Nabopolossar trahit son souverain, fit alliance avec les Mèdes et pour gage de cette alliance, il fiança son fils, qui fut plus tard le roi Nabuchodonosor, avec la fille du roi des Mèdes. Cela fait ils marchèrent ensemble

contre Ninive, où le dernier roi d'Assyrie se fit lui-même périr dans les flammes. Ainsi, Nabopolassar commença sa carrière en qualité de général des armées du grand roi, profita de ses embarras pour le trahir, s'allia avec les Mèdes pour attaquer Ninive et reçut pour sa part du butin la Babylonie avec le titre de roi.

Il employa ensuite un certain nombre d'années à s'affermir dans sa nouvelle domination, à ce qu'il paraît, car il ne manqua pas de rivaux et d'adversaires. Les rois d'Egypte doivent aussi, lors de la chute de Ninive, avoir fait des efforts pour s'agrandir aux dépens de cet empire écroulé. Diodore de Sicile parle, en effet, de guerres faites par Psammétique en Syrie, à l'aide de guerriers cariens, grecs et arabes qu'il prit à sa solde; et Hérodote rapporte que le même prince assiégea pendant de longues années et finit par conquérir *Asdod*, dans le pays des Philistins, dont Sargon avait fait la principale place d'armes de cette contrée (1). Outre l'emploi des armes, le roi d'Egypte mit aussi en usage les moyens pacifiques pour étendre en Asie la sphère de sa puissance. Ainsi, il se gagna les Phéniciens en accordant des faveurs à leur commerce. Il est encore très-probable qu'il tâcha d'étendre aussi son influence sur les rois de Juda. Mais là, ses tentatives échouèrent, l'influence de Babylone était plus grande à Jérusalem que celle de l'Egypte ; et il paraît même que Josias, qui régna sur Juda de 641-610, conclut une alliance avec Nabopolassar, roi de Babylone.

On le voit, bien peu de temps après la fondation du nouveau royaume de Babylone, Nobopolassar, son premier souverain, se trouva, à l'égard des rois d'Egypte, dans des rapports aussi étendus que l'avaient été auparavant ceux des Pharaons avec les grands rois de Ninive. Placé entre ces deux états rivaux, le petit royaume de Juda devait, en cas de rupture, voir l'orage éclater et se décharger sur son sol.

(1) Movers, II, 418.

Et en effet, peu de temps après, la Judée fut la victime de leur hostilité ; et ce fut l'Egypte qui donna la première occasion à la lutte.

Le fils de Psammétique et son corégent, le Pharaon *Nécho,* résolut de faire la guerre à Babylone ; mais pour cela il avait besoin de faire des préparatifs. Pour égaler son adversaire, il devait avant tout réduire la Judée en son pouvoir, et ses premiers coups tombèrent en conséquence sur Josias. Il réunit donc une grande armée, dont la cavalerie libyenne formait le noyau, avec un grand nombre de chariots de guerre, et s'avança, à travers le désert, vers le sud de la Judée. On en vint aux mains à *Magdol* (Mageddo) (1), en 609 avant Jésus-Christ ; Josias, vaincu et blessé à mort, y mourut entre les mains de ses fidèles, qui le transportaient du champ de bataille à Jérusalem. Le peuple juif, dont il avait possédé l'affection, éleva sur le trône, au lieu de son fils aîné, le jeune *Joachaz ;* mais le règne de ce prince ne dura que cinq mois. Le Pharaon Nécho, qui, après la victoire de Magdol, avait pris la ville de *Gaza* et établi ensuite un camp à *Hamath,* manda près de lui le roi des Juifs, le jeta dans les fers et le fit conduire en Egypte. Il disposa ensuite du trône, resté vacant, dans le sens des intérêts égyptiens : *Joachim,* nommé successeur de Joachaz, fut sa créature. Il resta encore assez longtemps, à ce qu'il paraît, dans la Basse-Syrie, occupé peut-être à soumettre à son autorité, le pays de Samarie, qui, en qualité de conquête de l'ancien empire d'Assyrie, obéissait sans doute à Babylone, et travailla à réunir dans une ligue commune contre Babylone, les petits états des pays environants.

Mais en 605, Nabopolassar, roi de Babylone, envoya en Syrie, à la tête d'une puissante armée, son fils Nabuchodonosor, pour châtier les Egyptiens. La manière dont Bérose raconte la mission de Nabuchodonosor, est digne de remarque. « Lorsque Nabopolassar, dit-il, eut appris que le *Satrape* d'Egypte, de la Syrie-inférieure et de la Phénicie s'était ré-

(1) Hérod. l. 2. c. 159.

volté, ne se sentant plus lui-même assez robuste pour supporter les incommodités de la guerre, il envoya contre les rebelles, avec une puissante armée, son fils *Nabucodrossor*, nom babylonien, que les Hébreux prononcent Nébucadnézar (1). » — Ainsi, le Babylonien Bérose, et les documents indigènes qui lui servent de guides, considèrent Nécho d'Egypte comme un *Satrape* révolté. S'il n'était question que de la Syrie inférieure et de la Phénicie, cette expression pourrait s'expliquer par les idées ordinaires aux souverains de l'Orient : ces deux provinces, comme nous l'avons montré plus haut, avaient été, dans des temps antérieurs, conquises par les grands-rois d'Assyrie ; dès lors les souverains de Babylone pouvaient, en qualité d'héritiers de Ninive, réclamer, comme un droit bien acquis, la possession de ces contrées, et traiter en rebelles celles qui prétendaient se soustraire à leur domination. Mais cette manière de voir ne peut s'étendre à l'Egypte, car nulle part il n'est dit que les rois d'Assyrie aient soumis le pays du Nil.

Cependant, il est difficile d'admettre que Bérose ait, sans aucun motif, rabaissé au rang d'un Satrape le Pharaon Nécho. Je ne vois donc qu'un moyen de résoudre cette énigme. Nous avons insinué précédemment, combien il était invraisemblable que les Scythes se fussent décidés, uniquement à cause des prières et des présents de Psammétique, à renoncer, sans tirer l'épée, à l'expédition qu'ils avaient entreprise contre l'Egypte. J'oserai donc soupçonner que Psammétique en cette occasion se déclara disposé, par feinte, sans doute, à reconnaître la suprématie des grands rois de Ninive, dont les Scythes se donnaient pour les défenseurs. Si l'on admet cette manière de voir, alors l'expression de Bérose s'explique d'une manière satisfaisante : Les Chaldéens de la Babylonie, en qualité d'héritiers de l'Assyrie, réclamèrent de l'Egyptien la fidélité d'un vassal, et comme il s'y refusa, ils songèrent à le punir comme coupable de trahison.

Sans doute qu'à l'arrivée de Nabuchodonosor toute la Syrie

(1) Eusebius armen. l. 65.

se trouvait au pouvoir des Egyptiens ; car la bataille qui décida entre les deux partis, fut livrée sur la frontière orientale de la Syrie, sur le sol même de la Mésopotamie, près de *Carchémis* ou *Circésium,* non loin de l'Euphrate. Nabuchodonosor y remporta, au printemps de 605 à ce qu'il paraît, une grande et glorieuse victoire : les Egyptiens vaincus, s'enfuirent en toute hâte vers leur pays, et l'armée victorieuse inonda comme un torrent les territoires situés entre l'Euphrate et la frontière de l'Egypte. Le plat pays de la Phénicie fut soumis, et dès le mois de décembre de la même année Nabuchodonosor fit irruption en Judée (1), s'empara de plusieurs villes et forteresses et fit un grand nombre de prisonniers. Toutefois les détails nous manquent.

Bientôt après, une nouvelle importante venue de Babylone, l'engagea à retourner dans son pays. Mais laissons la parole à Bérose (2) : « Vers ce temps-là, Nabupalossor, père de Nébucadnézar, tomba malade et mourut dans sa ville de Babylone (604 avant Jésus-Christ), après un règne de 21 ans. A cette nouvelle, Nébucadnézar régla les affaires des pays conquis, fit prendre la route ordinaire aux prisonniers juifs, phéniciens, syriens et égyptiens, ainsi qu'aux troupes pesamment armées et aux bagages ; et se hâta lui-même de regagner Babylone en traversant le désert. A son arrivée, il assigna en Babylonie des demeures aux prisonniers. » Ainsi parle Bérose. On raconte d'autre part que Nabuchodonosor fonda sur le golfe Persique la grande place de commerce de *Teredon.* Il est à supposer dès lors qu'il employa de préférence à l'établissement de cette colonie ses prisonniers phéniciens. Trois siècles plus tard, Alexandre-le-Grand revint à la même pensée ; et pour créer une puissance maritime dans le golfe Persique, il songea aussi à y établir des colons phéniciens.

Le besoin d'affermir son pouvoir retint à ce qu'il paraît le jeune souverain plusieurs années en Babylonie. Le roi d'Egypte

(1) Movers. II, 423. — (2) Ibid. 424.

mit à profit cette absence forcée de son rival; de nouvelles intrigues furent mises en œuvre dans toute la Syrie, pour exciter le roi de Juda et les gouverneurs des villes phéniciennes à recommencer la guerre. Aussi, en 598, le roi de Jérusalem, Joachim, refusa obéissance au grand-roi de Babylone. En conséquence, Nabuchodonosor, étant entré en Judée à la tête d'une armée (597), assiégea et prit Jérusalem. Puis, recourant à des mesures plus sévères, il fit emmener en exil à Babylone, le jeune roi et un grand nombre d'habitants les plus capables de porter les armes, parmi lesquels se trouvaient 8000 guerriers proprement dits (1). Il mit ensuite sur le trône, à la place de Joachim, *Sédécias*, à qui il imposa l'obligation d'un tribut annuel. Ces dispositions prises, il retourna, paraît-il, dans ses états.

Pendant quelques années, Sédécias remplit les conditions du traité qui lui avait été imposé; mais ensuite, les intrigues de l'Egypte réussirentencore à amener une nouvelle alliance entre les puissances syriennes contre le roi de Babylone. Il y a dans les prophéties de Jérémie un passage qui établit clairement, que des ambassadeurs des rois de Tyr et de Sidon, ainsi que des Moabites et des Ammonites, se réunirent à Jérusalem pour délibérer entre eux au sujet d'une attaque commune. En vain Jérémie s'opposa-t-il à ce plan; en vain prodigua-t-il les menaces et les avertissements, prédisant qu'une révolte aurait pour suite la translation du peuple entier dans la Babylonie : sa voix ne fut pas écoutée; tous les Etats susdits, sous la direction de l'Egypte, se soulevèrent contre la domination babylonienne.

Alors Nabuchodonosor s'avança à la tête d'une puissante armée (589); mais incertain d'abord, s'il se tournerait en premier lieu contre les Juifs, contre les Moabites, ou contre les Phéniciens, il consulta l'oracle des Téraphim. Cet oracle nomma la Judée, qui en effet était proprement le foyer du

(1) Movers, II, 425. — Knobel, *Prophétismus*, II, 228.

mouvement. Nabuchodonosor entra donc en Judée, et avant que l'armée égyptienne fût arrivée sur le théâtre de la guerre, il avait déjà conquis toutes les places du pays, à l'exception de Jérusalem, d'Aseca et de Lachis. Il se tourna alors contre l'armée des alliés la défit, et la rejeta en Egypte; puis il s'avança vers Jérusalem et en commença immédiatement le siége. Les Juifs se soutinrent jusqu'à la troisième année; mais enfin, en 587, la ville fut prise d'assaut et rasée, avec le beau temple de Salomon. Sédécias prit la fuite; mais il tomba entre les mains de ceux qui le poursuivaient, et qui l'amenèrent à Ribla, au camp de Nabuchodonosor. Un sort terrible l'y attendait : on égorgea devant lui ses propres enfants, puis Nabuchodonosor lui fit crever les yeux et l'emmena captif à Babylone.

Le peuple juif ne fut pas beaucoup mieux traité que son roi : le royaume fût détruit, presque tous les babitants de quelqu'importance furent emmenés à Babylone; et on ne laissa dans le pays que des vignerons et des laboureurs, dont Nabuchonosor donna la surveillance à un Juif de condition nommé Gedaliah (Godolias) qui fut gouverneur du pays. Ce Godolias était parent du prophète Jérémie, qui resta près de lui pour l'aider de ses conseils. Ils avaient tous deux pour séjour la petite ville de Misphat. Mais à peine deux mois s'étaient-ils écoulés, qu'Ismaël, rejeton de la famille royale, tua le gouverneur; et sur cela, une grande partie des Juifs restés dans le pays, craignant la vengeance de Nabuchodonosor, s'enfuirent en Egypte et forcèrent Jérémie à les suivre.

Immédiatement après la conquête de Jérusalem, le grand roi, victorieux, avait tourné ses armes contre les Phéniciens. Dans le courant de l'année 586, toute cette contrée, à l'exception de Tyr sur l'île, fut soumise au joug des Chaldéens : quant à cette puissante ville, appuyée sur sa position forte et presqu'inexpugnable, elle brava les efforts du vainqueur. De son côté, Nabuchodonosor, qui avait surtout l'Egypte en vue, ne voulut pas s'aventurer plus loin, avant d'avoir assuré

ses derrières par la prise de cette ville, et d'avoir réduit en son pouvoir toutes les forces navales de la Phénicie. Il dut, en conséquence, se résoudre à faire un siége régulier, ce qui, faute de vaisseaux, était, pour lui, une entreprise de la plus haute difficulté. Aussi ce siége dura-t-il 13 ans, sans aboutir encore au résultat désiré. On a quelques détails sur la manière dont les opérations furent conduites. Nabuchodonosor tenta, paraît-il, de construire une digue depuis le continent jusqu'à l'île. C'est ce que fit également Alexandre-le-Grand 250 ans plus tard, et la description qu'Arrien nous a laissée de ce second siége, nous apprend jusqu'à quel point l'entreprise de Nabuchodonosor avait réussi. Lorsque les Macédoniens mirent la main à l'œuvre, ils trouvèrent jusqu'à une certaine distance le fond de la mer peu profond et bourbeux, et sur cet espace de terrain ils n'eurent pas beaucoup de peine à élever leur digue. Mais les difficultés commencèrent à l'endroit où cessait ce bas-fond et où la profondeur de la mer devenait plus considérable. C'était sans doute jusque-là que les travaux de Nabuchodonosor avaient été poussés: ces bas-fonds étaient l'ouvrage de son armée. Mais à la fin ses troupes y épuisèrent leurs forces et la digue ne fut pas achevée (1) L'issue de cette entreprise est décrite par Ezéchiel dans les termes suivants (2) : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, a assujéti son armée à une grande servitude contre Tyr; toutes les têtes en sont devenues chauves et leurs épaules en sont écorchées; et cependant ni lui ni son armée n'en ont reçu la récompense. »

Ce siége avait commencé en 586, et fut levé par conséquent en 573; et bien que Nabuchodonosor n'eut pu s'emparer par force de la ville de Tyr, il n'en est pas moins certain qu'elle fit la paix avec ce prince, au moyen d'un traité, qui doit avoir été sans doute peu onéreux, mais en vertu duquel cependant, selon toute apparence, les Tyriens lui livrèrent

(1) Movers, II, 446 etc. — (2) Ezéch. XXIX, 18.

leur roi Jthobaal (1). En effet, avant ce long siége, les Tyriens étaient certainement alliés aux Egyptiens; tandis que, entre les années 573 et 570, par conséquent immédiatement après la retraite de Nabuchodonosor, Apriès, roi d'Egypte, que les sources hébraïques appellent Pharaon *Hophra*, déclara, comme je le montrerai tout à l'heure, la guerre aux Phéniciens, et traita tout particulièrement les Tyriens comme ses ennemis et comme les alliés des Chaldéens. D'où il résulte indubitablement que, peu de temps auparavant, Tyr s'était soumise au roi de Babylone.

La guerre contre la Phénicie et la Judée, comme je l'ai expliqué plus haut, avait été entreprise par Nabuchodonosor afin de pouvoir attaquer l'Egypte avec plus de sécurité et de vigueur. Fit-il donc réellement invasion dans le pays du Nil, lorsque, par son traité avec Tyr, il eut réduit toute la Syrie en son pouvoir? Josèfe (2) raconte, il est vrai, peut-être d'après des documents babyloniens, que Nabuchodonosor après la conquête des territoires des Ammonites et des Moabites, porta la guerre en Egypte, qu'il réduisit le pays du Nil sous sa domination, fit conduire dans la Babylonie les prisonniers juifs qui y étaient gardés, et que, de plus, il précipita de son trône le roi d'Egypte et mit un autre à sa place. Le grec Mégasthènes va plus loin encore (3) : il prétend que Nabuchodonosor conquit non-seulement l'Egypte, mais encore tout le nord de l'Afrique jusqu'aux colonnes d'Hercule. Mais ces récits ne se concilient pas avec des relations égyptiennes dignes de foi. A l'époque où Nabuchodonosor doit, au témoignage de Josèfe, avoir porté la guerre en Egypte, elle avait pour roi Apriès ou le Pharaon Hophra. Or Hérodote (4) dit de ce prince qu'il fut plus heureux que ses prédécesseurs dans ses guerres contre les ennemis du dehors; qu'il conduisit une armée contre Sidon, et combattit les Tyriens

(1) Movers, II, 450, etc. — (2) *Antiq.*, X, 97. — (3) Movers, II, 453.
(4) *Hist.* II, 161.

sur mer. Le récit d'Hérodote est ensuite complété par Diodore de Sicile, qui dit qu'Apriès, avec des forces nombreuses, entreprit par terre et par mer une expédition contre Chypre et la Phénicie, qu'il s'empara de Sidon de vive force et réduisit les autres villes de la Phénicie par la terreur; qu'enfin, il vainquit, dans une grande bataille navale, les Phéniciens et les Cypriens, et retourna en Egypte avec un riche butin. — D'après des récits dignes de foi, le roi Apriès ou le Pharaon Hophra, régna 19 ans, de 589 à 570 avant Jésus-Christ. Quant à la guerre qu'il fit aux Phéniciens, il faut nécessairement la placer dans les trois dernières années de sa vie, car de 590 à 573, les Phéniciens étaient alliés de l'Egypte, et d'ailleurs les Chaldéens restèrent campés devant Tyr, de 586 à 573. On ne peut donc penser que pendant ce temps, Apriès ait porté la guerre chez les Phéniciens, qui alors étaient aussi bien que lui ennemis des Chaldéens. Tout, au contraire, se concilie parfaitement avec les événements connus, si l'on suppose qu'Apriès attaqua les Phéniciens en 572, après que ces derniers eurent conclu la paix avec Nabuchodonosor et qu'ils furent entrés dans le parti des Chaldéens.

Cependant, d'autre part, ce que raconte Josèfe d'une invasion de Nabuchodonosor en Egypte, ne peut pas être non plus une pure imagination. Et dans ce cas, cette invasion doit coïncider avec l'expédition d'Apriès contre la Phénicie, entre les années 573 et 570. Or, voilà selon moi, comment il faut combiner ce double mouvement. Lorsque Nabuchodonosor franchit les frontières de l'Egypte, Apriès, pour forcer son adversaire à la retraite, équipa une flotte sur laquelle il fit monter une partie de son armée, et l'envoya contre les Phéniciens. Ce coup réussit : les Egyptiens, vainqueurs dans une bataille navale, remirent sous leur autorité les villes phéniciennes, qui, depuis la dernière guerre, s'étaient soumises aux Chaldéens; et de plus, Nabuchodonosor se voyant sérieusement menacé sur ses derrières,

craignit d'être coupé, et dut se résoudre à la retraite. C'est alors qu'il aura pu emmener avec lui les Juifs retenus prisonniers en Egypte.

Cette issue de l'expédition des Chaldéens en Egypte, est insinuée dans un passage de Syncelle, chroniqueur byzantin, passage dont au reste on ignore la source. « L'Egypte, y est-il dit (1), ayant été ébranlée par un tremblement de terre extraordinaire, les Chaldéens, qui s'étaient emparés du pays, se retirèrent saisis de frayeur. » Quant à l'autre assertion de Josèfe, d'après laquelle Nabuchodonosor, pendant son court séjour en Egypte, aurait déposé un roi et mis un autre à sa place, elle a aussi, je crois, pour fondement quelque chose de réel. Au rapport d'Hérodote (2), Apriès, le vainqueur des Phéniciens, fut, peu de temps après cette heureuse campagne, renversé du trône et mis à mort par un rebelle, nommé Amasis. On peut regarder comme vraisemblable la supposition que cet Amasis était uni par une alliance secrète avec le Chaldéen, qui avait de bons motifs de se venger sur Apriès de sa retraite forcée. Et si c'est effectivement avec le secours du roi de Babylone qu'Amasis trahit son souverain et s'éleva sur le trône, on comprend parfaitement qu'on ait pu raconter ensuite, que Nabuchodonosor, pendant son expédition d'Egypte, avait provoqué la chute d'un roi et mis un autre sur le trône.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Amasis, lorsqu'il se fut affermi sur le trône, revint à la politique de son prédécesseur. Hérodote (3) raconte que ce prince attaqua avec une flotte l'île de Chypre, la plus ancienne colonie des Tyriens, la conquit et la soumit d'une manière durable à la domination de l'Egypte. Cette acquisition était d'un grand prix pour l'Egypte ; elle assurait aux Pharaons l'empire de la mer et tenait la Syrie elle-même dans la dépendance de l'influence égyptienne. Si donc Nabuchodonosor avait provoqué l'éléva-

(1) Movers, II, 454. — (2) *Hist.* II, 161. — (3) II, 182.

tion d'Amasis, elle ne lui fut guère profitable. Les grands rois restèrent exclus de toute participation à l'empire de la Méditerranée, et durent en conséquence renoncer à la conquête du pays du Nil.

Les 35 premières années du règne de Nabuchodonosor s'étaient passées en guerres continuelles, mais il paraît avoir vécu en paix pendant les sept dernières. Du moins les documents parvenus jusqu'à nous ne font mention d'aucune autre guerre entreprise par le monarque chaldéen. La renommée de ses exploits se répandit dans toute l'Asie : il y fut regardé comme un des plus grands conquérants, comparé à Hercule par les Babyloniens, et à Alexandre-le-Grand par les Grecs d'une époque plus récente (1). On lui attribue aussi pendant la paix des ouvrages remarquables. Au rapport de Bérose (2), il orna avec la plus grande magnificence, des dépouilles de l'Asie, le temple de Bel, principale divinité des Babyloniens, lequel existait déjà depuis l'époque la plus reculée; il ajouta à l'ancien château royal un second palais, construisit une ville nouvelle en deçà de l'Euphrate, et entoura le tout d'une triple muraille. Les fameux jardins suspendus, une des sept merveilles du monde ancien, étaient aussi une création de Nabuchodonosor. Comme son épouse, mède de naissance, regrettait, dans les plaines de la Babylonie, les hauteurs aériennes de sa patrie, son royal époux éleva, pour lui plaire, sur des voûtes gigantesques un parc magnifique, abondamment pourvu d'eau et des plantes les plus précieuses.

C'est à Nabuchodonosor que Babylone dut, au moins quant à l'essentiel, sa forme telle qu'elle est décrite par Hérodote (3) : C'était un immense carré, de 480 stades (12 milles d'Allemagne) de circuit, situé sur les deux rives de l'Euphrate. Les murailles et les maisons étaient construites en briques, les unes cuites au feu, les autres séchées au

(1) Movers, II, 431. — (2) Josèfe, *Antiq*, X, 11, I. — (3) *Hist.* I, 178, etc.

soleil, et qui se distinguaient les unes et les autres par leur durée. Cent portes de bronze conduisaient à travers les deux murs d'enceinte, qui entouraient la ville du côté de l'extérieur et portaient à des intervalles réguliers de hautes et fortes tours; une troisième muraille, élevée sur les deux rives du fleuve, la séparait des bords de l'eau, et une foule de rues suivaient la direction du fleuve, tandis que d'autres se dirigeaient transversalement vers l'Euphrate. Dans une partie de la ville se trouvaient les palais royaux, dans l'autre s'élevait le temple de Bel, avec sa haute tour, formée de huit grands étages ou paliers superposés les uns aux autres; tandis qu'à l'extérieur un escalier en limaçon conduisait jusqu'à la platte-forme, sous laquelle se trouvait le sanctuaire de Bel. C'est du haut de cette tour que, dès les temps les plus reculés, les prêtres babyloniens étudiaient le ciel et faisaient ces observations qui, dans l'antiquité, ont procuré à la ville de Bel la gloire d'avoir inventé l'astronomie.

La position heureuse de Babylone, sur un beau fleuve, navigable pour de grands vaisseaux, et sur les limites de la haute Asie et de l'Asie inférieure, en avait fait le rendez-vous du commerce universel; mais, d'autre part, à côté du culte ignominieux dont je parlerai plus bas, cette position avantageuse avait été la source d'un luxe et d'une immoralité sans exemple.

Le rôle du conquérant perse, Cyrus, commença peut-être dès les dernières années de Nabuchodonosor; ce prince put donc déjà soupçonner le danger qui menaçait sa monarchie. Il mourut après 43 ans de règne, en 562 avant Jésus-Christ.

Il eut pour successeur son fils *Evilmerdoch* (Evilmérodac) qui fit tirer de son cachot Joachim, roi des Juifs, et le traita avec bonté. A part cela, ce prince se rendit, à ce qu'il paraît, odieux par ses débauches et ses cruautés, et au bout de deux ans il fut renversé et massacré par *Neriglissor*, époux de sa sœur, en 560. Le meurtrier se placa ensuite lui-même sur le trône; mais il ne put conserver le pouvoir que quatre

ans. Hérodote (1) raconte beaucoup d'actions glorieuses d'une princesse distinguée qu'il nomme *Nitocris,* et qui doit avoir été la mère du dernier roi de Babylone. Si son récit est exact, cette princesse aurait été la femme de Nériglissor et la fille de Nabuchodonosor. Du reste, c'est à elle qu'il attribue tout ce qui s'est fait de convenable à Babylone jusqu'à la chute de son empire, et particulièrement les mesures de défense prises contre la puissance croissante des Perses et des Mèdes, et la construction de plusieurs canaux. On voit par là que le danger qui menaçait, du côté de l'est, la ville et l'empire de Babylone, devenait toujours plus pressant. La courte durée du règne de Nériglissor fut peut-être aussi une conséquence de la lutte soutenue contre les Perses. Du moins, Xénophon rapporte qu'un des derniers rois de Babylone fit une ligue contre les Perses, mais qu'il fut battu par Cyrus et resta sur le champ de bataille. Si ce récit de Xénophon est exact, le prince en question ne peut être que Nériglissor.

Après sa mort, on proclama roi son fils *Laborosordach* (Laborosarchod) encore mineur; mais il ne régna que neuf mois, au bout desquels ont dit qu'il fut massacré par les grands du royaume, mécontents de son caractère pervers et méchant. Cet événement porte à croire qu'à cette époque commencèrent à se former des partis, comme cela a lieu d'ordinaire à la veille de la ruine des empires. Le trône fut alors occupé par le dernier roi de Babylone, *Nabonnet*, qu'Hérodote nomme *Labynet,* fils de Nitocris, et dont le règne dura 17 ans. Cyrus (2) avait terminé en 543 la guerre de Lydie en s'emparant de Sardes. Il tourna ensuite ses armes contre Babylone, comme étant le seul état indépendant qui existât encore en Asie. La guerre paraît avoir duré pendant plusieurs années; car Babylone ne tomba au pouvoir des Perses qu'en 539 ou 538 (3). Cette conquête est du reste rapportée

(1) *Hist.* I, 185-187. — (2) Niebuhr. *Hist. anc.*

(3) Les lecteurs instruits savent combien il est difficile de concilier les

de différentes manières. D'après Hérodote, le grand roi de Babylone s'étant avancé à la rencontre de Cyrus, fut repoussé par ce prince, qui ensuite, pendant la célébration d'une fête à Babylone, pénétra de nuit dans cette ville par le lit du fleuve, dont il avait détourné les eaux au moyen d'une digue. Xénophon dit quelque chose de semblable, et ajoute que le roi Nabonned fut tué par les Perses qui s'introduisaient ainsi dans la ville. D'après Bérose, au contraire, Cyrus et Nabonned en vinrent à une grande bataille, qui fut perdue par les Babyloniens ; et, du champ de bataille, Nabonned s'enfuit dans la ville de *Borsippe,* pendant que Cyrus s'emparait de Babylone. Le vainqueur se dirigea ensuite vers Borsippe, et Nabonned s'étant rendu volontairement à lui, eut non-seulement la vie sauve, mais encore une principauté dans la Caramanie, où il finit tranquillement ses jours.

Babylone n'eut également rien à souffrir du vainqueur, au dire d'Hérodote et de Xénophon. D'après Bérose, Cyrus se contenta d'abattre les murs d'enceinte extérieurs. Enfin, le temple de Bel et ses trésors restèrent intacts ; le peuple de Babylone ne fit que changer de maître, et cette ville fut, avec Suze et Ecbatane, une des trois capitales du grand empire perse. On voit par les monuments hébraïques plus récents, que les Orientaux avaient coutume de donner au grand-roi de Perse le titre de roi de Babylone, et cela est dans l'ordre : on peut montrer que les rois de Perse prirent pour modèles les institutions politiques qu'ils trouvèrent à Babylone. La constitution du royaume de Perse eut celle de Babylone pour origine, et l'esprit de ce dernier royaume a dominé l'Asie, longtemps encore après que son indépendance politique avait été brisée.

C'est ici le lieu de dire quelques mots de la constitution de l'Etat babylonien ; travail que nous pouvons faire d'une ma-

auteurs profanes soit entre eux, soit avec l'Ecriture sainte, lorsqu'il s'agit des successeurs de Nabuchodonosor. L'auteur suit surtout Ussérius. N. du Tr.

nière assez exacte, à l'aide des écrits comparés des prophètes juifs Jérémie et Daniel.

Le souverain portait le titre de *Roi des rois*, et demeurait dans une forteresse appelée la *Porte*. Sa personne était sacrée; et, vénéré comme un Dieu, il était entouré d'une cour nombreuse. Parmi les fonctionnaires de premier rang, qui accompagnaient le roi même en campagne, on comptait le gouverneur du château-fort, le chef des eunuques, qui avait en même temps la surveillance des pages ou enfants nobles au service du roi ; le commandant de la garde, chargé de l'exécution des arrêts de morts rendus par le roi ; enfin le chef des mages ou des prêtres. Il est probable que ces hauts fonctionnaires portaient en commun le nom de conseillers royaux (Haddaberin). Le royaume était partagé en provinces ou satrapies, dont les préposés avaient la charge de faire rentrer les impôts, de diriger l'administration, et de veiller à ce que la justice fût rendue comme il faut. Les fonctionnaires provinciaux sont appelés dans les sources hébraïques *Anhaschdarpenin*, c'est-à-dire, Satrapes ; en second lieu, *Pacha*, au pluriel, *pachot*, en chaldéen *Pachavatha*, sous-gouverneurs ou présidents des districts, mot qui s'est conservé chez les Turcs ; en troisième lieu *Adargasraïa*, juges supérieurs ; 4° *Gédabraïa*, trésorier ; 5° *Détabraïa*, légistes ; 6° *Tiphtaïa*, conseillers provinciaux ou jurisconsultes. La volonté du roi était regardée comme une loi inviolable. Les punitions étaient promptes et cruelles : quelquefois les condamnés étaient brûlés vifs ou hachés en morceaux (1). Cette introduction des usages babyloniens enleva aux Perses, qui auparavant regardaient leurs princes comme des hommes semblables à eux, leur antique liberté, et ils devinrent les esclaves des grands rois.

Passons maintenant au royaume de Lydie, qui avait déjà succombé aux coups des Perses avant le royaume de Babylone.

(1) Ersch und Gruber. *Encycl.*

ART. V. — LA LYDIE SOUS LES MERMNADES.

Après la chute des Héraclides de Lydie, qui, comme je l'ai fait voir ailleurs, étaient unis à la seconde dynastie d'Assyrie, le Mermnade *Gygès* s'empara de la royauté en 713 avant Jésus-Christ. Hérodote (1) rapporte que Gygès, aussitôt qu'il fut parvenu au souverain pouvoir, envoya au temple de Delphes de riches présents, qu'il y a vus de ses propres yeux. Il faut en conclure, selon moi, que les Lydiens étaient un peuple japhétique, parent des Hellènes par le langage et la religion. Les successeurs de Gygès restèrent également dans d'intimes relations avec le dieu de Delphes. Gygès entreprit déjà d'étendre la domination de la Lydie vers l'ouest, sur les colonies grecques qui avaient été fondées depuis le Xme siècle sur les côtes de l'Asie-mineure. Il s'empara de Colophon, et commença contre Milet et Smyrne une lutte qui fut poursuivie par ses successeurs. Il mourut en 675 avant Jésus-Christ, après 38 ans de règne.

Son fils *Ardys*, s'empara de Priène, et fit la guerre aux Milésiens; mais il fut arrêté dans ses conquêtes par une invasion des Cimmériens, qui, chassés par les Scythes du sud de la Russie, venaient le glaive à la main chercher en Asie-mineure de nouvelles demeures. Ils en vinrent jusqu'à s'emparer de la ville même de Sardes, à l'exception de la citadelle; et Ardys, vivement pressé par ces étrangers, mourut, selon Hérodote, en 626 avant Jésus-Christ, après un règne de 49 ans.

Il fut suivi par s n fils *Sadyattes*, qui régna 12 ans, jusqu'en 614, et celui-ci, par *Alyattes*, qui régna 57 ans, jus-

(1) *Hist.* I, 14.

qu'en 557 avant Jésus-Christ. Cet Alyattes chassa les Cimmériens de l'Asie-mineure; puis il s'engagea contre les Mèdes dans une guerre qui se termina par un traité, en vertu duquel le fleuve Halys lui était donné pour frontière du côté de l'est. Alyattes s'agrandit également vers l'ouest : il s'empara de Smyrne et soumit les Milésiens.

Après lui, le trône passa à son fils Crésus, qui, dans l'espace de 14 ans, par conséquent vers 543 avant Jésus-Christ, acheva la conquête des provinces de l'Asie-mineure situées en deça du Taurus (1). Toutes les colonies grecques de l'Asie-mineure, Ioniens, Doriens et Eoliens, lui obéissaient, ainsi que les Phrygiens, les Mysiens, les Mariandyniens, les Chalybes, les Paphlagoniens, les Thynes ou Bithyniens, les Cariens et les Pamphiliens. Les Ciliciens seuls et les Lyciens, qui habitaient au sud du Taurus, ne faisaient pas partie de ses états. J'ai fait voir précédemment que Sennachérib, grand-roi d'Assyrie, s'était emparé de ces deux provinces, qui, après la chute de Ninive, passèrent probablement aux Babyloniens.

Malgré le grand accroissement de sa puissance, le Lydien victorieux voyait avec inquiétude l'agrandi sement plus rapide encore de la puissance perse sous Cyrus. En proie à de sombres pressentiments, il consulta à plusieurs reprises l'oracle de Delphes, chercha à gagner par de riches présents la faveur de ce dieu, et conclut diverses alliances tant avec Amasis, roi d'Egypte, qu'avec Nabonned de Babylone (2), et avec les Spartiates (3).

Enfin, lorsqu'il vit qu'un choc avec les Perses était inévitable, il crut bien faire de ne pas attendre l'attaque de Cyrus, mais de la prévenir. Ayant donc franchi le Halys, il ravagea la province de Cappadoce, qui, en qualité d'ancienne conquête des Mèdes, appartenait déjà à la monarchie perse.

Cyrus s'avança alors vers lui avec ses forces réunies, et,

1) Hérod. I, 86. — (2) Ibid. I, 77. — (3) Ibid. I, 69, etc.

au dire d'Hérodote, ils se livrèrent, au-delà du Halys, une sanglante bataille, qui resta indécise. Cet historien s'exprime ensuite en ces termes dans la suite de son récit : Espérant que Cyrus, qui avait éprouvé des pertes considérables, ne le suivrait pas, Crésus retourna à Sardes, et fit avertir ses alliés de lui envoyer des secours le plus tôt possible. Mais Cyrus fit le contraire de ce qu'avait attendu le roi de Lydie : il suivit ce prince, livra aux Lydiens une seconde bataille sous les murs de Sardes, remporta la victoire et prit la ville d'assaut après quatorze jours de siége, en automne 543. Crésus lui-même tomba vivant entre les mains du vainqueur, qui le traita avec humanité et l'emmena avec lui en Perse. C'en était fait de l'indépendance de la Lydie : elle fut réunie au grand empire perse, dont elle partagea les destinées.

La possession de la Lydie rendait Cyrus maître des Grecs de l'Asie-mineure dont les villes avaient été conquises par Crésus et ses prédécesseurs ; mais elle le mit dans des rapports hostiles avec les Hellènes d'Europe, qui avaient fait alliance avec Crésus contre la Perse. Ainsi, la conquête de la Lydie renfermait dans son sein la semence de futures dissensions entre l'Europe et l'Asie. Mais Cyrus tourna d'abord ses armes contre ses ennemis les plus voisins.

Nous avons fait observer plus haut que tous les conquérants qui parurent en Asie, se regardaient, après avoir renversé un rival, comme les héritiers légitimes, non-seulement du territoire que cet adversaire possédait réellement, mais encore de toutes les provinces sur lesquelles il avait jamais, à raison ou à tort, élevé des prétentions. Cyrus suivit aussi cette manière de voir orientale. Héritier des Mèdes et des Assyriens, il crut avoir des droits à la souveraineté de la Babylonie, qui depuis 100 ans s'était rendue indépendante de Ninive. Aussi, après la prise de Sardes, il s'avança vers Babylone et s'empara, comme nous l'avons dit précédemment, de cette ville et de tout le royaume. Mais avec la possession de la Babylonie, la Perse hérita en même temps des

différends, qui existaient depuis l'époque la plus reculée entre ce pays ou Ninive et l'Egypte. Une guerre en faisait naître une autre et ce ne fut nullement de gaieté de cœur, que Cambyse, fils de Cyrus, peu de temps après son avènement au trône, entreprit la conquête de l'Egypte. La nature de la domination fondée par son père l'y forçait; et si Cyrus lui-même n'attaqua pas le royaume des Pharaons, ce fut uniquement parce qu'il jugea plus nécessaire d'assurer, par la répression des Scythes ou Saces, la frontière de la Perse qu'ils menaçaient du côté du nord. C'est dans cette entreprise, comme on sait, que ce grand prince perdit la vie.

Nous avons retracé les destinées politiques du grand empire assyrien et des états qui se formèrent de ses débris, jusqu'au moment où l'astre de la fortune commença à briller sur la Perse.

Il nous reste à porter notre attention sur les croyances religieuses des peuples qui firent partie de cet empire; car sans l'examen de la religion des peuples, on n'a pas une connaissance approfondie de l'antiquité.

Art. VI. — RELIGION DANS LE GRAND EMPIRE D'ASSYRIE.

Si nous n'avions pas d'autres preuves que le grand empire d'Assyrie était une agglomération des éléments les plus divers, le culte seul suffirait à le démontrer. L'Assyrie avait une religion d'Etat, qui ne tolérait à côté d'elle aucun culte étranger et s'appuyait sur la persécution; mais cette religion était elle-même un amalgame des éléments les plus contraires. L'antique culte arien de la lumière y contribuait du reste pour la plus grande part. Nous connaissons cette religion par les livres *zend;* mais l'exposé qu'ils en font est tout idéal, et l'on se demande sous quelle forme le culte arien ou zend se présentait dans la réalité.

Ecoutons ce qu'en dit Hérodote : « Chez les Perses, dit-il (1), il n'est pas d'usage d'élever des statues, des temples, des autels ; ils taxent même de folie ceux qui agissent de la sorte, et cela, selon moi, parce qu'ils ne croient pas comme les Héllènes les dieux semblables aux hommes. Ils offrent des sacrifices à *Zeus* sur les sommets les plus élevés des montagnes, parce que par *Zeus* ils entendent toute la sphère céleste. Ils font en outre des sacrifices au soleil, à la lune, à la terre, au feu à l'eau, aux vents. — Voici de quelle manière ils offrent des sacrifices à ces différentes divinités : on n'élève pas d'autel, aucune victime n'est livrée aux flammes, il n'y a pas de libation de vin, et l'on ne fait usage ni de flûtes, ni de couronnes, ni d'orge grillée ; mais le Persan qui veut offrir un sacrifice conduit l'animal qu'il y destine, dans un endroit bien propre, et là, la tiare ordinairement couronnée de branches de myrte, il adresse ses prières à la divinité. Il ne doit demander aucun bien pour lui seul, mais prier pour tous les Perses, y compris le roi. Lorsqu'ensuite il a coupé en morceaux et fait rôtir la chair de la victime, il étend sur le sol de l'herbe tendre, communément du trefle, puis il y dépose les viandes. Cela fait, un mage s'approche et entonne, pour la consécration de l'offrande, le chant de la génération des dieux ; car aucun Perse n'ose sacrifier sans le secours d'un mage. Quelque temps après, celui qui offre le sacrifice emporte la viande et en use selon son bon plaisir. »

Ainsi, au rapport d'Hérodote, le culte religieux des Perses s'adressait aux éléments, à la terre, à l'air, au feu, mais surtout aux corps célestes qui nous éclairent, au soleil, à la lune, et à un troisième objet encore, qu'Hérodote ne nomme pas expressément, c'est-à-dire, à l'armée du ciel, aux astres de la nuit. En effet, Hérodote comprend les astres sous le nom de *Zeus,* qui, comme il le dit, signifie la voûte entière du firmament. Ensuite, les Perses, dans l'origine, ne toléraient aucun

(1) I, 131.

ornement matériel du culte, aucune image, surtout celle de l'homme : les autels particulièrement destinés aux sacrifices, n'étaient pas même en usage. Mais dans la suite ils ne restèrent pas fidèles à ce principe.

Au témoignage de Bérose (1), l'ancien usage traditionnel fut changé par Artaxerxès-longue-main, qui régna de 464 à 424 avant Jésus-Christ. Ce prince publia dans son vaste empire un ordre souverain, en vertu duquel on devait ériger et adorer partout dans les villes principales, l'image humaine de la déesse nationale Tanaïs, dont je me réserve de parler plus au long ci-après. Le même changement avait déjà été introduit longtemps auparavant chez un peuple voisin des Perses, celui des Babyloniens. C'est Bérose encore qui nous l'apprend. « Les Babyloniens, dit-il (2), n'adoraient dans le principe que l'eau et le feu ; mais plus tard on y adora aussi les images des dieux sous une forme humaine. »

Eh bien ! les éléments du culte persan sont en même temps les bases de la religion de l'Etat en Assyrie, avec cette unique différence, que les Assyriens, de même que les Babyloniens, admirent de bonne heure les images. Mais en Assyrie, les images admises dans le culte, n'eurent jamais la figure humaine ; c'étaient des figures symboliques, empruntées au règne animal et peut-être au règne végétal.

Nous trouvons des renseignements excellents sur le culte assyrien, dans les livres de l'Ancien Testament qui dépeignent la situation de la Judée et d'Israël, à l'époque où le royaume de Juda fut en contact intime avec la troisième dynastie de Ninive, celle de Phul et de ses successeurs. » Auparavant, le pays était rempli d'idoles chananéennes, sous la figure de taureaux et autres animaux semblables. Mais alors, tout prit une autre forme. Achaz, roi de Juda, comme il est rapporté au 4me livre des rois (16,17,18) (3), sur l'ordre de Téglath-Phalasar, déposa la mer d'airain des douze taureaux d'airain

(1) Movers, I, 76. — (2) Ib, I. 340. — (3) Conf. II, *Paralip.* 28, 24.

sur lesquels elle reposait, et la fit placer sur un fondement de pierre; puis il fit mettre en pièces, pour plaire à l'Assyrien, les bœufs, les chérubins, les lions et autres ornements et meubles du temple. »

Lorsqu'on n'obéissait pas de bon gré aux ordres des grands-rois, ils usaient de violence. Le prophète Isaïe (1) y fait allusion, en insinuant que Sennachérib brisa les idoles des Syriens, des Samaritains et des Chananéens. C'est qu'en effet les expéditions des Assyriens et des Perses, leurs successeurs, étaient en même temps des guerres de religion, et avaient pour objet (2), non-seulement de faire des conquêtes, mais aussi d'introduire dans les pays étrangers les dieux de l'Assyrie et de la Perse. Ainsi Pausanias rapporte, par exemple, que Xerxès lors de son expédition en Grèce enleva tous les dieux des Hellènes. Hérodote raconte du même prince qu'il prit à Babylone la statue d'or de Bel, et il atteste en outre que Cambyse, l'héritier de Cyrus, lorsqu'il eut conquit le pays du Nil, exerça sa fureur sur les *Cabires*, dieux nains des Egyptiens.

Mais quelle espèce de culte établissaient donc les conquérants assyriens, à la place des idoles détruites par eux dans les pays qu'ils soumettaient en Asie, etc? L'Ancien Testament répond d'une manière claire et décisive, que partout où la parole puissante des grand rois de Ninive put se faire écouter, on introduisit le culte des astres, ou, pour employer les expressions de la Bible, il fallut adorer le soleil, la lune, les étoiles et toute l'armée du ciel. Les sources hébraïques nous donnent même des explications sur la manière dont ce culte était pratiqué : Les prêtres assyriens, c'est-à-dire, les mages, offraient de l'encens à l'armée du ciel, à la lune, aux étoiles au soleil sur le sommet des montagnes, ou sur les toits, ou enfin dans l'enceinte des temples, mais seulement dans des parvis à ciel découvert et toujours en plein air. C'est pourquoi

(1) X. 8. — (2) Movers, I, 66.

il est dit du roi Manassès, qu'il érigea dans les parvis du temple des autels à l'armée du ciel; et du roi Achaz, que, *à cause du grand-roi d'Assyrie,* il fit ôter le *musach* du sabbat (voile ou tente ou galerie ainsi appelée); car le grand-roi ne permettait pas que les sacrifices fussent offerts entre des murs fermés de tout côté.

Les passages cités jusqu'à présent, traitent du culte des astres en général. Cependant les dieux de quelques astres particuliers jouissaient chez les Assyriens d'un culte spécial. Voilà ceux dont il est fait mention dans les sources anciennes (1). D'abord *Mithras.* Ce nom du dieu du soleil le plus usité chez les Perses, doit avoir aussi été connu des Assyriens, car on trouve dans la liste des plus anciens rois d'Assyrie, des noms composés de *Mithras,* par exemple, Armamithres et Mithraeus. Vient ensuite *Nisroch.* Il est rapporté au chap. 37 d'Isaïe, v. 38, que Sennachérib fut tué par ses fils puînés, Adramélech et Sarazer, pendant qu'il adorait dans la maison du dieu *Nisroch.* Ce nom est parent du mot hébreu *Néser,* qui signifie *aigle.* Or, Eusèbe de Césarée, nous fait connaître un passage de Philon de Byblos, où il est dit que, d'après la doctrine de Zoroastre, le dieu suprême est représenté avec une tête d'aigle; ce qui s'accorde, en outre, très-bien avec ce fait, que les initiés du degré supérieur dans les mystères de Mithras, portaient le titre *d'aigles, d'éperviers* (2).

C'est le premier exemple que nous ayons d'images symboliques des dieux tirées du règne animal, chose que le culte assyrien tolérait, tandis qu'il rejetait les représentations de forme humaine.

Une des sources hébraïques nous apprend que les Assyriens, de même que les Perses, représentaient le dieu suprême de la lumière sous l'image d'un char attelé de coursiers. Ainsi, il est dit au 4me livre des Rois (3), que le roi Josias fit disparaître les coursiers que les rois de Juda (pendant leur soumission

(1) Movers, I. 69. — (2) Ib. I, 68. — (3) XXIII, 11.

à la suprématie de Ninive) avaient érigés en l'honneur du soleil, à l'entrée du temple de Jérusalem, et qu'il livra aux flammes le char du soleil. Que l'on compare avec ce récit ce que raconte Hérodote (1) du char sacré des Perses, traîné par les huit coursiers du soleil.

Un troisième objet du culte assyrien c'est le double dieu du feu, *Adramélech* et *Anamélech,* par lequel on entend probablement le feu ardent du soleil, dans son rapport particulier avec la planète de Mars. *Adramélech* et *Anamélech* exprime l'idée de la colère divine, et c'est pourquoi on sacrifiait des enfants à cette double divinité : « Les habitants de Sépharvaïm (colonie assyrienne dans la Babylonie), est-il dit au 4[me] livre des Rois (2), offraient leurs enfants dans le feu à *Adramélech* et *Anamélech,* dieu protecteur de cette ville. » En quatrième lieu, un des dieux les plus vénérés dans le culte assyrien doit avoir eu le nom d'*Assar,* qui entre dans la composition de beaucoup de noms de rois, tels que Nébucadnassar (Nabuchodonosor), Salmanassar, Tiglat Pilassar, Sérazar, Assarhaddon, Nabopolassar, et qui en persan signifie *feu.* Il est probable que par *Assar,* il faut entendre le feu du soleil, dans sa relation particulière avec une des planètes (3).

Une cinquième divinité assyrienne, nommée *Sandan,* avait beaucoup de rapport avec l'Héraclès de la mythologie phénicienne. Ce nom désigne le feu du soleil dans son sommeil d'hiver, semblable à une personne débile (4). On rencontre encore dans divers passages de la Bible (5), les quatre dieux assyriens suivants : *Nergal, Asima, Nibehas, Tartac,* qui paraissent désigner autant de planètes. Au dire des rabbins, *Nergal* était représenté sous la figure d'un coq, *Asima,* sous celle d'un bouc ; *Nibehas,* sous celle d'un chien et *Tartac,* sous celle d'un âne (6).

A côté de ces dieux, les Assyriens et les Perses adoraient

(1) VII, 40. — (2) XVII, 31. — (3) Movers, I, 540. — (4) Ib. I, 458.
(5) 4 *Reg.* XVI, 30, etc. — (6) Movers, I, 68.

une déesse qui porte différents noms. Dans le Zendavesta elle est appelée *Anahit,* dans les monuments phéniciens et grecs elle a les noms de *Tanaïs, Anaïtis, Tanit, Thanae;* enfin, elle porte aussi le nom de *Nanea, Nane,* dont il est fait mention dans le premier livre des Macchabées. Quant à la signification de ce mot, malgré ses diverses formes, elle n'est pas douteuse, il désigne la déesse de la lune. *Tanit Nana,* au témoignage de Strabon (1), était surtout la déesse protectrice, la déesse de la guerre, chez les Assyriens et les Perses. On la regardait comme une divinité austère et chaste, et elle ne pouvait avoir pour prêtresses que des vierges pures. Je ferai voir plus loin que *Tana* a été changée chez les Grecs en deux déesses *Artemis* (Diane) et *Athênê* (Minerve).

On voit que la croyance zend a contribué pour la plus grande part à la formation de la religion d'Etat en Assyrie. Le fondement et l'appareil de ce culte, l'adoration de la lumière dans les différents corps célestes, ainsi que plusieurs noms de divinités particulières, ont été empruntés à la doctrine arienne. Il faut en dire autant du sacerdoce assyrien. La caste des mages était une institution d'origine arienne, qui passa de bonne heure aux Assyriens et aux Babyloniens. Je me réserve de revenir encore là-dessus.

Les traditions relatives à Ninus et à Sémiramis, qui nous sont transmises par Diodore de Sicile, prouvent que la grandeur de l'empire d'Assyrie eut pour fondement des luttes victorieuses contre les Mèdes et les Bactriens. Et en effet, les premières et les plus importantes conquêtes des Ninivites doivent avoir été des pays ariens ; car, on ne peut s'expliquer autrement, pourquoi la religion d'Etat en Assyrie aurait adopté en si grande quantité des éléments ariens. A défaut d'autres preuves, la composition du culte assyrien attesterait à lui seul que, dans le mélange de peuples divers renfermés dans l'empire de Ninive, les Ariens formaient une des parties intégrantes les plus considérables.

(1) Movers, I, 618.

Mais si les Ariens ont donné, ils ont aussi reçu à leur tour. Le culte assyrien renferme certains éléments étrangers à le croyance zend et que les Ariens s'étaient laissé imposer par Ninive. Revenons au passage d'Hérodote qui a été plus haut notre point de départ. Après avoir dit que dans le principe le peuple perse n'offrait des sacrifices qu'aux éléments purs, à l'armée du ciel (Zeus), au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau, à l'air, il continue en ces termes : « Mais les Perses ont reçu des Assyriens et des Arabes le culte de *Vénus Uranie*. Chez les Assyriens, en effet, Aphrodite s'appelle *Mylitta*, et chez les Arabes, *Alitta*. » Sans aucun doute, Hérodote veut dire par là que, dans l'orgine, les Ariens ne savaient rien du culte d'une déesse qu'il compare à l'Aphrodite des Grecs ou à Vénus Uranie, et à laquelle il donne le nom de *Militta*, et qu'en outre, ce culte leur est venu de l'Assyrie.

Or, quelle est la signification de la déesse *Mylitta?* son nom nous l'apprend. *Mylitta vient* de la racine sémitique (iâlàd) qui veut dire *enfanter*, et ce nom signifie la force génératrice de la nature. D'après une opinion très-ancienne et fort répandue en Orient, le monde est né de deux forces. L'esprit, désigné par le nom mythique de *Baal;* et la matière, appelée *Bohu* ou *Bauth*, qu'on se représentait tantôt comme *limon*, tantôt comme *eau*, tantôt comme *poussière*. De même, disait cette mythologie orientale, que l'esprit a fécondé la matière, celle-ci, en proie à un violent instinct de génération, a produit des formes sans nombre, les corps célestes, l'eau, la terre, la mer, les fleuves, les montagnes, les plantes et les animaux. La matière, *Bohu*, est donc ainsi devenue la mère universelle, la souveraine du monde, et elle a reçu le nom de *créatrice, qui fait produire*, ou de *Molidat*.

Considérée dans son essence, *Mylitta* n'a rien de commun avec le culte arien de la lumière, elle a son origine dans un cercle d'idées étrangères à ce culte. Mais comme le peuple qui l'adorait dans l'origine, avait, pour des raisons politiques, adopté plus tard le culte arien, on travailla de bonne heure à rattacher

cette déesse au culte de la lumière. On lui assigna la lune et, en outre, la planète de Vénus, et on en fit la reine du ciel. Comme telle, elle reçut les noms de *Melechet*, et de *Baaltis*, qui signifient l'un et l'autre, *souveraine ou reine*.

Le culte que les Assyriens et d'autres peuples parents vouèrent à *Mylitta*, est, immédiatement après celui de *Moloch*, la souillure la plus flétrissante de l'Orient. Le lien par lequel ses dévôts lui étaient attachés, n'était ni le respect, ni la piété, ni la crainte, ni le besoin de protection, mais la volupté. Ses sacrifices étaient des objets obscènes, ses temples, ordinairement bâtis sur des hauteurs, étaient entourés de colonnes de bois et de pierre qui en étaient les symboles. Il en est parlé dans l'Ancien Testament sous le nom d'*Aschères;* dans l'Inde, on les appelle *Lingam ;* et chez les Grecs, *Phalles*. Chaque temple de *Mylitta* avait un nombre, souvent fort considérable, de prêtres et de prêtresses, qui rendaient à cette déesse un culte en rapport avec ce qu'elle signifiait. Les prêtresses, appelées par les Grecs *hiérodules*, étaient obligées d'enrichir le trésor de la déesse aux dépens de leur honneur (1). C'est ce qui explique une manière de parler de l'Ancien Testament, laquelle au premier aspect ne paraît pas fort claire. Ainsi dans les passages où il est parlé du culte de Mylitta, les ministres et les servantes de cette déesse sont désignés par les mots *Kadesch* et *Kadescha*, qui, d'après sa signification originelle, veut dire consacré, *initié;* mais qui, en réalité, signifie prostitué, impudique.

Ce qui porta à son comble l'abomination du culte de *Mylitta*, c'est que cette souillure n'infecta pas seulement la masse des prêtres et des prêtresses consacrés à cette déesse, mais que, en plusieurs endroits, des lois coactives y entraînèrent toute la population ; et que d'infâmes hypocrites surent imaginer un prétexte spécieux pour justifier un pareil débordement. Il faut, disaient-ils, consacrer à la grande déesse ce qu'on a

(1) Movers, I, 635.

de plus cher ; or le sexe n'a rien de plus précieux que la chasteté ; il doit donc lui en faire le sacrifice. Aussi, tantôt l'usage, tantôt des lois formelles en faisaient une obligation, comme Hérodote (1) l'affirme de Babylone ; et d'autres écrivains rapportent que la même chose avait lieu dans un grand nombre de villes de Syrie et de Palestine. Il arrivait même souvent que des pères, pour obtenir la faveur de la déesse, envoyaient pour un temps plus ou moins long leurs filles dans le temple de *Mylitta*, ou que dans le même but, des femmes mariées se faisaient recevoir pour un temps déterminé au nombre des prêtresses.

Le même délire portait aussi ses fruits parmi les hommes et d'une manière plus révoltante encore. On regardait comme un acte de sainteté de consacrer sa virilité à la déesse : aussi la plupart de ses prêtres étaient mutilés ; et il ne se passait guère de grande fête, sans que des jeunes gens, aveuglés par ce culte enivrant et abrutissant, ne se fissent eux-mêmes cet outrage. C'est ce que nous apprennent les relations d'écrivains, plus récents, il est vrai, mais qui n'en doivent pas moins être considérés comme des témoins très-compétents, parce que les usages qu'ils décrivent étaient très-antiques.

Aux sons d'une musique sauvage de cymbales ou de bassins d'airain, de timbales, et de cette double flûte qui, selon Ovide inspirait la fureur (*furiosaque tibia flatur,* ou *incitat cavatibia mentem*), une partie des initiés chantaient des hymnes pleines d'enthousiasme ; d'autres tournaient en rond comme des insensés, et se précipitaient ensuite à terre en roulant leurs cheveux dans la poussière, d'autres encore se déchiraient le dos, les bras avec des couteaux ou avec des foue s, au point que le sang coulait jusqu'à terre ; enfin, quelque jeune insensé se précipitait tout à coup hors du cercle des spectateurs, courait au temple, et s'armant du glaive sacré, se mutilait lui-même. Il était devenu initié, *Kadesch*, efféminé,

(1) *Hist.*, I, 199.

en l'honneur de la grande déesse, et on lui jetait de toutes les maisons où il se présentait des habillements et des ornements de femme.

Les anciens traducteurs de la Bible rendent déjà ***Kadesch*** par des expressions qui montrent clairement qu'ils regardaient les initiés comme des eunuques (1). Les Grecs et les Romains, de leur côté, les désignent ordinairement par le nom de *Galles,* qui, très-probablement, vient de la racine hébraïque (galal) et signifie un homme qui se meut en rond, qui pirouette comme une toupie (2). Or, ces sortes de danses étaient, comme je l'ai dit plus haut, en usage aux fêtes de la grande déesse.

Dès les temps les plus anciens, on vit naître un autre usage destiné à remplacer le premier. D'après Hérodote, l'usage de la circoncision régnait chez la plupart des Chamites (3), en particulier, chez les Ethiopiens, et les Egyptiens, en Colchide et en Phénicie. Selon d'autres récits, il s'était également répandu chez plusieurs tribus arabes. C'était, on le comprend, un accommodement avec la déesse de la nature : on lui donnait le moins pour le plus.

Une question importante pour l'histoire, c'est celle de savoir quel peuple a le premier rendu un culte à cette déesse et en a donné l'exemple aux autres. Hérodote, nous l'avons vu, nomme sans hésiter les Assyriens. Et sans doute, il a raison ; car d'abord, on ne peut nier qu'à l'époque où les Israélites se mirent en contact avec eux et qu'ils en eurent appris à adorer l'armée du ciel, ***Mélechet,*** ou la déesse de la nature fut aussi introduite en Judée. Le prophète Jérémie se plaint souvent de ce culte, et le signale clairement comme une abomination introduite du temps des Assyriens. Au Chap. VII de ses prophéties, Jéhovah dit au prophète qui l'avait supplié d'épargner le peuple juif : « Ne vois-tu pas ce qu'ils font dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem ?

(1) Movers I, 683. — (2) Ib. p. 687.
(3) Knobel, *Volkertafel des Genesis.*

Les enfants ramassent le bois, les pères y mettent le feu, les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la Mélechet (à la reine) du ciel et des libations à des dieux étrangers. »

Et lorsque Jérémie reproche aux Juifs refugiés en Egypte le culte qu'ils rendent aux idoles, les femmes lui déclarent nettement (ch. 44, 17.), qu'elles veulent aussi brûler de l'encens et répandre des libations en l'honneur de la Méléchet du ciel, comme elles l'ont fait, ainsi que leurs pères, leurs rois et leurs magistrats, dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem. Il est parlé au quatrième livre des rois (17), des cultes établis dans leur nouvelle patrie, par les colons de l'Asie supérieure transplantés à Samarie par Salmanasar :

« Ceux qui étaient venus de Babylone, y est-il dit, firent une idole nommée *Suchot Benot,* » littéralement, *huttes* ou *affublement des femmes,* c'est-à-dire, des colonnes qui représentaient la déesse de la nature sous l'image du lingam. Ainsi le culte de *Mylitta* vint de l'Assyrie dans l'Asie antérieure.

En second lieu, aucun endroit dans toute la Syrie ne fut, jusqu'au temps des empereurs romains, aussi mal-famé par les débordements du culte de *Mylitta,* que Hiérapolis ou Mabug : la loi y faisait une obligation de la prostitution : la plus affreuse promiscuité y régnait, et les rapports de parenté y étaient incertains. Or, c'est précisément au sujet de cette ville qu'un ancien auteur, bien au courant des choses, atteste (1) que le culte du soleil et de la lune y avait été transporté de l'Assyrie.

Enfin, ce qui met absolument hors de doute l'origine assyrienne du culte de *Mylitta,* c'est que cette même Sémiramis, qui doit avoir fondé Ninive et étendu sur toute l'Asie la domination de l'Assyrie, n'est rien autre chose qu'une forme particulière de l'idée de déesse de la nature. Ce nom de *Sémiramis,* représente le feu de la volupté qui énerve le dieu du soleil, son esclave, égorge ses amants et ses fils et finit par

(1) Ersch und Gruber, Encycl. III. 24, p. 357 à 421.

se détruire elle-même. Le mot *Sémiramis* est sémitique, et signifie, *nom élevé et terrible, Sémiramot.*

Le culte de *Mylitta* doit son origine à la volupté ; mais une longue expérience a appris que la cruauté est toujours unie à la volupté ; c'est ce que l'on voit encore dans le cas présent. La même pensée qui porta à sacrifier à un être purement imaginaire, appelé déesse de la nature, la chasteté de la femme et la dignité de l'homme, transforma également le dieu du soleil, qu'on se représentait anciennement comme l'époux de la lune, en un monstre affreux, altéré de sang, et qui voulait être appaisé par la mort d'enfants innocents qu'on lui sacrifiait par le feu.

Il est nécessaire ici de se représenter l'état des pays situés sous la zone toride. Là, vers le milieu de l'été, l'ardeur du soleil que nous ne connaissons que comme une puissance bienfaisante, devient pour ceux qui habitent ces contrées, un tourment insupportable, surtout lorsque le *Samum,* venant du désert, fait sentir son souffle brûlant. Alors les plantes rôtissent, les eaux se dessèchent, et le ciel est au-dessus des têtes comme un airain embrasé.

A cette époque, les Babyloniens, au témoignage d'Hérodote (1), maudissaient le *démon du feu,* qui brûlait leurs campagnes, tandis qu'au contraire, les autres Chamites, les Phéniciens, les Egyptiens, les Assyriens, lui offraient pour l'appaiser leurs enfants en holocauste (2). Ainsi considéré comme dieu de l'ardeur du feu, le soleil portait chez les Assyriens le nom de *Moloch.* Le culte de *Moloch* s'introduisit chez les Israélites à l'époque même où ils apprirent des Assyriens à offrir de l'encens à l'armée du ciel et à prostituer leurs filles à *Mylitta.* Il est dit d'Achaz (3), qui, pour avoir des secours contre les rois d'Israël et de Damas, commença à payer le tribut au grand roi de Ninive Téglat-Phalasar : « Achaz avait vingt ans quand il commença à régner, et il

(1) *Hist.* IV, 184. — (2) Movers, I, 410. — (3) 4 *Reg.* 16, 2 etc.

régna 16 ans à Jérusalem, et il ne fit pas ce qui était agréable au Seigneur; car il marcha dans la voie des rois d'Israël : il sacrifia son fils par le feu, selon la coutume abominable des gentils, offrit de l'encens sur les hauteurs, et sur les collines et sous toutes sortes d'arbres verdoyants. » Depuis ce temps, il est souvent parlé dans les monuments hébraïques de la vallée de *Hinnom* et des sacrifices d'enfants qui y étaient offerts à *Moloch* ou au roi du ciel (1).

Voici comment se faisaient ces abominables sacrifices : les enfants destinés au dieu étaient d'abord tués, après quoi, leurs corps étaient brûlés (2). Dans le choix de ces pauvres victimes, on avait pour principe que l'efficacité du sacrifice était d'autant plus grande, qu'elles appartenaient à une race plus noble, et que, pour des circonstances particulières, elles étaient plus chères à leurs parents. Elles devaient donc être de haute naissance, fils de rois ou de seigneurs, premiers nés, si possible, et la qualité d'enfant unique leur donnait surtout une valeur particulière (3). Il était défendu aux mères, pendant qu'on immolait leurs nourrissons, de faire entendre des plaintes, parce que, croyait-on, ces manifestations de la douleur affaiblissaient la vertu du sacrifice. Mais comme il était difficile de faire taire complètement la voie de la nature, on y remédiait par des moyens artificiels, et l'immolation avait lieu au son des flûtes et des timbales (4). Ce qui est digne de remarque, c'est qu'on voit se renouveler dans cet usage abominable le même phénomène que j'ai signalé plus haut par rapport au culte de *Mylitta :* une infâme hypocrisie tâchait de justifier par des raisons morales de pareilles horreurs.

Plutarque, dans son livre *de Iside,* raconte le mythe égyptien que voici : Isis en cherchant Osiris, son époux, qui avait été tué, arriva à Byblos, où le roi *Malkander,* c'est-à-dire,

(1) Movers, I. 65. — (2) Id., I, 328-380. — (3) Ib. I, 502.
(4) Ib. I, 330.

Moloch, dieu de la ville, et son épouse, Astarté, (la reine du ciel) la prirent pour nourrice des enfants royaux. Isis allaita l'enfant royal en lui présentant le doigt, au lieu du sein, et la nuit, elle lui brûlait ce que son corps avait de mortel. Un jour Astarté voyant brûler son enfant, laissa échapper un cri d'horreur ; et ce cri plaintif suffit pour enlever sur le champ l'immortalité à son enfant.

Ce mythe, on ne peut s'y méprendre, est une tentative de justification du culte où l'on immolait les enfants ; il tend à faire comprendre pourquoi les mères ne doivent pas déplorer leur mort. Le corps, et, en général, la matière, y est représentée comme une prison dans laquelle l'âme est renfermée, comme une chose impure qui souille l'âme; mais aussitôt que le corps a succombé à l'élément du feu qui purifie, l'âme peut reprendre son essor vers l'éther des esprits qui est sa patrie originelle. La mort est dès lors un bonheur, et loin qu'il soit permis de pleurer ceux qui meurent, il faut bien plutôt se réjouir de leur délivrance. Cette pensée sert aussi de base à l'image employée dans l'Ancien Testament, pour exprimer ces sortes de sacrifices d'enfants offerts à *Moloch :* l'expression ordinaire est celle-ci : « *Faire passer les enfants par le feu à Moloch.* »

Cette manière de considérer la mort, convient à un culte dont l'objet était la lumière, comme la religion zend, qui regarde la matière comme une créature d'Ariman, et qui honore dans le feu une vertu purificatrice. Mais la religion zend ne connaît ni les sacrifices humains, ni un dieu dont la colère veut s'abreuver de sang innocent. Et cependant, c'est précisément cette dernière pensée qui donna naissance à l'immolation des enfants. Les âmes offertes à *Moloch* étaient destinées à appaiser une passion sauvage de colère et de vengeance, à laquelle on supposait ce dieu en proie. C'était en guise de rançon que ces enfants étaient immolés à ce démon féroce et redoutable. Il est raconté au 4me livre des Rois (III, 26 etc), que les rois alliés de Samarie, de Jérusa-

lem et d'Edom assiégeaient le roi de Moab dans sa capitale et le pressaient très-vivement; et que ce prince, voyant que tous les moyens ordinaires employés par lui pour se tirer d'embarras n'aboutissaient à rien, eut recours à une mesure extrême et terrible : « Le roi de Moab, y est-il dit, prit son fils aîné, qui devait un jour être roi à sa place, et l'offrit en holocauste sur les remparts de ville, à la vue des assiégeants. »

On peut comparer avec ce récit l'ancien mythe phénicien rapporté par Philon de Byblos (1) « Kronos, appelé chez les Phéniciens Israël, roi du pays, eut d'une nymphe indigène un fils unique, que pour cela on appela du nom de *Jeut*, nom par lequel, encore aujourd'hui, les Phéniciens désignent un fils unique. Le pays étant menacé de grands dangers par une guerre, le roi fit orner ce fils de tous les ornements royaux et l'immola sur un autel élevé à cet effet. » — Tous les peuples chez lesquels fut introduit le culte de *Moloch*, immolaient, dans les calamités extraordinaires, des hécatombes d'enfants : « Survenait-il une sécheresse, une guerre, dit Porphyre, les « Phéniciens, après un vôte préalable, offraient en sacrifice « l'enfant le plus chéri. L'histoire de la Phénicie, écrite en phé- « nicien par Sanchoniaton et traduite plus tard en grec par « Philon de Byblos, est remplie de sacrifices semblables. »

Diodore de Sicile raconte (2) que les Carthaginois, ayant été vaincus en Sicile dans une bataille livrée à Agathoclès, attribuèrent ce malheur à la colère de Saturne (Moloch), parcequ'auparavant on avait coutume de lui immoler chaque année de jeunes garçons choisis dans les plus nobles familles de Carthage, et que dans ces derniers temps on ne lui avait offert que des enfants d'esclaves, achetés à cet effet et engraissés en vue de ce sacrifice. L'enquête ouverte à cette occasion établit que beaucoup de parents avaient caché leurs e fants; et pour expier ce crime, on immola d'un coup 200 jeunes garçons des plus nobles familles. En outre, 300 autres jeu-

(1) Movers, I, 303. - (2) Movers I, 302.

nes gens, sur lesquels pesait le même soupçon, se livrèrent eux-mêmes volontairement pour être immolés comme victimes d'expiation pour leur patrie.

Le délire des Chamites envoyait ainsi à la mort des milliers d'enfants. L'homme corrompu transporte aux dieux les passions qui bouillonnent dans son cœur : parce que les Chamites étaient eux-mêmes cruels et altérés de sang, leur imagination créa un *Moloch* mangeur d'enfants. Ce culte sanglant n'a rien de commun avec la croyance à l'impureté de la matière et à la vertu libératrice de la mort, qui ramène à la lumière l'âme enchainée dans le corps. On les trouve à la vérité réunis dans le Mythe de Plutarque, mais leur liaison est toute extérieure et artificielle, et elle ne peut tromper un œil exercé.

Les conséquences qui résultent des idées servant de base au culte de Moloch et de Mylitta, sont présentées avec une crudité révoltante et sans aucune réserve, et elles sont poussées jusqu'aux limites les plus extrêmes. Le dieu des ardeurs du feu, après s'être livré à ses fureurs pendant les mois où la constellation du Chien brille au ciel, perd peu à peu sa force destructrice, s'affaiblit et finit même en quelque sorte par mourir, dans les jours de décembre. Cette espèce d'extinction du soleil pendant l'hiver, les adorateurs de Moloch se la représentaient comme une conséquence de la perte de la force génératrice, prodiguée par lui à la matière ou à la déesse de la nature. Il s'est épuisé et il a vieilli ; mais la déesse se montre plus vigoureuse, continue à vivre, et gagne même de nouvelles forces, tandis que lui, il n'a que la mort en perspective. En conséquence, elle devient à leurs yeux une courtisane qui tue celui qui la fréquente ; elle est tyrannique, parce que le dieu qui a perdu sa force fécondante, doit la servir en esclave, enfin elle est mère dénaturée, puisqu'elle donne le jour à des enfants que le père dévore.

La génération et la destruction rentrent l'une dans l'autre, tous les contrastes se confondent, le père de l'univers, qui a pro-

duit le monde, engloutit ses propres enfants, puis il devient un être débile, un esclave, et la mère-nature devient courtisane et meurtrière. L'impudicité, la cruauté, le culte de la divinité, le vice, la vertu, la pureté, la souillure, tout n'est qu'une seule chose, tout n'est rien ou n'est qu'un vain spectacle de formes fascinatrices, qui surgissent pour disparaître et se confondre de nouveau, une agitation insensée.

Ces idées, qui doivent être considérées comme les pensées fondamentales et dirigeantes du culte de *Moloch* et de *Mylitta,* donnèrent naissance à une fête du printemps dont plusieurs auteurs anciens, Bérose, Ctésias, Dion le rhéteur, Strabon et d'autres, ont tracé le tableau (1). Elle s'appelait la *fête des Saces* et les anciens en rapportent l'origine à une prétendue victoire, remportée sur les Saces par les Mèdes, ou par les Perses, ou par Cyrus. Un jour, raconte-t-on, qu'un roi arien avait une rude guerre à soutenir contre les barbares, il fit remplir son camp de vin, d'autres boissons et de femmes et se retira. Les Saces se hâtèrent de s'y rendre, s'emparèrent du camp et se livrèrent pendant toute la nuit à toutes sortes d'excès et de débauches. Mais pendant qu'ils étaient plongés dans l'ivresse, les Ariens tombèrent sur eux et les massacrèrent sans peine. C'est en mémoire de cette grande victoire, ajoute-t-on, que les Perses introduisirent la fête annuelle des *Saces*.

Eh bien ! cette explication est controuvée : elle repose sur la mauvaise interprétation du mot *Sakut,* qui ne signifie pas les Saces, mais des huttes. Tous les récits, en effet, s'accordent à dire que la *fête des Saces* se célébrait sous des tentes ou sous des huttes de feuillage. En outre, elle n'est pas d'origine persane ou médique, mais elle remonte aux temps de la première dynastie de Ninive et du grand empire d'Assyrie. On peut prouver que, dès le XIVe siècle avant Jésus-Christ, elle s'était propagée jusqu'en Italie, ce qui n'a pu avoir lieu que par des émigrants venus de la haute-Asie. Enfin, il n'est pas

(1) Movers, I, 480 etc.

moins certain que la *fête des Saces* avait une liaison intime avec le culte de *Moloch* et de *Mylitta,* ou, pour mieux dire, qu'elle était née de ce culte.

Bérose décrit ainsi la manière dont on célébrait cette fête: Vers le milieu du mois de *Loos* (commencement de juillet), on célèbre à Babylone, pendant cinq jours, la *fête des Saces,* pendant laquelle il est d'usage que les esclaves commandent à leurs maîtres, tandis qu'un d'entre eux, vêtu en roi, et que pour cela on nomme *Zoganes,* exerce la royauté. — Dion, le rhéteur s'exprime plus franchement : « A la *fête des Saces,* dit-il, un criminel condamné à mort, est placé sur le trône royal et revêtu de la pourpre. On lui permet pendant ces quelques jours, de vivre le plus voluptueusement possible, et de faire tout ce qu'il lui plait. »

On voit par d'autres récits que cette fête se célébrait sous des tentes; que les femmes de tout rang, sans exception, étaient abandonnées aux esclaves, lesquels exerçaient réellement la domination. Toute distinction de rang était suspendue : hommes et femmes se livraient sans frein à la volupté, un esclave était créé roi, et revêtu d'un habillement somptueux et magnifique, appelé *Zogé*, d'où cet esclave-roi tirait le nom de *Zoganes.* Il est très-probable qu'on lui associait une esclave-reine. Cette vie de licence durait cinq jours, et le sixième, le jeu finissait par l'exécution du *Zogan* et peut-être aussi de sa reine; tandis que les autres esclaves retombaient sous la domination du fouet.

Quant à l'origine de cette fête, voici comme il me semble qu'on peut se la représenter : Aux grandes fêtes de la déesse de la nature, qui, dès les temps les plus reculés, étaient accompagnées de foires ou de marchés publics, des masses considérables de monde affluaient aux lieux où elles se célébraient; et comme alors les demeures ordinaires ne pouvaient suffire à ce concours de peuple, on y suppléait en élevant des tentes ou des huttes de feuillage. Or, ces excès de l'impudicité étaient de l'essence du culte de *Mylitta.*

Afin d'attirer encore plus de monde, les rois d'Assyrie

ajoutèrent à ces fêtes le spectacle de l'esclave-roi en l'honneur d'*Hercule-Moloch*, qui, lui aussi, enchaîné par Sémiramis Omphale, dut servir en qualité d'esclave et carder de la laine.

Ce qui indique que cette fête fut célébrée d'abord en Assyrie et qu'elle tire son origine de Ninive, c'est qu'une tradition assyrienne la fait remonter à la reine Sémiramis. Diodore de Sicile et Elien rapportent en effet, d'après des auteurs plus anciens, le récit suivant : « Sémiramis était une courtisane d'une grande beauté, que le grand roi d'Assyrie, séduit par ce que la renommée racontait de ses charmes, fit venir à sa cour. Renfermée dans le harem, elle sut peu à peu se rendre maîtresse de l'esprit du roi, et une fois elle le persuada de lui abandonner la souveraineté de l'Asie pendant cinq jours (autant de jours précisément que duraient les *fêtes des Saces*). Elle se revêtit de la pourpre, prit le sceptre et se plaça sur le trône. Le premier jour de son pouvoir, elle donna un grand festin, où elle sut mettre de son côté les généraux et les courtisans ; le second jour, elle se fit rendre hommage par les doruphores et le peuple, et donna ordre d'égorger le roi, etc. »

Quand on considère les horreurs et les abominations du culte de *Moloch* et de *Mylitta*, on comprend cet ordre, si dur au premier aspect, qui avait été donné aux enfants d'Israël, de faire périr, sans miséricorde, tous les habitants du pays de Chanaan depuis l'enfant à la mamelle jusqu'au vieillard, et même jusqu'au chien qui garde la maison : les Chananéens, qui habitaient alors la Judée, étaient adonnés à cette idolâtrie abominable. Cela explique un autre fait encore. L'usage de la circoncision et celui de la *fête des huttes ou des tentes*, remontent à une époque antérieure à Abraham (1), ils faisaient partie du culte de *Moloch* et de *Mylitta*, et exerçaient une influence diabolique sur la sensualité des hommes. Il eut été difficile, impossible, peut-être, d'éloigner les Israélites de ce culte séducteur, si la loi de Moïse n'avait usé de ménagement et de sagesse : elle adopta ces deux usages, mais en leur don-

(1) L'auteur fait Abraham un peu trop récent. (N. du T.)

nant une autre signification. Elle ordonna la circoncision, non des enfants arrivés à la puberté, mais des nouveaux-nés, afin de les consacrer par ce signe, non à *Moloch* et à *Mylitta*, comme chez les Chamites, mais au Dieu de vérité et de sainteté. Elle établit en outre au printemps une fête accompagnée de réjouissances, mais seulement en mémoire des temps où les enfants d'Israël, sous la puissante protection de leur Dieu, étaient sortis de l'Egypte, pour se rendre dans le pays de Chanaan, et avaient habité pendant 40 ans sous des huttes de feuillage et sous des tentes.

Le culte de *Moloch* et de *Mylitta* offense également la majesté de Dieu et la dignité de la nature humaine. Se plaçant au point de vue le plus élevé, l'Ancien Testament le considère surtout sous le premier de ces aspects, et regardant les adorateurs de *Moloch* comme des contempteurs du Souverain Etre, il les maudit pour cette vie et pour l'autre. Mais la mythologie grecque en fait surtout ressortir l'autre face dans ses belles fables relatives aux séductions des sirènes et de la magicienne Circé. Cette dernière est la déesse du disque rond, c'est-à-dire, la *lune, Mylitta* ou la *Méléchet du ciel* pendant la nuit. C'est pour son service que recrute la courtière *Sirène*. Ici se manifeste l'étroite liaison qui existe entre *Moloch* et *Mylitta*. Physiquement parlant, l'ardeur du soleil arrive à son plus haut point lorsque *Sirius* brille au firmament, c'est-à-dire, au mois d'août. Mais cette constellation a d'autre part une signification symbolique, qui est exprimée par la forme féminine du mot, *sirena*. *Sirène* signifie l'ardeur déréglée de la sensualité : celui qui s'abandonne à cette puissance diabolique, tombe au pouvoir magique de *Moloch* et de *Circé*, ou de la déesse de la nature, laquelle transforme ses serviteurs en bêtes sauvages, en tigres, en singes, et surtout en pourceaux immondes qui se vautrent dans la fange.

Jetons maintenant un coup d'œil rétrospectif sur ce que nous avons vu : des recherches exactes ont établi que la religion d'Etat des Assyriens, se composait d'éléments divers, dont

l'un, le culte des astres, était fourni par la religion zend, tandis que le second, le culte de Moloch et de Mylitta, était, au témoignage d'Hérodote, étranger aux Ariens. D'où était donc venu cet élément ? L'empire d'Assyrie comprenait un grand mélange de peuples divers, que cependant on peut ramener aux trois races primitives de la généalogie mosaïque. Que les Ariens, issus de Japhet, formassent une partie de la population de cet empire, c'est ce qui résulte clairement des témoignages d'Hérodote et d'autres historiens anciens. L'origine sémitique d'un grand nombre d'habitants de l'empire de Ninive, n'est revoquée en doute par personne. Enfin, le premier livre de Moïse rapporte qu'une branche des Chamites, la bande conduite par Nemrod, non-seulement, s'établit en Assyrie, mais encore posa le fondement de la grande capitale et de la domination ninivite. Or, comme les Ariens, qui contribuèrent pour une part si importante à la formation de la religion assyrienne, n'avaient dans le principe, au dire d'Hérodote, aucune connaissance de *Moloch* et de *Mylitta*, il ne reste plus d'autre ressource que de donner à ces deux divinités une origine sémitique ou bien une origine chamitique.

Eh bien, j'oserai affirmer que c'est la race de Cham qui a créé le culte de *Moloch* et de *Mylitta*, et voici sur quelles preuves je fonde cette assertion. Premièrement, le culte du phallus est de la plus haute antiquité dans l'Inde, où, depuis le second millénaire avant Jésus-Christ, des Ariens ont habité à côté d'hommes noirs ou de Chamites. Or, on peut montrer en même temps, qu'il ne se trouve aucune trace du lingam dans les plus anciens écrits des Ariens de l'Inde. Ce culte doit donc être né chez les Chamites, leurs voisins. Et, en effet, les savants anglais de Calcutta rapportent le culte du lingam aux habitants noirs du sud de l'Inde ; et ils font remarquer, qu'aujourd'hui encore aucun Bramine n'accepte des fonctions sacerdotales dans les temples du sud, où le lingam reçoit un culte (1).

(1) Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, 783.

En second lieu, on ne peut contester que la circoncision faite au commencement de la puberté, n'ait une liaison intime avec le culte de *Mylitta* et de *Moloch;* en sorte que, l'existence de cet usage dans un pays, doit faire supposer que ce culte y régnait également; et qu'en retour, la présence de ce culte en un endroit, doit y faire supposer la pratique de cet usage. Or, nous savons, par les témoignages d'Hérodote et d'autres auteurs anciens, que tous les Chamites dont les mœurs sont assez bien connues, les Ethiopiens, les Arabes méridionaux, les Egyptiens, les Cholchidiens et les Phéniciens, pratiquaient la circoncision de la manière qu'il a été dit. Il est clair, par conséquent, que le culte de *Moloch* et de *Mylitta* leur appartient en propre.

Une troisième preuve vient encore à l'appui des précédentes. Le culte de Moloch ne peut, pour des raisons physiques, avoir pris naissance que dans des contrées situées sous la zone torride, parce qu'il n'y a que dans ces contrées, que le soleil d'été déploie cette ardeur brûlante qui consume et tue tout ce qui a vie, et dont l'adorateur de *Moloch* cherche à calmer, par des sacrifices sanglants, l'influence, selon lui, démoniaque ou divine. Or, la zone torride fut habitée dès les premiers temps par les rejetons de la race de Cham, brûlée par le soleil.

Maintenant concluons. Des deux éléments principaux dont était composée la religion de l'Etat en Assyrie, l'un, le culte de *Moloch* et de *Mylitta*, est aussi certainement d'origine chamitique, qu'il est certain que l'autre, le culte de la lumière et des astres, venait de la croyance arienne. En outre, l'influence étendue que les Chamites exercèrent sur l'institution la plus importante de l'ancien Etat assyrien, c'est-à-dire, sur le culte, prouve qu'ils doivent autrefois y avoir possédé le souverain pouvoir. Moïse seul atteste cette antique domination; les autres sources anciennes n'en disent rien, mais les antiquités assyriennes justifient d'une manière remarquable l'assertion de l'écrivain hébreu. Nous avons en cela une

preuve de l'importance de la mythologie, pour l'éclaircissement de l'histoire primitive du genre humain. Sans doute, l'étude comparée des langues nous fournit des données sur les temps au sujet desquels on manque de monuments écrits; mais lorsque cette étude refuse ses services, il est parfois encore possible d'invoquer le témoignage des dieux eux-mêmes.

De l'unité de l'empire assyrien, sortirent, comme nous l'avons montré, les états particuliers des Mèdes, des Babyloniens et des Lydiens. Nous avons dit précédemment ce qui est nécessaire à savoir sur la religion des Mèdes. Il nous reste encore à jeter un coup-d'œil sur celles des Babyloniens et des Lydiens. La religion babylonienne est parente de celle des Assyriens : elle admet comme elle le culte de l'armée céleste, de même que celui de *Moloch* et de *Mylitta;* mais elle s'en distingue en ce qu'elle donna surtout sa dernière forme à l'*astrologie,* ou à la doctrine de l'influence des astres sur les destinées des hommes (1). Les prêtres babyloniens partageaient les sept planètes en trois classes. Deux d'entr'elles étaient considérées comme des puissances bonnes, deux, comme mauvaises, et trois, comme médiatrices. Les astres salutaires étaient *Jupiter* (Baalgad) et *Vénus* (Gadastoret), appelés le *grand* et le *petit bonheur.* Les astres pernicieux étaient *Saturne* (Baalchizur) et *Mars* (Nergal, Mardoch), qu'on désignait tous deux par le nom de *grand* et de *petit malheur.* Enfin, les astres qui tenaient le milieu, étaient le *soleil* (Baal-Schemes), la *Lune* (Meni) et *Mercure* (Nabo). Baal, en qualité de dieu suprême, était considéré comme en rapport avec toutes les planètes, surtout avec Saturne comme la principale, et avec le Soleil, comme la plus éclatante lumière du ciel.

Les Chaldéens enseignaient de plus, que le soleil prend à chaque heure, chaque jour, chaque mois un autre caractère, selon qu'il est sous l'influence de telle ou telle planète. Tout

(1) Movers, I, 162, etc.

le jour fut consacré à la planète à laquelle était assignée la première heure, à compter de minuit. C'est de là que naquit l'usage très-ancien de partager les jours de la semaine entre les sept planètes. Le système chaldéen partagea de même les signes du zodiaque, et avec eux, les 12 mois de l'année, entre les sept planètes, de manière à donner deux signes à chacune des cinq plus petites planètes, et un seulement au soleil, de même qu'à la lune : ces signes sont appelés leurs maisons.

Quant aux destinées des hommes, les astrologues chaldéens les faisaient dépendre de la position diverse des puissances planétaires qui gouvernent le monde, au temps de la naissance de celui qui désirait connaître l'avenir. De la Chaldée, cette folie se répandit dans toute l'Asie, en Egypte, et, sous les empereurs, à Rome même, d'où ceux qu'on appelait Mathématiciens, c'est-à-dire les astrologues chaldéens, furent chassés à plusieurs reprises, comme des hommes dangereux.

Passons maintenant aux Lydiens. Hérodote (1) dit qu'ils avaient à peu près les mêmes mœurs que les Hellènes, avec cette seule différence, qu'ils permettaient à leurs filles de se prostituer pour de l'argent. Ailleurs (2), il attribue aux Lydiens la même manière de conclure des alliances, la même forme d'expiation pour les crimes commis, enfin les mêmes armes qu'aux Hellènes. Cet accord dans les usages, insinue la parenté de race ; mais les Lydiens habitaient à la frontière qui sépare la civilisation asiatique de la civilisation européenne ; et comme je l'ai montré précédemment, ils avaient vécu longtemps sous la domination assyrienne, qui laissa chez eux des traces profondes, et exerça aussi sur la religion lydienne une influence durable. L'immoralité des femmes, qu'Hérodote signale comme la principale différence de mœurs entr'eux et les Hellènes, avait son origine dans la source que je viens d'indiquer ; car, à côté du culte de l'armée céleste, les Lydiens avaient aussi

(1) Hist. I, 94. — (2) I, 35, 74.

accepté des Assyriens, quoique sous une forme particulière, le culte de *Moloch* et de *Mylitta.*

La mère des dieux, la *Cybèle* des Lydiens, ne diffère que par le nom de la Méléchet des Assyriens ou de la reine du ciel (1). En Lydie, comme en Assyrie, on adorait le dieu du feu *Adar* ou *Azar* et *Sandan* (2). Là aussi, le dieu du feu, après avoir exercé sa fureur, se transforme en un être débile, qui meurt d'épuisement, ou qui, sous la figure d'Atys, roi mythique, se dépouille lui-même de sa virilité (3). La tradition lydienne connait aussi une reine volupteuse, l'esclave Omphale, à laquelle on attribue les mêmes actions qu'à la Sémiramis assyrienne. Elle retient comme esclave à son service, le dieu du soleil, affaibli et épuisé, et introduit la *fête des huttes de feuillage.* Car il est rapporté qu'elle donna aux esclaves le pouvoir sur leurs maîtres, les enferma avec les femmes et les leur abandonna. Le nom d'Omphale lui-même est emprunté aux fêtes dites des *Saces,* car ce mot, selon toute apparence, se prononçait dans l'origine *Amahpa,* c'est-à-dire, *grande servante* ou *esclave* (4).

Enfin, il est certain que, non-seulement, l'écriture cunéiforme des Assyriens, mais encore le collége sacerdotal des mages, se répandirent chez tous les peuples qui furent autrefois sous la domination de Ninive, et nommément, chez les Babyloniens et les Lydiens (5). Des écrivains de l'Ancien Testament (6) parlent des mages de la Babylonie, et l'on en trouve également des traces en Asie-Mineure (7). Cette institution, arienne dans le principe, fut adoptée par les rois d'Assyrie en même temps que le culte des astres, et les mages obtinrent la direction suprême du culte dans tout l'empire.

Passons maintenant à l'Egypte.

(1) Movers, 16. — (2) Ibid. I, 342. — (3) Ibid. 332, 487.
(4) Ibid. 493. — (5) Ibid. I, 72. — (6) Jérém. 39, 3.
(7) Movers, I, 77.

Art. VII. — HISTOIRE PRIMITIVE DE L'ÉGYPTE.

Il y a 2500 ans, l'Egypte était déjà admirée comme le pays des merveilles, de la sagesse, de la plus ancienne culture. Le premier écrivain qui ait donné de ce pays une relation un peu détaillée est Hérodote, qui lui-même se rendit sur les bords du Nil, et raconta à ses compatriotes, tant ce qu'il avait vu de ses propres yeux, que ce qu'il avait appris de la bouche des interprètes et des prêtres. Un siècle après Hérodote, l'Egypte tomba au pouvoir d'Alexandre de Macédoine et de ses successeurs, les Lagides, et elle fut dès lors ouverte à la curiosité scientifique des Grecs.

Toutefois, comme la langue et l'écriture de l'ancienne Egypte ont un caractère tout particulier, les Grecs, réduits à eux-mêmes, n'auraient pas obtenu beaucoup de succès dans cette étude; mais des savants indigènes leur vinrent en aide. On vit se reproduire sur le Nil un phénomène que nous avons déjà signalé en Babylonie. Lorsque les Macédoniens eurent conquis l'Orient, on remarqua chez les Asiatiques et chez les Africains, le désir ardent de gagner, par des services littéraires, la reconnaissance des Grecs devenus leurs maîtres.

Un peu avant l'époque où le Chaldéen Bérose, à Babylone, fit connaître aux Hellènes, par un ouvrage écrit en grec, les antiquités de sa patrie, Manéthon, prêtre égyptien écrivit dans le même but, et également en grec, trois livres sur l'histoire de l'Egypte. Mais son travail n'est pas parvenu jusqu'à nous, sauf quelques fragments et la liste des rois de ce pays, avec la date de leur règne, que nous ont conservés des auteurs grecs d'une époque plus récente. A partir de l'époque, peu éloignée encore, où l'on a commencé à déchiffrer les inscriptions des anciens monuments égyptiens, l'ouvrage en ques-

tion de Manéthon, a été reconnu pour une source de la plus haute importance.

Quelque temps après le prêtre égyptien, parut Eratosthènes, Grec d'Alexandrie, créateur de deux sciences nouvelles, la chronologie comparée et la géographie scientifique, et qui le premier a déterminé avec exactitude la grandeur de la terre. Intendant de la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, et comme tel, ayant à sa disposition des ressources extraordinaires, il composa une histoire des rois de Thèbes dont il ne nous reste non plus que des fragments, et encore, altérés, à ce qu'il paraît. Cependant, ils ont quelque prix, en ce qu'ils peuvent servir à rectifier quelques données particulières de Manéthon. Les recherches d'Eratosthènes, qui vécut en partie à Pergame et en partie à Alexandrie, furent continuées par l'Athénien Apollodore. Mais un seul de ses ouvrages, son recueil mythologique, est arrivé complet jusqu'à nous; tandis que des écrivains grecs plus récents ne nous ont conservé que quelques fragments de sa chronique universelle, qui seule pouvait être prise ici en considération.

Je pourrais encore mentionner à côté de ces quatre écrivains quelques auteurs grecs plus anciens, mais leurs données sont de second ordre et douteuses. Tout ce que la Grèce ancienne et libre fit pour les antiquités égyptiennes, ce qui se fit dans le même but pendant la domination des Lagides, est remplacé, d'une part, par Hérodote, et de l'autre par Manéthon, Eratosthènes et Apollodore.

Peu de temps avant la réduction de l'Egypte en province romaine, Diodore de Sicile recueillit sur le pays des Pharaons une foule de récits, dont le prix n'est toutefois pas grand. Fier de son érudition, mais n'ayant ni assez de critique ni assez de goût, Diodore entassa les unes sur les autres des fables anciennes et nouvelles, et confondit dans un labyrinthe inextricable les mythologies grecque et égyptienne. Aussi a-t-il plutôt arrêté qu'avancé l'étude sagement approfondie des antiquités égyptiennes.

Les Romains, qui réunirent, l'an 30 avant Jésus-Christ, l'Egypte à leur empire, ne se soucièrent que médiocrement de son histoire primitive : ils se contentèrent d'emporter à Rome, avec les trésors du pays, ses anciens monuments, tels que les obélisques, adoptèrent en partie les superstitions égyptiennes, et tournèrent, du reste, en ridicule les choses grandes et extraordinaires que les Egyptiens eux-mêmes ou les Grecs leur apprenaient sur les antiquités du pays.

Mais lorsque l'Eglise chrétienne commença à se répandre, le besoin de mettre la chronologie des nations païennes en harmonie avec les dates de la Bible, dirigea l'attention de plusieurs Pères sur l'Egypte et sur la Babylonie. Dans ce but, Jules Africain, qui fut au troisième siècle évêque ou prêtre à Emmaüs-Nicopolis en Judée, composa une chronique dans laquelle, le premier parmi les chrétiens, il mit à profit Bérose et Manéthon. Un siècle plus tard, Eusèbe Pamphile, évêque de Césarée, prenant pour base le travail de Jules Africain, écrivit son grand ouvrage historique, dont l'original grec a été longtemps perdu. A partir du VII[me] siècle, on n'en connaissait plus que la traduction latine de la seconde partie, appelée le *Canon,* et faite par S. Jérome. Ce n'est que de nos jours, qu'on a vu reparaître à la lumière une ancienne traduction arménienne de l'ouvrage entier, laquelle fut éditée en 1820, et presqu'en même temps, par deux Méchitaristes à Venise et à Milan, et que, treize ans plus tard, en 1833, le cardinal Maï publia sous une meilleure forme avec tous les fragments grecs existants, dans le huitième volume de la *Collectio vaticana.* Cependant, quelqu'importance qu'ait d'ailleurs le grand ouvrage de l'évêque de Césarée, en ce qu'il nous a conservé une foule de passages des anciens, qui sans lui serait perdus, on lui reproche d'avoir, au profit (1) des dates bibliques, altéré

(1) Tandis que d'autres ne tenaient aucun compte de Manéthon, Eusèbe fit un essai de conciliation, qu'on était alors libre de contrôler. Le syncelle ne fut pas plus exact que lui. (N. du T.)

les listes des rois de Manéthon et d'Eratosthènes, ainsi que d'autres témoignages des anciens.

Les erreurs d'Eusèbe furent découvertes et corrigées par George de Bysance, qui était, en l'an 800, du temps de Charlemagne, par conséquent, syncelle, c'est-à-dire, premier fonctionnaire et suppléant ou vicaire du patriarche de Constantinople. Il écrivit une chronique universelle, éditée au XVIIe siècle, mais d'une manière très-défectueuse, par saint Goar, moine parisien, et récemment, dans la collection des écrivains bysantins, publiée à Bonn, avec texte corrigé, mais en conservant la mauvaise traduction de Goar. Le syncelle se permit de son côté bien des choses arbitraires, mais il rendit cependant service à la critique, en faisant connaître les listes d'Eratosthènes et d'Apollodore.

Pendant le moyen âge, l'Occident ne se soucia nullement de l'Egypte; les peuples de l'Europe avaient assez à faire chez eux. Mais lorsque l'étude des langues classiques reprit son essor, le pays des Pharaons redevint l'objet des recherches de la science. A l'aide des caractères peints sur les obélisques transportés à Rome par les anciens empereurs, et secondé par quelques collections d'antiquités égyptiennes, du reste assez insignifiantes, un allemand, le jésuite Athanase Kircher, essaya le premier de déchiffrer les hiéroglyphes.

Mais quoiqu'il ne manquât ni de pénétration, ni d'érudition, il échoua faute de ressources suffisantes. Une entreprise d'une telle difficulté ne pouvait être tentée avec quelqu'espérance de succès, qu'après que l'Egypte aurait été pendant de longues années l'objet des recherches studieuses des Européens; et ce dernier travail ne semblait guère possible sans la conquête préalable du pays.

Aussi Leibnitz et l'évêque de Meaux pressaient-ils instamment Louis XIV de tâcher de s'en rendre maître. Mais ce prince préférait tourner ses armes contre l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. Après lui, commença l'époque du doute et de la moquerie. On ne voyait plus dans Hérodote qu'un

conteur de fables ; on riait des récits de Manéthon et de Diodore, comme on se moquait en général de la religion et de l'histoire de l'antiquité ; et les choses restèrent en cet état, jusqu'au temps où l'explosion de la révolution française vint donner aux esprits une autre direction.

Lorsqu'à la fin du dernier siècle les chefs de la république française résolurent l'expédition d'Egypte, ils jugèrent dignes d'eux et de la nation qu'ils gouvernaient, de s'occuper en même temps de l'étude scientique du pays des Pharaons. Une phalange de savants d'élite fit donc partie du cortège du jeune général qui plus tard ébranla le monde. Arrivés sur les bords du Nil, ils dessinèrent les monuments de ce pays, et de 1809 à 1816 ils livrèrent au public les résultats de leurs travaux, qui forment ce qu'on appelle le *Grand ouvrage sur l'Egypte*. A partir de ce temps, l'attention de l'Europe se porta, plus que jamais à aucune époque précédente, sur le pays du Nil : A Paris, à Londres, à Rome, à Turin, et récemment aussi à Berlin, on commença des collections d'antiquités égyptiennes. L'intérêt qu'elles inspiraient prit encore un nouvel accroissement, lorsque Champollion jeune, né à Grenoble en 1798, trouva la clef de l'écriture hiéroglyphique, et qu'en dépit d'obstacles incroyables, inhérents à la difficulté de la chose elle-même, et plus encore, suscités par l'envie, par une antipathie secrète et même par des adversaires avoués, il parvint à démontrer victorieusement l'exactitude de sa découverte. Le gouvernement français organisa alors pour l'Egypte une nouvelle expédition scientifique, à la tête de laquelle fut placé Champollion. Cet exemple fut suivi en 1842 par le roi de Prusse, qui chargea d'une mission scientifique en Egypte, Lepsius et d'autres savants. La première partie chronologique des travaux de la mission prussienne fut publiée en 1849, et l'on attend avec une vive curiosité l'achèvement de ce travail.

Une foule de monuments égyptiens avaient donc été amassés, comme nous avons dit, dans les différentes capitales de

l'Europe; mais on ne savait comment obliger à rompre le silence ces témoins muets des siècles qui ont disparu; ni comment deviner l'énigme cachée du sens qu'ils renfermaient. Exposons ici, avec le plus de brièveté possible, la voie que prirent, pour atteindre à ce but, Champollion et son cortége. Un officier d'artillerie de l'armée française qui fit l'expédition d'Egypte sous Bonaparte, M. Bouchard, trouva au mois d'août 1799, en faisant élever des redoutes près de Rosette, un fragment d'une plaque rectangulaire de granit noir, sur laquelle il remarqua une triple inscription : celle de dessus était en caractères hiéroglyphiques, celle d'en bas, en lettres grecques, et celle du milieu, était d'une écriture que le texte grec désignait par le nom d'*enchorique* ou d'*écriture du pays*. L'inscription grecque apprenait que, par cette table, la caste sacerdotale réunie à Memphis, décernait au roi Lagide Ptolémée Epiphanes les honneurs suprêmes des Pharaons. L'inscription hiéroglyphique de dessus, et la démotique du milieu, ne pouvaient guère être autre chose que la double traduction égyptienne de ce que marquait le texte grec. On possédait donc pour la première fois une clef propre à donner l'intelligence des anciens hiéroglyphes pharaoniques.

Il ne s'agissait plus que de découvrir, à force de pénétration, la vraie manière de faire usage de cette clef, et dès lors, on allait commencer à voir clair dans les secrets de l'Egypte.

L'importance de cette trouvaille fut reconnue sur le champ. Les savants de l'expédition calquèrent l'inscription, et la pierre elle-même fut soigneusement empaquetée. Bientôt après, la grande bataille navale d'Aboukir mit l'Egypte et la précieuse pierre au pouvoir des Anglais; mais par bonheur, il se trouvait dans l'armée anglaise, en qualité de plénipotentiaire du gouvernement, un homme de connaissances étendues, et lui-même ardent amateur d'antiquités, William Hamilton. Il envoya la pierre au Musée britannique de Londres, et ce monument a depuis lors porté le nom d'inscription de Rosette. Elle est, avec la description scientifique de l'Egypte, que le gouver-

nement français fit publier à partir de 1809, le seul fruit encore existant de la première expédition d'Egypte, dont les résultats militaires furent bientôt anéantis. Sans doute, personne ne peut contester au peuple français la gloire de savoir faire des sacrifices pour des buts élevés qui intéressent l'humanité, et nous pouvons dire avec lui : Les trésors et le sang prodigués alors pour la possession de l'Egypte, n'ont cependant pas été perdus : ils ont ouvert à la science moderne la voie à l'étude approfondie de l'histoire primitive du genre humain.

Le texte grec de l'inscription de Rosette contient plusieurs noms propres, tels que Ptolémée, Epiphane, Cléopâtre, qu'elle reproduit, non pas une fois seulement, mais à plusieurs reprises. On pouvait admettre avec vraisemblance, que les hiéroglyphes correspondants exprimaient les mêmes noms, non pas par emblêmes, mais par une espèce d'alphabet. Cette supposition était d'ailleurs appuyée par un passage d'un célèbre docteur de l'Eglise, Clément d'Alexandrie, qui s'exprime en ces termes dans le livre V des *Stromates :* « L'écriture sacrée ou hiéroglyphique des Egyptiens, se divise en deux espèces principales : l'une, qui exprime par des lettres ce qui doit être écrit, et l'autre, qui est une écriture par signes ; cette dernière à son tour représente les choses par une imitation de la nature, ou bien par des emblêmes, des comparaisons, une espèce d'énigmes. » Cet écrivain veut dire indubitablement, qu'une partie des hiéroglyphes étaient de véritables lettres ; or, ces lettres ou caractères devaient dans cette circonstance ou jamais, être employées pour exprimer les noms propres susdits.

On ne tarda pas à remarquer que, sur la partie hiéroglyphique de l'inscription de Rosette, certains groupes de signes étaient renfermés dans des cercles oblongs ; et l'on soupçonna tout de suite qu'ils renfermaient les noms propres. La suite prouva qu'on avait deviné juste ; mais on n'en était pas encore plus avancé, parce que, comme on le reconnut plus tard, l'alphabet hiéroglyphique emploie plusieurs signes pour une seule et même lettre. Ainsi, à moins

d'avoir un plus grand nombre d'inscriptions en deux langues, il n'y avait pas encore grand chose à espérer. Par bonheur! on trouva bientôt après, à Philæ et en d'autres endroits, plusieurs inscriptions en deux langues; et presque dans le même temps, le docteur anglais *Young et Champollion jeune,* parvinrent à déchiffrer quelques lettres isolées. C'est du reste, à ce dernier que revient le mérite d'avoir rendu cette découverte féconde et de lui avoir donné une forme.

Mais à mesure qu'on découvrait ainsi lettre par lettre et mot par mot, surgissait une nouvelle difficulté : les mots trouvés étaient écrits dans une langue inconnue, l'ancien égyptien, de sorte que, outre l'écriture, il fallait aussi découvrir la langue. Des monuments existants établissent que les Egyptiens, à l'époque où l'Eglise étendit son empire sur le pays du Nil, parlaient la langue appelée *copte.* Mais cette langue était-elle la même que celle qu'on parlait dans l'ancien royaume d'Egypte, et si c'était la même ou à peu près, quel moyen de l'apprendre? Personne, dans les derniers temps, ni à Paris, ni à Londres, ni en Allemagne, ne s'était occupé du copte; bien plus, on apprit alors qu'en Egypte même le copte, débordé par l'arabe moderne et le turc, se mourait et allait disparaître. Heureusement, Rome, la mère des Eglises et des langues, remédia à cette lacune à l'aide de l'institution appellée *De propaganda fide,* qui dès le XVII[e] siècle et plus récemment, au XVIII[e], avait déjà édité des dictionnaires et des grammaires dans la langue de l'Egypte.

Toutes les traductions coptes de l'Ancien et du Nouveau Testament non encore imprimées, furent tirées de la poussière des bibliothèques, et aidèrent à débrouiller le sens des mots que l'on parvenait peu à peu à déchiffrer dans les hiéroglyphes. On y réussit, mais ce ne fut pas sans peine; car d'abord, le copte des époques chrétiennes est à celui de l'ancienne Egypte, à peu près comme l'Italien est au latin, avec cet avantage cependant que le changement n'est pas aussi grand. En second lieu, le copte, qui, ainsi que le chinois est pauvre d'expressions, rend

souvent par un même mot des idées complètement étrangères l'une à l'autre, et qui, selon toute apparence, ne se distinguent, comme en chinois, que par la différence de l'accentuation.

On le voit : il y avait d'incroyables difficultés à surmonter. Eh bien! elles ont été vaincues par la pénétration d'esprit et l'application opiniâtre de Champollion et d'autres investigateurs comme lui. Des différents signes hiéroglyphiques trouvés jusqu'à présent sur divers monuments, et dont le nombre s'élève à peu près à 900, on en a déchiffré déjà au-delà de 700; et du trésor linguistique de l'ancienne Egypte, qui d'après un calcul de probabilité pourrait compter un millier de racines, on est parvenu à fixer la signification de plus de 500 mots primitifs ou racines. L'instrument le plus utile pour atteindre ce dernier but, a été le livre appelé le *Registre mortuaire* ou le livre de morts. Pendant l'expédition de Napoléon en Egypte, les Français découvrirent, dans un des des tombeaux des rois à Thèbes, un rouleau de papyrus chargé d'hiéroglyphes, dont les dessins ne permettaient pas de douter que le tout n'eût rapport à la fête des morts et à la migration des âmes. Ce papyrus fut publié dans le grand ouvrage sur l'Egypte. Plus tard, Champollion en trouva un pareil, mais plus complet et double à peu près en étendue, dans le musée de Turin. Bientôt, on en rencontra encore plusieurs dans d'autres collections; et par bonheur, d'écritures diverses, les uns, comme le papyrus de Paris et celui de Turin, étant écrits en *hiéroglyphes* purs, et les autres en caractères *hiératiques*. La différence de ces deux manières d'écrire est déjà indiquée par Clément d'Alexandrie, qui s'exprime en ces termes, un peu avant les paroles citées plus haut : « Les instituteurs égyptiens font d'abord apprendre aux enfants qu'ils instruisent, l'écriture dite de la simple bourgeoisie (littéralement, l'écriture épistolaire); puis en second lieu, celle des prêtres (*l'hiératique*), dont se servent les écrivains sacrés; et en dernier lieu, seulement, l'*hiéroglyphique.* »

L'écriture hiératique et l'hiéroglyphique se ressemblent en

ce point, que toutes deux s'écrivent au moyen d'images; mais celles de la seconde espèce sont pour la plupart des tableaux ou des représentations symboliques d'idées, tandis que les caractères de la première n'expriment que des lettres et par elles, des mots. Moyennant les deux espèces d'écritures dans lesquelles était écrit le *Registre mortuaire,* on réussit peu à peu à deviner en même temps et les hiéroglyphes et l'ancienne langue égyptienne. Une fois la signification de plusieurs images du texte hiéroglyphique déchiffrée, le sens du passage du texte qui correspondait, venait au jour ; et lorsque d'autre part on avait découvert la valeur alphabétique des caractères du texte hiératique, on possédait les mots de l'ancienne langue, et la signification pouvait ensuite en être fixée par la comparaison avec les hiéroglyphes déchiffrés : c'est de cette manière que Champollion a peu à peu fixé le sens d'environ 400 racines de l'ancien égyptien. Maintenant on peut lire des pages entières du livre en question ; mais il y a encore beaucoup de choses obscures, qui exigent encore de nouveaux efforts. Ce qui est constaté, c'est que ce rouleau dépeint la marche des âmes des défunts à travers les régions du monde inférieur, vers la lumière et jusqu'au tribunal de l'Eternel.

Lepsius fit graver le tout sur cuivre d'après le papyrus de Turin, et lui donna le titre de *Todtenbuch* livre des morts ou registre mortuaire. Ce livre, selon lui, appartient au XVe siècle avant Jésus-Christ, et il serait par conséquent le plus ancien monument littéraire du monde (1).

Les emblêmes hiéroglyphiques de l'écriture égyptienne sont, pour l'essentiel, du même genre que ceux des Chinois. En voici des exemples : une étoile dans un cercle signifie la demeure des âmes, le monde ; un disque solaire avec le serpent, désigne le soleil; un disque lunaire, la lune ; un petit homme retourné en arrière, se retourner ; un nègre lié ; un esclave, un

(1) L'auteur. comme on verra, fait Moïse de plus d'un siècle plus récent. (N. du T.).

archer, un soldat, la guerre; un petit homme élevant les mains, louer, célébrer; un homme qui se tourne et fait signe de la main, appeler; un homme qui s'incline, prier; un homme qui étend les mains en haut, appuyer, porter; un homme planté sur sa tête, tourner, faire tourner; une femme qui s'incline avec les mains pendantes, le ciel; un homme enveloppé dans un manteau, cacher, et ainsi des autres. Les hiéroglyphes emblématiques des Egyptiens, peuvent, comme on le voit, être comparés à nos rébus modernes ou à des énigmes en images. Lors donc qu'on s'y est suffisamment exercé, on peut, sans connaître la langue égyptienne elle-même, lire les inscriptions égyptiennes écrites en hiéroglyphes purs.

Mais il arrive rarement ou peut-être jamais que les hiéroglyphes emblématiques soient employés seuls : ils sont régulièrement entremêlés aux hiéroglyphes alphabétiques; et c'est pour déchiffrer ces derniers qu'il a fallu se donner des peines inexprimables, par la raison que les Egyptiens emploient, pour signifier une seule et même lettre, plusieurs, jusqu'à huit ou dix images toutes différentes. On donna, avant d'avoir découvert cette dernière règle, dans d'innombrables écarts. Ainsi, par exemple, parmi les voyelles, la lettre *a* est marquée par un bras avec une massue, par un bras avec un boulet, par une tête d'épervier, par une fleur, par une plume couchée et par d'autres signes encore, dont le terme, en égyptien, commence par un *a*. L'*u* est exprimé de même par le signe des larmes, par un nœud coulant, par un cœur entre deux triangles; l'*i* par un œil, par un chacal, par un poisson avec des nageoires; la consonne *b*, par un bouc, par un épervier, par un héron, par un encensoir allumé, par une corbeille remplie, etc.

Lorsque l'on fut parvenu à comprendre ces signes simples, on en vint à découvrir qu'il existait des images alphabétiques représentant non-seulement des lettres isolées, mais plusieurs réunies, c'est-à-dire des syllabes entières. Un ciseau, un autel, une peau de bête tachetée, signifient la syllabe *ab*; un poisson

en forme de langue, un œil surmonté de sourcils, la syllabe *an* ; la pointe d'une certaine forme de table, la syllabe *apt*, etc. Enfin, on trouva encore une quatrième espèce d'images, exprimant des rapports grammaticaux. De sorte que l'ensemble de l'écriture égyptienne et la manière dont le tout se lie et s'enchevêtre, forme un édifice plein d'art et très-complexe.

A mesure que la lumière se faisait dans le domaine de l'ancienne écriture des Egyptiens, on fit tout naturellement différentes tentatives, pour faire servir à l'éclaircissement de l'histoire de ce pays, les découvertes faites sous le rapport linguistique. Les monuments dont les dessins ont été publiés dans le grand ouvrage français, contiennent une foule d'images isolées, qui, sans aucun doute, représentent des rois. Bientôt on découvrit trois monuments avec des séries entières d'anciens souverains, tels étaient, en premier lieu, les tableaux des murailles du grand palais royal de Karnak, sur lesquels sont représentés 61 rois avec leurs noms ; en second lieu, les tables d'Abydos, avec 52 boucliers de rois ; enfin, le papyrus, appelé *royal*, de Turin, avec 119 rois.

L'âge de ces trois monuments, dont Lepsius donna, en 1842, des dessins exacts, remonte indubitablement au-delà du XVe siècle avant Jésus-Christ. Ainsi, il y a eu avant l'an 1500 plus de 100 souverains égyptiens attestés par des monuments. Bien plus, beaucoup d'inscriptions hiéroglyphiques, placées au-dessus ou au-dessous des images des rois, donnèrent, lorsqu'on parvint à les déchiffrer, des noms qui ressemblent entièrement ou à peu près à ceux que Manéthon a donnés. Quel témoignage en faveur de ce dernier ! avec quel zèle l'attention des amateurs d'antiquités dut s'appliquer aux précieux fragments qui nous restent de ce prêtre historien !

Malheureusement, les commencements de l'ouvrage de Manéthon sont parvenus jusqu'à nous dans un état de déplorable, et je le crains bien, d'irrémédiable altération. Chacun des écrivains qui en ont fait des extraits, Eusèbe, Georges le syncelle et les autres, par lesquels seuls nous connaissons les

listes de rois de Manéthon, donnent des chiffres différents. Celui qui a le plus récemment travaillé sur l'ancienne chronologie égyptienne, Lepsius, a tenté de rétablir le texte original primitif de Manéthon d'après la chronologie donnée par Eusèbe, et d'après l'assertion de ce savant Prussien, il doit avoir été conçu comme suit : « Au commencement des choses, 19 dieux régnèrent sur l'Egypte pendant 13,870 ans. Les dieux furent suivis par 30 demi-dieux qui régnèrent 3650 ans. » Le règne des dieux et celui des demi-dieux rempliraient donc ensemble une durée de 17,520 ans. Mais lorsqu'on examine un peu de plus près le procédé de Lepsius, on s'aperçoit qu'il est tout-à-fait arbitraire, et si l'on ne trouve pas de nouvelles preuves, il faut, je crois, renoncer à l'espoir de porter la lumière dans le désordre d'Eusèbe.

Toutefois, il reste établi que l'histoire égyptienne de l'historien sacerdotal commençait par des chiffres extraordinaires et romanesques. Eusèbe indique une durée de 24,000 ans ; d'autres auteurs, qui ont fait des extraits de Manéthon, soutiennent que ses calculs s'élèvaient jusqu'à 36,000 ans. Ces sommes n'ont rien d'étrange pour nous, qui savons que le Chaldéen Bérose place en tête de son histoire de Babylone des nombres tout aussi considérables. Il est connu, d'ailleurs, que les Babyloniens appuyaient leurs chiffres sur des périodes arbitraires, qu'ils appelaient, *Soses, Nères* et *Sares*. Les listes des dieux et demi-dieux souverains de l'Egypte, n'auraient-elles pas pour fondement de semblables plaisanteries astronomiques ? On se demande tout d'abord, si les Egyptiens faisaient usage de cycles correspondants aux formules babyloniennes qui viennent d'être mentionnées ; et l'on doit répondre affirmativement.

En effet, les récits concordants des Grecs et des Romains rapportent, que l'ancienne chronologie de l'Egypte comprenait des cycles cosmiques de 1460 années communes, et auxquels on donnait le nom de *période de Sirius,* en égyptien, *Sothis*. Les prêtres égyptiens, en effet, connaissaient, outre l'année civile de 365 jours, une année de 365 1/4 jours, en

vertu de laquelle, après trois années civiles il fallait toujours intercaler un jour. D'après ce calcul, le commencement de l'année avançait toujours d'un jour après trois années révolues. En prenant, par exemple, pour base notre calendrier actuel, après les trois premières années, le nouvel an de l'année sacerdotale tombait le 2 janvier de l'année civile, la 8me année, il tombait le 3, la 12me, le 4; et ainsi de suite; de sorte qu'après une révolution de 4 fois 365 ans ou de 1460 ans, le jour du nouvel an avait eu lieu tous les jours de l'année civile et revenait au 1er janvier. Et ce qui est digne de remarque, c'est que, pendant les 3000 ans que dura l'ancien royaume d'Egypte, cette marche progressive des commencements d'année, coïncida avec l'ascension progressive de Sirius, la plus brillante étoile du ciel : phénomène qui ne pouvait échapper aux prêtres égyptiens. La preuve qu'ils l'ont observé, en effet, c'est que la période cosmique de 1460 ans fut, d'après Sirius, appelée la période de la constellation du chien.

D'autre part, tous les écrivains modernes qui se sont occupés de Manéthon et de l'ancienne chronologie égyptienne, ont exprimé l'opinion, que les chiffres élevés que Manéthon place au début de l'histoire de son pays, sont en rapport avec la période de Sirius. On la nommait la grande année et même l'année, divine, et comme les dieux devaient avoir été autrefois les premiers souverains du pays, la convenance exigeait qu'on leur assignât une série des grandes époques. Considéré historiquement, elles ont autant ou aussi peu de poids que les *Sares,* les *Nères,* les *Soses* accumulés par le Babylonien Bérose. Ces deux chronologies appartiennent l'une comme l'autre au domaine de la mythologie astronomique.

Ce n'est qu'après les dynasties des dieux, des demi-dieux, et d'une troisième classe qu'il appelle celles des morts, que Manéthon fait enfin commencer le règne des hommes; et il compte jusqu'à trente dynasties qui ont régné sur l'Egypte pendant 3555 ans (1).

(1) Lepsius, 1,490. Voir ce que l'auteur dit 310, et ce qu'il dira à la fin du chapître sur l'incertitude de ces dates. (N. du T.)

Mais ici, les difficultés se pressent de nouveau. On se demande d'abord, en quelle année historique s'est terminée la trentième dynastie de Manéthon. A quoi l'on peut répondre avec droit qu'il a considéré comme la dernière année de cette dynastie, la sixième avant l'expédition d'Alexandre en Asie, c'est-à-dire, l'an 340 avant Jésus-Christ (1). On se demande ensuite, dans quel rapport sa chronologie des maisons régnantes de l'Egypte se trouve avec la grande année de Sirius ? Et ici encore les récits des anciens nous fournissent des données suffisantes. On y voit commencer cette période en 138 après Jésus-Christ ainsi que dans les années 1322 et 2782 avant Jésus-Christ (2). Par conséquent, la dynastie que Manéthon indique comme la dernière se termine avec l'année 982 du sothis alors courant. Cette année qui termine la trentième dynastie, coïncide, comme nous l'avons déjà remarqué, avec l'an 340 avant Jésus-Christ ; et comme les 30 dynasties humaines régnèrent en tout, d'après le calcul de Manéthon, 3555 ans, il s'en suit que le 1er roi de la première dynastie aurait commencé à régner en 3895 avant Jésus-Christ.

Maintenant se présente la question principale, à savoir s'il n'en est pas de ce commencement de règne ou de toute la somme de 3555 ans de ces dynasties humaines, comme des chiffres élevés des dynasties divines, ou, pour parler avec plus de précision, si elles n'ont pas aussi pour base une chronologie mythique de sothis. Ici, il faut répondre négativement. La somme des années données par Manéthon aux souverains de toutes les dynasties humaines n'est pas divisible exactement par le cycle appelé *Sothis,* et la supputation des années par *Sothis* ne coïncide d'aucune autre manière avec le commencement du règne des hommes. Le *Sothis* pendant le cours duquel écrivait Manéthon, commença, à ce que nous voyons, en 1322 avant Jésus-Christ ; le précédent, en 2782, le précédent, en 4242 ; tandis que Manéthon, comme nous venons de le faire voir, fait monter le premier roi-homme sur

(1) Lepsius, 498, etc. — (2) Ibid. 169.

le trône d'Egypte en 3895 avant Jésus-Christ. La somme de 3555 ans donnée aux souverains de race humaine ne donne donc nullement à penser qu'on se soit basé d'une manière artificielle sur la période appelée *Sothis;* et il est clair que sa chronologie des dynasties humaines repose sur autre chose que sur un fondement astronomico-mythologique. Sans aucun doute, c'est la tradition historique qui l'a déterminé à fixer ce chiffre de 3555 ans (1.)

L'histoire de l'Egypte remonterait donc jusqu'à près de 4000 avant Jésus-Christ. Quel coup-d'œil jeté dans un passé lointain ! Ce résultat, qui s'éloigne absolument de la manière de voir ordinaire concernant l'âge de la civilisation humaine, ne doit pas, du reste, nous surprendre. Nous avons déjà vu, qu'un peu plus tard seulement, ou peut être à la même époque la Chine vit un Etat commencer à se former dans son sein. Or, les Chinois, comme nous l'avons vu, étaient venus d'une patrie plus ancienne dans le pays où ils fondèrent leur royaume actuel. Mais les Egyptiens auraient-ils toujours habité la vallée du Nil, seraient-ils seuls des autochtones? Non, sans doute. D'abord, il est prouvé que l'Egypte septentrionale ou la Basse-Egypte a été peuplée par celle du Sud ou la Haute-Egypte. La partie basse du pays, en effet, formait, comme nous l'avons vu, dans les anciens temps, un marais inaccessible, qui était un obstable à ce que l'Egypte reçût des habitants du côté de l'isthme, et, par conséquent, de l'Asie-antérieure. Homère encore ne connait d'autre capitale du pays que Thèbes, située dans la Haute-Egypte.

Mais le royaume de Thèbes, on peut le démontrer, a lui-même été fondé par les habitants d'une contrée plus reculée vers les sources du Nil. Entre *Syène,* capitale méridionale de l'Egypte proprement dite, et le lieu où le Nil devient un grand fleuve par la réunion de trois autres, savoir du ***Bahr el Abiad,*** du ***Bahr el azrek***, c'est-à-dire, l'eau bleue et l'eau

(1) L'auteur oublie ici ce qu'il a dit p. 310 de l'incertitude des dates Manéthon. (N. du T.)

blanche, et du *Takazze*, s'étend un territoire qui portait dans l'antiquité le nom de Nubie, et où l'on montre encore aujourd'hui une foule de ruines de grands temples, qui ont, à ne pas s'y méprendre, ressemblé aux temples égyptiens. Ces sanctuaires épars dans la Nubie, furent comme des centres à l'aide desquels la civilisation sacerdotale se répandit, dans les temps les plus reculés, du Sud vers le Nord, en descendant le Nil.

Beaucoup plus haut encore se trouvait, entre les fleuves ci-dessus mentionnés, une grande ville et un royaume, qu'Hérodote, Strabon et Diodore désignent par le nom de *Méroé* et qu'ils considèrent comme très-antiques : Méroé adorait les mêmes dieux que le pays des Pharaons ; il avait des institutions politiques répondant à celle de l'Egypte, étant gouverné, comme ce pays, par des rois placés sous la direction des prêtres, et avait enfin, comme l'Egypte, l'écriture hiéroglyphique. D'anciennes traditions, citées par Diodore, insinuent même que la Thèbes égyptienne était une colonie de Méroé. Méroé, à son tour, faisait partie de l'Ethiophie, et elle était de temps immémorial en relation avec les villes de commerce de la mer rouge, situées aux endroits où le Golfe se rétrécit de telle sorte, qu'en peu de temps on peut atteindre le rivage opposé, les côtes de l'Arabie.

Lorsque j'ai parlé des migrations des Chamites, j'ai prouvé que, selon toute vraisemblance, c'est par ces endroits que les Ethiopiens, partis des demeures qu'ils occupaient auparavant, d'abord sur le Tigre et ensuite en Arabie, étaient entrés dans leur nouvelle patrie, sur le Nil supérieur.

Il n'y a pas de doute que les Egyptiens n'aient habité Méroé et même Thèbes, avant que les Cuschites n'occupassent la vallée supérieure du Nil; car les premiers ont conservé leur langue primitive, tandis que les Cuschites, quoique semblables aux Egyptiens par la couleur et les usages, ont échangé la leur contre des dialectes sémitiques ; ce qui ne peut s'expliquer que par un séjour de plusieurs siècles en Arabie parmi les Sémites. Néanmoins, les raisons les plus fortes nous obli-

gent également à supposer que les Egyptiens sont venus dans leur patrie actuelle par la même route que les Cuschites, mais à une époque beaucoup plus ancienne. La généalogie des Noachides compte *Mizraïm* parmi les fils de Cham, et cette assertion est confirmée par la constitution physique des Egyptiens. Tous les anciens sont unanimes à dire que les Egyptiens étaient noirs et appartenaient, par conséquent, à la race de Cham. Or, le même document fait venir les Chamites de l'Asie, aussi bien que les deux autres races. Il faut donc, ou refuser croyance à ce document, qui jusqu'à présent a été pour nous un guide fidèle dans toutes nos recherches, ou admettre que les Egyptiens ont émigré d'Asie en Afrique. Et si l'on prend ce dernier parti, il faut en conclure qu'ils s'y rendirent par l'Arabie; car, dans les temps primitifs, il n'y avait pas d'autre chemin, pour passer d'Asie en Afrique, que le trajet du golfe Arabique, le chemin de terre par l'isthme de Suez, comme je l'ai fait observer plusieurs fois, étant impraticable à cette époque, à cause des marais qui couvraient la Basse-Egypte.

En outre, comme nous l'avons vu, des témoignages positifs et des faits incontestables ne permettent pas de douter que la civilisation égyptienne ne se soit propagée dans la direction du Sud au Nord. Méroé est plus ancienne que Thèbes, Thèbes que Memphis, Memphis que Saïs. Hérodote, il est vrai, ne sait rien de l'origine asiatique des Egyptiens, mais du temps des empereurs romains on vit surgir des traditions qui, non-seulement reconnaissaient en général cette origine, mais qui indiquaient même l'Inde comme la patrie primitive des Egyptiens; et ce qui manque à ces récits sous le rapport de l'antiquité, est abondamment compensé par leur accord avec la nécessité des choses.

Ces traditions ont cependant égaré dans de fausses voies quelques investigateurs modernes. Il n'y a pas longtemps encore qu'en Allemagne on faisait descendre avec une sorte d'enthousiasme, la sagesse égyptienne d'une sagesse indienne encore plus antique. Mais à mesure que des recherches, faites

avec calme, répandirent la lumière sur les commencements de la civilisation arienne, on vit les prôneurs de l'origine indienne de la civilisation égyptienne réduits au silence. En effet, l'histoire des états ariens remonte à peine, comme je l'ai fait voir auparavant, à deux mille ans avant Jésus-Christ, tandis que dès le quatrième millénaire les Pharaons régnaient sur les bords du Nil. Il est dès lors impossible de faire venir la civilisation égyptienne d'un prétendu état primitif indien, dont l'existence se dissipe en fumée dès qu'on l'examine d'un peu plus près.

Si l'on possédait des monuments des langues primitives parlées par les populations nègres du sud de l'Asie, comme on en a de celles de quelques tribus japhétiques et sémitiques, il ne serait pas difficile, je pense, d'en tirer une preuve de l'origine chamitique des Egyptiens. Mais comme cette ressource importante nous fait défaut, il ne nous reste, après le témoignage de la généalogie mosaïque, après fait incontestable que l'Egypte reçut ses habitants de l'Abyssinie et de Méroé, et à part la probabilité intrinsèque que Mizraïm prit la même route qui fut plus tard suivie par les Cuschites, il ne nous reste, dis-je, que la preuve qui se tire de la religion.

La confiance déplacée qu'ont inspirée des sources peu anciennes et peu recommandables, a fait débiter une foule de fables sur le culte des Egyptiens. Les monuments seuls et leurs inscriptions hiérogyphiques, peuvent être admis comme des témoins pleinement valables au sujet de la croyance des temps les plus anciens. Hérodote raconte que les Egyptiens avaient partagé leurs dieux en trois classes. A la première appartenaient, selon lui, huit divinités, parmi lesquelles se trouvait *Khem,* appelé *Pan* chez les Grecs; la seconde en comprenait douze, parmi lesquels se trouvait l'*Hercule égyptien;* et quant aux dieux qui composaient la troisième classe, Hérodote n'en donne pas le nombre, mais il place parmi eux *Isis, Osiris* et *Horus.* Les monuments sont

(1) Hist. II, 145.

d'accord avec ce témoignage du père de l'histoire; mais ils indiquent en outre, que ces trois classes de dieux désignent en même temps des développements essentiellement distincts, dans l'intervalle desquels ont eu lieu, selon toute apparence, des luttes violentes.

On cite ordinairement comme dieu suprême de la première classe, *Ammun* ou *Ammon,* dont le nom signifie, d'après Manethon, *dieu caché.* On trouve, en effet, le nom d'Ammon sur les monuments les plus anciens; mais l'Anglais Wilkinson a fait la remarque importante (1), que ce nom y a été gravé plus tard, ou qu'il a été mis, avec d'autres mots encore, à la place d'une inscription plus ancienne qui a été raturée. Il exprime, en outre, l'opinion que, partout où une main plus récente a ajouté l'inscription *Ammun,* se trouvait auparavant le nom de *Khem.* Et moi aussi, je crois que l'idée d'un dieu caché est le produit d'une philosophie plus récente et n'appartient pas aux premiers développements de la civilisation des peuples. Dès lors nous ferons bien d'assigner à *Khem* la première place dans la série des dieux égyptiens.

Ce dieu est sans contredit un dieu phallique : il est représenté enveloppé de langes, les bras libres, tenant de l'un, un fouet, d'esclaves, signe antique de la domination en Egypte, et de l'autre le phallus. Etienne de Bysance le dépeint dans la même attitude et tourné vers *Séléné* (la lune). Il a ordinairement pour symbole le bouc qui signifie la force génératrice déréglée. *Khem* porte le surnom de *Ka-mut-ef*, c'est-à-dire époux de sa mère. Quelle est cette mère de *Khem,* qui est en même temps son épouse? Très-probablement, c'est la déesse *Mut,* mot qui signifie *mère.* Elle porte le surnom de reine des ténèbres et elle est la matière primitive, de laquelle tout est sorti, même le monde des dieux. En tant que fécondée plus tard par le dieu suprême, qui fut sa première production, elle donna naissance à la création régulière. *Mut* est ainsi tout à

(1) Bunsen, Weltstellung Egyptens 1,435.

la fois la mère et l'épouse de Khem, du père générateur, et sa signification revient à celle de la déesse Mylitta.

Les autres dieux du premier rang sont *Num, Kneph ou Chnubis* à la tête de bélier, source première de l'esprit ou du vent animé, qui mit en mouvement les eaux de la matière primitive ; *Ptah*, le maître du feu et l'architecte du monde, représenté ordinairement sous forme de nain ou de *cabire;* et *Ra* ou *Phra,* le dieu du soleil, représenté avec une tête d'aigle surmontée d'un disque solaire. A ces trois dieux correspondent les déesses *Seti,* représentée, sur les plus anciens monuments, avec la flèche, symbole de la lumière, *Ank* ou *Anukis* qui parait signifier la terre, et *Hekt*, à la tête de grenouille, symbole de l'eau. Les antiquaires placent aussi ordinairement parmi les divinités du premier rang, *Neith,* que les Grecs d'une époque plus récente comparent toujours avec Athéné ; mais il est vraisemblable que cette déesse est d'une origine moins ancienne, et qu'elle a seulement été transportée des contrées ariennes sur le Nil par la domination des Hyksos.

Philon de Byblos, ancien auteur phénicien, expose, sur la naissance de l'univers, une doctrine qui sans contredit est originaire du Nil. C'est ce qui ressort, non-seulement de la manière de présenter les choses, mais encore des noms eux-mêmes. « A l'origine des choses, dit-il, existait un air obscur et en mouvement (l'esprit de *Khem*), et un chaos sombre et ténébreux (la matière primitive). Leur contact mutuel donna l'essor à l'amour, qui féconda la matière première. » En d'autres mots, Khem naquit de la matière originelle et développa sur le champ tous les germes de la vie, et c'est ainsi qu'à peine né, il fut l'époux de sa mère. — « L'amour, continue Philon, s'étant communiqué au sombre Chaos, celui-ci devint *Mut,* que les uns se représentent comme le limon, d'autres comme une corruption issue d'un mélange aqueux. Du sein de *Mut,* naquit l'œuf du monde, et lorsque cet œuf vint à éclore, il mit au jour le feu élémentaire, le soleil, les étoiles, la terre ».

Je reconnais dans cet important passage de l'écrivain phé-

nicien, le système cosmique qui a servi de base à la première série des dieux égyptiens. Nous y rencontrons l'idée d'une union originaire des forces productrices du monde, un instinct phallique, qui nous rappelle la Mylitta et le Moloch des Chamites de l'Asie supérieure. On retrouve du reste dans l'ancien pays des Pharaons les idées et les usages particuliers au culte de Mylitta et de Moloch.

Ainsi, la circoncision, au témoignage d'Hérodote régnait depuis longtemps en Egypte et se pratiquait d'ordinaire à l'âge de 12 ans, comme je l'ai montré précédemment. Manéthon rapporte, en outre, que les sacrifices humains étaient autrefois en usage en Egypte. Dans la ville d'*Ilélithya*, dit-il, les Egyptiens immolaient autrefois, pendant la canicule, des hommes qu'ils appelaient *typhoniques* (consacrés à Typhon) et cela en l'honneur de la mère des dieux. Ces victimes humaines étaient d'abord soumises à un examen, puis marquées d'un sceau, de la même manière qu'on examine et qu'on marque les veaux destinés au sacrifice. On en immolait trois chaque jour ; et cet usage dura jusqu'au temps du roi Amosis (vers 1680 avant Jésus-Christ), qui abolit cet usage et ordonna de remplacer les hommes par autant d'images en cire ».

Ainsi, l'immolation des victimes humaines avait lieu en Egypte, comme on le voit, à la même époque de l'année qu'en Assyrie, c'est-à-dire, pendant les jours de la canicule, lorsque le dieu du soleil déploie ses ardeurs dévorantes. Cette concordance est frappante.

Mais il est encore une autre circonstance qui mérite d'être prise en considération. Jamais aucun peuple ne prit autant de soin des tombeaux que les Egyptiens. Ces édifices gigantesques qui portent le nom de pyramides et dont la construction occupa des millions de bras, étaient les tombeaux des rois. Les Egyptiens les plus pauvres ne reculaient eux-mêmes devant aucune dépense pour embaumer les corps de leurs proches, et par ce moyen, les rendre indestructibles. En un mot, on peut dire que toutes les pensées et les actions de ce

peuple étaient dirigées vers la conservation de ses tombeaux. Or, je ne vois d'autre moyen d'expliquer un usage si étrange, qu'en admettant que, d'après la croyance des Egyptiens, la durée de l'âme humaine était subordonnée à l'incorruptibilité du corps qu'elle avait habité. Hérodote dit, en effet, quelque chose de semblable; mais il y ajoute des assertions qui, du moins dans la liaison des idées dans laquelle il les énonce, ne peuvent pas être exactes. « Les Egyptiens (1), dit-il, furent les premiers qui affirmèrent l'immortalité de l'âme. Ils enseignent que, si le corps vient à se corrompre, l'âme passe dans un animal né en ce moment, et que, après avoir émigré successivement dans les corps de toutes sortes d'animaux terrestres, marins et aîlés, elle rentre enfin dans un corps humain; et que cette période de migrations s'achève dans l'espace de 3000 ans. »

Hérodote, évidemment, parle ici de la métempsychose; mais cette croyance seule ne suffit pas pour expliquer l'anxiété avec laquelle les Egyptiens veillaient à la conservation des corps de leurs morts. Si le cercle des migrations susdites durait 3000 ans et commençait aussitôt après la corruption du corps, ils étaient bien insensés de prodiguer tant de baume et de parfums odoriférants pour chercher à retarder une chose inévitable : ils auraient dû, au contraire, tâcher de hâter la dissolution des cadavres. Le rapport d'Hérodote réunit donc deux propositions contraires et inconciliables ; et cependant on ne peut douter qu'il ne dise la vérité. Les Egyptiens ont, en effet, comme les pyramides et les grands mausolées le prouvent clairement, travaillé avec la plus grande sollicitude à préserver de la corruption les corps de leurs morts ; et d'autre part, ils ont cru à la métempsychose. Mais cette croyance et cet usage n'avaient pas pour origine une idée commune, c'étaient deux choses essentiellement distinctes

Comme la construction des pyramides remonte à la plus

(1) Hérodote II, 123.

haute antiquité, il s'en suit que, dès ces temps reculés, l'opinion du peuple égyptien était, que l'âme ne dure qu'aussi longtemps que les différentes parties du corps tiennent ensemble. Cette hypothèse, nous l'avons dit, est le seul moyen d'expliquer le zèle avec lequel ils élevaient pour leurs morts des monuments si solides et si durables. Plus tard, ils crurent à la nature immortelle de l'âme et à ses migrations à travers une série de corps indifférents; mais du jour où cette doctrine trouva accès chez eux, l'embaumement des corps morts n'eut plus pour eux aucune signification. Cela n'empêcha pas, du reste, la continuation de cet usage protégé par l'antiquité et l'habitude, et c'est alors que ces deux doctrines, originairement opposées, furent réunies d'une manière artificielle et contraire à la vérité des choses, comme on le voit dans le passage cité d'Hérodote.

L'usage antique d'élever des pyramides pour les morts, et de protéger les cadavres de tout un peuple contre la corruption au moyen de l'embaumement, s'accorde sans doute très-bien avec cette religion antique des Chamites, qui faisait provenir le monde des alliances des divinités entr'elles ; qui, par la circoncision, consacrait à la déesse de la nature les instincts sexuels des adolescents, et qui immolait des victimes humaines aux ardeurs brûlantes du soleil d'été. Mais les doctrines spiritualisées, qui furent ensuite imposées au culte égyptien par une révolution plus récente, lui étaient originairement étrangères.

Passons maintenant aux dieux de second ordre. Comme aucun document certain n'en détermine les noms, on en est réduit de ce chef à de simples suppositions, lesquelles offrent d'autant plus de difficulté, que, vu le nombre énorme de divinités créées dans le cours des temps par la mythologie égyptienne, il est presqu'impossible d'éviter des erreurs. Le mieux est donc de s'en tenir aux inscriptions trouvées sur les monuments. Voici les dieux et les déesses que Bunsen range dans la seconde classe : *Konsu, Tet* ou *Thot, Atumu, Muntu,*

Sébak, Seth, six dieux en tout ; puis autant de déesses : ***Pacht,*** la déesse de Bubaste, à la tête de chat ; ***Héther,*** comparée à l'Aphrodite des Grecs ; ***Ma,*** à la tête de lion, ***Tefnu, Netpé, Anta.*** Toutes ces divinités sont fils et filles de la lumière, du feu, ou de la force créatrice. Lorsque leur culte prit naissance, la croyance à l'immortalité de l'âme et à la métempsychose devait déjà être répandue, car elles ont toutes une double relation, avec le monde supérieur et avec le monde inférieur. Les anciennes religions avaient en outre déjà commencé à se spiritualiser, car on leur consacrait diverses vertus de la vie civile, la justice, la vérité, ainsi que des arts, des sciences, et les jouissances de la vie sociale.

Quant à la troisième série des dieux égyptiens, le culte d'*Isis* et d'*Osiris* en forme le point central, en même temps qu'il indique un développement important dans la religion d'Etat de ce pays. Hérodote rapporte (1) que « le culte seul d'*Isis* et d'*Osiris* est commun à tous les Egyptiens, que hors de là, chaque district sacrifie à des dieux particuliers ; et que leurs usages religieux sont si différents, qu'un mode de sacrifice prescrit en un lieu est en un autre endroit une faute punissable. »

Il résulte, selon moi, de ces paroles, que l'Egypte était autrefois, comme l'Allemagne moderne, partagée en une foule de petits états, dont chacun avait sa civilisation propre et ses dieux particuliers ; et l'on peut raisonnablement soupçonner que les souverains de ces petits états favorisaient à dessein la diversité des cultes, afin que l'aversion réciproque des habitants de ces divers royaumes, leur rendit plus facile le maintien de leur puissance.

Mais plus tard cet état des choses aura été changé par quelque grand bouleversement, et sans aucun doute, la force aura joué le rôle principal dans cette révolution.

N'eût-on d'ailleurs aucune autre preuve de la nature violente de ce changement, elle ressortirait déjà assez clairement du

(1) *Hist.*, II, 42.

symbole égyptien de la royauté. Ce symbole est un fouet d'esclave : or, il est impossible d'admettre un gouvernement doux et bon, là où un pareil symbole désigne la puissance divine et humaine. Selon toute apparence, un soldat heureux s'empara du pouvoir dans tout le pays, et introduisit en même temps un culte commun, afin de réunir aussi par des moyens spirituels en un seul corps politique, des populations jusque là divisées entre elles. Or, en pareil cas, on tâche ordinairement de rattacher ce qu'on introduit de nouveau, à ce qui existait déjà dans le pays : sans cela, l'innovation ne parviendrait pas facilement à gagner de la consistance. Il est dès lors vraisemblable, que le culte d'*Isis* et d'*Osiris* s'appropria les éléments essentiels des cultes divers qui existaient auparavant en Egypte; et, en effet, un examen détaillé vient à l'appui de cette supposition.

Les Egyptiens, peut être aussi les Grecs, ont créé sur le culte d'Isis un mythe plein de richesse, dont voici les traits principaux. Déjà tous les jours de l'année lunaire de 360 jours avaient leurs dieux, lorsque *Ra*, le dieu du soleil maudit son épouse, la déesse *Nature*, en disant qu'elle ne devait plus enfanter, ni en aucune année ni en aucun mois. La cause de cette malédiction était que Ra s'était aperçu que son épouse avait des relations adultères avec *Sébak*, dieu du temps. La déesse *Nature* eut alors des rapports avec *Tot*, l'Hermès ou le Mercure égyptien, qui sut imaginer un expédient pour éluder la malédiction du dieu du soleil. En jouant aux dés, il gagna sur la Lune cinq jours, qui furent ajoutés comme complémentaires à l'année et portèrent ainsi le nombre des jours de l'an à 365. La déesse, en reconnaissance, accorda ses faveurs à l'heureux joueur, et mit au monde cinq enfants, qui naquirent chacun des cinq jours supplémentaires : Le premier jour, naquit *Osiris*, à la naissance de qui retentit une voix qui disait : « *Le maître de l'univers est né;* » le second jour naquit *Arueris* ou *Horus*; le troisième, *Typhon*, le quatrième, *Isis*, et le cinquième, *Nephtis* ou *Netpé*.

Jusqu'ici, ce mythe est astronomique. Chaque jour de l'année étant, d'après la manière de voir des Egyptiens, consacré à un dieu particulier, il fallut bien faire naître cinq nouveaux dieux, lorsque l'année, de lunaire devenue solaire, s'accrut ainsi d'autant de jours. Mais dans ses développements ultérieurs, le mythe d'Isis reçoit en même temps une forme physique et historique. Dès le sein de sa mère, *Osiris*, dit-on, aima *Isis*, et il en eut *Horus*, qui de la sorte se trouve être en même temps fils et petit fils de la déesse *Nature*. *Osiris* et *Isis* sont ainsi les forces génératrices de l'univers, considérées sous le double rapport des forces primitives mâles et femelles. Ils reviennent donc l'un et l'autre à *Khem*, le plus ancien dieu phallique, et à *Mut*, la mère de l'univers. De là vient que, sur les monuments, Osiris est appelé tantôt le frère, tantôt l'époux, tantôt le fils et quelque fois même le père d'Isis (1). Le caractère phallique de ce couple se manifeste clairement dans leur culte. Partout, d'après Plutarque (2), l'image d'Osiris est celle d'un dieu phallique.

Hérodote décrivant la fête qu'on avait coutume de célébrer chaque année en été à l'honneur de la naissance d'Osiris, dit que les femmes y portaient dans les villages et au son des flûtes, des espèces de marionnettes représentant Osiris sous cette forme, et que le soir de cette fête, chaque Egyptien immolait un porc devant la porte de sa demeure. Ces animaux passaient en Egypte pour impurs et abominables, et on ne les offrait qu'à *Isis* et à *Osiris*, parce qu'ils étaient le symbole de l'instinct sexuel déréglé.

Dans la plupart des religions consacrées au culte de la Nature en Orient, les forces génératrices suprêmes sont en rapport avec le soleil et la lune. Il en était de même en Egypte: Dans certaines descriptions, *Osiris* est représenté, à ne pas s'y méprendre, comme dieu du soleil et *Isis*, comme déesse de la lune. Mais ils expriment en même temps des idées qui

(1) Bunsen, I, 485. — (2) Ib. I, 494.

se rapportent au pays du Nil. Osiris y devient le torrent béni qui féconde la vallée du Nil; et *Isis* est le symbole de la terre qui reçoit de lui la semence des végétaux. Ainsi conçus, *Osiris* et *Isis* sont combattus par des puissances ennemies. Ces adversaires sont d'abord le feu du soleil méridional, qui en été brûle la terre et menace de dessécher le courant du Nil, de concert avec ses alliés, les vents brûlants de l'Ethiopie et de l'Arabie; et en second lieu, la mer, qui engloutit le Nil. La première de ces puissances ennemies, *Typhon,* a été représentée sous la forme d'un serpent monstrueux, et la seconde, appelée *Nephtis,* est considérée comme l'épouse de *Typhon*. D'après la tradition mythologique, *Typhon* et *Nephtis* sont tous deux stériles, et, jaloux du mariage heureux d'*Osiris* et d'*Isis,* ils complotent leur perte. Un jour cependant *Osiris* se trouva par erreur avec *Nephtis,* qui donna ensuite le jour à un fils nommé *Anubis*. Mais la chose ne resta pas cachée à Typhon, qui trouva chez la déesse le *mélilotus,* sorte de roseau qui était le signe distinctif d'Osiris. Cette partie du mythe signifie évidemment que le débordement du Nil, arrivé à son plus haut point, fait germer des végétaux jusque sur la plage sablonneuse de la mer, qui est le domaine de *Nephtis* (1). *Typhon* se vengea cruellement d'*Osiris :* pendant un festin, il se jeta sur lui avec ses compagnons, le tua, enferma son corps dans un cercueil magnifique et le jeta dans le Nil. Ce cercueil surnagea, entra dans la mer par l'embouchure tanitique, qui, pour ce motif, fut maudite, et toujours porté par les flots, il arriva à Byblus en Phénicie. Là, il resta suspendu sur le rivage à un buisson, qui, par la puissance du dieu renfermé dans le cercueil, prit promptement l'accroissement d'un grand arbre.

Isis fut inconsolable de la mort de son époux. Sa douleur et celle du pays entier, fut représentée par une fête funèbre, qui se célébrait en automne, à l'époque où le Nil,

(1) *Erschund Grüber, Encycl. III,* 6.

poussé en avant par le vent du sud, se décharge dans la mer, et que la longueur des jours recommence à décroître. *Isis* cherche partout en gémissant le corps de son époux, et apprenant qu'il a été porté jusqu'en Phénicie, elle se hâte de s'y rendre, et après l'avoir retrouvé, elle le rapporte en Egypte.

La tradition de l'arrivée du corps d'*Osiris* en Phénicie sur les flots de la mer, est née, sans doute, de la pensée que la fertilité de ce rivage provient de l'eau du Nil dissoute dans la mer. Quant au recouvrement du corps d'*Osiris,* il était pour les prêtres égyptiens l'objet d'une seconde fête. Ils portaient à la mer, au milieu d'une procession solennelle, une châsse sacrée, dans laquelle se trouvait une cassette en or. Ils versaient dans cette cassette de l'eau potable, qu'ils mêlaient avec de la terre, puis ils y ajoutaient des aromates. Cela fait, tout le monde s'écriait avec allégresse : *Nous l'avons trouvé.* Lorsque la terre, fécondée par les eaux du Nil, produit une riche moisson de plantes, *Osiris* ressuscite à une vie nouvelle. Mais les souffrances du dieu ne sont pas pour cela terminées: *Typhon,* étant à la chasse du sanglier, trouve le corps d'*Osiris* et le déchire en 14 morceaux, qu'il partage entre ses 14 compagnons. Mais comme aucun d'eux ne veut accepter le Phallus, *Typhon* le lance dans le Nil. *Isis,* apprenant ce nouvel outrage, parcourt, dans un esquif de papyrus, le pays inondé, pour rechercher les membres épars du corps d'Osiris, et les ayant recueillis, elle ordonne aux prêtres d'ensevelir ces précieux restes, et de tenir secret le lieu où ils le déposeront, de peur que *Typhon* ne l'apprenne. Le Phallus seul n'a pas été retrouvé ; mais, dévoré par les poissons du Nil, il communique désormais sa puissance créatrice à tout le fleuve. Isis en fait faire l'image en or, et ordonne aux Egyptiens de le vénérer avec le plus grand respect.

Cette tradition d'*Osiris* mis en pièces, a trait, selon toute apparence, aux canaux dans lesquels le Nil fut divisé pour accroître la fertilité de l'Egypte. Ce partage fut représenté

comme un sacrifice de son propre corps que le dieu faisait à son pays.

Cependant *Horus*, fils du dieu tué, un second Osiris, a grandi. Sa mère, ainsi que l'esprit de son père, l'excite à tirer vengeance de Typhon. Il s'avance donc pour le combattre, mais les compagnons de *Typhon* le tuent aussi ; car, attendu que le Nil succombe toujours de nouveau aux puissances ennemies, il faut que chaque année voie mourir *Osiris* ou *Horus,* son image. Mais à la fin, *Horus* triomphe du *Serpent,* qui, pour échapper à la mort, se change en crocodile. Ainsi l'apothéose du Nil et de sa vertu fécondante, est le germe du mythe d'*Isis* et d'*Osiris*.

Cependant cette tradition fut aussi de bonne heure envisagée sous un point de vue métaphysique. Osiris y devient le prince du monde inférieur, devant le trône duquel doivent comparaître les âmes des morts, pour y rendre compte de leurs actions et recevoir leur sentence. Cette partie du mythe d'Osiris fut célébrée par des mystères particuliers, qui dans la suite, à cause de leur couleur mystique, se propagèrent aussi au loin hors de l'Egypte.

Mais nous n'avons pas encore épuisé toute la signification de ce mythe, qui a un côté historique de grande importance. Les cinq dieux de ce mythe, non-seulement *Osiris, Isis* et *Horus,* mais aussi *Nephtis* (Netpé) et *Typhon*, lequel, comme je le montrerai tout à l'heure, s'appelait *Seth* en langue égyptienne, sont représentés sur les plus anciens monuments comme des êtres bienfaisants (1). D'où vient donc que *Typhon* et *Nephtis* ont été convertis en puissances ennemies et pernicieuses? Ce changement fut dû à la haine des Egyptiens pour les Hyksos, de la race de Sem, qui pendant 500 ans tinrent l'Egypte sous leur joug. Dès les temps les plus reculés, on trouve chez les Sémites la croyance à un dragon malfaisant, nommé *Typhon,* sous le nom duquel ils comprenaient

(1) Bunsen, I, 484.

tous les éléments nuisibles de la nature. Homère et Hésiode (1), savent déjà que le malfaisant *Typhon* a sa demeure dans le pays des Araméens. La conquête de l'Egypte par les Hyksos fit aussi connaître le dragon dans le pays du Nil, et le peuple opprimé, vit dans ses bourreaux des enfants de *Typhon.* Selon le témoignage de Diodore et de Plutarque, les Egyptiens croyaient que toutes les espèces d'hommes ou d'animaux de couleur rouge ou brune, tels que les Sémites, les ânes, les taureaux et les chiens dont le poil est roux, étaient consacrés au dragon.

Toutefois ce dieu étranger reçut en Egypte un nom indigène. D'après le témoignage de Plutarque, on y donnait à *Typhon* le nom de *Seth,* nom qu'avait déjà porté dans des temps plus anciens le Mars égyptien, être farouche et sauvage, il est vrai, comme l'Arès des Grecs, mais qui n'était nullement considéré comme hostile au peuple égyptien (2). La donnée fournie par Plutarque signifie, par conséquent, que le nom de *Seth,* qui existait depuis longtemps, fut transporté au dieu étranger *Typhon :* ce qui ne peut guère avoir eu lieu pour un autre motif que, parce que les Sémites, pendant leur domination en Egypte, n'honorèrent entre tous les dieux de ce pays, que *Seth,* le dieu de la guerre. Mais après l'expulsion des Hyksos, la haine publique se porta sur tous les restes de leur ancienne domination : la religion des Sémites, leurs croyances, leur civilisation, tout fut soumis à la malédiction. *Typhon,* en particulier, le dieu sémitique, fut pour l'Egyptien le résumé de toutes les influences nuisibles à son pays ; et *Seth* lui-même, le dieu indigène de la guerre, fut la victime de leur vengeance, parce que les Sémites, pendant leur règne, l'avaient eu en vénération. Les antiquaires modernes, qui ont examiné à fond les monuments égyptiens, Champollion, Rossellini, Wilkinson, disent unanimement que le nom de *Seth* a été effacé d'une foule d'inscriptions.

(1) Movers, I. 24. — (2) *Röth, Geschichte der Philos.*

Ainsi, quelqu'imparfaite que soit la connaissance que l'on a jusqu'à présent de la religion égyptienne, on peut toutefois affirmer avec certitude qu'on doit y distinguer trois périodes. 1° Celle des anciens temps, où l'Egypte, divisée en plusieurs petits royaumes, n'avait pas de culte commun ; 2° celle de la domination des Hyksos, pendant laquelle des doctrines sémitiques y furent propagées, même à l'aide de la violence; 3° celle du rétablissement de l'indépendance du pays et de l'expulsion des étrangers qui s'y étaient établis. Les rois qui, par leurs efforts, reconquirent la liberté, réussirent à réunir en un grand royaume les états particuliers qui existaient auparavant, et ils affermirent l'unité politique par l'établissement d'un culte commun, qui avait pour point central l'adoration d'*Osiris* et d'*Isis*.

Ce résultat de nos recherches sur l'ancienne religion égyptienne est du reste confirmé par l'histoire politique du pays, dont nous allons maintenant nous occuper. Cette histoire se divise en trois périodes bien distinctes : Celle du royaume ancien, celle du moyen et celle du nouveau, auquel mit fin en 525 avant Jésus-Christ, la conquête de l'Egypte par Cambyse, roi de Perse.

Nous avons dit précédemment que, d'après Manéthon, la durée du royaume d'Egypte, depuis le premier roi de race humaine, jusqu'en 340 avant Jésus-Christ, est de 3555 ans. Mais si l'on additionne les années de chaque dynastie et de chaque roi, telles qu'il les assigne, on obtient un nombre d'années beaucoup plus considérable. Il résulte de là, ou que le chiffre du total est inexact, ou que plusieurs dynasties ont régné en même temps. Eusèbe déjà admet cette seconde supposition ; et à l'appui de sa manière de voir, il fait remarquer que Manéthon place ces différentes dynasties en différents lieux, appelant les uns *Thinnites* les autres *Thébaïtes, Memphites* etc. Cette explication a, sans doute, beaucoup de vraisemblance ; mais cependant, comme ni les listes de ces rois, ni les monuments ne nous donnent aucun renseignement sur

la question de savoir lesquelles de ces dynasties étaient contemporaines, on est obligé de renoncer à avoir un calcul exact.

Je me bornerai donc à indiquer les résultats généraux. Manéthon attribue à la première dynastie huit rois et une durée de 263 ans. Elle a pour fondateur *Ménès,* cité également sous ce nom par Hérodote et Diodore de Sicile. Aujourd'hui encore, on voit dans les environs de l'ancienne Memphis des traces qui indiquent que le Nil avait autrefois un autre cours, et qu'il côtoyait les montagnes de l'ouest ou de la Libye. C'est au moyen d'une digue immense qu'il a été forcé de couler au milieu de la vallée. Cet ouvrage, au dire d'Hérodote, doit avoir été exécuté par Ménès. Or Manéthon appelle Ménès un *Thinnite,* ou un étranger venu de This, ville située dans la haute Egypte ; et comme ce même Ménès régna cependant aussi à Memphis, qui depuis lors fut la capitale de la moyenne Egypte, il est apparent que ce prince réunit pour la première fois la haute et la moyenne Egypte. D'autre part le commencement du règne de Ménès, comme je l'ai fait observer plus haut, doit, conformément à la somme totale indiquée par Manéthon, remonter, jusqu'à l'année 3895 avant Jésus-Christ ; et si les huit rois de cette première dynastie ont régné ensemble 263 ans, il faut en placer la fin en l'an 3632 avant Jésus-Christ.

A la dynastie de Ménès succède dans Manéthon une dynastie *Thinnitique,* avec 9 rois et une durée de 302 ans ; puis une dynastie *Memphitique,* également de neuf rois et qui dure 214 ans. Il semble que ce soit ici le cas de devoir admettre le règne simultané de deux dynasties, en considérant toutefois comme principale celle de Memphis. Dès lors, comme la première dynastie de cette ville se termine en 3632 avant Jésus-Christ, et que la seconde dura en tout 214 ans, cette dernière finira en 3418 avant Jésus-Christ.

La 4e dynastie, qui régna également à Memphis compte, d'après Manéthon 8 rois et dure 284 ans, par conséquent jusqu'en 3134 avant Jésus-Christ. C'est à trois princes de

cette dynastie, *Soufis* (sur les monuments, *Chufu*), *Sophris,* (*Schofra,* sur les monuments) et *Mencherès*, qu'appartiennent les trois plus anciennes pyramides. La construction de ces gigantesques tombeaux fit perdre à ces princes l'affection du peuple, qui fut opprimé d'une manière inhumaine par les deux premiers. A l'extinction de cette quatrième dynastie, le royaume paraît avoir été de nouveau divisé; car la cinquième est appelée par Manéthon *Eléphantinique,* et, d'après les principes développés précédemment, elle ne peut pas être comptée.

Ce ne fut que la sixième qui régna de nouveau à Memphis; et comme Manéthon lui assigne une durée de 203 ans, sa domination se sera étendue jusqu'à l'an 2931 avant Jésus-Christ.

La 7me et la 8me régnèrent également à Memphis; mais Manéthon ne donne pas les noms de leurs rois et les nombres qu'il indique sont falsifiés. Ainsi, en donnant à la 7me cinq rois, il ne lui accorde que 70 jours de durée, et à la 8me seulement 146 ans pour 27 rois. Bunsen soupçonne une erreur dans le nombre de 27 rois, et propose de séparer 20 de 7, et de faire rapporter le nombre 20 à la durée de la 7me dynastie, de sorte que au lieu de 70 jours, on devrait lire 20 ans et 70 jours. Mais cette supposition est trop arbitraire et aucune raison ne la justifie. Dès lors, je crois préférable de m'en tenir aux nombres indiqués et de clôturer la 8me dynastie en 2785 avant Jésus-Christ.

Alors paraît avoir commencé pour l'Egypte une époque de trouble et de confusion. Les dynasties de Memphis cessent pour toujours. Deux maisons, que Manéthon désigne comme la 9me et la 10me dynastie et qui durent ensemble 594 ans, ont leur siége à Héracléopolis dans la moyenne Egypte. Le seul roi, dont les listes conservées par Manéthon citent le nom dans ces deux dynasties, *Achtoes,* doit avoir surpassé en cruauté tous les souverains des anciens temps: il fut déchiré par un crocodile. Du reste, les deux maisons régnantes d'Hé-

racléopolis paraissent avoir été des dynasties collatérales, et ne pouvoir dès lors être comptées à la suite des autres, car derrière ces dynasties apparaissent des rois purement thébaïques. Le siége du royaume aurait, selon toute apparence, été reporté dans l'Egypte méridionale.

La onzième dynastie, comme je viens de l'insinuer, était thébaïque. Manéthon lui donne 16 rois, et seulement 43 ans de durée; de sorte que, en moyenne, chaque roi ne règne pas encore trois ans entiers. Si ces nombres sont exacts, j'oserais manifester le soupçon que ces fréquents changements de règnes sont un signe de troubles et de révoltes. Après cette dynastie, *Aménèmès* en fonde une douzième, qui, avec ce prince, comprend 8 souverains sur une durée de 176 ans. Ne pouvant, d'après mon opinion, faire compter les deux maisons d'Héracléopolis, il faudra placer la fin de la 12me dynastie en 2566 avant Jésus-Christ. Il faut qu'à cette époque il ait été d'usage de donner aux enfants les noms de leur père, ou de leur grand-père; car entre les rois de la 12e dynastie on trouve trois *Sesortesen* et quatre *Aménèmès*.

Un de ces derniers, d'après Lepsius, a entrepris deux des constructions les plus grandioses de l'ancienne Egypte, le *Labyrinthe,* destiné d'abord à lui servir de sépulture, mais qui plus tard subit des changements pour servir à une autre destination; et le *lac Moeris,* vaste réservoir, qui couvrait environ 70 milles carrés de terrain et qui était destiné à recevoir le superflu des eaux du Nil. Des canaux y amenaient l'eau de ce fleuve, et lorsqu'il était rempli, on le fermait au moyen d'écluses, qui, pendant les années de sécheresse, étaient ouvertes pour abreuver le sol altéré. Grâce à cet ouvrage remarquable, de vastes territoires de la moyenne Egypte, qui étaient auparavant déserts et sans culture, se métamorphosèrent en fertiles campagnes.

La 13e dynastie siégea aussi à Thèbes comme les deux précédentes. Les noms des rois qui en font partie ne sont pas mentionnés dans les listes de Manéthon que l'on a conservées.

Elles nous apprennent seulement qu'ils furent au nombre de 60, et qu'ils régnèrent en tout pendant 453 ans, de sorte que cette dynastie se terminerait en l'an 2113 avant Jésus-Christ.

La 14e fut une dynastie latérale, dont le siége était à Xoïs, dans le Delta; elle compte 76 rois, qui, en tout, doivent avoir régné 184 ans. Nous ne pouvons pas la faire compter dans la somme totale.

C'est avec ces deux dernières dynasties que se termine l'histoire de l'ancien royaume d'Egypte. La chronologie de cette période tout entière, est, sans contredit, incertaine : non-seulement les années du règne de la 7e dynastie ne sont pas indiquées; mais encore la règle que nous nous sommes faite de ne pas compter dans la somme totale les dynasties particulières qui, par le lieu où elles régnèrent, paraissent n'être que des dynasties latérales, cette règle, disons-nous, peut sans doute se justifier par des raisons de probabilité intrinsèque, mais on ne peut en démontrer la justesse par des témoignages positifs. La seule épreuve possible qui puisse être tentée pour vérifier le résultat de nos calculs, accuse une lacune de 80 ans.

Voici en effet la méthode que nous avons suivie jusqu'à présent. Nous avons pris pour base la donnée fournie par Manéthon, d'après laquelle les 30 dynasties humaines régnèrent, jusqu'en 340 avant Jésus-Christ, pendant un espace de 3555 ans. Nous en avons conclu que le premier roi de la première dynastie, a commencé à régner en 3895. De ce chiffre nous avons ensuite soustrait le total de la durée de toutes les dynasties que, d'après les caractères indiqués, nous nous sommes crus autorisés à déclarer faire partie de la série principale; et de la sorte, nous sommes arrivés à l'an 2113 avant Jésus-Christ, comme marquant la fin de la 14e dynastie et de l'ancien royaume d'Egypte. Mais on peut également suivre la route opposée, c'est-à-dire, en partant d'un point chronologique certain dans les dynasties plus récentes, remonter par le calcul vers celles qui ont pré-

cédé. Ainsi, la 26e dynastie se termine à la conquête de l'Egypte par Cambyse, roi de Perse, conquête qui eut lieu en 525 avant Jésus-Christ. Si partant de là, on additionne ensemble les années pendant lesquelles ont régné la 15e dynastie et les suivantes jusqu'à la 26e inclusivement, on obtient le chiffre de 1668, et l'on trouve pour le commencement de la 15e dynastie, l'année 2193 avant Jésus-Christ. Cette année devrait être également celle de la fin de la 14e dynastie et de toute la période comprise par l'ancien royaume d'Egypte. Mais il n'en est pas ainsi. La fin de la 14e dynastie tombe, comme nous l'avons vu, non en l'an 2193, mais 80 ans plus tard, en 2113. Cette épreuve signale donc une différence de 80 ans.

Il serait, sans doute, facile, en s'escrimant avec art comme le fait M. Bunsen, de faire disparaître, par des explications quelconques, 80 ans des chiffres de l'ancien royaume d'Egypte; mais un historien ne peut pas procéder de cette manière. Avouons donc loyalement que la chronologie de l'ancien royaume d'Egypte manque de certitude. Mais il en est tout autrement de l'histoire du royaume moyen et de celle du nouveau, ou de la domination des Hyksos et des dynasties indigènes qui les suivirent. Le chiffre 1668, que je viens d'indiquer, est hors de tout doute, comme il sera démontré ultérieurement par un fait astronomique bien établi.

TROISIÈME PARTIE.

—

Art. I.—LE ROYAUME MOYEN ET LE NOUVEAU ROYAUME D'EGYPTE.

La première de ces deux périodes commence par un invasion partie de l'Orient, laquelle renversa l'ancien royaume d'Egypte et qui ne peut être comparée qu'à celle qui eut lieu 2700 ans plus tard lors du grand mouvement islamique. Des tribus arabes, dit Manéthon dans un fragment rapporté par Josèphe, des tribus arabes auparavant peu connues, se jetèrent sur l'Egypte, firent la conquête du pays, soumirent à leur joug les rois particuliers qui avaient régné jusqu'alors, incendièrent les villes, réduisirent en esclavage une foule de femmes et d'enfants, et élevèrent enfin sur le trône l'un d'entre eux, qui prit le nom de *Salatis,* et qui eut des successeurs de la même race. Comme la puissance assyrienne était alors au faîte de sa grandeur, les nouveaux venus bâtirent sur la frontière orientale, du côté de l'Asie, la forteresse d'*Avaris,* aux environs de laquelle ils établirent 240,000 guerriers. Le peuple égyptien, ajoute Manéthon, nomma ces souverains étrangers *Hyksos,* parce que la première syllabe de ce nom signifie *roi* dans la langue sacrée et que *Sos* signifie *pasteurs* Leur domination dura en tout 511 ans. Au bout de ce temps, les rois indigènes, ceux de Thèbes et d'autres, se révoltèrent contre leurs odieux tyrans et l'un d'eux réussit enfin à renfermer les Hyksos dans la ville d'Avaris. Toutefois, désespérant de pouvoir s'en emparer par la force, il accorda aux assiégés un traité, en vertu duquel il leur était permis de se retirer sans obstacle vers le désert avec leurs femmes, leurs enfants et leur bétail. Les Hyksos passèrent alors en Palestine et y

construisirent la place forte de Jérusalem, poussés par la crainte que leur inspiraient les Assyriens. Tel est le récit de Manéthon.

J'ai prouvé en un autre endroit, qu'il s'était aussi conservé chez les Arabes une tradition, d'après laquelle la race d'Amalec avait jadis dominé un assez longtemps en Egypte et dans le nord-ouest de l'Afrique (1). D'autre part, on ne pourrait raisonnablement rejeter purement et simplement ce que Manéthon raconte de l'histoire intérieure de son pays. Mais je ne puis accorder une croyance absolue à la partie de son récit, qui a rapport à ce que firent les Hyksos après leur sortie du pays du Nil. Ainsi, Jérusalem ne peut avoir été bâtie par les Arabes expulsés de l'Egypte, attendu que l'origine de cette ville est plus récente. Le récit de Manéthon en ce point, fait allusion à la tradition relative à la sortie des Israélites de l'Egypte, sortie qu'il place cependant lui-même, et avec raison, selon moi, quelques siècles plus tard. Nous en parlerons plus loin.

Ce qui forme ici le point important de la question, c'est le chiffre de 511 ans, tiré du fragment rapporté par Josèphe. D'abord on se demande si ce nombre comprend tout le temps du séjour des Hyksos en Egypte, depuis le moment de leur invasion jusqu'à leur expulsion, ou seulement le temps où ils régnèrent sans avoir de rivaux. Or, c'est dans ce dernier sens, sans doute, qu'il faut expliquer la chose, tant parce que les expressions mêmes de Josèphe semblent y inviter, que parce qu'il a pour lui le témoignage des listes de Manéthon.

En effet, ces listes partagent la domination des Hyksos en deux dynasties entières et une fraction d'une troisième, lesquelles sont, dans la suite de la série, la 15e la 16e, et la 17e. Elles donnent à la 16e une durée de 518 ans, 7 ans de plus que le nombre cité plus haut. Selon moi, le chiffre fourni par le fragment de Josèphe est caché dans ces 518 ans.

(1) 1re partie de cet ouvrage.

Mais ensuite ces listes ajoutent, sous le nom de 17e dynastie, encore un certain nombre d'années, pendant lesquelles les Hyksos doivent avoir régné à côté de *rois indigènes.* Il faut donc admettre, je pense, que le nombre 518 est mal écrit, et qu'il faudrait celui de 511; et j'en conclus en outre que ce chiffre comprend la durée de la domination incontestée des Hyksos, lesquels après cela auront encore régné quelque temps en Egypte, non plus seuls et comme maîtres reconnus, mais en combattants des rivaux indigènes.

Le texte du fragment en question fait entendre clairement, que les Hyksos, même au temps où leur pouvoir n'était pas contesté, laissèrent subsister à côté d'eux de petits princes égyptiens, qui étaient leurs vassaux et leurs tributaires. Mais que l'une de ces maisons, qui siégeait à Thèbes, se révolta contre les tyrans étrangers et commença la guerre, laquelle dura longtemps. Enfin, après une lutte de plus d'un siècle, le septième de ces rois révoltés de Thèbes, réussit à chasser complètement les Hyksos de l'Egypte.

Ces souverains de Thèbes sont comptés dans les listes pour la 18e dynastie; et comme celui qui, d'après le fragment, expulsa les Hyksos, est porté le 7e sur les listes, il en résulte avec beaucoup de vraisemblance, que ces listes ont placé le commencement de la 18e dynastie l'année de la révolte du roi de Thèbes. Le commencement de la 18e dynastie se rattacherait, par conséquent, immédiatement à la fin de la domination incontestée des Hyksos. Cette domination, que l'on peut désigner aussi par la dénomination de *royaume moyen,* dura donc 511 ans, et commença, d'après le calcul rapporté plus haut, en l'an 2193 avant Jésus-Christ, pour finir en l'an 1682 avant Jésus-Christ, année où il faudra placer le commencement de la 18e dynastie.

Les noms des souverains de cette dynastie se trouvent mutilés dans les listes, mais on peut les rétablir à l'aide des monuments. Voici ces noms (1) : *Aahmès* (sur les listes, *Amosis*) *Amenatep I,*

(1) Bunsen, III, 115.

Tetmès I, Tetmès II, Tetmès III, Amenatep II, Tetmès IV (qui expulsa les Hyksos), *Amenatep III, Hor* (le *Horus* des listes). Jules Africain, dans l'extrait qu'il a fait de l'ouvrage de Manéthon, compte aussi dans la 18e dynastie les deux rois *Ramsès* et *Aménoph* ou *Ménophta;* mais ils appartiennent à la suivante, à la 19e. En retranchant donc ces deux princes, pour ajouter leurs règnes à la 19e dynastie, la durée de la 18e sera de 239 ans; et comme elle commence en 1682, sa fin tombera en 1443 avant Jésus-Christ. Du reste, il faut admettre que les rois de la 18e dynastie ne se sont pas bornés à chasser les Hyksos, mais qu'ils ont aussi rétabli l'unité du royaume et mis fin aux dynasties latérales ou secondaires; car dans la suite, il n'est plus question de rois particuliers.

La 19e dynastie régna, comme la 18e, à Thèbes, et sous sa domination le nouveau royaume s'éleva à son plus haut période de gloire et de puissance. Un phénomène qui se reproduit fréquemment dans l'histoire, c'est que des rois qui réussissent à secouer un joug étranger, deviennent ensuite conquérants. La même chose arriva alors en Egypte. Les 8 rois de la 19e dynastie se succèdent dans l'ordre suivant (1): *Ramsès,* qui ne régna qu'un an; *Séthos* qui en régna 51; *Ramsès Miamoun* (le Sésostris des Grecs) dont le règne fut de 61 ans; *Ménophta* n'en régna que 19; *Séthos Ramsès III,* 60; *Ménophta II,* 20; *Amenem,* 5; et *Thuoris,* 7. Ces 8 règnes réunis durèrent par conséquent 224 ans, et cette 19e dynastie, qui avait commencé en 1442, s'étendit jusqu'en 1218 avant Jésus-Christ.

C'est à deux princes de cette dynastie, *Séthos* et son fils *Ramsès Miamoun,* que l'Egypte doit de s'être élevée alors au rang de première puissance du monde. Cependant le père fut encore éclipsé par son fils, et de là vient que dans les sources grecques il n'est question que des exploits de *Ramsès Miamoun,* bien que Séthosis, son père, nous apparaisse aussi

(1) Lepsius, I, 33.

comme conquérant, tant sur les monuments que dans Manéthon. Ces deux princes, outre leurs entreprises guerrières, ont d'ailleurs exécuté de grands travaux pendant la paix.

Voilà ce que raconte Hérodote (1) : « Le roi *Sésostris* (le Ramsès de Manéthon et des monuments) partit du golfe Arabique avec une flotte de vaisseaux de guerre, soumit les peuples des bords de la mer rouge, et cingla toujours plus loin jusqu'à ce qu'il arriva dans une mer que les bas fonds ne permettaient pas de traverser. De là, il revint dans sa patrie, leva une nombreuse armée, se mit en marche à travers le continent et soumit à son joug tous les peuples qu'il rencontra sur son chemin, élevant dans les pays dont il faisait la conquête des colonnes commémoratives. Enfin, il passa d'Asie en Europe, soumit les Scythes et les Thraces et fonda même une colonie égyptienne en Colchide. A son retour, il ramena un grand nombre de prisonniers des différents pays qu'il avait conquis. Lorsqu'il fut arrivé à Péluse, son frère, à qui il avait confié le gouvernement du pays pendant son absence, l'invita à un festin, fit ensuite entourer de bois l'édifice où la fête était célébrée et y fit mettre le feu. Dans ce danger, la femme de Sésostris lui conseilla de jeter deux de ses six enfants sur la pile de bois enflammés, pour s'en faire comme un pont à travers le feu. Sésostris suivit ce conseil et se sauva ainsi avec sa femme et ses quatre autres enfants. Lorsqu'il eut tiré vengeance de la trahison de son frère, il employa les prisonniers ramenés de ses expéditions, à construire de grands canaux et d'autres édifices. » Tel est le récit d'Hérodote.

Ce qu'il dit de l'incendie de la maison où Sésostris était à table, est certainement fabuleux : il est impossible qu'un roi qui ramène des milliers de prisonniers, se trouve dans un tel dénûment de tout secours, qu'il ait besoin de se faire, du corps de ses enfants, un pont sur une pile de bois

(1) *Hist.*, II, 102, etc.

embrasés. Mais, d'autre part, on ne peut guère penser que la tradition en soit venue sans aucun fondement à dire que Sésostris s'était sauvé par le sacrifice de deux de ses enfants. Il me semble voir dans ce récit une sorte d'aveu, que ce monarque, pressé par la position désespérée où l'avait réduit la révolte de son frère, offrit deux de ses fils aux dieux pour apaiser leur colère.

Le véritable nom du conquérant qu'Hérodote appelle *Sésostris,* ou que plutôt, il confond avec son père *Séthos* ou *Séthosis,* était celui de *Ramsès*. C'est ce qui résulte de ce que raconte Tacite de la visite des temples de Thèbes par Germanicus (1). On voyait, dit-il, sur ces édifices gigantesques des inscriptions égyptiennes qui proclamaient l'antique gloire du pays. Un des principaux prêtres, chargé de déchiffrer l'écriture secrète, lut les paroles suivantes : « Ici habitèrent autrefois 700,000 hommes capables de porter les armes. Avec cette armée, le roi *Ramsès* triompha de la Libye, de l'Ethiopie, des Mèdes et des Perses, des Bactriens et des Scythes ; il soumit, en outre, à sa domination les pays des Syriens, des Arméniens, des Cappadociens leurs voisins, et de là, d'un côté jusqu'à la mer de Bithynie et de l'autre, jusqu'à celle de Lycie. » On lui lut aussi sur ces inscriptions les tributs imposés aux différents peuples : le poids de l'or et de l'argent, le nombre d'armes et de chevaux, les présents destinés aux temples, tels que l'ivoire et l'encens, les contributions en grains et autres denrées, que chaque nation devait livrer. « Le tout, ajoute Tacite, n'était en rien inférieur à ce que la puissance des Parthes ou la souveraineté de Rome imposent aux différents peuples. » Il reste encore aujourd'hui une partie des murailles et des inscriptions que le prêtre thébain interprêtait, il y a 1800 ans, au fils de l'empereur de Rome, et grâce à la glorieuse découverte de M. Champollion, nous sommes en état de vérifier l'exactitude du récit de Tacite.

(1) Annal. II, 60.

Écoutons maintenant ce que raconte Manéthon d'un grand conquérant de la 19e dynastie, dans un extrait malheureusement inexact, qui nous est communiqué par l'historien juif Josèphe (1) : « Le roi *Séthosis,* ayant rassemblé de grandes forces de terre et de mer, remit l'administration de l'Egypte pendant son absence future, à son frère *Armaïs,* lui accordant l'exercice de tous les pouvoirs souverains, hormis l'usage du diadème et la possession de ses concubines. S'étant ensuite mis en campagne, il fit une première expédition contre Chypre et la Phénicie, puis une seconde contre les Assyriens et les Mèdes, et soumit tous ces peuples, soit par la force, soit par la terreur de son nom. Fier de ses succès, il se porta plus avant vers l'Orient, et y conquit aussi un grand nombre de villes et de provinces.

Mais pendant ce temps, *Armaïs* son frère, qu'il avait laissé en Egypte, avait fait le contraire de ce qu'il lui avait commandé : il avait abusé des femmes royales, et, poussé par quelques flatteurs, il avait ceint le diadème et s'était proclamé roi. Le grand-prêtre égyptien donna secrètement avis à *Séthosis* de cette dernière tentative, et *Séthosis* revint à Péluse et reconquit son royaume par la force des armes. »

A cet extrait, Josèphe ajoute cette étrange observation : « Au dire de Manéthon, *Séthosis* fut depuis lors appelé *Aegypte,* et son frère Armaïs reçut le nom de *Danaüs.* » Cette dernière proposition n'a aucun sens, ou elle signifie que Séthosis, pour satisfaire son frère mécontent, partagea ses Etats, garda l'Egypte pour lui ou, littéralement, fut nommé le maître de l'Egypte, et donna pour apanage à son frère Armaïs un pays qui portait le nom de *Danaüs.* Or, ce pays ne peut être que le Péloponèse ; car nous savons que, d'après des témoignages dignes d'attention d'anciens auteurs grecs, une colonie égyptienne fut fondée au nord du Péloponèse, prétendûment par un certain *Danaüs.* Eusèbe déjà, ou peut-être

(1) Contra. Apion. I, 15.

un auteur plus ancien qui lui servait de guide, expliquait de cette manière le passage susdit de Manéthon. En effet, à la suite du nom d'Armaïs, qu'il cite comme un roi de la 18e dynastie, il écrit la remarque suivante : » Armaïs fut contraint par son frère de quitter l'Egypte et il s'enfuit en Grèce, où il s'empara de la ville d'Argos et y régna en qualité de roi. »

Maintenant, si *Séthosis* a réellement abandonné à son frère Armaïs la colonie égyptienne de la Grèce, il faut nécessairement admettre que le Péloponèse appartenait déjà auparavant au royaume des Pharaons. Nous ignorons l'époque de sa conquête, mais il est à présumer que Séthosis s'en empara lors de sa première expédition, celle qu'il fit contre l'île de Chypre. Il se pourrait aussi que la péninsule grecque eût déjà été occupée plus anciennement encore par les Egyptiens, sous des Pharaons antérieurs. Il est sûr, du reste, que les Egyptiens connaissaient bien le peuple grec ou ionien ; c'est ce que prouvent d'une manière non douteuse des monuments du temps de Ramsès Miamoun, sur lesquels ont voit souvent des Grecs représentés (1). On les y voit, comme sur les plus anciens vases grecs, revêtus de la chlamyde, le carquois sur l'épaule, l'arc dans une main, dans l'autre la massue, ou quelquefois la lyre, lorsqu'il s'agit d'une scène domestique.

Il saute aux yeux que Manéthon raconte à peu près de Séthosis ce qu'Hérodote dit de Sésostris. Leurs récits diffèrent seulement en ce qu'Hérodote fait soumettre par son héros les Scythes et les Thraces, tandis que le *Séthosis* de Manéthon fait la guerre à l'île de Chypre et à la Phénicie.

Quant à la soumission des autres peuples, les deux témoins sont d'accord ; et tous deux aussi font mention d'un frère infidèle, nommé gouverneur du royaume par le souverain, et qui, pendant son absence, tâche de s'emparer du pouvoir.

(1) Que l'on compare le récent écrit de A. Brugsch : *Reiseberichte aus Aegypten.* Leipsich, 1855, p. 155. On y trouve la traduction d une inscription, qui, parmi d'autres peuples soumis par Seth ou Séthosis, cite les Javan ou Hellènes.

Nous avons trouvé que le Sésostris d'Hérodote est une même personne avec le Ramsès des monuments et de Tacite. En serait-il de même du Séthosis de Manéthon ? Je ne puis guère croire à cette dernière confusion de noms, non-seulement parce que Manéthon, égyptien de naissance, prouve dans tout le reste qu'il a une connaissance exacte de l'histoire de son pays ; mais encore parce qu'il ressort d'une assertion de Josèphe, jetée comme en passant, que Manéthon, dans l'ouvrage dont l'historien juif a fait des extraits, doit avoir attribué au roi Ramsès des exploits semblables à ceux qu'il attribué à Séthosis.

Josèphe donne donc à entendre que Séthosis est aussi appelé Ramsès par Manéthon, Σέθωσις ὁ καὶ Ῥαμέσσης. Mais ce ne peut être là qu'un malentendu de l'auteur juif. Si, au contraire, le récit de Manéthon est exact, il faut supposer que c'est par erreur qu'Hérodote a transporté dans l'histoire de Sésostris Ramsès, la trahison du frère laissé gouverneur de l'Egypte: on ne peut guère croire, en effet, que la même tentative se soit renouvelée sous deux règnes consécutifs. Du reste, Hérodote attribue généralement à son Sésostris tous les exploits brillants, qu'il a entendu raconter sur le compte des anciens pharaons égyptiens.

Il résulte de cet examen, que, pendant plus d'un siècle, l'Egypte fut régie par deux souverains, *Séthosis* et son fils *Ramsès,* qui firent de leur pays le royaume le plus considérable de l'ancien monde. Le premier créa une marine, avec laquelle il soumit l'île de Chypre, la Phénicie et la Grèce. Il fit aussi sur terre des expéditions heureuses contre les Assyriens et les Mèdes ; mais ensuite, il fut contraint par une révolte de son père Armaïs, de lui abandonner la colonie fondée en Grèce. Des événements semblables eurent lieu aussi au temps des Ptolémées : plusieurs fois l'île de Chypre fut assignée, à titre de principauté particulière, à des princes de la maison des Lagides. — *Ramsès,* fils de *Séthos,* se signala par des exploits plus éclatants encore que ceux de son père : il soumit

le nord de l'Afrique, la moitié de l'Asie, et pénétra jusque dans l'Inde. Il paraît aussi que, sous le règne de ces deux princes conquérants, les Egyptiens furent également en contact avec les habitants de l'Italie, et peut-être même avec des pays européens plus reculés vers le nord. On voit, en effet, représentés sur leurs monuments, des hommes dont le teint blanc, la barbe blonde ou rousse, la taille élevée et élancée, trahissent, à ne pas s'y méprendre, une origine européenne. Du reste, le degré de culture de ces peuples, peut-être nos ancêtres, devait être encore bien peu élevé, car ils n'ont pour vêtements que des peaux de bœufs non travaillées, et les parties nues de leur corps sont tatouées, comme le sont les sauvages de l'Amérique (1).

Un grand déploiement de forces vers l'extérieur, tel que les règnes de Séthosis et de Ramsès nous en offrent l'exemple, n'est possible que lorsque auparavant déjà un royaume possède une constitution telle, que la couronne peut, sans obstacle, disposer de toutes les ressources du pays. Et en effet, on attribue à ces deux princes des innovations importantes et considérables. Ainsi, comme la fertilité de l'Egypte et sa richesse dépendent des inondations du Nil, des récits, dont on ne peut refuser de tenir compte, rapportent que *Séthosis* et *Ramsès* créèrent tout un système de canaux, réglèrent à nouveau la possession du sol, établirent des impôts élevés, réduisirent la masse du peuple à une sujétion complète vis-à-vis de la couronne, et entreprirent des travaux étonnants dans le but de favoriser le commerce par terre et par mer.

La situation géographique de l'Egypte inspire naturellement à ses maîtres la pensée de relier, par un canal, le Nil et la Méditerranée au golfe Arabique. Aussi, une foule d'écrivains grecs et latins (2) de premier ordre, tels qu'Aris-

(1) Que l'on compare de nouveau les inscriptions relatives aux guerres contre les peuples Te-meh, du Nord, parmi lesquels on cite Ribu (p.ê. les Riphat-Celtes.) Brugsch, S. 303.—(2) Lepsius, I,349, etc.

tote, Strabon, Pline, attestent que Sésostris mit le premier la main à ce grand ouvrage ; mais qu'il ne l'acheva pas, parce qu'on reconnut que les eaux du golfe Arabique étaient plus élevées que celles du Nil ; et que ce motif détermina Sésostris à renoncer à son projet déjà en voie d'exécution, par la crainte que les eaux du golfe, faisant violemment éruption, ne vinssent corrompre les eaux du Nil.

Ce récit est vrai : *Sésostris Ramsès* doit avoir fait creuser, dans la direction de l'Est, un canal qui allait du Nil vers le golfe Arabique, et construire à l'extrémité de ce canal la ville appelée de son nom, *Ramsès,* dont il est fait mention dans l'Ecriture, etc. En effet, pendant l'expédition d'Egypte, les Français trouvèrent dans les ruines de Ramsès, un groupe taillé d'un grand bloc de granit, et qui représentait les dieux *Ra* et *Tum,* ayant au milieu d'eux le roi *Ramsès Miamoun.* Les signes qui expriment le nom de ce prince, se trouvent répétés jusqu'à six fois sur une inscription qui est derrière.

Outre la réunion du Nil avec le golfe Arabique, Ramsès dut aussi avoir eu en vue la fertilisation de la partie du désert de l'Est que le nouveau canal traversait. Et ce but fut réellement atteint, tandis que l'on dut renoncer à l'autre pour les raisons indiquées plus haut. Toutefois ce canal de l'Est n'était qu'une petite partie d'un vaste système (1).

D'après Diodore, Sésostris partagea tout son royaume en 36 circonscriptions, que les Egyptiens appellent *nomes,* et à la tête desquelles il plaça des *nomarques,* chargés de la rentrée des revenus royaux et de l'administration générale. Que la nouvelle loi sur les impôts eût une liaison intime avec la construction des canaux, c'est ce qui ressort d'un autre passage de Diodore, où il dit que Sésostris fit élever un grand nombre de collines, sur lesquelles il fit transplanter les villes dont la situation était trop basse. Depuis la construction des canaux, en effet, le pays fut inondé sur une étendue beaucoup

(1) Lepsius, I, 383.

plus considérable qu'auparavant, et l'on sentit la nécessité de transporter beaucoup de villes et villages dans des endroits mieux à l'abri des eaux.

Enfin, dans un troisième passage, Diodore rapporte que Sésostris fit une nouvelle distribution du sol dans tout le pays, qu'il en assigna une partie aux prêtres, une autre à la caste des guerriers, en conserva la plus grande partie pour la couronne, et força la caste des laboureurs à faire, en retour d'un mince salaire, des corvées pour les classes propriétaires.

Le témoignage de Diodore est complété par celui d'Hérodote. Mais laissons-le parler lui-même (1) : « Sésostris, dit-il, employa le grand nombre de captifs ramenés de ses expéditions, à creuser les canaux qui depuis lors couvrirent l'Egypte. Ces canaux donnèrent au pays une forme toute nouvelle : auparavant on pouvait aller partout où l'on voulait à cheval ou en voiture, mais alors cela ne fut plus possible. La raison pour laquelle ce prince fit creuser ces canaux, fut que les villes qui n'étaient pas près du fleuve, avaient souvent à souffrir de la sécheresse. Ce même souverain, continue Hérodote, fit un nouveau partage du sol : il donna à chaque laboureur une portion égale de terrain en carré, dont il devait chaque année tirer ses revenus, car il les soumit à une imposition annuelle. Lorsque le fleuve avait emporté une partie quelconque d'un de ces lots, celui qui était lésé devait en donner avis au roi, qui envoyait aussitôt mesurer de combien ce terrain était diminué, afin que le laboureur continuât à payer sur le reste d'après une proportion exacte. »

Dans un autre endroit, Hérodote rapporte comme Diodore que, dans ce partage général, les deux castes des prêtres et des guerriers reçurent des terres exemptes d'impôts. Il dit à propos des prêtres (2) : « Ils ne payaient aucun impôt et recevaient même en outre, tous les jours, du pain sacré et de la viande d'oie et de bœuf ; » — et ailleurs (3) il dit des guerriers:

(1) Hérod., II, 108. — (2) Ib., II, 37. — (3) Ib., 168.

« Immédiatement après les prêtres, les guerriers recevaient aussi une solde de l'Etat; chacun d'eux recevait 12 acres exempts d'impôts. » Ces acres étaient chacun de 100 aunes égyptiennes en long et en large. Ils jouissaient en outre des avantages suivants, non pas tous à la fois, mais à tour de rôle : chaque année la garde du palais royal était montée par mille *Calasiriens* et autant de *Hermotybiens :* ainsi s'appelaient les deux classes dans lesquelles les guerriers étaient partagés. Or, chacun de ces gardes, outre le revenu net et libre de ses champs, recevait encore par jour cinq mines de pain, deux mines de viande de bœuf et quatre mesures de vin.

Cette innovation économico-politique des deux conquérants égyptiens eut nécessairement des conséquences, qui dans la suite se manifestèrent d'une manière très-tranchée, je veux parler du système des castes exclusives. Grâce à la nouvelle distribution du sol, une portion déterminée de la fortune publique se trouva intimement liée à chaque caste. Les classes privilégiées des prêtres et des rois furent en possession d'une partie inaliénable du sol, et il en fut de même de la caste corvéable des laboureurs. Si donc on avait permis aux gens des conditions inférieures d'aspirer à prendre rang dans les classes supérieures, la part de celles-ci se fut trouvée restreinte, et il en serait résulté une confusion inextricable. Force fut donc de faire de ces conditions privilégiées des castes exclusives. Mais cela fait, il fallut bien étendre la même règle aux classes inférieures. Car, s'il était défendu au laboureur ou au marchand de devenir prêtre ou guerrier, il fallait bien que cette classe fût à son tour protégée contre l'invasion de celles qui lui étaient inférieures. En d'autres mots, le résultat inévitable de l'innovation faite par Séthosis et Ramsès, était l'établissement d'un système en vertu duquel le fils était astreint à la profession de son père; de sorte que des classes entières de la société étaient nécessairement fermées et exclusives. Ainsi, selon toute apparence, le système des castes en Egypte fut l'ouvrage des deux Ramessides.

La législation que nous venons d'esquisser rappelle à la mémoire certains faits racontés dans le 1er livre de Moïse. Joseph, le fils de Jacob, doit avoir vécu sous un des Ramessides et avoir été revêtu par lui des plus grandes dignités. Bien plus, l'on peut dire avec raison que les récits d'Hérodote et de Diodore font supposer des événements tels que ceux qui sont décrits par Moïse. Ainsi, Hérodote raconte que la sécheresse dont souffrait beaucoup de villes éloignées du Nil, donna occasion à l'introduction du système des canaux. Or, la sécheresse est pour l'Egypte synonyme de stérilité. La famine doit donc avoir régné en Egypte avant la construction des canaux. Mais cela seul ne suffit pas pour l'explication de tout le reste. Quel est au monde le peuple qui se laisserait, sans murmure, dépouiller par ses rois de toutes ses terres? Sans doute, il faut pour rendre possible une pareille mesure, que des événements extraordinaires aient eu lieu auparavant.

Eh bien ! le récit de Moïse donne le mot de cette énigme. Joseph, prisonnier juif, est vendu par des marchands d'esclaves à l'un des principaux officiers du Pharaon : il prévoit que des années d'abondance seront suivies d'années de stérilité, et conseille à la couronne de faire de grands approvisionnements de vivres. Le roi se rend à son avis, confie le soin de cette affaire à ce sage étranger, dont le conseil prudent est ensuite justifié par l'événement. Puis, pendant les années de disette, Joseph se trouve en état d'acheter la propriété de tout le sol égyptien, avec les grains qu'il tire des magasins du roi pour la subsistance du peuple.

Mais laissons parler la Bible elle-même (1) : « Alors Joseph acheta pour Pharaon toutes les terres des Egyptiens ; car ceux-ci vendaient chacun leur champ, parce que la faim les pressait. Ainsi tout le pays devint la possession de Pharaon. Et Joseph transporta le peuple d'un bout de l'Egypte à l'autre. Il n'y eut que les terres des prêtres qu'il n'acheta point, parce

(1) Gen. 47. selon l'hebreu.

que les prêtres recevaient de Pharaon une quantité de vivres déterminée ; et comme ils mangeaient ce qui leur était assigné, ils ne vendirent pas leurs terres. Alors Joseph dit au peuple : Voilà que je vous ai achetés vous et vos terres pour Pharaon : voilà de la semence ; ensemencez la terre, et au temps de la moisson, donnez au prince la cinquième partie des récoltes et gardez les quatre autres cinquièmes pour vous. C'est ainsi que Joseph imposa pour contribution au pays des Egyptiens la cinquième partie des produits ; les terres seules des prêtres ne furent pas achetées par Pharaon. Telle est la substance du récit de Moïse.

Ainsi les impôts dont parlent Hérodote et Diodore sans les déterminer, s'élevaient à deux fois la dîme des produits de la terre. Mais le récit de Moïse s'accorde encore sous un autre rapport avec ce que dit Hérodote. D'après ce dernier, Sésostris donna à chaque guerrier douze champs. Il faut donc que les possessions territoriales de cette classe privilégiée fussent auparavant au pouvoir de la couronne, sans cela le roi n'aurait pas pu le leur distribuer. Il n'y a que les prêtres dont Hérodote ne dise pas qu'on leur ait distribué des terres : il dit seulement, qu'ils possédaient leurs biens exempts de charge. Il est donc clair, que la couronne n'avait pas acquis les possessions des prêtres.

Cet accord entre le récit de Moïse et celui d'Hérodote est tellement frappant, que les savants se seraient décidés depuis longtemps à placer l'histoire de Joseph sous le règne d'un des deux Ramessides, si l'erreur déjà partagée par l'historien Josèphe, que par les Hyksos il fallait entendre les Israélites, n'avait pas été un obstacle à l'intelligence claire de ce récit. Or, la supposition que je viens de mentionner relativement aux Hyksos, est impossible pour plusieurs motifs. D'abord, la peinture que font les livres de Moïse de l'état de l'Egypte à l'époque où les enfants d'Israël y faisaient leur séjour, prouve, avec beaucoup de vraisemblance, que les Pharaons qui régnaient alors dans le pays du Nil, étaient des

princes indigènes, non des étrangers, et par conséquent pas les Hyksos. Tout ce qui est dit de ces princes a une couleur égyptienne. En second lieu, si l'on prenait les Hyksos pour les Israélites on ôterait au livre des *Juges* tout droit à l'authenticité historique. Les Hyksos, comme nous le savons, ont été expulsés de l'Egypte vers 1680 ; dès lors les conquêtes de Séthosis et de Ramsès auraient eu lieu à l'époque des Juges ; et cependant, on ne trouve dans le livre hébraïque qui raconte les actions des Juges, aucune trace d'un si grand mouvement, dont la réalité est attestée, non-seulement par les Grecs et les Romains, mais encore par des monuments très-antiques et encore existants.

Nous n'avons donc à choisir qu'entre deux suppositions : Ou les enfants d'Israël ne sortirent de l'Egypte qu'après l'époque des Ramessides, ou il faut renoncer au livre des *Juges* comme source historique. Ajoutez à cela une troisième raison. Manéthon place d'une manière non douteuse la sortie des Israélites sous le règne du roi Ménophta, qui succéda à Ramsès Miamoun. L'identité des Israélites et des Hyksos est donc une erreur palpable.

Mais avant de passer au règne de *Ménophta,* je dirai d'abord quelques mots de la chronologie de l'Ancien Testament. Dans le second livre de Moïse (1), il est dit, que le temps pendant lequel les enfants d'Israël habitèrent en Egypte, est de 430 ans. Les Septante, qui, en tout ce qui concerne l'Egypte, jouissent d'une grande autorité, traduisent ces paroles de la manière suivante : « Pendant 430 ans les enfants d'Israël ont demeuré en Egypte et dans Chanaan.» Il résulte de ces paroles que les Juifs égyptiens entendaient ces 430 ans de tout le temps écoulé depuis l'arrivée d'Abraham dans le pays de Chanaan jusqu'à la sortie d'Egypte. Et comme d'Abraham à Jacob il s'écoula un laps d'environ 215 ans, il en reste à peu près autant pour le séjour des Israélites en Egypte. La manière de compter des Septante est du reste

(1) Exode XII, 14.

suivie par saint Paul, dans son épître aux Galates (III, 17) et par l'historien Josèphe en plusieurs endroits (1).

Ainsi, un calcul infirme l'autre. A quoi s'en tenir dans cette incertitude? Lepsius, et je suis de son avis, propose de prendre pour base les généalogies juives, comme un document dont la fidélité a constamment été surveillée avec le plus grand soin. Or, si l'on compare les généalogies des fils de Jacob qui se rendirent en Egypte avec leur père, elles établissent avec une frappante unanimité (2), que, depuis l'entrée de Jacob dans ce pays jusqu'à la sortie des Israélites sous Moïse, il y n'a eu que trois ou quatre générations, ce qui fait un peu plus d'un siècle. Il n'est de même fait mention que de trois Pharaons, qui occupèrent le trône pendant le séjour des Israélites en Egypte.

Le 1er livre de Moïse parle en détail du roi qui éleva Joseph en dignité. Au second livre il est dit (3) : Et Joseph mourut et tous ses frères aussi avec toute cette génération. Alors s'éleva un nouveau Pharaon qui ne savait rien de Joseph (4); ce nouveau roi opprima les Juifs, et ordonna de mettre à mort les garçons nouveaux-nés; mais sa fille sauva Moïse exposé sur le Nil et le fit élever à la cour comme son fils nourricier. Il arriva ensuite que Moïse, devenu jeune homme, tua un Egyptien, et que craignant la vengeance de Pharaon il dut s'enfuir dans le désert de Madian. Pendant le temps qu'il y passa, le roi qui avait si fort opprimé les Juifs, finit ses jours. Il est dit, en effet, au second livre de Moïse (5) : « Dans ce même temps mourut le roi d'Egypte. » Ce Pharaon (6) est, sans contredit le successeur de celui par lequel Jacob et ses fils avaient été invités à se rendre en Egypte. Un troisième

(1) Lepsius, 1, 31. — (2) Ib., I, 366. — (3) Exode I, 6.

(4) Ce ne peut être seulement le second : Joseph vécut encore 80 ans après son élévation, de 30 ans à 40. Combien d'années aurait donc régné le roi son protecteur? D'ailleurs, est-il possible que son fils déjà ait méconnu Joseph? (N. du T.)

(5) Ib., II, 23. — (6) C'est peu probable. Cfr. Exod. I. et II.

monta ensuite sur le trône, et ce fut celui que Moïse contraignit finalement à laisser sortir les Israélites.

Maintenant, retournons à Manéthon. D'après son récit, *Séthosis,* cet heureux conquérant, qui régna 51 ans, eut pour successeur son fils, *Ramsès Miamoun,* plus célèbre encore que lui, et qui occupa le trône pendant 61 ans. Après lui la couronne passa à son fils *Ménophta,* qui régna 19 ans. Or, voilà ce que Manéthon raconte de ce successeur de Ramsès Miamoun, dans un extrait rapporté dans Josèphe : « Le roi *Ménophta,* à l'exemple de Horus, désira contempler les dieux et s'adressa, à cet effet, à un prêtre, qui lui annonça que son désir serait accompli, s'il éloignait de l'Egypte tous ceux qui étaient impurs ou lépreux. Sur cela, le roi fit réunir de tout le pays, tous ceux qui avaient des défauts corporels, au nombre de 80,000, les fit jeter dans les carrières situées à l'est du Nil, et les contraignit à y travailler comme des esclaves, séparés de la société des autres hommes. Parmi eux se trouvaient aussi quelques prêtres instruits, atteints de la lèpre. Après s'être pendant longtemps livrés à de rudes travaux dans les carrières, ils prièrent le roi de leur accorder, pour leur protection, la ville d'Avaris, autrefois occupée par les Hyksos; et Ménophta dut céder à leur demande. Alors ces impurs choisirent pour chef un prêtre d'Héliopolis, nommé *Osarsiph,* et lui jurèrent obéissance. Celui-ci leur donna pour loi de ne pas adorer de dieux, d'immoler, sans distinction, les animaux sacrés les plus vénérés des Egyptiens, et en outre, de n'avoir aucune relation avec personne, sinon avec les membres de la conjuration. Il leur ordonna en même temps de se préparer à la guerre contre *Ménophta* et de réparer les remparts d'Avaris. Puis, il envoya des messagers à Jérusalem aux Hyksos, que Thetmès IV avait autrefois chassés de l'Egypte, les priant de les secourir promptement, sous la promesse de leur livrer Avaris. Les Hyksos lui envoyèrent, en effet, une armée de 200,000 hommes. A cette nouvelle, Ménophta n'osa pas risquer la bataille; mais, prenant avec lui les animaux sacrés,

il se retira du côté de l'Ethiopie, où il resta pendant treize ans. Pendant ce temps, les impurs, alliés aux Hyksos, opprimèrent l'Egypte de la manière la plus cruelle ; ils incendièrent des villes et des villages, pillèrent les sanctuaires, et forcèrent les prêtres égyptiens à prêter leur ministère à l'immolation des animaux sacrés. Enfin, Ménophta revint d'Ethiopie avec son fils *Séthos,* qui en l'honneur de son aïeul prit aussi le nom de *Ramsès,* vainquit les impurs et leurs alliés, les pasteurs, dans une grande bataille, et les poursuivit jusqu'aux frontières de Syrie. La tradition raconte, ajoute Manéthon dans l'extrait rapporté par Josèphe, que ce prêtre, né à Hiérapolis, *Osarsiph* (littéralement, celui qui tire son nom d'Osiris), qui donna aux impurs une constitution et des lois, changea son ancien nom contre le nom plus nouveau de *Moïse.*»

Cette dernière réflexion prouve indubitablement, qu'aux yeux de Manéthon, les impurs sont les Juifs, et leur émigration, l'expédition des Israélites dans le pays de Chanaan. Toutefois, Manéthon lui-même, au dire de Josèphe, avouait que l'histoire des lépreux, au moins en partie, ne se trouvait pas dans les livres sacrés ni sur les anciens monuments ; mais qu'il l'avait puisée dans les traditions populaires. Je ne vois aucun motif de rejeter ce témoignage. Est-il croyable que Manéthon ait regardé comme la pure vérité, qu'un roi d'Egypte, après avoir pendant assez longtemps traité avec une grande dureté 80,000 lépreux, leur ait ensuite abandonné, de son plein gré, une forteresse sur la frontière orientale, la plus menacée de toutes, les mettant ainsi en état de nouer des liaisons avec les Hyksos arabes, les mortels ennemis des Egyptiens? Où trouver d'ailleurs des souverains qui, comme *Ménophta,* sans avoir risqué une seule bataille, livrent leur royaume à des ennemis acharnés, et aillent ensuite attendre tranquillement en pays étranger que les envahisseurs se soient chargés de la haine universelle???

D'autres traditions encore circulaient sur le compte de ceux que le roi *Ménophta* avait chassés de son pays. Le Grec

Hécatée rapporte (1), et cela évidemment, d'après des sources égyptiennes, qu'un jour, la peste exerçant ses ravages en Egypte, les habitants du pays regardèrent ce fléau comme une punition du ciel, parce que, ayant parmi eux un grand nombre d'étrangers de différentes races, qui avaient, sous le rapport religieux, des usages différents des leurs, ils laissaient leur propre culte tomber en décadence. Ils résolurent en conséquence, d'expulser les étrangers. Une partie de ces derniers s'enfuit en Grèce et ailleurs, sous des chefs distingués, dont les plus célèbres étaient Cadmus et Danaüs. Mais le plus grand nombre se dirigea vers la Judée, qui alors était déserte. Le chef de cette colonie fut *Moïse,* homme distingué, qui, outre plusieurs autres villes, bâtit Jérusalem, divisa son peuple en douze tribus et lui donna une constitution pleine de sagesse. »

Ainsi, tandis que la tradition suivie par Manéthon s'abstient, sans doute à dessein, de dire que les impurs expulsés par Ménophta étaient des étrangers, qui auparavant étaient venus s'établir en Egypte, cette même tradition, transmise sous une autre forme par Hécatée, en fait l'aveu explicite.

Il est évident que c'est l'orgueil blessé qui donna à la première de ces traditions sa forme propre et particulière : parce que les Juifs conquirent leur délivrance les armes à la main, la haine des Egyptiens les métamorphosa en lépreux. Mais quelle qu'ait été l'influence de la passion sur cet ensemble de traditions, il n'en reste pas moins établi que les enfants d'Israël sont sortis de l'Egypte sous le règne du roi *Ménophta.* Manéthon, dans l'extrait rapporté par Josèphe, désigne ce *Ménophta,* sous lequel Moïse fit sortir son peuple de l'Egypte, comme étant fils du roi Ramsès et père du roi Séthos, qui reçut aussi le nom de *Ramsès* en l'honneur de son aïeul. Or, on ne trouve, soit dans les listes de Manéthon, soit sur les anciens monuments égyptiens, que ce seul *Ménophta* de la 19e dynastie, en qui tous ces signes distinc-

(1) Lepsius, I, 321.

tifs soient réunis. Et comme *Ménophta,* d'après les données chronologiques de Manéthon, régna de 1330 à 1310 avant Jésus-Christ, il faut placer dans ce laps de 20 ans, la délivrance des Juifs.

Il est même possible de préciser cette date avec plus d'exactitude encore. Avant que *Ménophta* s'enfuît en Ethiopie, où il resta 13 ans, les impurs, au témoignage de Manéthon, furent pendant longtemps astreints à de rudes travaux dans les carrières. Admettons pour cela un laps de trois ans, et ajoutons-y les 13 années de séjour en Ethiopie, il en résultera qu'il faut placer la sortie des Israëlites entre 1314 et 1310. Et ce qui est remarquable, c'est qu'on voit dans le Talmud (1) un ancien calcul juif, d'après lequel la sortie d'Egypte tomberait en l'an 2448 de la création, lequel correspond à l'an 1314 avant Jésus-Christ (2). En voyant cette coïncidence frappante de témoins si différents, on pourrait être tenté d'objecter que les assertions de Manéthon ne sont pas certaines. Mais la chronologie du prêtre égyptien est, précisément en ce qui regarde Ménophta, confirmée par un fait devant lequel tout doute doit tomber.

Comme nous l'avons montré précédemment, les anciens mathématiciens grecs et romains connaissaient très-bien la période de *Sirius* des Egyptiens ou la grande année solaire de 1460 ans. Censorinus dit que le *Sothis* pendant lequel tombe toute l'histoire de la Grèce et de Rome jusqu'aux temps de Trajan, finit en l'an 139 après Jésus-Christ. Et comme on convient qu'une période *Sirius* complète comprend 1460 années pleines ou 1461 années juliennes, il s'ensuit que le Sothis en question avait commencé en 1322 après Jésus-Christ. Or, le mathématicien égyptien Théon, qui florissait au

(1) Lepsius, I, 360.

(1) Mais ces deux nombres ne font pas 4000? Impossible, en outre, de ne placer la sortie qu'en 1314 : l'auteur l'essaie en vain : la Bible y répugne. Pourquoi lui préférer un extrait d'un auteur perdu, reconnu inexact en d'autres points.

IVe siècle, parle d'une ère du Pharaon *Ménophta,* et donne clairement à entendre que cette ère commença sous le susdit roi en 1322. En outre, ce témoignage de Théon s'accorde, on ne saurait mieux, avec la seconde section principale de la chronologie de Manéthon, d'après laquelle *Ménophta* régna de 1330 ou 1329 à 1310 ou 1309. Le commencement de la période appelée *Sothis,* dont parle le mathématicien d'Alexandrie, se rapporte, par conséquent, à la neuvième année du règne du Pharaon *Ménophta* d'après la chronologie de Manéthon. Il est difficile de s'imaginer une preuve plus concluante de la véracité du prêtre égyptien : si l'on veut rendre hommage à la vérité, il faut accorder que non-seulement le règne de Ménophta, mais encore la seconde partie principale de l'ouvrage de Manéthon, sont astronomiquement prouvés et établis.

Les anciens connaissaient encore la grande année solaire des Egyptiens sous un autre nom, sous un nom mythique. Qui n'a pas entendu parler de la fable du *Phénix,* qui apparaît à certaines époques, se brûle lui-même et renaît de ses cendres? Or, voici ce que Tacite (1) raconte de ce *Phénix :* « Le bruit courut que le Phénix avait paru en Egypte sous le consulat de Paulus Fabius et de Lucius Vitellius. Ceux qui l'ont dépeint s'accordent à dire qu'il est consacré au soleil, et qu'il ne ressemble aux autres oiseaux ni par la forme ni par le plumage. Les uns soutiennent qu'il paraît tous les 500 ans, les autres, au bout de 1461 ans seulement. » — Pline et le poëte astronomique Manilius (2) assignent pour le retour du Phénix le même laps de temps, ou une période de 1461 ans. C'est que la grande année solaire, ou l'année de Sirius est cachée sous l'image du Phénix. On se représentait le soleil comme un feu ardent : lorsqu'une grande année solaire était écoulée, on disait : l'oiseau du soleil s'est brûlé. Mais la fin d'une année cosmique amène le commencement d'une nouvelle : c'est ce qui faisait dire que cet oiseau renait de ses cendres.

(1) Annal. VI, 28. — (2) Lepsius. I, 180.

Mais d'où vient ici cette image d'un oiseau, qui tire son nom du palmier (φοινιξ)? C'est ce qui n'est plus difficile à expliquer depuis que l'on sait lire les hiéroglyphes. Dans cette écriture, l'année est désignée par une branche de palmier et la grande période par un oiseau. En outre, les hiéroglyphes ne restèrent pas de simples caractères d'écriture, ils passèrent souvent dans le langage, et une foule de mythes sont nés de cette source.

Jetons maintenant un coup-d'œil rétrospectif sur ce que nous venons de voir. D'après le récit mosaïque, les enfants d'Israël vécurent en Egypte sous trois Pharaons. Le premier éleva Joseph en dignité, et invita Jacob et ses fils à venir s'établir dans le pays du Nil. Sous le second (1) commença la persécution et la sortie eut lieu sous le règne du troisième. Le roi sous lequel eut lieu la sortie est *Ménophta :* il faut donc que ce soit son aïeul qui ait appelé les Israëlites en Egypte. Toutes les conjonctures connues s'accordent très-bien avec ce résultat. Après l'expulsion des Hyksos qui eut lieu en 1682, la royauté prit en Egypte un grand essor, parce qu'elle avait affranchi le pays : les anciens Etats particuliers disparurent et l'Egypte devint un royaume unique et puissant.

Toutefois, il était dans la nature des circonstances que les princes de la 18e dynastie, eussent encore des difficultés à vaincre à l'intérieur.

Mais leurs travaux profitèrent à leurs successeurs, aux Pharaons de la 19e dynastie. Parmi ceux-ci se trouvèrent deux princes conquérants, Séthosis et son fils Ramsès Miamoun. Le premier créa une marine, soumit la Phénicie, Chypre, les îles de la Méditerranée, fonda des colonies dans le sud de la Grèce, à Argos, et, comme je le prouverai en son lieu, à Tiryns et à Mycènes. Mais plus tard il renonça à ces dernières colonies en faveur de son frère Armaïs. Ramsès Miamoun subjugua la Libye et l'Asie citérieure, pénétra jus-

(1) Cfr. note 351.

qu'en Colchide et jusque dans les steppes lointaines des Scythes, et dut soutenir de rudes combats contre les Assyriens, qui aspiraient aussi à la domination universelle. Ces deux souverains, le père et le fils, entreprirent, en outre, de grandes innovations à l'intérieur : toutes les forces de l'Etat durent être mises à leur disposition. Où trouver des conquérants qui ne soient pas animés du même désir ?

Séthosis fit la connaissance d'un prisonnier juif, esclave d'un fonctionnaire de la cour, qui montrait une aptitude extraordinaire pour l'administration des affaires. Ce Pharaon le mit en lumière, parvint par son secours à mettre la couronne en possession de toutes les propriétés territoriales, et commença l'exécution d'un système de canaux, qui augmenta considérablement la fertilité, et, par suite, la richesse de l'Egypte. Plein de reconnaissance, ce prince appela en Egypte toute la parenté du sage Joseph. On est autorisé à admettre que, depuis les temps de trouble et d'inintelligente oppression qui, sous les Hyksos, avaient désolé l'Egypte, de nombreux territoires étaient restés déserts, surtout ceux qui étaient éloignés du fleuve : ce fut un de ces territoires que Séthosis assigna aux Juifs.

Outre la famille de Jacob, une foule d'autres étrangers encore doivent s'être établis en Egypte au temps de Séthosis et de Ramsès. Hérodote, en effet, parle de masses considérables d'Asiatiques et d'Africains, ramenés en Egypte par Séthosis et Ramsès, à la suite de leurs expéditions guerrières, et employés à faire diverses constructions ou à creuser des canaux. Tous ces étrangers réunis créèrent bientôt au gouvernement de graves embarras. On ne peut pas douter que le système de canaux, inauguré par Séthosis, n'augmentât considérablement la fécondité du sol déjà si riche de l'Egypte. Or, partout où cela a lieu, on voit la population augmenter proportionnellement. Mais d'autre part, le système d'impôts fondé par Joseph et Séthosis, avait à jamais immobilisé tout le sol. Qu'allait donc faire le gouvernement, des descendants

des captifs et de la postérité des pasteurs hébreux, en voyant la population indigène prendre si rapidement un tel accroissement ? Le développement naturel des lois ramessides, tendait à changer la population étrangère en une masse redoutable d'hommes sans industrie et sans biens-fonds, en une foule de mécontents qui seraient un danger pour l'Etat. Dans cet embarras, la politique égyptienne conçut la pensée d'étendre jusqu'à eux le système des castes, de les parquer dans une corporation bien limitée d'esclaves de l'Etat, d'ouvriers publics, et d'empêcher en même temps, par des moyens artificiels, leur accroissement ultérieur.

Manéthon ne fait commencer l'oppression de ces étrangers, que sous Ménophta, le Pharaon de la sortie des Juifs. Mais je suis persuadé qu'on doit lui préférer le récit mosaïque, d'après lequel Ramsès (1) aurait déjà pris des mesures sévères contre les étrangers. Ainsi, selon Manéthon lui-même, avant la fuite de *Ménophta* en Ethiopie, où il resta 13 ans, les impurs avaient déjà été maltraités pendant longtemps. Or, où trouver ce longtemps sous le règne de Ménophta, auquel Manéthon ne donne que 19 ans? Son erreur ressort donc de ses propres paroles.

Moïse ne parle pas d'une révolte des impurs, ou des étrangers, selon Hécatée, laquelle doit avoir éclatée en ce temps-là. Je suis d'avis qu'on peut, sous ce rapport, compléter le récit de Moïse par celui de Manéthon. Mais d'autre part, ce dernier désigne le chef des émigrants, Moïse, comme Egyptien de naissance, infidèle à sa nation et à sa croyance. On comprend que cet écrivain et les sources qu'il a suivies, n'aient rien su de l'origine juive d'*Osarsiph* (Moïse) sauvé par la fille du roi, laquelle lui fit donner une éducation savante, c'est-à-dire sacerdotale. Peu de personnes, sans doute, auront été initiées au secret de la jeunesse du législateur des Juifs. Mais il est incontestable que Moïse était né

(1) Cfr. 351.

hébreu ; et le récit de Manéthon, d'après lequel Osarsiph serait passé du côté des impurs, est d'une invraisemblance palpable. On ne peut croire non plus à l'occupation, par les impurs, de la ville d'Avaris, ni à l'appel fait aux Solymites : ces deux faits sont une répétition manifeste empruntée à l'histoire des Hyksos. N'oublions pas, en outre, que Manéthon lui-même, au témoignage de Josèphe, avoue avoir tiré de la tradition populaire plusieurs traits de son récit. Or, si la tradition populaire embellit les choses, il est encore plus certain que la vérité a été altérée par l'orgueil blessé des Egyptiens, qui ne pouvaient supporter l'idée qu'un ramas de ces prétendus impurs eût bravé toute la puissance de l'Egypte.

On voit clairement par la tradition elle-même où Manéthon a puisé, qu'elle cherche à jeter un voile sur certaines choses désagréables. Le désir du roi *Ménophta* de voir les dieux, fait lui-même partie des moyens tentés à cet effet : il semble qu'on a voulu justifier aux yeux du peuple, à l'aide d'un oracle, les mesures inhumaines prises contre les étrangers. Enfin, les livres des Juifs et le récit de Manéthon diffèrent encore entre eux, en ce que ce dernier soutient que les Juifs ont été expulsés d'Egypte de vive force, tandis que, d'après les récits hébraïques, les Juifs avaient, dès le principe, désiré de se retirer librement dans leur pays. Moïse mérite encore ici évidemment la préférence ; car quoi de plus naturel, pour des gens traités aussi mal que ces deux historiens le rapportent, que le désir d'émigrer, permission qui leur était refusée par le Pharaon, lequel songeait au contraire à les réduire perpétuellement en esclavage ?

L'Egypte, comme je l'ai montré précédemment, atteignit sous les deux Ramessides, son plus haut degré de puissance et de civilisation. L'architecture et plusieurs autres arts et métiers, avaient déjà reçu sous le royaume ancien un développement remarquable : témoins, les pyramides des Pharaons de la 4e dynastie et le lac Mœris. Des peintures trouvées dans un tombeau qui appartient à la première moitié du troisième

millénaire avant Jésus-Christ, fournissent en outre la preuve qu'on avait déjà fait, dès cette époque, plusieurs inventions que jusqu'à présent on avait regardées comme beaucoup plus récentes, par exemple, celle de la préparation du verre. Ainsi sur les peintures des parvis de ce monument, on voit des hommes souffler le verre comme nos ouvriers le font encore aujourd'hui. Tout auprès sont représentées diverses occupations de la vie ordinaire, la chasse, la pêche, la danse, le jeu de trictrac, le jeu des doigts, la Morra des Italiens (1). Sous les deux Ramessides les arts prirent encore un plus grand essor. Ces princes couvrirent de monuments l'Egypte et les pays situés plus haut sur le Nil. Séthosis, à ce qu'il paraît, avait déjà fait de la Nubie un royaume. Ramsès Miamoun y fit bâtir Ipsamboul, la capitale, entre la 1re et la 2e cataracte du Nil, et cette ville fut ornée de colonnes gigantesques et de temples de blocs de granit. Il ne donna pas moins de soins à Thèbes, l'ancienne capitale du pays ; cette ville reçut une circonférence de neuf milles allemands, et fut ornée d'édifices d'une grandeur tellement considérable, qu'aujourd'hui encore une seule des cours, tombées en ruines, sert d'asile à un village arabe tout entier.

Des artistes à l'œil exercé assurent que la perfection de l'art égyptien, à cette époque reculée, défie toute comparaison avec tout ce qui a été fait postérieurement. Il conserva, à la vérité, le caractère sévère, je pourrais presque dire, mesuré, compassé, qui le distingue de l'art grec, mais on ne peut lui contester de la grâce et de la beauté. L'époque des deux Ramessides fut suivie d'un temps d'arrêt, après lequel commença bientôt la décadence, le régime des castes, qui fut inauguré alors, rendant impossible tout développement ultérieur.

Ménophta, d'après les listes de Manéthon, fut encore suivi par quatre rois de la 19e dynastie : *Séthos, Ramsès II, Mé-*

(1) Bunsen, II, 510.

nophtah II, Amenem, Thuoris ou *Phuoris*. Ce dernier mourut en 1218.

La dynastie suivante, la 20e, compte, d'après Manéthon, douze rois, dont il ne donne pas les noms, sans doute parce que ce furent des princes insignifiants. Cependant il est probable, d'après les monuments, qu'ils portèrent tous le nom de Ramsès. Ils vécurent de la gloire de leurs ancêtres, comme les derniers Mérovingiens et Carlovingiens. Thèbes continua d'être leur résidence. Les écrivains qui ont fait des extraits de Manéthon varient sur la durée de cette 20e dynastie; Jules l'Africain, qui ailleurs se montre toujours le plus fidèle, ne lui donne que 135 ans, et Eusèbe 178.

Or, il faut nécessairement donner ici la préférence à ce dernier, parce que ses chiffres permettent seuls de trouver de l'ensemble dans la chronologie de Manéthon.

La 20e dynastie se termine donc en l'an 1040 avant Jésus-Christ, un peu avant l'établissement du royaume de Jérusalem. Comme Ramsès avait autrefois conquis toute la Syrie, on doit conclure de l'établissement de ce royaume que les rois de la 20e dynastie, peut-être même déjà leurs prédécesseurs les plus immédiats de la 19e, avaient perdu ces possessions étrangères. La Phénicie avait aussi cessé d'appartenir aux Egyptiens; car on vit dans ce pays les villes de Tyr, de Sidon et d'Aradus s'élever à un haut point de prospérité. Peut-être la Nubie elle-même avait-elle aussi déjà recouvré son indépendance. Ainsi, quoique les sources que l'on possède ne parlent d'aucun événement particulier, il n'en est pas moins clair, comme on le voit, que l'Egypte, dès après l'époque des grands Ramessides, commença à décliner.

Une révolution intérieure doit aussi avoir eu lieu vers la fin de la 20e dynastie; car la suivante n'a plus son siége à Thèbes, mais à Tanis, dans la Basse-Egypte. Ou bien la crainte de la seconde maison de Ninive porta-t-elle peut-être les nouveaux souverains de l'Egypte à transporter le siége de leur domination du côté du nord, qui était le plus me-

nacé? La 21e dynastie, d'après la liste de Jules l'Africain, compte 7 rois, qui ont régné 114 ans, et elle s'étend par conséquent jusqu'à l'année 926 avant Jésus-Christ.

Le siége du pouvoir change de nouveau à l'avénement de la 22e dynastie : Bubaste, dans la Basse-Egypte, devient la capitale. Cette dynastie compte 9 rois et dure 116 ans. Mais les listes ne donnent les noms que du premier, du second et du 6e de ces princes. Le premier s'appelait *Sésonch*, et c'est sans doute le même Pharaon que l'Ancien Testament appelle *Sésach* ou *Sisach*, lorsqu'il raconte que ce Pharaon fit une expédition en Palestine et s'empara de Jérusalem. Sur une peinture trouvée à Karnak, il est représenté comme vainqueur d'un peuple dont les traits sont ceux de la race sémitique, et dans l'inscription qui est au bas de la peinture, le chef de ce peuple est appelé roi de Juda. On voit par là que la nouvelle dynastie de Bubaste cherchait à établir dans l'Asie citérieure la domination de l'Egypte; toutefois, elle n'y réussit pas : le royaume de Juda conserva son indépendance. La 22e dynastie finit, d'après Manéthon, en 810 avant Jésus-Christ, un demi-siècle avant l'avénement de la troisième maison de Ninive.

La 23e régna de nouveau à Tanis et dura 89 ans, sous quatre souverains. Elle s'étend ainsi jusqu'en 721 avant Jésus-Christ; mais nous ne savons rien de ces princes.

Le dernier roi de la 23e dynastie paraît avoir été renversé par un habitant de Saïs, car un prince que les listes de Manéthon nomment *Bochhor* (les monuments l'appellent *Péhor*) établit aussitôt après son siége à Saïs, dans la Basse-Egypte; mais il ne put se maintenir que pendant six ans, jusqu'en 715 avant Jésus-Christ.

Le royaume doit ensuite s'être trouvé dans une pénible situation : pressé au nord-est par les grands-rois de la troisième maison de Ninive, il avait de plus grands dangers encore à courir du côté du sud, de la part des rois de Nubie; car ce pays était devenu non-seulement indépendant, mais

encore un état puissant pendant les temps de la faiblesse de l'Egypte. Sur les listes de Manéthon, une main inconnue, mais ancienne toutefois, a ajouté cette observation au nom du roi *Bochhor :* L'Ethiopien Sabacon le fit prisonnier et le fit brûler vif. Et ce détail est en somme confirmé par Hérodote, qui, à partir de là, marche de nouveau, pendant un certain temps, d'accord avec Manéthon.

Voici ce que dit Hérodote (1) : « L'Ethiopien Sabacon fit invasion en Egypte à la tête d'une puissante armée, triompha du roi de ce pays, lequel était aveugle, et le força de se sauver au milieu des marais qui se trouvent aux bouches du Nil. » Ce que l'historien grec dit ensuite de ce roi aveugle, auquel il donne le nom d'*Anysis,* a l'air romanesque : le récit que les prêtres égyptiens firent au *Père de l'histoire,* paraît cacher quelque allusion hiéroglyphique ou mythique. Quant au Pharaon renversé, il faut donc s'en tenir au rapport si clair de Manéthon; mais l'écrivain grec est cependant d'accord avec le prêtre égyptien, pour dire que la maison royale des princes indigènes fut expulsée par des conquérants éthiopiens.

Manéthon fait du seul règne de *Bochhor,* qui dura six ans, toute une dynastie, qui est la 24e. La suivante, ou la 25e, fut fondée par des Ethiopiens, et dura 40 ans, sous trois rois, savoir : *Sabacon, Sevichon* et *Tarkos.* Elle s'étend donc jusqu'en 675 avant Jésus-Christ. Les deux successeurs de Sabacon sont cités dans les livres historiques de l'Ancien Testament sous les noms de *Sévé* et de *Tircaha.* C'est avec Sévé que le roi d'Israël, Osée, conclut, vers l'an 704, cette alliance qui précipita la ruine du royaume de Samarie, parce que le prince Ethiopien ne donna pas les secours auxquels il s'était engagé. Ce fut ensuite contre *Tircaha,* successeur de Sévé, que Sennachérib, grand-roi d'Assyrie, s'avança jusqu'à Péluse. Sennachérib, comme nous l'avons dit précédemment, n'osa pas risquer la bataille contre ce prince : il revint sans avoir rien fait et cette retraite, jointe à la destruction de l'armée assy-

(1) *Hist.* II, 137.

rienne sous les murs de Jérusalem, eut pour suite la révolte de la Médie, de la Babylonie et de l'Arménie, qui secouèrent le joug des grands-rois de Ninive.

Quant aux causes de la faiblesse que l'on remarque alors dans le royaume d'Egypte, Hérodote nous fournit à ce sujet quelques données, bien que l'ensemble de son récit soit inexact. Il ne connaît pas de dynastie éthiopienne, mais seulement un roi nommé *Sabacon,* qui aurait régné en Egypte pendant cinquante ans. Au bout de ce temps, ajoute-t-il, *Sabacon* quitta volontairement l'Egypte et retourna en Ethiopie. L'aveugle, qui s'était enfui dans les marécages, reparut alors et régna quelque temps, au bout duquel un prêtre de Ptah, nommé *Séthos*, devint roi, brisa avec la caste des guerriers, leur retira les terres qu'ils tenaient de la couronne à titre de fiefs depuis les temps de Sésostris, et leur fit en outre toutes sortes d'avanies. D'après Hérodote encore, ce roi qui fut en guerre avec la caste des guerriers, régnait en Egypte à l'époque où Sennachérib s'avança avec son armée contre ce pays. Aucun guerrier, ajoute-t-il, ne voulut marcher à la suite de Séthos, qui se vit obligé de se rassembler une armée de mercenaires et d'hommes oisifs. Mais malgré ces misérables préparatifs, il ne laissa pas d'être vainqueur, parce qu'un prodige lui vint en aide (la peste, ou les souris, d'après Hérodote).

Que des rois, comme Hérodote le dit de Sabacon, renoncent volontairement de cette manière à tout un royaume, c'est quelque chose d'inouï. Essayons une autre explication. Depuis longtemps le peuple égyptien détestait les étrangers, à plus forte raison, des maîtres venus du dehors et qui s'imposaient par la force. Je m'imagine donc que, non pas Sabacon, qui était mort depuis longtemps, mais *Tircaha,* son second successeur, voulut donner à cette haine une sorte de satisfaction, et qu'à cet effet, il mit sur le trône, pour la forme, un indigène et même un prêtre, appelé *Séthos,* mais en se réservant toutefois, par une convention secrète, le pouvoir suprême. Il aurait, par exemple, imposé comme condition, à ce roi nomi-

nal, de se brouiller complètement avec les guerriers, en leur retirant tous les fiefs dont ils avaient joui jusqu'alors. Séthos accepta cette proposition insidieuse, et de ce moment il dépendit entièrement de son suzerain d'Ethiopie et dut se conformer à ses ordres. Les vrais souverains de l'Egypte furent donc comme auparavant les Ethiopiens : ils avaient seulement mis en spectacle un fantôme de roi, au moyen duquel ils détournaient d'eux-mêmes la haine populaire. Je veux bien admettre que Séthos, comme le rapporte Hérodote, marcha à la rencontre de Sennachérib, mais si, au lieu de la peste, ce furent des considérations stratégiques qui déterminèrent ce dernier à se retirer de Péluse, ce ne fut certainement pas la crainte de Séthos qui le fit partir, ce fut plutôt celle de voir *Tircaha* venir au secours de sa créature avec des forces supérieures. On verra plus loin que cette manière de voir, relativement à l'état des affaires de l'Egyte à cette époque, devient une certitude par les détails ultérieurs que nous donne Hérodote.

A Tircaha, Manéthon fait succéder la 26e et dernière dynastie de l'Egypte indépendante. Cette dynastie compte neuf rois, qui sont : *Stephinates, Nechepsus, Necho I, Psammétique, Necho II, Psammutis* ou *Psammétique II, Waphres,* (Hophra dans la Bible), *Amosis* ou *Aahmès* en égyptien et enfin *Psamécherès* ou *Psammétique III Cherès,* sous lequel l'Egypte fut conquise par Cambyse, roi de Perse. La durée de la 26e dynastie fut, selon Manéthon, de 150 ans et six mois, et comme elle avait commencé en 675, sa fin tombe en 525 avant Jésus-Christ. Tous les autres récits des anciens sont parfaitement d'accord avec ce résultat : ils sont unanimes à dire que Cambyse s'empara de l'Egypte cette année-là. Cet accord fait certainement l'éloge de Manéthon : sa chronologie est confirmée, jusqu'en 2193 avant Jésus-Christ, non-seulement par son enchaînement, mais encore par l'époque du règne de Ménophta, qui est établie par des calculs astronomiques et enfin, par les événements contemporains de l'histoire du

peuple juif et de celle des Phéniciens. Elle peut donc défier tout doute.

La liste de la 26e dynastie dressée par Manéthon est d'accord avec ce qu'en rapporte Hérodote et, en partie aussi Diodore de Sicile. Hérodote (1) débute par ces mots : « Lorsque les Egyptiens, après la fin de la domination de Séthos, le prêtre de Ptah, eurent recouvré leur liberté, ne pouvant rester un instant sans prince, ils élurent à la fois douze rois, entre lesquels ils partagèrent l'Egypte en 12 parties. » Cette assertion donne évidemment à entendre que le pays, sous le règne de *Séthos*, fut proprement sous une domination étrangère ; par conséquent, que Séthos était vassal des Ethiopiens. Ainsi le récit qu'Hérodote reçut de la bouche des Egyptiens atteste, d'une manière indirecte et à son insu, la vérité de l'hypothèse que nous avons développée plus haut.

Au rapport d'Hérodote, ce fut, comme on le voit, immédiatement après la mort de Séthos que commença le règne des douze rois, entre lesquels se trouvait Psammétique, qui plus tard chassa ses onze collègues. Il ne nous reste dès lors aucune place pour les trois rois qui, selon Manéthon, régnèrent avant l'élévation de Psammétique. Mais un peu plus loin, Hérodote détruit lui-même ce qu'il vient de dire, en soutenant que Nécho, père de Psammétique, le même, sans doute, que Manéthon donne pour prédécesseur à Psammétique, fut tué par l'Ethiopien Sabacon. Or, j'ai montré précédemment qu'Hérodote comprend sous le nom de Sabacon toute la 25e dynastie, laquelle, d'après des témoignages irrécusables, se composa de trois rois. Supposé donc l'exactitude du meurtre de Nécho par la dynastie éthiopienne, on est autorisé à considérer comme le meurtrier en question le troisième roi éthiopien, *Tircaha,* ou même un autre prince plus récent, tout aussi bien que le premier, Sabacon.

Ne voyant aucun motif de révoquer ce meurtre en doute,

(1) *Hist.* II, 147.

je demanderai pourquoi un de ces princes éthiopiens a voulu se défaire du père de Psammétique. Sans doute, parce qu'il redoutait son influence et sa puissance. Il faut donc, en ce cas, que *Nécho* ait été quelque chose comme un roi ; et dès lors, la balance penche en faveur de l'exposé donné par Manéthon. D'autre part, Eusèbe raconte qu'avant *Stéphinatès,* représenté par Manéthon comme le premier souverain de la 26e dynastie, l'Egypte fut gouvernée par un anti-roi éthiopien, nommé *Ammerès,* et ce récit est, pour l'essentiel, d'accord avec les monuments qui mentionnent, non un anti-roi, mais une anti-reine éthiopienne, du nom d'Amérith (1). Hérodote a donc tort : entre la mort de *Séthos* et le commencement du règne des douze rois, il y en eut encore au moins deux autres.

Diodore, de son côté, nous fournit de l'espace pour plusieurs autres encore, lorsqu'il nous dit que la domination des douze rois fut précédée d'une anarchie de plusieurs années. En quoi aura consisté cette anarchie ? Sans doute, dans la lutte de prétendants indigènes contre les rois éthiopiens pour leur enlever le pouvoir. Ce n'est que par là qu'on peut se rendre compte du meurtre du père de Psammétique par un roi éthiopien ; car Nécho, au rapport de Manéthon, fut un des trois princes qui portèrent la couronne avant Psammétique et encoururent ainsi la haine des Ethiopiens. Mais s'il en est ainsi, il n'est plus vrai de dire que *Tircaha,* lorsqu'il mit le prêtre Séthos sur le trône, renonça lui-même au pouvoir.

Manéthon ne parle pas de ce règne des douze rois d'où sortit la royauté de Psammétique, mais son silence n'est pas une négation. Sa manière de traiter l'histoire est, si j'ose m'exprimer de la sorte, légitimiste : Le sort ayant décidé en faveur de Psammétique et lui ayant donné le pouvoir à lui seul, Manéthon le considère comme seul légitime, et ne compte pas les onze autres qui avaient été ses collègues. Et

(1) Bunsen, III, 145.

l'on peut démontrer que c'est réellement là sa manière de compter. Ainsi, le règne de Psammétique dura, au dire d'Hérodote et de Manéthon, 54 ans ; la domination des douze, à laquelle prit part Psammétique, fut de 15 ans, selon Diodore de Sicile. Si donc l'on voulait ajouter ces quinze années aux 54 autres, l'ensemble du règne de Psammétique s'élèverait à la somme de 69 ans, chose que l'on peut appeler impossible. Les années de la domination des douze sont donc comprises dans le chiffre de 54 ans.

« Les douze rois, selon Hérodote, s'unirent entre eux par « des alliances matrimoniales et conclurent la convention sui- « vante : Qu'aucun n'oserait en chasser un autre, ni rien de- « mander du domaine appartenant à l'un de ses collègues; « mais qu'ils devaient toujours rester bons amis. Ils réso- « lurent aussi d'élever en commun un monument, et construi- « sirent à cet effet le *Labyrinthe,* au-dessus du lac Moeris » (dans la Moyenne-Egypte). J'ai déjà fait remarquer précédemment que, d'après les fouilles entreprises par Lepsius, il y avait eu autrefois, sur l'emplacement du *Labyrinthe*, un vaste édifice, qui remonterait jusqu'à la dernière dynastie de l'ancien royaume et par conséquent jusqu'au troisième millénaire avant Jésus-Christ. Toutefois, le témoignage d'Hérodote ne perd pas pour cela sa valeur ; car les douze peuvent très-bien avoir donné à un édifice plus ancien, une autre disposition et une forme toute nouvelle.

Hérodote décrit comme témoin oculaire les parties supérieures du Labyrinthe; mais il ne lui fut pas permis d'entrer dans les chambres souterraines. Il dit qu'une muraille d'enceinte renfermait douze grandes cours, dont six du côté du nord et six du côté du sud ; et au milieu, une masse de constructions, qui comprenaient 3000 chambres, dont la moitié était au-dessus du sol et l'autre moitié souterraine. La situation et le nombre de ces cours étaient sans doute relatifs à celui des douze rois. L'Egypte se divisait, comme on sait, en deux moitiés, l'une septentrionale, l'autre méridionale ; et comme

les parts des douze rois étaient égales, six d'entre elles auront dû être au nord et six au sud. Le Labyrinthe lui-même se trouvait sur la limite des deux moitiés, et par conséquent, les six cours du nord correspondaient aux six parties septentrionales, et les six du sud aux six parties méridionales.

Mais à quoi servait l'ensemble de l'édifice? Plusieurs écrivains modernes ont supposé que le Labyrinthe était destiné à servir de lieu de réunion pour les députés des douze parties du pays; et vraiment cette explication se recommande d'elle-même. Hérodote donne à entendre que les douze rois régionnaires, en dépit du partage du pays en douze parties, voulaient conserver l'unité ou du moins l'apparence de l'unité du royaume. Il fallait, en conséquence, une sorte de gouvernement central; et d'autre part, la vaste étendue de ces bâtiments insinue que beaucoup d'orateurs avaient à parler dans les assemblées du Labyrinthe, qu'il y avait donc une sorte de représentation du peuple.

Et ce n'est pas là la seule ni même la plus ancienne trace qui existe des remarquables innovations politiques introduites alors en Egypte. Le Canon d'Eusèbe (1) rapporte d'après une source inconnue, mais que je crois bonne et digne de confiance, que le roi Bocchoris, prédécesseur des monarques d'origine éthiopienne, donna aux Egyptiens de nouvelles lois, c'est-à-dire une nouvelle constitution. Ce prince était vivement pressé par les Cuschites, aux coups desquels il finit par succomber. Sa situation lui commandait de tout sacrifier pour se concilier l'amour de son peuple et s'assurer son puissant concours; et sans doute, la législation qu'il lui donna n'avait pas d'autre but que de le gagner. L'ancienne constitution, introduite par les Ramessides, avait été despotique; il faut en conclure que la nouvelle était d'une nature opposée, ou, pour parler le langage moderne, qu'elle avait un caractère libéral.

On voit par là que des idées politiques inconnues à l'an-

(1) Eusebius arm. II, 171.

cienne Egypte avaient commencé à s'introduire dans le pays des Pharaons assez longtemps avant Psammétique ; et ces idées, je les appellerai, pour le dire en un mot, des idées grecques. Au témoignage d'Eusèbe, des Hellènes de l'Asie Mineure s'étaient, dès la 23e dynastie, établis dans la Basse-Egypte. Il rapporte, en effet, que les Milésiens, vers la cinquième olympiade, ainsi 755 ans avant Jésus-Christ, y fondèrent la ville maritime de Naucratis, qui, à partir de Psammétique, devint le centre du négoce entre les Grecs et les Egyptiens, et la plus riche place de commecer de toute l'Egypte. On conçoit dès lors qu'à partir de ce temps les idées grecques purent se répandre dans le pays du Nil, et ce furent ces idées qui amenèrent la dissolution de l'ancienne Egypte.

Psammétique, fils d'un roi, au rapport de Manéthon, fut soupçonné par ses onze collègues d'aspirer à dominer seul ; et voulant prévenir ses desseins, ils le chassèrent. S'étant réfugié dans les marécages du Delta, il s'y mit en relation avec des pirates grecs ; et à la manière dont Hérodote raconte la chose, on dirait que ces rapports de Psammétique avec les Hellènes furent l'effet du hasard. Mais cette supposition est réfutée par les faits que raconte Hérodote lui-même. Il dit donc que des Cariens et des Ioniens furent jetés par la tempête sur les côtes d'Egypte, et que Psammétique, les ayant pris à sa solde, marcha avec eux contre les onze. Or, comme avec leur secours il parvint heureusement à triompher de ses rivaux, ils s'ensuit que ces alliés grecs formaient un corps de troupes redoutable, et que ce n'étaient pas seulement quelques hommes échappés au naufrage. Il n'y a pas de doute qu'un plan bien médité n'ait été suivi dans toute cette affaire ; et on ne peut refuser d'admettre que ces Grecs, pesamment armés, ne sont pas venus par hasard en aide à Psammétique, mais que ce prince avait appelé à son secours une armée étrangère.

Hérodote les dépeint comme des guerriers couverts de cuirasses d'airain, et donne à entendre que leur armure répandit la terreur parmi les soldats des onze. Cependant les guerriers

de l'ancienne Egypte représentés sur les monuments portent également des cuirasses. Si donc Hérodote a raison, il faut admettre que l'armure pesante était tombée en désuétude pendant les derniers siècles. Ainsi tout tend à faire croire que le peuple égyptien s'était amolli et que les anciennes institutions tombaient en décadence.

L'armée des onze fut vaincue par les Grecs soldés de Psammétique, qui devint ensuite seul maître de tout le royaume; et l'unité politique de l'Egypte fut ainsi rétablie. Psammétique fixa son siége à Saïs, dans le Delta, et n'oublia pas de récompenser magnifiquement ses auxiliaires, afin de se les attacher pour toujours. Il leur donna, en effet, des terres, non loin de Bubaste, à l'embouchure du Nil. La confrontation de quelques passages d'Hérodote et de Diodore (1) établit que ces possessions données aux Grecs faisaient partie des fiefs que les anciens rois avaient accordés à la caste des guerriers. Quelle humiliation pour cette caste autrefois si puissante! Déjà Séthos, le vassal des rois éthiopiens, lui avait porté un coup terrible : elle voyait maintenant d'odieux étrangers se partager jusqu'à ses anciennes possessions!

Hérodote décrit en un autre endroit les suites qu'entraîna après elle la mesure prise par Psammétique. Sous le roi Psammétique, dit-il (2), il y avait à Eléphantine (à la frontière du sud) de fortes stations de guerriers égyptiens, destinées à protéger cette frontière contre les Ethiopiens; il y en avait également à Daphné, près de Péluse, à la frontière de l'est, pour la défendre contre les Arabes et les Syriens; et à Marée (du côté de l'ouest), pour résister aux Libyens. De mon temps encore, ajoute Hérodote, on voit aux mêmes lieux des postes de troupes persanes. Ces troupes égyptiennes étant restées trois ans dans ces stations sans être relevées, résolurent d'abandonner Psammétique et de se retirer en Ethiopie. En conséquence, deux cent quarante mille guerriers égyptiens

(1) Hérod. II, 154 et 166; Diod. 1, 77. — (2) *Hist.* II. 30.

se dirigèrent vers le sud. A cette nouvelle, Psammétique se hâta de les rejoindre et les pria de rester en Egypte ; mais ils ne l'écoutèrent pas et s'établirent en Ethiopie, où le roi de ce pays leur assigna des terres. Ainsi, la scission commencée par Séthos entre la royauté égyptienne et l'armée se trouvait consommée, une des colonnes de la constitution que les Ramessides avaient donnée au royaume d'Egypte était brisée : elle n'avait plus de caste guerrière indigène.

Psammétique se donna visiblement beaucoup de peine pour rencourager la seconde caste privilégiée, celle des prêtres.

Hérodote rapporte (1), en effet, qu'il fit construire plusieurs sanctuaires : aussi n'a-t-on aucune preuve qu'il ait encouru leur haine. Cependant on ne peut douter que l'autorité, auparavant si exclusive, du sacerdoce, n'éprouvât également une secousse par les mesures de Psammétique. Les Hellènes qu'il établit en Egypte apportèrent avec eux leurs croyances religieuses, qui différaient de celles des Egyptiens en un point fort important, savoir, que les Hellènes ne connaissaient pas d'état sacerdotal distinct. L'exemple de la tolérance une fois donné par Psammétique, son successeur alla plus loin encore : *Amosis* donna la liberté de religion, c'est-à-dire, qu'il permit sans distinction à tous les Grecs émigrés en Egypte, d'élever des temples à leurs divinités sur le sol égyptien, selon leur bon plaisir. Or c'étaient là des innovations d'une portée immense dans un État qui jusqu'alors avait mis tant de sollicitude à se tenir à l'écart et séparé des autres peuples.

Une forte secousse fut aussi donnée au fondement inférieur de l'édifice politique des Egyptiens, à l'immobilité des classes inférieures. Hérodote raconte (2) en effet, que Psammétique confia aux soldats cariens et ioniens qui remplacèrent l'ancienne caste guerrière, de jeunes garçons auxquels ils devaient apprendre la langue grecque, et il ajoute que ces jeunes gens donnèrent naissance à une nouvelle caste, celle des interprètes.

(1) *Hist.* II. 153. — (2) Ibid. II, 154.

Ces interprètes formèrent, entre les Hellènes et les Egyptiens, une sorte d'intermédiaire, et ils étaient destinés par leur éducation à répandre les idées grecques parmi leurs concitoyens. Ainsi, de tous côtés, les anciennes institutions chancelaient sur leurs bases. Un nouveau monde était en travail, un monde qui recevait, non plus de Memphis, mais de la Grèce, les idées qui devaient le diriger.

Les courses dévastatrices des Scythes coïncident avec les commencements du long règne de Psammétique. J'ai indiqué, en un autre endroit, comment il sut tenir ces barbares éloignés des frontières de l'Egypte. C'est vers la fin du règne de ce prince que le royaume de Babylone commença à prendre son essor ; il ne tarda pas même à prendre vis-à-vis de l'Egypte une attitude très-hostile et très-menaçante. Hérodote et Manéthon s'accordent à dire que Psammétique régna 54 ans, et comme, au rapport de Manéthon, il était monté sur le trône en 654 avant Jésus-Christ, il doit avoir été vieillard en 610, époque où la guerre avec Babylone était devenue inévitable. Or, est-il vraisemblable, qu'à un âge si avancé, ce prince se soit encore mis en campagne ? D'ordinaire, en pareils cas, les rois associent à leur pouvoir leur fils aîné, leur successeur légitime, et de fortes raisons tendent à établir que Psammétique agit de même en cette occasion.

En effet, Manéthon donne au fils et successeur de Psammétique six ans de règne, tandis qu'Hérodote lui en donne seize. Le premier de ces nombres est certainement trop restreint : c'est ce qui ressort déjà de ce que le règne de Nécho II renferme des entreprises auxquelles le court espace de six ans ne peut avoir suffi. Et si, d'autre part, on voulait faire remonter de 10 ans en arrière le règne de Psammétique, c'en serait fait de l'enchaînement de la chronologie de Manéthon, si bien vérifiée dans son ensemble. Toutes les difficultés disparaissent, au contraire, si l'on admet que Psammétique partagea le pouvoir avec son fils de l'an 610 à l'an 600, époque pendant laquelle eut lieu la rupture avec les Babyloniens. Cette

supposition est donc plus qu'un simple soupçon, elle a pour elle un haut degré de vraisemblance : de même que le vieux roi des Babyloniens, Nabopolassar, chargea son fils Nébucadnézar de la guerre contre la Syrie, de même aussi Psammétique se déchargea de ce fardeau sur les épaules plus jeunes de son fils Nécho II.

Les Egyptiens résolurent de prévenir l'ennemi. Nécho, comme je l'ai fait voir précédemment, s'avança en 609 dans la basse Syrie, avec une puissante armée, formée principalement de cavalerie libyenne, et non plus comme auparavant de guerriers indigènes, défit, à Magdol, Josias, roi des Juifs (1), occupa la Palestine, mit sur le trône de Jérusalem, dans la personne de Joachim, un instrument de la politique égyptienne, et séjourna ensuite quelques années dans le pays conquis. Rien ne s'y opposait, puisque dans l'entre-temps le vieux Psammétique continuait à régner dans le pays du Nil. Mais en 605, Nébucadnézar lui présenta la bataille et Nécho essuya une grande défaite, près de Carchemis, sur l'Euphrate. Toutes les possessions conquises en Syrie, pendant les dernières années, furent perdues, et il dut promptement regagner son pays.

Par bonheur pour lui, le père de Nébucadnézar mourut peu de temps après la bataille de Carchemis, et son vainqueur dut employer un assez long temps à l'affermissement de son pouvoir en Babylonie. Comment Nécho profita-t-il de cette circonstance favorable et de cet armistice ? D'après Hérodote et d'autres historiens, il entreprit d'achever le canal du Nil à la mer Rouge, canal commencé par Ramsès ; en second lieu, il fit établir des chantiers, aussi bien sur le golfe Arabique que sur la Méditerranée, et y fit construire des vaisseaux de guerre. Il est hors de doute que ces vastes et importants travaux avaient pour but la création d'une armée navale. Nécho, prévoyant une attaque des Babyloniens contre l'Egypte, calculait avec beaucoup de justesse que l'Egypte ne pouvait être

(1) Cfr. Movers, II, 420.

conquise d'une manière durable que du côté de la mer, et que dès lors ce n'était qu'au moyen d'une flotte qu'il était possible de la défendre d'une manière efficace. Aussi tous ses soins tendaient à créer en Egypte une armée navale considérable. Ses successeurs durent entrer dans la même voie ; et en effet, tant que les rapports avec la Babylonie restèrent tendus, on vit les rois d'Egypte dépenser les trésors du pays à l'équipement de leurs flottes.

Le témoignage d'Hérodote est en harmonie avec les récits des écrivains orientaux que j'ai cités dans l'histoire de la Babylonie. Il dit que Nécho n'acheva pas le canal projeté, mais qu'au beau milieu des travaux il renonça à les poursuivre, sur la foi d'un oracle qui lui annonçait que l'achèvement de ce canal ne profiterait qu'aux barbares. Que le canal ne fut pas terminé alors, c'est un fait ; il ne fut achevé que sous Darius, roi de Perse. Quant au motif de cette interruption, Strabon n'indique que la mort prématurée de Nécho.

Hérodote parle encore d'une autre entreprise navale de ce Pharaon. « A l'époque, dit-il (1), où les travaux du canal furent abandonnés, Nécho fit partir du golfe Arabique des navigateurs phéniciens, avec ordre de faire le tour de la Libye et de revenir en Egypte par les colonnes d'Hercule. Ces Phéniciens mirent, en effet, à la voile et arrivèrent dans la mer du sud. L'automne arrivé, ils descendaient à terre, ensemençaient le sol de la partie de la Libye où ils se trouvaient et attendaient le temps de la moisson. La récolte faite, ils se rembarquaient ; et au bout de deux ans, ils revinrent en Egypte par les colonnes d'Hercule. Mais ensuite ils racontèrent une chose que je ne puis croire (d'autres le croiront peut-être), c'est qu'après avoir tourné la Libye, ils avaient le soleil à leur droite. »

Quelle belle simplicité dans ce récit d'Hérodote ! Le point même dont il doute renferme une preuve irréfragable de la vérité du rapport des Phéniciens. Selon la manière de

(1) *Hist.* IV. 42.

parler usitée en Egypte, la partie méridionale du ciel s'appelait le côté gauche. Lors donc que les navigateurs phéniciens eurent traversé l'équateur et le tropique du Capricorne, ils eurent nécessairement le soleil à leur droite, et ce que nous appelons le sud, devint pour eux le nord. Or, c'est ce que personne ne savait avant qu'on eût fait le tour de l'Afrique, et par conséquent, on ne peut révoquer en doute la réalité de cette expédition des Carthaginois autour de cette partie du monde.

Il est facile de deviner pour quel motif Nécho chargea les Phéniciens de cette entreprise. Le canal exigeait des travaux immenses et des trésors en proportion ; en outre, la durée de cette œuvre, supposé qu'on pût la mener à bonne fin, était compromise par les sables du désert et les terribles ouragans qu'on y éprouve. Il est donc facile de concevoir que la pensée dut venir à Nécho, que peut-être le but qu'il poursuivait, de relier les ports du sud, situés sur le golfe Arabique, avec ceux du nord, il l'atteindrait à moins de frais, s'il parvenait à découvrir par mer une route qui conduisît des uns aux autres. Ce fut la même pensée qui, 2000 ans plus tard, porta le Portugais Vasco de Gama à tenter le tour de l'Afrique.

Au milieu de ces détails intéressants, que nous fournit Hérodote sur l'histoire de Nécho II, il commet toutefois une erreur, en faisant d'abord construire des vaisseaux par le fils de Psammétique, pour le faire ensuite se diriger par terre vers la Syrie à la rencontre de Nébucadnézar, tandis que, d'après les sources orientales, c'est le contraire qui eut lieu.

Psammétique mourut dix ans après s'être associé Nécho, en l'an 600 avant Jésus-Christ; et Nécho le suivit au tombeau six ans plus tard, laissant le trône à son fils *Psamutis,* 594. Hérodote raconte (1) que Psamutis (sur les monuments Psammétique II) se mit en campagne contre les Ethiopiens. Il semble d'après cela que Nébucadnézar, pour affaiblir

(1) *Hist.* II, 161.

l'Egypte, suscita une querelle entre le roi de Nubie et le fils de Nécho ; car comment s'imaginer autrement que Psammétique II, déjà menacé au nord par un adversaire redoutable, se serait encore engagé au sud dans une lutte nouvelle ? Hérodote et Manéthon s'accordent à dire que le règne de ce prince ne fut que de six ans.

Il eut pour successeur son fils Apriès, appelé dans les sources juives Pharaon Hophra, et sur les monuments Hophra-Het. C'est de son temps qu'eut lieu le choc, depuis longtemps préparé, avec la puissance babylonienne, et ce fut sur le sol égyptien que la rencontre eut lieu. Après avoir détruit Jérusalem, et réduit, après un siége de 13 ans, la capitale de la Phénicie, alliée de l'Egypte, Nébucadnézar fit irruption dans le pays du Nil, en 572. Mais la flotte créée par Nécho et Psammétique sauva le royaume. Pendant que le Babylonien pénétrait en Egypte par la voie de terre, Hophra, avec sa flotte, conquit la Phénicie, et menaça ainsi les derrières de Nébucadnézar, de sorte que ce prince fut obligé de retourner sur ses pas, sans avoir donné suite à ses desseins. Toutefois, il se vengea de son adversaire en tramant, ou du moins en favorisant une révolution en Egypte.

Hérodote parle d'une attaque, dirigée par Hophra victorieux contre la célèbre colonie grecque de Libye, la ville de Cyrène. Il semble d'après cela qu'Hophra, fier de sa victoire sur Nébucadnézar et de la conquête de la Phénicie, tâcha de réduire aussi la Libye en son pouvoir ; mais cette entreprise échoua, et une sédition ayant éclaté dans son armée vaincue, on lui opposa, en 569 avant Jésus-Christ, un anti-roi dans la personne *d'Amasis,* homme de basse condition. Mais la suite du récit d'Hérodote n'est pas sans difficultés. D'après ce qu'il rapporte, les guerriers indigènes se déclarèrent pour Amasis, tandis que les soldats cariens et ioniens se rangèrent du côté d'Hophra. On pourrait dès lors soupçonner qu'Amasis s'appuyait sur les restes de l'ancienne caste des guerriers; mais cette supposition est réfutée par un autre passage d'Hé-

rodote (1) où il dit qu'Amasis, après la chute d'Hophra, transporta à Memphis les vieilles bandes ioniennes, établies dans le Delta, depuis environ un siècle, par Psammétique I, et qu'il s'en forma une garde contre les Egyptiens. Il confiait donc à leur valeur sa personne et le royaume, et, par conséquent, il n'est pas croyable qu'à l'époque de sa lutte contre Hophra, les troupes grecques fussent pour ce dernier et qu'elles aient été vaincues par Amasis lui-même.

Voilà comment je me représente l'enchaînement de ces différents faits : Au temps d'Hophra, les Hellènes établis par son bisaïeul dans le Delta étaient devenus des demi-Egyptiens. Lorsque la guerre avec la Babylonie éclata, ce prince prit à sa solde de nouveaux Ioniens à côté des anciens; mais cette mesure excita la jalousie de ces derniers, et après l'issue malheureuse de l'expédition entreprise contre Cyrène, qu'Hophra avait tentée malgré eux, tandis que les nouveaux recrutés restèrent attachés à la personne du prince, eux se révoltèrent, et lui opposèrent Amasis, qui, appartenant par sa naissance à une des classes inférieures, leur était redevable à eux seuls de tout ce qu'il était. Les deux partis en vinrent aux mains près de la ville de Momemfis ; et malgré la valeur avec laquelle les nouveaux venus combattirent pour Hophra, ils furent vaincus par les vieilles bandes et par les Egyptiens, qui s'étaient rangés du côté du nouveau roi. Hophra lui-même fut fait prisonnier après un règne de 19 ans ; et malgré les efforts d'Amasis pour le sauver, il fallut le livrer aux bandes victorieuses qui le réclamaient et qui le mirent à mort.

Hophra, comme les autres rois de la famille de Psammétique, avait fait sa résidence à Saïs, où on lui érigea un monument funèbre. Mais Amasis transporta de nouveau le siége du gouvernement à Memphis, et établit aux environs de cette ancienne capitale les descendants des guerriers ioniens,

(1) *Hist.* II, 154.

parmi lesquels, comme nous l'avons déjà dit, il se choisit une garde du corps. Ainsi, de même que ses prédécesseurs, il appuya son trône sur les armes des étrangers. Il adopta, du reste, au moins dans les commencements de son règne, la politique d'Hophra et de Nécho relativement à la flotte ; et il mit dans la dépendance de l'Egypte l'île de Chypre, dont les bois de construction pour les vaisseaux étaient renommés dans tout l'univers. Il paraît toutefois que son zèle pour la marine se ralentit plus tard, car il n'est plus fait mention nulle part des vaisseaux de guerre égyptiens.

Ce fait se lie sans doute aux conjonctures dans lesquelles se trouvait alors la Babylonie. Menacés dans leur voisinage par la puissance perse, Nébucadnézar et ses successeurs renoncèrent à toute pensée de conquête sur l'Egypte. Les Pharaons n'eurent donc plus rien à craindre de ce côté, et Amasis, bon vivant de sa nature, se livra au plaisir, sans laisser pour cela cependant de travailler beaucoup pour le bien-être intérieur du pays. Ainsi, l'agriculture et l'industrie prirent un essor inconnu auparavant, et l'aisance se répandit dans toutes les classes du peuple. L'Egypte, au témoignage d'Hérodote (1), comptait alors 20,000 villes et autres localités. Mais c'est là le côté lumineux du tableau que présentait l'Egypte à l'époque d'Amasis : il offrait sous un autre rapport un point de vue plus sombre et qui annonçait des tempêtes pour l'avenir.

Les institutions de l'ancien royaume encore existantes, mais dont la décadence avait commencé depuis la domination éthiopienne, s'écroulèrent alors complètement, sans être remplacées par une organisation meilleure soit à la base, soit au sommet de la société. Une expression d'Hérodote, jetée comme en passant, me porte à croire que le régime des castes avait cessé d'exister. Le *Père de l'histoire* dit en effet (2) : « Amasis donna aux Egyptiens la loi suivante : Cha-

(1) *Hist.* II, 177. — (2) Ibid.

cun est tenu d'indiquer chaque année au chef de son canton de quoi il vit. Celui qui omettait d'obéir à cette prescription, et ne pouvait prouver qu'il avait une profession autorisée par la loi, était puni de mort. » Tant que subsistait le régime des castes, chaque égyptien était indispensablement obligé de suivre la profession de son père. Sortir de sa sphère ordinaire, était regardé comme une impossibilité. Ainsi l'introduction de la loi susdite insinue, selon moi, que la contrainte était supprimée sous ce rapport, et que la liberté d'industrie était accordée. Mais comme ce nouvel état de choses était pour beaucoup de personnes une occasion de débauche, et par là de folies et de vol, le roi chercha à y remédier en obligeant chaque Egyptien à prouver ses moyens d'existence.

Amasis doit avoir senti que l'ancienne Egypte était sur son déclin et hors d'état de fleurir de nouveau. Le dernier Pharaon indépendant se tourna vers le soleil levant de la civilisation grecque : non-seulement il ouvrit son pays au commerce hellénique, il alla même jusqu'à contribuer à l'érection de nouveaux temples en Grèce. — Hérodote raconte, en effet (1), que « les habitants de Delphes, dont le temple avait été la proie des flammes, se mirent à voyager partout, pour recueillir des contributions volontaires ; que les Hellènes établis en Egypte contribuèrent ensemble pour 20 mines et qu'Amasis donna 1000 livres de vitriol. » Ce prince eut le bonheur de ne pas voir la perte de l'indépendance de l'Egypte ; il mourut, à ce qu'il paraît, au commencement de l'année 525 avant Jésus-Christ, après un règne paisible de 44 ans. Mais dans les premiers mois du règne de son successeur, *Psammétique Chérès,* le pays des Pharaons tomba, après une lutte courte et sans gloire, au pouvoir des Perses, et depuis ce temps jusqu'à nos jours, il n'a plus jamais possédé de dynastie indigène. La vie antique y était éteinte ; une vie nouvelle et indépendante n'y était plus possible. La caste

(1) *Hist.* II. 180.

sacerdotale seule survécut huit siècles à la chute des Pharaons et des autres institutions anciennes, mais ce surcroît de durée fut semblable à l'existence des momies.

Passons maintenant à la Phénicie, pays de Chamites de la même race que Mizraïm.

ART. II. — HISTOIRE DES PHÉNICIENS.

Les écrivains, depuis les temps les plus reculés jusqu'au moyen âge, parlent avec ravissement de la beauté et de la fertilité du rivage phénicien, de ses plantations d'oliviers, de ses vignes, de ses palmiers et de ses prairies remplies de fleurs. Ce n'est que dans le cours des quatre derniers siècles, que la tyrannie stupide des Turcs a réussi à transformer en désert une partie de ce beau pays (1). Un de nos compatriotes, Breidenbach d'Augsbourg, qui visita la Terre-Sainte dans la seconde moitié du 15e siècle, dit en parlant des rivages de la mer : « Ce pays mérite d'être appelé un paradis, à cause de la fertilité et de la beauté de ses champs, de ses vignobles, de ses oliviers et de ses figuiers, tels qu'il est à peine une autre contrée au monde qui puisse en montrer de pareils. » Guillaume, archevêque de Tyr, historien des croisades, en vante les végétaux de toute espèce, et en particulier le roseau « dont on extrait le sucre si précieux et si nécessaire au bien de l'humanité, et que les vaisseaux de Tyr transportent jusqu'aux extrémités de la terre. » A la vérité, sur la côte et dans les profondes vallées, il y règne au fort de l'été une chaleur accablante ; mais on n'a que quelques lieues à faire à cheval pour arriver sur les coteaux du magnifique Liban qui envoie de toutes parts des ruisseaux dans le fond des vallées, et l'on trouve sur ses hau-

(1) Ersch und Gruber Encycl. III. 24. p. 323.

teurs les doux vents du printemps. C'est ce qui fait dire aux poètes arabes, que le Liban porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, dans son sein, l'automne, et qu'à ses pieds règne un été éternel.

Ce paradis terrestre fut peuplé dans les premiers temps par des étrangers venus de l'Orient. La liste généalogique des Noachides, comme je l'ai montré précédemment, déclare les Cananéens ou Phéniciens, descendants de Cham et frères de Mizraïm ou des Egyptiens ; et le *Père de l'histoire* est parfaitement d'accord avec elle, lorsqu'il rapporte que, dans des temps très-reculés, les Phéniciens se sont rendus dans leur patrie actuelle en venant des pays situés près du golfe Persique, grand réservoir des races chamitiques.

D'après les récits les plus anciens, les premières villes ou établissements des Phéniciens furent fondés dans l'ordre suivant : Tyr, Sidon, Aradus, Byblus et Berytus. *Tyr,* quoique la plus ancienne de ces colonies, resta toutefois longtemps une localité peu importante, tandis que *Sidon,* au contraire, prit de bonne heure son essor; et de là vient que dans la table généalogique des Noachides cette dernière ville occupe le premier rang parmi les fils de Chanaan.

Hérodote, dans ses longs voyages, visita aussi la ville de Tyr et y puisa des renseignements sur son ancienneté. Laissons-le parler lui-même. (1) « Ayant appris, dit-il, qu'il y avait à Tyr un temple d'Hercule, je m'embarquai pour me rendre dans cette ville. Je vis ce sanctuaire : il était magnifiquement orné de dons et d'offrandes ; il s'y trouvait, entr'autres, deux colonnes, l'une d'or pur, l'autre d'émeraude qui resplendissait pendant la nuit d'un éclat admirable. M'étant mis en rapport avec les prêtres du dieu, je leur demandai depuis combien de temps déjà ce temple existait. Et ils me répondirent qu'il avait été construit aussitôt après la fondation de la ville ancienne, et qu'il avait déjà à peu près 2300 ans d'existence. »

(1) *Hist.* II, 44.

Or, comme Hérodote visita Tyr vers l'an 450 avant Jésus-Christ, la construction du temple et de la ville, à s'en tenir au témoignage des prêtres phéniciens, remonterait à l'an 2750 avant Jésus-Christ et par conséquent à la 11e dynastie égyptienne de Manéthon. Il n'existe, du reste, absolument aucun motif de révoquer en doute cette indication, car, non-seulement les dates des Phéniciens se distinguent en général par leur exactitude, mais encore le chiffre donné par Hérodote est confirmé par d'autres témoignages. Philon de Byblos, traducteur du livre phénicien publié sous le nom de Sanchoniaton, soutient que Bélus, fondateur de Babylone et de Tyr, florissait 2000 ans avant Sémiramis dont parle Hérodote. Or cette Sémiramis vivait, au rapport d'Hérodote, cinq générations soit 5 × 30 ou 150 ans avant la reine Nitocris, de Babylone, que le même Hérodote place en l'an 600 avant Jésus-Christ. Ainsi, la construction de Tyr remonte, d'après le calcul de Philon, exactement à l'époque indiquée par les prêtres d'Hercule, c'est-à-dire à l'année 2750 avant Jésus-Christ (1).

Mais il s'écoula encore près d'un millier et demi d'années, avant que Tyr et les autres villes de la côte que j'ai mentionnées plus haut, fussent en état de jouer un rôle indépendant; car la Phénicie tomba, comme les autres pays de l'Asie antérieure, sous le joug des grands-rois de la première maison de Ninive. Outre un grand nombre de mythes et les données fournies par des écrivains plus récents, il existe deux témoignages irrécusables de cette ancienne domination d'Assur sur le littoral de la Méditerranée. Le premier, c'est le passage déjà cité de Manéthon, d'après lequel les Hyksos, après avoir conquis l'Egypte, élevèrent, non loin de l'isthme de Suez, point le plus menacé de la frontière orientale de l'Egypte, la forteresse d'Avaris, et cela, par crainte de la puissance des Assyriens, alors maîtres de toute l'Asie. Le second,

(1) Movers Phénizier. II, 253.

ce sont les restes encore existants des grandes voies militaires, que les Assyriens de l'ancienne Ninive construisirent du côté de la Phénicie, de même que vers les autres provinces conquises. Dans le voisinage de Beyrouth, on voit encore aujourd'hui des restes de ces constructions, que Lepsius visita et fit copier il y a quelques années, et qu'il déclara être des ouvrages assyriens.

En effet, si on les compare avec les découvertes faites par Botta à Korsabad, sur les ruines de l'ancienne Ninive, il est impossible de révoquer en doute l'origine assyrienne des monuments trouvés près de Beyrouth et près de Sardes (1), bien qu'Hérodote, qui les a vus les uns et les autres et qui en fait la description, les attribue à l'Egyptien Sésostris. La Phénicie, doit aussi avoir eu dès cette époque des forces maritimes; car Ctésias, Diodore de Sicile et d'autres (2) rapportent des traditions d'après lesquelles les habitants de la Cilicie, de la Phénicie et de Chypre équipèrent sur le golfe Arabique des vaisseaux de guerre, qui devaient faire partie de la prétendue expédition de Sémiramis contre l'Inde.

Dans le courant du 15e siècle avant Jésus-Christ, la domination d'Assur sur l'Asie antérieure fut, comme nous avons dit, brisée par les efforts des rois égyptiens de la 18e et de la 19e dynastie, qui tendaient aussi à s'élever. Aussi, l'on voit représentées sur les peintures murales des ruines de la moderne Médinat Abou (3), les batailles navales livrées dans la Méditerranée par Ramsès Miamoun, ainsi que les victoires sur terre qu'il remporta sur plusieurs peuples de l'Asie supérieure; et deux de ces peuples sont appelés sur les inscriptions *Bab*, c'est-à-dire Babyloniens, et *Scheri* ou Assyriens. Quelle que soit la richesse de l'Egypte en produits de diverses espèces, elle manque cependant des matériaux nécessaires à la construction des navires : elle n'a ni les cèdres ni les métaux communs requis à cet effet. Ce fut donc, on ne peut en douter,

(1) Movers, II, 287. — (2) Ibid. II, 262. — (3) Ibid. II. 300.

la conquête de la Phénicie qui procura une flotte aux Ramessides. Tyr, Sidon et les autres villes passèrent des mains des Ninivites dans celles des Pharaons de la 18ᵉ et de la 19ᵉ dynastie.

Les rois d'Egypte se servirent des Phéniciens, non-seulement pour la guerre maritime, mais encore pour la fondation de leurs colonies, particulièrement en Grèce. Il résulte en effet des anciennes traditions que, à côté des Egyptiens, les Phéniciens prirent part aux quatre établissements que les premiers firent en Grèce, à Caphtor ou en Crète, à Danaüs, c'est-à-dire, à Argos, à Cécrops ou Athènes, et à Cadmus, c'est-à-dire Thèbes. Et cela est dans l'ordre, car l'établissement de ces colonies tombe à l'époque où les Pharaons d'Egypte dominaient en Phénicie.

J'ai fait voir ailleurs que, déjà sous les derniers rois de la 19ᵉ dynastie, on remarque en Egypte cette espèce d'assoupissement, qui a coutume de suivre des efforts extraordinaires et excessifs, tels que furent ceux des Ramessides. Les possessions du dehors furent perdues, et les Pharaons, enfoncés dans la débauche, se contentèrent de leur tranquille domination sur le pays du Nil. La longue durée de cet état de faiblesse de l'Egypte donna aux Juifs, rentrés en Palestine, le temps de fonder un Etat particulier, et fut pour les Phéniciens l'époque de leur grande prospérité et de leur indépendance.

Ce fut Sidon qui la première prit son essor et acquit une importance plus considérable. La généalogie des Noachides, comme je l'ai dit précédemment, appelle Sidon l'aîné des fils de Chanaan ; mais elle ne parle pas de Tyr, qui, au 13ᵉ siècle avant Jésus-Christ, doit encore avoir été bien peu de chose encore. Les chants d'Homère n'en parlent non plus que de Sidon. A peine les Sidoniens sont-ils devenus libres et puissants, qu'on les voit déjà occupés de ces entreprises qui ont donné aux Phéniciens un rang si distingué dans l'histoire de l'antiquité. La colonie de *Cambé* ou de *Cacabé,* d'où sortit

500 ans plus tard la célèbre Carthage; *Hippo,* en Afrique, *Cittium,* en Chypre; *Itanos,* en Crète; *Oliaros,* dans la mer Egée, *Cythère,* dans l'île du même nom, non loin de la côte méridionale de la Laconie, toutes ces colonies furent fondées par les Sidoniens entre les années 1400 et 1200 avant Jésus-Christ (1).

Bientôt après, un seul et même événement fut cause de l'affaiblissement de Sidon et de l'élévation de Tyr, qui devint alors la ville dominante de la Phénicie. Le livre des Juges dans l'Ancien Testament, parle des maux qui affligèrent les Juifs, pendant le gouvernement des *Juges,* à cause de l'accroissement des Philistins. Et bien, c'est le même peuple qui a été cause de la chute de Sidon. L'écrivain latin Justin rapporte, d'après des sources sûres, que le roi philistin d'Ascalon assiégea la ville de Sidon, et que les citoyens les plus considérables de cette ville, désespérant de pouvoir résister à ses armes, s'enfuirent à Tyr avec leurs vaisseaux, tenus prêts à cet effet. Cette émigration du peuple de Sidon, qui jusqu'alors avait été à la tête du pays, fut pour Tyr comme une seconde fondation, et c'est en effet l'idée que nous en donnent les historiens. On trouve à la tête de toutes les colonies fondées par les Phéniciens des *Suffètes* ou *Juges.* Tyr, après l'arrivée des Sidoniens, conserva encore un certain temps ces magistrats et même au nombre de deux, parce que les émigrés de Sidon s'établirent sur une île, située dans le voisinage de l'ancienne Tyr, et où, grâce à un rapide accroissement, s'éleva bientôt une Tyr nouvelle, formant une communauté distincte de la première.

Mais vers l'an 1000, à l'époque à peu près où les Israélites, leurs voisins, introduisirent chez eux la royauté, on voit aussi apparaître des rois chez les Tyriens. Le premier que l'on connaisse avait le nom d'*Abibaal* et fut père d'Hirom dont il sera parlé plus loin. Abibaal et ses successeurs sont

(1) Ersch. et Gruber. III, 24.

nommés, dans l'Ancien Testament, rois des Sidoniens. Josèphe les appelle roi de Sidon et de Tyr, titre auquel un ancien Grec ajoute encore celui de « roi de Phénicie (1). » La seule explication possible de ce fait, c'est que, à partir de sa *seconde* fondation, Tyr doit avoir obtenu une sorte de domination sur toute la Phénicie.

Les données exactes que Josèphe nous fournit, d'après des historiens tyriens maintenant perdus, nous mettent en état de déterminer l'époque de la transmigration des Sidoniens à Tyr. Elle doit avoir eu lieu en 1209 avant Jésus-Christ. L'essor que prirent de ce moment la puissance et l'opulence des Tyriens fut extraordinaire et d'une rapidité incroyable. Dès le siècle suivant, ils avaient déjà donné à leur commerce maritime une si grande extension, que, vers l'an 1100 avant Jésus-Christ, ils élevèrent sur le rivage européen des Colonnes d'Hercule, la ville de Gadès, et fondèrent sur le sol de l'Espagne cette principauté, qui est appelée *Tarschisch* dans la Bible, ainsi que dans un document carthaginois dont Polybe nous a conservé la traduction grecque.

Une couple de témoignages, tirés l'un d'un auteur grec, Aristote, l'autre d'un Juif, le prophète Ezéchiel, suffiront à prouver l'importance de cette colonie (2). Le premier nous dit : « Les Phéniciens qui naviguèrent les premiers vers *Tartessus*, reçurent en échange de leur huile et de toutes sortes de menus objets, une si grande quantité d'argent, que leurs navires ne pouvaient le porter, et qu'avant de remettre à la voile, ils firent en argent tout l'ameublement de leurs vaisseaux, jusqu'aux ancres elles-mêmes. » — Quant à Ezéchiel, il adresse en ces termes la parole à la ville marchande de Tyr : « Les vaisseaux de Tarsis étaient tes caravanes, par eux tu devins riche et puissante au milieu de la mer. » Faut-il s'étonner après cela que les Phéniciens prissent tant de soin de cacher à tout le monde la richesse et la situation de cette colonie espagnole?

(1) Movers, II, 318, etc. — (2) Ersch. et Gruber.

Les destinées des autres villes principales de la Phénicie sont pour la plupart inconnues; mais avec les fragments, conservés par Josèphe, des historiens tyriens qui furent chargés par l'Etat de recueillir, à l'aide des archives publiques, des renseignements dignes de foi, il est possible de reconstruire une histoire de Tyr, défectueuse, il est vrai, en quelques points, mais à laquelle, en somme, on peut se fier. Cette histoire nous offre, non-seulement le tableau d'un commerce immense, qui ne peut être comparé qu'à celui des Anglais d'aujourd'hui, ainsi que de la fondation d'un nombre étonnant de colonies; mais elle nous fait connaître aussi un élément politique dont jusqu'ici nous n'avons trouvé aucune trace en Asie, savoir, des luttes entre une aristocratie redoutable, profondément habile, mais perverse, et une populace qui ne le cédait en rien en méchanceté aux princes de la finance, et qui le plus souvent s'alliait contre eux avec la royauté.

Dans le principe, le gouvernement était aux mains des riches, et par conséquent, aristocratique; mais de telle sorte cependant que le sacerdoce y exerçait une influence considérable. J'ai déjà fait allusion au changement qui eut lieu vers l'an 1000 avant Jésus-Christ, vraisemblablement avec la coopération du peuple : on créa un roi, mais non pour dominer à la manière des souverains orientaux; au contraire, son pouvoir était limité par le Sénat et par les assemblées des citoyens jouissant de leurs pleins droits. Le premier roi, celui par lequel commencent les fragments de Josèphe, s'appelait *Abibaal,* et il mourut en 980 avant Jésus-Christ, dans les dernières années du règne de David, roi de Juda. Il eut pour successeur son fils *Hirom,* qui monta sur le trône dès l'âge de vingt ans, et l'occupa jusqu'en 947 avant Jésus-Christ. Les 33 années du règne de Hirom forment l'époque la plus brillante du royaume de Tyr.

La Judée était devenue, sous les règnes de Saül et de David, un état puissant, qui s'étendait au nord-est, jusqu'à l'Eu-

phrate; au sud, jusqu'au golfe élamitique, baie du grand golfe arabique. Ce royaume dominait donc la route principale du commerce, depuis la Méditerranée jusqu'à la Babylonie. Vers le même temps, de petits royaumes commencèrent aussi à se former dans la Haute-Syrie. Ces diverses circonstances semblent avoir fait comprendre à Hirom la nécessité de faire pour la sûreté de la ville de Tyr, quelque chose de durable. Aussi les sources lui attribuent-elles de grandes constructions.

Avant Hirom, cette ville avait la forme suivante : A la lisière d'une plaine étendue, fort fertile et très-bien cultivée, se trouvait, tout à fait sur le bord de la mer, l'ancienne Tyr. Vis-à-vis, à peine à un quart de lieue de distance, s'élevaient deux îles formées de rochers : l'une plus petite, sur laquelle était construit, depuis 2750 avant Jésus-Christ, le plus ancien temple de la Phénicie, le sanctuaire de *Melkart,* ou du dieu de la cité, *Archol,* que les Grecs prononçaient *Héraclès ;* et l'autre plus grande, sur laquelle les Sidoniens, après leur immigration, avaient construit des chantiers, des magasins et une petite ville. Ces deux îles furent reliées entre elles par Hirom, qui fit remplir de pierres et de terre le bras de mer qui les séparait. Sur le terrain conquis par ce moyen, il éleva ensuite la ville nouvelle, qui se relia à son tour au temple de Melkart ou du dieu de la cité. Hirom agrandit en outre la ville insulaire dans la direction de l'ancienne Tyr et du continent : il gagna également de ce côté du terrain sur la mer, en y faisant enfoncer des rochers et jeter des masses de terre, puis il y fit élever un faubourg, qui reçut chez les Grecs le nom d'*Eurychorus,* à cause de la vaste place destinée aux assemblées, et qu'elle comprenait dans son enceinte.

Les documents originaux disent, en outre, qu'il fit abattre, et remplacer par des constructions plus brillantes, plusieurs temples qui tombaient de vétusté ; et qu'il en fit couvrir d'autres, attendu que les poutres de cèdre des anciens toits étaient pourries par les années et menaçaient ruine. Ces détails accessoires font, de nouveau, ressortir la haute anti-

quité de cette ville. Les écrivains qui me servent de guides ajoutent que Hirom employa à la construction de ces temples toute une forêt de cèdres du Liban. Il introduisit aussi un ordre nouveau dans la célébration des fêtes. « Hirom, dit l'auteur tyrien Ménandre, à l'occasion d'une guerre contre les Citiens ou Cypriens, transporta au mois Piritius la fête de la résurrection d'Héraclès. » Ce mois correspondait à notre mois de février : la fête de la résurrection en question, était une fête du printemps destinée à célébrer la force croissante du soleil. Elle devait donc, à cause de sa signification naturelle, être célébrée vers l'équinoxe du printemps, vers la fin de mars, Hirom paraît l'avoir avancée d'un mois, parce qu'il voulait commencer avant le printemps son expédition contre les révoltés de Chypre ; mais ce changement, une fois fait, fut maintenu dans la suite. Comme nous l'avons montré précédemment, c'était Sidon qui avait fondé la colonie établie en Chypre, mais il paraît qu'après l'établissement des Sidoniens dans la ville insulaire, cette colonie était devenue la possession des Tyriens, et que sa révolte avait pour cause la dureté de leur domination.

Les livres de l'Ancien Testament attestent (1) que Hirom entretint des relations d'amitié et de bon voisinage avec David, roi de Juda, tant que vécut ce prince. Sous Salomon, successeur de David, ces bons rapports se changèrent même en une alliance étroite. Le jeune et riche souverain de la Judée, lequel aimait la magnificence, voulut élever un temple à Jéhovah et réaliser ainsi la pensée déjà conçue par David. Mais la Judée manquait encore alors d'architectes et d'artisans et la Phénicie pouvait en fournir. Salomon s'adressa donc à Hirom son allié, et les deux princes conclurent un traité, en vertu duquel le Tyrien s'obligeait à lui procurer les charpentiers et les tailleurs de pierre dont il aurait besoin, et à lui fournir à Jérusalem même les bois de construction tout

(1) I Reg. V, 15.

préparés; tandis que Salomon, de son côté, s'engageait à lui livrer annuellement, aussi longtemps que les travaux dureraient, 20,000 *cor* de farine fine de froment et autant d'huile, pour la table du roi de Tyr ; et en outre, 20,000 *cor* d'orge et 20,000 *bath* de vin pour les ouvriers employés à ses constructions.

La description que nous fait la Bible de cet édifice, dont la construction dura une longue suite d'années, et des objets qui furent faits pour l'ornementation du temple, renferme une preuve éclatante des progrès des Phéniciens dans le travail des pierres et des métaux, dans la fonte du bronze et dans plusieurs autres arts. L'alliance de Salomon avec Hirom donna en même temps naissance à ces entreprises commerciales faites en commun, que les vaisseaux juifs et phéniciens poussèrent jusqu'à Ophir dans l'Inde. Mais une conséquence funeste de ces relations, ce fut l'introduction en Judée du culte phénicien d'Astarté. Deux écrivains grecs plus récents disent, d'après d'anciens documents tyriens, que Salomon épousa une fille de Hirom. L'histoire biblique ne dit mot de ce mariage, mais elle avoue cependant, non-seulement qu'il y avait des Sidoniennes parmi les femmes de Salomon, mais encore que, par amour pour elles, il permit dans sa vieillesse l'établissement du culte d'Astarté (1).

Hirom mourut en 947, et eut pour successeur son fils ***Baléastartus***, qui, après un court règne de sept ans, mourut en 940 avant Jésus-Christ, laissant quatre fils, encore en partie mineurs : Astartus, Abdastartus, Astarymus et Phelès. Il n'y avait sans doute pas encore à cette époque d'ordre fixe pour la succession au trône dans ce pays, ou ce qui est plus vraisemblable, des divisions éclatèrent dans le sein de la famille royale. En effet, le trône ne passa pas à l'aîné de ses fils ; ce fut le second, *Abdastartus*, qui eut le pouvoir; mais après neuf ans de règne, il perdit tout à la fois le trône et la vie dans une révolution terrible.

(1) Movers, II, 337 etc.

Voici ce que raconte à ce sujet un auteur tyrien : « La nourrice d'Abdastartus (une esclave, sans doute, mais qui, comme plusieurs autres de sa condition, jouissait à la cour d'une grande influence), cette nourrice donc avait quatre fils, qui conspirèrent contre le roi et le mirent à mort. Le plus âgé des meurtriers s'empara ensuite de la couronne, et sut conserver pendant douze ans, de 930 à 919 avant Jésus-Christ, le pouvoir usurpé. » Il doit s'être passé en cette circonstance des choses affreuses ; car les annales tyriennes ont, par haine, passé sous silence le nom de l'usurpateur. Toutefois, une tradition locale, qui nous est communiquée par Justin (1) jette quelque lumière sur les événements de cette époque. « Un jour, dit cet historien, les nombreux esclaves de Tyr se révoltèrent contre leurs maîtres, les massacrèrent ainsi que tout le reste du peuple de condition libre, s'emparèrent du pouvoir, et épousèrent les femmes et les filles des nobles massacrés par eux. » Il s'agit certainement là du même événement que celui qui est raconté en abrégé par l'historien tyrien.

Un des fils de la nourrice était à la tête de cette révolution. Cependant, par ces esclaves, il faut, selon moi, entendre, non pas tant les serfs proprement dits, que la populace, les bateliers, les manœuvres, dont la grande extension du commerce avait extraordinairement grossi le nombre, et qui ne jouissaient d'aucun droit politique. Rien ne nous fait connaître l'influence que la domination de cette populace exerça sur les relations de Tyr avec les autres pays ; toutefois, il est probable qu'un certain nombre *d'anciens concitoyens*, échappés au massacre, émigrèrent dans les colonies ou allèrent en fonder de nouvelles. En effet, l'établissement des colonies, pour autant que la disette des sources permet de le conclure, continua comme auparavant.

Il paraît, du reste, que les divisions survenues dans la famille royale, et auxquelles j'ai fait allusion plus haut, ne

(1) *Hist.* XVIII, 3.

cessèrent pas pour cela. En effet, même après le rétablissement de la dynastie légitime, on trouve encore des traces de la haine sanglante qui animait les uns contre les autres les membres de cette famille. En 918, le fils aîné du roi Baléastartus, le frère aîné, par conséquent, d'Abdastartus qui avait été assassiné, réussit à chasser le roi des esclaves, et à replacer le pouvoir dans sa famille. Il mourut ensuite après 12 ans de règne, 907 avant Jésus-Christ, dans sa 34e année.

Mais ce ne fut pas la postérité de ce prince qui monta sur le trône : il passa à son frère *Astarymus,* troisième fils de Baléastartus, et encore mineur à la mort de son père. Astarymus, après un règne de neuf ans (898 avant Jésus-Christ), fut tué par son quatrième frère, *Phélès,* le plus jeune des enfants de Baléastartus ; et Phélès, à son tour, tomba, au bout de huit mois, sous les coups d'*Ithobaal,* dans la famille de qui la royauté resta d'une manière durable. Ainsi, après 50 années de troubles et de crimes horribles, Tyr jouit enfin de quelque repos.

Des documents originaux appellent *Ithobaal* grand-prêtre d'Astarté, et comme on sait d'autre part que les Phéniciens n'élevaient d'ordinaire aux fonctions suprêmes du sacerdoce que des membres de la famille royale, on peut supposer qu'Ithobaal appartenait à la maison régnante. En outre, comme la durée paisible de sa domination et l'affermissement du repos public sous son règne, font supposer que son droit au trône était légitime, on est fondé à croire que cet Ithobaal était un fils d'Abdastartus, que la révolte des esclaves avait renversé du trône. Les temps conviennent, du reste. La naissance d'Ithobaal tombe en l'année 933 avant Jésus-Christ, septième du règne d'Abdastartus. Ithobaal régna 32 ans, jusqu'en 866 avant Jésus-Christ.

Pendant cette période l'histoire de la Phénicie se lie souvent à celle du royaume d'Israël. Ithobaal fut père de la fameuse Jézabel, épouse du roi Achab, dont il est dit dans les livres des Rois (1) : « Achab prit pour femme Jézabel, fille

(1) 1 Reg. XVI, 31.

d'Ethbaal, roi des Sidoniens, et il alla servir Baal et l'adora. » Lorsque les Phéniciens, de même que les Carthaginois, donnaient les filles de leurs rois ou de leurs grands en mariage à des princes voisins, c'était toujours dans un but politique. Les filles de la république devaient attacher leurs époux aux intérêts de la mère-patrie. C'est, sans doute, dans un but semblable que Jézabel fut introduite dans la maison royale d'Israël.

Or, le lien le plus fort qui pût, dans l'antiquité, lier un état à un autre, c'était la religion. Chez les Juifs régnait le culte de Jéhovah, qui déclarait une abomination le culte que les Phéniciens rendaient à la nature. Si donc Jézabel voulait atteindre le but proposé, elle devait travailler à la ruine du culte de Jéhovah. En effet, pendant trois règnes consécutifs, soit comme épouse du roi, soit comme reine-mère, elle ne cessa de diriger vers ce but tous ses efforts, et cela, avec une scélératesse, mais aussi avec une énergie de caractère, qui excitent l'étonnement.

C'est aussi au temps d'Ithobaal qu'eut lieu la famine que les livres de l'Ancien Testament rattachent à l'histoire du grand prophète Elie, lorsqu'ils rapportent que cette disette de trois ans fut terminée par une pluie abondante due aux prières de ce saint prophète. Les annales phéniciennes font aussi mention de cette longue sécheresse, mais en attribuant à l'intercession du roi Ithobaal la pluie bienfaisante qui y mit fin. Sous ce prince, les établissements des Tyriens sur la côte septentrionale de l'Afrique avaient pris un tel développement, qu'ils s'étendaient dès lors jusque dans l'intérieur du pays. Au témoignage de Ménandre, c'est alors que fut établie la colonie d'*Auza* dans l'intérieur de la Mauritanie.

Après la mort d'Ithobaal, en 866 avant Jésus-Christ, le trône passa à son fils *Balézor*, qui ne régna que 8 ans, jusqu'en 858 avant Jésus-Christ, et mourut à l'âge de 45 ans. Il laissa le trône à son fils *Mattan*, enfant de huit ans, qui par conséquent doit avoir régné longtemps par ses tuteurs. C'est

probablement sous lui que prirent naissance les divisions de partis qui, trente ans plus tard, aboutirent à un événement d'une importance majeure, la seconde fondation de Carthage. Mattan mourut en 833 avant Jésus-Christ, après un règne de 25 ans, et à l'âge peu avancé de 32 ans, laissant après lui deux enfants mineurs, une fille, nommée Elissa, et un fils, du nom de Pygmalion. Ce dernier n'avait que neuf ans à la mort de son père; Elissa était plus âgée de quelques années, et déjà nubile.

Avant de mourir, Mattan avait revêtu de sa signature l'expression de sa dernière volonté, en vertu de laquelle Pygmalion devait régner en commun avec sa sœur, et celle-ci, épouser le grand-prêtre d'Archol, dieu de la ville. L'époux destiné à Elissa s'appelait *Sicharbaal* et était frère puîné du roi défunt. Les sources où l'on peut puiser des renseignements sur la révolution qui éclata bientôt après, se bornent à quelques indications assez courtes, mais importantes de l'historien Ménandre, qui mit à profit les actes publics de la ville de Tyr; à l'Enéide de Virgile et surtout à ses commentateurs, en particulier Servius, qui nous transmet des passages des sources plus anciennes où le poète lui-même avait puisé; enfin, au récit de Justin, ou plutôt à l'ouvrage historique de Trogue-Pompée, dont Justin n'est que l'abréviateur.

Si donc on compare entre elles ces différentes sources, on y voit que, dans les derniers temps, il s'était formé à Tyr deux partis puissants : celui de l'aristocratie, qui cherchait à replonger dans son ancienne servitude le petit peuple, mis, par la révolte des esclaves, en possession de certains droits politiques; et le parti démocratique, qui demandait pour les nouveaux citoyens la même participation au pouvoir de l'Etat, que celle dont jouissaient les anciens citoyens. Or, une alliance étroite unissait l'aristocratie au sacerdoce, dont le chef était Sicharbaal. Le mariage projeté avait donc probablement pour but de séparer du parti démocratique la royauté, qui jusqu'alors avait penché du côté du peuple, et de la contraindre à se rallier à la noblesse. Ce fut aussi

paraît-il, par l'influence de l'aristocratie que Mattan, pendant sa dernière maladie, fut porté à insérer cette clause dans son testament.

Mais c'était là une atteinte à la constitution existante, d'après laquelle les fils seuls du roi défunt et non les filles avaient droit à la succession au trône. Aussi le parti du peuple, gravement menacé, s'éleva-t-il contre ce testament, sous le prétexte qu'il blessait les droits de Pygmalion, héritier légitime. Il paraît qu'on en vint à des scènes horribles : le mariage d'Elissa et de Sicharbaal eut lieu réellement; mais bientôt après, environ quatre ans après la mort de Mattan, 828 avant Jésus-Christ, le grand prêtre, époux d'Elissa, tomba sous le fer des assassins. Cette mort fut un coup mortel porté à l'aristocratie, qui eut à craindre le sort le plus funeste.

En conséquence, les chefs de la noblesse entrèrent dans une conjuration avec Elissa, que le désir de venger le meurtre de son mari poussait aux dernières extrémités. Usant de ruse, elle parvint à se rendre maîtresse des trésors accumulés dans le temple de Melkart, ainsi que d'une partie de la flotte; et, accompagnée des anciennes familles aristocratiques de la ville, elle s'enfuit à Kakabé, ou Kambé, colonie fondée depuis 5 à 600 ans, par les Sidoniens, dans le nord de l'Afrique. Elle atteignit heureusement son but en 826 avant Jésus-Christ. Kambé prit, quelques années plus tard (la chronologie de Carthage commence en 814), le nom de *Kartchadascha,* c'est-à-dire ville nouvelle, que les Grecs prononcèrent, *Karchedon,* et les Latins *Carthago;* et non-seulement elle brisa tout lien de dépendance vis-à-vis de la mère-patrie; mais elle porta encore les autres colonies tyriennes du voisinage à en faire autant, et à reconnaître la grandeur de l'aristocratie émigrée. L'histoire nous apprend (1) que les autorités d'Utique, aussitôt après la seconde fondation de Kambé, se soumirent à cette nouvelle dominatrice. D'autre part, la fille,

(1) Movers, II, 368.

attira à elle les possessions de sa mère dans les contrées éloignées de la Méditerranée : dès le 8e siècle avant Jésus-Christ, elle conquit la Sardaigne ; au 7e, les îles Baléares ; enfin elle devint la maîtresse de la mer, et aspira à la domination universelle. Ainsi, le régime aristocratique, humilié à Tyr, remporta dans la nouvelle patrie une victoire complète. Aucune société dans le monde n'a été régie d'une manière aussi complètement aristocratique que Carthage.

Tyr, de son côté, ne s'est jamais entièrement remise du coup que lui avait porté l'éloignement des familles les plus riches et les plus versées dans l'art de la domination. Elle cessa de fonder des colonies, et, dans son voisinage, elle fut menacée de voir Sidon, la seconde capitale de la Phénicie, exploiter son abaissement. Il est vrai que jadis Tyr était également devenue grande aux dépens de Sidon. Il faut croire, du reste, que la bonne volonté ne manqua pas aux habitants de cette dernière ville, pour profiter des malheurs de leur voisine ; car, tandis que depuis l'époque de Moyse il n'est plus fait mention de Sidon dans l'Ancien Testament, et que Tyr y apparaît toujours comme l'unique dominatrice de la Phénicie, on voit le prophète Joël, qui écrivit ses prophéties vers l'an 820, placer Sidon à côté de Tyr. Toutefois Sidon ne réussit pas à prendre rang avant sa rivale : Amos, qui écrivait 60 ans après Joël, faisant à son tour mention de l'événement pour lequel Joël place Sidon à côté de Tyr, ne parle que de cette dernière ville.

Selon toute apparence, les luttes de partis entre la noblesse et le peuple ne se bornèrent pas à l'ancienne capitale de la Phénicie : elles doivent également avoir eu lieu dans d'autres villes et particulièrement à Sidon. En effet des témoins qui ne sont pas à dédaigner (1) rapportent que vers l'an 761 avant Jésus-Christ, des familles chassées de Sidon fondèrent la ville insulaire d'Aradus, vis-à-vis de l'ancienne cité

(1) Movers, II, 369.

de ce nom, située sur la côte. C'est ce qui explique pourquoi Sidon, en proie aux mêmes misères que Tyr, ne put pas exploiter sur une sphère plus étendue les embarras de cette ville.

De son côté, le parti dominant à Tyr sacrifia tout pour sauver ce qui était encore susceptible de l'être. Castor, ancien auteur rhodien, rapporte, dans un extrait parvenu jusqu'à nous, » que les Tyriens conservèrent pendant 45 ans (de 824 à 780 avant Jésus-Christ) la souveraineté exclusive de la Méditerranée grecque. Mais rapprochons maintenant cette donnée d'un autre événement. On a des indices manifestes que, vers ce temps-là, l'usage des poids et des mesures de l'Orient se répandit en Grèce (1) et cela par les Phéniciens. Or, il résulte, selon moi, de ce dernier fait et du témoignage de Castor réunis, que les Tyriens cherchèrent dans l'extension de leur commerce avec la Grèce, une compensation aux pertes que leur avait fait éprouver la défection de Carthage.

Il y a depuis l'époque de Pygmalion jusqu'au milieu du 8e siècle, une lacune dans la suite de l'histoire de Tyr. La troisième dynastie de Ninive, comme nous l'avons fait voir ailleurs, se porta contre la Syrie à partir de l'an 750, et le roi de Tyr, *Elul*, succomba, après avoir opposé une vigoureuse résistance, aux attaques de Salmanazar : il dut se contenter du titre de satrape, et reconnaître la suprématie d'Assur. La Phénicie resta ainsi pendant un siècle sous la domination de Ninive, jusqu'à l'époque où Nabopolassar fonda le nouveau royaume de Babylone des débris de celui d'Assyrie, et commença à lutter contre les Pharaons d'Egypte pour la domination universelle. Dans le principe, la Phénicie prit parti pour le fils de Psammétique, le Pharaon Nécho, qui, comme nous l'avons vu dans l'histoire d'Egypte, s'avança vers 610 en Syrie et réduisit le royaume de Juda en son pouvoir. Mais en 605, Nébucadnézar, héritier de Nabopolassar, défit l'armée égyptienne à Circésium, et envahit la Phénicie ainsi que la Judée.

(1) Ersch und Gruber.

Un certain nombre de Phéniciens furent alors, comme beaucoup d'habitants de la Judée, conduits en exil dans la Babylonie. Mais dans les années qui suivirent, les petits états de l'Asie antérieure conclurent, sous la direction de l'Egypte, une ligue contre les Babyloniens; et des rois de Tyr et de Sidon sont expressément mentionnés parmi ceux qui prirent part à ce mouvement. Mais alors Nébucadnézar envahit pour la seconde fois (1) la Basse-Syrie, détruisit Jérusalem et assiégea pendant 13 ans l'île de Tyr. J'ai dit en un autre endroit comment la ville se rendit, en 573 avant Jésus-Christ, moyennant une convention en vertu de laquelle le roi alors régnant à Tyr, *Ithobaal II,* dut, très-vraisemblablement, émigrer en Babylonie, en qualité de prisonnier d'Etat. C'était, en effet, un principe fréquemment mis en usage par les hommes d'Etat babyloniens, de transporter dans la capitale de l'empire les rois précipités de leur trône. Plusieurs grandeurs déchues vivaient ainsi à la cour de Babylone. On voit, en effet, dans l'Ancien-Testament (2), qu'Evil-Mérodac, successeur de Nébucadnézar, fit tirer de sa prison le roi des Juifs, Joachim, devenu prisonnier, lui parla avec bonté et plaça son trône au-dessus des autres rois qui étaient près de lui à Babylone.

Les infortunes de Tyr ne finirent pas avec sa soumission au sceptre de Babylone. Après avoir dompté la Phénicie, Nébucadnézar fit la guerre à l'Egypte. Mais tandis qu'il s'avançait vers le Nil, le successeur de Nécho, le Pharaon Hophra attaqua par mer les nouveaux alliés et sujets des Babyloniens, savoir, les Phéniciens, remporta une grande victoire navale, prit Sidon de vive force, les autres villes, par la terreur de ses armes, et s'empara en outre de l'île de Chypre. Ce mouvement, opéré sur ses derrières, obligea, comme nous l'avons vu, Nébucadnézar à renoncer à la conquête de l'Egypte et à retourner en Babylonie.

En perdant Chypre, Tyr avait perdu sa dernière grande

(1) Ersch et Grub. — (2) 4 Reg. XXXV. 28-2

colonie ; elle déclina dès lors de plus en plus et finit par perdre toute importance politique. Pendant la domination perse, qui commença dans la seconde moitié du 6e siècle, environ 40 ans après les événements que nous venons de rappeler, Sidon prit sans contestation le premier rang parmi les villes de la Phénicie. A peine est-il encore fait mention de Tyr ; et, au commencement du 4e siècle avant Jésus-Christ, elle tomba même sous l'autorité des gouverneurs qui avaient leur siége dans l'île de Chypre, son ancienne colonie (1).

Cette décadence rapide de Tyr ne fut pas seulement le résultat des pertes que lui firent éprouver les Assyriens, les Babyloniens et les Egyptiens ; d'autres causes encore y contribuèrent. Pendant le long siége de cette ville par Nébucadnézar, un grand nombre de riches Tyriens quittèrent leur patrie, au rapport de l'orateur Dion, et allèrent s'établir à Carthage. Les grands marchands étant émigrés, la ville devint déserte. Malgré cela, les divisions de partis continuèrent dans le sein de l'état affaibli, et donnèrent lieu à des changements continuels dans la constitution. Ainsi, on lit dans un extrait de l'historien Ménandre (2). « Après le roi Ithobaal II, sous le règne duquel Tyr fut assiégée durant 13 ans par Nébucadnézar, *Baal* monta sur le trône et régna 10 ans (jusqu'en 563). Alors les rois furent remplacés par des juges. *Eknibaal,* fils de Baslach, remplit cette charge pendant 2 mois; *Chelbès,* fils de d'Abdaï, pendant 10 mois ; *Abbar,* le grand prêtre, pendant 3 mois ; puis *Mattan* et *Gérastoreth,* fils d'Abdelim, pendant 6 ans. Tandis qu'ils étaient encore en charge, *Balétor* fut en même temps roi pendant un an, et après sa mort, les Tyriens appelèrent de la Babylonie *Merbaal,* qui régna 4 ans. Ils envoyèrent alors demander *Hirom II,* son frère, qui occupa le trône pendant 20 ans. C'est sous le règne de ce prince que Cyrus devint maître de la Perse. »

Le manque d'autres données ne permet guère de jeter un

(1) Movers, II, 473. — (2) Ersch und Gruber.

jour suffisant sur ce passage si important. Toutefois, il paraît très-vraisemblable que l'abolition et le rétablissement successifs de la royauté eurent leur cause dans les luttes des démocrates et des aristocrates. Les aristocrates s'appuyèrent sans doute sur l'Egypte et leurs adversaires sur la Babylonie, ou *vice-versa ;* jusqu'à ce qu'enfin la victoire resta au parti qui voulait le rétablissement de la dynastie légitime. Or, comme Ithobaal avait été conduit en Babylonie avec sa famille, ce fut là qu'il fallut aller chercher les héritiers du trône. Il résulte en même temps de tout cela, qu'Amasis, roi d'Egypte, ne fut pas en état de conserver l'autorité conquise sur la Phénicie par son prédécesseur Hophra. Tyr balançait, paraît-il, entre la protection de l'Egypte et celle de Babylone, et conservait un semblant d'indépendance.

Lorsque Cyrus eut conquis la haute Asie, et renversé les royaumes de Lydie et de Babylonie, les Phéniciens reconnurent la suprématie de la Perse. Mais ils ne devinrent formellement sujets des Perses que sous Cambyse, en 526, au début de son expédition contre l'Egypte. Comme ils se rendirent volontairement, ils furent traités avec douceur. Chaque état particulier put conserver son ancienne constitution et son territoire, mais tous ensemble durent fournir des vaisseaux à leur nouveau maître. Cependant leur courage n'était nullement brisé ; et lorsque Cambyse, après avoir conquis l'Egypte, leur demanda une flotte pour aller attaquer Carthage, ils déclinèrent brièvement cette demande, en déclarant qu'ils aimeraient mieux mourir que de prêter les mains à l'asservissement de ceux qui leur étaient unis par les liens du sang. Cambyse, ce cruel tyran, n'osa pas les punir ; et Darius, fils d'Hystaspe, se montra également généreux à l'égard des Phéniciens. Il forma des pays de la côte, unis à l'île de Chypre, le cinquième cercle de son vaste empire, lui imposant en tout, annuellement, la somme peu considérable de 350 talents, environ 800,000 florins de tribut.

Mais le joug perse devint plus onéreux à partir de Xerxès

et il s'aggrava encore sous les grands-rois qui vinrent après lui. La rapacité des satrapes et les besoins croissants du trésor de l'Etat, épuisèrent les villes maritimes ainsi que l'intérieur du pays Poussés au désespoir, les Sidoniens se soulevèrent en 351 avant Jésus-Christ (20 ans avant l'expédition d'Alexandre le Grand en Asie) sous la conduite de leur vaillant roi *Tennes*, mais ils succombèrent après une résistance opiniâtre et les Perses détruisirent leur ville. La chute de cette ancienne rivale parut faire renaître dans le cœur des Tyriens presque oubliés de nouvelles espérances de liberté. Seuls entre tous les Phéniciens, ils osèrent braver Alexandre le Grand. A cette époque, l'ancienne Tyr, la ville continentale, n'existait plus depuis longtemps; elle avait été anéantie en 524 par un tremblement de terre; et les coups réitérés que le sort avait, depuis le milieu du 8e siècle, portés à cet ancien état libre, avaient donné cours chez les Grecs à l'expression proverbiale, *infortunes tyriennes* (1).

Mais ce qui n'est pas moins remarquable que l'histoire des relations de la Phénicie avec le dehors, c'est le développement des institutions politiques de ce pays. Et d'abord remarquons que plusieurs des écrivains les plus distingués de l'antiquité, surtout Aristote, parlent de la ressemblance des constitutions de Crète et de Sparte avec celle de la Phénicie, et donnent à entendre que cette dernière a servi de modèle aux deux autres. L'Etat phénicien comprenait trois classes d'hommes entièrement distinctes : celle des anciens citoyens qui avaient le pouvoir, ou la noblesse; celle des membres de la commune populaire, lesquels, avec le temps et à la suite des luttes de partis, avaient obtenu des droits politiques; et enfin, la masse de ceux qui obéissaient.

Commençons par la noblesse ou la classe des anciens citoyens. Cette classe comprenait plusieurs subdivisions, basées sur deux nombres fondamentaux, trois et dix. Elle se divisait

(1) Movers, II, 202 etc.

d'abord en trois souches ou tribus, en hébreu *Schebeth* en grec φυλή, en latin, *tribus*. Cette division se retrouve également chez les anciens Romains et chez les Doriens. Le peuple romain se composait, dans l'origine, de trois tribus, les *Ramnes*, les *Tities* et les *Luceres* (1); et dans tous les états et colonies d'origine dorienne, il y avait également trois tribus, les *Hylleis*, les *Dymanes* et les *Pamphyloi*.

Une des trois tribus phéniciennes avait, comme les Ramnes à Rome, la préséance sur les deux autres et formait la haute noblesse. Et de même aussi que chez les Romains, les Spartiates et les Crétois, chaque tribu se subdivisait eu dix *compagnies*, appelées en hébreu *Mischpechot*, en phénicien *Chaberim;* chez les Grecs elles reçurent tour à tour les noms d'Obès etde φρατρίαι, et chez les Romains celui de *Curies*. Des sacrifices et des festins communs servaient de trait-d'union ou de lien entre les diverses *compagnies* ou Chaberim, que les Grecsappelaient ἑταιρίαι.Chaque *compagnie* se divisait de nouveau, tant chez les Phéniciens qu'à Rome, à Sparte et en Crète, en dix races ou familles, appelées en phénicien *Bethaboth* (maisons du père) en grec πατριαι et en latin *Gentes*.

L'ensemble de la classe souveraine comptait, par conséquent, trois tribus, 30 compagnies, et 300 familles. Les représentants de ces familles formaient ensemble le grand-conseil, où chaque famille envoyait un membre. A côté de ce grand-conseil, il en y avait un petit tiré du précédent, et comprenant les chefs des 30 compagnies. Enfin, au-dessus de ce petit conseil s'élevait encore le *collége des dix*, ou un comité de dix membres. Il est probable que ces dix appartenaient exclusivement à la haute noblesse, et se composaient conséquemment des chefs des compagnies de la tribu privilégiée.

Il est souvent fait mention de ce collége des *dix* : rien d'important ne pouvait se faire sans eux, ils formaient le con-

(1) Movers II, 483.

seil intime du roi, et l'on croit qu'il émigrèrent à Carthage avec Elissa. L'histoire de Carthage nous offre des exemples qui prouvent que, dans des circonstances extraordinaires, il y avait encore au-dessus des dix un comité plus restreint, de trois membres seulement, qui, sans doute, représentaient les trois tribus de la noblesse. Il est à supposer que cette institution avait aussi été empruntée à Tyr, la mère-patrie : toutefois, on n'en a aucune preuve.

Toutes les charges élevées, tant dans la mère-patrie que dans les colonies, les dignités de gouverneurs et de juges, particulièrement les dignités sacerdotales, si richement dotées, et même, en un certain sens, l'autorité royale, étaient réservées à la noblesse. Il est très-vraisemblable que la constitution primitive de la Phénicie avait le sacerdoce pour base. Le sanctuaire d'Hercule ou d'Archol, sur la petite île située près de Tyr, remonte, comme nous l'avons montré, aux temps les plus reculés. Hercule lui même portait le titre de *roi de la ville, Melkart.* Or, il était difficile qu'un roi humain existât à côté d'un roi divin, et l'on doit bien admettre que, dans l'origine, le représentant du dieu, le grand-prêtre, dirigeait les affaires de l'Etat. Plus tard encore, les grands-prêtres restèrent les premiers personnages du pays après le roi ; ils tiraient des revenus considérables, tant des terres qui appartenaient au temple du dieu, que des dîmes auxquelles les colonies étaient astreintes; en un mot, il étaient considérés comme les colonnes et les soutiens des anciennes institutions aristocratiques.

Lorsque la foule du peuple s'accrut, que le commerce devint plus considérable, et que par là la gestion des affaires de l'Etat devint plus compliquée, on institua, paraît-il, des *suffètes* ou juges pour aider le grand-prêtre. Les suffètes, en effet, sont plus anciens que la royauté, et il en est fait mention avant que l'aristocratie de Sidon fût venue s'établir sur la plus grande des deux îles. Grâce à ce dernier événement, il y eu, dès lors deux villes à côté l'une de l'autre, l'ancienne

sur le continent, et la nouvelle, dans l'île. De là aussi deux suffètes au lieu d'un, l'un pour l'ancienne ville et l'autre pour la nouvelle. Les Phéniciens tenaient avec opiniâtreté à toutes leurs institutions : aussi l'existence de deux suffètes se perpétua dans les colonies, bien longtemps après que cette charge eut été supplantée à Tyr par la royauté.

D'après ce que j'ai dit précédemment, le premier roi de Tyr dont l'existence puisse être prouvée par les documents est Abibaal, père de Hirom, lequel florissait vers l'an 1000 avant Jésus-Christ. Or, comme cette dignité, conformément à sa nature, menaçait non seulement le sacerdoce, mais encore toute l'aristocratie, il est probable que ce ne fut qu'à son corps défendant et forcée par le peuple, que la noblesse consentit à cette innovation. En effet, nous avons plus d'une fois trouvé la royauté tyrienne liguée avec le peuple contre les classes privilégiées. Toutefois l'aristocratie ne manqua pas d'imposer à la royauté des bornes aussi étroites que possible. Le roi ne dominait pas, à la manière des grands-rois d'Assyrie et de Perse : son autorité, comme celle des doges de Venise, était limitée par le grand et par le petit conseil.

Outre le pouvoir judiciaire, dont les suffètes, leurs prédécesseurs, étaient revêtus, ils eurent aussi le commandement de la flotte et de l'armée. Mais le pouvoir législatif et celui de faire la guerre et la paix, restèrent entre les mains du Sénat. Toujours dans le même but, afin que le roi restât dépendant du sacerdoce et, par lui, de la noblesse, on déféra au grand-prêtre du *dieu de la ville* une espèce de seconde royauté, en le nommant suppléant du roi, pour tous les cas où celui-ci serait empêché d'agir par lui-même.

Le grand-prêtre était chargé de surveiller constamment le roi, afin qu'il n'entreprît rien contre la constitution existante; et grâce à ses riches revenus, ainsi qu'à la grande influence que lui donnait sa qualité de chef de toutes les hiérarchies sacerdotales de la mère-patrie et des colonies, il se trouvait à même d'exercer avec vigueur et efficacité les

droits qu'on lui avait déférés. Plusieurs exemples de l'histoire de Tyr prouvent, du reste, que cette suprême dignité sacerdotale était ordinairement au pouvoir des plus proches parents du roi ; mais il est permis de supposer que telle n'avait pas été, dans le principe, l'intention de ceux qui avaient procuré au grand prêtre la dignité la plus élevée après celle du chef suprême de l'Etat. Ce furent, sans doute, les rois eux-mêmes qui, sentant combien les pontifes suprêmes pouvaient devenir dangereux pour eux, prirent leurs mesures de manière à faire tomber cette charge importante aux mains de leurs frères ou de leurs fils. Et alors encore, les rois eurent plus d'une fois à trembler devant les grands prêtres. Ithobaal, grand-prêtre d'Astarté, tua, comme nous avons vu, le roi Phélès, et s'éleva lui-même sur le trône. De même, la révolution qui fut cause de l'émigration de l'aristocratie à Carthage, éclata par la crainte qu'eut le parti populaire, de voir le grand-prêtre Sicharbaal ne laisser au jeune roi Pygmalion qu'une ombre d'autorité.

Pour dédommager les rois de ce qui leur manquait en puissance réelle, l'aristocratie tyrienne leur donna une cour brillante et les entoura d'une magnificence excessive, ayant soin toutefois de réserver la distinction de la pourpre au grand-prêtre aussi bien qu'au roi, afin que le peuple n'oubliât jamais qu'il y avait un second roi dans l'Etat. Mais en dépit de ces précautions jalouses et de ces mesures de suspicion, la royauté phénicienne ne laissa pas de pousser de profondes racines. On voit, en effet, des rois, non-seulement à Tyr, mais encore dans les autres cités un peu considérables, telles que Sidon, Aradus, Byblus et Béryte, et ils obtinrent tous ensemble l'hérédité du pouvoir. Mais, en revanche, l'aversion de l'aristocratie pour les chefs de l'Etat continua d'exister. Des tentatives furent encore faites du temps de la domination babylonienne pour faire élire deux rois au lieu d'un, ou pour abolir complètement la royauté et la remplacer par des suffètes. Plus tard, lorsque les villes de Phénicie,

eurent perdu leur commerce, leurs colonies et leur opulence, des membres isolés des nombreuses maisons royales durent tomber dans une triste pauvreté. Aussi les historiens d'Alexandre le Grand rapportent que ce prince nomma roi de Sidon, un certain Abdalonyme, issu à la vérité de sang royal, mais réduit par la pauvreté à exercer le métier de jardinier dans un faubourg de la ville de Tyr.

La seconde classe principale de la population phénicienne se composait du peuple de la ville, c'est-à-dire des artisans et des étrangers que le commerce y attirait, ainsi que des descendants des mercenaires étrangers, la plupart Cariens, que l'aristocratie avait pris à son service. On voit par un passage d'Ezéchiel (1), qu'une garnison de ces mercenaires était en permanence à Tyr, pour tenir la multitude en respect. Dans le principe, le peuple ne jouissait d'aucun droit politique, et était traité comme de la canaille. Les rois et les familles dominantes prétendaient tirer leur généalogie des dieux ; le reste était regardé par eux comme une espèce de bêtes de somme bipèdes. Mais avec le temps, les *enfants des hommes* conçurent la pensée de signifier aussi quelque chose, et, après des troubles longs et sanglants, unis le plus souvent avec la royauté, ils conquirent une certaine part au gouvernement.

Les descendants des mercenaires paraissent avoir eu la plus grande part à cette révolution, car une ancienne tradition (2) fait descendre la commune populaire de Tyr d'esclaves cariens. Cette tradition conserve l'empreinte de l'orgueil aristocratique offensé, et qui ne peut oublier qu'il a été contraint d'accorder des droits politiques à celui qu'il avait sous sa dépendance.

On trouve sur quelques monuments phéniciens des traces d'une constitution des corps de métiers. Une inscription de Cittium, dans l'île de Chypre (3), fait mention d'un chef des forgerons, Rab Charasch. On peut supposer que ces corps de

(1) XXVII, 10. — (2) Ersch et Gruber. — (3) Movers, II, 522.

métiers avaient en même temps une signification politique. Il est possible qu'après avoir obtenu une part au gouvernement de la ville, la commune populaire y eut pour représentants les chefs des métiers.

La population des campagnes, moins heureuse que celle de la ville, resta dans une rigoureuse sujétion. La propriété du sol, dans la mère-patrie, de même que dans les colonies, appartenait à trois maîtres, qui étaient la couronne, les temples et la noblesse. Le laboureur sujet, qui préparait la terre, faisait les semailles et les récoltes, devait payer une redevance élevée, probablement le quart des produits, comme les corvéables égyptiens depuis le temps de Joseph. A côté de cette espèce de serfs, il y avait ensuite des masses d'esclaves proprement dits. L'aristocratie des négociants souverains de la Phénicie fut la plus ancienne et la plus grande marchande d'esclaves de l'univers. Il va sans dire qu'elle pourvoyait d'abord à ses propres besoins; aussi Diodore de Sicile rapporte (1) que les ouvriers employés dans les immenses fabriques phéniciennes, étaient pour la plupart des esclaves, race, dit-il, constamment portée à la sédition.

Je n'ai parlé jusqu'à présent que de la constitution des états particuliers de la Phénicie. Mais réunis, ils formaient une confédération, dont la constitution particulière rappelle les relations modernes des États de l'Allemagne entre eux. Toutes les localités indépendantes du pays faisaient partie de cette confédération, mais elles ne jouissaient pas toutes de droits égaux. A la tête se trouvaient les trois grandes villes royales, Tyr, Sidon et Aradus, auxquelles les villes moins considérables étaient subordonnées ou coordonnées. La direction des affaires de la confédération était confiée à un haut conseil ou une espèce de Synedrium, où siégeaient les trois rois des villes privilégiées, avec chacun 100 députés élus. Le Synedrium se réunissait, à des époques déterminées, dans la ville de

(1) Movers, II, 521.

Tripolis, qui dut à la confédération son nom et même son existence. Tripolis se composait proprement de trois villes, éloignées l'une de l'autre d'un stade, et qui avaient chacune ses fortifications à part. Cette circonstance témoigne de la jalousie qui régnait entre les confédérés. C'est pour la même raison que la ville fédérale avait été construite en un lieu à peu près également éloigné des trois grandes villes, et en dehors de leurs territoires. Au temps de la suprême domination perse, la préséance appartint à Sidon.

Cependant, à une époque plus reculée, la confédération phénicienne avait une autre forme. Du douzième au sixième siècle, Tyr avait été le chef-lieu directeur, et il paraît même qu'alors l'assemblée fédérale siégeait dans cette ville. Toutefois, on ne possède pas de témoignages relatifs à l'organisation qu'avait alors la confédération. On sait seulement que Tyr gouvernait les autres villes, ses sœurs, avec dureté, et que par là elle s'attira leur haine. Aussi, lorsque Salmanazar fit invasion en Phénicie, les autres villes se retirèrent de la confédération, et aidèrent même l'Assyrien à faire la guerre à la ville qui jusqu'alors avait été comme la tutrice de la Phénicie.

L'histoire ne connaît, en dehors de la Phénicie, aucun autre peuple qui, avec un territoire originairement aussi restreint, (il dépassait à peine en étendue celui du grand-duché de Bade) ait joué un aussi grand rôle politique. La puissance et la richesse des Phéniciens reposaient principalement sur trois choses : leur industrie, leurs colonies et leur commerce. Arrêtons-nous-y quelques instants. La tradition phénicienne rapporte aux dieux indigènes l'invention de presque toutes les industries, de l'agriculture, de la culture des fruits et de la vigne, de l'architecture, de la construction des chaussées, de la préparation des métaux, de la construction des navires, de l'art de tisser et de teindre. Cette prétention atteste non-seulement l'antiquité de ces différents arts, mais encore la persuasion juste où étaient les Phéniciens, qu'ils étaient la source de leur puissance et leur richesse.

Les territoires de Tyr, de Byblus, de Béryte, d'Aradus, du Liban, de Laodicée, de Botrys, de Tripolis, de Sarepta, d'Ascalon, étaient célèbres dans l'antiquité par leurs excellents vins, qui se transportaient jusque dans l'Inde et dans l'Ethiopie. Il existe même encore des passages isolés d'auteurs anciens, où l'on voit des gourmets grecs et romains vanter la fleur des vins phéniciens. On tirait également de Tyr la plus fine farine de froment de tout l'univers; et tout le pays n'était qu'un vaste jardin potager et fruitier qui produisait les légumes les plus délicieux. Pour ce qui regarde l'agriculture ordinaire, Hérodote relève particulièrement l'excellente qualité de lin et de chanvre que ce pays fournissait. Je n'ai pas besoin de faire remarquer la grande importance de ce produit pour la marine.

La mer était à son tour habilement exploitée par les Phéniciens. La plus ancienne capitale du pays tire même son nom de cette industrie, car Sidon signifie pêche. Cette industrie fournissait au commerce des masses énormes de poissons, grands et petits, salés ou séchés, depuis la sardine jusqu'au thon. Les siéges principaux de la pêche étaient les villes de Tyr et de Béryte; et d'anciens documents font mention de préparations particulières, destinées à conserver au moyen de la salaison les produits de la mer.

L'architecture phénicienne n'aspirait pas, comme celle des Egyptiens, à la grandeur, ni comme celle des Grecs, à la beauté; elle visait plutôt à l'utile. Les Phéniciens furent les premiers à construire des chaussées, et à réduire en système les travaux de défense des villes. Les constructions de leurs ports et de leurs citernes, ainsi que leurs aqueducs excitent encore aujourd'hui l'étonnement par les débris qui en restent. L'art des constructions navales est sans contestation d'invention phénicienne : toutes les espèces de vaisseaux, propres à la navigation soit des petites rivières, soit du vaste océan, depuis le tronc d'arbre creusé jusqu'au radeau, et du radeau jusqu'au vaisseau de transport, à la magnifique gondole, et

aux fiers et redoutables navires à trois et à cinq rangs de rames, ont été imaginés par eux.

Il en est très-vraisemblablement de l'exploitation des mines comme de la construction des navires : les Phéniciens en rapportent l'origine à leurs dieux, en d'autres termes, ils insinuent que cette industrie est très-ancienne dans leur pays et qu'elle y a été inventée. Aussi haut que remontent les données de l'histoire, on y rencontre des traces indiquant qu'ils extrayaient du cuivre de leur propre sol, du Liban, de la Cilicie et des montagnes de Chypre.

L'or, dans le principe, ne s'obtenait que par le lavage du sable des rivières; mais bientôt les Phéniciens exploitèrent le minerai d'or et d'argent. La fonte de ces métaux se rencontre également de bonne heure. Une localité bien connue de la côte phénicienne, *Sarepta,* reçut même son nom de cette industrie; car *Sarepta* signifie *fusion.*

Le travail des métaux y marchait de pair avec leur exploitation et leur fusion. Aussi, depuis les livres de l'Ancien-Testament et les Chants d'Homère, jusqu'aux poëtes et aux prosateurs du 5e siècle après Jésus-Christ, les Orientaux et les Occidentaux louent à l'envi l'habileté des Phéniciens sous ce rapport. La description du temple de Salomon à Jérusalem, dont la construction, dirigée par des maîtres-ouvriers tyriens, fut aussi exécutée par des maçons et des charpentiers de cette nation, prouve que, dès cette époque, ils avaient porté à une haute perfection l'art de donner toutes sortes de formes aux métaux en fusion. Ils travaillaient surtout le cuivre, seul ou en y joignant le zinc, le bronze, l'étain, l'argent ou l'or. Quant aux ouvrages de fer et d'acier, forgés ou en fonte, je ne trouve aucune preuve de leur habileté en ce point. Il est certain, au contraire, qu'ils achetaient ces sortes d'ouvrages confectionnés chez les Tibarènes et autres peuples du Caucase, et les livraient ensuite au commerce. Ce qui faisait surtout la réputation des villes de Phénicie, c'étaient leurs beaux ouvrages en or et en argent, leurs

coupes et autres vases, qui étaient déjà un sujet d'admiration pour Homère. Outre la préparation des métaux, les Phéniciens connaissaient aussi et pratiquaient l'art d'enchâsser et de graver les pierres précieuses; celui de tailler, de tourner et de façonner l'ivoire, l'ambre jaune et l'albâtre, et même de souffler le verre. Les coraux, les pendants d'oreilles et les perles qu'ils fabriquaient avec le verre, étaient déjà un moyen ordinaire d'échange pour le commerce excessivement lucratif qu'ils faisaient avec les barbares de l'Afrique.

Mais l'industrie phénicienne tirait peut-être de plus grands avantages encore de ses tissus et de ses teintures. Les quatre matières premières qui, aujourd'hui encore, sont la base de la tisseranderie, le lin, la laine, le coton, (byssus) et la soie leurs servaient déjà à fabriquer les plus belles étoffes. Homère parle des beaux vêtements tissés par les femmes de Sidon; et au moyen-âge encore, on appelait des étoffes magnifiques du nom de *Tyrea* (1). Les princes du commerce tyrien établirent de grands ateliers de tissage; mais l'activité des artisans indigènes ne suffisait pas pour la préparation de toutes les étoffes que le commerce tyrien répandait dans le monde. Comme le salaire était plus élevé dans les riches pays de la côte, que dans les provinces, pauvres en argent, mais d'ailleurs très-peuplées, de la haute Asie, ils préféraient en tirer des tissus bruts, auxquels les habitants des côtes donnaient ensuite leur perfectionnement. Les couleurs dont on les teignait en doublaient le prix. La liqueur extraite d'un animal à coquillage, de peu d'apparence, qui vit sur le sable de la mer, et qu'on appelle *pourpre,* fut une source de richesse pour les marchands de la Phénicie. On distinguait différentes espèces de pourpre, le rouge, le bleu, le blanc, le jaune et d'autres nuances encore; mais le plus estimé de tous, c'était le rouge foncé. C'étaient les étoffes de cette dernière couleur, laquelle y était appliquée deux fois, qu'on appelait *pourpres*

(1) Ersch et Gruber.

de Tyr deux fois teintes, dibaphatyria. Venait en second lieu, le pourpre bleu sombre, violet ou améthyste. Le premier s'appelait en hébreu et en phénicien *argaman*, et le second *techelet*. Mais toute espèce de pourpre se distingue par un certain feu ou par un éclat chatoyant, que produisent seuls, entre les nouvelles matières colorantes, l'indigo et la cochenille. D'anciens documents mentionnent des teintureries en pourpre à Tyr, à Sidon, à Porphyréon, qui en tira son nom, à Sarepta, dans les villages du territoire tyrien jusqu'à Chaïpha; puis à Dor, à Césarée, à Lydda, et même dans l'intérieur du pays, à Néapolis, où une colonie sidonienne s'était établie.

Le commerce des étoffes de pourpre mettait en circulation des sommes immenses. Qui ne sait que dès l'antiquité la plus reculée, la pourpre était le vêtement distinctif des rois? Or, on est frappé d'étonnement à la vue des masses d'étoffes de pourpre accumulées par le luxe des souverains orientaux. Plutarque nous apprend que lorsque Alexandre eut conquis Suze, capitale de la Perse, on trouva dans les palais de cette ville des étoffes de pourpre pour une valeur de 5000 talents, c'est à-dire de 13 millions de florins d'Allemagne. Bientôt du reste l'usage de la pourpre se répandit des cours dans les hautes classes de la société, partout les riches voulurent avoir leurs tapis et leurs vêtements de pourpre.

Passons maintenant aux colonies phéniciennes. Il n'est pas de peuple, même les Anglais, qui ait fondé autant de colonies que les Phéniciens. Mais l'origine de ces établissements ne fut pas toujours la même : les uns furent fondés sur l'ordre de suzerains étrangers qui les y forçaient. Telles furent les grandes colonies phénico-égyptiennes établies sur le sol grec en Crète, à Argos, à Thèbes, dans l'Attique, et dont je parlerai plus tard. D'autres furent fondées librement, soit par l'Etat, et celles là restaient d'ordinaire dans une stricte dépendance de la mère-patrie, soit par des citoyens riches et puissants.

Les motifs de leur fondation différaient également. Les unes

furent établies dans le but d'avoir des points fortifiés pour protéger l'exploitation des mines, pour la pêche, pour la récolte des pourpres ; d'autres, et cela arrivait plus fréquemment, eurent pour but de transporter en pays étranger un surcroît de population remuante et inquiète, dont l'accumulation dans les capitales était un danger pour l'Etat. L'antiquité, sous ce rapport, montrait beaucoup plus de sagesse que les gouvernements actuels. La politique considérait alors comme une tâche importante le soin des prolétaires, et s'occupait à leur procurer des moyens honnêtes de s'assurer un gain suffisant, tandis qu'aujourd'hui on abandonne les pauvres à eux-mêmes. Enfin, le plus grand nombre des colonies furent fondées en vue du commerce.

Pour avoir plus facile à jeter un coup d'œil sur l'ensemble de ces colonies, je les diviserai toutes en deux parts, celles de l'orient et celles de l'occident, rattachant à ces dernières celles du sud et du nord-ouest. Dès avant le temps où les vaisseaux phéniciens sillonnaient toutes les mers, on trouve déjà des traces d'un commerce actif entre la Phénicie et l'Orient. C'est de l'Euphrate, comme nous l'avons vu, que les Chananéens vinrent dans le pays qu'ils ont habité plus tard. Après leur émigration, ils tachèrent de conserver des relations avec leur ancienne patrie ; c'est ce qui résulte d'une série de colonies fondées dans l'intérieur du pays, et qui, partant du rivage de la mer, formaient une ligne qui s'étendait vers la plaine des deux fleuves, le long de l'ancienne route qui menait à l'Euphrate. Ces établissement furent : 1° *Dan,* appelé plus tard Panéas, chef-lieu de la Palestine septentrionale, où les Sidoniens habitaient déjà du temps de Moyse.

2° Plus loin vers l'est, on rencontre *Hamath,* centre du commerce de l'Asie antérieure et l'un des plus anciens établissements phéniciens. A partir de Hamath, la route des caravanes prenait une double direction ; l'une vers le nord, l'autre vers le sud. Le premier établissement phénicien vers le sud, était *Eddana,* sur l'Euphrate, et le plus rapproché du

côté du nord était *Nisibe*. Toutes les localités nommées jusqu'à présent étaient dans l'intérieur du pays. Mais les Phéniciens n'oublièrent pas non plus d'occuper les positions avantageusement situées près de la mer.

Un coup d'œil jeté sur la carte montre que le golfe arabique et le golfe persique devaient avoir pour eux une importance particulière. Aussi dès les temps les plus reculés, ils fondèrent, sur ces deux golfes plusieurs établissements, à *Eziongéber* et à *Elat,* sur celui d'Arabie, puis sur les îles appelées aujourd'hui *Bahrein,* dans le golfe persique. C'est de ces divers points qu'ils faisaient, seuls d'abord, puis de concert avec les juifs lorsque David eut conquis Eziongéber, ce commerce avec Ophir, dont il a été fait mention ailleurs.

Disons maintenant un mot des colonies occidentales. Je commencerai par celles qui furent fondées sur les côtes de l'Asie mineure et de la Grèce, ainsi que dans les îles grecques. *Tarse* en Cilicie doit avoir été bâtie par les Aradiens, longtemps avant que Sennachérib entreprît de la fonder de nouveau (1). Entre les grandes îles de la Méditerranée, celle de Chypre était la plus voisine des Phéniciens. Aussi, c'est là que s'établirent d'abord les tribus des *Chétites* et des *Hamathéens,* qui bâtirent *Cittium* et *Amathus*. Plus tard les Sidoniens conquirent toute l'île, qui passa sous la domination des Tyriens lorsque l'aristocratie de Sidon eut émigré à Tyr. Outre Cittium et Amathus, on mentionne encore comme colonies phéniciennes les villes de *Carpasia,* de *Cérynia,* de *Lapethus* et de *Paphos*. Amathus et Paphos sont fameuses dans tout l'univers par le culte infâme d'Astarté, qui, de là, se répandit en Grèce. Les Phéniciens s'établirent aussi de bonne heure dans l'île de Rhodes ; mais ils en furent chassés plus tard par l'invasion des Doriens. Il y resta néanmoins un sacerdoce phénicien, qui se perpétua dans la ville de Jalysus jusqu'à l'époque macédonienne.

(1) Ersch und Gruber.

Plus loin vers l'ouest, les Phéniciens fondèrent des établissements à *Théra*, à *Mélos*, à *Oliarus*, à *Cythère*. Celui de Théra est attribué aux compagnons de Cadmus et remonterait par conséquent au 14e siècle avant Jésus-Christ. En Crète, ils bâtirent sur la côte les villes d'*Itanus* et de *Lampé*. Ils occupèrent aussi, non loin des côtes de Thrace, l'île de *Thasus*, qui acquit un certain nom par l'exploitation de ses mines et par le culte d'Hercule, dont le temple avait été bâti dans cette île par la ville de Tyr. En Thrace même, ils exploitèrent les mines d'or de Pangée et bâtirent sur le rivage de la mer la ville de *Galepsus*.

La seconde série des colonies phéniciennes en occident, se compose de celles qu'ils fondèrent en Sicile, en Sardaigne et dans les Baléares. Avant la fin du 9e siècle les Phéniciens possédaient tous les promontoires de la Sicile, et un grand nombre de petites îles le long de la côte. Mais dans le courant du 8e siècle, les Grecs profitèrent de la scission survenue entre Carthage et Tyr, ainsi que de la détresse où l'aggression des Assyriens mit les villes de la Phénicie : ils attaquèrent les colonies de la Sicile, auxquelles la mère-patrie ne pouvait porter secours, et réduisirent leurs habitants à se renfermer dans quelques points fortifiés de la côte. Les anciennes colonies phéniciennes en Sicile étaient *Héraclée*, qui, avant même que les Grecs en fussent maîtres, s'appelait, *Makara*, de *Macar*, surnom de l'Hercule phénicien, ou *Rus Melkart* c'est-à-dire, *promontoire du dieu de la ville de Tyr*. Venait ensuite *Panormus* (aujourd'hui Palerme) appelé sur les monnaies phéniciennes *Machamat* c'est-à-dire *Camp*, puis *Motyé*, *Soloïs* ou Solentum. Les Phéniciens possédaient également les îles actuelles de Malte, de Gozzo et de Comino, ainsi que la petite île de Cossura, ainsi appelée de *Chusor*, dieu cabire des Phéniciens.

Dans l'île de Sardaigne, qui passait dans l'antiquité pour la plus fertile de la Méditerranée, ils fondèrent une foule de villes, entre autres *Caralis*, qui est encore aujourd'hui la ca-

pitale de cette île, sous le nom de Cagliari. Ils doivent aussi avoir fondé de bonne heure des établissements en Corse, car le poëte alexandrin Callimaque appelle la Corse l'ancienne *Kyrnos* des Phéniciens. Mais tous les établissements phéniciens de la Corse furent complètement ruinés pendant les guerres qui eurent lieu, au 6e siècle avant Jésus-Christ, entre les Phocéens de Massilie et les Carthaginois. Dans les Baléares, au contraire, à Minorque et à Ivice (qui s'appelait en phénicien *Ebusus* ou *Busus*, c'est-à-dire, île des Sapins) il se conserva des restes des colonies phéniciennes jusqu'au temps d'Auguste.

Les établissements fondés dans le nord de l'Afrique forment la troisième série des colonies phéniciennes de l'ouest. On peut en suivre la longue ligne et ses nombreux embranchements, depuis la grande Syrte jusqu'aux rivages de l'océan occidental et à l'île de Cerné, appelée aujourd'hui Arguin, et même, sur quelques points, jusque bien avant dans l'intérieur du pays. Parmi ces derniers établissements, fondés dans l'intérieur de l'Afrique, les anciens auteurs mentionnaient les villes de *Capsa*, de *Thébesté* ou d'*Hécatompyles* et celle d'*Auza*. Une preuve du grand nombre de colonies phéniciennes fondées sur les côtes du nord de l'Afrique, c'est la masse de villes dont les noms sont composés à l'aide du mot phénicien *rus*, qui signifie cap ou promontoire. Ainsi, de la grande Syrte jusqu'en Numidie, on trouve déjà en ce genre, *Ruscinona, Ruspina, Rusuko, Ruspe*; en Numidie même, *Rusicada, Rustieia*; en Mauritanie, *Rusibis, Rusconia, Rusikibar, Rusukuro, Rusazis, Rusubéser*; et dans l'ouest de l'Afrique, *Russadir, Risadir, Risadium*.

Les plus grandes et les plus importantes villes coloniales de la côte septentrionale étaient *Carthage, Utique, Leptis la grande, Sabratha, Adrumet, Hippone*. Quant à la partie de la côte occidentale située au-delà des colonnes d'Hercule, l'Alexandrin Eratosthènes rapporte que les Phéniciens avaient bâti environ 300 villes le long du rivage de l'Océan atlantique. Mais la plupart de ces villes furent plus tard détruites par les

barbares ; on ne connaît le nom que d'un bien petit nombre, telles que *Tingis* (aujourd'hui Tanger), *Zélis* et *Lixus*. De là, des navigateurs marchands pénétrèrent jusqu'en Guinée, où ils achetaient de la poudre d'or.

Il ne reste plus à parler que de la quatrième série des colonies de l'ouest, celle d'Ibérie ou d'Espagne. La province occupée par les Phéniciens le long de la côte méridionale de l'Espagne s'appelait en phénicien *Tarsis*, et chez les Romains la *Turditanie*. Elle comprenait une suite de villes florissantes, fondées, les unes immédiatement par les Phéniciens, les autres, par les colonies de l'Afrique. Leur origine semi-libyenne se reconnaît à ce que beaucoup de noms de villes, tels que *Carthage, Abdère, Gadès, Bélon, Hippone, Utique, Leptis, Malacca, Sexti, Tunis,* se rencontrent en même temps dans le nord de l'Afrique et au sud de l'Espagne. La plus importante de ces villes était *Gadès,* d'où se faisait avec le nord de l'Europe, l'Angleterre et les rivages de la Baltique, un commerce qui mettait particulièrement en circulation l'étain et l'ambre jaune.

Appuyé sur ce grand nombre de colonies, le commerce phénicien s'étendit dans toutes les parties du monde connu des anciens. Aucun objet n'en était exclu. Ils fournissaient tout ce qui pouvait leur rapporter un bénéfice, les produits de leur propre industrie et de celle des autres peuples ; les matières brutes du Nord et du Sud, de l'Orient et de l'Occident ; les choses d'un usage quotidien et les objets du luxe le plus raffiné ; les épices de l'Inde et les parfums de l'Arabie ; les laines de l'Asie-mineure et de l'Espagne ; le vin, l'huile, la soie, le bétail, l'ambre jaune, les métaux.

Il ne se bornèrent pas à s'établir par troupes dans les colonies ; des merciers et des commerçants phéniciens allèrent aussi se fixer isolément dans des pays étrangers. Il est parlé de maisons de commerce phéniciennes presque dans toutes les grandes villes ; et dans quelques-unes ils se trouvaient en si grand nombre, qu'ils occupaient des quartiers

entiers, ayant leurs propres temples et des magistrats particuliers. La manière dont Aristophanes parle des Phéniciens indique clairement qu'il y en avait un nombre considérable à Athènes; et cela est confirmé par des inscriptions phéniciennes retrouvées récemment dans cette ville. Dans l'île de Délos, une corporation de marchands phéniciens avait en propre un sanctuaire de Melkart, et une autre communauté de ce genre habitait la ville de Thèbes. Un très-grand nombre de Phéniciens étaient établis à Corinthe, à preuve, le culte infâme qu'y recevait Vénus sous le nom de φοινίκη. Il y avait également des maisons de commerce phéniciennes dans les villes de l'Asie-mineure et des rivages de Thrace, comme à Milet, à Cios, à Bysance. C'est d'une famille de ce genre, qui portait le nom de famille des *Thélides,* que naquit à Milet le célèbre philosophe ionien Thalès.

Ces étrangers exercèrent une grande influence sur le développement de la vie civile chez les Hellènes. C'est d'eux que les Grecs reçurent les monnaies, les poids et les mesures. Les mots grecs, μνᾶ, mine, κεράτιον, κάβος, κόρος, σάτον, pour désigner différentes mesures, et δραχμὴ sont empruntés au phénicien. Il en est de même d'une foule de mots qui désignent des épiceries, des épices, des pierres précieuses, de fines étoffes, des plantes orientales, des instruments de musique, par exemple : μύρον, κίνναμον, κάσσια, κάννα, λιβανωτὸς, βάλσαμον, νάρδος, βδέλιος, ἀλόη, νίτρον, σάπφειρος, ἴασπις, σμάραγδος, βύσσος, κάρπασος. Du reste l'habitude de voir des Phéniciens se trouver partout où il y avait quelque chose à gagner, et, poussés par une avarice sordide, se permettre toutes sortes de tromperies, les fit regarder dans l'antiquité, à peu près comme le peuple considère aujourd'hui dans plusieurs pays les petits trafiquants juifs. *Phénicien* et *fripon,* passaient pour des mots synonymes, et ils étaient sous le poids de la haine universelle.

Etabli parmi des étrangers, le Phénicien se montrait souple et condescendant; mais partout où il pouvait dominer, son

caractère véritable se manifestait. Pleins de jalousie, ils excluaient de leurs colonies les marchands des autres nations. Ils craignaient surtout de les voir pénétrer dans la riche Tartessus; et pour les détourner de la pensée de s'y rendre, ils débitaient toutes sortes de contes relativement à d'affreux monstres qu'ils disaient habiter dans ces contrées et menacer la vie des hommes. Ces fables obtinrent longtemps créance parmi les Grecs; et si parfois, affrontant ces vaines terreurs, des navigateurs grecs osaient pénétrer jusqu'aux rivages espagnols, les Phéniciens coulaient leurs vaisseaux à fond et en faisaient périr les équipages dans les flots.

Voici, en effet, ce qui est rapporté dans Strabon (1). « Les Phéniciens tenaient secret le commerce qu'ils faisaient autrefois de Gadès avec la Grande-Bretagne. Un jour que des navigateurs grecs, allant à la découverte de pays étrangers, suivaient un navire marchand de Phénicie, celui-ci, par jalousie, se fit échouer contre des bas-fonds, attira les étrangers vers le même écueil et les fit périr. Le navigateur phénicien se sauva ensuite sur les débris de son navire, et reçut du trésor public une indemnité pour les pertes qu'il avait faites. » — Un écrit d'Eusèbe, auteur ecclésiastique, lequel a été retrouvé il y a quelques années dans une traduction syrienne, parle d'un autre moyen encore que les Phéniciens employaient dans le même but. « Afin que personne, y est-il dit, n'établisse des relations commerciales avec leurs colonies, ils ont l'habitude de ravager constamment les pays qui en sont les plus proches, afin qu'aucune ville n'y devienne florissante. »

Enfin, pour compléter le tableau de l'activité commerciale des Phéniciens, je signalerai encore un point important (2). Un des articles les plus lucratifs de leur commerce était le trafic des esclaves des deux sexes. Les chants d'Homère insinuent en plusieurs endroits, que les Phéniciens, lorsqu'ils le pouvaient sans danger, enlevaient des hommes sur les

(1) Ersch und Gruber, 363. — (2) Movers I, 53.

rivages étrangers. Une guerre venait-elle à éclater en Orient, aussitôt des spéculateurs phéniciens se mettaient en route, marchaient à la suite des armées et achetaient les prisonniers. En Grèce et surtout en Ionie, ils achetaient des femmes et des filles, pour les revendre aux princes de l'Orient ou les employer au culte de Mylitta en qualité de *Kédesches* ou de prostituées des temples. Aussi le nom de ces sortes de personnes, en hébreu, signifie littéralement *étrangère*. Faut-il s'étonner qu'avec une telle manière d'agir, les Phéniciens dans l'antiquité aient été abhorrés comme l'écume de la race humaine? Mais c'est leur religion qui fait surtout bien ressortir leur caractère cruel, sanguinaire et sans miséricorde.

Le culte phénicien, comme tous ceux de l'Orient en général, est essentiellement le culte de la nature : il porte le cachet chamitique, de manière toutefois que la domination des deux nations sous le sceptre desquelles la Phénicie a été pendant des siècles, y a laissé des traces profondes. Voici d'abord la pensée-mère (1) qui sert de fondement à tout l'échafaudage de la croyance phénicienne : « Au commencement, existaient le temps sans mesure, le désir et un brouillard (le chaos et la confusion); l'union du désir et du brouillard donna naissance à l'air, lequel produisit un œuf. Lorsque la coque de l'œuf se brisa, il en sortit le monde supérieur et le monde inférieur, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, la mer et l'armée des dieux. »

La croyance phénicienne place en tête de la série des dieux trois puissances, qui toutefois reçurent dans chaque ville des noms divers et une signification en partie différente. Le dieu suprême des Tyriens et des Sidoniens était *Baal Samim,* c'est-à-dire, le maître du ciel, le dieu du monde : on l'appelle aussi *Belitan, Baal Etan,* Seigneur de l'éternité, celui qui n'a pas de commencement. Les habitants de Byblos et de Béryte l'adoraient sous le nom de *El,* Dieu en général.

(1) Ersch und Gruber, 411.

La seconde divinité est *Baal Melkart,* le roi de la ville, distingué mythologiquement du premier en ce qu'on le regardait comme fils de Baal-Samim et d'Astarté, déesse de la nature. Melkart désignant le Soleil, porte dans cette signification le nom d'*Archal,* mot à mot *Ar jichal,* c'est-à-dire, *le feu est vainqueur,* qui correspond à l'expression latine *sol invictus.*

Une mythologie, riche mais peu chaste, célébrait les différents phénomènes que le soleil présente dans le cours de l'année, son ardeur brûlante en été, son affaiblissement en automne, sa mort en hiver, sa résurrection au printemps, époque où se célébrait la fête de la résurrection d'Archol. Nous connaissons déjà par le culte assyrien la substance de ces fables. Le dieu du soleil du printemps était adoré par les Phéniciens sous le nom d'*Adoni,* notre souverain (dont les Grecs ont fait leur Adonis), sous la figure d'un beau jeune homme épris d'amour, qui va à la chasse, c'est-à-dire, qui parcourt l'étendue du zodiaque d'été. Les bêtes féroces le déchirent, et en automne une fête funèbre est consacrée à pleur r sa mort.

La troisième des trois puissances supérieures est la déesse de la nature *Astarté* ou *Baaltis,* la force productrice ou génératrice. Son culte nous apparaît sous deux aspects différents, dont l'un trahit, à ne pas s'y méprendre, une influence arienne. Ainsi, on la représente, tantôt comme la chaste déesse de la lune, que ne peuvent approcher que des vierges pures et qui donne à ses adorateurs la victoire dans les combats. Elle porte alors le nom de *Tanit,* mot d'origine perse, qui fut transporté en Phénicie à l'époque de la domination assyrienne, en même temps que le culte qui y a rapport. Mais dans sa seconde signification, l'Astarté phénicienne revient à la Mylitta assyro-chamitique, et comme elle, on l'honorait par de honteux excès.

Les trois êtres que je viens de nommer sont des puissances cosmiques. Mais les Phéniciens avait en outre des dieux po-

litiques, adorés comme protecteurs soit de chaque ville, soit de la confédération entière, et qui formaient une série à part. Ils étaient au nombre de huit, et portaient le nom de *Cabires* c'est-à-dire *les forts :* de *Patèques* ou enfants de Ptah ; ou enfin, de *fils de Sadyk* ou rejetons de la justice, parce qu'ils régnaient sur le pays avec justice et avec sagesse. On les représentait sous la forme de nains, afin que leur petitesse apparente fît d'autant mieux ressortir, par le contraste, l'idée de leur puissance démoniaque. On les énumérait d'ordinaire, sans donner leurs noms propres, en disant simplement le premier, le second etc. Cabire.

Il est probable que cette série comprenait les dieux suivants : 1° *Chusor Ptah*, ou simplement *Chusor,* dont le culte était, paraît-il, venu de l'Egypte. Le Ptah phénicien doit, comme celui des Égyptiens, avoir brisé l'œuf du monde duquel est sorti l'univers, et on l'appelle pour cela celui qui ouvre. 2° l'épouse de Ptah, *Chusartis,* mot qui signifie *ordre, harmonie,* ou la loi qui régit le monde. Chusarthis porte aussi le nom de de *Datha,* que l'on prononce parfois *Dotho.* 3° *Astarté,* signifiant la terre fécondée par le soleil, et probablement honorée sous le nom de *Cabiro.* 4° *Cadmus,* surnom du dieu du soleil, qui se levant à l'Orient, visite les pays de l'Ouest et Ereb c'est-à-dire, l'Europe. Comme tel, il était protecteur des établissements des Phéniciens dans les pays lointains ; et on lui attribuait l'invention de l'exploitation des mines, de l'art médical et de l'écriture. 5° et 6° Un dieu du feu, appelé *Adod,* qui portait aussi le nom de Baal Demarun, c'est-à-dire, dieu des colonnes ; des phalles érigés en son honneur ; et son épouse, qui s'appelait peut-être *Onka,* c'est-à-dire, la cachée ou l'enveloppée. 7° *Archol,* lui-même. 8° enfin *Esmun,* littéralement, le huitième. Les Grecs et les Romains le comparaient à Esculape.

Outre les onze dieux que j'ai nommés, les Phéniciens connaissaient et adoraient encore une foule de divinités, symboles des éléments, de l'eau, du feu, de l'air, de la terre, des étoiles, de la

croissance des plantes, de certaines industries, ou des vertus. La mer ne pouvait pas non plus manquer d'avoir un culte chez un peuple tel que les Phéniciens et les Carthaginois, qui faisaient le commerce maritime sur une si grande échelle. Aussi le dieu de la mer y jouissait d'une vénération particulière, bien qu'aucun témoignage parvenu jusqu'à nous ne nous fasse connaître son nom phénicien. Il est probable, toutefois, qu'il ne doit pas avoir différé essentiellement du nom grec *Poseïdon*: ce nom, en effet, ne vient d'aucune racine grecque et Hérodote soutient d'autre part que le culte de Poseïdon fut transporté de Libye en Grèce. Or, par ces Libyens qui, d'après Hérodote, ont les premiers sacrifié au dieu de la mer, il faut sans doute entendre les Libyo-phéniciens ou les sujets des Carthaginois.

Les dieux des Phéniciens étaient représentés sous des figures d'hommes aussi bien que d'animaux. Entre ces dernières, celles du serpent et du taureau étaient les plus fréquemment employées. Philon de Byblos fait venir des écrits religieux des Phéniciens, les images de serpents qu'on rencontre dans des cultes des autres peuples. On trouve sur des inscriptions des noms propres tels que *Abd Tannim,* serviteur des serpents. Les images d'Astarté ont d'ordinaire une tête de taureau avec des cornes: et le mythe du Minotaure crétois, qui dévorait des enfants, indique que Baal lui-même était représenté de la même manière. Ce culte était un composé de voluptés et de cruautés horribles. Les excès de la débauche et les sacrifices humains s'y succédaient mutuellement. Je me bornerai à rappeler une tradition dont j'ai déjà parlé, d'après laquelle, à l'occasion d'une calamité publique, on immola en une seule fois 300 enfants des plus nobles familles, de sorte que chacune des 300 familles dont se composait l'aristocratie, dut fournir une victime.

Ajoutez à cela que l'habileté des prêtres phéniciens savait mettre en œuvre tous les moyens possibles de séduction, pour gagner les étrangers et les indigènes, les savants et les igno-

rants. Aussi, de toutes les religions qui professaient le culte de la nature, aucune, dans toute l'antiquité jusqu'aux temps des derniers empereurs païens de Rome, n'eut sur les masses une influence aussi étendue que la religion phénico-syrienne. L'un était attiré par le charme du mystère, par l'attrait de la sagesse cachée, de la révélation de l'avenir, que promettaient les prêtres, ou par l'espoir dont on les berçait d'une connaissance plus approfondie de l'essence des dieux grecs et romains. C'est ainsi, par exemple, que fut gagné l'empereur Julien, enthousiaste de la mythologie phénicienne. D'autres étaient séduits par la pompe extraordinaire avec laquelle des milliers de prêtres s'acquittaient des fonctions du culte. Pour d'autres enfin, ce culte était le prétexte désiré d'une licence sans frein.

Juvénal se plaint déjà que le culte des dieux syriens ait envahi Rome, ou, pour parler en figures, que l'Oronte de Syrie roule ses flots dans le Tibre : *Jam pridem Syrus in Tiberim de fluxit Orontes*. Et l'insensé Héliogabal tenta finalement de procurer au culte de ses dieux syriens la domination exclusive de Rome.

De tous les cultes chamitiques celui des Phéniciens est sans contredit le plus abominable, parce qu'il unit aux vices des autres cultes un calcul raffiné.

Tel est le tableau de corruption morale que nous offrent les religions des peuples de l'Asie citérieure. Un seul peuple opposa une digue à ce torrent corrupteur, c'est celui des Juifs dont nous allons nous occuper.

Art. III. — HISTOIRE DES JUIFS JUSQU'A CYRUS.

On sait que le peuple juif l'emporte sur tous les autres peuples, en ce qu'il possède une série continue de livres sacrés qui renferment une histoire suivie, depuis la création du monde jusqu'aux temps des Séleucides.

A la vérité leur chronologie primitive présente de graves difficultés (1). Les cinq livres de Moïse, sur lesquels reposent cette chronologie, existaient déjà avant Jésus-Christ sous trois formes diverses, c'est-à-dire, dans le texte hébreu original, et dans deux versions, celle en grec des Septante, et la version samaritaine. Or, ces deux versions présentent, en ce qui concerne surtout les temps les plus anciens, des chiffres différents de ceux du texte original, tel qu'on le possède

(1) Notons ici que l'Eglise n'a pas décidé quelle est la véritable chronologie des Livres Saints, qu'en déclarant la Vulgate authentique, elle ne l'a pas pour cela déclarée parfaite et sans défaut, mais seulement, comme dit Bellarmin, exempte d'erreurs en ce qui touche à la foi et aux mœurs; sans lui donner par là une autorité supérieure à celle des textes originaux eux-mêmes. Que si l'on est choqué de ce que Dieu n'a pas empêché toute différence entre les divers textes et fixé la chronologie d'une manière certaine, qu'on songe, comme dit Bergier (art. Chronologie), que cela ne serait d'aucune utilité pour la foi et les mœurs. Quant à la difficulté de concilier les dates de l'histoire sainte avec celles des histoires profanes, cela tient sans doute en partie aux obscurités qui règnent encore sur la chronologie sacrée (Voir Pétau : Ration. tempor. p. 2. l. 2. c. l.); mais bien plus encore aux incertitudes nombreuses de la chronologie profane, même dans les temps peu éloignés de Jésus-Christ, et aux ténèbres dont elle est enveloppée dans ce qu'elle rapporte de l'origine des peuples et des sociétés. (N. du T.)

aujourd'hui, de sorte qu'il en résulte une triple chronologie. Ainsi, de la création du déluge,

L'hébreu compte 1656 ans, — le Samaritain 1307, — les Septante 2262 ;

Et du déluge jusqu'à la vocation d'Abraham,

L'hébreu 365, — le Samaritain 1015, — les Septante 1245.

A partir de là, le désaccord continue encore, mais pas d'une manière aussi frappante. Or, partout où se rencontre une différence marquante, je crois prudent de prendre pour base, comme il a été expliqué précédemment, les générations indiquées toujours avec exactitude par l'Ancien Testament, et de mettre en regard la chronologie des peuples voisins, aussi loin que leur histoire concorde avec celle des Juifs.

Depuis le déluge universel, les ancêtres d'Abraham, qui fut le père du peuple hébreu, habitèrent la contrée appelée *Arpachsad*, *l'Arrapachitis* du géographe grec Ptolémée. La patrie primitive d'Abraham appartenait donc au grand empire de Ninive, fondé par des Chamites. Or, j'ai fait voir en un autre endroit, que les grands rois d'Assyrie firent, depuis la fondation du royaume de Ninive, une guerre opiniâtre à plusieurs peuples ariens : aux Mèdes, aux Perses et aux Bactriens, et que ces guerres avaient aussi le culte pour objet. Les Ariens succombèrent, et leurs vainqueurs, tout en adoptant des éléments considérables de la croyance religieuse des vaincus, leur imposèrent en retour le culte de Mylitta et de Moloch, qui originairement était étranger à la doctrine Zend.

Il est vraisemblable que, pendant ces luttes, une violente fermentation religieuse ébranla l'Asie supérieure, et que ceux qui ne voulurent pas se soumettre à la religion d'Etat, introduite par les Chamites, abandonnèrent leur patrie. Tharé, père d'Abraham, dans la famille duquel s'était conservée pure et intacte la révélation primitive d'un Dieu saint, distinct du monde, et créateur du ciel et de la terre, émigra lui-même à Haran, en Mésopotamie, plaine comprise entre l'Euphrate

et le Tigre. Une partie de sa parenté resta dans ce pays; mais Abraham, avec Loth, son neveu, poussa plus loin, vers le pays de Chanaan, et arriva en 1630 avant Jésus-Christ, en passant par Sichem et Béthel, dans te territoire de Bersabé et d'Hébron, où il établit sa demeure.

L'émigration d'Abraham dans un pays situé à l'ouest, non loin de la Méditerranée, est sans contredit un des événements les plus importants de l'histoire ancienne. En effet, il apportait avec lui dans une contrée située sur la limite de l'Orient et de l'Occident, de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, la religion véritable, laquelle, sous la direction visible de Dieu, remporta la victoire sur le culte affreux que j'ai décrit précédemment, tira l'humanité du bourbier où elle s'abîmait et alluma un flambeau qui maintenant, après trois milliers et demi d'années, éclaire encore tous les pays de la terre. A son arrivée dans le pays de Chanaan, Abraham y trouva des nations qui habitaient des villes et possédaient une civilisation assez avancée, c'étaient les Chananéens et les Philistins. Ces peuples indigènes donnèrent aux nouveaux venus, parce qu'ils venaient du pays situé au delà de l'Euphrate, le nom d'*Hébreux* qui signifie, *ceux d'au-delà*.

Isaac, fils d'Abraham, resta dans le pays de Chanaan, mais Jacob, pressé par la famine dont j'ai dit un mot dans l'histoire d'Egypte, émigra dans le pays du Nil avec ses fils (Ruben, Juda, Siméon, Lévi, Gad, Aser, Dan, Nephtali, Issachar, Sabulon et Benjamin) les troupeaux et les domestiques appartenant à sa nombreuse famille. Il y fut reçu par son fils Joseph qui se trouvait auparavant en Egypte, et par le roi Séthosis, le second de la 19e dynastie de Manéthon. Il termina ses jours dans ce pays, et ses descendants y restèrent après lui jusqu'à la 3e génération. J'ai suffisamment parlé ailleurs des raisons pour lesquelles les Pharaons Ramsès Miamun et Ménophtha firent peser sur eux le joug d'une dure et cruelle oppression.

En 1312 avant Jésus-Chrit, le grand prophète, que sa mère

adoptive, la fille de Pharaon, avait fait instruire de toute la sagesse des Egyptiens, contraignit Ménophtah à accorder libre sortie aux enfants d'Israël, et ce prince, ayant ensuite violé sa promesse, expia sa perfidie par sa mort et celle de toute son armée. L'année même de la sortie d'Egypte, fut promulguée, sur le Sinaï, la loi qui fit de la foi d'Abraham la règle et le modèle des Israélites, déclara Jéhovah lui-même leur roi céleste, et proscrivit le culte idolâtre des nations païennes.

Mais le long séjour des Israélites dans un pays où l'on rendait aux animaux un culte divin, avait exercé sur leurs cœurs une influence profonde : ils avaient comme sucé avec le lait le penchant pour le culte sensuel et voluptueux des dieux étrangers. Il fallait donc effacer ces impressions funestes, d'autant plus qu'un danger non moins grand sous ce rapport les attendait en Palestine, où Moyse avait formé le dessein de ramener son peuple. En effet, le culte phénicien et syrien, le culte de la nature, dominait dans ce pays.

En conséquence, Moyse résolut de les retenir assez longtemps dans le désert, séparés des autres peuples de la contrée ; et certainement, ce moyen ne contribua pas peu à faire atteindre le grand but que Moyse avait en vue.

Toutefois, si l'on prend en considération la difficulté du problème à résoudre, je veux dire, d'établir gardien de la vraie foi un peuple faible et peu considérable, et cela, au milieu de nations adonnées à un culte qui tuait les mœurs et la raison par l'enivrement des sens, et en dépit des grandes monarchies militaires de l'Orient, lesquelles, appuyées sur des centaines de milliers d'esclaves armés, exigeaient l'adoration de leurs idoles ; on est forcé de reconnaître que, historiquement parlant, on ne peut comprendre que ce but pût être atteint. Et cependant, il est manifeste que cette œuvre s'est accomplie : il ne reste donc qu'à y reconnaître une direction miraculeuse et à adorer la main de l'Eternel qui accomplit tout ce qu'il a résolu dans ses conseils.

Le pèlerinage des Israélites dans le désert dura quarante

ans. Moyse n'entra pas dans la terre promise : il la vit seulement de loin et mourut. Ce fut Josué qui à sa place introduisit le peuple choisi dans le pays qui lui était donné en héritage, et qui le partagea en 12 tribus. La race de Lévi ne reçût pas de territoire distinct : son occupation ne devait pas être l'agriculture, mais le service du Seigneur, Joseph, au contraire, entra doublement dans le partage, par les tribus d'Ephraïm et de Manassés qui descendaient de lui. Celle d'Ephraïm devint même une des plus puissantes par le nombre, et s'appuyant des services rendus par Joseph, son auteur, elle manifesta des prétentions extraordinaires, auxquelles s'opposa celle de Juda, comme premier né de Jacob. De là, entre ces deux tribus, une rivalité jalouse qui poussa de profondes racines, et qui eut pour les Israélites les conséquences les plus funestes.

Moyse avait donné l'ordre de purifier tout le pays de ses anciens habitants, c'est-à-dire, de faire périr par le glaive tous les Chananéens, depuis les enfants à la mamelle jusqu'aux vieillards. Il prévoyait, en effet, que ces idolâtres, si on les laissait en vie, infecteraient son peuple de leur corruption. Mais cet ordre du législateur ne fut pas exactement exécuté; et l'on est forcé de reconnaître que cette omission fut très-préjudiciable aux Israélites.

Avec Josué commença l'époque des *Juges,* nom correspondant à celui des *Suffètes* chez les Phéniciens, et qui désignait les hommes placés à la tête du peuple et qui présidaient à l'administration de la justice. Ordinairement, ils étaient élevés à cette dignité à cause des services rendus par eux dans la lutte contre les ennemis du dehors. La forme du gouvernement était une espèce de confédération républicaine, dans laquelle l'équilibre était maintenu par l'influence de la caste sacerdotale et des anciens du peuple.

D'après les calculs les plus vraisemblables, l'époque qui s'étend de la sortie d'Egypte jusqu'à la fin du gouvernement des *Juges,* dura dix générations, ainsi, environ 300 ans. Le dernier juge fut Samuël, lévite d'origine. Avant lui déjà, les

Philistins, peuple situé au sud de la tribu de Juda, avaient pris le dessus sur les Israélites, qui plus d'une fois avaient eu à gémir sous une dure oppression. Nous avons vu dans un chapitre précédent que cette puissance des Philistins apparaît aussi dans l'histoire des Phéniciens. Ce furent eux qui en 1209 assiégèrent Sidon, et furent cause par là que l'aristocratie de cette ville s'enfuit à Tyr.

Le besoin de réprimer ces voisins incommodes habitua les Israélites au service régulier des armes, et de la sorte il se forma peu à peu une espèce d'état militaire, qui bientôt exigea ce que cet état a toujours demandé et demandera toujours, l'établissement d'un gouvernement fort ou d'un roi : « Les anciens du peuple, est-il dit dans le 1er livre de Samuël « s'étant réunis, se rendirent à Ramath, près de Samuël « et lui dirent : « Voilà que vous êtes devenu vieux ; établis-« sez donc un roi sur nous, afin qu'il en soit de nous comme « des autres peuples, et que notre roi nous juge et marche à « notre tête lorsque nous faisons la guerre. » L'esprit prophétique de Samuël prévit toutes les conséquences qui devaient résulter de ce changement : Jusqu'alors, le peuple avait été une possession consacrée à Jéhovah ; si le pouvoir suprême, à la manière des peuples de l'Asie, passait à un roi terrestre, il était à prévoir qu'il ne prendrait pas pour règle l'avantage du culte de Jéhovah, mais qu'il écouterait plutôt les inspirations de l'ambition. Quel est le roi qui, s'il a d'ailleurs le pouvoir nécessaire, ne cherche pas à étendre son royaume? Mais un roi juif ne pouvait faire des conquêtes, qu'en épargnant le culte idolâtre des nations circonvoisines et en lui faisant des concessions. Il n'y a donc pas de sophistique en état de nier que cette demande des anciens du peuple ne compromît la vocation religieuse du peuple israélite.

Samuël tâcha donc de les détourner de cette pensée, en leur représentant que la royauté deviendrait bientôt un joug accablant pour le peuple. Le livre de l'Ancien-Testament cité plus haut lui met en effet à la bouche ces paroles remar-

quables : « Voici quel sera le droit du roi qui règnera « sur vous : Il fera monter vos fils sur ses chariots de guerre, « ou il en fera des cavaliers qui courront devant ses chars, « des chefs de mille hommes et de cinquante ; il leur imposera « comme corvée de labourer ses champs, de couper ses mois- « sons, de confectionner ses harnais et l'équipement de ses « chars. Il se fera de vos filles des parfumeuses, des cuisiniè- « res, des boulangères. Ce que vous avez de meilleur en « terres et en vignobles, il s'en emparera et les distribuera à ses « serviteurs ; et il lèvera en outre la dîme sur vos moissons et « vos raisins, pour en tirer de quoi solder ses chambellans et « ses domestiques. Vos valets et vos servantes, et vos jeunes « gens les plus beaux, ainsi que vos ânes, il les mettra en « réquisition, pour exécuter ses travaux ; il prendra la dîme « de vos troupeaux, et vous devrez le servir. Et si alors vous « criez contre votre roi que vous aurez élu, le Seigneur en ce « temps-là ne vous écoutera pas. »

Le langage de la Bible, on le voit, est précis et concluant : elle met, comme l'on dit, le doigt sur la plaie. Néanmoins le conseil de Samuël ne fut pas écouté. « Le peuple, continue le « récit biblique, ne voulut pas écouter la voix de Samuël, et « il s'écria : Nullement ! il nous faut un roi qui règne sur nous. » Samuël se rendit donc, malgré lui, aux désirs du peuple, lesquels, peut-être, en raison des circonstances du temps, étaient l'expression d'une nécessité politique. Il sacra roi un jeune et vaillant homme, de la tribu de Benjamin, Saül, fils de Cis.

Quelque temps auparavant, le même Samuël avait fondé une des institutions les plus importantes de l'Ancien-Testament, laquelle servit de contre-poids aux accroissements nuisibles de la puissance royale prévus par le Voyant ; institution qui triompha des attraits séducteurs du culte de Baal-Moloch et Mylitta, bien que ce culte meurtrier pour la raison fût appuyé par les armes des grands-rois d'Assyrie, de Babylone et de Memphis ; institution enfin à laquelle le peuple d'Israël dut surtout de rester, entre toutes les autres races, gardien de la

vraie religion : je veux parler de l'*Ecole des Prophètes,* dont il est fait mention dans deux passages des livres de Samuël (1).

Il va sans dire que la faculté de prédire l'avenir ne s'apprend pas comme la grammaire, le droit ou l'art de guérir, mais qu'elle est plutôt un don du ciel. Néanmoins ces écoles eurent une influence incalculable, parce que, en inculquant les principes de la religion de Jéhovah aux générations nouvelles, elles disposaient ainsi les esprits des élèves aux mouvements et aux excitations de l'Esprit-Saint. Le peuple d'Israël, sous le rapport religieux, formait une Eglise; or, une Eglise ne peut se maintenir que par une tradition constante et invariable. Les écoles fondées par Samuël furent chargées de ce soin. Les prophètes firent constamment avorter les plans formés par plusieurs rois à l'effet de supprimer le culte de Jéhovah ; ils reprenaient les crimes des grands et des petits, conservaient la lumière de la vraie foi, consolaient le peuple dans ses adversités, le prémunissaient contre l'orgueil dans la prospérité et annonçaient le Messie futur. Leur vocation était difficile, et beaucoup d'entre eux lui sacrifièrent leur vie.

Saül fit des guerres heureuses contre les Ammonites, les Philistins, les Iduméens, les Moabites, les Amalécites et les Syriens de Zoba. Mais, enorgueilli de ses succès, il voulut rendre son pouvoir absolu et se délivrer de la surveillance de l'autorité spirituelle : et Samuël finit par lui opposer un nouveau roi, dans la personne de David. (2) Saül se donna lui-même la mort, à la suite d'une bataille malheureuse contre les Philistins. A cette nouvelle, la tribu de Juda, à laquelle appartenait David, le proclama roi, en l'an 1013 avant Jésus-Christ. Toutefois, Isboseth, fils de Saül, appuyé par les autres tribus, se soutint, plusieurs années contre David ; mais enfin, il fut vaincu, et mourut assassiné.

(1) 1 Sam. 10, 5, et XIX, 18.

(2) On sait que ce fut par l'ordre de Dieu, à qui Saül avait maintes fois désobéi. L'auteur, omettant les détails, laisse trop dans l'ombre le côté surnaturel de l'histoire juive. (N. du T.)

David, devenu seul maître du pays, choisit pour résidence royale, la ville de Jérusalem, arrachée aux Jébuséens et bien fortifiée, et il y fit transporter l'*Arche d'alliance*. Par une suite de guerres heureuses, il étendit ensuite son royaume jusqu'à l'Euphrate au nord-est, et au sud, jusqu'au golfe Persique. Sous ce prince déjà, la royauté d'Israël reçut une forme orientale. Les sources disent qu'après avoir triomphé des Philistins, il prit à son service une garde du corps formée de soldats étrangers, Crétois et Philistins. David mourut en 973 avant Jésus-Christ, dans la 70e année de son âge, après un règne de 40 ans.

Son successeur, Salomon, prince ami du faste et de la magnificence, commença, dans la quatrième année de son règne, la construction du temple, pour lequel, comme nous l'avons vu ailleurs, Hirom, roi de Tyr, allié des Juifs, lui fournit les matériaux et les ouvriers nécessaires. Par cette entreprise, l'histoire du peuple d'Israël, pour la première fois depuis la sortie d'Egypte, se rattache de nouveau à une date exacte et assignable de l'histoire d'un peuple voisin. Les chiffres que nous fait connaître Josèphe, d'après les annales tyriennes de Ménandre, prouvent que la construction du temple de Jérutalem commença en l'an 969 avant Jésus-Christ, la quatrième année du règne de Salomon. J'ai expliqué précédemment pourquoi les dates de l'histoire ancienne des Juifs sont incertaines. Les règles de la critique nous obligent dès lors à chercher à nous aider de la chronologie phénicienne, qui mérite d'autant plus attention, qu'elle s'accorde avec celle des Egyptiens (1).

Salomon bâtit en outre un palais magnifique, qui coûta 13 années de travail ; et, uni par une alliance avec les Phéniciens, il fit avec Ophir ou avec l'Inde un commerce maritime très-lucratif : ses vaisseaux partaient à cet effet du port d'Ezéon-

(1) Je suis dans cette matière, extrêmement difficile, le savant Movers. « Les Phéniciens, » II. 141, etc.

gaber, sur la mer Rouge, ville dont David avait fait la conquête. Mais, corrompu par la prospérité, Salomon s'enfonça de plus en plus dans la débauche, accabla ses peuples d'impôts, régna à la manière des despotes orientaux, et se laissa même enfin entraîner par les nombreuses femmes de son harem, à introduire le culte des dieux étrangers.

Cependant les esprits fermentaient, et le mécontentement croissant devint d'autant plus dangereux, que l'ancienne jalousie de la tribu d'Ephraïm contre celle de Juda, à laquelle appartenait la maison royale, ajoutait encore à la haine née de l'élévation des impôts. Vers la fin du règne de Salomon, l'Ephraïmite Jéroboam organisa même une révolte et se posa en rival du roi. Il fut vaincu, il est vrai, et forcé de se sauver en Egypte; mais il n'en conserva pas moins un parti considérable dans les tribus septentrionales. C'est au milieu de ces pronostics menaçants de la prochaine dissolution de son royaume, que mourut Salomon, en 933 avant Jésus-Christ.

Après sa mort, la tribu de Juda, celle de Siméon et la moitié méridionale de celle de Benjamin, reconnurent pour roi son fils Roboam. Mais les tribus septentrionales, celle d'Ephraïm à leur tête, se rassemblèrent à Sichem, pour exercer leur droit d'élection. Roboam se rendit au milieu d'elles, et on lui offrit la couronne s'il consentait à abolir les charges les plus accablantes imposées par son père. Mais Roboam leur donna une réponse hautaine et insensée, à la suite de laquelle les tribus réunies élurent à sa place ce même Jéroboam, qui s'était sauvé en Egypte, et qui, sur ces entrefaites, était revenu dans le pays. Roboam dut tolérer ce qu'il ne pouvait empêcher, car Jéroboam avait pour allié le Pharaon d'Egypte, qui, bientôt après, comme nous le verrons, vint attaquer Jérusalem. Le royaume de Saül et de David se divisa donc dès lors en deux états ennemis l'un de l'autre et de grandeur inégale.

Parlons d'abord du royaume septentrional.

ROYAUME SEPTENTRIONAL OU D'ISRAEL.

Le territoire qui échut à Jéroboam était d'une étendue bien plus considérable que celui qui resta au fils de Salomon. En effet, outre les dix tribus qui l'avaient élu, les pays soumis de Moab et d'Ammon appartenaient également au royaume septentrional. Aussi conserva-t-il le nom d'Israël, qui avait été jusqu'alors la dénomination générale de toute la nation. Toutefois, en dépit de l'étendue de son territoire, ce royaume était intérieurement plus faible que celui du sud, que nous appellerons royaume de Juda, et cela pour deux causes principales qui le minaient, tant sous le rapport de la durée que de l'intime union de ses parties. Par le temple de Salomon, Jérusalem était devenu le centre religieux de toute la nation; or, cette ville était sur le territoire du royaume de Juda; et pour maintenir l'indépendance du royaume d'Israël fondée par Jéroboam, les rois de ce pays se crurent obligés de se mettre dans une opposition hostile au culte de ce temple. Ils durent donc établir un culte nouveau, et cette prétendue nécessité politique ouvrit la porte au culte des dieux étrangers. Mais comme il y avait dans le royaume d'Israël despartisans aussi décidés du culte de Jéhovah que dans celui de Juda, l'abandon de la vraie foi, imposé par la force des circonstances, dut donner naissance à des partis religieux. Et en effet, l'histoire de ce royaume est remplie d'agitations de ce genre.

Mais ce qui fut peut-être encore plus fatal au royaume septentrional, ce fut la manière dont Jéroboam était parvenu au trône. C'était en qualité de rebelle à la famille royale légitime, qu'il s'était emparé du pouvoir. Ne devait-on donc pas s'attendre à ce que d'autres ambitieux lui préparassent, à lui ou à ses successeurs, le sort dont lui-même avait été cause pour la famille de David. L'irrégularité de son origine pesait donc lourdement sur la royauté septentrionale, et prouvait que la légitimité est une puissance réelle et considérable. Jamais on

n'en vint, dans le royaume d'Israël, à un ordre de succession stable, et dans l'intervalle de 234 ans, il n'y eut pas moins de neuf dynasties différentes, qui se succédèrent toujours par des actes de violence et par l'effusion du sang. Pendant longtemps même la royauté n'y eut pas de siége fixe et constant. D'abord les maîtres du pouvoir résidèrent à Sichem, sur le territoire d'Ephraïm, puis à Thirza, dans la tribu d'Issachar, jusqu'à ce qu'enfin Amri fit construire la forteresse et la ville de Samarie.

1re Dynastie. — *Jéroboam,* afin de briser l'influence religieuse de Jérusalem, fit élever à Dan, au nord de ses Etats, et à Béthel, au sud, deux nouveaux sanctuaires, où Jéhovah fut adoré sous l'image d'un taureau : c'était un premier pas vers le culte des idoles. Il fit ensuite une guerre malheureuse contre Abia, successeur de Roboam, et mourut en 912 avant Jésus-Christ, après 21 ans de règne.

Son fils *Nadab* ne put conserver le trône que deux ans, au bout desquels il fut renversé par un rebelle, qui s'empara de la couronne. La 1re dynastie dura par conséquent jusqu'en 910.

La 2e dynastie, fondée par *Baza,* meurtrier de Nadab, dura 25 ans, sous deux rois ; elle s'étend par conséquent jusqu'en 885 avant Jésus-Christ. *Baza,* roi vigoureux, mais indifférent sous le rapport religieux, extirpa toute la maison de Jéroboam, et conserva le trône pendant 24 ans au milieu de guerres continuelles contre les rois de Juda et leurs alliés. Mais *Ela,* son fils et son successeur, fut massacré la seconde année de son règne, au milieu de l'ivresse d'un festin, par un de ses généraux nommé Zamri.

Ce *Zamri* fut chef de la 3e dynastie ; mais il ne put conserver le pouvoir que sept jours; pressé par Amri, son compétiteur, que l'armée avait proclamé, il se brûla lui-même à Thirza, avec son palais et ses trésors.

Amri commença une 4e dynastie, qui compta quatre rois et 46 ans de durée : elle finit donc en 839 avant Jésus-Christ.

Un compétiteur, nommé Thibni, lui disputa d'abord le trône, mais il en triompha après une lutte de quatre ans, bâtit Samarie, resta en paix avec le royaume de Juda et avec les petits souverains de Syrie, et prépara ainsi à ses successeurs des temps paisibles. *Achab,* son fils et son successeur, épousa Jézabel, fille d'Ithobaal, roi de Tyr. Cette femme impérieuse introduisit, pour des motifs développés précédemment, le culte des dieux de sa patrie dans le royaume d'Israël, et sévit contre les prophètes du vrai Dieu. Achab fut heureux dans deux guerres contre les Syriens; mais il fut tué dans une troisième, après un règne de 21 ans.

Sous *Ochosias,* son successeur, les Moabites se révoltèrent contre le royaume d'Israël; et, bientôt après, Ochosias mourut d'un accident malheureux, après un règne de deux ans à peine. *Joram,* second fils d'Achab, proscrivit, sur le conseil du prophète Elisée, le culte de Baal : toutefois, il ne put se soustraire entièrement à l'influence de sa mère Jézabel. Les attaques des Syriens le mirent dans une position difficile, et après onze ans de règne, il fut tué par Jéhu, son général.

Ce *Jéhu,* étroitement lié avec Elisée et avec le parti dévoué aux prophètes, fut chef de la 5e dynastie, qui, sous cinq rois, conserva le trône pendant 100 ans, jusqu'en 739 avant Jésus-Christ. Jéhu fit précipiter des fenêtres du palais la vieille Jézabel, extirpa entièrement la maison d'Achab et détruisit les derniers vestiges du culte de Baal. Mais malgré sa vigueur, il ne put arrêter l'agrandissement des rois de Syrie. Il mourut après 27 ans de règne. *Joachas,* son fils et son successeur, qui régna pendant 16 ans, fut réduit par les mêmes ennemis à une grande extrémité. — Son fils *Joas,* en revanche, reprit aux Syriens ce qu'ils avaient conquis, et châtia l'orgueil du roi Amasias, de Juda, par la destruction partielle de Jérusalem. Après 16 ans de règne, il eut pour successeur *Jéroboam* II, qui occupa le trône pendant 40 ans, conquit Damas et le territoire situé à l'est du Jourdain, et étendit son royaume depuis Hamath jusqu'à la mer Morte.

Néanmoins, des troubles éclatèrent après sa mort, et son fils *Zacharie* fut massacré au bout de six mois.

Sellum, son meurtrier, fut chef de la 6e dynastie, ne conserva qu'un mois le pouvoir qu'il s'était arrogé, et fut tué par Manahen, qui le remplaça sur le trône.

Manahen commença donc une 7e dynastie; mais assailli par des rivaux à l'intérieur, il dut invoquer le secours des grands-rois de Ninive. Israël tomba dès lors sous l'influence des Assyriens, laquelle commença sur-le-champ à agir d'une manière destructive sur la religion. Le culte des astres et du feu fut introduit avec les sacrifices humains et les temples de Mylitta. Le royaume du nord marchait visiblement à grands pas vers sa ruine. Manahen ne se maintint que neuf ans, et *Phacéia,* son successeur, deux ans seulement. La 7e dynastie finit en 728 avant Jésus-Christ.

Phacée, qui avait renversé Phacéia, était un soldat valeureux : il fit alliance avec Razin, roi de Damas, contre Achaz, roi de Juda, et ils allèrent ensemble assiéger Jérusalem ; mais ils furent obligés de se retirer devant Téglat-Phalazar, que le roi de Juda appela à son secours. Ce roi d'Assyrie s'empara des parties septentrionales du royaume d'Israël, ainsi que des territoires situés à l'est du Jourdain, et il en emmena les habitants prisonniers dans ses états. Phacée périt en 708 avant Jésus-Christ, après 20 ans de règne.

Osée, son meurtrier, et chef de la 9e dynastie, fut le dernier roi d'Israël. Il fit alliance avec Sévichon, second Pharaon de la 26e dynastie de Manéthon, contre la puissance assyrienne, et appuyé sur lui comme sur une armée de réserve, il refusa aux grands-rois de Ninive le paiement du tribut auquel s'était soumis Manahen. A cette nouvelle, Salmanasar envahit son pays, s'empara (en 699) de Samarie, après trois ans de siége, transporta les habitants en Assyrie, et plaça dans le pays resté désert des colons tirés de l'Asie supérieure. C'en était fait du royaume d'Israël, et pour toujours; aussi les Israélites eux-mêmes disparaissent alors de l'histoire.

En terminant, je ferai remarquer que si l'on additionne

ensemble les années attribuées à chaque roi en particulier par les sources hébraïques, on obtient la somme de 241 ans; tandis que d'après le calcul que nous avons pris pour base, calcul d'après lequel le commencement de la construction du temple tombe en l'an 969 avant Jésus-Christ, et la mort de Salomon en 933, l'intervalle écoulé entre l'élévation de Jéroboam au trône et la ruine du royaume d'Israël, ne comprend que 234 ans : ce qui donne une différence de sept ans. Mais cette difficulté trouve une solution satisfaisante dans l'habitude, qu'avaient plusieurs peuples anciens, de compter comme pleine la dernière année de chaque règne, bien que parfois elle ne fût guère que commencée. Ainsi, par exemple si le roi venait à mourir trois ou quatre jours après être entré dans la 15e année de son règne, on lui assignait, non pas le temps exact de 14 ans et quelques jours, mais bien quinze années de règne. Nous sommes donc pleinement dans notre droit, en soustrayant de ces 241 ans une moyenne de sept années.

LE ROYAUME MÉRIDIONAL.

Depuis la division du royaume de David jusqu'à la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, le royaume de Juda eut vingt rois, auxquels les livres historiques de l'Ancien-Testament assignent en tout le nombre de 393 ans. Or, en suivant la chronologie tyrienne, nous avons placé la mort de Salomon en l'an 933 avant Jésus-Christ, et la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor tombe en 587. Donc d'après ce calcul, il ne reste pour les vingt rois de Juda que 346 ans, soit 47 de moins que le chiffre indiqué par l'Ancien-Testament. Mais il n'est pas non plus difficile de faire disparaître cette différence, à l'aide des faits attestés par les *Livres des Rois* eux-mêmes. D'après le second de ces livres (C. IX, 24-27,) Joram, roi d'Israël, et Ochosias, roi de Juda, furent tués dans le même temps par Jéhu. Or, si l'on compte d'une part les années attribuées aux rois d'Israël, depuis Jéroboam

jusqu'à la mort de Joram, et d'autre part les années assignées aux rois de Juda depuis Roboam jusqu'à Ochosias, la première opération donne 98 ans et la seconde 95 seulement. Il est donc clair qu'une inexactitude s'est glissée dans l'un ou l'autre texte.

Le second livre des Rois (XVIII, 20) rapporte, en outre, que Samarie fut détruite par Salmanasar, la 6e année du règne d'Ezéchias. Ici, une différence plus considérable encore se manifeste ; car les listes du royaume d'Israël indiquent, entre le meurtre de Joram et la destruction de Samarie un intervalle de 141 ans, et celles de Juda en comptent 160. On est, en conséquence, autorisé à admettre que les listes des rois de Juda comptent en tout 19 années de trop depuis Roboam jusqu'à la 6e année d'Ezéchias. Il est aussi très-vraisemblable (1), que, grâce à une erreur des copistes, on a assigné 20 années de trop à Manassé, successeur d'Ezéchias, que l'on fait régner 55 ans.

La différence de 47 ans, mentionnée plus haut, se réduit donc à quelques années seulement, différence qu'il est d'ailleurs facile de faire disparaître, de la manière indiquée précédemment en parlant de l'histoire d'Israël, savoir, en supposant que plus d'une fois les fils ont régné conjointement avec leurs pères dans le royaume de Juda.

Ce que l'Ancien-Testament rapporte du premier roi de Juda, Roboam, fait croire que le partage du royaume de David en deux états distincts n'eut pas lieu sans la coopération de puissances étrangères. Sésac, roi d'Egypte, le Sésonch de Manéthon, attaqua Roboam et pilla Jérusalem : Jéroboam, rival de Roboam, a donc dû être uni aux Pharaons par une alliance. Du reste, la conquête de Jérusalem par les Egyptiens n'a pu être de longue durée, car, immédiatement après, il n'est plus fait mention de ce peuple. Sésonch se contenta, paraît-il, de forcer Roboam à reconnaître la sépa-

(1) Movers, II, 163 etc.

ration du royaume d'Israël. On comprend, du reste, qu'il fût agréable aux Egyptiens d'avoir sur leurs frontières deux états affaiblis au lieu d'un état puissant.

Entouré d'un harem nombreux, *Roboam* favorisa, comme son père, le culte des dieux étrangers et continua les constructions superbes de Salomon. *Abia,* son fils, fit la guerre avec bonheur contre Jéroboam, roi d'Israël. — *Asa,* le troisième roi de Juda, tâcha d'extirper le culte des idoles ; mais le mal avait déjà poussé de si profondes racines, qu'en plusieurs endroits, des sanctuaires élevés sur les hauteurs continuèrent à exister à côté du culte rendu à Dieu dans le temple de Jérusalem. Sous le règne de ce prince, un roi cuschite, nommé Sérach, s'avança avec une armée considérable jusqu'à Marésa, non loin de Jérusalem. Mais Asa le repoussa, et, uni avec Benhadad I, de Syrie, il fut également heureux contre Basa, roi d'Israël, qui s'était emparé de la forteresse de Ramah, dans le royaume de Juda.

Les sources juives n'indiquent pas d'où était venu le cuschite Sérach, si c'était de l'Arabie ou de l'Egypte. Mais comme, parmi les Pharaons de la 22e dynastie, d'anciens monuments égyptiens font mention d'un Sésonch ou Sésach II, il est probable que c'est de lui qu'il s'agit ici. Selon toute apparence, ce Sérach s'était uni par une alliance avec Basa d'Israël, et Asa à son tour aura cherché un appui dans l'alliance du roi de Syrie.

Josaphat, fils d'Asa, affermit par des lois le rétablissement du culte pur de Jéhovah, commencé par son père, soumit l'Idumée, rendit les Philistins et les Arabes tributaires, et tenta même, quoique sans succès, de recommencer la navigation sur la mer Rouge. Mais son fils *Joram,* qui épousa Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, se laissa porter par sa femme au culte des idoles. L'Idumée se rendit indépendante, les Philistins et les Arabes pillèrent impunément Jérusalem ; et *Ochosias,* son fils et son successeur, étant allé rendre visite à Joram d'Israël, son allié, périt, avec ce prince, de la main

de Jéhu. Cet événement eut lieu en 839 avant Jésus-Christ.

A la nouvelle de la mort d'Ochosias, la reine mère, Athalie, s'empara du gouvernement, et imita à Jérusalem ce que Jézabel, sa mère, avait fait dans le royaume d'Israël. Le culte idolâtre des Phéniciens fut implanté de vive force; et cette femme dénaturée s'oublia au point d'attenter aux jours de son petit-fils, le rejeton, encore enfant, d'Ochosias. Mais le grand-prêtre, Joïada, cacha ce jeune prince, qui s'appelait Joas, sut le soustraire pendant six ans aux embûches de son aïeule, et le proclama roi lorsqu'il eut accompli sa septième année. *Joas* rétablit alors le culte de Jéhovah; mais plus tard, il rompit avec les prophètes, laissa rétablir les idoles et périt enfin victime d'une conjuration. Il eut pour successeur son fils *Amasias,* qui fit la guerre avec succès contre l'Idumée; mais qui ensuite fut fait prisonnier par Joas d'Israël, et mis à mort peu de temps après.

Osias, son fils, fut élevé sur le trône à l'âge de seize ans; c'était un prince valeureux, et pendant son long règne il fit des guerres heureuses contre les Iduméens, les Philistins et les Ammonites.—*Joathan,* son fils, marcha sur ses traces.—Mais, son fils *Achas,* le douzième roi de Juda, mit son royaume sous la dépendance des rois d'Assyrie, en faisant alliance avec Téglat-Phalasar. Il dut en conséquence se soumettre à payer tribut, et, ce qui était pire encore, introduire dans ses états l'astrolâtrie, le culte sanglant de Moloch et de Mylitta.

L'Idumée et les Philistins se rendirent indépendants. *Ezéchias,* son fils, fut le meilleur des rois de Juda. Il osa abolir les abominables institutions de son père et rétablir le culte de Jéhovah. Mais la 6e année de son règne, 699 avant Jésus-Christ, Samarie fut détruite par Salmanasar; et bientôt après, Ezéchias fut réduit, par Sennachérib d'Assyrie, à la plus terrible extrémité. J'en ai parlé dans l'histoire d'Assyrie.

Après la mort d'Ezéchias, *Manassé,* son fils, qui n'avait que douze ans, monta sur le trône, et, peut-être par crainte

des grands-rois de Ninive, il entreprit sur-le-champ les innovations les plus funestes : il imposa par violence le culte de Baal, des Aschères et des astres. En vain les prophètes élevèrent-ils la voix ; le tyran en fit exécuter un grand nombre, et d'après la tradition hébraïque, Isaïe lui-même fut mis à mort par ses ordres. Plus tard, ayant été fait prisonnier par un général assyrien, Manassé se convertit dans son cachot, et ayant été mis en liberté, il fortifia Jérusalem et détruisit le culte des idoles.

Amon, son fils et son successeur, régna, comme son père dans le principe, à la manière des païens et périt victime d'une conjuration. *Josias,* son frère, qui n'avait que huit ans, fut porté par le peuple au trône de Juda; il abolit les traces qui restaient encore du culte des idoles, et résolut de faire observer, dans toute son étendue, la Loi de Moyse. C'est ce qui n'avait pas encore eu lieu jusque-là, bien que sept siècles se fussent écoulés depuis la mort de ce législateur. Le second livre des Rois (1) rapporte que, la 18e année de Josias, le grand-prêtre Hilcias trouva dans le temple le livre de la Loi : récit énigmatique, qui semble insinuer que, vers ce temps-là des parties jusqu'alors inconnues furent ajoutées à la Loi. Pour la première fois, Josias fit célébrer la fête de Pâques exactement d'après les prescriptions du Pentateuque.

Mais cette observance tardive de la Loi ne sauva pas l'État de sa ruine : les derniers temps de l'antique Jérusalem approchaient. En 610, le Pharaon Nécho, fils et corégent de Psammétique I, vint de l'Egypte avec une armée, pour forcer à se ranger de son parti, le roi Josias, uni par une alliance avec le royaume de Babylone, qui commençait alors à devenir florissant. Une bataille décisive fut livrée à Magdala, et Josias y reçut une blessure mortelle.

Les quatre derniers rois de Juda, *Joachas, Joakim, Joachin* ou *Jéchonias* et *Sédécias,* qui lui succédèrent immédiatement

(1) XXII, 8

et se remplacèrent l'un l'autre dans le court espace de 23 ans, furent les instruments de la puissance égyptienne ou de celle de Babylone. Sous le dernier de ces princes, Sédécias, Nabuchodonosor mit fin au royaume de Juda, en 587, par la ruine de Jérusalem.

Les habitants les plus considérables qui survécurent à la chute de leur patrie, furent emmenés en Babylonie. Toutefois, cet effroyable désastre n'anéantit, ni même ne diminua, comme il pourrait le paraître au premier coup d'œil, l'importance des Juifs au point de vue de l'histoire universelle; au contraire, on peut dire que ce fut seulement dans l'exil d'une terre étrangère, que les meilleurs d'entre eux eurent pleinement la conscience de la vocation sublime que la Providence avait dès le commencement assignée à leur peuple.

Les exilés s'établirent en Babylonie, dans les lieux qui leur furent assignés, et y formèrent des colonies. Ils avaient des *Anciens,* qui doivent avoir eu la direction des intérêts communs, et des prêtres, qui veillaient à l'observation des usages sacrés et tenaient des assemblées religieuses. Pendant cet exil, qui dura deux âges d'homme, plusieurs sans doute renoncèrent à la foi de leurs pères et reçurent en retour les faveurs de leurs maîtres babyloniens; mais le plus grand nombre resta ferme et montra dès lors pour le culte de Jéhovah une fidélité dont l'histoire antérieure du peuple d'Israël offre peu d'exemples. Il s'éleva aussi des prophètes parmi ces exilés.

Cyrus, par la prise de Babylone, étant devenu maître de la Haute-Asie, en 538, donna aux Juifs la permission, si ardemment désirée par un grand nombre d'entre eux, de retourner dans leur patrie. Mais il s'en fallut de beaucoup que tous profitassent de cette faveur : les apostats, les tièdes, les indifférents restèrent à Babylone, et se fondirent bientôt dans la masse du peuple païen. Mais ce qu'il y avait de meilleur, de plus propre à former le noyau d'un nouvel Etat, se mit en route sans délai. La première bande, composée d'environ 50,000

personnes, arriva dans son ancienne patrie en 537, sous la conduite de Zorobabel, rejeton de la famille royale, et du grand-prêtre Josué. On commença avant tout par élever un autel des holocaustes; puis des mesures furent prises pour la la reconstruction du temple. Le peuple pourvut aux dépenses, et les Juifs restés en Babylonie y contribuèrent également.

Dès l'année suivante, 535, les fondements du nouveau temple furent posés, mais dans des proportions moins grandioses que ceux de l'ancien. Bientôt survinrent des obstacles : les Samaritains, qui d'abord avaient voulu prendre part aux travaux, mais qui avaient été éconduits par les Juifs, excitèrent le peuple, et cherchèrent à le détourner de son entreprise. Sous le premier successeur de Cyrus, qui fut Ahasvérus (Assuérus) c'est-à-dire, Cambyse (529-522), et sous *Artahasta* ou le faux Smerdis, ils accusèrent les Juifs à la cour d'être animés de dispositions séditieuses, et firent en sorte que l'ordre fut donné de suspendre les travaux. Mais lorsque Darius, fils d'Hystaspe, fut parvenu au trône, les prophètes Aggée et Zacharie rallumèrent le zèle des Juifs, et la seconde année de ce prince, Zorobabel et Josué reprirent les constructions. Appelés à rendre raison de leur conduite, ils indiquèrent la permission donnée par Cyrus; et après une enquête ordonnée par le nouveau souverain, ils obtinrent non-seulement son approbation, mais encore sa royale assistance. Enfin la 6e année de Darius, le second temple fut achevé et consacré au culte.

QUATRIÈME PARTIE.

—

ART. I. — HISTOIRE PRIMITIVE DES GRECS JUSQU'AU TEMPS D'HOMÈRE.

J'ai fait voir ailleurs que les habitants primitifs de la Grèce étaient une tribu parente des Thraces, des Dardaniens et des Germains, venue de l'Asie supérieure dans le pays qui fut plus tard leur patrie. Maintenant, il me reste à montrer quelle fut la situation de l'Hellade après leur immigration. Les commencements de ce peuple sont couverts d'une profonde obscurité, sur laquelle l'Orient seul laisse tomber quelques rayons de lumière, au moyen de la Phénicie et de l'Egypte.

Les écrivains grecs, les plus anciens comme les plus récents, rapportent avec une unanimité remarquable, qu'une race, qu'ils appellent les *Pélasges,* possédait dans les temps les plus reculés, non-seulement la Grèce proprement dite, mais encore une grande partie des îles, une portion considérable de l'Asie-Mineure et des territoires étendus en Italie. Eschyle nous servira de témoin pour ce qui concerne la Grèce. Dans les *Suppliantes,* Pélasgos, roi d'Argos, se vante que son peuple, appelé de son nom les Pélasges, habite le pays d'Apia (le Péloponèse) et qu'il domine lui-même sur tout le territoire qu'arrose l'Algos et le Strymon, jusque vers le couchant, c'est-à-dire, sur le continent de l'Hellade jusqu'au delà des frontières de la Thessalie. L'immigration des Pélasges en Italie est à son tour attestée par Hérodote, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, le connaisseur le plus approfondi des antiquités italiennes ; et enfin par Strabon et Pline l'ancien. Du reste, manquât-on même de ces témoignages, la chose n'en serait pas moins certaine ; car il y a entre l'ancien latin

38.

et l'ancien grec une si étroite parenté, que sur ce fondement seul on devrait conclure à la communauté d'origine des populations italiennes que la chose concerne, et des Pélasges grecs. Enfin, une foule de témoins anciens attestent l'établissement de colons pélasgiques dans les îles et sur les côtes occidentales de l'Asie-Mineure (1). On peut compter Homère lui-même parmi ces témoins. Les deux partis qui, d'après son récit, se combattaient pendant la guerre de Troie, appartiennent à une seule et même nation et ont la même langue, savoir la langue hellénique. Souvent des Grecs et des Troyens conversent, négocient ensemble, sans qu'on aperçoive la moindre trace du besoin qu'ils auraient eu d'user de truchemans ; tandis que d'autre part Homère dit expressément des Cariens, qu'ils parlaient une langue barbare (2).

Ainsi, à moins qu'on ne veuille refuser toute créance aux écrivains grecs, il y eut jadis un peuple nommé les Pélasges, extrêmement répandu, qui possédait le continent et les îles de la Grèce, les côtes occidentales de l'Asie-Mineure et diverses parties de l'Italie. Ne fût-ce que pour l'unique motif apporté plus haut d'une parenté incontestable entre le latin ancien et le grec ancien, la langue pélasgique doit avoir été semblable au grec, ou plutôt, avoir été le dialecte le plus ancien de la langue grecque des temps plus récents. Toutefois, un passage d'Hérodote paraît contredire cette hypothèse. Il dit, en effet, dans le premier livre de ses *Histoires* (3), que des descendants des anciens Pélasges, qui de son temps habitaient à Creston, en Thrace, ainsi qu'à Placie et à Scylace sur l'Hellespont, parlaient une langue non comprise des Hellènes, et il donne en conséquence, au pélasge le nom de barbare. Mais cette assertion est considérablement restreinte par des faits qu'il rapporte lui-même immédiatement après. Non-seulement il avoue que les Athéniens et les Ioniens en

(1) Ersch und Grüber Encyclop. III. 15, p. 114.— (2) Iliade, II. 867.
(3) I, 57.

général, étaient d'origine pélasgique, ce qui ne permet plus de supposer que la langue pélasgique fût complètement différente de la langue grecque; mais il emploie plus loin des expressions qui insinuent que la langue des Crestoniens et des Scylaciens ne différait pas du grec quant au fond, mais seulement quant à la prononciation. Or, sans aucun doute, il y avait dans la masse des populations pélasgiques, qui dans les temps les plus anciens occupaient les territoires ci-dessus mentionnés, des tribus isolées dont les dialectes différaient autant entre eux, que le danois, le suédois, le hollandais, le suisse s'éloignent de l'allemand; et dès lors, on comprend très-bien qu'Hérodote ait pu trouver, dans le langage particulier à certaines localités pélasgiques, quelque chose de barbare.

La vie des Pélasges dans les temps les plus anciens était rude et pauvre. Pausanias soutient, d'après d'anciennes traditions (1), que Pélasgus, fondateur et premier roi du peuple pélasge, avait enseigné aux hommes à construire des tentes et des cabanes, à se faire des vêtements avec les peaux des animaux sauvages, et à se nourrir de glands et de faînes au lieu d'herbes et de racines. Beaucoup d'anciens écrivains appellent les Pélasges un peuple qui errait sans demeures fixes. La première culture, mais en même temps aussi l'esclavage, leur fut apportée par quatre colonies égypto-phéniciennes, établies l'une en Crête, une autre au nord du Péloponèse, une troisième dans l'Attique et la quatrième enfin en Béotie. La fondation de ces colonies remonte au moins au 15e siècle avant Jésus-Christ.

Ce point important peut, du reste, être démontré de la manière la plus concluante. Ainsi, d'abord la table généalogique des Noachides atteste que, déjà dans des temps anciens, des Egyptiens étaient allés s'établir dans l'île de Crête, nommée Caphtor par les Sémites. Ensuite, Manéthon, dans le

(1) Ersch und Grüber, III, 15, 114 — (2) Ibid., 115.

fragment rapporté par Josèphe et dont nous avons déjà parlé, désigne, à ne pas s'y méprendre, le nord-est du Péloponèse comme une possession des Pharaons. En outre, comme nous l'avons montré ailleurs, la plus ancienne tradition des Grecs parle d'immigrations égytiennes ou phéniciennes venues en Crête, à Argos, à Athènes et à Thèbes la cadméenne. Enfin, les mêmes immigrations sont mises hors de doute par des monuments des genres les plus divers.

Plusieurs écrivains grecs parlent avec admiration de constructions grecques appartenant à l'antiquité la plus reculée, et qu'ils attribuent aux Cyclopes, ou même aussi aux Pélasges. Ces constructions existent encore pour la plupart aujourd'hui, telles que Pausanias les a décrites au second siècle après Jésus-Christ : on en a des dessins exacts, pris par des voyageurs modernes, nommément par l'Anglais Dodwel. Or, ils appartiennent tous aux colonies mentionnées plus haut. Les plus importants d'entre ces monuments sont des portes, des tours et des murailles, à Tiryns et à Mycènes, en Argolide, c'est-à-dire, sur le territoire qui reçut son nom de Danaüs ; à Orchomène et à Chéronée, en Béotie ; à Thorisque, dans l'Attique ; ensuite le monument d'Athènes appelé *Pélasgicon*, et le *Catabathron* ou canal souterrain, qui, sur un espace de trente stades, conduisait à la mer d'Eubée, à travers les rochers des montagnes, la surabondance des eaux du lac Copaïs et empêchant la Béotie de se changer en marécages, l'avait transformée en un fertile jardin. Ce dernier ouvrage étonne par sa hardiesse, et ne peut être comparé qu'aux grandes constructions hydrauliques des Pharaons. Bien plus ! des maîtres de l'art assurent que la liaison des pierres et le style architectural des murs cyclopéens ont une ressemblance surprenante avec les anciens monuments orientaux, et qu'entre autres choses, on y retrouve l'arc en pointe, qui ne se rencontre pas ailleurs qu'en Egypte. Ils ne peuvent donc avoir été exécutés que par des architectes orientaux, et à une époque où des gouverneurs égyptiens disposaient arbitrairement du travail

et des forces des Grecs leurs sujets. Ces pierres sont des témoins muets de la domination des Pharaons et de la servitude des Hellènes.

Mais ce ne sont pas seulement des masses inertes, qui attestent qu'autrefois le Grec dut courber la tête au commandement des satrapes égyptiens : d'autres vestiges encore nous fournissent la preuve de l'influence durable exercée par l'Egypte sur la civilisation des Hellènes. Ainsi, Hérodote prétend que les Grecs ont appris des Cadméens l'usage de l'écriture alphabétique. « Les Phéniciens, dit-il (1), qui sous Cadmus s'emparèrent de la Béotie, ont, pendant leur séjour dans cette contrée, communiqué diverses sciences aux Hellènes, mais, surtout, les lettres de l'alphabet, que les Hellènes, selon moi, ignoraient auparavant. D'abord, ils employèrent les mêmes caractères que tous les Phéniciens ; mais dans la suite, en changeant de langue, ils changèrent aussi la forme et l'ordre des lettres. Moi-même, ajoute-t-il plus loin, j'ai vu des caractères cadméens dans le temple d'Apollon Isménien, à Thèbes en Béotie : ils étaient gravés sur des trépieds. »

Le changement auquel Hérodote fait allusion consistait, au témoignage d'un ancien auteur milésien nommé Denys, cité par Diodore de Sicile, non-seulement dans la transformation des caractères, mais encore et principalement, en ce que les Grecs écrivirent dans une direction opposée, c'est-à-dire, de gauche à droite, tandis que les Phéniciens écrivaient de droite à gauche. Du reste, n'eussions-nous pas même le témoignage exprès d'Hérodote, ce qu'il dit n'en serait pas moins certain et incontestable ; car les noms des lettres grecques viennent pour la plupart de l'Orient : *Alpha, Betha, Gamma, Delta*, sont indubitablement des mots phéniciens.

La langue elle-même a conservé quelques indices commémoratifs, légers, il est vrai, de la domination égypto-phénicienne. J'appellerai d'abord l'attention sur le nom de Thèbes,

(1) *Hist.* V, 58.

capitale de la Béotie : Peut-on y méconnaître une imitation du nom de la métropole de l'Egypte supérieure, de Thèbes aux cent portes ? Ensuite (1), le dialecte béotien avait quelques expressions qui lui étaient propres, entre autres celle de Βάννα, qui signifie *fille, jeune personne* : or, ce mot trahit son origine phénicienne, car *Ben,* en hébreu et en phénicien, signifie *fils,* et *Bannah,* fille ou jeune fille.

Mais quelque inébranlables que soient en elles-mêmes les preuves apportées jusqu'ici, il est une chose qui atteste davantage encore l'ancienne domination des Egyptiens et des Phéniciens en Grèce, c'est la religion des Grecs. Je citerai d'abord à ce sujet un passage d'Hérodote (2) : « C'est Mélampus, « dit-il, qui le premier a introduit chez les Grecs le nom de « *Dionysos* (Bacchus) et les sacrifices qui lui sont offerts, « ainsi que la procession solennelle où l'on porte le phallus. « Mélampus lui-même en avait été instruit par Cadmus, de Tyr, « et par les Phéniciens venus avec lui dans le pays appelé « maintenant Béotie. D'ailleurs, presque tous les noms des « dieux ont été importés d'Egypte en Grèce. Qu'ils aient une « origine étrangère, c'est ce que j'ai reconnu par mes propres « recherches. Mon opinion est qu'ils nous viennent de « l'Egypte ; car, à part *Poseïdon* (Neptune), les *Dioscures* « *Héra* (Junon), *Hestia* (Vesta), *Thémis,* les *Charitines* (les « Grâces) et les *Néréides,* les noms de tous les autres dieux « sont indigènes en Egypte. Je rapporte seulement ce que « disent les Egyptiens. Quant aux dieux dont les noms sont « inconnus chez eux, ils ont reçu leurs noms des Pélasges, à « l'exception toutefois de *Poséïdon,* que les Hellènes apprirent « à connaître par les Phéniciens. L'Hermès phallique ne leur « est pas venu des Egyptiens, mais des Pélasges, et les Athé- « niens furent les premiers d'entre les Hellènes qui l'adop- « tèrent : les autres le reçurent d'eux. C'est que des Pélasges « s'établirent dans le pays des Athéniens, à l'époque où ces

(1) Niebuhr alte Gesch. 1, 254. — (2) II, 49, etc.

« derniers étaient déjà comptés parmi les Hellènes. Quiconque est initié au culte secret des Cabires en Samothrace, « comprend ce je veux dire! car cette île était auparavant « habitée par ces mêmes Pélasges, qui plus tard s'établirent « dans l'Attique, et c'est d'eux que les Samothraces avaient « adopté l'usage de représenter Hermès de cette manière. « Du reste, d'après ce que j'appris à Dodone, les Pélasges, « dans l'origine, offraient leurs sacrifices sans donner aux « dieux des noms propres ou des surnoms particuliers; car « ils n'en avaient pas encore entendu parler, et ils ne connaissaient que l'expression générale de *dieux*. Ce ne fut que « beaucoup plus tard qu'ils apprirent de l'Egypte les noms « propres des dieux et, en dernier lieu, celui de *Dionysos*. « Alors, ils consultèrent l'oracle de Dodone, le seul qui « existât en Grèce dans les anciens temps, pour savoir s'ils « devaient ou non adopter ces noms nouveaux venus de « l'étranger. La réponse de l'oracle fut affirmative, et c'est « seulement depuis lors, que les Pélasges firent usage, dans « leurs sacrifices, de ces noms particuliers des dieux; coutume qui, des Pélasges, passa plus tard aux Hellènes. »

Ainsi s'exprime Hérodote; et tout ce passage est une preuve remarquable de son amour pour la vérité et de sa pénétration. Toutefois, il a besoin de quelques éclaircissements. D'abord, on ne peut le méconnaître, il éprouve un certain embarras de devoir dire aux Grecs, ses compatriotes, que toute leur religion, et par conséquent la première civilisation de leur nation, leur est venue des Egyptiens, peuple qu'ils haïssaient et méprisaient. Il se tourne dans tous les sens afin d'éviter de les heurter; mais enfin il rend hommage à la vérité. Je conclus de là, que plus d'un Grec instruit connaissait, au temps d'Hérodote, l'antique domination des Pharaons sur l'Hellade; mais que, dans la crainte de blesser la vanité de leur propre nation, aucun d'eux n'osait manifester clairement ce que savaient les hommes instruits.

En second lieu, Hérodote veut évidemment faire venir de

l'Egypte tout le culte des anciens Grecs. Toutefois il y fait aussi intervenir les Phéniciens, et, presque à son insu, il les représente comme les intermédiaires de l'introduction d'une civilisation étrangère. C'est qu'il y était forcé par les faits, et il n'en mérite que plus de croyance. Ce que nous avons appris par la découverte de l'alphabet hiéroglyphique et par la comparaison des anciens monuments pharaoniques, savoir, que les Phéniciens ont servi d'instruments et d'auxiliaires aux Egyptiens dans cette antique colonisation de la Grèce, était inconnu à Hérodote, et cependant, il rencontre la vérité. Enfin, dans le passage où il semble soutenir que les Pélasges n'ont absolument pas connu, dans l'origine, les noms des dieux, il ne s'exprime pas clairement. Si l'on voulait entendre par là que dans les temps les plus anciens, l'expression générale de dieux θεοὶ était seule en usage parmi eux, cette assertion serait aussi contraire à la nature de l'homme qu'à des témoignages précis. Il est, en effet, certaines dénominations naturelles de la divinité, qui se retrouvent chez tous les peuples et à chaque degré de la civilisation. Telles sont celles de *céleste, fort, celui qui aide,* et dans les religions dont le culte est celui de la nature, celles de *auteur de la lumière, du feu* etc. Ce serait rabaisser extraordinairement les Pélasges, que de nier qu'il aient connu des noms de cette espèce avant leur contact avec les Egyptiens. D'ailleurs, des faits indubitables prouvent qu'ils ne les ont pas ignorés.

J'ai longuement démontré, en un autre endroit, que les Hellènes, ou, si l'on veut, les Pélasges, habitèrent jadis, avec d'autres tribus japhétiques, dans le pays des Ariens, et qu'on y rencontre un culte et un système de noms de divinités, qui se retrouvent chez les Grecs d'une époque plus récente. Or, ils doivent nécessairement avoir apporté de leur patrie primitive en Europe, ces mêmes noms en même temps que leur langue, qui conserve si bien le cachet de son origine arienne. Par conséquent, ils connaissaient, avant leurs rapports avec les Egyptiens, d'autres noms des dieux, que l'expression

générale θεοί. Quant à ces noms, ils appartiennent absolument à la classe des dénominations naturelles indiquées plus haut.

Ainsi, de deux choses l'une : ou Hérodote s'est trompé, dans le passage en question, ou ses paroles, et c'est là mon opinion, doivent être entendues dans ce sens, que, dans les temps primitifs, les Pélasges n'avaient pour désigner leurs dieux que des dénominations générales et relatives à la nature; que les noms propres particuliers, c'est-à-dire, ceux dont la signification est cachée, ne se répandirent chez eux que par l'influence des Egyptiens; et encore, de deux manières, soit par l'admission des noms égyptiens eux-mêmes dans le grec, soit par leur transformation. Ainsi entendu, ce passage d'Hérodote renferme dans sa forme la plus concise et la plus sommaire, la véritable histoire de la religion grecque.

Essayons maintenant d'en discerner les éléments divers. On peut considérer comme d'anciens noms pélasgiques des dieux, ayant le double caractère du naturalisme et d'une origine arienne, d'abord celui de *Zeus*, qui appartient à la langue grecque primitive et signifie *ciel*. La signification originelle du mot paraît encore dans Homère, lorsqu'il appelle *Zeus* νεφεληγερέτης, *qui assemble les nuages;* et de même dans l'ancien proverbe grec : *Que fait Zeus ?* pour dire : *Quel temps fait-il?* A la même classe que Zeus appartiennent encore, très-vraisemblablement, les noms de dieux composés avec la syllabe ἀρ ou ἠρ, laquelle en sanscrit et en zend signifie *lumière*, *feu*. De ce genre sont *Here* (Junon), déesse de la lumière, épouse de Zeus ou du ciel, et *Artemis* (Diane), déesse de la lune. La tradition relative à Iphigénie et la nature du mot, prouvent clairement que le culte d'Artémis ne fait pas partie de celui des Sémites ni des Chamites, mais de celui des Ariens. Aussi le retrouve-t-on aussi chez les Japhétides du nord. Une quatrième divinité arienne, c'est *Arès* (Mars) le dieu étincelant du feu quand la nuit obscurcit le ciel. *Apollon* est la cinquième : sur d'anciennes monnaies orien-

tales, on voit (1) un *Heraclès* (Hercule), ou dieu du soleil avec le surnom d'*Apala,* qui ne peut dériver que du mot sanscrit et zend *pala, grand,* de sorte qu'Apollon signifierait le grand Dieu. La généalogie du mot nous garantit une origine arienne. Comment s'imaginer, d'ailleurs, que les Pélasges, lorsqu'ils vinrent de la Haute-Asie en Europe, n'auraient pas eu un dieu du soleil? Une sixième divinité arienne c'est, probablement, *Déméter,* nom qui désigne la *terre-mère,* soit que le delta de la première syllabe ait été mis à la place du gamma, ou que *dé* ne soit que le *dewa* du sanscrit, de sorte que, à la lettre, il signifierait *mère des dieux* (2).

Mais ces divinités des anciens Pélasges ou plutôt des Japhétides, reçurent par l'influence de la domination égyptienne d'autres noms et une autre signification. Je me borne à rappeler que, d'après des témoignages dignes de foi, Zeus était adoré sous le nom égyptien d'*Amun* (Ammon) à Aphytis, dans la Pallène, à Thèbes en Béotie, à Sparte, à Gythéon sur le golfe de Laconie, et à Athènes (3).

Je passe à la seconde classe, c'est-à-dire, aux dieux qui furent imposés aux Grecs par la domination phénico-égyptienne, et je commence par ceux dont les noms trahissent clairement une origine étrangère, je veux dire, qui ont conservé entièrement ou pour la plus grande partie, la forme égypto-phénicienne. A cette classe appartient d'abord *Pan,* qu'Hérodote donne avec raison comme le plus ancien dieu des Egyptiens. Dans leur langue, ce nom se prononce presque comme en grec, où l'on prononce aussi φανης, et il désigne la divinité se manifestant dans la nature. Chez les Egyptiens comme chez les Grecs, Pan était originairement un dieu phallique.

En second lieu, *Héraclès,* en latin Hercules, qui vient évidemment d'*Archol,* dieu du soleil chez les Phéniciens. Mais

(1) Movers, I, 337 et 478.

(2) Röth, Gesch. der Thilo I Noten nº 163. — (3) Röth. 76. I. 279 etc.

comme les Grecs avaient déjà un dieu du soleil dans leur Apollon Hélios, le nouveau dieu phénicien dut prendre chez eux une autre nature, et on en fit le héros tant célébré, qui accomplit les douze travaux du zodiaque, lesquels ne trouvent leur explication que dans l'idée originaire de *dieu du soleil.*

Le troisième de ces dieux est *Hermès* (Mercure) en égyptien *Hermai,* le bien-aimé de Horus, le messager et l'interprète des dieux. D'après le passage d'Hérodote cité plus haut, Hermès avait une signification phallique.

Après lui vient *Héphaestus* (Vulcain), l'artiste du monde, dont le nom a évidemment rapport à celui du Ptah égyptien et phénicien. Une cinquième divinité c'est *Athèné* (Minerve). *Neith,* la déesse de la lune, s'appelait aussi chez les Phéniciens de même qu'en Egypte, *Tana* ou *Tanit :* l'alpha qui commence le mot est l'article phénicien (1). On voit dans Eschyle (2) que *Athèné* se prononçait originairement *Adana.* A Thèbes en Béotie, on l'adora sous le nom d'*Onka,* que le scholiaste d'Eschyle donne avec raison pour un nom égyptien. *Ank* ou *Anuque* s'appelait *Neith* en tant que corporification de la matière primitive sous la forme de la lune. Du reste, l'idée attachée au nom de *Tana* ou *Athana* subit en Grèce des altérations semblables à celles qu'avait éprouvées celui d'*Héraclès.* Le Grec avait déjà dans *Artémis* (Diane) une déesse de la lune : en conséquence, il transforma *Athèné* en un être en qui l'esprit grec se reflète on ne peut mieux. Je ferai encore remarquer, qu'au rapport de Pausanias, il existait en Argolide, sur le mont Pontinus, un temple antique d'Athèné égyptienne ou saïtienne. Vient en 6ᵉ lieu *Aphrodite* (Vénus), la déesse de l'amour. Son origine phénicienne est insinuée par la tradition grecque, lorsqu'elle en fait de préférence la déesse des colonies phéniciennes de Chypre, de Paphos, d'Amathus, et de Cythère. Hérodote (3) place le plus ancien

(1) Röth. Noten. n° 452. — (2) Ib. Noten, n° 122. — (3) Hist. I. 103.

temple d'Aphrodite à Ascalon, sur la côte de la Phénicie, et il y voit l'origine des sanctuaires établis en Chypre et dans la petite île de Cythère. Le nom lui-même de cette déesse est vraisemblablement phénicien : le symbole ordinaire d'Aphrodite était, comme on sait, la colombe; laquelle, dans les langues sémitiques s'appelle *Péridah, Pérédet,* ce qui avec l'article phénicien revient à *Aphrédet.* Les Grecs en firent *ἀφροδίτη*, qu'ils traduisirent par *née de l'écume*, idée qui répondait au caractère primitif de la déesse de l'amour, en ce sens que déjà les anciens cultes asiatiques établissaient une relation intime entre la mer et Astarté, et la représentaient avec un corps de poisson.

Viennent ensuite les dieux marins *Poseïdon* (Neptune) et *Océan*. Nous avons cité plus haut le passage où Hérodote fait venir le culte de *Poseïdon* des Libyens, c'est-à-dire, selon moi, des Phéniciens établis en Afrique. Quant à l'autre dieu de la mer, Diodore (1) nous dit que le Nil chez les Egyptiens s'appelait *Okéanos* (plus exactement, *Ocham*).

La 9e divinité est *Eilithya* (Lucina). Dans les derniers temps du paganisme grec, elle présidait seulement aux naissances, mais, à une époque plus ancienne, elle fut aussi adorée comme déesse du destin et formatrice du monde (2). La racine de ce nom est sans aucun doute le mot hébraïco-phénicien *Joledet,* qui a la même signification que *Mylitta, qui fait enfanter,* et désigne ainsi la force productrice de la nature. — La dixième est la déesse infernale, *Hécate,* homonyme, évidemment, de l'égyptienne *Hekt.* Onzièmement, il faut mentionner les *Cabires,* dont le culte florissait surtout dans l'île de Samothrace, ancienne colonie ionienne, et se répandit aussi dans l'Attique, à Thèbes et autres lieux. L'origine de ce nom et indubitablement phénicienne. J'ai fait voir précédemment que les huit divinités politiques des Phéniciens s'appelaient *Cabires.*

L'origine phénico-égyptienne d'autres divinités grecques,

(1) Bäth. Noten, n° 161. — (2) Ibid., 1. 280.

pour être moins évidente, n'en est pas moins certaine. Je me bornerai à en citer deux par manière d'exemples, ce sont *Kronos* (Saturne) et *Dionysos* (Bacchus). Les Egyptiens et les Phéniciens connaissaient (1) un dieu suprême des temps, qui chez les premiers s'appelait *Seb* ou *Sévech*, et en Phénicie *Bal Itan*. Kronos (κ remplace souvent χ) est la traduction littérale de ces deux noms.

La dérivation de *Dionysos* présente plus de difficultés. Un point établi pourtant, c'est que *Dionysos*, inventeur de la culture de la vigne, patron du plaisir sensuel et brutal, est originairement le même que ce dieu du soleil et de la nature que les Assyriens appelaient Moloch, les Phéniciens, tantôt Archol, tantôt Sandan ou même Adonis, et les Egyptiens, Osiris. Diodore de Sicile et Silius Italicus nous dépeignent (2) un *Dionysus Meilichius, à la tête de taureau,* fils de Jupiter Ammon et de la nymphe Amalthée, et qui aurait régné sur le nord de l'Afrique ou sur le territoire de Carthage. Or, Méilichius et Moloch ne sont qu'un même nom. D'après les mythes grecs et syriens, ce fut Dionysos qui inventa la culture de la vigne et en instruisit d'abord *Icare*. Ce dernier nom trahit l'origine phénicienne de cette tradition, car, dans les langues sémitiques, ce nom d'Icare signifie *campagnard, laboureur*. Les caractères effroyables du culte assyrien de Moloch, de celui d'Archol et de Baal en Phénicie ne faisaient pas défaut au culte le plus ancien de Dionysos en Grèce. Pausanias, qui nous a conservé tant de détails sur le culte des dieux dans l'antique Hellade, raconte (3) qu'à Potnia, en Béotie, on immolait autrefois à Bacchus un bel adolescent ; mais que plus tard on le remplaça par une chèvre, et que ce fut à cause de ce sacrifice d'une chèvre, que le dieu reçut le surnom d'*Aigobolos,* nom qui est probablement à moitié grec et à moitié phénicien, et signifiait originairement *Baal des chèvres* (seigneur des chèvres).

(1) Röth. Noten, nos 95 et 166. — (2) Movers, I, 525.
(3) Movers, I, 372.

D'autres écrivains attestent qu'en plusieurs endroits de la Grèce, qui étaient, à pouvoir le démontrer, des colonies phéniciennes, par exemple, dans les îles de Lesbos, de Ténédos, de Chios et à Sparte, on offrait, à une époque très-reculée, des sacrifices humains à ce même dieu. C'est à ce titre de dieu anthropophage qu'il reçut le surnom de ὠμάδιος ou ὠμόφαγος, *qui dévore la chair crue*. C'est le culte assyrien de Moloch qui se manifeste ainsi sans voile au beau milieu de la Grèce. Les représentations graphiques de Dionysos trahissent du reste la même origine asiatique. Primitivement, en effet, on le représentait avec une tête de taureau, ce qui lui fit donner par les Orphiques les surnoms de πὐριγενὴς *celui qui est né du feu*, de ταυρωπος *qui a une tête de taureau*, ταυρομετωπος *dieu au front de taureau*. Peu de temps après que la domination égypto-phénicienne en Grèce eut été brisée, l'esprit grec, qui jamais ne put être entièrement abîmé dans la fange de l'idolâtrie orientale, rejeta les abominations des sacrifices humains et les formes d'animaux données aux dieux, mais il conserva l'autre souillure, qui de tout temps avait fait partie du culte de Moloch et de Mylitta, la dissolution et la débauche.

Le Dionysos hellénique est avant tout un dieu phallique. Cet emblème, en bois de figuier, était porté processionnellement dans ses solennités; et c'est de ce bois, selon moi, que vint le nom grec de ce dieu. Un ancien auteur raconte, en effet, qu'on appelait ces phalles de figuier θυωνιδας, d'où Bacchus lui-même reçut le surnom de *Thyonaeus*. Or, cette dernière expression vient évidemment du mot hébraïco-phénicien (Theénah) qui signifie *figuier*.

C'est la religion phénicienne qui a eu, et de beaucoup, la plus grande influence sur le développement du culte rendu par les Grecs à Dionysos. Cependant le culte égyptien d'Osiris y contribua aussi, quoique sous un autre rapport. On voit par les Orphiques qu'au culte de Dionysos se rattacha de bonne heure, en Grèce, une doctrine secrète, relative à l'immortalité de l'âme. Or, ce fait serait inintelligible, si Dionysos

ne descendait que du phénicien Archol ou du Moloch syrien. Mais le dieu grec a une seconde origine, qu'il tire d'Osiris, dieu phallique de la nature comme Moloch, il est vrai, mais en même temps honoré comme souverain du royaume des morts, et comme tel, renfermant en soi une série d'idées morales, qui, selon moi, furent l'occasion des mystères dionysiaques. Comme souverain de l'empire des morts, Osiris s'appelait *Tienosé*, c'est-à-dire, *Dispensateur des rétributions* : il est possible que ce nom ait contribué à fixer celui de *Dionyse*.

Reportons un instant nos regards sur l'espace que nous avons parcouru. Il est démontré que le *père de l'histoire* a été parfaitement exact en prétendant que les dieux de la Grèce lui sont venus de l'extérieur. En effet, à part les éléments religieux peu nombreux que les Pélasges apportèrent de leur patrie arienne en Europe, la grande masse des dieux et des déesses helléniques furent imposés à ce peuple par leurs maîtres phénico-égyptiens. Plusieurs noms même, qu'Hérodote regarde comme d'invention pélasgique, ont leur origine dans le pays du Nil. Ainsi encore, les Egyptiens connaissaient une déesse de la vérité et de la justice, qui s'appelait *Tmè* et qui paraît avoir donné naissance à la Θέμις grecque.

Il serait facile de confirmer par un grand nombre d'autres exemples encore, le fait inébranlable que l'Olympe des Grecs reçut ses habitants de l'Egypte et de la Phénicie ; mais il me faudrait pour cela écrire l'histoire de la mythologie grecque, ce qui est loin de mon but. J'ai voulu uniquement montrer l'influence extraordinaire que les anciennes colonies égypto-phéniciennes exercèrent sur la Grèce ; et ce que j'en ai dit suffit à mon dessein.

Mais les Egyptiens ne se sont pas bornés à élever en Grèce des monuments de pierre, qui, aujourd'hui encore, attestent par leur solidité leur origine pharaonique ; ils n'ont pas seulement posé les fondements, informes il est vrai, de l'Olympe grec ; ils ont aussi creusé des sillons profonds dans la vie publique des Grecs. Qu'une fade sentimentalité et la manie

de tout admirer chez les Grecs, se récrient tant qu'elles voudront, il est certain que dans les premiers temps de la Grèce il y existait quelque chose comme le régime des castes de l'Egypte. Dans beaucoup de villes (1), non-seulement les sacerdoces, la noblesse et le droit de porter des armes, mais encore les emplois, les métiers, les affaires civiles et les arts furent héréditaires jusqu'aux temps de l'époque démocratique. « Autrefois, dit un scholiaste d'Eschine, l'orateur, il n'était « pas permis à chacun de pratiquer l'art de guérir, mais à « ceux-là seulement qui provenaient d'une famille de méde- « cins. »

Et un scholiaste de Pindare dit à son tour : « Autrefois, « les rejetons de la caste guerrière avaient seuls le droit de « porter les armes; ce ne fut qu'après la dissolution de cette « caste, que tous les citoyens firent partie des expéditions « guerrières. »

Du reste, Platon dans son Timée nous dit clairement et expressément la chose : « Autrefois, selon lui, le régime « des castes subsistait en Grèce comme en Egypte. L'état de « prêtre, celui d'artisan, de pasteur, de chasseur, étaient des « classes exclusives. » Plutarque et Diodore (2) font aussi venir de l'Egypte les différences de condition qui existaient à Lacédémone et dans l'Attique. Mais il existe un passage d'Hérodote qui est particulièrement instructif à ce sujet. Après avoir décrit le régime des castes en Egypte, il continue en ces termes (3) : « Une institution semblable exis- « tait aussi chez les Grecs; mais je n'oserais décider « avec certitude qu'ils l'avaient reçue des Egyptiens, « parce qu'on la rencontre chez d'autres peuples encore. « En effet, les Thraces, les Scythes, les Perses, les Lydiens « et presque tous les Barbares regardent aussi comme infé- « rieurs aux autres citoyens, ceux qui exercent un métier

(1) Herrmann, Griechische Staatsalterthumer, p. 11. — (2) Ibid p. 20.
(3) Hist., II, 166.

« ainsi que leurs enfants. Ceux, au contraire, qui n'en apprennent aucun passent pour nobles, surtout, s'ils s'occupent uniquement de la guerre. Cet usage a été adopté par tous les Hellènes, principalement par les Lacédémoniens; et c'est à Corinthe que les hommes de métier sont le moins méprisés. »

Une institution évidemment issue du régime des castes, se maintint dans l'Attique jusque pendant l'époque historique. Ainsi, au 6e siècle avant Jésus-Christ, le peuple y était encore divisé en quatre souches ou tribus, appelées *φυλαὶ*, et qui portaient les noms suivants: (1) *γελέοντες*, *αιγικορεῖς*, *ἀργαδεῖς* et *ὁπλητες*. Cette dernière expression n'offre aucune difficulté, elle désigne l'état militaire. On ne peut guère douter non plus que les *αιγικορεῖς* ne soient les pasteurs. Mais la signification des deux autres noms est obscure et contestée. Strabon voit dans ces quatre classes les laboureurs, les artisans, les prêtres et les guerriers. Plutarque, au contraire, n'y reconnaît aucun état sacerdotal, et il entend par ces quatre dénominations, les guerriers, les artisans, les laboureurs et les pasteurs. Or, il n'est aucun peuple qui souffre de bon cœur de pareilles restrictions, une semblable contrainte: elles doivent donc avoir été imposées de vive force aux Pélasges par leurs maîtres égyptiens. On le voit: la race hellénique passa par une dure école pendant son enfance pélasgique; c'est pour cela que pendant son adolescence elle produisit de si belles fleurs.

Pendant toute la durée de la domination des Pharaons sur leurs colonies, on voit toujours les Phéniciens à côté des Egyptiens; et c'est tout naturel. En effet, les Pharaons ne pouvaient conserver les colonies grecques qu'à l'aide d'une marine, et les rois de la 18e dynastie ne parvinrent à en avoir une qu'après avoir fait la conquête de la Phénicie. Ils durent dès lors employer de préférence les Phéniciens dans

(1) Herrmann, ubisupr. p. 202.

leurs rapports avec la Grèce. On a, du reste, quelques indices, obscurs il est vrai, d'où il semble résulter que parfois des différends éclataient entre l'élément égyptien et l'élément phénicien. Ainsi, une ancienne tradition athénienne fait mention d'une querelle entre Poseïdon et Athèné au sujet de la possession de l'Attique, querelle dans laquelle le premier succomba. D'autres traditions de même espèce (1) rapportent que le même. Poseïdon fut supplanté à Argos par Héra (Junon), à Corinthe par Hélios (le soleil), à Trézène par Athèné. Or, Poseïdon était surtout un dieu phénicien, que les Egyptiens n'adoraient pas; Athèné Neith, au contraire, avait dans la croyance égyptienne une place importante. Il est donc peut-être permis de voir dans ces traditions des querelles religieuses, dans le sens indiqué précédemment.

La capitale et la métropole de la domination coloniale fut, selon moi, l'île de Crête. C'est ce que j'infère de deux motifs: d'abord, de ce que dans le tableau généalogique des Noachides, *Caphtor*, c'est-à-dire, la Crête est seule mentionnée, à l'exclusion des autres possessions étrangères des Egyptiens; ensuite, d'une ancienne tradition athénienne (2) qui nous est communiquée par Diodore et par Plutarque. « Anciennement, « dit-elle, les Athéniens devaient chaque année envoyer en « Crête, en guise de tribut, sept garçons et autant de filles. « Ces jeunes gens étaient conduits dans le Labyrinthe, où ils « étaient dévorés par le Minotaure, monstre à moitié homme, « à moitié taureau. » — Nous avons appris précédemment à connaître ce Minotaure: C'est Dionyse-Moloch en propre personne, à qui l'on offrait des enfants en sacrifice. Comment s'imaginer que la tradition athénienne ait forgé ce récit si triste et si blessant pour le sentiment patriotique? Non, il est fondé en vérité. Mais, à cette époque, la Crête était le centre religieux et sacerdotal de la domination égyptienne en Grèce, et par conséquent aussi, métropole politique.

(1) Röth. 1. 508 etc.— (2) Platz. Urgesch. der Hell. p. 333.

Les trois satrapies ou gouvernements grecs, la Cécropie, la Cadmie et le pays des Danaëns, avec un quatrième encore en Colchide, lequel, certainement, se rattachait aux colonies gréco-égyptiennes et en formait comme le rempart septentrional, doivent avoir été sous la direction de l'île de Crête. Mais ici se présente une question importante : Quels étaient les moyens à l'aide desquels les Phéniciens et les Egyptiens maintenaient leur domination sur le pays des Pélasges? On ne peut guère croire que ces maîtres étrangers aient pu, sans auxiliaires indigènes, retenir sous le joug les populations opprimées. Précisons davantage encore. On retrouve dans ces colonies, comme je l'ai montré plus haut, des traces évidentes d'une division par castes, et l'une de ces castes portait le nom d'*hoplites,* guerriers. Il est peu apparent, toutefois, que les colons égyptiens et phéniciens fussent en nombre suffisant, pour former seuls partout la caste des guerriers. Mais quels furent, dans ce cas, les indigènes auxquels ils confièrent des armes ? L'île de Crête nous apparaissant comme la tête de tout l'établissement colonial et comme le point que les Pharaons jugeaient le plus assuré, on peut naturellement soupçonner qu'ils se seront surtout appuyés sur les Crétois, tant pour la sécurité de leurs autres colonies, que pour l'extension ultérieure de leur puissance, soit dans les îles, soit sur le continent. Or, l'histoire traditionnelle des plus anciens temps de la Grèce est parfaitement d'accord avec cette supposition. Il y est souvent fait mention de *Curètes,* c'est-à-dire, d'étrangers venus de Crête, qui, dans les temps antérieurs à la guerre de Troie, s'établirent sur différents point de la Grèce. Strabon, Diodore, Pausanias désignent comme établissements de ce genre (1) Elis, dans le Péloponèse, l'île d'Eubée, où ils doivent avoir fondé Chalcis, *la ville de bronze;* deux petits états curètes en Etolie et dans l'Acarnanie ; enfin Delphes, siége de l'oracle, et Crissa, localité qui lui sert de port.

(1) Plass. loc. cit.

Les Curètes nous apparaissent encore avec la même qualité sous deux autres noms. Homère mentionne, comme chef d'une race éolienne qui a régné sur une partie de la Thessalie, un certain Crétheus (1), dont le nom indique clairement une origine crétoise. Bien plus, un parent de Crétheus doit avoir été ce Minyas, père du peuple des Minyens (2), qui fondèrent le brillant état d'Orchomène, en Béotie, ville qui fut la sœur de Thèbes la cadméenne. Ici se manifeste de nouveau, avec évidence, la liaison qui existait entre les Curètes et les Phéniciens : D'abord Minyas, de même que Minos, est avant tout un nom noble crétois. Ensuite la race régnante à Orchomène s'appelait, précisément comme à Thèbes, Etéocléide (3) ; — enfin, l'origine égypto-phénicienne d'Orchomène est mise hors de tout doute, par la construction gigantesque du canal souterrain ou de ce *Catabathron*, décrit plus haut, qui commence dans le voisinage d'Orchomène, et qui a proprement été entrepris pour la sûreté de cette ville.

Remarquons maintenant que Crétheus aussi bien que Minyas, qui se trouvent l'un et l'autre dans une liaison si étroite avec la Crête et avec les colonies égypto-phéniciennes, sont, d'après la tradition, fils ou petits-fils d'Eole, c'est-à-dire, qu'ils appartiennent à la race éolienne. Or, d'après ce que nous avons vu ailleurs, le peuple grec, ou, si l'on veut, la nation pélasgique, se divisait originairement en deux tribus: Les *Eoliens* (*Elisa* de Moïse) et les *Ioniens* (*Javan* de Moïse). Il faut donc conclure de ces traditions, que les Egypto-Phéniciens, en colonisant la Grèce, mirent habilement à profit l'ancienne jalousie de race et se servirent des Eoliens pour opprimer les Ioniens, leurs parents de race. Ainsi, les Curètes et quelques chefs de la race éolienne furent les instruments de la domination étrangère. Mais tout le peuple dominateur, les Phéniciens et les Egyptiens avec leurs auxiliaires indigènes, ne portèrent-ils pas un nom commun ?

(1) Plass. loc. cit. — (2) Ibid. — (3) Ibid.

Sans doute, et je suis d'avis qu'ils s'appelaient *Héraclides*, c'est-à-dire, enfants ou partisans d'*Archol*. Nous avons montré précédemment que les Assyriens et les Lydiens faisaient remonter leurs plus anciennes familles royales à Baal et à Hercule, qui étaient les dieux nationaux des deux peuples. Les colons phéniciens vouaient aussi un culte tout spécial au dieu du soleil, *Archol* : à Tyr, on l'appelait aussi *Melkart* ou dieu de la ville, et la tradition phénicienne le regarde comme un des dieux rois qui anciennement avaient régné sur ce pays. Les gouverneurs égypto-phéniciens de la colonie de Danaüs, la plus importante et la plus grande du continent, doivent également avoir fait venir leur généalogie d'Hercule; et c'est ce qui paraît évidemment par le fait suivant, savoir : que les princes de la maison de Danaüs, comme nous le prouverons tout à l'heure, furent chassés au 14[e] siècle avant Jésus-Christ, par l'Achéen ou Ionien Pélops ; mais que leurs descendants revinrent dans le Péloponèse, environ 80 ans après la guerre de Troie, avec l'appui des Eoliens, et rétablirent leur domination à Argos, à Mycènes et à Sparte. Or, ce rétablissement de la maison de Danaüs est représenté par tous les historiens grecs, en particulier par Hérodote (1) et Thucydide (2), comme un retour des Héraclides. Il est donc évident que les anciens maîtres égypto-phéniciens de la Grèce, avec leurs partisans, portaient le nom d'Héraclides. Or, pour des événements aussi anciens, et au sujet desquels il ne nous est parvenu que des traditions obscures, les noms sont des témoignages d'une haute importance.

Mais un autre nom encore appartient au sujet que nous traitons. Les maîtres de la colonie égypto-phénicienne en Grèce, lesquels s'appelaient eux-mêmes Héraclides, donnaient à la foule soumise, qui devait travailler pour eux, un nom particulier, et ce nom était celui de *Pélasges*. Depuis longtemps on a senti que ce nom, qui ne peut s'expliquer par

(1) Histor. IX. 26. — (2) Hist. I. 9 et 12.

le grec, devait venir d'une racine sémitique. Mais personne n'a pu jusqu'à présent expliquer d'une manière satisfaisante comment des Grecs en étaient venus à un nom oriental. Or, voici, je crois, comment la chose aura eu lieu : attendu qu'une foule d'écrivains grecs désignent les Pélasges comme un peuple qui, dans les temps antérieurs à la guerre de Troie, occupait plusieurs contrées de la Grèce, il est impossible de révoquer en doute que les plus anciens Grecs n'aient reçu ce nom, n'importe de qui. Ils ne peuvent se l'être donné eux-mêmes; car dès les premiers débuts de littérature grecque, c'est-à-dire, dès le 10e siècle avant Jésus-Christ, les Grecs usent, en parlant d'eux-mêmes, de dénominations générales, telles que : *Achéens, Hellènes,* ou de noms particuliers désignant les différentes races, comme *Ioniens, Éoliens, Doriens.* Mais les principaux d'entre ces noms remontent encore plus haut, c'est-à-dire, jusqu'aux temps primitifs. En effet, la généalogie des Noachides, dont les données sont contemporaines des Pharaons de la 19e dynastie, ne connaît pas les Pélasges, mais seulement les deux races des Eoliens et des Ioniens, lesquelles, conformément encore à d'autres indications, comprenaient originairement le peuple grec.

En outre, on ne peut méconnaître que le nom de *Pélasges* ne soit devenu une dénomination surannée, et n'ait disparu de l'usage ordinaire du moment où les Grecs ont brisé le joug de l'étranger et reconquis leur liberté. Dans Homère déjà ce n'est plus qu'un écho du passé. D'après ce qui vient d'être dit, il ne reste qu'une chose à admettre, c'est que ce nom a été créé, pour les Grecs asservis, par des étrangers originaires de l'Orient, qui parlaient une langue sémitique, et qui, en outre, avaient la domination de la Grèce. En d'autres termes : Ce nom doit avoir été donné aux Grecs par leurs anciens maîtres égypto-phéniciens.

Et comme la signification de ce nom s'adapte bien aux suppositions qui viennent d'être développées ! *Pélasges,* un seul et même terme avec l'hébreu *Pélischti,* signifie un *vaga-*

bond, un homme errant, sans patrie, antithèse naturelle de *domicilié, propriétaire du fonds et du sol.* Dans l'Inde aussi, et presque partout, comme il a été démontré précédemment, les castes dominantes s'appelaient *habitants, résidants, domiciliés,* à la différence des *sujets* et *serfs,* que la classe dominante chassait à son gré ou transplantait d'une terre dans une autre.

Il va sans dire que les Grecs, après leur affranchissement, ne supportèrent plus un nom que la domination étrangère leur avait imposé. Aussi disparaît-il aussitôt du domaine des faits, pour ne plus trouver place que dans les traditions populaires. Cette explication si facile et si naturelle du nom de Pélasges, est, à mon avis, une des preuves qui établissent le mieux l'exactitude de l'enchaînement des faits les plus anciens de l'histoire grecque, tel que nous l'avons développé plus haut.

Nous avons déjà fait observer que l'époque où les Egyptiens, secondés par les forces maritimes de la Phénicie, établirent leur autorité sur le Péloponèse, la Béotie, l'Attique et la Crète, ne peut pas être précisée avec exactitude. Il se pourrait que l'établissement de ces colonies eût eu lieu dans les dernières années de la 18e dynastie. Toutefois, il est plus vraisemblable qu'elles ont été fondées par Séthosis, un peu après son avénement au trône, et par conséquent dans le cours du 15e siècle avant Jésus-Christ. Dans ce dernier cas, la prospérité de ces établissements n'aurait pas même duré un siècle. En effet, lorsque Ménophtah, fils de Ramsès Miamun, monta sur le trône, l'Egypte était dans un tel état d'épuisement, à cause des efforts excessifs que le pays avait dû faire sous les deux conquérants Séthosis et Ramsès, que le pouvoir du nouveau Pharaon ne s'étendait plus au delà des limites de l'Egypte. Il ne put empêcher l'établissement des Israélites dans la Palestine, qui cependant avait été conquise par Séthosis et Miamun ; et dans ce même pays, les Philistins fondèrent un état indépendant, qui devint redoutable à

leurs voisins. Enfin, les Phéniciens à leur tour se détachèrent violemment de l'Egypte, et aspirèrent dès lors à la souveraineté des mers et à la possession du commerce universel.

En admettant donc que les colonies fondées en Grèce, restèrent, jusqu'à Ménopthah, dans la dépendance de leur mère-patrie égyptienne, à partir de là du moins elles ne purent plus en attendre de secours. Mais il semble résulter du récit de Manéthon que, antérieurement déjà, Armaïs, le frère rebelle de Séthosis, avait brisé les liens qui les unissaient à l'Egypte. Or, dans l'un et l'autre cas, les princes gouverneurs ou les chefs quelconques des quatre colonies égyptiennes, en furent réduits à leurs propres forces, qui n'étaient pas considérables. Comment dèslors des gouverneurs de colonies lointaines ont-ils pu se maintenir longtemps, si la mère-patrie ne leur envoyait plus de secours?

Les Pélasges supportaient avec indignation le joug étranger : le mécontentement fermentait partout; le Grec avait reçu, par les leçons et sous la discipline de ses maîtres étrangers, la culture de l'esprit et les arts qui accompagnent le pouvoir : il voulut être libre. Le premier coup porté à la domination étrangère, le fut, paraît-il, au centre même du gouvernement colonial, c'est-à-dire en Crète. Les dominateurs égypto-phéniciens en furent chassés, et un héros indigène, d'origine grecque, s'empara du pouvoir. L'ancienne tradition nous présente cet événement sous un double point de vue, comme un fait religieux et comme un fait politique.

Elle parle d'une guerre des dieux, qui éclata entre *Kronos* (Saturne) et son fils *Zeus*. Des deux côtés, des puissances surhumaines furent aux prises; *Kronos* fut vaincu, et dut abandonner à *Zeus* la domination de l'Olympe. Or, Kronos, comme je l'ai fait voir précédemment, est le dieu national égypto-phénicien, et Zeus, au contraire, le dieu national hellénique. La défaite de *Kronos,* traduite dans le langage de l'histoire, signifie donc que les Phéniciens et les Egyptiens furent chassés de l'île, et qu'un homme de race pélasgique ou hellénique délivra son peuple du joug étranger et

resta maître du pouvoir. Toute la Grèce considéra plus tard l'expulsion des Phéniciens comme un événement heureux, car la tradition place en Crète la naissance de *Zeus*, protecteur du peuple hellénique. Et, en cela, elle a parfaitement raison. A la vérité, ce ne fut pas en Crète que Jupiter vit le jour ; il était beaucoup plus ancien, pour parler comme les mythes, et il était venu en Europe, avec les Pélasges, du lointain pays des Ariens ; mais ce fut la liberté, dont *Zeus* fut déclaré la divinité protectrice, laquelle naquit dans cette île.

Une autre tradition, la tradition historique, rattache la délivrance de la Grèce au nom de Minos, qui doit en même temps avoir été le législateur de son peuple et fondateur d'un état puissant. Un tel homme doit avoir existé réellement. Je m'en tiens à Thucydide, qui dit (1) : « De tous ceux que nous connaissons, Minos, le Crétois, fut le premier qui se créa une puissance maritime et conquit la domination de la mer et la possession de l'île, dont il chassa les Cariens et les Phéniciens. » Ce témoignage, du plus remarquable de tous les historiens grecs, est confirmé par un livre dont Thucydide ignorait l'existence, bien que ce livre soit beaucoup plus ancien, je veux dire, le Pentateuque, dans lequel nous lisons (2) qu'au temps où les enfants d'Israël traversaient le désert, par conséquent vers la fin du 14e siècle avant Jésus-Christ, des Sémites, qui habitaient l'île de Kaphtor (Crète), en émigrèrent et allèrent s'établir au sud de la Palestine, près de Gerare. Quelle concordance frappante ! Les Phéniciens, expulsés par Minos, durent chercher de nouvelles demeures, et quoi de plus naturel que de s'établir dans le voisinage de leur ancienne patrie ?

A peine la domination égypto-phénicienne était devenue chancelante en Crète, qu'une des colonies continentales, la Cécropie ou l'Attique, brisa aussi le joug. La tradition nous rapporte ce fait indubitable sous le voile du récit suivant :

(1) Hist. I. 4 et 8. — (2) Deuter II, 23.

Thésée, roi d'Athènes, refusa aux dominateurs crétois l'obéissance, ainsi que le tribut sanguinaire de quatorze enfants, qui devaient chaque année être offerts au dieu animal Moloch-Dionyse, et tua même ce monstre. Athènes devint libre de la domination étrangère, et posa le premier fondement, quoique faible encore, de son libre développement.

En même temps, des révolutions fécondes, en conséquences, avaient lieu dans les deux autres colonies du continent hellénique, dans celles de Danaüs à Mycènes et de Cadmus à Thèbes. La discorde éclata d'une manière épouvantable dans le sein de ces deux maisons. Des frères se révoltèrent contre leurs frères, des oncles contre leurs neveux qui avaient droit au trône. On sait que les horreurs de la famille cadméenne d'OEdipe devinrent, sous la plume des tragiques, une suite de drames admirables.

Des princes voisins, de race hellénique, se mêlèrent à ces déchirements intérieurs des Héraclides; mais ils furent surtout mis à profit par un étranger, qui, bien qu'issu du sang pélasgique, arriva de l'Asie, et mit la Grèce en relation avec le royaume teucrien des Troyens, et par eux, avec les grands-rois de Ninive. Ainsi, au moment où la Grèce secoua le joug étranger des Pharaons, elle courut risque de tomber dans les filets de l'Assyrie: toutefois elle sut heureusement les éviter.

Portons donc nos regards sur ce que la tradition rapporte de Pélops l'Asiatique. Pindare et Euripide, et après eux une foule d'autres écrivains, racontent (1) que Pélops était un Lydien, et régnait originairement près du mont Tmolus, sur un pays peu étendu, mais riche par ses mines. Chassé de cette contrée par Ilus, roi des Troyens, qui soumit à son joug le pays du Tmolus, Pélops passa en Grèce avec ses immenses trésors, prit des guerriers à sa solde dans le pays éolien de l'Hémonie, qui plus tard fut appelé Thessalie, se rendit avec eux dans la presqu'île des Danaëns, qui devait recevoir de lui le nom de

(1) Plass. loc. cit., 260, etc.

Péloponèse, et y fonda un petit royaume sur le territoire d'Olympie. Ses descendants prirent un essor rapide, chassèrent la maison de Danaüs, affaiblie par ses divisions, conquirent le Péloponèse et finirent par réunir sous leur sceptre la Grèce entière : Agamemnon, le *pasteur des peuples* et le chef de la grande expédition de Troie, était, d'après la tradition, arrière-petit-fils de Pélops.

Dans ces derniers temps, il est vrai, il s'est trouvé parmi nous, Allemands, des idéalistes, pour qui toute l'histoire des Pélopides n'était qu'un vain mythe. Mais la valeur historique de la tradition qui les concerne repose sur un double fondement inébranlable: D'abord, comme il a été démontré ailleurs, les grands rois de Perse, Darius et Xerxès, ont donné à cette tradition une signification très-sérieuse, en motivant leurs guerres contre la Grèce, sur ce que Pélops, autrefois sujet des rois de Troie, qui étaient eux-mêmes vassaux des grands rois de Ninive, s'était de la sorte révolté contre leur autorité légitime. Il faut donc croire que, dans cette partie de l'Asie, qui possédait des chroniques royales longtemps avant l'époque des historiens grecs, il faut croire, dis-je, qu'on y avait une connaissance assez exacte, tant du royaume de Troie, que de sa domination sur les Pélopides. En second lieu, l'historien de la guerre du Péloponèse, Thucydide, devant l'autorité duquel les prétentions des *mythiques* et des philosophes de nos jours, s'évanouissent comme la neige aux rayons du soleil, a écrit les paroles suivantes : « Ceux qui ont « fait sur l'ancienne histoire du Péloponèse les recherches « les plus exactes, disent que Pélops vint d'Asie avec de « grands trésors, et qu'à l'aide de ses richesses, il fonda « parmi les indigènes, qui étaient pauvres, un royaume « considérable. »

Outre le courage et l'intelligence, deux choses ont servi à fonder tous les royaumes du monde, l'argent ou les armes. Celui qui voudrait révoquer en doute qu'un puissant état pélopide florissait en Grèce vers l'an 1280 avant Jésus-Christ,

devrait aussi nier la guerre de Troie, ce qui serait le comble de la stupidité. Pélops, fugitif, n'avait pas d'armée; il doit donc avoir eu de l'argent.

Ainsi, d'après l'explication qui vient d'être donnée, les diverses parties des anciennes traditions helléniques, relatives à Danaüs, à Minos, à Cécrops, à Cadmus et à Pélops, s'enchevêtrent et s'harmonisent en un tout historique. Mais il reste une sixième partie de ces traditions, laquelle est essentielle pour l'intégrité de l'ensemble, je veux parler de celle qui se rapporte à l'expédition des Argonautes.

Les amateurs modernes d'antiquités, y compris Ottfried Muller, si distingué d'ailleurs dans cette sorte d'étude, sont à ce sujet dans un embarras pénible et ne savent que faire des Argonautes. Ne pouvant s'imaginer dans quel but des Grecs, dans des temps si reculés, auraient navigué vers le pays lointain du rivage oriental du Pont-Euxin, ils proposent de transporter la Colchide en Béotie ou en Macédoine, ou peut-être sur l'Hellespont, en un mot, dans une contrée quelconque de l'Europe ou de l'Asie, plus rapprochée de la Grèce. Mais des interprétations de cette espèce sont indignes de l'histoire. La Colchide des Argonautes est le pays bien connu, auquel tous les anciens géographes donnent ce nom. L'embarras des antiquaires en question vient de ce qu'ils ont laissé de côté les sources orientales.

Aux quatre grandes colonies, que les Ramessides, au temps de leur prospérité, fondèrent sur le sol grec ou pélasgique, il faut en ajouter une cinquième, celle de la Colchide, établie par Sésostris, au rapport d'Hérodote. Or, lorsque la domination des Pharaons sur la Grèce eut été brisée, il était tout à fait dans l'ordre que les Grecs victorieux cherchassent également à chasser leurs anciens maîtres de cette dernière possession. En effet, aussi longtemps que des vaisseaux égyptiens voguaient vers la Colchide, la Grèce ne pouvait se croire un seul instant à l'abri de nouvelles attaques. En conséquence, une expédition maritime contre la Colchide fut réso-

lue. L'équipage de la flotte, d'après la tradition, se composait surtout d'Eoliens de l'Hémonie ou des anciens alliés de l'Egypte et parents de Crétheus et de Minyas. Naturellement; car c'étaient des gens de mer, qui s'entendaient à diriger des navires. Mais la flotte elle-même, qui dans les traditions se réduit à un seul navire d'une grandeur extraordinaire, portait le nom d'*Argos*. Ce nom indique que l'entreprise était argienne, c'est-à-dire, qu'elle avait pour auteurs les Pélopides d'Argos, lesquels, indubitablement, devaient être les plus intéressés à porter un coup mortel à la puissance maritime de l'Egypte, par la destruction de la dernière colonie qui lui fût restée. Cette première expédition lointaine des Grecs fut, selon la tradition, couronnée d'un heureux succès: La Colchide fut pillée, *la toison d'or fut conquise.*

La maison de Pélops s'accrut de plus en plus. Elle réduisit d'abord en son pouvoir la presqu'île méridionale de la Grèce. La tradition rapporte cet événement en disant que le Péloponèse reçut son nom de Pélops et de sa race. Ils étendirent ensuite aussi leur autorité sur le continent, et mirent fin à la dynastie héraclide de Thèbes, affaiblie par ses dissensions intérieures. Les Cadméens, dit Hérodote, (1) furent chassés de la Béotie par les Argiens, et s'enfuirent en Illyrie chez les Enchéléens.

Mais que devinrent les descendants de Danaüs, également expulsés par les Pélopides? La tradition (2) donne à entendre qu'ils trouvèrent un refuge chez les Eoliens de l'Hémonie, c'est-à-dire, dans l'Hellade septentrionale. En effet, environ quatre-vingts ans après la guerre de Troie, c'est Thucydide (3) qui détermine ce nombre d'années, ils revinrent dans le Péloponèse à la tête de ces Eoliens, qui portaient alors le nom de Doriens, et y fondèrent les états doriens de Sparte, de Messène et d'Argos.

Quoique les Eoliens eussent accordé protection aux Héracli-

1) Hist. V, 61. — (2) Plass. loc. cit. — (3) I, 12.

des, ils étaient tombés eux-mêmes sous l'influence des Pélopides. En effet, comme nous le verrons, les Grecs septentrionaux, aussi bien que les habitants du Péloponèse, prirent part à la guerre de Troie, c'est-à-dire qu'ils fournirent leur arrière-ban au Pélopide Agamemnon.

Mais rien n'atteste autant la puissance de la maison de Pélops, que ce fait, déjà signalé par Thucydide, que le premier nom commun à toute la Grèce qui nous soit connu, se rattache à la domination des Pélopides. Homère, en effet, dit d'Agamemnon : *πολλῆσι νήσοισι και Ἄργεϊ πανταvάσσει* : « il règne sur un grand nombre d'îles et *sur tout Argos réuni, sur l'ensemble d'Argos*. Cette dernière expression ne peut guère, à cause du contraste, signifier autre chose que *tout le continent* de la Grèce. Ainsi, Argos était devenu le nom commun de la Grèce. Or, cela ne peut s'expliquer que par ce fait, que les princes qui avaient leur siége dans l'Argolide, c'est-à-dire, la maison de Pélops, exerçaient une sorte de suzeraineté sur les différents états des anciens Pélasges. Le terme de *παναχαιοὶ*, par lequel Homère désigne les Grecs comme corps de nation, s'accorde parfaitement avec cette hypothèse.

Au moment où s'écroule la domination égypto-phénicienne, on voit disparaître la dénomination de *Pélasges*, imposée aux indigènes par les étrangers, et surgir à sa place des noms nationaux, indigènes. Tel est le nom de peuple *Achéens*. Qui étaient les Achéens? sans doute une branche des Ioniens ; car lorsque les Héraclides, à la tête des Eoliens, font la conquête du Péloponèse, ce sont principalement les Ioniens qui sont expulsés de la péninsule. Mais dans le même temps que le nom d'Achéens au sud, on voit paraître au nord celui des *Hellènes*. En effet, tandis qu'Homère en quelques endroits parle des *Panachéens* et qu'il comprend sous cette dénomination l'ensemble de la nation ; ailleurs, il divise les habitants de la Grèce en Achéens et en Hellènes : *ἀν Ἕλληνας καὶ Ἀχαιοὺς* ou *Ἑλλαδα καὶμέσον Ἄργος*. Qui sont les

Hellènes? Selon moi, une branche des Eoliens, précisément comme les Achéens sont une branche des Ioniens.

On aperçoit déjà dans Homère des traces de rivalité entre ces deux noms; on les voit aspirer à une domination exclusive, une question de pouvoir les met aux prises. A l'époque de la guerre de Troie, les Pélopides ont la prépondérance en Grèce, c'est pourquoi Homère parle de πιαναχαιοὶ. Si les Pélopides étaient restés les maîtres, la Grèce, dans la suite, aurait porté le nom d'Achaïe au lieu de celui de ἑλλας. Mais grâce au retour des Héraclides les Hellènes éoliens eurent le dessus pendant longtemps; dès lors il est dans l'ordre que les Hellènes, comme branche dominante de la race éolienne, aient donné leur nom à l'ensemble de la nation.

Ainsi, on le voit, le rôle alternatif des noms d'Achéens et d'Hellènes a pour fondement l'opposition entre les Eoliens et les Ioniens, qui, conformément au tableau généalogique des Noachides, formèrent la division primitive du peuple grec. Il en est autrement du nom de Pélasges, qui autrefois comprenait des Grecs de différentes races, des Ioniens aussi bien que des Eoliens; car il désignait les anciens habitants de la Grèce tombés sous la domination étrangère des Egyptiens. Bientôt cependant, comme je l'ai fait remarquer plus haut, les dominateurs étrangers trouvèrent bon d'accorder aux Eoliens une certaine participation à leur pouvoir, et de les faire servir d'instruments à l'oppression sous laquelle ils retenaient les Ioniens. Les princes vassaux qui régnaient à Orchomène et dans le pays appelé plus tard Thessalie, *Crétheus* et *Minyas*, tiraient leur origine d'*Eolus*, c'est-à-dire, qu'ils étaient de la race éolienne, et pendant même que la domination étrangère subsistait encore, ils osaient se glorifier de leur généalogie, parce qu'ils avaient recouvré la liberté. Les Ioniens, au contraire, furent longtemps encore privés de cet avantage. Ce ne fut qu'après l'expulsion des étrangers, qu'ils osèrent à leur tour se vanter de leur origine, et se donner pour ce qu'ils étaient par leur naissance, c'est-à-dire, des Ioniens, des Achéens.

L'agrandissement des Pélopides signale un progrès considérable dans le développement intérieur de la Grèce. Ils forment la première dynastie nationale, issue du sang grec, qui règne sur la Grèce. Par eux, le gouvernement reçoit un caractère essentiellement nouveau. Sous la domination égyptienne, les Pélasges, c'est-à-dire, les Grecs assujettis, étaient sujets de dieux étrangers, du *Kronos* égyptien et de l'*Hercule* tyrien. A l'aide d'une religion abominable, dont les ressorts étaient la volupté et la terreur, des sacrifices humains et le culte infâme de Mylitta, les dominateurs étrangers avaient tenu en bride le peuple asservi. Cette domination étrangère avait évidemment un caractère religieux.

Mais sous les Pélopides elle fait place à une royauté héroïque, le peuple commence à être compté pour quelque chose et il exerce des droits déterminés. Il est fait mention d'assemblées, dans lesquelles on délibère en grand nombre sur les intérêts communs. Les Pélopides laissent aussi subsister cette institution dans les états qui dépendent d'eux. Ces états ont partout à leur tête de petits rois ou des chefs, qui ont avec les Pélopides comme des relations de vassalité. Nous ne savons pas, il est vrai, quelle était la nature de ces rapports, mais on peut admettre, sans craindre de se tromper, que les princes inférieurs à Agamemnon ne le suivirent pas uniquement par bon vouloir ni par persuasion. Je suis fort de l'avis de Thucydide, quand il dit (1) : « Je pense que ce fut par la « crainte plutôt que par la faveur, qu'Agamemnon réunit la « grande flotte qu'il conduisit contre Troie. » La plus grande partie des Grecs firent cette expédition avec lui, non de leur propre mouvement, mais parce qu'il le fallait bien, attendu qu'Agamemnon était le maître dont on recevait les ordres.

Nous sommes arrivés au moment de la guerre de Troie. Quel en fut le véritable motif? « Ce ne fut pas à cause d'Hélène, pense Thucydide (2), que cette guerre fut entre-

(1) Hist. I. 9. — (2) Ibid.

prise, mais parce qu'Agamemnon surpassait en puissance tous les princes de son temps. » L'historien athénien veut dire, évidemment, que le dessein d'Agamemnon était de conquérir l'Asie mineure. Et en effet, on ne peut se mettre dans l'esprit que toute l'Asie et l'Europe se soient mises en mouvement pour une femme. Thucydide indique en ces quelques paroles la véritable cause, mais pas encore l'occasion de cette grande guerre. Un coup d'œil sur l'état des affaires à cette époque suffira pour la faire découvrir, au moins d'une manière générale.

Il paraît par l'Iliade que le royaume de Troie comprenait non-seulement une partie considérable de l'Asie antérieure, mais qu'il s'étendait aussi en Europe. On voit en effet, combattre pour Priam des Thraces, des Cicones, des Péoniens, tous habitants du rivage européen (1). D'autre part, l'influence politique de la maison des Pélopides se faisait sentir jusqu'au delà des limites extrêmes de la Thessalie. Ainsi, dans un certain sens, Agamemnon et Priam étaient devenus voisins, et une collision entre les deux royaumes était d'autant plus inévitable, que le prince troyen, comme nous savons, s'appuyait du côté de l'orient sur les grands-rois de Ninive. L'Europe et l'Asie, puissances déjà ennemies alors, s'étaient rapprochées l'une de l'autre jusqu'à une distance de quelques lieues, moyennant les deux royaumes de Mycènes et de Troie.

Quant à l'époque de cette guerre, je me bornerai à deux considérations seulement, entre un grand nombre d'autres. D'abord, c'est que, au temps où cette guerre s'alluma sous les murs de Troie, il n'y avait pas encore de royaume de Lydie, car ce royaume ne s'éleva que sur les débris de celui de Troie. Or, comme nous l'avons montré ailleurs à l'aide des chiffres que nous fournit Hérodote, les commencements des Héraclides de Lydie remontent à l'an 1220 avant Jésus-Christ. La guerre de Troie était donc déjà terminée à cette date; et en effet, Hérodote (2) dit expressément, que la

(1) Platz. loc. cit. — (2) Hist. II. 145.

guerre de Troie avait eu lieu un peu plus de 800 ans avant lui. Nous ne risquons donc guère de nous tromper en la plaçant en 1260. Agamemnon atteignit son but : après de longs efforts Troie fut prise et son royaume détruit.

La guerre de Troie eut des conséquences importantes. Sous ce rapport, il y a longtemps qu'on l'a comparée aux croisades, et ce n'est pas sans raison. Tandis que ces expéditions des chrétiens ont provoqué la naissance et le développement du tiers-état, par contre, la guerre de Troie fit naître dans la moitié de la Grèce un mouvement aristocratique. Pendant la longue absence des chefs, ceux qui étaient restés en Grèce expérimentèrent qu'un état peut subsister sans roi. Il s'éleva, en outre, des prétendants contre plusieurs des princes absents, et presque tous ceux qui, la guerre terminée, rentrèrent dans leur patrie, y eurent une fin malheureuse. La maison des Pélopides, notamment, périt par des déchirements intérieurs.

A partir de là, on voit surgir, surtout dans les états ioniens, des familles aristocratiques, qui savent attirer le pouvoir entre leurs mains. Les démocraties ne vinrent qu'en troisième lieu et naquirent des aristocraties. Telle est la première conséquence de cette guerre. Mais, en outre, la chute du royaume de Troie ouvrit un vaste champ à de nouvelles créations politiques. A l'intérieur de l'Asie mineure, ses débris donnèrent naissance au royaume de Lydie ; tandis que le long des côtes, des Grecs d'Europe émigrés, les uns volontairement, les autres à la suite d'événements qui les y forçaient, trouvèrent un terrain magnifique pour la création d'une seconde Grèce, celle de l'Asie antérieure.

L'ébranlement causé par la chute d'Ilion ne se fit pas sentir en Asie seulement : le contre-coup se propagea jusque sur les rivages de l'Europe situés vis-à-vis des siens. J'ai fait voir précédemment que le royaume de Troie comprenait en Thrace de vastes territoires. Dès que la main vigoureuse du monarque troyen ne fut plus là pour faire sentir le frein au peuple à moitié sauvage de ces contrées, l'agita-

tion le gagna, et, comme un torrent débordé, il se précipita vers le sud, sur les tribus éoliennes qui, depuis l'époque de Cadmus, étaient établies dans l'Hémonie. Celles-ci, poussées en avant, furent forcées de chercher de nouvelles demeures ; et c'est ainsi qu'environ 60 ans après la guerre de Troie, eut lieu une grande émigration grecque, qui changea les relations des états alors existants, et fonda un nouvel ordre de choses.

Mais des noms inconnus jusqu'ici vont apparaître : un mot d'explication est nécessaire. Quoique, immédiatement avant la guerre de Troie et même encore pendant cette guerre, la maison des Pélopides, qui, comme je l'ai montré, appartenait à la branche achéenne de la race ionienne, possédât la puissance la plus considérable, cependant la prépondérance du nombre doit déjà alors avoir été du côté des Eoliens. En effet, d'après l'Iliade (1), l'expédition dirigée contre Troie comprenait 1186 navires, montés par environ 100,000 Grecs, sous les ordres de 29 chefs différents. Or, de ces 29 chefs, les quatre septièmes presque, 16 en tout, rapportaient leur origine à Eolus, c'est-à-dire, étaient de la race éolienne. Et comme l'ébranlement de la Grèce dont il est question maintenant partit du nord, ce fait prouve à son tour que les Eoliens formaient la population la plus considérable de la Grèce.

Mais à cette époque ils portent d'autres noms qu'auparavant. Homère, comme nous l'avons dit plus haut, connaît les Hellènes comme une branche puissante des Eoliens qui habitaient le nord de la Grèce. Lors de l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse, dont j'ai à parler maintenant, il n'en est pas fait mention, et cependant, ils doivent non-seulement y avoir pris part, mais encore y avoir le plus contribué. En effet, on ne peut guère s'imaginer, sans cela, que la translation du nom d'*Hellènes* à toute la nation grecque, à la suite de l'expédition des Héraclides, ou, en d'autres termes,

(1) Pass. loc. cit.

par la conquête que les Eoliens firent du Péloponèse, ait pu avoir lieu. Le sud de la Grèce une fois tombé au pouvoir des Hellènes, qui auparavant demeuraient au nord, tous les Grecs s'appellent *Hellènes,* et la Grèce *Hellade.* Du reste, nous n'avons sur l'expédition des Héraclides que des écrivains beaucoup postérieurs à cet événement : les plus anciens sont Hérodote et Thucydide.

Pourquoi le souvenir du rôle important que les Hellènes du nord jouèrent dans cette grande entreprise s'est-il effacé, tandis que cependant le fait, que le nom d'Hellade est devenu celui de toute la Grèce, témoigne en leur faveur? C'est ce que nous ignorons. Dans les documents que nous possédons, ce sont les Béotiens et les Doriens, deux peuplades auparavant inconnues, que l'on distingue surtout dans l'expédition des Héraclides. On ne peut douter que les uns et les autres ne fussent parents, c'est-à-dire, des branches de la race éolienne (1). Écoutons maintenant les historiens.

Au dire de Thucydide (2) et d'Hérodote (3), soixante ans après la guerre de Troie, les Thessaliens, qui jusqu'alors avaient habité au nord, dans le pays appelé plus tard Macédoine, firent irruption dans le territoire des Béotiens établis dans l'Hémonie, conquirent ce pays et lui donnèrent le nom qu'il a porté depuis.

Les Béotiens, expulsés, se tournèrent vers le sud, et réparèrent leurs pertes en détruisant les restes des anciens états de Thèbes et d'Orchomène, et en s'établissant dans cette contrée, qui depuis lors porta leur nom. Les Doriens de l'Hémonie furent aussi, quoique un peu plus tard, entraînés par le torrent de l'invasion thessalienne. Unis à une partie de leurs voisins de l'ouest, aux Eoliens qui habitaient la province connue jusque dans les derniers temps sous le nom d'Etolie, ils entreprirent la conquête du Péloponèse. Ils ne manquaient pas, pour la motiver, d'un prétexte spécieux ; car les restes

(1) Plass. loc. cit. — (2) Hist. I. 12. — (3) Hist. VII, 176.

des anciens Héraclides, qui, depuis l'accroissement de la puissance des Pélopides, avaient cherché et trouvé un refuge dans l'Hémonie, se trouvaient aussi dans l'armée confédérée des Doriens et des Eoliens.

Les Pélopides d'Argos, prévoyant cette agression, occupèrent l'isthme de Corinthe; mais les Héraclides s'embarquèrent à Naupacte et passèrent ainsi dans la péninsule. Une bataille fut livrée, dans laquelle le Pélopide Tisamène, roi de Mycènes et de Lacédémone, essuya une défaite décisive. Les envahisseurs conquirent peu à peu les cinq sixièmes du Péloponèse, savoir : le littoral à l'est et au sud de l'Isthme, l'Argolide, Lacédémone, la Messénie et l'Elide. Les Achéens, chassés de l'Argolide, se jetèrent à leur tour sur les Ioniens, qui depuis longtemps étaient en possession du littoral occidental de l'Isthme, s'y établirent et lui donnèrent le nom d'Achaïe.

Le Péloponèse presque tout entier reçut une nouvelle forme politique. Les conquérants venus du nord se partagèrent les côtes orientales et méridionales et en partie celles de l'ouest. Les Eoliens s'établirent dans l'Elide, en forçant les anciens habitants à leur céder une partie du territoire. C'est sur ce point que la conquête eut le moins le caractère de la violence, et les nouveaux venus ne tardèrent pas à s'y fondre avec les anciens habitants. Les Doriens, au contraire, soumirent à leur joug l'Argolide, Lacédémone et la Messénie. Des Achéens qui possédaient ces contrées auparavant, ceux qui se soumirent volontairement purent seuls conserver une partie de leurs terres, et encore, en reconnaissant la suzeraineté de leurs vainqueurs. Quant à ceux qui essayèrent d'opposer de la résistance, ils furent soumis de vive force et réduits en servitude, sous le nom d'Ilotes.

Tel fut le sort qui atteignit en grande partie les Achéens de la Laconie. Il s'y forma un état militaire, qui portait de la manière la plus prononcée le cachet de l'esprit dorien, c'est-à-dire, éolien antique. Deux autres états furent fondés à Messène et dans l'Argolide, et quelques chefs doriens fon-

dèrent également des états, à Epidaure, à Sicyone et à Corinthe. Enfin les Doriens tâchèrent aussi de pénétrer au delà des frontières du Péloponèse : ils soumirent à leur autorité la ville de Mégare, qui depuis lors fut l'extrême avant-poste des Doriens du côté du nord; mais ils furent repoussés de l'Attique, qui resta aux Ioniens. Le centre seul du Péloponèse, l'Arcadie, garda, protégée par ses montagnes et sa pauvreté, ses souverains pélasges ou anciens ioniens. C'est là que se conserva le plus longtemps l'ancienne manière de vivre, et c'est ce qui explique comment l'Arcadie n'a joué un rôle politique que parmi les états grecs des derniers temps.

L'état des propriétés dans la plus grande partie de la Grèce fut, comme l'on voit, violemment changé par l'expédition des Héraclides. Une masse de personnes y avaient perdu leurs possessions; il ne leur restait qu'à les ressaisir ou à chercher ailleurs une autre patrie; on comprend qu'elles prirent ce dernier parti. C'est de cette manière que l'invasion dorienne dans le Péloponèse donna lieu à une série d'émigrations, qui se continuèrent pendant plusieurs siècles. Elles eurent chacune à part des motifs fort divers; toutefois c'est ici qu'il convient le mieux de les exposer dans un tableau d'ensemble.

Dès avant l'invasion proprement dite des Héraclides, des Béotiens qui s'étaient établis sur les bords du lac Copaïs, en avaient chassé et dépossédé les Minyens et autres colons éoliens de la première couche, qui habitaient antérieurement cette contrée. Ces fugitifs passèrent des villes maritimes de la Béotie dans les îles de Lesbos et de Ténédos, pénétrèrent ensuite plus loin jusqu'au littoral de l'Asie-mineure, et y fondèrent une série de villes, qui s'étendaient depuis l'ancienne Ilion jusqu'à Pergame. On ne peut guère douter que les Pélopides, après la conquête de Troie, n'aient aussi fondé dans ce pays quelques établissements isolés; et ce seront, sans doute, ces premières colonies qui auront servi de point d'appui aux nouvelles émigrations. Le territoire occupé,

comme nous venons de le dire, par les Eoliens, reçut depuis le nom d'Eolie. Cume était la plus importante de ces villes.

A la suite de l'expédition béotienne et dorienne, Athènes s'était remplie de fugitifs ioniens, tant du continent que de la péninsule. Mais comme le sol pierreux de son territoire ne put, à la longue, suffire à leur subsistance à tous, ils émigrèrent d'abord dans les Cyclades voisines, occupèrent Délos, Naxos, Andros, Paros et d'autres îles, et poussèrent jusqu'au littoral sud-ouest de l'Asie-mineure, où ils fondèrent comme une magnifique guirlande de villes, qui presque toutes acquirent une grande importance; telles furent : Phocée, Smyrne, Ephèse, Milet, avec Chios et Samos, dans les îles de même nom, situées non loin du rivage. Ces colonies ioniennes s'étendirent depuis la limite méridionale des établissements éoliens, jusqu'au delà du Méandre, et le territoire qui les reçut fut appelé Ionie, la perle de tous les pays occupés par les Hellènes. Sous l'influence d'un ciel toujours serein, d'un sol abondant, d'une végétation luxuriante, le génie grec y poussa ses premières fleurs. Le temple de Neptune, sur le promontoire de Mycale, fut le centre religieux de ces villes ioniennes, d'ailleurs indépendantes et souvent en guerre les unes avec les autres. Un commerce lucratif augmenta si rapidement la population et la puissance de Milet, que de son sein sortirent à leur tour de nombreuses colonies, qui allèrent couvrir de leurs établissements les côtes du Pont-Euxin, jusque près des rivages scythes.

Les Doriens ne restèrent pas non plus en arrière. Des colons de cette nation s'emparèrent de l'ancienne colonie phénicienne de Cythère, non loin des côtes de la Laconie, passèrent de là à Cos, à Télus et à Rhodes, et soumirent à leur puissance ces îles ainsi que les côtes de l'Asie-mineure situées vis-à-vis. Il y fondèrent les villes d'Halicarnasse et de Cnide, qui avec la ville de Cos, dans l'île de ce nom, et les trois villes de Jalysus, de Lindus et de Camirus dans l'île de Rhodes, for-

mèrent la ligue des six villes doriennes (1), dont le centre était le temple d'Apollon triopique. Le territoire qu'ils occupèrent reçut le nom de Doride. Ils paraissent aussi avoir fait des établissements isolés dans quelques Cyclades, nommément à Mélos et à Théra.

C'est de Théra que partit en 631 avant Jésus-Christ, un noble, du nom d'Aristote, pour aller fonder la colonie de Cyrène sur la côte d'Afrique, à l'ouest de l'Egypte. Cette colonie, grâce à son commerce avec l'intérieur de l'Afrique, qui abonde en or, parvint promptement à une grande prospérité. Son fondateur obtint pour lui et sa race le pouvoir royal ; ce qui fait qu'on lui donne ordinairement le nom de *Battus ;* car, d'après Hérodote (2), ce nom, en langue libyenne, signifie un *roi.* Toutefois, les descendants de Battus ne conservèrent (3) leur haute position que pendant trois générations, parce qu'à partir de là Cyrène fut entraînée dans le mouvement démocratique de la mère-patrie.

Les colonies mentionnées jusqu'à présent reçurent leur nom des races par lesquelles elles avaient été fondées. Il n'en fut pas de même d'autres établissements. Il n'est peut-être aucune ville hellénique qui, proportion gardée, ait fondé autant de colonies que Chalcis, ville principale de l'Eubée, fondée autrefois elle-même, comme nous l'avons vu, par les Curètes, qui, à ce qu'il paraît, propagèrent dans leurs arrière-neveux un penchant héréditaire pour les entreprises hardies. Du reste, des raisons particulières peuvent aussi y avoir contribué : ainsi, on peut soupçonner tout d'abord que, lorsque l'expédition des Héraclides remplissait de trouble et d'agitation tout le continent hellénique, Chalcis, protégée par sa position dans une île, comme Venise pendant la tourmente des grandes invasions, prospéra et grandit avec d'autant plus de rapidité qu'elle n'avait pas de rivaux. Ce furent des Chalcidiens qui, les premiers d'entre les Grecs, osèrent s'aventurer

(1) Forbiger alte Geogr. — (2) Hist. IV. 155. — (3) Plass. loc cit.

en Sicile, et y bâtirent Naxos, qui reçut plus tard le nom de Messana (Messine). Mais ils portèrent surtout leurs vues vers le nord, sur cette presqu'île macédonienne si bien située, dont la forme déchiquetée ressemble à la partie inférieure d'un gant, et qui reçut le nom de Chalcidique à cause du grand nombre de colonies eubéennes qui y furent établies. A côté de Chalcis, on peut encore citer comme fondatrices de colonies, les villes de Mégare et de Corinthe. Les Mégariens trafiquaient du côté de l'ouest avec la Sicile, où ils fondèrent les villes d'Hybla, de Thapsus, et de Sélinonte ; vers le nord, ils pénétrèrent, les premiers d'entre les Grecs, jusqu'à l'embouchure du Pont-Euxin, où ils fondèrent, dans une contrée délicieuse, la ville de Byzance, qui devait un jour jouer un si grand rôle. Quant aux Corinthiens, ils peuplèrent la côte orientale de la mer Adriatique d'une suite de colonies, qui s'étendirent jusqu'au fleuve Drilon, dans la Dalmatie actuelle. Le plus important de ces établissements fut Corcyre, dans l'île de ce nom, dont le rapide agrandissement ne tarda pas à exciter la jalousie de la mère-patrie. Enfin, en 735 avant Jésus-Christ, le Corinthien Archias fonda en Sicile la fameuse Syracuse, qui en peu de temps surpassa toutes les autres villes de l'île, et attira la souveraineté à elle.

Outre les Doriens et les Ioniens mentionnés jusqu'à présent, plusieurs des états moins considérables de la Grèce, établirent aussi à l'envi des colonies en Sicile et sur les rivages de l'Italie situés vis-à-vis de cette île. J'indiquerai les noms des colonies du sud de l'Italie, dans la direction de l'est à l'ouest ; ce sont : Métapontum, Hydrus (auj. Otrante), Taras (Tarente), Héraclée, Sybaris, Thurii (où Hérodote acheva ses Histoires) Crotone, Caulonia, Locres, Rhegium, Elée, Posidonia, Néapolis (Naples), Cumes. Ces villes parvinrent à une grande prospérité : c'est par elles que la langue grecque se répandit dans l'Italie méridionale et que ce pays reçut le nom de *Graecia magna*.

La colonie grecque la plus occidentale fut Massilia (au-

jourd'hui Marseille) fondée, à ce qu'il paraît, dans le cours du 7e siècle, sur le rivage de la Gaule, par des Phocéens de l'Asie-mineure. Lorsque les Perses, sous Cyrus, s'avancèrent contre les villes grecques de l'Asie-mineure, les Phocéens, préférant l'émigration au joug des barbares, abandonnèrent leur patrie, en 540, voguèrent vers l'île de Corse, et s'y établirent dans une ville coloniale, nommée Alalia, qu'ils y avaient fondée déjà auparavant. Mais ni les Tyrrhéniens, ni les Carthaginois ne voulurent souffrir dans leur voisinage un peuple si entreprenant, et ayant réuni leurs forces, ils attaquèrent ensemble les Phocéens. On en vint à une bataille navale, dans laquelle les Phocéens, avec 60 vaisseaux seulement, combattirent avec succès contre des forces une fois plus considérables. Toutefois, après cette victoire, ils se trouvèrent tellement affaiblis (1) qu'ils n'osèrent pas attendre une seconde attaque. Ayant donc quitté l'île, ils cherchèrent un refuge, les uns à Elée, non loin de Naples, les autres à Massilie.

Ces nombreuses émigrations formèrent comme un nouveau monde grec. Il paraît à peine concevable, au premier aspect, que la contrée-mère, si peu considérable, ait été en état d'envoyer au dehors un si grand nombre de colonies, sans éprouver elle-même une diminution considérable de forces. Mais partout où, comme alors en Grèce, il est facile à chacun de se créer son propre foyer, la population augmente avec une rapidité incroyable.

En somme, les colonies grecques avaient les mêmes buts et la même origine que celles des Phéniciens. La plupart furent établies pour donner des possessions à ceux qui en manquaient et pour empêcher l'accroissement d'un prolétariat mécontent et séditieux ; d'autres durent leur origine aux besoins du commerce, et servirent à leurs métropoles soit d'entrepôts et de greniers, soit de stations commodes pour leurs navires.

(1) Plass. II. 439.

Il est cependant une autre circonstance encore qui y donna occasion, et dont nous devons dire un mot : J'ai fait observer précédemment, qu'après l'époque de la guerre de Troie, la royauté héroïque commença bientôt à disparaître et qu'elle fut remplacée par des aristocraties. Or, il est de l'essence des institutions aristocratiques, que les privilégiés s'efforcent de fermer aux autres l'entrée de leur classe. Des limites étroites furent donc fixées. Quiconque voulait avoir part aux honneurs des familles dominantes devait être noble, non-seulement par son père, mais encore du côté maternel. D'autre part, la dissolution des mœurs amena bientôt les aristocrates à joindre à leurs nobles compagnes des épouses secondaires qu'ils prenaient dans le peuple. De là naquit une caste mitoyenne de jeunes gens qui, fiers de leur origine paternelle, demandaient des droits politiques et menaçaient de créer aux aristocrates de grands embarras. On les appela *parthéniens*.

Pour se débarrasser donc de ces gens dangereux, on les envoyait, munis de toutes les ressources nécessaires, se créer au loin une nouvelle patrie, où ils pourraient dominer selon leur bon plaisir. Il est rapporté expressément de Taras (1) (Tarente), que cette ville fut fondée de cette manière par des parthéniens spartiates, émigrés sous la conduite de Phalante. La même chose paraît aussi avoir eu lieu ailleurs (2).

Il semble du reste évident, par le développement du régime colonial des Grecs, qu'ils étaient bien au courant de ce qui se passait en Asie. Ainsi, tandis que la fondation des colonies établies dans le voisinage, sur le rivage asiatique et dans les îles de la mer hellénique, a lieu dans le temps de la prospérité de la puissance phénicienne, des colonies plus éloignées, au contraire, ne sont fondées qu'à partir du moment où Carthage se sépare de Tyr, et où la seconde dynastie de Ninive, pesant sur cette dernière ville, donne à la puissance maritime

(1) Hermann. gr. Staatsalterthuemer I, 179, etc.
(2) Niebuhr, alte Gesch. I. 306.

des Phéniciens le coup mortel. La fondation de ces colonies, en effet, appartient à l'époque postérieure à l'an 750 avant Jésus-Christ.

La prospérité de la Phénicie, nous le savons, alla croissant à mesure que la prépondérance des Egyptiens diminuait. Mais dans le principe l'activité des marins phéniciens se tourna de préférence vers les riches contrées de l'Occident, vers les colonies fondées en Espagne. Les Grecs purent donc, sans obstacle de leur part, se propager dans l'intérieur de la mer Egée. Si, à cette époque, ils avaient osé s'aventurer plus loin à l'ouest et au sud, ils auraient été malmenés par les Phéniciens. Ce ne fut donc qu'après les atteintes susdites portées à la puissance phénicienne, que les Grecs osèrent étendre leurs entreprises dans des contrées qui jusque-là avaient été le domaine exclusif du commerce phénicien. Alors eut lieu un rude choc entre eux et les Phéniciens en Sicile, entre eux et les Carthaginois en Corse et en Sardaigne. En Sicile, les Grecs furent vainqueurs et refoulèrent leurs rivaux sur quelques points de la côte orientale ; en Corse et en Sardaigne, au contraire, les Phocéens durent céder, comme nous l'avons vu. On voit par là que les Grecs savaient bien ce qui se passait en Asie, et particulièrement en Phénicie, et qu'ils ne négligèrent pas de tirer parti des revers des grands négociants tyriens. Le Grec était, sous le rapport maritime, élève du Phénicien, et il a hérité d'une partie de sa succession. Charles Ottfried Muller prouve, dans une belle dissertation (1), qu'un frère du poëte ionien Alcée combattit comme mercenaire dans l'armée du roi Nébucadnézar. Ce fait indique suffisamment comment les Grecs s'entendaient à se frayer la route de l'Asie supérieure. Il ne paraîtra plus dès lors incroyable que, dès le temps de Sennachérib, des Grecs se soient mesurés sur mer avec les Assyriens, non loin de Tarse.

L'expédition des Héraclides est le dernier grand boule-

(1) Niebuhr, I. 510.

versement politique qu'ait subi la Grèce avant le commencement des temps proprement dits historiques. Lorsque les flots de cette invasion se furent peu à peu apaisés et que le calme eut reparu, ce qui certainement exigea un temps assez long, la Grèce présenta, au moins en général, l'aspect qu'elle a conservé jusqu'au commencement de la domination macédonienne. Comparativement aux temps héroïques, dont nous puisons surtout la connaissance dans les chants d'Homère, des changements remarquables se manifestent alors. D'anciens noms très-importants ont disparu, d'autres viennent au jour.

J'ai fait voir ailleurs que les Grecs se divisaient originairement en deux races, les *Ioniens* et les *Eoliens*. De ces deux noms, le premier seulement s'était conservé, et encore, pas dans l'intégrité de sa signification : il ne désignait plus une souche, mais seulement une branche, et il dut partager avec un autre le privilége dont il jouissait auparavant. Les Grecs qui, depuis l'essor pris par la maison de Pélops, portaient le nom d'Achéens, n'étaient pas une souche primitive, mais seulement une branche des anciens Ioniens. Ils n'eurent le droit de compter pour une race, qu'après que les deux souches réellement primitives se furent partagées en quatre, changement qui se préparait déjà pendant la période héroïque et qui fut accompli par l'expédition des Héraclides. Cette expédition restreignit le nom d'ionien à la petite branche de ce tronc, qui depuis les temps les plus anciens occupait l'Attique. Mais, en revanche, ce nom, banni par les Doriens de la plus grande partie du continent grec, se répandit, grâce à de nombreuses émigrations, dans les Cyclades et sur les côtes de l'Asie-mineure. Les Achéens doivent être considérés comme de très-proches parents des Ioniens, et les uns et les autres comme deux lignes collatérales issues d'une même maison.

D'autre part, le nom d'*éolien* disparaît du continent après l'expédition des Héraclides, quoique cette grande commotion fût proprement éolienne. Il ne prolonge son existence

qu'à l'autre côté de la mer, à la lisière du rivage de l'Asie-mineure. Mais par contre, on voit surgir alors dans l'Hellade proprement dite le nom d'*Etoliens*. Ce nom, on ne peut le méconnaître, a une affinité évidente avec le nom de race *Eoliens,* mais il en est une forme altérée. D'après l'ancienne tradition (1), Etolus, ainsi que Dorus, était un descendant d'Eolus ; et en effet, l'origine éolienne des Etoliens ne peut être révoquée en doute. En troisième lieu, à côté de ces Etoliens apparaissent, après l'expédition des Héraclides, des *Doriens,* de la même manière qu'on voit surgir les Achéens à côté des Ioniens. Ainsi, tandis que l'ancienne souche ionienne se partage en Ioniens nouveaux et en Achéens, la souche éolienne se divise en Etoliens et en Doriens. Homère ne connaît pas encore les Doriens, comme je l'ai dit précédemment, il conserve l'ancienne division en deux souches, mais sous des noms différents, car il désigne la totalité des Grecs par les noms d'*Hellènes* et d'*Achéens*. Ses Hellènes sont les anciens Eoliens, et ses Achéens les anciens Ioniens. Si l'on veut s'exprimer comme Homère, il faut dire que les Doriens de l'expédition des Héraclides sont des Hellènes. Aussi est-il indubitable que les Hellènes ont encore paru sous leur nom homérique au commencement de cette expédition, et que même ils en ont fait la plus grande partie. Car, je le répète, la translation du nom d'*Hellènes* au peuple entier et au pays des Grecs, ne peut avoir eu lieu qu'à la suite de l'expédition des Héraclides. C'est ce qui s'accorde parfaitement, du reste, avec ce fait que les termes ἕλλας, ελληνες παν ἑλληνες, pris dans la signification mentionnée tout à l'heure, se rencontrent pour la première fois dans Hésiode, puis dans Archiloque, c'est-à-dire, dans des écrivains du huitième siècle, et plus récents (2). Mais à mesure que le nom d'*Hellènes* devient celui de toute la nation, il disparaît comme nom particulier d'une branche des Eoliens, et il est remplacé sous ce rapport par celui de *Doriens*.

(1) Plass. I. 251, etc. — (2) Hermann. loc. cit. 26.

Il n'y a rien en cela qui doive surprendre, et l'histoire d'autres nations offre des exemples analogues. La souche primitive éolienne, comme celle des Ioniens, se divisa sans aucun doute, et dès les temps les plus anciens, en beaucoup de branches. L'une d'elles venait-elle à jeter beaucoup d'éclat, il pouvait facilement arriver que son nom particulier obscurcît et fît disparaître ceux des branches collatérales, et même le nom général de la race. C'est ainsi que Tacite divise le peuple germain en trois races principales, les Iscévones, les Ingévones et les Herminones. Et cependant, peu de temps après l'époque de cet écrivain, ces trois noms avaient disparu sans laisser aucune trace. La gloire des Cattes et des Chérusques brilla longtemps avant qu'on sût le nom des Francs ; et cependant ces deux peuplades furent elles-mêmes comprises plus tard sous le nom de Francs. Ce dernier nom n'a-t-il pas aussi, en son temps, désigné trois grands pays, l'Italie, la Gaule et la Germanie ? Or, maintenant, il est restreint à un petit territoire situé sur le Mein. Aux temps de l'empereur Julien, les Allemans étaient une petite tribu du sud de l'Allemagne ; dans le latin du moyen âge, au contraire, ce nom devint celui de tous les Teutons, et aujourd'hui encore, il a la même signification en français et en espagnol.

Les Doriens, on ne peut le contester, ont été une branche particulière, et, ce qui plus est, longtemps peu connue du tronc éolien. Ce qui le prouve encore, c'est que, même après l'expédition des Héraclides, le nom de Doride resta à un petit territoire de la Grèce septentrionale, situé non loin des frontières de la Thessalie actuelle. Mais la conquête du Péloponèse donna à cette branche, auparavant à peine nommée, une grande importance historique ; et ce qui est plus digne encore de remarque, c'est que l'esprit de la race éolienne, jadis étroitement liée avec les Curètes et les Phéniciens, devint comme le patrimoine de cette partie des Doriens qui fondèrent l'état de Sparte. Cette observation m'amène à pouvoir, sans interrompre le fil de mon récit, donner une preuve de

l'exactitude des considérations développées jusqu'à présent au sujet de l'antiquité grecque. On peut résumer les principaux points de mon explication aux propositions suivantes : Dans les premiers temps, les tribus des *Elisa* ou Eoliens et des *Javan* ou Ioniens, étroitement unies par les liens de la parenté, émigrèrent, comme beaucoup d'autres Japhétides, de l'Asie, leur patrie, et se rendirent par l'Asie-mineure, dans la Grèce actuelle. Pendant que dans la haute Asie, depuis longtemps déjà, de grands royaumes avaient subsisté ou avaient même péri; pendant que l'Egypte possédait un Etat bien constitué, les Grecs primitifs n'avaient encore aucune culture et, par conséquent, pas d'histoire.

Leur première forme de gouvernement leur fut apportée avec la domination étrangère, par des colons égyptiens et par des Phéniciens, que les Pharaons de la 18e dynastie employèrent à la colonisation de la Grèce. Lorsque la puissance égyptienne s'affaissa, ceux qui jusqu'alors avaient été gouverneurs de la Grèce formèrent deux dynasties royales, qui eurent leur siége, l'une à Mycènes et à Tiryns dans le Péloponèse, l'autre à Thèbes en Béotie, et d'après l'usage oriental, elles prétendirent toutes deux rattacher leur origine à Héraclès (Hercule), dieu du soleil. Déjà, peut-être, avant la chute de la puissance maritime des Egyptiens, ou immédiatement après, ces souverains d'origine étrangère sentirent la nécessité de fortifier et d'appuyer sur des éléments indigènes leur pouvoir affaibli par la perte des secours qui leur venaient de l'Egypte. Dans ce but, ils attirèrent à eux d'abord des Curètes, puis des Eoliens nobles établis au nord de la Grèce, de sorte que, à côté des Curètes, il y eut des Eoliens qui les aidèrent à tenir en respect les habitants de leurs colonies, pour la plupart Ioniens.

Mais cette mesure ne les sauva pas pour longtemps. Un Grec d'Asie étant venu dans le Péloponnèse avec des mercenaires et de grands trésors, y fonda une nouvelle dynastie, qui parvint à chasser de Thèbes et de Mycènes les deux

maisons royales des Héraclides, et étendit son autorité sur toute l'Hellade. Agamemnon, un rejeton de cette nouvelle dynastie, conduisit ces Grecs devant Troie et s'empara de cette ville; mais de retour dans ses foyers, il fut assassiné et la puissance des Pélopides ne tarda pas à s'écrouler. Dans l'entre-temps, les Héraclides, chassés de Thèbes et de l'Argolide, avaient cherché et trouvé un refuge chez les Eoliens de l'Hémonie, et s'étaient fondus avec ce peuple. Lorsque l'affaiblissement de la puissance pélopide vint leur ouvrir une perspective de rétablissement dans leur ancien patrimoine, ils excitèrent les Eoliens à les suivre dans le Péloponèse, battirent l'armée du pélopide Tisamène, occupèrent le sud de la presqu'île et y fondèrent l'état de Sparte. Les Héraclides ainsi revenus dans le Péloponèse, se divisèrent en deux branches, celle des *Agiades* et celle de *Eurypontides,* qui se partagèrent le pouvoir, de telle sorte que les aînés de chacune de ces maisons occupaient toujours le trône de Sparte. Cette ville avait en conséquence deux rois, qui faisaient tous les deux remonter leur origine à Héraclès le Danaïde, ou pour parler plus exactement, à l'ancien dieu du soleil chez les Phéniciens.

Que si cet exposé est conforme à la vérité, on doit retrouver des restes de l'ancienne civilisation phénicienne tant à Sparte que dans l'île de Crète, autrefois le centre du pouvoir colonial égypto-phénicien. En effet, si les Héraclides de Sparte ont eu avec les chefs des colonies égypto-phéniciennes de Crète, de la Danaïe, de la Cécropie et de la Cadmie, les rapports étroits dont nous avons parlé plus haut, et si surtout ils en étaient les descendants, on ne peut guère se refuser à croire qu'ils ont conservé des souvenirs vivants de leur origine. En un mot, on doit apercevoir dans l'Etat spartiate des éléments phéniciens et crétois. Et s'il en est réellement ainsi, il est juste d'avouer que l'exposé qui vient d'être présenté, doit être considéré comme exact.

Eh bien! je vais prouver qu'il en est réellement ainsi.

D'abord la vie publique en Crète et à Sparte nous offre des points de ressemblance frappants. En Crète comme à Sparte, c'était l'Etat qui élevait la jeunesse, et qui spécialement formait les garçons pour en faire de futurs guerriers. La faveur accordée à la pédérastie, l'aversion des hommes libres pour l'agriculture étaient deux choses communes aux deux États. En Crète comme à Sparte existait l'usage des *Syssities,* c'est-à-dire, des cercles composés de jeunes gens et d'hommes faits pour prendre leurs repas en commun. Les anciens, déjà, particulièrement Aristote et Strabon, avaient tiré de cette ressemblance d'usages la conséquence que le législateur de Sparte, Lycurgue, avait copié les institutions crétoises. Mais cette conclusion est inexacte; la ressemblance en question vient de ce que les constitutions crétoise et spartiate avaient un fondement commun, parce que la Phénicie avait servi de modèle à l'une et à l'autre.

J'ai fait voir, en un autre endroit, que dans les institutions phéniciennes, 3 et 10 sont des nombres normaux. Or le même phénomène se présente dans les États doriens. Partout, on trouve les Doriens divisés en trois tribus dominantes : les *Hylléens,* les *Dymanes* et les *Pamphyles;* et si à Sparte il est fait mention de *cinq Phyles* (tribus) au lieu de trois, cela ne déroge nullement à la règle susdite, car les phyles spartiates ne constituent pas des classes, ce sont simplement des chefs-lieux de la contrée. Ce fut seulement parce que le territoire spartiate était trop grand pour répartir le peuple dominant entre trois localités, que la loi ajouta deux phyles aux trois qui existaient déjà. Mais à part cela, les nombres 3 et 10 sont la base de toutes les institutions spartiates. Trois fois dix forment le conseil des anciens, le peuple vainqueur ou la noblesse spartiate est divisée en 3 fois 10 obes. De même qu'à Tyr, à côté des races ou tribus, il y avait une commune et une foule de gens vivant sous la dépendance des autres, ainsi, l'Etat de Sparte comprenait trois classes: les Spartiates, les Périèces et les Ilotes.

J'appelle de nouveau l'attention sur le rapport intime que

signale Aristote entre l'Etat de Sparte et celui de la Phénicie. Si la constitution spartiate reçut cette forme, c'est parce que chez les Eoliens, grâce aux éléments de la civilisation phénicienne dont ils étaient pénétrés, il était de bonne tradition qu'un Etat bien réglé devait être basé sur le rapport des nombres trois et dix. En outre, cela explique un fait, établi d'ailleurs par d'autres témoignages, savoir, que Lycurgue n'a pas inventé les lois fondamentales de Sparte, mais qu'il n'a fait que combiner des matériaux déjà existants, pour en faire un tout bien coordonné.

Je vais plus loin. Dans tout le cours de l'histoire de la Grèce, les Ioniens et les Doriens, Sparte et Athènes, présentent un contraste frappant. On ne dirait pas deux tribus d'un seul et même peuple, mais bien deux nations toutes différentes, tant il y a d'opposition entre la mobilité, la légèreté et la licence attique, et la ténacité des Spartiates, leur attachement à tout ce qui est traditionnel, leur constitution aristocratique, leur piété superstitieuse et leur tendance constante à l'utile. Or, cette différence essentielle a son fondement dans les traces nombreuses de civilisation phénicienne, qui se sont conservées chez les Doriens éoliques.

Ces restes de la domination phénicienne ne se trouvent pas uniquement dans le domaine de la politique. On rencontre encore chez les Grecs d'une époque plus récente des traditions qui trahissent, de manière à ne pas s'y tromper, une origine syrienne. J'ai fait voir en un autre endroit, que les Grecs connaissent un Titan du nom de *Japetus,* qui, par son union avec *Asia,* donna naissance à une nouvelle race d'hommes. Avant ce Japetus ils placent un certain *Inachus,* qui doit avoir été proprement le père du peuple grec et avoir fondé le premier royaume dans l'Hellade. Or, sous ce Japetus est caché le *Japhet* des Sémites, et sous Inachus, le syrien *Enak.*

D'après la tradition hébraïque (1), la Syrie dans les temps

(1) De t. passim, et Josué.

primitifs était habitée par une race de géants, les *Enacim*. Or, je le demande, la propagation de pareilles traditions sémitiques jusque chez les Grecs, peuple européen et japhétique, peut-elle se comprendre, à moins d'admettre qu'une tribu grecque fut dans une liaison intime avec un peuple sémitique de civilisation et de langage, et qui doit jadis avoir été le maître en Grèce ?

L'obscurité règne dans l'histoire de la Grèce, à partir de l'expédition des Héraclides jusqu'aux temps de Solon. Cependant quelques phénomènes généraux s'y font remarquer en plusieurs endroits. Non-seulement l'ancienne royauté héroïque disparaît partout, excepté à Sparte, où toutefois encore les deux rois possèdent un pouvoir beaucoup plus restreint que leurs devanciers autrefois; non-seulement on voit des familles aristocratiques attirer à elles l'autorité perdue par les rois ; mais le peuple lui-même tend partout à s'élever. Plusieurs causes paraissent avoir coopéré à cette innovation. D'abord le commerce, auquel la fondation de tant de colonies dut donner un grand essor. Ainsi, longtemps avant l'époque de Solon, Corinthe possédait un commerce florissant, et l'on peut en dire autant des grandes villes du littoral de l'Asie-mineure, ainsi que d'Egine. A Athènes même, déjà avant Solon, la fortune mobilière ou l'argent avait acquis une grande importance, ce qui prouve que l'industrie et le commerce florissaient.

Une autre cause de l'accroissement du pouvoir populaire fut le changement survenu dans l'état militaire en Grèce. Depuis qu'un grand nombre de petits états avaient commencé à se former, les familles dominantes s'étaient vues obligées d'armer le peuple, afin de pouvoir repousser les agressions possibles des peuples voisins. Dès lors la masse de la population des villes fut reçue dans l'armée et se métamorphosa en hoplites ; mais en revanche, aussitôt que la petite bourgeoisie se vit les armes à la main, elle demanda part au gouvernement. En vain les aristocrates menacés cherchèrent à les

exclure : dans leur sein même il s'éleva des ambitieux qui favorisèrent les prétentions du peuple, formèrent des partis, obtinrent, secondés par la commune, le pouvoir dictatorial, dont ils usèrent pour changer la constitution aristocratique dans un sens favorable aux classes inférieures.

L'apparition de ces chefs populaires fut un fait important dans la série des développements par lesquels la Grèce passa de la monarchie à la démocratie. D'ordinaire, on leur donne le nom de *tyrans,* qui plus tard reçut une signification plus odieuse. Ces premiers tyrans, en effet, n'étaient pas des oppresseurs du peuple ; au contraire, ils faisaient cause commune avec lui contre les aristocrates, qu'ils contraignirent à renoncer à des priviléges blessants. Citons le plus brièvement possible les plus remarquables de ces tyrans.

A Corinthe, la grande famille des *Bacchiades* avait attiré à elle toutes les charges et tenait toute la commune dans la dépendance et l'oppression. Un homme du peuple épousa la fille d'un Bacchiade, qui, parce qu'elle était boiteuse, ne pouvait trouver un époux de sa condition et se voyait forcée de se contenter d'un plébéien. Le fruit de cette union fut un fils appelé *Kypselos*. Les humiliations que lui firent subir ses parents nobles du côté maternel inspirèrent à ce jeune homme une haine ardente contre la noblesse : devenu grand, il se mit du côté du peuple, et, avec son secours, il renversa l'aristocratie, vers l'an 650 avant Jésus-Christ. En reconnaissance de ce bienfait, la cité lui déféra une sorte de royauté, qui dura jusqu'à la troisième génération.

Les choses se passèrent de la même manière à Mégare, dans le voisinage de Corinthe. Cette ville avait conservé, des temps antérieurs à l'invasion des Héraclides, une commune ionienne assez forte, sur laquelle les familles doriennes établirent leur domination. Mais peu à peu le peuple regagna des forces, et il créa dictateur, en 610, un noble appelé *Théagènes,* qui lui donna des lois équitables et imposa une barrière à l'aristocratie. En 530, le pouvoir fut également

déféré dans l'île fertile et riante de Naxos, à un noble du nom de *Lygdamis,* qui mit la noblesse à la raison et réduisit en son pouvoir plusieurs des îles Cyclades.

Plus loin, dans la grande et belle ville de Mitylène, près des côtes de l'Asie-mineure, la famille des Penthélides était en possession du pouvoir suprême, dont elle abusait d'une manière odieuse, au point, par exemple, de faire arbitrairement donner la bastonnade aux gens des classes inférieures. Mais à la fin le peuple s'arma de courage, et vers l'an 570 avant Jésus-Christ, il élut pour *αἰσυμνήτης* ou législateur, le célèbre ***Pittacus,*** qui, par sa naissance, appartenait, il est vrai, à la noblesse, mais qui était en grande considération à cause de sa sagesse et de sa justice. Bientôt, des luttes violentes éclatèrent dans cette cité. Le célèbre poëte *Alcée,* né à Mitylène, et un autre noble du nom d'*Antiménidas,* se mirent à la tête de l'aristocratie menacée, et mirent tout en œuvre pour maintenir l'ancien état de despotisme. Mais ce fut en vain : Pittacus resta maître de la situation, rédigea de sages lois, et plusieurs nobles des plus intraitables, entre autres Alcée, durent quitter Mitylène. Toutefois, lorsque Pittacus eut atteint le but de sa dictature, il remit entre les mains du peuple le pouvoir qui lui avait été confié.

Ce législateur est compté parmi les sept sages : et c'est justice : ses contemporains déjà surent apprécier et admirèrent le rôle politique qu'il avait joué. Alcée fut, il est vrai, d'un autre avis : aveuglé par son orgueil aristocratique, il appelle Pittacus un mauvais citoyen, un défenseur de la communauté. Cela fait voir quelle est la puissance de l'esprit de parti et combien l'égoïsme est capable d'obscurcir les esprits les plus lucides.

Le développement politique dans la ville de Sicyone prit une marche un peu différente, bien qu'au fond le but fût le même. Vers 665, le peuple choisit pour chef et défenseur contre l'arrogance des grandes familles, un homme tiré de son sein, un ouvrier nommé *Orthagoras,* lequel fit preuve de

beaucoup de sagesse et de justice, et fonda une domination, qui se perpétua dans sa famille pendant près d'un siècle. Un de ses descendants, *Clisthènes,* prince de Sicyone, acquit beaucoup de gloire.

Pendant que la vie civile se formait de cette manière dans les villes de la Grèce centrale (je fais ici abstraction des deux plus importantes cités, Sparte et Athènes), des chefs guerriers demi-barbares menaçaient, du côté du nord, de la soumettre à leur joug. Nous avons vu plus haut, qu'avant l'expédition proprement dite des Héraclides, les Thessaliens firent invasion dans le pays qui plus tard porta leur nom, et qu'ils s'en emparèrent. Ils s'étendirent toujours de plus en plus, soumirent d'abord la vallée du Pénée, puis les domaines des Achéens phthiotiques, des Perhabéens et des Magnètes. Après la réduction de ces petites peuplades, ils se portèrent, en l'an 570 avant Jésus-Christ, vers la Grèce méridionale, dans le dessein de soumettre tous les Grecs à leur joug. Ils se tournèrent d'abord contre les Phocéens, et dejà ces derniers étaient sur le point de succomber, lorsque le désespoir leur donna la victoire : les Thessaliens furent repoussés Cette défaite eut une influence remarquable sur le développement ultérieur de la Thessalie. La noblesse guerrière qui y dominait auparavant, unie entre elle par l'amour du butin et par l'espoir de subjuguer toute la Grèce de commun accord, se divisa dès lors en factions isolées, qui se firent la guerre entre elles et plongèrent dans une servitude honteuse la population des campagnes, la classe des laboureurs.

Les *Aleuades* à Larisse, les *Scopades* à Pharsale et à Crannon, dominaient comme des Starostes polonais, et la manière de vivre effrénée de cette noblesse eut pour résultat que la Thessalie, bien que la plus fertile et, par sa nature, la plus riche contrée de la Grèce, perdit presque toute importance politique. Reportons maintenant nos regards du nord vers le midi de la Grèce. Les Doriens, comme nous l'avons dit plus haut, avaient, après leur invasion, fondé dans le Péloponèse

trois royaumes : celui de Sparte, celui d'Argos et celui de Messène. La mésintelligence paraît avoir de bonne heure éclaté entre ces trois états. Dans le principe, ce fut Argos qui eut le dessus. Une tradition assez bien accréditée fait mention d'un roi d'Argos, nommé *Pheidon* qui, vers l'an 800 avant Jésus-Christ, parvint à l'hégémonie de tout le Péloponèse, et par suite de son autorité prépondérante, introduisit, dit-on, l'uniformité de poids et mesures, appelés par la tradition εἰδώνια μέτρα. Plus tard, la suprématie passa à Sparte, dont l'histoire doit, du reste, être traitée séparément.

Les développements politiques dont nous avons parlé jusqu'à présent eurent une influence prédominante sur la formation de la vie distincte et séparée des villes, et menacèrent de morceler le peuple grec en antithèses ennemies, à moins qu'un contre-poids quelconque ne vînt mettre des bornes à cette tendance en lui faisant équilibre. Mais à côté de ces efforts pour ainsi dire centrifuges, de cette inclination à s'éloigner du centre commun, il en existait une autre en sens contraire. On voit en Grèce, dès les temps les plus anciens, des institutions remarquables et particulières à ce pays, lesquelles avaient pour but de fortifier parmi les Grecs le sentiment d'une origine commune, et d'unir les diverses parties de la nation en un même tout. Il faut surtout remarquer sous ce rapport les ligues amphictyoniques, les fêtes nationales et l'influence de l'oracle de Delphes.

Les amphictyonies étaient des alliances conclues entre plusieurs états, sans égard à la parité ou à la différence des races, et qui avaient pour but la célébration defêtes communes, ainsi que le maintien de la paix pendant des périodes de temps déterminées, ou la conservation de certains principes fondamentaux du droit des gens. Ces ligues avaient toujours pour centre un temple déterminé. Telles étaient l'amphictyonie 1° des villes d'Hermione, d'Epidaure, d'Egine, d'Athènes, de Prasia et d'Orchomène en Béotie, laquelle se rattachait au temple de Neptune dans l'île de Calauria, non loin du

rivage de l'Argolide, 2° celle d'Onchestus, sur le territoire d'Haliarte ; 3° celle des Ioniens de Délos, qui se réunissaient dans le temple d'Apollon situé dans cette île ; 4° les assemblées qui avaient lieu dans le temple d'Artémis (Diane), à Amarynthus en Eubée ; 5° enfin, les amphictyons de Delphes, dont l'importance surpassa de beaucoup celle de tous les autres.

Cette dernière assemblée comprenait 12 peuplades : Les Thessaliens, les Béotiens, les Doriens, les Ioniens, les Perhébéens, les Magnètes, les Locriens les OEtæens ou Æniaes, les Achéens phthiotiques, les Maliens ou Méliens, les Phocéens et les Dolopes. Les colonies fondées par ces 12 peuplades appartenaient aussi à la ligue ; mais les autres Grecs, tels que les Arcadiens, les Etoliens, en étaient exclus. Cette ligue portait le nom de *τὸ κοινὸν τῶν Ἑλλήνων συνέδριον* d'où il paraît résulter que cette alliance fut conclue à l'époque où le nom d'*Hellènes* commençait à s'étendre à tous les Grecs. Les clauses fondamentales de cette ligue étaient : Qu'aucun des peuples alliés ne devait, en cas de guerre, détruire entièrement une ville des amphictyons, ni couper l'eau à un autre par un fossé, et qu'en toute circonstance, chacun d'eux était tenu de porter secours au sanctuaire de Delphes.

L'assemblée amphictyonique de Delphes avait un but analogue à celui de la *paix de Dieu* au moyen-âge ; on n'y voit aucune trace d'alliance offensive ou défensive. Les députés des amphictyons se réunissaient deux fois chaque année, au printemps et en automne, et alternativement à Delphes ou au temple de Cérès à Anthéla, dans les Thermopyles. L'ensemble de ces députés formait la grande *Ekklesia* ou convocation et comptait 24 membres, deux de chacune des 12 peuplades alliées. Ils se partageaient en deux classes : les *pylagores* et les *hiéromnémons* ; les premiers seuls avaient voix délibérative ; l'office des derniers se bornait, paraît-il, à régler les sacrifices et aux affaires sacerdotales (1).

(1) Herm. l. c.

Je passe aux fêtes nationales. Il y en avait quatre, savoir: 1° *Les jeux olympiques*, fondés, dit-on, par Hercule; mais transformés postérieurement par Iphitus, roi d'Elide, sous l'influence de Lycurgue, le législateur de Sparte, et rendus, depuis l'an 800 avant Jésus-Christ, accessibles à tous les Grecs : les Eléens en avaient la direction. — 2° *Les jeux néméens,* dans le Péloponèse oriental, établis prétendument par les *sept de Thèbes :* il furent mis plus tard sous la garde commune d'Argos, de Cléones et de Corinthe,— 3° *Les jeux isthmiques*, fondés jadis par les Ioniens et dirigés plus tard par Corinthe ; — 4° *Les jeux pythiens,* à Delphes, sous la protection des Amphictyons.

Pendant ces fêtes, surtout pendant les jeux olympiques, il y avait armistice général. Toute la Grèce était dans l'attente du succès de la lutte et les poëtes célébraient la gloire des vainqueurs. — L'usage d'inscrire les vainqueurs d'Olympie sur des monuments publics, donna naissance à une nouvelle manière de calculer le temps, c'est-à-dire, par des cycles de quatre ans, nommés *Olympiades,* et qui, à partir du troisième siècle avant Jésus-Christ, fut généralement adoptée par les savants grecs. La première année de la première Olympiade coïncide avec l'an 776 avant Jésus-Christ.

Mais ce qui eut encore une plus grande importance que les Amphictyonies et les jeux pour l'ensemble de la nation, ce furent les oracles, celui de Dodone, près du lac achérusien, et celui de Delphes. Au témoignage d'Hérodote, celui de Dodone était le plus ancien des deux. Mais à partir de l'expédition des Héraclides et de l'essor que prit alors la puissance dorienne, la voix de l'oracle de Delphes se fit entendre de beaucoup au-dessus de celle de son rival.

Evidemment ces trois institutions nationales avaient eu pour base un calcul secret, mais d'une grande portée

Les Amphictyonies, les jeux, la Pythie de Delphes, étaient sous la direction cachée de Sparte. Les Pélopides autrefois avaient dominé toute la Grèce ; ils étaient tombés, à la vérité ;

mais, même encore après leur chute, on continua à désirer, à croire que la Grèce devait former politiquement un tout. Les rois de Sparte s'emparèrent de cette noble tradition, la mirent à profit, et, pour atteindre ce but, donnèrent plus de développement aux trois institutions dont il s'agit. Le nom que portait la ligue amphictyonique, *κοινὸν τῶν Ἑλλήνων συνέδριον* et le temps où elle se forma, indiquent assez que Sparte avait la main dans tout cela. On rapporte expressément de Lycurgue que ce fut lui qui, de concert avec l'Eléen Iphitus, donna aux jeux olympiques leur forme la plus récente (1). Quant à une liaison secrète entre la Pythie et les chefs de l'Etat spartiate, elle est insinuée dans un grand nombre de passages des anciens (2). Je ferai remarquer, en outre, que, d'après une tradition assez bien accréditée, ce fut par les soins de Lycurgue que les poëmes d'Homère se répandirent d'abord dans la Grèce d'Europe. Or, ces chants étaient propres à resserrer de plus en plus les liens qui unissaient toute la nation, et c'est aussi le résultat qu'ils ont eu.

On le voit, les données que l'on possède sur l'histoire de la Grèce depuis l'expédition des Héraclides jusqu'à Solon, offrent encore beaucoup de lacunes. Cette histoire ne présente une suite bien marquée que du moment où Athènes et Sparte prirent vis-à-vis l'une de l'autre une position nettement dessinée.

Art. II. — VOCATION LITTÉRAIRE DU PEUPLE GREC.

Jetons d'abord un coup d'œil sur le développement intellectuel de la Grèce et sur les premiers commencements de la littérature hellénique. Parmi les nations de l'Asie, la culture

(1) Herm. l. c. — (2) Ibid.

intellectuelle eut son point de départ dans la religion. En Grèce aussi, les croyances religieuses influèrent puissamment sur la civilisation ; mais la manière dont cela eut lieu diffère complètement du tableau que nous présente l'Asie. Lorsque les Grecs émigrèrent d'Orient en Europe, ils apportèrent avec eux leurs divinités, dont les noms, ainsi que l'idée qui s'y rattachait, attestent la parenté de ce peuple avec les Ariens. Au 15e siècle avant J.-C., ils furent assujettis par les Egyptiens et par les Phéniciens, instruments de ces derniers. Les vainqueurs ne manquèrent pas d'affermir leur domination à la manière orientale, en s'efforçant de faire disparaître les dieux des vaincus et d'introduire à leur place leurs propres divinités. Il y réussirent dans des proportions assez larges ; et l'Olympe pélasgique dut en éprouver un choc assez rude. En effet, Hérodote, comme nous l'avons vu, avoue loyalement que la plupart des dieux de la Grèce, dans les derniers temps, tiraient leur origine de l'Egypte.

Après une administration d'assez courte durée, les maîtres étrangers furent l'objet de la haine universelle, pour les motifs développés précédemment. Privés des secours de l'Egypte, ils furent renversés par des héros indigènes ou des parvenus ; et avec eux, tomba la religion orientale qu'ils avaient introduite. On eut alors le spectacle d'une situation toute particulière, qui n'a rien de semblable dans l'histoire de l'Orient. L'ancienne croyance pélasgique n'avait, à proprement parler, plus de racines: les dominateurs étrangers les avaient coupées; et le culte implanté par les Egyptiens et les Phéniciens était plus chancelant encore, parce que leur tyrannie l'avait rendu odieux, et que leur chute l'avait privé de tout appui extérieur.

Le premier acte de la liberté d'Athènes fut de refuser à Moloch Dionysos, en Crète, de lui immoler leurs enfants. Le soulèvement des Ioniens contre les Curètes, leurs maîtres, fut en même temps une révolte contre leur dieu. Il ne pouvait manquer d'arriver, en effet, que la divinité étrangère ne fût

enveloppée dans la chute des dominateurs étrangers : La religion, conformément à l'idée qu'elle exprime et à son nom, est le lien intérieur des esprits ; elle les pousse dans telle ou telle direction et les détourne de telle ou telle tendance. Le mot *religion* a de la connexion avec *religare, lier*. L'idée de religion ainsi comprise, on doit dire qu'après l'expulsion des Danaïdes de Mycène, des Cadméens de Thèbes, des gouverneurs égyptiens de l'île de Crète, les Grecs n'avaient proprement plus de religion, dans le sens strict du mot.

Je désire qu'on me comprenne bien : Ce quelque chose qui est au fond de toute religion et à quoi aucun homme ne peut renoncer sans tomber au rang de la brute, le sentiment de dépendance à l'égard d'une puissance supérieure, se conserva, sans doute, chez les Grecs, et se manifeste, jusque dans les temps postérieurs à Hérodote, sous la forme de la croyance en un destin immuable. Mais les anciennes formes du culte, les opinions religieuses et les dogmes d'autrefois, étaient ébranlés et n'avaient plus de consistance. Et cependant, il est dans la nature de l'homme, qu'aucun peuple ne peut se passer de points de croyance déterminés. Ce besoin exigeait donc impérieusement un remède à cet état d'incertitude, qui à la longue devenait insupportable. Et, en effet, une religion nouvelle sortit de ce naufrage des anciennes croyances. Voilà comment la chose se passa.

La croyance populaire conserva fermement, des anciens éléments pélasgiques et de ceux qui avaient été importés de l'Egypte, tout ce qui répondait au génie grec, et unit tant bien que mal en un tout ces fragments épars. Mais nulle part, la multitude aux cent têtes, n'importe de quel peuple elle se compose, ne peut par elle seule venir à bout d'une œuvre semblable. Conformément à sa nature, la foule suit, en religion comme en politique, des guides qui savent ce dont le grand nombre a besoin ; et qui, parce qu'ils le savent, deviennent d'eux-mêmes ses chefs dans les temps de désordre et de bouleversement. Or, les Grecs étaient, plus qu'aucune autre

nation du globe, doués du sentiment poétique. Rappelons-nous que, déjà dans les ornements de sculpture de la 18e dynastie d'Egypte, l'Ionien, dans la vie publique, est représenté avec l'arc et la hache d'armes ; et, dans le cercle de la vie domestique, avec la lyre à la main. Sans doute, la lyre est son emblème distinctif. Or, la Providence disposa tellement les choses, qu'au temps de l'incertitude dont nous parlons, on vit surgir chez eux des poëtes qui, depuis que le monde existe, n'ont pas été surpassés. Eh bien, ce sont ces poëtes qui furent les créateurs de la religion nouvelle, sauvée des débris de deux anciens cultes.

C'est ce que n'ignoraient pas les plus habiles d'entre les Grecs de l'époque suivante. Hérodote (1) dit en effet : « Homère et Hésiode, qui ont vécu environ 400 ans avant moi, « ont créé l'ensemble des dieux helléniques, assigné à chacun certains honneurs, certains arts, certains surnoms, « et déterminé la forme de chacun. » Platon est du même avis ; car, ce philosophe, qui regardait les croyances populaires des Grecs comme tombées en décrépitude, voulait que des poëtes comme Homère, en qualité de promoteurs et de créateurs des divinités mythologiques, fussent exclus de la république idéale, qu'il avait imaginée comme un modèle de la plus grande perfection possible.

Toutefois le passage cité d'Hérodote doit être bien compris. Tous les dieux dont il est question dans les ouvrages d'Hésiode et d'Homère étaient déjà connus des Grecs avant ces deux poëtes ; mais outre, ceux qu'ils ont conservés, il y en avait encore une masse d'autres, et la croyance populaire attribuait aux uns et aux autres, suivant les différentes contrées, des qualités et des noms fort divers et très-variables ; de sorte qu'avant ces deux poëtes, il y avait comme un chaos de dieux. — Ils firent donc, dans cette cohue flottante et désordonnée de divinités, un choix qui servit de règle et

(1) *Hist.* II, 53.

de mesure. Les dieux qu'ils reconnurent et chantèrent restèrent en honneur, les autres tombèrent dans l'oubli. Il en fut de même des qualités attribuées à des divinités particulières; de sorte que l'Olympe hellénique, comme ensemble, est à la lettre la création d'Homère et d'Hésiode.

Mais de quelle manière firent-ils le triage indiqué par Hérodote ? Sans doute, ce qui les détermina en premier lieu, ce fut la veine poétique, le sentiment de la beauté, et à côté de cela, peut-être à leur insu, le désir de pourvoir aux besoins intellectuels de leurs compatriotes. Le monde des dieux, dans Homère, répond admirablement bien à la forme de gouvernement introduite alors en Grèce : Jupiter est Agamemnon en grand, et tout l'Olympe est comme le type céleste de la constitution politique des Achéens. Le ciel homérique s'adapte uniquement au royaume héroïque des temps écoulés depuis la guerre de Troie jusque dans le dixième siècle.

Mais une seconde influence encore se fait sentir dans le choix en question. Si Homère et Hésiode refusèrent d'admettre plusieurs des éléments religieux, auparavant existants, dans leurs poëmes devenus règle de croyance pour les temps qui ont suivi, ce fut certainement parce qu'ils considérèrent ces éléments comme choquants et repoussants, ou, pour nommer la chose par son nom, parce qu'ils les trouvaient faux, contraires à la vérité. Une certaine activité intellectuelle, qui, à partir du 5e siècle, fut désignée par le nom de philosophie, avait déjà exercé sur ces deux grands poëtes une influence latente : plus tard, seulement, on fit de la philosophie un usage plus étendu, et l'on établit des règles d'après lesquelles on prétendit déterminer ce qui est en général vrai ou faux.

Les divinités d'Homère ne sont pas de ces êtres qui inspirent le respect et qui, appuyés sur une tradition sacrée, accompagnée de la terreur que nous cause le surnaturel, exigent impérieusement de l'homme foi et obéissance. Pour s'en faire

accepter par lui, au contraire, ces divinités tâchent de lui plaire : elles briguent des honneurs comme prix de leur beauté. C'est pourquoi il en fut de ces dieux comme des princes qui recherchent la faveur du peuple : la saine raison de l'homme se permit d'examiner leur droit. On le voit : la manière dont était née la religion poétique des Grecs donna de bonne heure à la raison le rôle de juge en matière de croyance. Ainsi parut dans le monde, ce que l'Orient n'avait pas connu, le droit revendiqué par la philosophie. Peu de temps s'écoula, et cette force nouvelle se tourna, non plus seulement contre la croyance qu'Homère et Hésiode regardaient encore comme vraie et conforme à la raison, mais en général contre toutes les religions polythéistes, qu'elle soumit à son examen, comme une rivale redoutable et irrésistible. Et grâce à ce développement des idées en Grèce, la voie fut frayée d'une manière merveilleuse au culte de Jéovah, établi sur les bords du Jourdain, et à son triomphe définitif dans l'univers entier.

J'ai fait voir, dans un des chapitres précédents, comment la religion juive se trouvait isolée, et faible, en apparence, dans un petit coin du sud-ouest de l'Asie, en face du culte de Moloch et de Mylitta, avec ses millions de sectateurs et son sacerdoce païen protégé par la puissance despotique des grands-rois. Or, à peu près à l'époque où les Israélites sortaient de l'Egypte sous la conduite de Moïse, la Providence divine préparait pour allié futur au peuple destiné à être le dépositaire de la parole révélée, un autre peuple établi à l'autre côté de la mer, dans l'ancienne Ionie, lequel devait, de son côté, s'établir pontife suprême de la lumière naturelle. L'esprit grec indépendant, sans engagement avec la religion d'Homère et d'Hésiode, dévoila les nudités du culte hellénique et de toutes les religions fondées sur le naturalisme, et les rendit ridicules. Il proclama par la bouche d'Anaxagore, de Socrate, de Sophocle, de Platon, de Zénon et d'autres philosophes, des doctrines qui furent, pour ainsi dire, comme le crépuscule du christianisme. Il cultiva en outre toutes les

sciences, fixa les principes de la politique, et perfectionna l'art de la guerre à tel point que dix, vingt, trente mille Grecs où Macédoniens suffisaient pour défaire les centaines de milliers d'esclaves des rois de Perse. Les Grecs devinrent par là les maîtres de l'Asie, et non-seulement ils soumirent le pays des adorateurs de Moloch, mais encore ils détruisirent au point de vue intellectuel le culte de cette divinité. Mais aussitôt que la philosophie grecque eut accompli sa tâche, on vit clairement qu'elle n'avait pas travaillé pour elle-même, et qu'elle n'avait été que l'humble servante d'une maîtresse plus sublime. La religion chrétienne s'empara du terrain déblayé par elle et préparé pour une création nouvelle, et elle y répandit sa divine semence.

Bien que cela échappe à une observation superficielle, il existe cependant des rapports intimes entre les Hellènes et les Israélites, entre la philosophie grecque et la croyance des Hébreux. La première, il est vrai, s'est plus d'une fois montrée hostile à la foi juive, mais seulement par abus. Lorsque la vie intellectuelle, libre de tout obstacle extérieur, peut se mouvoir dans la voie qu'elle s'est elle-même choisie, ce n'est pas seulement la raison, toujours égale à elle-même, c'est aussi l'opinion de l'heure ou du moment, et de chaque individu, qui soutient son droit. Mais sur ce dernier terrain, la présomption croît en proportion de la faiblesse des forces : les hommes simples se regardent ordinairement comme sages, et désirent que leurs idées et leurs fantaisies soient reconnues comme étant la vérité. Telles étaient les opinions qui, il y a plus de 18 siècles, déclaraient déjà la guerre à la révélation. Mais ces opinions n'ont rien de commun avec la raison libre.

Au tribunal de l'histoire, la raison est ce qui est admis unanimement par les mortels les meilleurs et les mieux doués par la nature. Cette raison est en harmonie avec la révélation, et en voici la preuve : Depuis Auguste jusqu'à Constantin, chaque espèce de philosophie put se développer et agir sans entraves, et lorsque les empereurs désespérèrent de pouvoir

étouffer le christianisme par la violence, quelques-uns d'entre eux appelèrent même les philosophes à leur aide. Cependant l'Evangile triompha de la force matérielle et intellectuelle du paganisme grec, et cela uniquement, parce que les meilleurs et les plus sages d'entre les païens durent reconnaître qu'il n'y avait que cette doctrine, originaire de la Judée et prêchée par un homme crucifié, qui fût en état de satisfaire les besoins moraux de l'humanité.

Il est donc clair comme le jour que la révélation et la raison ne sont pas ennemies ni rivales. Et cependant, elles ne sont pas pour cela une seule et même chose. La révélation est placée dans une sphère supérieure. Jamais aucun philosophe n'a pu rien produire de durable. — Une Église ne peut être fondée par des hommes : elle est l'œuvre de l'Eternel.

On a vu des peuples atteindre à un assez haut degré de civilisation sociale, sans avoir une littérature en propre; d'autres n'ont eu de littérature qu'assez tard, lorsque leur civilisation était déjà sur son déclin. Chez les Grecs, au contraire, dès le début de leur civilisation, on trouve une littérature ; et même une littérature parfaite, semblable à Minerve sortant armée et nubile du cerveau de Jupiter. Les Grecs sont, par excellence, le peuple littéraire : leurs débuts furent des poëmes ; la prose ne se forma que beaucoup plus tard.

Mais pour la prose comme pour la poésie, ce furent également les événements politiques qui donnèrent le branle. Et je parle ici des événements politiques qui concernaient non-seulement l'une ou l'autre tribu isolément, mais la nation entière. La littérature grecque est nationale et non la propriété de telle ou telle tribu. On peut y distinguer trois périodes : La première, que j'appellerai *épique,* eut pour point de départ la guerre de Troie. La seconde est celle de l'*essor politique,* alors que le Grec, plein du sentiment qu'il était le premier-né des peuples de la terre, le peuple choisi, marqua, d'une

manière tranchée, le contraste entre lui et les barbares. Cette tendance de l'esprit grec eut son origine dans la guerre persique. La troisième période vit fleurir toutes les branches de culture de l'esprit humain, mais surtout la philosophie appliquée à la politique. Elle reçut son essor de l'expédition d'Alexandre le Grand et de la conquête de l'Asie. L'enthousiasme lui manque, ou du moins ne s'y trouve qu'à l'état latent; mais le regard y atteint de lointains horizons ; et son influence sur la vie réelle est plus grande que celle des deux périodes précédentes. Ce dernier développement de la littérature grecque ne peut mieux se comparer qu'avec le libéralisme moderne.

Mais parlons d'abord de la période épique. Il y eut, dès avant Homère, des poëtes grecs, mais dont il n'est parvenu jusqu'à nous que des traditions obscures. On cite, par exemple, les noms d'*Orphée*, d'*Olen*, de *Philammon*, de *Musée*, de *Thamyrus:* ils paraissent avoir vécu dans une contrée de l'Hellade qui s'appelait alors la Thrace, et avoir fait entendre les premiers chants modulés dans la langue grecque. La tradition, en effet, désigne la plupart de ces chantres par le nom de Thraces. Comme les Muses, dont ils se croyaient inspirés, s'appellent aussi *Piérides*, il est à croire que la Thrace, où fleurirent les premiers chantres de la Grèce, doit être cherchée dans la contrée appelée *Piéria*, sur le versant oriental du mont Olympe, la Thessalie septentrionale. Leurs chants étaient religieux, c'est-à-dire, consacrés au culte des dieux, mais moins à celui des anciennes divinités pélasgiques, qu'à celui des puissances célestes introduites par les Phéniciens et les Egyptiens. Ainsi ils célébraient les destinées et les souffrances du dieu du soleil, son réveil au printemps, son épuisement en automne, et surtout sa mort en hiver. « Ce chant, dit Homère, commençait par *Ailiné* (malheur à nous) et se terminait par *Ailiné* ». Comme je l'ai fait remarquer ailleurs, ces sons signifient proprement malheur à nous, et expriment la mort du soleil en hiver ; mais Homère et probablement aussi les Grecs plus anciens, à remonter jusqu'aux inventeurs de ces

paroles plaintives, les appliquaient à un beau jeune homme, nommé Linus, qui devait avoir été déchiré par un sanglier. L'origine de ces chants remonte donc évidemment à l'époque où les maîtres de la Grèce faisaient retentir aux oreilles des Pélasges des expressions phéniciennes inintelligibles pour eux.

Ces chants étaient en général mélancoliques, car la poésie des hommes de la nature aime à exhaler des soupirs et des plaintes. Aussi le poëte latin Lucrèce (1) dit en parlant des hommes des premiers temps :

Inde minutatim dulces didicere querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum,
Perloca pastorum deserta atque otia dia.

Et vraiment, la vie des Grecs ne dut avoir rien de bien réjouissant aussi longtemps que des maîtres étrangers, égyptiens et phéniciens, eurent leur siége dans les citadelles de Thasos et de Mycène, dans la Cécropide d'Athènes et la Cadmée de Thèbes.

Mais ces maîtres étrangers furent enfin renversés ; des indigènes, les Pélopides, s'emparèrent du pouvoir, donnèrent à leur peuple l'unité et le sentiment de leur force, se dirigèrent vers Ilion et triomphèrent de l'Asie. Alors pour la première fois, le Grec but à la coupe enivrante de la gloire, et il y but à longs traits. Pouvait-il se faire dès lors, que la lyre ne consacrât pas ses sons à célébrer la gloire et les exploits qui la procurent. L'hexamètre est très-ancien : il s'empara à cette époque du récit des faits qui faisaient la grandeur de la nation, et devint l'épopée, c'est-à-dire, poëme historique soutenu. On appela *rapsodies* ces productions nouvelles, *rapsodes* ceux qui les composaient. Le sens littéral de ce mot exprime fort bien la chose, c'étaient des vers réunis ou rattachés les uns aux autres.

(1) V, 1383, etc.

Les Hellènes d'Europe avaient conquis Ilion et consommé l'œuvre de la gloire ; mais ce ne fut pas du milieu d'eux que s'élevèrent les chantres qui célébrèrent ce grand exploit. Pendant trois ou quatre siècles après la guerre de Troie, la Grèce fut remplie de troubles : tout y était pêle-mêle comme dans un chaos, parce l'expédition des Héraclides avait renversé l'ordre existant. Or, la poésie, pour fleurir, a besoin de repos, de sérénité et de bonheur. Ce repos, ce bien-être furent, longtemps avant que le continent de la Grèce eut repris son équilibre, le partage de ces émigrants qui s'étaient rendus en Asie mineure d'abord, puis en Sicile et dans l'Italie inférieure. De là vient que la plus ancienne littérature de la Grèce appartient aux colonies.

Pendant longtemps, le Béotien Hésiode fut en Grèce comme une apparition isolée : ce fut seulement à partir de Solon que le feu sacré commença à se propager de ce côté-ci de la mer. Ce fut au contraire dans les colonies d'Asie, sous le beau ciel de l'Ionie, que naquirent les premiers grands poëtes. Longtemps, les faits isolés des héros d'Ilion n'avaient été chantés que dans de petites rapsodies ; lorsqu'au 9e siècle avant Jésus-Christ, on vit surgir, semblable à un astre, un génie poétique, qui enchaîna et réunit les traditions poétiques existantes en deux grands poëmes, savoir : l'Iliade et l'Odyssée.

Dans ces derniers temps, un savant philologue allemand a consacré une pénétration d'esprit incroyable, à démontrer que l'Iliade et l'Odyssée sont composées d'une foule de pièces rapportées, appartenant à des auteurs différents. Villoison appelait cette prétention une impiété littéraire : je la regarde comme opposée au bon sens. L'un et l'autre de ces poëmes est si parfait dans son genre, si bien pensé et si naïf, et, dans sa riche variété, si bien animé d'un seul et même esprit, que l'on est obligé d'admettre que l'un comme l'autre est issu d'une même tête. Il se peut, sans doute, que des morceaux isolés, tels que le dénombrement des vaisseaux au second livre de

l'Iliade, y aient été intercalés postérieurement; mais en supposant même que çà et là l'un ou l'autre ornement vienne d'une main étrangère, certainement la partie essentielle de l'édifice est l'œuvre d'un seul homme. Une question différente est celle de savoir si l'Iliade et l'Odyssée sont du même auteur. Dans l'antiquité déjà, plusieurs critiques ont cru que ces poëmes appartenaient à des auteurs différents. On appela ces critiques *Chorizontes* (χωρίζοντες) *séparants*. Ils font remarquer, il est vrai, dans le ton et le plan de ces deux poëmes des différences assez notables; mais les points de ressemblance y sont beaucoup plus nombreux. Quant à moi, je suis, avec C.-O. Muller (1), d'avis que l'Iliade est l'œuvre d'Homère dans sa fleur et dans la vigueur de son génie, et l'Odyssée le fruit de sa vieillesse. N'y a-t-il pas une grande différence aussi entre la première partie de Faust et les suivantes, ou entre don Carlos et Wallenstein? Et cependant nous savons avec certitude que Faust est en entier l'œuvre de Gœthe, et les deux dernières pièces en question l'œuvre de Schiller. La nature n'est pas assez prodigue pour faire naître deux Homères à côté l'un de l'autre. Selon toute apparence, l'Iliade et l'Odyssée ne se sont propagées, pendant assez longtemps, que par transmission orale. L'écriture au temps d'Homère était encore peu connue chez les Ioniens: nulle part il n'en fait mention: il parle même une fois de signes funestes σήματα λυγρά, au moyen desquels le meurtre de Bellérophon avait été combiné. Ces signes consistaient évidemment en une sorte d'hiéroglyphes, dont on n'aurait pas fait usage si l'écriture avait été familière aux Grecs. Mais si les poëmes d'Homère n'ont pas d'abord été consignés par écrit, il ne s'ensuit nullement qu'ils nous soient parvenus sous une forme altérée. Au siècle passé encore, il y avait à Venise une classe d'hommes, les *Gondolieri*, dont les membres n'apprenaient pour la plupart ni à lire ni à écrire,

(1) Gesch. d. Griech. Litter. I 105, etc.

et qui cependant, savaient si bien par cœur, à force de les avoir chantés, la *Jérusalem* du Tasse et le *Roland furieux* de l'Arioste, qu'ils auraient pu en rétablir le texte, si tous les imprimés et manuscrits de ces poëmes étaient venus à se perdre. Et cependant la profession particulière à ces gens-là n'avait aucun rapport avec la poésie héroïque des Italiens.

Aux temps d'Homère, par contre, et longtemps après, la Grèce eut des écoles de chantres, dont la profession était de réciter leurs propres poëmes ou ceux des autres : ils fréquentaient les cours des petits souverains et les assemblées solennelles des fêtes religieuses, et vivaient des récompenses honorifiques, qu'ils recevaient en échange du plaisir que procurait leur art. D'après Homère lui-même, *le chant est l'assaisonnement des festins, τὰ γὰρ ἀναθήματα δαιτος*. Or, il est dans l'ordre que la mémoire de ces chantres, contrôlée sans cesse par les oreilles délicates de leurs auditeurs, qui voulaient toujours entendre dans sa forme la plus pure ce qu'ils avaient entendu des centaines de fois, il est, dis-je, naturel de croire qu'elle a transmis à la postérité les poëmes d'Homère sans altération essentielle.

On sait que, dans l'antiquité déjà, sept villes se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à Homère. Toutefois, en dépit de ces prétentions contraires et de ces traditions diverses, il est vraisemblable qu'Homère a vu le jour à Smyrne, mais qu'il a habité Chios. D'après une tradition assez accréditée, ce serait Lycurgue qui aurait le premier propagé les chants d'Homère dans la Grèce continentale. Des données plus certaines nous apprennent que Pisistrate, souverain d'Athènes, recueillit ces chants, encore épars alors, et les réunit en un seul tout. Depuis lors, Homère devint comme la *Bible* des Grecs, le livre élémentaire de la jeunesse, et pour l'âge mûr, une source de plaisir et d'instruction.

Il est parvenu jusqu'à nous, sous le nom d'Homère, une série de pièces appelées *hymnes,* qui ne lui appartiennent pas, mais qui sont l'œuvre d'auteurs inconnus, appartenant

à une période assez longue, qui s'étend du 8e au 5e siècle, ou d'Homère à la guerre des Perses. A l'exception d'un seul, qui est une véritable prière, l'hymne adressé à Arès (Mars), ce ne sont que des introductions aux luttes poétiques, qui avaient lieu ordinairement à l'issue des grandes fêtes religieuses. On y célèbre la gloire du dieu sous la protection duquel les chantres se livraient ces joyeux combats, et leur importance consiste à servir de source pour apprécier les changements survenus dans les idées religieuses.

Homère lui-même a puisé à un trésor de traditions grecques plus ancien que lui. Mais la gloire à laquelle il s'était élevé inspira ensuite à beaucoup d'autres la pensée de combler les lacunes qu'il avait laissées, ou de chanter des sujets analogues ou attenants à ceux qu'il avait traités. Toutes les traditions de l'époque des Pélopides furent pour eux la matière d'une série de poëmes, à peu près comme cela est arrivé au moyen-âge avec les faits des premiers temps de cette époque. Ce sont ces écrivains qu'on appelle *poëtes cycliques*. *Arctinus* de Milet, qui florissait vers le milieu du 8e siècle, après le commencement de l'ère des olympiades, reprit (1) le fil des traditions à l'époque où se termine l'Iliade, et chanta en 9100 hexamètres les événements suivants : Les Amazones venant au secours de Troie après la mort d'Hector; Penthésilée, leur reine, tuée par Achille; l'arrivée de Memnon, fils de l'Aurore, avec ses Ethiopiens, et tué lui aussi par Achille; ce héros tombant à son tour, par la main de Pâris, au moment où il poursuit les Troyens jusqu'à la ville; Thétis, sa mère, enlevant son corps du bûcher, et le portant, rendu à la vie, à Leuce, île de la mer Noire, où plus tard les marins croyaient voir sa forme puissante planer dans le crépuscule du soir. Arctinus raconte en outre l'histoire du *cheval de bois*, de la sécurité insouciante du peuple troyen, de la mort de Laocoon, de la fuite d'Enée vers le mont Ida, de la prise de

(1) Muller, I, 112, etc.

Troie, emportée d'assaut, et des horreurs que les Grecs y commirent. Virgile lui a fait beaucoup d'emprunts dans son Enéide.

Le même sujet fut traité, vers l'an 700, par Lescheos de Mitylène. Son poëme, qui portait le nom de *petite Iliade,* décrit les événements arrivés un peu avant la prise de Troie jusqu'à la destruction de cette ville. Les causes de cette guerre furent chantées par le Cyprien *Stasinus,* qui paraît avoir été contemporain d'Arctinus. Son poëme, composé de 17 livres et que les anciens citent sous le nom de *Kyprien,* commençait par une prière que la terre adressait à Jupiter, pour qu'il lui allégeât le fardeau de l'espèce humaine, devenue trop nombreuse. Il y est ensuite raconté comment Jupiter, voulant humilier l'orgueil des humains, engendra Hélène avec la déesse Némésis : Hélène, devenue grande, était la plus belle femme du monde. Vénus la promit au Troyen Pâris, s'il voulait lui adjuger la *pomme de discorde.* Pâris remplit les désirs de la déesse des amours, se rendit à Sparte et enleva Hélène. Alors éclata cette guerre funeste.

Le retour des héros grecs dans leur patrie et l'issue presque généralement malheureuse de ces voyages, furent chantés sous le titre de *νόστοι* par *Agias* de Trézène, qui vivait vers l'an 700. *Eugamnon* de Cyrène, qui florissait vers l'an 560, entreprit une continuation de l'Odyssée. Son poëme commence par les funérailles des prétendants; après quoi, Ulysse fait un voyage en Elide chez Polyxènus, et passe de là en Thesprotie. Il y fonde un royaume où il règne heureux pendant assez longtemps; enfin il retourne à Ithaque, où son fils Télégone, qu'il avait eu de Circé, et qui était venu pour lui rendre visite, le tue sans le connaître. Le poëme d'Eugamnon porte pour ce motif le nom de *Telegonia.* Aux traditions relatives à la guerre de Troie se rattachaient assez étroitement celles qui avaient trait à la guerre de Thèbes. Cette guerre fut chantée dans deux poëmes la *Thébaïde* et les *Epigones.* L'auteur en est inconnu : on les attribue ordinaire-

ment à Homère. De tous les cycliques en général, il n'est parvenu jusqu'à nous que des fragments.

Une nouvelle voie fut frayée à la poésie épique par le Béotien Hésiode. Son génie, à lui, ne plane pas au milieu des images sereines d'un passé embelli par les fantaisies de l'imagination: il chante les peines et les travaux de la vie quotidienne ; et cherche à faire trouver dans la croyance aux dieux une consolation pour l'âme accablée.

Hérodote le fait contemporain d'Homère; mais Hésiode doit avoir fleuri environ deux générations après lui, vers l'an 800 (1). De la série nombreuse de poëmes que l'antiquité lui attribuait, deux seulement se sont conservés :

Les travaux et les jours, et *La Théogonie.*

Voici à quelle occasion il composa le premier de ces poëmes : Son père, né à Cyme, dans l'Eolie en Asie mineure, s'était établi à Ascra, en Béotie, en qualité d'agriculteur, et il y avait acquis, par ses peines et ses travaux, une assez belle fortune, qu'il laissa à ses deux fils, Hésiode, l'aîné, et Persès. Au partage de la succession paternelle, Persès, en faisant de riches présents aux rois, qui alors administraient en personne les fonctions de juge, parvint à léser son aîné, et vécut ensuite sans souci au jour le jour. Au lieu de travailler, il assistait aux procès qui se plaidaient sur les places publiques et, s'y formait aux artifices des avocats. Lorsqu'il eut dissipé tout son bien, il tâcha de s'approprier celui de son frère en lui intentant des procès. Ce fut pour conjurer ce danger, et, s'il était possible, pour corriger son frère, qu'Hésiode composa son poëme des *travaux et des jours.*

Il y a, dit-il, deux espèces de disputes, une qui est blâmable et odieuse, savoir celle des procès judiciaires ; et l'autre qui est noble et salutaire, c'est la lutte du travail et de l'art. Evite la première, ô Persès, et ne tente pas, une seconde fois, de me dépouiller en t'aidant de l'injustice des juges;

(1) Muller, 1. 142.

applique-toi plutôt à poursuivre un gain légitime. En effet, les dieux ont autrefois rendu la vie humaine pénible et laborieuse, le jour où, en punition du crime de Prométhée qui avait enlevé le feu du ciel, ils envoyèrent à Epiméthée Pandore avec la boîte de laquelle sont sortis tous les maux des mortels. Nous sommes maintenant au cinquième âge du monde, l'âge de fer, pendant lequel l'homme doit constamment lutter contre le besoin. Quant au juge, je lui rappellerai la fable du faucon, qui dévora le rossignol sans se soucier de la beauté de ses chants. La ville où la justice est observée, est la seule qui prospère sous la protection des dieux: quant à celle où règnent l'injure et la violence, Jupiter lui envoie la famine et les maladies pestilentielles. Pour vous, juges, sachez que les gardes immortels, par lesquels Jupiter fait surveiller les humains, ainsi que son œil qui observe tout, voient toutes vos actions. C'est aux animaux que les dieux ont donné pour règle le droit du plus fort; aux hommes, ils prescrivent la justice. Sans sueur, ô Persès, on n'obtient rien de bon ni de solide: le travail est agréable aux dieux: un gain honnête procure seul un bien-être constant et durable. Garde-toi de l'injure et de la violence, honore les dieux, appuie-toi sur de bons amis et voisins, ne te laisse pas séduire par une femme qui aime le luxe et la bonne chère, tâche d'avoir une postérité suffisante mais pas trop nombreuse, et l'aisance ne te fera pas défaut. »

Dans la seconde partie, Hésiode indique comment Persès doit pratiquer ces règles de prudence domestique. Prenant pour base l'ordre naturel de l'année, il débute par le labour et les semailles, l'achat du mobilier nécessaire, d'un taureau et d'une charrue. Il montre ensuite comment un laboureur intelligent sait aussi mettre à profit la saison d'hiver, où l'on n'a rien à faire à la campagne, et il y ajoute la peinture des orages et du froid qui règne en Béotie. Au commencement du printemps, il passe à la taille des vignes; au lever des Pléiades (dans la première moitié de mai) vient la moisson du fro-

ment. Le poëte dit après cela ce que l'on a à faire pendant les chaleurs de l'été, lorsque l'on bat le froment; et il termine par la vendange le cercle des occupations champêtres.

Dans la partie suivante, le poëte s'occupe des moyens de convertir en argent le produit de l'année, et il traite de la navigation. En septembre, alors que le temps offre le plus de sécurité, le campagnard doit charger sur des vaisseaux son superflu en grain et en vin, et les exporter vers les pays où les produits du sol font défaut. Viennent ensuite des règles domestiques, relatives à la bonne organisation de la vie de famille. Il parle, en outre, de l'âge ou l'on doit prendre femme et de la manière de procéder à ce choix. Il recommande avant tout de se rappeler toujours avec crainte, que l'œil des dieux immortels surveille les actions des hommes ; de garder sa langue de paroles légères dans les rapports que l'on a avec les autres, et dans la vie journalière, de mettre dans tout ce qu'on fait de la propreté et de la sollicitude. Il donne aussi des règles sacerdotales sur la manière de se tenir dans le culte qu'on rend aux dieux, et l'on remarque dans ces préceptes maintes choses qui rappellent les prescriptions symboliques des Pythagoriciens.

Enfin dans la dernière partie, il traite des jours auxquels il est à conseiller ou à déconseiller de faire telle ou telle chose: on s'y trouve en présence des superstitions des anciens. Du reste, un souffle religieux anime l'ensemble de cet ouvrage, et lorsqu'il y est parlé des lois éternelles des dieux, auxquelles l'homme doit obéir, son langage y prend fréquemment le ton d'un oracle: on sent que Delphes n'était pas éloigné d'Ascra. Homère et les Homérides nous introduisent dans le monde idéal des temps héroïques; les *Travaux et les jours* d'Hésiode nous présentent le tableau de la réalité toute nue. Cet ouvrage est, sous ce rapport, un reste inappréciable de l'antiquité.

Un ouvrage d'un genre tout différent, c'est la *Théogonie*, dans laquelle il tâche d'enchaîner en un seul tout les traditions mythologiques relatives à l'origine des dieux, à leur

parenté, à leur pouvoir et à leurs fonctions. Quoique cet ouvrage ait de l'importance par son mérite poétique, et qu'on y rencontre des passages remplis de pensées sublimes, il en eut plus encore en ce qu'il réussit à régler le culte des dieux en Grèce, et à conquérir l'autorité d'une sorte de Zendavesta grec. Dans les différentes contrées de la Grèce, les traditions mythologiques s'étaient développées de manières fort diverses. Or, de tout ce pêle-mêle, il ne se conserva que ce qui était en harmonie avec la Théogonie d'Hésiode ; le reste tomba dans l'oubli. On le voit : Hérodote a raison de dire qu'immédiatement après Homère, c'est Hésiode qui a formé l'Olympe hellénique.

Ce poëme est précédé d'une *introduction,* appelée le *Procœmium*, en 115 hexamètres, dans lequel ont été intercalés plus tard par des mains étrangères des passages qui ne cadrent pas avec le reste. Je considère comme authentiques, avec Ottfried Müller, (1) les vers 1-35, 68-74 et 104-115. Cette introduction commence par le récit de la manière dont Hésiode a été consacré chantre. Les Muses, dont le séjour ordinaire est le mont Olympe, en Piérie, visitent de temps en temps le mont Hélicon, en Béotie, qui leur est également dédié. Après s'y être baignées dans une des fontaines qui leur appartiennent et avoir exécuté leurs danses sur le sommet de l'Hélicon, elles parcourent pendant la nuit la contrée environnante, et chantent, en se promenant, les dieux de l'Olympe et les commencements du monde. Un jour qu'Hésiode, étant berger, passait la nuit avec d'autres compagnons auprès des troupeaux, dans le vallon situé au pied de l'Hélicon, elles le rencontrèrent et s'écrièrent soudain : « Pasteurs « campagnards, vauriens, esclaves de votre ventre ! quoique « nous sachions raconter beaucoup de mensonges qui ont « l'air d'être des vérités, nous pouvons aussi, quand nous « le voulons, proclamer la vérité. » Là dessus, elles consa-

(1) I, 165.

crèrent Hésiode poëte, en lui présentant une branche de laurier, et lui apprirent à chanter.

Ces paroles mises dans la bouche des Muses sont évidemment dirigées contre certaines descriptions du monde des dieux, qui, au moment où Hésiode écrivait son poëme, devaient s'être fort répandues parmi les Grecs. Elles font allusion, selon moi, à Homère et aux Homérides. Hésiode veut dire que les poëmes d'Homère sont, à la vérité, inspirés par les Muses et dès lors poétiquement beaux, mais qu'ils sont faux, au point de vue philosophique. La théologie homérique ne le satisfaisait pas.

La sienne est remplie d'éléments orientaux. D'abord existait le *Chaos,* c'est-à-dire, l'abîme, masse sans ordre et sans forme. Du Chaos naquirent la *Terre,* au sein vaste et solide, le *sol* qui supporte tout, mais en même temps aussi, *Eros* (l'amour) le plus beau des dieux immortels. C'est lui qui a produit les créations suivantes. Puis Hésiode continue ainsi : Du Chaos naquirent l'*Érèbe,* les ténèbres souterraines, et la sombre *Nuit,* les ténèbres de la terre. L'union de la Nuit et de l'Érèbe, produisit l'Éther et le Jour. La Terre, de son côté, engendra le ciel étoilé pour lui servir, à elle d'enveloppe, et aux dieux, de demeure fixe : elle produisit en outre les montagnes qui s'étendent au loin et qui sont l'aimable demeure des nymphes. La Terre donna aussi naissance à la bruyante mer aux flots orageux, etc.

La théogonie d'Hésiode rappelle fort celle des Phéniciens, dont j'ai parlé précédemment, et Eros y joue le même rôle que le πόθος (désir) ou l'instinct naturel de génération du monde dans les traditions phéniciennes. Les dieux supérieurs naquirent ensuite, mais de manière que toujours la génération postérieure était plus parfaite que la précédente et la détruisait. Ainsi, Uranus fut renversé par Kronos, et celui-ci par Zeus, dont la domination seule eut de la consistance. Mais si Hésiode admet dans le monde des dieux un progrès en mieux, il adopte pour les hommes une loi opposée. Les premières générations humaines étaient bonnes, les suivantes vont tou-

jours en empirant et Hésiode lui-même prétend vivre dans le dernier âge, l'âge de fer. Sa manière de voir n'est pas consolante.

Peut-on s'étonner que cette manière de considérer le monde ait aussi peu satisfait les générations suivantes, qu'il n'avait lui-même été satisfait de la théologie d'Homère? D'après la manière de voir exprimée dans l'Odyssée, tous les hommes, les plus grands seigneurs aussi bien que le plus simple artisan, sont, après la mort du corps, semblables à des ombres, et vivent de la sorte dans le monde inférieur, dans la maison d'Aïdès, traversant l'air et rendant un bruit aigu à la manière des spectres, et privés d'intelligence et de volonté. Hésiode rejeta cette doctrine désespérante. Dans son poëme: *Les travaux et les jours,* il représente Jupiter réunissant les esprits des héros dans les îles fortunées, sur l'océan. Toutefois, il ne sut pas non plus dire quelque chose de bien net sur l'état de l'âme après la mort. Et cependant, il n'est guère possible qu'un peuple, sans la foi à l'immortalité, puisse prendre son essor vers les hauteurs intellectuelles. Outre cette lacune, certaines autres doctrines d'Homère et d'Hésiode contribuèrent également à entraver la raison naissante.

Le besoin de quelque chose de meilleur ne se fit pas plus tôt remarquer, qu'il trouva aussi satisfaction. Une sorte de doctrine secrète, qui probablement provenait de l'Egypte, commença à se répandre en Grèce. Les dieux supérieurs des Egyptiens gouvernent en même temps le monde supérieur et le monde inférieur, comme il a été montré précédemment. La même croyance passa également chez les Grecs, mais elle y prit en partie une autre forme. Deux divinités, *Déméter* et *Dionysos* (Cérès et Bacchus) furent assignées en même temps au monde supérieur et au monde inférieur; deux autres, *Pluton* et *Proserpine,* limitées au monde inférieur. Or, c'est précisément aux deux divinités qui exerçaient leur pouvoir dans les deux mondes, à Dionysos, qui, comme souverain de l'empire des morts, portait le surnom de *Zagréus* (chasseur de

la vie) c'est, disons-nous, à lui et à Déméter que se rattachait la doctrine mystique dont il s'agit ; et c'est ainsi que le culte de Bacchus, qui, dans l'Asie, sa patrie, prêtait aux excès les plus obscènes, devint en Grèce le point d'appui d'une théologie où le sentiment surabondait.

Il se forma une société d'hommes qui prétendaient avoir pour maître et pour fondateur Orphée, l'ancien chantre des mystères, et qui prirent de lui le nom d'*Orphiques*. Ils se consacraient au culte de Dionysos, et cherchaient à obtenir par son entremise la rémission de leurs fautes, la pureté pendant la vie et le bonheur après la mort. Leur culte était différent de celui de la foule : il ne consistait pas dans un fanatisme féroce ni dans les plaisirs immodérés des sens, mais dans la tendance ascétique à une vie extérieurement pure et sans tache. Les Orphiques, après avoir goûté une seule fois de la viande crue du taureau mis en pièces qu'on offrait à Bacchus, (omophagia), ne mangeaient plus rien qui eût eu vie, et s'habillaient, comme les prêtres égyptiens, de vêtements de lin blancs (1).

On ne sait rien de certain sur les commencements de l'association orphéique. Mais on sait qu'au 7e siècle avant Jésus-Christ, il parut des hommes qui pourraient bien en avoir fait partie. Nous citerons avant tous les autres le Crétois *Epiménides,* contemporain de Solon, mais plus âgé que lui, et qui fut appelé à Athènes en qualité de prêtre réconciliateur, pour la délivrer de la malédiction attachée au meurtre de Cylon. C'était, disait-on, un homme d'une essence sacrée et énigmatique, nourri par les nymphes, au dire de la tradition, et dont l'âme quittait le corps aussi souvent et aussi longtemps qu'elle le voulait (2).

Une génération plus tard, *Abaris* se présenta en Grèce comme prêtre réconciliateur, avec des rits expiatoires et des chants sacrés, et se donna pour un Hyperboréen, montrant

(1) Müller, I, 419. — (2) Müller, I, 421.

comme preuve de son origine, une flèche que lui avait donnée *Apoll* dans le pays des Hyperboréens. C'est qu'alors les habitants du Nord passaient pour un peuple tout particulièrement aimé des dieux et doué d'une grande sagesse.

Ce fut pour aller puiser à cette source de sagesse, que le grec *Aristée,* de Proconnesus sur la Propontide, entreprit un voyage vers le Nord, et plus tard il décrivit sa traversée merveilleuse, dans un poëme intitulé *Arimaspée,* lu par Hérodote et plusieurs autres Grecs plus récents. Ce poëme était un mélange de récits vrais et faux, d'imaginations et de fables sur les peuples du Nord. Aristée y raconte des choses tout à fait singulières, par exemple ; que, sous la forme d'un corbeau, il avait accompagné *Apoll* lors de la fondation de la ville de Métaponte, dans la Grande-Grèce, et que plusieurs siècles plus tard, à l'époque de Pythagore, il avait reparu dans la même ville, sous la forme humaine. Ainsi l'ancienne tradition lui assigne un rôle semblable à celui que la tradition moderne attribue au chevalier de Saint-Germain.

A cette même association appartenaient encore *Pherécyde,* de l'île de Syros, un des chefs de l'école ionique, et *Onomacrite.* Le premier exposait d'une manière mythique ses idées sur la nature des choses. Nous possédons de lui des fragments d'une théogonie qui porte un cachet tout particulier, et qui ressemble beaucoup plus aux conceptions des Orphiques qu'aux imaginations poétiques d'Hésiode. Quant à Onomacrite, il vécut à Athènes, à la cour des Pisistratides, recueillit pour eux les oracles de Musée et composa des chants poétiques pour les initiations bacchiques.

Lorsqu'après la destruction de Sybaris la congrégation pythagoricienne de la grande-Grèce fut assaillie, en 504, par le parti populaire, dispersée et persécutée avec une fureur sauvage, les Orphiques de la Grèce reçurent un accroissement considérable par l'adjonction des Pythagoriciens fugitifs. De ce nombre furent *Cercops,* qui publia un grand poëme sous le titre de ἱεροὶ λόγοι, traditions sacrées; *Brontinus,* à qui

l'on attribue des vers orphiques sur la nature «φυσικὰ» et le poëme intitulé : *Manteau et filet,* πέπλος και δίκτυον, images par lesquelles les Orphiques symbolisaient l'œuvre de la création; — enfin, *Arignote,* élève, selon les uns, fille, selon d'autres, de Pythagore lui-même, laquelle écrivit un poëme intitulé βακχικά.

Il circulait du temps de Platon un grand nombre de chants composés par des Orphiques, anciens ou nouveaux, attribués à tort à Orphée ou à Musée, et que l'on exécutait dans les jeux publics. Il y avait aussi alors une espèce de charlatans, appelés *Orphéotélestes*, qui circulaient partout avec des livres orphiques, se présentaient aux portes des riches et promettaient de leur procurer, à prix d'argent, la rémission de leurs péchés, par des chants expiatoires et des sacrifices.

Le monde des dieux, si gai et si vaporeux, mais si dénué de base, qu'avaient créé Homère et Hésiode, était, à ce qu'on voit, déjà intérieurement tout usé 500 avant J.-C., et avait laissé dans tous les cœurs le sentiment du vide. On soupirait après une théologie qui pût tranquilliser le cœur et l'esprit, et l'on cherchait à se satisfaire au moyen des doctrines secrètes de l'Egypte et de l'Orient. De cette tendance naquirent l'association et les poëmes orphiques ; mais des jongleurs ne tardèrent pas à s'emparer de ces matériaux nouveaux afin de les exploiter.

Il est parvenu jusqu'à nous, sous le titre d'Orphica, une collection de vers épiques, qui contiennent les opinions des Orphiques, et qui paraissent tirés des traditions sacrées de Cercops. Imitation de la théogonie d'Hésiode, elle cherche à renchérir sur son modèle et à recueillir tout ce qui circulait alors d'idées brillantes dans le genre mystique: Au commencement, dit-elle, existait le temps éternel, immense, le dieu Chronos ; ce dieu, premier et éternel, produisit de sa substance le *Chaos* en même temps que l'*Ether,* et forma ensuite du Chaos, à l'intérieur de l'Ether, l'*œuf du monde*, qui était d'un blanc brillant. Cet œuf fut fécondé par les vents et il en sortit *Eros*,

aux ailes brillantes d'or. Eros est une idée favorite des Orphiques. Comme âme du monde, ils l'appelaient aussi *Métis;* plus tard même, ils lui donnèrent le nom de *Phanes,* qui est celui que les Egyptiens donnaient à Pan ; et ils le représentent comme l'être primitif panthéistique, dans lequel le monde doit avoir été contenu dans son unité organique, comme les membres d'un tout : Le ciel est sa tête, la terre son pied, le soleil et la lune ses yeux, le levant et le couchant, ses cornes.

Un poëte orphique plus récent dit de Phanes : « Tes lar-« mes sont la race infortunée des hommes, par ton sourire, « tu as produit la race sacrée des dieux. » D'Eros sortit une série de divinités : avec la *Nuit*, sa fille, il engendra le *Ciel* et la *Terre*, qui donnèrent naissance à la race des *Titans,* dont faisaient partie *Kronos* et *Rhéa,* père et mère de *Zeus.* Ce dernier se chargea du gouvernement du monde et prit la place d'Eros; ou, d'après une image des Orphiques plus récents, il engloutit Phanes. Il est donc maintenant le premier et le dernier, le commencement, le milieu et la fin, homme et femme, tout dans tout.

Les Orphiques mirent en circulation plusieurs idées religieuses inconnues aux Grecs plus anciens. Homère considère le monde comme une plante qui, animée intérieurement d'un mouvement vital, se nourrit par des racines impénétrables à l'œil et prend une forme toujours plus élégante et plus belle. Les Orphiques, au contraire, parlent d'un architecte divin, qui exécute d'après un plan arrêté la construction du monde. Ils se servent, pour symboliser cette idée, de l'image d'un *cratère* (vase pour mêler l'eau au vin), dans lequel les divers éléments sont mélangés selon les règles de l'art, et d'un *péplos ou dictyon,* c'est-à-dire, d'un vêtement ou d'un beau filet, dans lequel les fils les plus divers concourent à la formation d'un beau tissu.

Les Orphiques rejetèrent, en second lieu, la manière de voir si peu consolante d'Hésiode au sujet des différents âges

du monde, qui, selon lui, vont toujours en empirant; ils promirent, au contraire, à la fin des temps, la cessation de toute discorde, une paix bienheureuse, un état de bonheur ravissant. Cette douce espérance, ils la rattachaient au culte de Dionysus, qui toutefois, grâce à eux, ne ressemblait nullement au Bacchus de la foule. *Dionysus Zagréus* est, d'après les Orphiques, un fils de Zeus, qui, sous la forme d'un dragon, s'était uni à sa propre fille, *Kora Persephone* (Proserpine), avant sa descente dans l'empire des ombres.

Ce jeune dieu dut passer par de grands dangers et par les terreurs de la mort. Zeus, ainsi s'exprime une tradition orphique, destina la royauté à Dionysos, le plaça sur le trône du ciel, et lui donna pour appui Apollon et les Curètes. Mais les Titans l'attaquèrent à l'instigation de *Héra* (Junon) la jalouse, et s'étant rendus méconnaissables en se frottant de gypse, coutume usitée dans les fêtes de Bacchus, ils purent s'approcher de lui sans être aperçus, pendant que le jeune dieu s'amusait avec un joujou de diverses couleurs, et surtout avec un miroir brillant. Après de longs et terribles combats, les Titans vainqueurs tuèrent Dionysus, le déchirèrent en sept morceaux, car ils sont eux-mêmes au nombre de sept, et le dévorèrent. Cependant Pallas réussit à sauver le cœur encore palpitant, et Zeus l'ayant avalé dans sa boisson, donna à Dionysus une seconde naissance. Toutefois, il vengea le meurtre de son fils, terrassa les Titans avec ses foudres et les réduisit en poudre. C'est de leur cendre que naquirent les hommes, dans lesquels, par conséquent, réside une parcelle de Dionysus, mais comme d'un dieu déchiré d'une manière criminelle.

La destinée de Dionysus rendu à la vie est de remplacer Jupiter dans sa royauté et de ramener l'âge d'or. Il est le libérateur des âmes, qui, d'après les Orphiques, sont, en punition de leurs fautes, jetées dans des corps, comme dans des cachots; manière de voir à laquelle Platon fait souvent allusion. Les souffrances des âmes dans ces prisons, les passages

et degrés divers par lesquels elles s'élèvent à une condition supérieure, leur glorification successive, tout est complètement dépeint dans les poëmes orphiques; et Dionysus et Kora y sont célébrés comme les divinités chargées de la purification des âmes.

Cette doctrine a évidemment une origine égyptienne : après avoir pris racine en Grèce, elle y devint le fondement des mystères ou du culte secret.

La poésie épique s'est développée chez les Grecs avec la plus grande richesse, soit dans le récit des exploits des héros et dans le poëme didactique, soit en retraçant l'histoire des divinités du paganisme, histoire toute imprégnée de doctrines mystiques. Passons maintenant au second genre principal de poésie cultivée dans l'ancienne Grèce, la poésie lyrique, qui se propose moins le récit d'événements vrais ou romanesques, que l'expression d'un sentiment actuel de piété, de douleur, de joie, d'amour, de fierté, de dédain, de patriotisme, de vengeance, ou d'ardeur belliqueuse.

La partie de la poésie lyrique consacrée à la divinité prit en Grèce la forme de *chœurs,* et elle était unie à la danse et aux sons de la flûte et de la cithare. Dès le temps d'Homère déjà on exécutait des chœurs aux fêtes des dieux, mais ceux qui dansaient ne chantaient pas en même temps, et l'absence de l'art s'y faisait encore sentir. Avant que le *chœur*, tel qu'il exista plus tard, pût prendre naissance, il fallait d'abord que la musique et la mimique fussent parvenues à un certain degré de perfection. Elles s'y élevèrent sous les Doriens, grâce surtout à *Terpandre,* à *Olympus* et à *Thalétas.* Depuis ce temps, le peuple, à Sparte et en Crète, s'éprit d'un amour passionné pour les danses religieuses accompagnées de chants sacrés. Mais, pendant longtemps encore, ces chants furent simples et puisés dans les anciennes traditions. En Elide, les femmes chantaient, à la fête de Dionysus, les vers suivants, qui remontaient à l'époque où le culte de Bacchus avait été introduit en Grèce: Viens, ô héros, ô Dionysus, au pied du

taureau, viens avec impétuosité, accompagné des Charitinnes, dans ton temple marin ! Taureau sacré, taureau sacré !

A Olympie, on chantait autrefois, pour célébrer les vainqueurs, les ïambes suivants :

« Salut, Hercule dominateur, dans ta pompe triomphale.

« Salut à toi et à Jolas, tous deux revêtus de vos armes ! » avec l'exclamation *τηνελλα* (1) dans la pompe triomphale. Dans les fêtes de Sparte, les trois chœurs, des vieillards, des hommes faits et des jeunes gens, chantaient :

Nous étions autrefois des jeunes gens pleins de vigueur ;

Nous le sommes maintenant, et si tu en as envie, éprouve-le ! Et nous, nous serons un jour plus vigoureux encore.

Peu à peu, le chant, la danse et la musique qui l'accompagnait, formèrent un ensemble plein d'art et s'entr'aidèrent harmonieusement. *Alcman* et *Stésichore* posèrent les bases de cet accord ; *Ibycus, Simonide* et *Bacchylide* lui firent faire des progrès. Enfin le chœur atteignit sous Pindare sa plus haute perfection. Mais déjà ce poëte n'appartient plus à la première période de la littérature hellénique.

Alcman, né à Sardes, en Lydie, vers l'an 650, fut amené à Sparte, en qualité d'esclave, dans la maison d'Agidas ; il fut ensuite affranchi, et obtint même une sorte de droit de bourgeoisie de second ordre. Il choisit pour profession la fonction de *coryphée,* laquelle comprenait l'enseignement de la danse et du chant, ainsi que la poésie. La plupart des chants qu'il composa étaient destinés à des chœurs de jeunes filles. Un des fragments qui nous en restent commence par ces mots : « Allons, Muse, Muse à la voix limpide, entonne pour les « jeunes vierges un chant mélodieux sur un mode nouveau. »

Un autre commence de la manière suivante : « Lève-toi, Muse, fille de Jupiter, ô Calliope, entonne-nous d'aimables chansons ; prête des charmes à mon hymne et des grâces au chœur. » Les chants qu'il composa pour les chœurs de jeunes

(1) Cette exclamation était une imitation du son de la lyre. (N. du T.)

filles, portent le nom de *Parthénies.* Il fit, en outre des hymnes aux dieux, des Péans, des Hyménées et des chansons érotiques. Il se servit du dialecte spartiate, dont il sut vaincre avec bonheur la rudesse native. Les anciens critiques parlent avec admiration de son mérite littéraire; mais les fragments parvenus jusqu'à nous sont trop insignifiants, pour que nous osions prononcer de nous-même un jugement sur ce poëte.

Stésichore naquit, en 640 avant Jésus-Christ, à Himère, en Sicile, ville peuplée par moitié de Doriens et d'Ioniens, et il y séjourna jusqu'en 560, pendant plus de 80 ans. Son nom primitif était Tisias, qu'il abandonna pour celui de Stésichore, *qui forme des chœurs.* En effet, il passa sa vie à coordonner et exercer des chœurs et à composer des chants à ce sujet. Le même emploi passa ensuite à ses descendants à Himère: un Stésichore plus récent se rendit même, en 485, en qualité de poëte, d'Himère à Athènes, et un troisième obtint le prix dans cette ville, en 370, en qualité de coryphée.

Au nom de Stésichore l'ancien se rattachent des améliorations essentielles opérées dans les chœurs. Ce fut lui qui, après les strophes et les antistrophes, qui se continuaient pendant tout un poëme avec le même rhythme, intercala des *épodes,* qui donnaient aux chœurs quelque chose de plus calme. Pendant la strophe, en effet, le chœur se portait en avant, puis retournait, pendant l'antistrophe, au point d'où il était parti, et lorsqu'il y était arrivé, commençait l'épode. Le chœur de Stésichore paraît avoir consisté dans la combinaison de séries distinctes, composées chacune de huit danseurs. L'accompagnement musical se faisait au moyen de la cithare. Ses strophes avaient beaucoup d'étendue et comprenaient différents mètres, des dactyles, des dipodies trochaïques et d'autres. Il écrivit dans le dialecte épique, auquel il donnait un ton particulier en y mêlant des dorismes connus. Quant aux sujets de ses chants, il les tira aussi pour la plu-

part du cercle mythique des récits épiques ; tels étaient l'expédition d'Hercule dans l'Hespérie contre le géant Géryon à trois corps; le combat du même héros contre Scylla, sa descente aux enfers pour y aller chercher Cerbère, la ruine d'Ilion, le retour des héros de la guerre de Troie, l'histoire d'Oreste et autres semblables. Mais comme il ne nous est parvenu que des fragments insignifiants de ce poëte, il est difficile de se former une idée nette de la manière dont il traita dans le genre lyrique ces sujets épiques. En tout cas, il faut toujours qu'un sentiment quelconque y ait été particulièrement mis en relief. Il est probable que cette sorte de chants étaient destinés à être exécutés aux nombreuses fêtes commémoratives et aux sacrifices funèbres, qu'on célébrait en Grèce en l'honneur des héros de l'expédition troyenne.

Stésichore est en outre créateur de deux autres genres de poésies : La *narration érotique,* qui raconte, d'une manière touchante, l'histoire des amants vertueux et malheureux, et qui servit plus tard de modèle aux romans de l'antiquité ; et le *poëme bucolique,* qui traite des souffrances et des plaisirs du beau berger Daphnis. Ce fut en marchant sur ses traces, que Théocrite conquit sa gloire, trois siècles plus tard. Un contemporain bien célèbre de Stésichore dans l'antiquité fut *Arion,* et cependant on possède peu de renseignements certains sur ce qui le concerne. Il était originaire de Méthymne, dans l'île de Lesbos, pays où le culte de Dionysus, introduit par des Béotiens, avait pris des développements de diverses espèces. Il florissait dans la seconde moitié du sixième siècle avant Jésus-Christ, et il dut surtout sa gloire à la perfection artistique de ses dithyrambes. Ce chant, en tant que consacré aux fêtes de Bacchus, est d'une très-haute antiquité : son nom ne paraît pas être d'origine grecque, mais venir d'une racine orientale. Passionné et plein d'enthousiasme, le dithyrambe exprimait les sentiments opposés du plaisir qui éclate en cris d'allégresse et d'une tristesse sombre et farouche. Cependant certains vestiges prouvent qu'a-

vant Arion, ce chant n'était pas seulement en usage dans les cérémonies du culte de Bacchus, mais qu'on avait aussi coutume de le chanter dans les réunions de table bruyantes et joyeuses. Mais Arion donna au dithyrambe le cachet de la dignité en le perfectionnant pour l'usage du chœur. C'est ce qu'il fit à Corinthe, dans la riche et florissante ville de Périandre, à la cour duquel il vivait. Les chœurs qui exécutaient le dithyrambe, étaient ceux qu'on appelait *chœurs cycliques* (κύκλικοι χοροί), parce qu'ils faisaient un mouvement circulaire autour de l'autel sur lequel était brûlée la victime. De là vient qu'à Athènes, encore à l'époque d'Aristophane, les expressions de poëte dithyrambique et de maître des chœurs cycliques étaient équivalentes. Les anciens rapportent que le genre tragique dominait dans les dithyrambes d'Arion. Il chanta sans doute les dangers et les souffrances que Dionysos, le conducteur des âmes, avait eu à supporter. Il choisit pour accompagner ses chœurs, non la flûte, mais la cithare, qu'il excellait à jouer. Il s'accompagnait aussi de la cithare le jour où, d'après une ancienne fable, il se précipita dans la mer du haut d'un vaisseau de pirates, et qu'il fut miraculeusement sauvé par un dauphin.

Ibycus, originaire de Rhégium dans l'Italie méridionale, naquit en 570. Il choisit pour modèle son compatriote Stésichore; mais il ne resta pas dans sa patrie : il parcourut la Grèce, en qualité de chantre ambulant, et se rendit en dernier lieu à la cour de Polycrate, tyran de Samos, où il séjourna pendant longtemps. Le mode dominant dans cette île était voluptueux et portant à une joie déréglée. C'est ce mode qui inspira à Ibycus les chants érotiques si pleins de feu, qu'il composa, non-seulement sur de jeunes personnes mais encore sur de jeunes adolescents.

Un poëte plus connu qu'Ibycus, c'est *Simonide,* son contemporain, mais plus jeune que lui. Né à Julis dans l'île de Cée, en 556 avant Jésus-Christ, il vécut 89 ans, jusqu'en 468. Il provenait d'une famille d'artistes et de poëtes : son aïeul

paternel était connu comme poëte; un de ses neveux, Bacchylide, se fit un nom comme poëte lyrique; un de ses petits-fils, comme auteur généalogique. Il revêtit lui-même la charge de maître des chœurs (χοροδιδάσκαλος) à Carthée, ville de l'île de Cée ; et la maison des chœurs (χορηγεῖον), près du temple d'Apollon, était sa demeure ordinaire.

Simonide est le premier des poëtes grecs qui ait en même temps joué un rôle politique dans le grand monde, où l'appelait, non pas tant sa qualité de maître poëte, que la culture variée de son esprit et sa prudence dans les relations sociales.

Il s'attacha à des personnages riches et puissants et vécut un certain temps à la cour d'Hipparque, fils de Pisistrate, qui avait pour lui une grande vénération. Il ne jouit pas d'une considération moins grande chez les Aleuades et les Scopades, en Thessalie, lesquels, pour donner à leur magnificence demi-barbare une teinte de splendeur intellectuelle, attiraient chez eux les poëtes et les savants. Mais parfois ils laissaient percer à l'égard de leurs hôtes cultivés et polis, leur véritable caractère. Un jour, par exemple, que Simonide, dans un chant à la louange de Scopas, avait en même temps fait l'éloge des Dioscures, le Thessalien ne lui donna que la moitié du prix convenu et le renvoya pour le reste aux Dioscures. Dans ses dernières années, Simonide séjourna fréquemment en Sicile, chez les tyrans de Syracuse.

Il fut aussi en rapport avec les chefs des Grecs à l'époque de la guerre des Perses, et il jouissait auprès d'eux d'une grande influence. Thémistocle et Pausanias, roi de Sparte, étaient liés avec lui; les Corinthiens recherchèrent son témoignage pour leurs exploits dans la guerre persique, et nous voyons Simonide, soit à la demande des villes, soit de son propre mouvement, occupé, plus que tous les autres poëtes, à célébrer par ses vers les hauts faits des guerriers, tantôt par des épigrammes, tantôt dans des poëmes lyriques d'une plus grande étendue, tels que l'hymme sur les guerriers tués aux

Thermopyles, et par les chants qu'il fit sur les batailles navales d'Artémisium et de Salamine.

La muse de Simonide était très-variée et très-féconde. Une inscription nous apprend qu'il avait gagné dans des luttes poétiques 56 prix, consistant en taureaux et en trépieds. Les chants qu'il composait dans ces occasions avaient la forme d'hymnes, de cantiques (χατευχὰι), de péans, de dithyrambes, de Parthénies. Il possédait à un haut point l'art de peindre par le rhythme et par le choix des mots, les actions qu'il voulait représenter ; et il se vantait lui-même de savoir imiter au moyen de la voix, la souplesse des mouvements de la danse.

Mais s'il travailla beaucoup pour les fêtes publiques, sa muse fut plus souvent encore à la solde des particuliers ; et, dans l'antiquité déjà, on lui reprochait d'avoir mis à prix sa verve poétique et feint des sentiments qu'il ne pouvait pas éprouver en réalité. Parmi les chants composés pour des particuliers, on remarque surtout des chants de victoire (epinikies) destinés à célébrer les vainqueurs aux jeux publics, et des chants funèbres (thrènes) à la louange des morts.

Bacchylide marcha sur les traces de Simonide, son oncle. On ne connaît guère de sa vie que son séjonr à la cour du tyran Hiéron, de Syracuse. Des critiques anciens, tels que Denys d'Halicarnasse, louent l'élégance et le fini de ses vers. Ils avaient plus de grâce encore que ceux de Simonide, mais moins d'inspiration et de richesse de pensées. A part la louange des dieux qu'il chantait dans des chœurs, ces vers étaient spécialement consacrés à l'amour et au vin. Pour ce qui est des règles traditionnelles de la bienséance, il n'y regardait pas de très-près; car on a des indices manifestes, qu'entre les objets de ses chants se trouvaient aussi des courtisanes.

Parmi les rivaux de Simonide, les anciens citent encore le poëte *Lasos*, d'Hermione et le Rhodien *Timocréon*. Le premier vécut avec Simonide à Athènes, à la cour d'Hipparque; il mit le premier en vogue les luttes poétiques de dithyrambes,

et écrivit sur les règles de la versification et de la musique. *Timocréon,* tout à la fois poëte et habile athlète, attaqua dans des vers pompeux, du mode dorique, l'homme d'Etat athénien, Thémistocle, à propos des exactions commises par lui dans les îles; ainsi que le poëte de Cée, Simonide, à cause du raffinement et du cliquetis de mots qu'on remarque dans ses vers.

La poésie consacrée aux chœurs, pour en finir sur ce sujet, fut donc un produit du génie dorien. Mais la branche éolienne, établie sur le rivage de l'Asie mineure, eut aussi son époque brillante dans la poésie lyrique. Elle n'y fut pas, comme la précédente, consacrée au culte des dieux favorisé par l'Etat, et qui excite par là même un intérêt général; mais des génies richement doués y déposaient l'expression de leurs sentiments. Cette poésie lyrique éolienne est représentée par deux noms célèbres : ceux d'*Alcée* et de *Sappho, tous deux* originaires de l'île de Lesbos et contemporains. Il n'en reste que quelques fragments dans la langue originale, mais on en possède davantage dans des ouvrages rédigés en latin. Horace entre autres, a beaucoup emprunté à *Alcée.*

Ce poëte, né en 640, à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, appartenait à une famille noble, et il passa la plus grande partie de sa vie à combattre pour le maintien des priviléges de la noblesse. Mitylène était déchiré par des partis : plusieurs fois, les démocrates, pour réprimer l'orgueil des hautes classes, portèrent des tyrans au pouvoir. Tel fut, par exemple, Mélanchros, contre lequel les frères mêmes d'Alcée, Antimenidas et Cicis, formèrent une conjuration, de concert avec le sage Pittacus. Mélanchros tomba sous leurs coups, en l'an 612. Vers le même temps, les Mityléniens se mirent en guerre avec ceux d'Athènes, qui, sous la conduite de Phrynon, avaient conquis et conservaient la ville littorale de Troie Sigée. L'armée de Mitylène, dans laquelle se trouvait Alcée, essuya une défaite; mais Pittacus tua Phrynon en combat singulier.

Bientôt la patrie d'Alcée vit s'élever dans son sein de nou-

veaux tyrans, Myrsile Mégalagyre et les Cléanactides. Le parti aristocratique et, avec lui, Alcée et Antimenidas, furent chassés de Mitylène, et les deux frères errèrent au loin dans le monde. Alcée entreprit des navigations lointaines, qui le conduisirent en Egypte ; tandis qu'Antiménidas alla prendre du service chez les Babyloniens, et combattit, selon toute apparence, à la bataille de Carchémis. Plus tard, les deux frères revinrent dans le voisinage de leur patrie, et cherchèrent à s'y rétablir en se mettant à la tête des aristocrates exilés. Mais le peuple, menacé, choisit Pittacus pour législateur et pour chef suprême. Pittacus revêtit cette charge de l'an 590 à 580 avant Jésus-Christ : il réussit à vaincre par les armes le parti exilé et à gagner ensuite les vaincus par la bonté. Il doit aussi, d'après une tradition digne de foi, s'être réconcilié avec Alcée, et il est à croire que le poëte, après ses nombreux voyages, vécut enfin dans sa patrie le reste de ses jours.

C'est au milieu de ses souffrances qu'Alcée composa ses plus belles odes, non pour déplorer les malheurs de l'Etat, ni pour indiquer la voie à des améliorations ; mais pour décharger son cœur, en proie à des passions haineuses. A l'époque où Myrsile, mentionné plus haut, était sur le point de s'ériger en tyran, Alcée composa l'ode dans laquelle l'Etat est comparé à un navire ballotté par les flots orageux, tandis que l'onde, faisant irruption par une voie d'eau, atteint le pied du mât, et que l'ouragan déchire les voiles. A part un fragment considérable qui en reste, nous connaissons encore cette ode par l'imitation qu'en a faite Horace dans : *O navis ! referent.* Myrsile mort, Alcée exhala sa joie et ses désirs de vengeance dans ces vers pleins de feu : « C'est maintenant « qu'on peut s'enivrer, c'est maintenant qu'on peut exciter ses « compagnons de table à boire à pleines coupes, » vers également mis à profit par Horace dans une de ses plus belles odes : *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus !*

Tout le monde loua plus tard la vertu et l'habileté de

Pittacus, comme homme d'Etat distingué : Alcée seul ne le fit pas : il gourmanda le peuple d'avoir donné pour maître à leur malheureuse cité un homme de sentiments si communs et si vulgaires que Pittacus ; et il le chargea lui-même d'injures et d'invectives, lui reprochant tantôt son extérieur bourgeois, tantôt sa manière de vivre simple et commune. La colère lui inspira même de nouvelles compositions de mots : ainsi il l'appelle quelque part ζοφοδορπίδας, c'est-à-dire un homme qui prend son souper dans l'obscurité, sans lumière, et non à la manière des gens de qualité, dans une salle éclairée par des flambeaux. Les anciens désignèrent ces odes d'Alcée par le nom de διχοστασιαστικά, *chants de parti.*

Dans d'autres, sa passion nobiliaire se trahit dans des descriptions de luttes et de combats : une fois, entre autres, il fait avec beaucoup de complaisance la description de sa salle d'armes, dont les murailles sont ornées de casques brillants, de cuissards, de cuirasses et d'autres pièces d'équipement guerrier. Puis, adressant la parole à ses compagnons de guerre, il les encourage, en disant : « Ce n'est pas de rem-
« parts qu'on a besoin ; les guerriers, voilà la citadelle ar-
« mée d'un Etat ! Ne redoutez pas les armes bien polies des
« ennemis : les signes empreints sur les boucliers ne font pas
« de blessures. »

Il chante aussi les combats de son aventureux frère au service des Babyloniens, où il a triomphé d'un adversaire gigantesque, espèce de Goliath ; et il vante son glaive à poignée d'ivoire, qu'il a rapporté des extrémités de la terre, et qui était probablement un cadeau de quelque souverain de l'Orient. Cependant son amour pour le métier des armes n'en fait ni un hâbleur ni un fanfaron. Dans une de ses odes, il raconte à son ami Mélanippus que, dans la bataille contre les Athéniens, il s'en est tiré, il est vrai, la vie sauve ; mais que, dans sa fuite, il a jeté ses armes, que les Athéniens ont suspendues en guise de trophée dans le temple de Minerve à Sigée.

Mais à côté de l'amour des combats et des haines de parti, ce qui l'inspire surtout, c'est le vin et la beauté. Il trouve mille raisons pour engager à boire : tantôt ce sont les pluies froides de l'hiver ; tantôt les feux de Sirius, ou les chagrins de la vie, ou la joie causée par la mort des tyrans. Le vin, dit-il, non-seulement chasse les soucis, mais apprend à dire la vérité. Il ne nous est parvenu de ses odes érotiques que quelques fragments, dans l'un desquels il salue en ces termes l'illustre Sappho : « Belle, fraîche (aux joues de violettes) et « majestueuse Sappho, au doux sourire. » Dans un autre passage, il avoue qu'il en dirait volontiers davantage, mais que la honte lui ferme les lèvres. A quoi Sappho lui répond avec une indignation virginale : « Si l'ardeur de tes désirs aspirait à ce qui est noble et bon, et si ta langue ne préparait pas quelque chose de mauvais, la honte n'enchaînerait pas tes lèvres. » On le voit, elle le traitait comme un homme de talent, mais de mœurs dissolues.

Plus souvent encore et avec plus de passion que l'amour des femmes, Alcée célèbre la beauté des adolescents. Il composa aussi sur les dieux des hymnes, dans lesquelles on remarque un élément épique très-prononcé, presque à la manière des romances modernes. Dans un fragment conservé d'une hymne à Apollon, il amplifie la tradition delphique d'après laquelle ce jeune dieu, le front ceint par Jupiter d'un bandeau d'or et sa lyre à la main, s'envole sur son char attelé de cygnes, et se rend d'abord chez les pieux Hyperboréens, chez lesquels il séjourne pendant un an, jusqu'au temps où les trépieds de Delphes doivent à leur tour faire entendre ses oracles. Alors, vers le milieu de l'été, le dieu se fait transporter par son attelage à Delphes, ou des chœurs de jeunes gens le saluent par des péans, les rossignols et les cigales par leurs chants. — Les mètres d'Alcée ont été en grande partie imités par Horace. Le dialecte dont il se servit était l'*éolique*.

Passons à *Sappho*, la célèbre contemporaine et compatriote d'Alcée. Née à Erésus, petite ville de Lesbos, elle passa à

Mitylène les années de la vigueur de son génie, et vécut jusque vers l'an 568 avant J.-C. Vers 596, elle s'enfuit de Mitylène, on ignore pour quels motifs, et s'embarqua pour la Sicile; mais plus tard, elle revint dans sa patrie.

L'antiquité est unanime à attester que les poésies de Sappho brillaient au plus haut point par la grâce et la douceur. On raconte, entre autres, que Solon d'Athènes, entendant son neveu réciter une ode de la muse de Lesbos, en fut ravi et s'écria : Vraiment, je ne voudrais pas mourir, sans avoir appris cette ode par cœur. Le petit nombre de fragments qui nous sont parvenus de ses vers confirment cet éloge de Solon.

L'amour est le sentiment que respirent la plupart de ses poésies. Elle y parle souvent d'un beau jeune homme, à qui son cœur était tout dévoué, mais qui n'avait pour elle que froideur et indifférence. La tradition raconte même que Sappho se précipita du haut du rocher de Leucade, pour guérir son cœur malade. Mais ce n'est là qu'une image, qu'on a à tort transformée en un fait réel. Le saut de Leucade était un usage appartenant au culte d'Apollon : à certains temps déterminés, des criminels, choisis pour victimes expiatoires, étaient poussés dans les flots du haut des rochers qui surplombent la mer; mais en bas, on tâchait de les reprendre, et ceux qu'on parvenait à sauver de cette manière étaient envoyés bien loin de Leucade. Or, les poëtes employèrent cet usage comme une image pour peindre un amour extrême et désespéré. C'est ainsi qu'Anacréon dit de lui-même : Je me précipite de nouveau du rocher de Leucade et me plonge, ivre d'amour, dans la mer aux sombres vagues. »

La seule ode de Sappho qui nous soit parvenue en entier traite de cet amour malheureux : elle supplie Vénus de ne pas consumer son cœur par le chagrin et la douleur de l'amour; mais de l'aider de son puissant secours, comme autrefois, lorsque cette déesse, montée sur son char d'or traîné par des moineaux, descendit vers elle, la face sereine et avec un doux sourire, et lui demanda ce qui lui était arrivé, ce qu'elle

désirait, afin que son bien-aimé devînt le partage de son cœur agité. Que si maintenant encore il fuyait, bientôt il serait à sa suite ; que s'il ne l'aimait pas encore, il l'aimerait, avec le secours de Vénus, lorsqu'elle-même s'en défendrait.

A l'époque des sophistes d'Athènes, lorsqu'il était de bon ton de rabaisser tous les noms honorés de l'antiquité, en les traînant dans la fange des passions vulgaires, le passage que nous venons de citer et d'autres semblables, avaient fait dire de Sappho qu'elle allait au-devant des désirs des hommes, à la manière des *hétaires*. Mais c'est une affirmation mensongère. Les vers d'Alcée cités plus haut et la réponse de Sappho attestent le contraire; et ce qui le prouve davantage encore, c'est que, dans une ode mentionnée par Hérodote et Athénée, elle réprimande vivement son propre frère Charaxus d'avoir racheté de son maître la courtisane Rhodopis, à Naucrate en Egypte, et de lui avoir, par amour, rendu la liberté. Comment Sappho pourrait-elle parler de la sorte si elle avait les mêmes torts à se reprocher que Rhodopis ? La vie des femmes était beancoup plus libre en Ionie qu'à Athènes, où elles osaient à peine quitter leurs appartements, et où Périclès, dans son éloge funèbre rapporté par Thucydide, signale comme la meilleure des femmes, celle dont les hommes ne parlent ni en bien ni en mal. Sappho manifeste donc ses sentiments sans déguisement aucun : « Je désire, dit-elle dans un fragment conservé, je désire que le charmant Ménon soit appelé, si le repas doit être un plaisir pour moi. » Et dans un autre endroit, elle adresse à un beau jeune homme les paroles suivantes : « Trouve-toi sur mon chemin, ô mon ami, et fais paraître la grâce qui réside dans tes yeux. » Ce sont là sans doute des épanchements poétiques, mais en réalité, elle ne se livrait pas.

D'autres chants de Sappho ont trait à un usage particulier à son île de Lesbos. Des cercles de jeunes filles se réunissaient autour des femmes distinguées par la culture de leur esprit, de la même manière que plus tard des jeunes gens,

avides de science, faisaient cercle autour des philosophes à Athènes. Sappho avait donc un cortége de ce genre ; mais d'autres femmes encore aspiraient à cet honneur. De là, jalousie réciproque. Aussi voit-on dans les odes de Sappho deux rivales de cette espèce poursuivies de ses moqueries. Elle se raille d'Andromède, par exemple, à cause de la manière peu élégante dont elle porte sa robe : « Qui t'a fasciné l'esprit au point de porter cet habillement campagnard, et de ne pas mieux savoir serrer ton vêtement à la cheville? » A une autre elle dit: «Lorsqu'un jour tu mourras, tu seras là couchée, sans qu'on se souvienne de toi dans l'avenir, parce que tu n'as pas eu de part aux roses de Piérie ; tu erreras sans gloire dans la demeure de Pluton, parmi les ombres obscures.» Elle témoigne à ses compagnes une tendresse qui a presque la couleur de l'amour d'un autre sexe. Elle blâme une de ses jeunes amies, Mnasidique, de ce que, plus belle que la tendre Gyrinne, elle est cependant d'une humeur si sombre. Une autre, Athis, se dispose à la quitter pour se joindre au cercle d'Andromède ; Sappho lui adresse ces paroles : « Je suis de nouveau agitée par l'amour, fantôme doux et amer, qui fait tomber en langueur. Mais pour toi, ô Athis, c'est un tourment de penser à moi, et tu fuis vers Andromède. » — Enfin elle adresse à une troisième, cette ode passionnée : « Je regarde comme l'égal des dieux mêmes, l'homme qui, assis vis-à-vis de toi, savoure ton doux parler et ton charmant sourire. Pour moi, à ton aspect mon cœur a été frappé de stupeur dans mon sein ; car, quand je te vois, la voix me manque, ma langue est enchaînée, un feu subtil ruisselle dans mes membres, mes yeux s'obscurcissent, et mes oreilles bourdonnent. »

Les poésies de Sappho comprennent en troisième lieu des épithalames et des hyménées ou chansons de noce. L'hyménée de Catulle : *Vesper adest, juvenes, consurgite,* est l'imitation d'un chant de Sappho. Les chœurs des jeunes hommes et des jeunes filles s'y répondaient, paraît-il, comme dans celui

de Catulle. Les unes injuriaient, les autres louaient l'étoile du soir, parce qu'elle amène au fiancé sa jeune épouse. C'est à ce chant qu'appartenait ce vers de Sappho qu'on a conservé: « Hespérus, toi qui réunis tout ce que l'Aurore, messagère du jour, a dispersé. » — Les belles images de la fleur cueillie et de la vigne qui grimpe sur l'ormeau, par lesquelles on déconseille ou recommande le mariage à la jeune fille, ont le cachet des comparaisons employées par Sappho, lesquelles ont le plus souvent rapport aux fleurs ou au règne végétal. Dans un fragment retrouvé il n'y a pas longtemps, elle compare la fraîcheur de jeunesse et la beauté intacte d'une jeune fille, avec une pomme d'une espèce particulière, restée seule sur l'arbre à une hauteur inaccessible après que les autres ont été cueillies. Voici la traduction de ses paroles inimitables : « Telle que la pomme sucrée, qui rougit à la pointe d'une branche, oui, à la pointe extrême de la branche, où ceux qui cueillent les pommes l'ont oubliée, non, ne l'ont pas oubliée, mais n'ont pu l'atteindre. »

Sappho composa aussi, en l'honneur des dieux, des hymnes où elle les priait de quitter leurs demeures chéries et de descendre sur la terre. Mais nous n'avons là-dessus que peu de données. Elle employa en partie les mêmes mètres qu'Alcée; cependant elle en créa aussi de nouveaux, par exemple, la fameuse strophe sapphique, à laquelle elle a laissé son nom.

L'exemple de Sappho ne pouvait guère manquer d'exciter l'émulation d'autres Ioniennes également bien douées du côté de l'esprit. Une de ses amies, la Pamphylienne *Damophila,* composa sur le culte indigène de Diane à Pergé, une hymne dans laquelle le style éolien s'unissait à un genre particulier aux Pamphyliens. Une autre plus célèbre encore fut *Erinna,* qui mourut dans une jeunesse peu avancée, n'ayant jamais connu qu'en imagination le charme de la vie, astreinte qu'elle fut par sa mère à manier la quenouille. Son poëme *ἠλακάτη*, *le fuseau* ou *la quenouille,* qui n'est que de 300 hexamètres, où elle exhalait, à ce qu'il paraît, les pensées qui s'élevaient

continuellement dans sa jeune âme pendant ce travail monotone, est mis par plusieurs critiques anciens à côté des chants d'Homère, sous le rapport du mérite poétique.

Mais celui qu'on peut le mieux associer à l'Eolienne Sappho, c'est le poëte ionien *Anacréon*. Il était né à Téos, ville habitée par des Ioniens, sur la côte de Lydie, et il était déjà parvenu à l'âge viril, lorsqu'Harpagus, général de Cyrus, roi de Perse, fit la conquête de sa patrie. Tous les habitants de Téos se mirent alors en mer et firent voile vers la Thrace, (540) où ils allèrent fonder la ville d'Abdère. Anacréon s'embarqua aussi alors pour aller chercher une nouvelle patrie. Mais peu de temps après, le tyran Polycrate ayant établi sa brillante domination à Samos et dans les îles circonvoisines, tâcha d'attirer à sa cour des poëtes favorables à ses goûts. Ibycus y fut appelé, ainsi qu'Anacréon, qui resta à Samos jusqu'à la chute de Polycrate. A l'époque où cette île tomba au pouvoir des Perses, Hipparque, fils de Pisistrate, avait déjà réuni autour de lui, à Athènes, un certain nombre de savants et de poëtes distingués. En 522 avant Jésus-Christ, il équipa un vaisseau de cinquante rames pour envoyer inviter Anacréon à se rendre à Athènes. Celui-ci répondit à cet appel, et après l'expulsion des Pisistratides, il se retira, paraît-il, à la cour des Aleuades, en Thessalie. Le reste de son histoire est incertaine. A son arrivée à Athènes, il était déjà âgé, car c'est à son séjour dans cette ville que se rattache la description d'un vieillard qui jouit gaiement de la vie, et que ses cheveux blancs n'empêchent pas de rendre hommage à la beauté de la jeunesse et de faire d'autres folies de ce genre.

On peut peindre en deux mots le caractère propre de la poésie d'Anacréon, en disant avec un poëte moderne : Il chanta le vin et l'amour, il chanta l'amour et le vin. Ce poëte passa à Samos les plus belles années de sa vie : aussi le géographe Strabon dit qu'en général ses chants sont remplis d'allusions à Samos et à la cour de Polycrate. Ce tyran avait

à son service un grand nombre de jeunes gens, choisis pour leur beauté, et qui étaient chargés de le divertir en qualité de musiciens et de danseurs. C'était à eux qu'Anacréon consacrait ses chants érotiques, tout aussi souvent du moins qu'à des personnes du sexe, lesquelles, cela s'entend, n'appartenaient pas à la classe des jeunes filles honnêtes. Tout est délicat et joli dans ses vers, mais aussi tout y est dissolu et libertin : la langue elle-même et le mètre y trahissent une mollesse licencieuse : spirituel mais frivole et folâtre, il eût mieux fait de garder le silence. Remarquons, du reste, en finissant, que de toute la collection de poésies qui sont parvenues jusqu'à nous sous son nom, il n'en est peut-être aucune qui soit sortie de sa plume. On trouve dans les auteurs plus récents environ cent cinquante citations des poésies authentiques d'Anacréon, et une seule d'entre elles se trouve dans la collection en question.

A côté de la poésie lyrique éolienne et dorienne, il faut en placer encore une troisième espèce, celle des Ioniens de l'Asie-Mineure. Le plus ancien des lyriques ioniens, *Callinus* d'Éphèse, écrivit d'abord des élégies ou chants plaintifs, dont le mètre était le distique, composé de l'hexamètre viril uni au pentamètre efféminé, et qui avait la flûte pour accompagnement particulier. Callinus vivait à l'époque où les Cimmériens s'étaient emparés de Sardes et menaçaient aussi le littoral. Alors déjà, les Ioniens s'étaient amollis par leurs relations avec les Lydiens, et ce fut en vain que le poëte s'efforça d'encourager ses compatriotes au combat. Le fragment le plus considérable que nous possédions de ses poésies, exprime sa douleur à la vue de l'incurie des Ioniens : « Jusques à quand, « leur dit-il, resterez-vous ainsi dans l'inaction? quand mon« trerez-vous un cœur valeureux? Jeunes gens! n'avez-vous pas « honte de votre assoupissement aux yeux des nations voi« sines? Vous croyez vivre au sein de la paix, et la guerre règne par toute la terre. »

Du temps de Callinus vivait *Archiloque*, de Paros, qui,

outre ses satires, dont il sera parlé plus loin, composa également des élégies. Il florissait de l'an 678 à l'an 630. Ce poëte ne manquait pas d'ardeur guerrière, et il s'appelle lui-même un serviteur d'Arès, dieu de la guerre, et le familier des Muses: toutefois, il aime encore mieux le plaisir que les fatigues des combats. Il avoue avec une certaine légèreté, que, dans un combat contre un peuple de la Thrace, il perdit son bouclier ; mais il s'en console en pensant que d'autres n'ont pas été plus heureux que lui. A part cela, ce qu'il aime surtout à chanter, c'est le vin et les femmes aux mœurs faciles. Dans un distique resté d'une de ses chansons bachiques, il célèbre plaisamment la bonne Pasiphile, qui accueille amicalement tous les étrangers, semblable à un figuier sauvage qui nourrit un grand nombre de corneilles.

Dans la première moitié du septième siècle avant Jésus-Christ, l'Ionie succomba au royaume de Lydie et perdit sa liberté. A cette époque appartient le poëte élégiaque *Mimnerme,* né à Smyrne, et qui florissait de 632 à 600. Il aime les exploits et les traits de bravoure, et il chante, dans une élégie particulière, la bataille des Smyrnéens contre Gygès, roi de Lydie, dont l'agression est heureusement repoussée. Mais ce n'était là qu'un souvenir d'un passé prospère : aux temps de Mimnerme, Smyrne était devenue une ville provinciale de la Lydie. Le poëte lui-même renonça à la pensée d'un affranchissement, et comme unique consolation dans toutes les afflictions, il recommande de jouir, au moment favorable, de la vie qui passe si vite, et de se livrer à l'amour et au vin. On vantait beaucoup dans l'antiquité son élégie sur la belle joueuse de flûte *Nanno.* La vie, selon lui, n'a de charmes qu'autant qu'on peut la consacrer à l'amour, avant l'arrivée de la vieillesse hideuse et chagrine.

Aux trois Ioniens que nous venons de citer, il faut encore ajouter *Théognis* de Mégare, qui florissait vers l'an 500, et qui a encore été témoin ou contemporain de la guerre contre les Perses. Ce poëte appartenait dans sa patrie au parti de

la noblesse, qui fut renversé par les démocrates et dépouillé d'une partie de ses possessions territoriales. Dans ses épanchements intimes dans le sein d'un jeune homme, de famille distinguée, qu'il aimait, il exprime l'amertume de son cœur à propos de cet état de choses. Les vers qu'il y consacre nous donnent une idée nette de la vie des partis dans les temps anciens de la Grèce. Théogonis brûle de se venger de ceux qui lui ont volé sa fortune, au point qu'il n'a pu s'en tirer que la vie sauve, comme un pauvre animal qui laisse tout pour traverser à la nage un fleuve gonflé. Aux cris de la grue qui avertit les laboureurs d'ensemencer leurs champs, il se rappelle ses campagnes autrefois si florissantes, et dans lesquelles un autre trace maintenant des sillons.

« Les nobles ont perdu le pouvoir, les hommes du vulgaire dominent. O Cyrnos! cette ville est bien encore l'ancienne ville, mais elle est habitée par un autre peuple, qui auparavant n'entendait rien aux jugements ni aux lois, qui usait au travail ses vêtements agrestes de peau de chèvre, et, timide et farouche comme les cerfs, évitait la ville. Voilà ceux qui sont aujourd'hui les gens de bien, ô Cyrnos, et ceux qui autrefois étaient les nobles sont maintenant des gens méchants et vils! Qui pourrait supporter un pareil spectacle? » Les expressions de *gens de bien* et de *méchants,* sont, à ce que l'on voit, comme aujourd'hui celle de *bien-pensant,* employées pour désigner ceux de son parti.

Avec la démocratie, avait en même temps surgi la domination de l'argent, tout à fait comme chez nous. « Ils n'estiment que les richesses, chante Théogonis, et c'est pour cela que le noble épouse la fille du vilain, et le vilain, celle du noble. La fortune confond les distinctions de la naissance. Ne t'étonne donc pas, ô Cyrnos, que le sang de l'ancien citoyen perde son éclat; car le bon et le mauvais se confondent et se mélangent. » — Dans une autre élégie, il se plaint que lui-même, recherchant l'alliance d'une fille qu'il aimait, se soit vu préférer par les parents un homme de beaucoup inférieur,

c'est-à-dire, sans noblesse. Mais cette fille, dit-il, avait, plus que ses parents, le sentiment des priviléges de sa condition, car elle hait cet homme de basse condition et va déguisée, rendre visite au poëte, avec la légèreté et l'inconsidération d'un jeune oiseau.

Théognis n'osait manifester des sentiments de cette nature en public, mais seulement dans des conventicules de nobles, où ceux qui partageaient la même manière de voir se réunissaient pour boire ensemble. Dans la ville, en effet, la terreur, qui régnait de par la démocratie, pesait sur la liberté des opinions. Une de ses élégies nous représente la révolte du peuple sous l'image d'un navire ballotté par la tempête, et dont l'équipage a déposé l'excellent pilote pour laisser le gouvernail à des portefaix. Puis il ajoute : « Ceci s'adresse en langage énigmatique à l'intelligence des bons : toutefois, qu'un vilain le comprenne aussi, s'il a assez d'esprit. »

Le mètre propre à l'élégie, le distique, fut aussi de bonne heure employé dans l'épigramme, qui forme la transition de l'élégie au poëme satirique. Dans l'origine, l'épigramme, comme le mot l'indique, était une inscription, gravée sur une pierre tumulaire ou sur un don offert à la divinité : on cherchait à y renfermer, d'une manière aussi concise que possible, une pensée frappante, satirique ou élégiaque. Dans ce dernier genre, on remarque celle de Simonide pour les guerriers morts aux Thermopyles : « Passant ! quand tu arriveras à Sparte, dis que tu nous as vus couchés ici, comme la loi l'ordonnait. » Celle du même poëte sur le Rhodien Timocréon, son rival dans l'ode, est, au contraire, satirique. « Moi, qui suis ici couché, Timocréon de Rhodes, j'ai beaucoup mangé, beaucoup bu et dit beaucoup de mal des autres.

Homère lui-même, malgré la solennité de son ton, est déjà plein de verve satirique et de finesse : il se plaît, entre autres, lui poëte monarchique, à tourner en dérision Thersite, l'agitateur du peuple. Mais Thersite était un personnage d'une condition subordonnée : lorsque Homère rapporte quelque

trait ridicule d'un homme haut placé, c'est toujours avec réserve et délicatesse. La plaisanterie a déjà quelque chose de plus vigoureux et de plus rude dans Hésiode, qui, plein de mépris pour le sexe, ne trouve rien de bon en lui. On exaltait beaucoup dans l'antiquité un poëme satirique intitulé *Margitès,* qu'Aristote, d'après l'opinion commune des Grecs, attribue à Homère, et qu'il considère comme le germe de la comédie, de même qu'il voit dans l'Iliade et dans l'Odyssée les premiers commencements de la tragédie.

Le *Margitès* représentait un lourdaud, qui se regardait lui-même comme fort sage. « Il savait faire toutes sortes d'ouvrages, est-il dit de lui, mais il savait tout fort mal. » Pour le porter à des choses qui exigeaient peu d'esprit, il fallait prétexter les vues les plus rusées. Ce lourdaud, plein de sagesse à ses propres yeux, était le pendant de l'*Eulenspiegel* des Allemands, lequel, sous une apparence de simplicité, cache la finesse la plus profonde. D'autres poëmes badins encore avaient cours aussi sous le nom d'Homère : telle était la chanson sur les *Cercopes,* lutins malicieux, dont Hercule, après plusieurs tours qu'ils lui avaient joués, parvient à se rendre maître et qu'il emmène avec lui, jusqu'à ce qu'ils se rachètent par de nouveaux traits d'esprit. Tels étaient encore, le poëme de la chèvre sept fois tondue ; la chanson de la grive, qu'Homère doit avoir chantée aux petits garçons pour en avoir des grives ; le four à potier, dans lequel des héros mythologiques et des dieux sont moulés ensemble d'une manière comique.

Mais la satire proprement dite naquit des chansons moqueuses que, dans les repas communs, on avait coutume de chanter sur ceux qui étaient présents, et particulièrement, de l'usage admis à certaines fêtes de Cérès, d'ôter tout frein aux saillies et à la plaisanterie. Ces agaceries piquantes, aux fêtes de Proserpine et de sa mère, s'appelaient *ïambes,* et ce nom passa à l'espèce de vers qu'on employait de préférence dans la satire. L'ïambe et le trochée furent dès l'antiquité le mètre propre à la chanson satirique. C'était surtout à Eleusis,

dans l'Attique, et après Eleusis, dans l'île de Paros, que le culte de Cérès était en honneur, et c'est un Parien, Archiloque, mentionné précédemment, qui, le premier fit de la satire une arme redoutable.

Il avait recherché la main de Néobule, de Paros, fille de Lycambe; déjà même le consentement du père et de cette jeune personne avait été donné, lorsque, on ignore pour quel motif ce consentement fut retiré. Alors le poëte, offensé, s'attaqua avec une fureur inexprimable à toute cette famille, flétrit le père comme un parjure, et accusa Néobule elle-même et ses sœurs de la conduite la plus abominable. Les filles de Lycambe se pendirent, dit-on, de désespoir. Toutefois, quelque méchante que fût la muse d'Archiloque, les anciens sont unanimes à vanter son grand talent.

Outre Archiloque, on connaît encore comme poëtes satiriques *Simonide* d'Amorgos, *Hipponax* et *Ananias*. *Simonide,* qui doit avoir conduit une colonie de Samiens dans l'île d'Amorgos, florissait vers l'an 664 avant Jésus-Christ. Il déversait sa bile tantôt sur des particuliers, tantôt sur toute une classe de personnes. Mais il en voulait surtout aux femmes, dont il flagelle les mauvaises qualités en imaginant pour elles diverses origines ; ainsi, il fait venir du porc la femme malpropre ; du renard, celle qui est trop rusée ; du chien, la bavarde ; la paresseuse, de la terre ; la capricieuse, de la mer ; de l'âne, celle qui est grossièrement sensuelle ; de la belette, la maussade ; du cheval, celle qui aime la toilette ; du singe, celle qui a des instincts méchants. Une seule espèce, dit-il, est bonne et créée pour le bonheur de l'homme : c'est celle qui vient de l'abeille, la femme laborieuse et qui s'occupe fidèlement de son ménage.

Hipponax d'Ephèse, florissait vers l'an 540. Deux tyrans, Athénagore et Comas, l'avaient forcé de quitter sa patrie et d'aller s'établir à Clazomènes : cette oppression remplit son cœur d'une sombre colère. D'autres motifs de mécontentement vinrent encore s'y joindre : comme il était petit, sec et

laid, les sculpteurs Bupalus et Athénis, qui appartenaient à une famille d'artistes, célèbre à Chios depuis plusieurs générations, le choisirent pour sujet d'une caricature. Le poëte s'en vengea par des ïambes si mordants, que ses deux adversaires, pénétrés de douleur, imitèrent, dit-on, les filles de Lycambe et se pendirent. Mais, en général, c'était surtout au luxe excessif des Grecs de l'Asie-mineure qu'il s'attaquait, et il le flagellait vigoureusement. On trouve, par exemple, dans un fragment assez long de cet auteur, la tirade suivante : « L'un d'eux a sans bruit, englouti une quantité énorme de thons, apprêtés avec les sauces les plus délicates, comme un vrai ennuque de Lampsaque ; et il a consumé ainsi l'héritage de son père, de sorte que maintenant il en est réduit à remuer avec la bêche le sol pierreux de la montagne, en rongeant quelque figues et un noir pain d'orge, pitance des esclaves. » Hipponax aimait à entrelarder ses ïambes d'expressions tirées de la vie commune, afin qu'il vinssent par là dans la bouche du peuple, et que ceux qu'ils raillaient fussent plus sûrement l'objet du mépris général.

Quant à *Ananias,* on n'en sait guère que le nom : ses chants satiriques furent confondus avec ceux d'Hipponax. Le domaine de la satire comprend encore la fable, dont les animaux sont les acteurs, et la parodie. La fable est venue en Grèce de deux points différents, la Libye et l'Asie-mineure. Dès avant l'an 500, il y en avait un très-grand nombre en circulation, et on les attribuait pour la plupart à Esope, qui, né à Mésembrie, en Thrace, et esclave du Samien Jadmon, fut, paraît-il, affranchi par son maître à cause de son esprit. Il florissait vers l'an 570 avant Jésus-Christ. D'après la tradition, il fut mis à mort par les Delphiens, qu'il avait irrités par des fables pleines de raillerie. Pendant longtemps les fables se propagèrent oralement; plus tard, des poëtes les mirent en vers.

La parodie des anciens consistait à appliquer à des personnages vils, les images et les expressions nobles de l'épopée. Hipponax déjà s'essaya dans ce genre ; la preuve en est dans

ces quelques hexamètres qu'il fit contre un gourmet mangeur de poissons : « Muse, fais-moi connaître Eurymédon, cette Charybde qui engloutit les vagues de la mer, cet homme qui massacre tout pour son ventre, afin que par de méchants propos, il soit la victime d'une mort mauvaise, en vertu d'un décret du peuple, sur le bord de la mer aux vagues bruyantes. » Mais on a une parodie plus soutenue et plus longue, dans la *Batrachomyomachie* ou le combat des rats et des grenouilles, composée, à ce qu'il paraît, à l'époque de la guerre persique, par un poëte inconnu. Quoique au fond il soit peu piquant, ce poëme trouva beaucoup de lecteurs, et à force d'avoir été transcrit, il est parvenu jusqu'à nous.

Nous avons encore à mentionner deux poëtes, *Tyrtée* et *Solon,* qui, quoique nés l'un et l'autre dans la Grèce continentale, peuvent très-bien être associés aux Ioniens de l'Asie-mineure, pour cause d'étroite parenté. D'après une tradition assez bien accréditée, *Tyrtée* était originaire d'Aphidna, bourgade de l'Attique, et il florissait vers l'an 660 avant Jésus-Christ, pendant la seconde guerre de Sparte contre Messène. Sur le rivage asiatique, dans l'Ionie, qui fut toujours en relation avec l'Attique, sa mère-patrie, Callinus venait de créer le mètre élégiaque. Tyrtée l'adopta et rendit à une tribu voisine des services plus grands, que jamais, peut-être, poëte ait pu rendre. Sparte était engagée dans une lutte désespérée avec la Messénie, et la valeur d'Aristomène lui avait fait éprouver des échecs sensibles. Ces revers influèrent d'une manière funeste sur les affaires intérieures de l'Etat fondé par Lycurgue, et sa constitution était en grand danger de s'écrouler. Dans le temps qui avait suivi la première guerre de Messénie, guerre qui mit cette province sous la puissance de Sparte, on avait donné à un grand nombre d'habitants de la capitale des terres dans le pays conquis ; mais, ou l'ennemi les avait reprises dans la seconde guerre, ou la circonstance empêchait de les cultiver. Les citoyens lésés par ce contre-temps, demandèrent alors à grands cris un nouveau partage

des terres, mesure des plus dangereuses et, à bon droit, des plus redoutées dans les Etats libres.

Ce fut dans ce moment de crise, que Tyrtée, soit de lui-même, soit qu'on l'eût mandé (les données à ce sujet sont incertaines) arriva à Sparte, reconnut le danger et composa son excellent poëme, connu sous le nom d'ἐυνομία, *la légalité.* Il y trace un tableau brillant de la constitution si bien réglée de Sparte et de la vie légale de ses citoyens, genre de vie qui, établi avec le secours des dieux, ne doit pas être détruit par des innovations désespérées comme celle que l'on propose. Il en prend occasion d'enflammer du plus ardent courage ceux d'entre les Spartiates que la guerre a privés de leurs possessions territoriales, afin que l'issue triomphante de la guerre rétablisse leur fortune et la prospérité dont l'Etat jouissait auparavant.

Tyrtée fit en outre des chants de guerre qui exercèrent sur les esprits une influence magique. Jamais l'obligation et la gloire du courage ne furent mis d'une manière et si belle et si pressante sous les yeux des jeunes guerriers d'aucun peuple. Le poëte montre comment, à la vue d'un brave, tous, jeunes et vieux, se lèvent de leurs siéges; combien il est beau pour un jeune héros de tomber dans la mêlée aux premiers rangs, tandis que le cadavre d'un vieillard qui meurt aux premiers rangs, est une honte pour ses compagnons d'armes plus jeunes, plus vigoureux. Il rend tout d'une manière pittoresque: on y voit au naturel, l'hoplite spartiate, les pieds écartés, opposant à l'ennemi son vaste bouclier et poussant sa longue lance contre l'adversaire qui est à sa portée. On sait que la seconde guerre de Messénie se termina par la victoire de Sparte; et sans doute, le génie du poëte y contribua pour une large part. Le peuple lacédémonien lui en conserva un souvenir reconnaissant. Chaque fois que les Spartiates étaient en campagne, il était d'usage le soir, au repas commun, de chanter après le péan ou l'hymme en l'honneur des dieux, des chants de Tyrtée. Ils n'étaient pas chantés par tous

les commensaux unissant leurs voix à cet effet ; mais par des chantres isolés, qui luttaient à qui rendrait le mieux ses vers. Le chef militaire adjugeait ensuite au vainqueur une double portion de viande, qui excitait l'envie des autres. Outre ces élégies, Tyrtée a aussi composé des chansons particulières, qu'on avait coutume de chanter pendant les marches.

Solon, la gloire d'Athènes, naquit vers l'an 630 avant Jésus-Christ. Avant de rendre à sa patrie les services les plus méritants en qualité de législateur, il se distingua comme poëte élégiaque. Son élégie intitulée *Salamine,* est celle où se révèle le mieux tout le feu de la jeunesse. Il la composa en 604 ; voici à quelle occasion : Depuis longtemps les Athéniens étaient en lutte avec ceux de Mégare pour la possession de l'île de Salamine ; et la puissance d'Athènes avait encore pris si peu de développement alors, qu'elle ne put arracher cette île à sa faible voisine, et que même elle essuya plusieurs défaites. Les choses en vinrent même au point qu'on défendit sous peine de mort de proposer à l'assemblée du peuple la reprise de cette île. Alors Solon fit répandre le bruit qu'il était tombé en démence, puis tout à coup, on le vit paraître à l'assemblée vêtu en héraut et coiffé en Mercure. Là, il s'élança sur la pierre sur laquelle les hérauts avaient coutume de monter, et se mit à chanter son élégie, qui commence par ces mots : « Je viens en qualité de héraut de l'île riante de Salamine débiter au peuple, au lieu de discours, un chant, ornement de la parole. » Il représente ensuite aux Athéniens combien la domination des Mégariens sur Salamine y est détestée, et comment maint Salaminien, partisan d'Athènes, lui reproche tacitement de n'oser rien faire pour la possession de leur île :

« En vérité, continue-t-il, j'aimerais mieux être né dans « l'endroit le plus méprisé qu'à Athènes même ; car partout « où je pourrais aller vivre, je devrai m'entendre dire : Voici « encore un de ces Athéniens qui ont si lâchement délaissé « Salamine » Lorsque enfin il termina par ces mots : «Voguons vers Salamine ; allons combattre pour cette île riante, afin de

détourner l'opprobre qui pèse sur nous; » ses paroles allumèrent dans la jeunesse d'Athènes une telle ardeur guerrière, que, sur-le-champ, on entreprit contre Salamine une expédition qui fut couronnée d'un heureux succès.

Plusieurs petits poëmes de Solon présentent, sous une forme concise, des règles de conduite et de prudence, que les grecs appelaient *γνωμαι* (maximes), et c'est sans doute pour cela qu'on le compte aussi parmi les poëtes *gnomiques*. Mais ce qu'il a de plus intéressant, ce sont ses élégies, qui nous fournissent des renseignements sur la manière dont la charge de législateur lui fut déférée. L'une d'entre elles débute par une exhortation au peuple : « Mon cœur m'ordonne, dit-il, de faire connaître aux Athéniens quel tort considérable l'illégalité cause à un État. » Il déplore ensuite la destruction des bonnes relations intérieures, l'arrogance et l'avidité des chefs du peuple, la misère des pauvres, dont un grand nombre étaient vendus comme esclaves et emmenés dans des pays étrangers. « L'infortune du peuple, dit-il, pénètre dans l'intérieur des maisons; la porte qui sépare la cour de la place publique ne peut l'arrêter, elle franchit le mur élevé et atteint près de son foyer le malheureux qu'elle poursuit. » Solon, choisi pour législateur, concilia les prétentions des partis, et soigna pour les pauvres et pour les riches, en donnant à sa patrie une excellente constitution. Mais la lutte des factions continua, même après l'accomplissement de son œuvre, et les reproches les plus injustes furent formulés à son adresse. Pour sa défense, il écrivit ses ïambes et ses trochées. Il y fait considérer à ses censeurs combien Athènes aurait perdu de ses enfants, s'il avait donné suite aux exigences des partis. Il prend à témoin de l'influence salutaire de ses lois la divinité suprême, la terre, mère de Kronos, elle qui autrefois était toute couverte de poteaux, en signe de l'hypothèque qui grevait la propriété territoriale, et qui maintenant en est débarrassée. Il pouvait, en effet, se glorifier, disait-il, d'avoir rendu libre la terre, auparavant asservie. On voit briller dans cette

élégie, dont Aristide le rhéteur et Plutarque nous ont transmis des fragments considérables, les premières étincelles de l'éloquence populaire attique. D'autres, quoique d'ailleurs bien intentionnés, lui firent un reproche de ce que lui, l'ami du peuple *entier*, n'eût pas saisi les rênes de l'État d'une main vigoureuse en s'érigeant en monarque. Sur ce le poëte leur répliqua : « En vérité, Solon n'a été ni un homme d'esprit ni de bons conseils, puisqu'il n'a pas su tenir ferme des deux mains la fortune que la divinité lui offrait. Déjà il avait cette proie dans ses filets, mais dans son chagrin il se tourna d'une autre côté, et par lâcheté et par folie, il ne retira pas son filet qui était plein. En effet, s'il était parvenu au pouvoir et par là à d'immenses richesses, et s'il avait régné en tyran à Athènes, ne fût-ce qu'un seul jour, il eût été écorché pour devenir une outre et sa race eût été anéantie. ».

Nous avons parcouru la première phase de développement de la poésie grecque. La prose se forma beaucoup plus tard, elle dut ce premier progrès aux philosophes. Mais ici encore, ce ne sont pas les Grecs du continent, mais ceux des îles et des colonies, qui furent les premiers prosateurs. On ne peut nier que l'impulsion philosophique ne fut donnée aux Grecs par l'Orient, auquel ils confinaient, et particulièrement, par la Phénicie. *Thalès*, qui le premier osa déterminer une force primitive de l'univers, était, au témoignage d'Hérodote (1), d'origine phénicienne, et il professait des doctrines qui ont manifestement une certaine parenté avec celles de l'ancien Phénicien Mochus. Toutefois, il ne faut pas se représenter les plus anciens philosophes ioniens comme des écrivains érudits : c'étaient des hommes d'action qui, par de sages conseils, acquéraient du crédit, et qui déposaient dans quelques courtes sentences le fruit mûri de leurs longues méditations sur Dieu et sur le monde.

Thalès, le premier de ceux qu'on appelle les *sept sages*,

(1) Hist. II. 170.

avait vu le jour dans la ville de Milet, en Ionie. Jeune encore, il annonça d'avance à ses compatriotes une éclipse de soleil, qui, en 610 ou en 603 avant Jésus-Christ, mit fin à une bataille entre Cyaxare, roi des Mèdes, et Halyatte, roi de Lydie. Il profita, sans doute, à cet effet, de formules astronomiques qui, de la Chaldée, patrie de l'astronomie, s'étaient répandues dans l'Asie-mineure. Quant à ses connaissances théoriques en mathématiques, elles ne s'étendaient pas encore jusqu'au théorème de Pythagore, découvert par ce dernier ; mais il paraît avoir le premier enseigné d'autres propositions, telles que celle de l'égalité des angles à la base d'un triangle isocèle. Du reste, le peu que l'on sait de Thalès montre que c'était un grand homme d'Etat et un esprit distingué.

Lorsque, après la chute du royaume de Lydie, les Perses s'avancèrent, sous la conduite de Cyrus, vers le rivage occidental de l'Asie-mineure, Thalès, au témoignage d'Hérodote, conseilla à ses compatriotes de fonder vers le milieu du littoral, aux environs de Téos, une capitale ionienne. Cette ville devait devenir le centre des affaires communes à toute cette tribu, et être avec les autres villes ioniennes, dans les mêmes rapports que les dèmes attiques avec Athènes. Thalès perfectionna aussi la navigation. Il engagea les Ioniens à ne plus se diriger dans leurs courses d'après la *grande ourse,* qui fait en tournant autour du pôle un cercle assez considérable ; mais à imiter les Phéniciens, qui regardaient la *petite ourse* comme la véritable étoile polaire, que Thalès, appelait pour cette raison, la *Phénicienne.* Ce philosophe n'a rien écrit. Les sentences philosophiques que l'antiquité lui attribue, reposent sur le témoignage de ses contemporains. Il reconnaissait en tout de la vie et du mouvement : « Tout, disait-il, est plein de dieux, » et il citait comme preuve l'ambre jaune et l'aimant, qui représentent la force magnétique et électrique. Il fit de l'eau la matière primitive, parce que cet élément nous apparaît tantôt comme aériforme, tantôt comme solide, et

qu'il a joué un rôle très-important dans la formation du corps terrestre.

Phérécydes, originaire de Scyros, une des Cyclades, et contemporain de Thalès, est le plus ancien Grec dont quelques sentences en prose soient arrivées jusqu'à nous. Comme, de son temps, le papyrus égyptien n'entrait pas encore dans le commerce grec, il se servait, pour écrire, de peaux de brebis. Du reste, sa prose ne diffère de la poésie que par l'absence du mètre poétique : quant à ses pensées, elles ressemblent à celles des Orphiques comme un œuf ressemble à un œuf. Son livre *Sur la nature* commence par ces paroles : «Zeus et le temps et la terre primitive, Chthonia étaient de toute éternité ; mais Chthonia reçut le nom de *γῆ* depuis que Zeus lui eut accordé l'honneur. » Il décrit en outre comment Jupiter se métamorphosa en Eros, dieu de l'amour, lorsque, de la matière primitive, il voulut former le monde en y établissant l'ordre, source de la beauté : « Zeus, dit-il, forme un beau et grand voile (le πέπλος), sur lequel il peint ensuite la *Terre* et *Ogenos* (l'Océan) et les maisons d'Ogenos, et il étend ce voile sur un chêne ailé. » Peut-on appeler cela de la prose?

Anaximandre, Milésien, comme Thalès, écrivit à l'âge de 64 ans, en 547 avant Jésus-Christ, un livre *Sur la nature,* Περι φυσεως, que l'on peut regarder comme le début de la littérature philosophique chez les Grecs. Quelques articles de cet écrit paraissent avoir eu pour objet des discussions chronologiques et géographiques. Ce philosophe possédait un cadran solaire ou gnomon, qui, sans doute venait de Babylone. Ce fut à Sparte, alors le rendez-vous de la culture intellectuelle de la Grèce, qu'Anaximandre fit, à l'aide de son instrument, diverses observations, détermina les solstices et les équinoxes, ainsi que l'obliquité de l'écliptique. Il fut aussi le premier, au témoignage d'Eratosthènes, qui essaya de dessiner une carte géographique. Aristote raconte qu'Anaximandre admettait une quantité innombrable de mondes, qu'il appelait aussi des dieux. Il se représentait ces

mondes comme des êtres possédant une force motrice propre, et qui, dans une vicissitude éternelle, naissent et périssent successivement, comme des évolutions de l'Etre primitif, infini et sans qualités (indéterminé), qu'il appelait ἄπειρον, dont tout sort et dans lequel tout se dissout. « Ce qui existe doit trouver sa mort dans ce qui lui a donné l'origine; et cela de droit, car un phénomène est toujours puni par l'autre, d'après l'ordre du temps, de l'injustice de devoir son origine à la disparition d'un autre. »

Anaximènes, aussi de Milet, doit avoir été disciple d'Anaximandre, et paraît avoir vécu peu de temps avant la guerre persique. Son ouvrage sur la nature était écrit en simple prose ionienne. Rentrant dans la voie frayée par Thalès, il chercha à indiquer une matière déterminée, dont la nature serait le développement varié, et déclara que c'était l'air. Il déploya beaucoup de perspicacité pour montrer comment les différents corps naîtraient de l'air, par condensation et par raréfaction. Du reste, il se représentait en même temps cet air comme quelque chose de spirituel. « De même, dit-il dans un fragment conservé, de même que l'âme, qui est de l'air, nous tient ensemble, ainsi le souffle, l'air, embrasse le monde. »

On a groupé et divisé les anciens philosophes grecs de différentes manières, d'après des points de vue plus ou moins factices. J'en suis venu aussi à l'idée d'une division particulière, qui s'éloigne beaucoup de la division ordinaire. Selon moi, les anciens sages de l'Ionie se partagent en deux classes principales, celle des esprits aristocratiques et celle des esprits démocratiques. La politique, chez les Grecs, a, plus qu'on ne le pense, influé sur la philosophie, comme sur l'éloquence et sur l'art. Les Ioniens dont je viens de parler, ainsi que Solon qui a été cité précédemment au nombre des poëtes, je les regarde comme des penseurs d'une tendance populaire et républicaine. Leur antithèse se compose des penseurs aristocratiques, que je divise de nouveau en deux classes, savoir : Ceux qui étaient aristocrates par inclination et ceux qui l'é-

taient par calcul et dans un but déterminé. Aux aristocrates de la première classe appartenait celui dont j'ai maintenant à parler, *Héraclite* d'Ephèse, qui florissait vers l'an 500. Les témoignages unanimes de l'antiquité le représentent comme un esprit fier et renfermé en lui-même, qui, dans ses rapports avec les autres, n'aimait ni à donner ni à recevoir des communications et qui méprisait l'érudition : « Beaucoup de connaissances, disait-il, n'éclairent pas l'intelligence, autrement elles auraient rendu sages Hésiode et Pythagore, ainsi que Xénophanes et Hécatée. »

La prose d'Héraclite est hardie et a plus d'élan que mainte poésie ; elle va droit au but et frappe, comme on dit, le clou sur la tête. La pensée fondamentale de sa philosophie est, que tout s'agite dans un continuel mouvement; que, à proprement parler, rien n'est, qu'il n'y a qu'un éternel *devenir* et *périr* (ou passer). « Nous entrons, dit-il dans son langage pittoresque, dans les mêmes fleuves et nous n'y entrons pas (parce que à chaque instant ils deviennent autres); nous sommes et nous ne sommes pas » (parce que nous changeons continuellement). Toute existence dans le monde n'est que le passage d'une chose à une autre (le changement d'une chose en une autre). « Le feu, dit-il, vit de la mort de la terre ; l'air vit de la mort du feu ; l'eau de celle de l'air, la terre de celle de l'eau : la vie des hommes est la mort des dieux, et leur vie est notre mort. »

Il n'y a qu'une chose qui ne change pas. « L'ordre éternel des choses, prétend-il, n'a pas plus pour auteur un homme qu'un dieu ; mais il était, il est et il sera, le feu éternellement vivant, qui dans une vicissitude réglée s'enflamme, s'éteint et s'enflamme de nouveau. » — Cet être mystérieux qui domine tout, il l'appelle εἵμαρμένη, le destin éternel : « Le soleil ne sortira pas de sa carrière; s'il le faisait, les *Erynnies*, auxiliaires de *Diké*, le puniraient. » Héraclite, le premier d'entre les philosophes, manifesta sans crainte son mépris pour la religion populaire. « Les Grecs, dit-il, qui adressent

leurs prières aux images de leurs dieux, me font l'effet de gens qui voudraient entrer en conversation avec des maisons. »

Ce qui irritait beaucoup d'esprits ambitieux en Ionie, c'était la démocratie des villes, la domination de l'argent, le luxe des riches, la difficulté de se faire jour et de pouvoir jouer un rôle. Aussi, ce fut avec joie qu'ils saisirent l'occasion d'aller fonder une nouvelle patrie dans l'Italie inférieure, où, depuis les progrès des Perses dans l'Asie-mineure, on avait de plus en plus conduit de nouvelles colonies. C'est ainsi que, vers 536 avant Jésus-Christ, *Xénophanes*, de Colophon, arriva à Elée avec une tronpe de Phocéens émigrants. Doué du génie poétique, il célébra en (2000) vers hexamètres la fondation d'Elée. Il écrivit aussi en vers hexamètres une physique, dont il avait coutume de donner lecture aux fêtes publiques, à la manière des rapsodes. Ce poëme fut le fondement de l'école philosophique d'Elée. Xénophanes ne prend pas pour point de départ l'expérience des choses sensibles, mais une idée, celle de la divinité, et montre la nécessité de la considérer comme un *être* éternel, sans *devenir*. Reconnaître l'Etre primitif, un et infini, toujours égal à lui-même, lui paraît être le seul problème digne de l'homme. « De quelque côté que je dirige mes pensées, dit-il, elles se reportent toujours vers ce qui est un et toujours semblable. Tout ce qui est, de quelque manière que je l'aie jamais examiné, m'a toujours donné pour résultat une seule et même nature. »

Quant à la connexion qu'il établissait entre la multiplicité des phénomènes et cette unité pure et sans mélange, il est impossible de s'en rendre compte avec le peu de monuments originaux que nous possédons. Comme Héraclite, il attaqua la religion du peuple grec : « si les bœufs et les lions, dit-il, avaient des mains et savaient peindre à la manière des hommes, il donneraient aux dieux des formes analogues à celles qu'ils possèdent eux-mêmes, les chevaux les feraient semblables aux chevaux, les bœufs aux bœufs. » Homère et Hésiode, créateurs des dieux de la croyance populaire, sont appelés

par lui corrupteurs de la religion: « Non contents de donner aux dieux des qualités et des vertus humaines, ils leur ont même attribué ce qui chez les hommes est une ignominie, comme le vol, l'adultère, la fraude. » C'est ce qui explique la guerre qui existait entre les poëtes et les philosophes, et qui continuait encore au temps de Platon.

A la même époque qu'Héraclite et Xénophanes vivait aussi *Pythagore* de Samos, que je rangerai parmi les esprits auxquels un but déterminé fit prendre une tendance aristocratique. Il paraît avoir fait dans sa jeunesse beaucoup de recherches et entrepris de lointains voyages dans le but de se former. Lorsque Samos, sa patrie, tomba sous le pouvoir tyrannique de Polycrate, Pythagore émigra comme tant d'autres Grecs asiatiques, dans l'Italie inférieure, et s'établit vers 525 avant Jésus-Christ, à Crotone, au milieu d'un population mélée de Doriens et d'Achéens.

Selon toute apparence, il se donna tout d'abord pour un homme d'une sagesse extraordinaire; et comme il s'enveloppait lui et sa doctrine d'une obscurité mystérieuse, et qu'il soumettait au joug l'imagination de l'homme, il réussit, surtout par ce moyen, à s'entourer d'un cercle considérable de disciples, principalement parmi les gens riches et de condition. Il en forma une sorte de confrérie, intimement unie, qui s'étendit aux villes de Crotone, de Caulonia et de Métaponte. Partout où les Pythagoriciens parvenaient à s'établir solidement, ils savaient bientôt attirer le pouvoir public entre leurs mains, et ils introduisaient partout des constitutions oligarchiques.

Maître Pythagore fut presque honoré comme un dieu. Il n'a rien écrit : toutefois, à travers la confusion occasionnée par des données contradictoires, il est possible de démêler ses principes avec quelque certitude. Il aimait à renfermer ses pensées dans des propositions ronflantes, empruntées aux mathématiques: il disait que la vertu et la semence de toutes choses repose sur un rapport mystérieux des nombres qui résident en elles. Il en-

seignait que le monde subsiste par l'harmonie de ses éléments, bien plus, que les nombres sont les ressorts qui mettent l'univers en mouvement. Ce qui n'était pas moins étrange que ces doctrines, c'étaient les usages des pythagoriciens, qui faisaient un devoir aux membres de leur association d'une foule de pratiques symboliques, dont personne, excepté le maître, ne savait la raison.

Toutefois, ils ne se laissèrent pas tous éblouir par la sagesse du maître. Un homme d'un esprit très-pénétrant, philosophe lui-même, contemporain et compatriote de Pythagore, eut la hardiesse de n'avoir pas de lui une haute opinion. C'était *Héraclite* d'Ephèse : non-seulement il soutint que l'érudition n'avait pas rendu sage le philosophe de Samos, mais on trouve même dans les fragments qui restent de ses écrits, la phrase suivante : « Pythagore, fils de Mnésarque, est de tous les hommes celui qui s'est le plus adonné à des recherches raffinées : il s'est taillé une sagesse qui n'est qu'un amas de connaissances, un raffinement de mauvais genre. » Cette manière de voir et de semblables, paraissent plus tard avoir trouvé accès dans certains cercles des villes de l'Italie inférieure.

A l'instigation de Pythagore, la guerre éclata, en 510, entre Crotone et la molle Sybaris : cette dernière ville fut prise et détruite ; mais il s'éleva une violente querelle, entre le parti populaire de Crotone et les pythagoriciens, au sujet du partage du butin. Les premiers tombèrent sur les partisans du philosophe et en tuèrent un grand nombre. Quant à Pythagore, il échappa, dit-on, à ce massacre et mourut plus tard à Metaponte. Dans d'autres villes encore, ses partisans furent en butte à de cruelles persécutions : toutefois leur association se maintint, et dans le cours du 5e siècle ils réussirent encore une fois à jouer un rôle politique. *Archytas*, contemporain de Socrate et de Platon, administra avec beaucoup de gloire les affaires de Tarente, sa patrie ; — et vers la même époque, 420 avant Jésus-Christ, le pythagoricien *Phi-*

Iolaüs exposa la doctrine du maître dans un ouvrage écrit dans le dialecte dorien, dont il nous est parvenu des fragments.

De même que la doctrine de Pythagore, celle de Xénophanes forma aussi une école qui reçut le nom d'*éléatique* ou *éléate*, de la ville d'Elée où il avait sa demeure. Le plus distingué des éléates ses successeurs fut *Parménide*, né à Elée en 530, et qui, dans les dernières années de sa vie, vécut quelque temps à Athènes. Il enseigna, dans des vers épiques pleins de la dialectique la plus entortillée, que *tout* est *un*, et que *un* est *tout*, que rien ne *devient*, que tout *est* éternellement et invariablement.

On lit dans un passage de ses magnifiques hexamètres : « Comment ce qui *est* en serait-il seulement à vouloir être ? comment pourrait-il *devenir ?* s'il *devient :* (s'il est en train d'être) il n'*est* pas ; il n'*est* pas davantage, s'il *en est seulement à devoir être*. Détruisons l'idée de *devenir :* que personne ne pense que les choses passent et périssent. « Cette philosophie nie le témoignage des sens, ce qui se passe chaque jour devant nos yeux.

Parménide impose silence à la saine raison de l'homme par des sentences prononcées avec autorité et par de brillantes imaginations. Il raconte, par exemple, dans son poëme de la *nature*, que les coursiers, qui conduisent l'homme aussi loin que peut atteindre le vol de la pensée, l'ont porté, sous la direction des prêtresses du Soleil, jusqu'aux portes du Jour et de la Nuit. Que là, l'éternelle Justice (δικη) qui a les clefs de ces portes, l'a pris par la main, lui a adressé amicalement la parole et promis que tout lui sera manifesté : l'esprit intrépide de la vérité persuasive et les opinions changeantes des mortels, qui ne méritent aucune confiance.

Deux autres Grecs, *Mélissus*, de Samos, qui, à la tête des Samiens, opposa, en 446, la plus vigoureuse résistance aux Athéniens; et *Zénon*, d'Elée, traduisirent la poésie de Parménide en prose ionienne également hérissée de dialectique.

Le dernier, nommément, se donna pour mission de combattre les objections de la saine raison contre la doctrine éléatique de l'unité et de l'immutabilité des choses, ou, pour employer l'expression de l'école, de justifier la séparation de la pensée appelée philosophique, de la manière de penser ordinaire des hommes du commun.

A côté de ces représentants d'une pensée excessivement hardie, il faut mentionner ici un Grec italien, qui faisait partie d'un petit cercle de penseurs indépendants et qui cherchait moins à briller qu'à être utile. Cet homme était *Empédocle,* originaire d'Agrigente en Sicile. Il florissait vers l'an 450 avant Jésus-Christ, et il prit part à la fondation de la ville de Thurii, qui fut élevée par des Grecs de presque toutes les races helléniques, sur l'emplacement de Sybaris, récemment détruite. Ce philosophe jouissait d'une grande considération parmi les Doriens de Sicile, ses nationaux. Ayant reçu la mission honorable de donner à sa patrie une nouvelle constitution, il abolit le pouvoir oligarchique du *Conseil des mille* et donna au peuple les droits qui lui revenaient. Il exécuta pour le bien du pays de grandes entreprises: Il délivra la ville de Sélinonte des exhalaisons pestilentielles des marais voisins, en dirigeant par la partie basse de la contrée deux petites rivières, qui donnèrent ainsi du mouvement aux eaux auparavant croupissantes. Le souvenir de ce service fut perpétué par de belles monnaies que cette ville fit frapper. Ailleurs, il ferma, par des constructions élevées, des gorges étroites par lesquelles soufflaient des vents pernicieux, ce qui lui fit donner le surnom de *κωλυσάνεμας, qui arrête les vents.*

Il exposa dans un poëme épique plein de verve ses idées, les unes extravagantes, les autres justifiées par des recherches récentes, sur l'essence des choses. Il commence par ces paroles: « Il existe un destin éternel, d'après lequel si l'un des dieux *qui vivent longtemps* vient, dans le trouble de sa raison, à souiller son corps en versant le sang, le coupable doit errer çà et là pendant trente mille ans loin des immor-

tels. C'est ainsi que moi-même je fus exilé du ciel, parce que, dans une querelle furieuse, je commis un meurtre. » Il continue ensuite en disant que cette faute doit être expiée par des purifications : il regarde comme telles les pensées sublimes de son poëme, auquel il donne en conséquence le nom de Καθαρισμοὶ, chants de purification. En vertu de la métempsycose, ajoute-t-il, il avait déjà été, depuis son expulsion du ciel, arbrisseau, poisson, oiseau, garçon et fille; pour lors, les puissances conductrices des âmes l'avaient amené dans la sombre caverne de cette terre, d'où il était à la veille de retourner à sa dignité divine. La muse qu'il avait invoquée lui avait annoncé ce grand secret : que la doctrine de l'amour affranchit l'esprit.

Il rejeta aussi la notion ordinaire de *devenir* et de *passer*, en soutenant que ce qu'on appelle *devenir* et *passer* n'est proprement qu'une union et une séparation des éléments. La matière éternelle qui demeure semblable à elle-même, se compose, selon lui, de quatre éléments : Le *feu*, qu'il appelle mythologiquement *Jupiter* qui *pénètre tout ;* l'*air*, qu'il nomme *Héra* (Junon) *qui donne la vie,* la *terre*, qu'il appelle *Aidoneus,* comme séjour des esprits bannis ; et l'*eau*, pour laquelle il a inventé le nom de *Nestis*. — Ces quatre éléments sont dominés par deux puissances motrices : l'amour qui unit, la querelle qui sépare. C'est par la force de cette dernière que le monde fut arraché de son état primitif, dans lequel toutes les choses formaient, dans un isolement tranquille, une figure sphérique, le divin *Sphaeros,* et que commença une série d'évolutions d'où sortit peu à peu le monde actuel.

Empédocles décrivit le bel arrangement de l'univers et donna sur l'histoire de la surface du globe des aperçus étonnants : Ainsi, il enseigna que les montagnes et les rochers s'étaient élevés par la force d'un feu souterrain, et dépeignit les formes grossières du règne animal le plus ancien, avec des expressions qui semblent indiquer qu'il a pressenti les découvertes de Cuvier et pu considérer des restes d'animaux fossiles,

Tandis que les Doriens et les Ioniens, en Italie et en Sicile, s'efforçaient ainsi de découvrir les traces de la toute-puissance divine, Athènes avait achevé le superbe édifice de sa grandeur et conquis en même temps la domination des esprits. Quoique le sens pratique du peuple athénien trouvât peu d'agrément dans la métaphysique, et qu'il se moquât des faiseurs de recherches raffinées en les traitant de μετεωρόσοφοι, d'hommes qui lorgnent les nuages, toutefois les philosophes affluaient dans cette ville ; en même temps que *Diogène*, d'Apollonie en Crète, et qu'*Archélaüs* de Milet, le plus grand et le plus clair de tous les penseurs de l'antiquité y établit aussi son siége. C'est que la puissance exerce un pouvoir magique sur les esprits, et que ceux qui témoignent le plus hautement leur mépris pour ce monde de phénomènes, sont ceux qui aspirent le plus à la faveur de ceux qui dominent.

Diogène d'Apollonie et *Archélaüs* ne frayèrent aucune voie nouvelle : ils suivirent la route indiquée par les physiciens de l'école ionique qui les avaient devancés. La saine raison de l'homme et la clarté d'exposition qui distinguait la population athénienne, se reflètent dans la prose de Diogène. Il est le premier philosophe dont les phrases soient élégamment construites et les pensées liées avec soin. Du reste, il s'en tint à dire que toutes les choses existantes ne sont que des variations d'une matière fondamentale, qui, selon lui, était l'air. C'est ce qu'il prétend prouver, non-seulement par un grand nombre de phénomènes de la nature, mais encore par l'essence de l'esprit humain, qui se compose, dit-il, d'un souffle, par conséquent, de l'air.

Anaxagore, contemporain de Diogène, naquit vers l'an 500 avant Jésus-Christ, à Clazomènes en Ionie, et alla s'établir à Athènes en 456. Il y vécut en paix et dans le commerce des hommes les plus considérés, nommément de Périclès, pendant un laps de 25 ans, jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse. A cette époque, il se forma dans cette ville un parti ténébreux, qui aspirait à la ruine de la

démocratie et particulièrement au renversement de Périclès, qui en était le chef. Mais comme on n'osait pas tout d'abord l'attaquer directement lui-même, les premiers coups furent dirigés contre ses amis, parmi lesquels se trouvait Anaxagore. On le calomnia donc auprès de la foule comme contempteur des dieux : prélude de l'accusation lancée plus tard contre Socrate. Les adversaires de Périclès atteignirent leur but immédiat. Anaxagore dut quitter Athènes, en 431, dans un âge avancé, et mourut trois ans après, à Lampsaque, en 428 avant Jésus-Christ.

Ce penseur distingué a acquis beaucoup d'importance par un ouvrage en prose *sur la nature,* dont il nous est parvenu des fragments assez considérables. Il enseigna le premier la doctrine des éléments chimiques ou des molécules primitives, dont tout est composé de manière que leur séparation et leur recomposition constituent le changement continuel des phénomènes naturels. « C'est sans raison, dit-il, que les Grecs admettent le *devenir* et le *périr* ; car rien ne devient ni ne périt ; mais tout se forme du mélange de choses déjà existantes, ou se détruit par leur séparation. Ils parleraient donc plus exactement, s'ils appelaient le *devenir* une réunion, le *périr* une séparation. »

Anaxagore, on le voit, avait le pressentiment de ce que les chimistes appellent aujourd'hui *éléments, métaux, terres ;* mais comme son époque ne possédait encore aucune connaissance en chimie, il admettait que chaque corps particulier, comme l'os, la chair, le bois, la pierre, les métaux, provenait de molécules qui se correspondent, *ὁμοιομέρειαι* (parties similaires), de manière toutefois que dans chaque corps il y a quelque chose de tous les autres ; et que la forme particulière des corps individuels dépend des parties constitutives qui y sont en plus grand nombre. Il avait besoin de cette dernière hypothèse pour expliquer le changement d'une chose en une autre. Les corps, comme tels, n'étaient à ses yeux que matière, sans mouvement intérieur : c'est pourquoi il cherchait

en dehors du monde des corps, la source du mouvement et de la vie.

Cette source de la vie et de l'animation, il la place dans l'esprit, le plus subtil et le plus pur des êtres, la grande force du monde. L'esprit n'est pas soumis à la loi générale des molécules primitives, qui se mélangent entre elles: il se trouve sans doute dans les êtres animés, mais il ne s'unit pas avec les particules de la matière, de la même manière que celles-ci s'unissent entre elles. L'esprit a formé le monde, en donnant aux corps, à la terre, aux astres, à la lune, au soleil, à l'air et à l'éther le choc, dont ils reçurent le mouvement circulaire qui continue encore maintenant : ce mouvement circulaire retient les astres dans leur orbite éternelle. La lune, le soleil, les autres corps célestes, ne sont nullement des dieux, comme le vulgaire se l'imagine, mais d'énormes globes de métal incandescent ou d'une autre matière semblable. C'était une assertion bien hardie pour ces temps-là, et que les observations postérieures, le télescope, et d'autres instruments sont venus confirmer. En 467 avant Jésus-Christ, une grosse pierre météorique tomba du ciel près de l'Egos-Potamos, sur l'Hellespont. La pénétration d'Anaxagore tira de cet événement d'importantes conclusions.

Ce grand homme clôt dignement la première phase du développement de la littérature grecque. Il a pressenti et préparé l'observation de la nature telle qu'elle a été faite dans nos temps modernes, porté un coup terrible à la croyance des Grecs aux divinités mythologiques, et frayé de loin la voie à la prédication future du christianisme en Grèce. L'époque où les Grecs commencèrent à s'essayer dans la philosophie fut aussi celle de leurs premiers essais historiques. *Cadmus*, de Milet, composa vers l'an 560 avant Jésus-Christ, une histoire de la fondation de cette ville ; mais cet écrit est perdu depuis longtemps. Bientôt après, *Acusilaüs*, d'Argos, quoique Dorien, écrivit dans le dialecte ionique, le premier qui se forma, un livre qui devait renfermer dans un récit som-

maire, l'ensemble des événements arrivés depuis le Chaos jusqu'à la guerre de Troie. Il écrivit entièrement sous l'influence des traditions poétiques, et c'est avec raison que les anciens disaient de lui, qu'il avait traduit en prose les poëmes d'Hésiode.

Un Ionien, *Hécatée* de Milet, fit faire à ce genre de littérature un progrès considérable. Les récits traditionnels de l'antiquité, le monde des fables, ne suffisaient pas à son génie investigateur : il voulut apprendre à connaître le monde réel et entreprit des voyages dans ce but. Ses compatriotes lui témoignèrent une confiance que la sagesse de ses conseils justifia. Lorsque les Ioniens, sous la direction d'Aristagoras, étaient occupés du projet de se révolter contre Darius, Hécatée se présenta dans leur assemblée (502) et les avertit du danger de leur entreprise, en leur énumérant les moyens de défense de ce puissant monarque. Que si, toutefois, ils voulaient malgré cela persister dans leur dessein, il leur conseillait d'abord de se construire une flotte nombreuse et d'employer à cet effet les trésors du temple, attendu qu'ils ne pouvaient avec succès opposer quelque résistance aux Perses, qu'autant qu'ils posséderaient l'empire de la mer.

On dit aussi qu'Hécatée perfectionna la carte géographique de la terre faite par Anaximandre, la première qui eût encore été dressée. Ce fut cette carte corrigée, qu'Aristagoras, tyran de Milet, apporta à Sparte avant la révolte d'Ionie, pour montrer au roi de Lacédémone les provinces, les fleuves et les capitales de l'Orient.

Hécatée consigna les résultats de ses nombreuses recherches dans un ouvrage historique, qu'il intitula : *Voyage autour de la terre* (περίοδοςγης). Le premier livre, intitulé *Europe,* traite de l'ouest, le second, qui a pour titre *Asie,* s'occupe de l'orient. Le ton en est vif et naïf, et il se permet quelquefois de douter. On lit dans un des fragments conservés : « Voilà ce que raconte Hécatée le Milésien : J'écris ceci d'après ce qui me paraît vrai ; car ce qui se dit chez les Hel-

lènes me semble souvent un peu sot. » — Dans un autre ouvrage, Hécatée traita des traditions nationales des Grecs.

Il faut encore mentionner comme précurseurs d'Hérodote, *Phérécyde,* de Léros, *Charon,* de Lampsaque, *Hellanicus,* de Mitylène, *Xanthus,* de Sardes. *Phérécyde,* natif de la petite île de Léros, près de Milet, s'établit à Athènes, où il florissait à l'époque de la guerre persique. Il s'occupa dans plusieurs livres des traditions de l'antiquité, surtout de l'histoire mythologique d'Athènes. C'est ainsi qu'il fit descendre la race d'Ajax jusqu'à Miltiade, fondateur de la tyrannie dans la Chersonèse. *Charon,* de Lampsaque, colonie de Milet, poursuivit les recherches d'Hécatée, traita dans des livres particuliers de la Perse, de la Lybie, de l'Ethiopie et de la guerre des Perses. Il fit en outre une chronique de sa patrie. On voit, par les fragments qui nous en restent, qu'il est à Hérodote comme un aride chroniqueur à un historien, entre les mains de qui la matière reçoit l'animation et la vie. *Hellanicus,* de Mitylène, qui au commencement de la guerre du Péloponèse avait déjà 65 ans, et qui est presque contemporain d'Hérodote, s'occupa aussi des traditions, et recueillit en outre des données authentiques sur la succession des sacerdoces et sur la suite des vainqueurs dans les jeux publics. Il écrivit beaucoup, mais à la légère : c'était déjà un demi-savant.

A la même époque qu'Hellanicus florissait *Xanthus,* fils de Candaule, de Sardes : il était né en Lydie, mais il avait reçu une éducation grecque. Il composa, *sur la Lydie,* un livre dont quelques fragments, parvenus jusqu'à nous, portent le cachet de la perfection. Strabon et Denys d'Halicarnasse en citent des passages, où il parle en maître de la qualité du sol, de l'influence des forces volcaniques et neptuniennes sur la terre et donne des renseignements exacts sur les tribus lydiennes.

Les Grecs, on le voit, avaient déjà assez bien débuté dans le genre historique, mais il manquait encore une grande idée. La guerre persique la fit éclore, et elle inspira à Hérodote la pensée de son immortel ouvrage.

Quel éclat, et quelles belles promesses d'avenir le peuple grec nous présente déjà dans la première période de son développement intellectuel ! Il n'a encore joué aucun rôle dans l'histoire du monde, et déjà toutes les branches des connaissances humaines, de la culture de l'esprit, sont cultivées par lui avec succès ! Qu'on veuille observer aussi, en finissant, que la rivalité entre Sparte et Athènes commence également à se manifester en littérature à l'époque de la guerre persique. La culture intellectuelle est en même temps un moyen de domination.

Ce furent de petits potentats qui les premiers cherchèrent à former quelque chose comme des centres littéraires, en attirant à leurs cours les hommes d'un nom célèbre dans les arts ou dans la science. C'est ce que firent les Pisistratides à Athènes, les Aleuades et les Scopades en Thessalie, Polycrate à Samos et les tyrans de Syracuse. Les rois de Sparte aussi s'aperçurent enfin que la science et la culture intellectuelle procurent la puissance. Le satirique Archiloque, les musiciens Terpandre et Thalétas, les poëtes Théognis et Phérécyde, et le philosophe Anaximandre passèrent une partie de leur vie à Sparte. Mais Athènes finit par obscurcir sa rivale, la capitale dorienne, non-seulement par la gloire des armes, mais aussi comme protectrice du vrai, et du beau, et elle devint le foyer intellectuel de la Grèce.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

Tournai, typ. Casterman.

Bibliothèque internationale catholique.

Depuis longtemps nous nous étions proposé de réunir, en une seule collection, les traductions françaises des meilleurs ouvrages qui paraissent chaque année dans les différents pays de l'Europe. Déjà nous avons fait connaître au public plusieurs livres excellents. Chaque année, l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, en fournissant leur contingent à notre collection, verront leurs plus utiles productions se populariser et se répandre par l'intermédiaire de la langue française, aujourd'hui devenue la langue universelle.

OUVRAGES PARUS.

SECTION ALLEMANDE.

Behrle. Roi et Reine. In-12.
Benoît (P.) Consolations en Marie. In-12.
Bolanden (de). La Reine Berthe. In-12.
Busé. S. Paulin de Nole. Gr. in-8.
Doellinger (le Dr). Christianisme et l'Eglise. In-12.
» Eglise (l') et les Eglises. In-12.
Emmerich. Douloureuse Passion. Gr. in-18.
» Vie de N. S. J.-C. 6 vol. gr. in-18.
» Vie de la sainte Vierge. Gr. in-18.
Faesser. Anabaptistes de Munster. In-12.
Geiger (le Chan.) Lydia. In-12.
Groeree. Histoire primitive du genre humain. In-12.
Goffiné. Manuel complet de Piété. In-18.
Hahn-Hahn. Pères du désert. Gr. in-8.
» Maria-Régina. 2 vol. in-12.
» Amants de la Croix (les). In 12.
» Doralice. In-12.
Héfelé. Ximenès et l'Inquisition. In-8.
Hisscher. Vie de la sainte Vierge. In-12.
Klée. Princ. de Théologie morale. In-8.
Knoblich. Vie de sainte Hedwige. In-12.
Lœmmer. Misericordias Domini. In-12.
Luken. Traditions de l'humanité. In-8, 2 v.
Muller (de). Voyages des Papes. In-12.
Ottmar. Violettes. In-12, illustré de 4 sujets.
» Myosotis. — —
» Bluets. — —
» Pervenches. — —
» Anémones. — —
» Jacinthes. — —
Pergmayr (P.) Vérités éternelles. In-18.
» Maximes spirituelles. In-12.
Schmid. Souvenirs de ma vie. Gr. in-8.
Siemers. Histoire de l'Eglise. In-12.
Tanner (le P.) Ecole du Prêtre. 2 vol. in-12.
Veith. Paroles des ennemis de J.-C. In-18.

SECTION ANGLAISE.

Allies. Voyage en France. Gr. in-8.
Anderdon. Antoine de Bonneval. Gr in-12.
Baptiste (P.) Ailey Moore. Gr. in-12.
Bonus. Ombres de la Croix. In-12.
Caddell. Snowdrop. In-12.
» Agnès. In-12.
» Geneviève. In-12.
Carleton. Mauvais œil (le). In-12.
Cobbett. Réforme en Angleterre. In-12.
Cumming. Orpheline de Boston. 2 vol. in-12.
Faber. Tout pour Jésus. In-18.
» Sir Lancelot. In-12.
Fullerton. Laurentia. In-12.
Husenbeth. Conversion et martyre. In-12.
» Deux drames chrétiens. In-12.
Lagrenée (de) Alice Sherwin. Gr. in-8.
Manning. Fondements de la foi. In-12.
Maricourt (de) Vivia In-12.
Montanclos (de). Sorcière de Melton-Hill. In-12.
Newman. Callista. In-12. 2e édit.
» Perte et gain. In-12.
» Sermons. In-12.
Oakeley. Jeunes martyrs de Rome. In-12.
Wiseman (card.) Fabiola. In-12. et gr. in-8.
» Mélanges religieux. Gr. in-8.

SECTION ITALIENNE.

Anonyme Fioretti. Gr. in-18.
Ballerini (le P.) Chasseur des Alpes. In-12.
Bartoli. Vie de S. Stanislas Kotska. In-12.
Bresciani. Juif de Vérone. 2 vol. in-12. 5e éd.
» Lionello. In-12. 2e édit.
» République romaine. In-12. 2e éd.
» Edmond. In-12.
» Lorenzo. — Don Giovanni. In-12.
» Ubaldo et Irène. 2 vol. in-12.
» Zouave Pontifical. In-12.
» Maison de Glace. In-12.
Cabrini (P.) Samedi consacré à Marie. In-18.
Cépari (le P.) Vie de S. Louis de Gonzague. In-12.
Civiltà Cat. Etude sur le mariage. In-12.
Dominique (P.) Excellence de Marie. 2 v. in-12.
Léonard de Port-Maurice. OEuvres complètes, 8 vol. in-12. I. Vie et correspondance. II. Voie du paradis. III-IV. Sermons pour le Carême. 2 v. V-VI. Sermons et instructions pour les missions. 2 vol. VII. Exercices spirituels. VIII. La Voie sacrée.
Liberatore (le P.) Connaiss. intellectuelle. In-12.
Liguori (S. Alph. de). Prép. à la mort. In-12.
» Voie du salut. In-12.
» Grands moyens de salut. In-12.
» Amour des âmes. 3 vol. in-12.
» Gloires de Marie. 2 vol. in-12.
» Victoires des Martyrs. In-12

Cette première série des Œuvres ascétiques est maintenant complète. Chaque ouvrage se vend séparément.

Margotti. Rome et Londres. Gr. in-8.
Pascal (P.) Médit. sur la Passion. In-12.
Patrignani. Dévotion à S. Joseph. In-18.
Perrone. Le Protestantisme et l'Eglise.
Rossignoli (P.) Merveilles divines dans les âmes du purgatoire. In-18. 2e édit.
» Merveilles de l'Eucharistie. In-18.
Sanesi. La Bonne Maria. In-12.
Secondi (Mgr.) Veillées funéraires. Gr. in-18.
Silvio Pellico. Rafaella. In-12.
Taparelli. Traité de Droit naturel. 4 v. in-8.
» Abrégé du Droit naturel. In-12.
Un Père S. J. Angélina. In-12

SECTION ESPAGNOLE.

Alvarez de Paz. Médit. sur la vie de J.-C. In-12.
» Médit. sur la vie de la S. V. In-12.
Cachupin (P.) Vie du R. P. Du Pont. In-12.
Grenade (de). Méditations Gr. in-18.
Ribadeneira (P.) Vie de N.-S. J.-C. In-8. Portr.
Sobrino. Hist. de la Terre-Sainte. 2 v. in-8.
» Livre de la consolation. In-12

LES ROMANS GRECS

par **A. Rancavis.** Traduits du grec moderne, par J. S. de Tourgar. — (Le Prince de Morée. — Le Tribunal d'Elisabettown. — Kalmina. — Sur les Sommets. — Le Chauffeur. — Le Fouet d'or. — Les deux fils. — Tapas. — Leïla. — Les deux sœurs. — Glumomauth. — Les Prisons et la peine capitale — La Naïade. — Le Diamant. — Les Tisserands de la Hanse). 2 forts vol. In-12 de VII-370 et 380 p. 5,00



LIBRARY OF CONGRESS
0 009 471 453 9